6
12e
10

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
7 F
6

VII. 14. 16.

6 - 12 @ 10

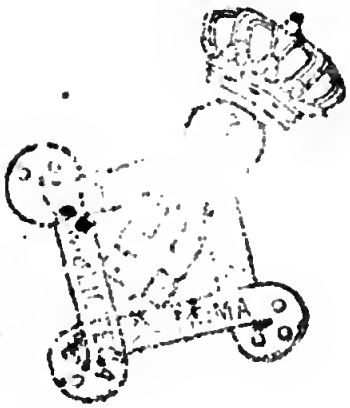
BIBLIOTECA N.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

AVENT

PRESCHE'

DEVANT LE ROI.

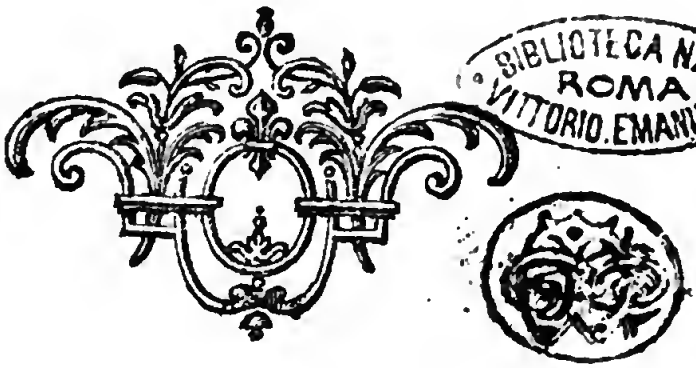
BIBLIOTECA N.A.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



Loquebar de testimonus tuis in conspectu regum:
Et meditabar in mandatis tuis. Psal. 118

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,
de la Compagnie de JESUS.

POUR L'AVENT,
NOUVELLE ÉDITION.


BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,
Aux dépens de Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

AU ROI.

SIRE,

C'eſt ſous les plus grands Princes que le ciel a communément formé les plus grands hommes ; & ſuivant cette Providence particuliére, jamais la France ne fut plus

Avent.

féconde en hommes illuſtres que ſous le regne de Votre Majeſté.

Ne puis-je pas, SIRE, *compter dans ce nombre le Prédicateur dont je vous offre les Ouvrages qu'il m'a confiés : & dois-je craindre d'ajouter qu'il a tenu même entre les premiers hommes de ſon ſiécle un rang d'autant plus diſtingué, que Votre Majeſté l'a fait paroître dans un plus grand jour ? C'eſt elle qui l'a appellé à la plus floriſſante Cour du monde pour y prêcher l'Evangile ; & il y ſoutint la dignité de ſon miniſtére avec un éclat qui lui attira les applaudiſſemens de toute la France.*

Sur-tout, SIRE, *il eut le bonheur de vous plaire, & vous le jugeâtes digne de votre eſtime. Vous l'avez honoré de vos bienfaits pen-*

dant ſa vie & de vos regrets après ſa mort. C'étoit aſſez pour le mettre dans une haute diſtinction, & cela ſeul feroit ſon éloge.

Il dut ſans doute être ſenſible à un honneur, où tant d'autres bornent toute leur ambition. Mais ce qui le toucha beaucoup plus ſenſiblement, ce fut de voir Votre Majeſté entrer d'elle-même dans les ſaintes vérités qu'il lui annonçoit; rendre hommage, par une attention ſi religieuſe, au ſouverain Maître dont il étoit l'interpréte; & en honorant le miniſtre, honorer le miniſtère, & accréditer la divine parole.

La gloire de Dieu, SIRE, *votre intérêt le plus ſolide qui eſt le ſalut, voilà ce qui allumoit tout ſon zéle & ce qui lui inſpiroit ces ſen-*

timens ſi vifs & ſi animés, qu'il ſçavoit exprimer avec tant d'éloquence & tant de force. Il voyoit Votre Majeſté au comble de la grandeur humaine, & tant de fois dans la Chaire de vérité il l'en a lui-même félicitée. Mais d'ailleurs éclairé des lumiéres de l'Evangile, il ſçavoit qu'il y a pour les Rois comme pour le reſte des hommes, une grandeur plus durable à déſirer; & c'étoit là qu'il portoit pour votre Perſonne ſacrée ſes ſouhaits les plus ſincéres & les plus ardens.

D'autres deſtinés à exécuter ces glorieux deſſeins dont votre préſence aſſuroit toujours le ſuccès, s'employoient en ſuivant vos pas, à étendre les limites de votre Empire. Lui, ſelon l'eſprit de ſa

vocation, chargé de vous annoncer le Royaume de Dieu, vous le proposoit comme une conquête plus digne encore de votre grande ame & réservée à votre foi & à votre piété.

Telles sont, SIRE, *les vûes de la sagesse Evangélique: & ne sont-ce pas ces vûes éternelles qui dirigent vos conseils, qui sanctifient vos entreprises, & qui du reste vous rendent par une magnanimité Royale & Chrétienne supérieur à tous les événemens?*

Je puis donc me promettre que Votre Majesté agréera ce recueil de Sermons où sont contenues les hautes maximes de la religion, & qui ont servi à vous les imprimer si profondément dans le cœur. J'ose même espérer, SIRE, *que vous*

agréerez le zéle d'une Compagnie, qui comblée de vos graces & ſoutenue de votre protection, voudroit vous donner quelque témoignage de ſa parfaite reconnoiſſance, & de ſon reſpectueux & entier dévouement. Je me ſers en particulier de cette occaſion, pour publier le très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-humble, très-obéiſſant, & très-fidéle ſerviteur & ſujet,
FRANÇOIS BRETONNEAU,
de la Compagnie de Jeſus.

PRE'FACE.

IL eſt bien juſte que notre Compagnie rende en quelque ſorte au Pere Bourdaloue ce qu'elle en a reçû ; & qu'après l'honneur qu'il lui a fait, elle s'intéreſſe à conſerver la mémoire d'un homme, qu'elle a regardé comme un de ſes premiers ornemens, tandis qu'elle a eu le bonheur de le poſſéder, & qu'elle pleure encore depuis qu'elle l'a perdu. Mais ce n'eſt point tant après tout dans cette vûe, qu'on publie les ouvrages de ce célébre Prédicateur, que pour le bien des ames & pour perpétuer les fruits de ſon zéle. Il y a lieu de croire que ſes ſermons, mis ſous les yeux, ſans être ſoutenus ni de l'action ni de la voix, ſe ſoutiendront par eux-mêmes : ou plutôt, il y a lieu d'eſperer, qu'avec les bénédictions que Dieu y a déja données & qu'il y donnera, ils auront toujours de quoi opérer les mêmes effets de la grace, & de quoi inſpirer les mêmes ſentimens de religion. Ce ne ſera pas ſeulement pour les Prédicateurs un modéle de l'éloquence Chrétienne. Toutes les perſonnes qui cherchent à s'édifier, & qui aiment à ſe nourrir de bonnes lectures, trouveront peu de livres de piété, où les grandes vérités du Chriſtianiſme ſoient traitées d'une maniére plus propre à convaincre les eſprits & à toucher les cœurs.

Le Pere Louis Bourdaloue nâquit à Bourges, d'une des familles les plus conſidérables de la ville, le 20. d'Août de l'année 1632. & dès l'âge de quinze ans il entra dans la Compagnie de Jeſus. Il ſemble que Dieu en l'appellant à cet état, eût une vûe toute particuliére ſur lui. Etienne Bourdaloue ſon Pere, homme lui-même très-recommandable, ſur-tout par ſon

exacte probité & par une grace ſinguliére à parler en public, avoit eu dans ſa jeuneſſe la même vocation, & ne l'avoit pas ſuivie. Le ciel voulut que le fils remplaçât le Pere ; & le Pere adorant la conduite de la providence, & craignant de s'oppoſer une ſeconde fois à ſes deſſeins, ſe crut obligé, après quelques difficultés, de condeſcendre aux inſtances de ſon fils, & d'en faire le ſacrifice.

Il le fit. Le Pere Bourdaloue paſſa par tous les exercices de la Compagnie : & les dix-huit premiéres années qu'il y vêcut, furent employées, ſoit à ſes propres études, ſoit à enſeigner les lettres humaines & à profeſſer la Philoſophie & la Théologie. Il ſe diſtingua par tout, & donna des preuves de la ſupériorité & de l'étendue de ſon eſprit.

Ce n'étoient là néanmoins encore que des diſpoſitions. Comme il n'avoit pas moins d'ouverture pour les ſciences que de talent pour la chaire, il fut d'abord aſſez incertain du choix qu'il devoit faire, & de l'emploi où le ciel le deſtinoit. Mais divers ſermons qu'il prêcha, pendant qu'il enſeignoit la Théologie morale, furent ſi bien reçûs & tellement applaudis, que ſes ſupérieurs ſe déterminerent à l'appliquer uniquement au miniſtére de la prédication.

Il eut l'avantage en entrant dans cette carriére qu'il a ſi heureuſement fournie, d'être connu de Feue ſon Alteſſe Royale Mademoiſelle. Cette Princeſſe dont la pénétration & le diſcernement, auſſi bien que la grandeur d'ame, égaloient la grandeur de la naiſſance, l'entendit à la ville d'Eu, le goûta, l'honora non ſeulement de ſa bienveillance, mais de ſa confiance ; & lui en a donné le plus ſenſible témoignage, en le faiſant appeller pour la ſoûtenir dans les derniers momens de ſa vie, & pour l'aider à mourir chrétiennement.

Le Pere Bourdaloue continua quelques années à prêcher en Province ; mais on ne tarda pas à l'en re-

tirer, dès qu'on le crut en état de paroître dans Paris. Il y vint, & ce fut là que la providence ouvrit à ſon zéle le plus vaſte & le plus beau champ. Quoique l'on attendît beaucoup de lui, il eſt vrai qu'il ſurpaſſa encore toutes les eſpérances qu'on en avoit conçûes. Il y a des ſuccès ſi extraordinaires & des mérites ſi univerſellement reconnus, qu'il eſt permis à quiconque d'en parler, ſans craindre ni d'aller au-de-là de l'idée commune, ni de bleſſer certaines bienſéances. A peine eut-il paru dans l'Egliſe de la maiſon Profeſſe des Jeſuites, que de tout Paris & de la Cour même une foule prodigieuſe d'auditeurs y accourut. Une réputation ſi prompte eſt quelquefois ſujette à dégénérer : celle du Pere Bourdaloue crût toujours d'un ſermon à l'autre ; & plus on l'entendit, plus on eut de goût pour l'entendre.

Auſſi avoit-il dans un éminent dégré tout ce qui peut former un parfait Prédicateur. Il reçut de la nature un fonds de raiſon, qui joint à une imagination vive & pénétrante, lui faiſoit trouver d'abord dans chaque choſe le ſolide & le vrai. C'étoit-là proprement ſon caractére ; & ce fut, avec les lumiéres de la foi, cette raiſon droite qui le dirigea dans tous les ſujets de la morale chrétienne & dans les myſtéres de la religion qu'il eut à traiter. C'eſt auſſi ce qui donne à ſes ſermons une force toujours égale. Leur beauté ne conſiſte point préciſément en quelques endroits bien amenés, où l'orateur épuiſe tout ſon art & tout ſon feu ; mais dans un corps de diſcours, où tout ſe ſoûtient, parce que tout eſt lié & bien aſſorti. Ses diviſions juſtes, ſes raiſonnemens ſuivis & convaincans, ſes mouvemens pathétiques, & ſes réflexions judicieuſes & d'un ſens exquis, tout va à ſon but ; & malgré l'abondance des choſes que lui fourniſſoit une admirable fécondité, & qu'il ſçavoit ſi bien renfermer dans un même deſſein, il ne s'écarte pas un moment de ſa propoſition. Qu'une penſée ſoit

commune, il ne la rejette point : c'eſt aſſez qu'elle ſoit vraie, & qu'elle lui ſerve de preuve. Il l'approfondit & il la creuſe, & par là même la met dans un tel jour, que de commune qu'elle étoit, elle lui devient particuliére : de ſorte qu'en penſant ce que les autres ont penſé avant lui, il penſe néanmoins tout autrement que les autres. Qu'il s'oppoſe une difficulté, il y fait une réponſe à laquelle il n'y a point de réplique ; & quelquefois il tire de l'objection même de quoi la réſoudre, & il convainc l'auditeur par ſes propres ſentimens. S'il cite l'Ecriture ou les Peres, il les cite en maître : juſqu'à faire le précis de tout un traité, pour l'appliquer à la vérité qu'il prêche. Du reſte, ce ne ſont point tant les paroles des Peres qu'il rapporte, que leur doctrine & leurs raiſons. Il les développe, & ſur-tout il les place ſi à propos & les fait tellement entrer dans ſon ſujet, qu'on diroit que les Peres n'ont parlé que pour lui. Des Auteurs ſacrés, il eut, à ce qu'il paroît, plus aſſiduement devant les yeux Iſaïe & ſaint Paul, & des Peres, Tertullien, S. Auguſtin, & S. Jean Chryſoſtome parce qu'il y trouvoit plus d'énergie & plus de grandeur.

Son expreſſion répond parfaitement à ſes penſées : elle eſt noble & naturelle tout enſemble. Il parle bien, & ne fait point voir qu'il veut bien parler. Quand il s'éleve, ce n'eſt point avec emphaſe : c'eſt, pour uſer d'un terme conſacré par le Saint-Eſprit, avec une certaine magnificence, où ſans qu'il y ait rien d'outré, tout eſt majeſtueux & grand. Et quand il ſe communique, c'eſt toujours avec la même dignité ; & dans les plus petits détails il n'a rien de petit, ni de rampant. On trouvera peut-être quelques expreſſions moins uſitées & un peu hardies : mais l'image qu'elles font à l'eſprit, les juſtifie aſſez ; & il faut dire alors, que ſi ce n'eſt pas communément ainſi qu'on s'exprime ; c'eſt ainſi qu'il a dû & qu'on devroit, ce ſemble, s'exprimer.

Magnificè ſapientiam tractabat. *II. Mach. cap. 2.*

Ce qu'il y eut encore de plus ſingulier dans le Pere Bourdaloue, c'eſt la maniére dont il traite la morale. Nul autre Prédicateur ne lui avoit en cela ſervi de modéle, & l'on peut dire qu'il en a ſervi lui-même à tous ceux qui ſont venus après lui. Perſuadé que le Prédicateur ne touche qu'autant qu'il intéreſſe & qu'il applique, & que rien n'intéreſſe davantage & n'attire plus l'attention, qu'une peinture ſenſible des mœurs, où chacun ſe voit lui-méne & ſe reconnoît, il tournoit là tout ſon diſcours. Non qu'il négligeât d'expliquer les plus hauts myſteres & les plus difficiles queſtions de la foi. Il en parloit avec habileté, & même avec d'autant plus d'autorité, qu'il poſſédoit parfaitement ces ſortes de matiéres, & qu'il croyoit devoir prendre alors plus d'aſcendant ſur les eſprits, pour confondre le libertinage & pour faire reſpecter la religion. Mais après avoir donné aux points les plus obſcurs tout l'éclaiciſſement néceſſaire, il paſſoit à ce qu'ils ont d'inſtructif & de moral : & c'eſt là que lui ſervoit infiniment la connoiſſance qu'il avoit du monde & du cœur de l'homme. Car il ne diſoit rien qu'il ne connût, ni qui portât à faux. C'eſt de-là même que ſes expoſitions ſont ſi vraies, & ſes portraits ſi reſſemblans. Pour peu qu'on ait d'uſage du monde, & qu'on ſçache comment vivent les hommes, on les y voit peints ſous les traits les plus marqués. Auſſi avec quelle attention ſe faiſoit-il écouter ; & combien de fois s'eſt-on écrié dans l'auditoire, qu'il avoit raiſon, & que c'étoit là en effet l'homme & le monde ! Certains ſentimens, certains tours élevés, touchans & nouveaux, le feu dont il animoit ſon action, ſa rapidité en prononçant, ſa voix pleine, réſonnante, douce & harmonieuſe, tout étoit orateur en lui, & tout ſervoit à ſon talent.

Voilà par où cet exellent Prédicateur s'acquit une ſi haute réputation. Il l'a conſervée juſqu'à ſa

mort : & comme il n'y en eut peut-être jamais de plus juſte, ni de plus univerſelle, il n'y en a point eu de plus conſtante. Il a prêché durant trente-quatre ans, ſoit à la Cour ou dans Paris ; & pendant ces trente-quatre années, il a eu l'avantage aſſez peu commun, d'être toujours également goûté des Grands, des ſçavans & du peuple. On n'en doit point être ſurpris, dès qu'on fait réfléxion au caractére de ſon éloquence. Ce qui eſt naturel & fondé ſur la raiſon, plaît par tout, & eſt de tous les goûts & de tous les tems.

Quoique le Pere Bourdaloue eût abondamment de quoi s'occuper, & de quoi glorifier Dieu dans le ſaint miniſtére qu'il exerçoit, il n'y renferma pas tout ſon zéle. Tant de perſonnes touchées de ſes prédications s'adreſſérent à lui, & lui confiérent leur ame, qu'il ne crut pas devoir leur refuſer ſon ſecours : & même il comprit que rien ne convenoit mieux à un Prédicateur, que de cultiver, ſelon le langage de l'Ecriture, ce qu'il avoit planté, & de perfectionner dans le tribunal de la pénitence ce qu'il n'avoit proprement encore qu'ébauché dans la chaire. C'eſt pour cela que le Pere Bourdaloue ſe chargea d'une fonction auſſi importante & auſſi pénible que la direction des conſciences. Plein de l'Evangile & jugeant de tout par les grands principes de la foi, ſolide dans ſes conſeils, juſte dans ſes déciſions, droit & déſintéreſſé dans ſes vûes, il n'étoit ni rigoureux à l'excés, ni trop indulgent ; mais il étoit ſage, & d'une ſageſſe chrétienne. C'eſt-à-dire, qu'il ſçavoit diſtinguer les conditions, & preſcire à chaque condition ſes devoirs : qu'il étoit ferme ſans égard ni à la qualité ni au rang, quand il falloit l'être ; mais qu'il l'étoit auſſi comme il falloit l'être, & toujours ſelon les régles de la diſcrétion : qu'ennemi des ſingularités, il vouloit qu'on allât à Dieu avec ſimplicité & de bonne foi, par les voies communes & ſans affec-

tation ; mais du reſte avec une régularité exemplaire, & une fidélité parfaite à remplir toutes ſes obligations.

Son zéle ne fut pas moins ardent, ni moins agiſſant que ſage. On ſçait quelle étoit ſon aſſiduité à entendre les confeſſions. Il y paſſoit les cinq & les ſix heures de ſuites : & quiconque l'a connu, jugera aiſément que la vûe ſeule de Dieu & du ſalut des ames pouvoit accorder une telle patience avec ſa vivacité naturelle. Soit qu'on l'appellât dans les maiſons religieuſes, ſoit qu'on vînt le conſulter & prendre ſes avis, ſoit qu'il y eût des malades à viſiter, il ne s'épargnoit en rien, également prêt pour qui que ce fût, & ſe faiſant tout à tous. Dans ce grand nombre de perſonnes de la premiére diſtinction dont il avoit la conduite, bien loin de négliger les pauvres & les petits, il les recevoit avec bonté ; il deſcendoit avec eux, dans le compte qu'ils lui rendoient de leur vie, juſques aux moindres particularités ; il entroit dans leurs beſoins, & plus ſa réputation & ſon nom leur inſpiroit de timidité en l'approchant, plus il s'étudioit à gagner leur confiance & à leur faciliter l'accès auprès de lui. Il ne ſe contentoit pas de ce bon accueil. Il les alloit trouver, s'ils étoient hors d'état de venir eux-mêmes ; il adouciſſoit leurs maux par ſa préſence, & les laiſſoit remplis de conſolation, & charmés tout enſemble de ſon humilité & de ſa charité.

Mais où il redoubloit ſa vigilance & ſes ſoins, c'étoit auprès des mourans. On avoit ſouvent recours à lui pour leur annoncer leur derniére heure, & pour les y diſpoſer ; & ſe croyant alors reſponſable de leur ſalut, il leur parloit en homme vraiement Apoſtolique. Ce n'étoit pas ſans réflexion & ſans étude. Il ſçavoit trop de quelle conſéquence il eſt, de ménager des momens ſi précieux, & de ne les pas perdre en des diſcours vagues & peu utiles. Outre le

long uſage qui l'avoit formé à ce ſaint exercice, outre la méthode particuliére qu'il s'en étoit lui-même tracée, il prévoyoit ce qu'il avoit à dire ; & s'abandonnant enſuite à l'eſprit de Dieu, il diſoit tout ce qui peut porter une ame à la pénitence & à la confiance. C'eſt ainſi qu'il s'eſt acquitté des derniers devoirs d'une amitié ſolide & chrétienne envers tant d'amis, que leur naiſſance, leur nom, leur mérite perſonnel, & une liaiſon de pluſieurs années lui rendoient également reſpectables & chers, & à qui il a été fidéle juſqu'à la mort.

Cependant le Pere Bourdalone en penſant aux autres, ne s'oublioit pas lui-même : au contraire, ce fut par de fréquens retours ſur lui-même, qu'il ſe mit en état de ſervir ſi utilement les autres. Cette attention lui étoit néceſſaire parmi de continuelles occupations au dehors & de grands ſuccès. Ses ſuccès ne l'éblouirent point, & ſes occupations ne l'empêchérent point de veiller rigoureuſement ſur ſa conduite. D'autant plus en garde, qu'il étoit plus connu & dans une plus haute conſidération, il ne compta jamais ſur le crédit où il étoit, pour agir avec moins de réſerve. Etroitement reſſerré dans les bornes de ſa profeſſion, il joignoit aux talens de la prédication & de la direction des ames, le véritable eſprit d'un Religieux & les vertus que demandoit de lui ſa Compagnie : ſur-tout un parfait mépris du monde & de ſes grandeurs, ſans manquer à rien néanmoins de ce qu'il devoit aux Grands : un dévouement inviolable au ſervice de l'Egliſe, & une ſoumiſſion entiére aux puiſſances Eccléſiaſtiques : une eſtime de ſa vocation, dont il ſe déclaroit par-tout ; & un attachement à ſon état, capable de l'affermir contre les offres les plus avantageuſes : un zéle ſincére & vif pour le bon ordre, & un ſoin exact de s'y conformer lui-même & de le ſuivre.

Entre ſes devoirs, il s'en fit un particulier de la

priére. C'eſt en préſence des Autels qu'il rappelloit ces grandes idées de religion dont il étoit rempli ; & pénétré de la majeſté de Dieu, & de la ſainteté de ſon culte, il ne ſe permettoit pas la moindre négligence en célébrant les ſacrés myſtéres, ou en récitant l'office divin.

Avec cette piété qui fait l'homme Chrétien & l'homme religieux, que lui manquoit-il d'ailleurs de ce qui fait, même ſelon le monde, l'honnête homme ? Il en avoit toutes les qualités : la probité, la droiture, la franchiſe, la bonne foi ; ne diſant jamais les choſes autrement qu'il les penſoit, ou ſi par ſageſſe il ne les pouvoit dire telles qu'il les penſoit, ne diſant rien. Beaucoup de prudence & de pénétration dans les affaires : mais au même tems beaucoup de retenue, pour ne s'y point ingérer de ſon mouvement propre ; n'y entrant qu'autant qu'on l'y faiſoit entrer ; propoſant ſes vûes comme un ami, ſans entreprendre de décider en maître ; cherchant à ſe rendre utile & à ſervir, & non à ſe faire valoir & à dominer. Bien de l'agrément dans la converſation, un air engageant, des maniéres aiſées, quoique reſpectueuſes & graves, une douceur qui lui devoit coûter, du tempérament dont il étoit : mais par-deſſus tout, une modeſtie qui lui attiroit d'autant plus d'éloges, qu'il avoit plus de peine à les entendre ; les fuyant, bien loin de les rechercher ; élevant volontiers les autres, & ne parlant jamais de lui-même.

Ce caractére dans un homme auſſi diſtingué que le Pere Bourdaloue, ne le faiſoit pas moins honorer & reſpecter que tous ſes talens. Après l'avoir admiré dans la chaire, on l'admiroit dans l'uſage de la vie. Où n'étoit-il pas reçû avec plaiſir : & depuis les premiers rangs juſques aux conditions les plus communes, qui ne ſe faiſoit pas, non ſeulement un plaiſir de le recevoir, mais comme un mérite de le connoître & d'être en commerce avec lui ?

Il falloit un cœur auſſi détaché que le ſien, pour former au milieu des applaudiſſemens du monde, le deſſein qu'il prit dans les derniéres années de ſa vie. Touché d'un ſaint déſir de la retraite, & voulant ſe préparer à la mort, il réſolut de quitter Paris, & de finir ſes jours en quelque Maiſon de la Province, où il pût ſe recueillir davantage, & vacquer uniquement à ſa perfection. Il jugea bien qu'il auroit ſur cela des obſtacles à ſurmonter de la part de ſes ſupérieurs en France : & pour lever toutes les difficultés, il s'adreſſa au Général de la Compagnie. Mais cette premiére tentative ne réuſſit pas. On le remit à une autre année, & on le pria de faire encore de nouvelles réfléxions ſur le parti qu'il vouloit prendre. Il y penſa ; & ſans ſe rebuter, dès l'année ſuivante, il redoubla ſes inſtances auprès du Pere Général. La lettre qu'il lui écrivit, eſt ſi remplie de l'eſprit de Dieu, que le public ſera bien aiſe d'en voir un extrait. Le voici traduit du Latin.

Mon très-Révérend Pere, Dieu m'inſpire & me preſſe même d'avoir recours à votre Paternité, pour la ſupplier très-humblement, mais très-inſtamment, de m'accorder ce que je n'ai pû, malgré tous mes efforts, obtenir du Révérend Pere Provincial. Il y a cinquante-deux ans que je vis dans la Compagnie, non pour moi, mais pour les autres ; du moins, plus pour les autres, que pour moi. Mille affaires me détournent, & m'empêchent de travailler, autant que je le voudrois, à ma perfection, qui néanmoins eſt la ſeule choſe néceſſaire. Je ſouhaite de me retirer, & de mener déſormais une vie plus tranquille : je dis plus tranquille, afin qu'elle ſoit plus réguliére & plus ſainte. Je ſens que mon corps s'affoiblit & tend vers ſa fin. J'ai achevé ma courſe : & plût à Dieu que je puſſe ajouter, j'ai été fidéle ! Je ſuis dans un âge, où je ne me trouve plus guéres en état de prêcher. Qu'il me ſoit permis, je vous en conjure,

d'employer uniquement pour Dieu & pour moi-même ce qui me reſte de vie, & de me diſpoſer par-là à mourir en Religieux. La Fléche, ou quelque autre maiſon qu'il plaîra aux Supérieurs (car je n'en demande aucune en particulier, pourvû que je ſois éloigné de Paris) ſera le lieu de mon repos. Là, oubliant les choſes du monde, je repaſſerai devant Dieu toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon ame. Voilà le ſujet de tous mes vœux, &c.

Cette lettre eut tout l'effet que déſiroit le Pere Bourdaloue. Il lui fut libre de faire ce qu'il jugeroit à propos, & dès qu'il eut reçû la réponſe de Rome, il prit jour pour partir. Mais les mêmes Supérieurs qui l'avoient arrêté la premiére fois, ſe crurent encore en droit de retarder ſon départ de quelque ſemaines, & de ſuſpendre la permiſſion, juſqu'à ce qu'ils euſſent pû faire à Rome de nouvelles remontrances. Elles touchérent le Pere Général; & la derniére concluſion fut que le Pere Bourdaloue demeureroit à Paris, & continueroit à s'acquitter de ſes fonctions ordinaires. Dieu voulut ainſi qu'il eût tout le mérite d'un ſacrifice ſi religieux, ſans en venir à l'exécution, & qu'il achevât de ſe ſanctifier lui-même en travaillant à la ſanctification du prochain. Voilà ce que le public n'a ſçû qu'après ſa mort. Comme ſes vûes avoient été droites, & qu'en prenant une telle réſolution il n'avoit cherché que Dieu, il ne chercha point dans la ſuite à s'en faire honneur. Il a toujours tenu la choſe ſecréte, & il n'en a fait confidence qu'à quelques-uns de ſes amis les plus intimes.

Le Pere Bourdaloue n'inſiſta pas. Il crut obéir à l'ordre du ciel en ſe ſoumettant à la volonté de ſes Supérieurs. Il n'en eut même encore dans ſon travail que plus d'activité & plus d'ardeur : mais il approchoit de ſon terme, & ſon travail déſormais ne fut pas long. Dieu le retira au moment qu'on s'y attendoit le moins.

Il tomba malade le 11. de Mai, & dès le premier jour de ſa maladie, il ſe ſentit frappé à mort. Il ne perdit rien dans un péril ſi preſſant, de la préſence de ſon eſprit ; & il eſt difficile de marquer plus de fermeté & de conſtance qu'il en fit paroître. Son mal fut une fiévre interne & très-maligne, précédée d'un gros rhume qui le tenoit depuis pluſieurs ſemaines, & où ſon zéle l'empêcha de ſe ménager autant qu'il eût été néceſſaire. Car tout incommodé qu'il étoit, il ne laiſſa pas de prêcher, & d'entendre ſelon ſa coutume les confeſſions. Mais il fallut enfin ſe rendre. Le Dimanche, fête de la Pentecôte, après avoir dit la Meſſe avec beaucoup de peine, il fut obligé de ſe mettre au lit. Quoiqu'il connût aſſez ſon état, il voulut néanmoins encore s'en faire inſtruire, & il pria qu'on ne lui déguiſât rien. On lui parla comme il le ſouhaitoit ; & ſans attendre que la perſonne qui lui portoit la parole, eût achevé : *C'eſt aſſez*, répondit-il, *je vous entends : il faut maintenant que je faſſe ce que j'ai tant de fois prêché & conſeillé aux autres.*

Dès le lendemain matin il ſe prépara par une confeſſion de toute ſa vie à recevoir les derniers Sacremens. Ce fut après cette confeſſion qu'il épancha ſon cœur, & qu'il s'expliqua dans les termes les plus chrétiens & les plus humbles. Il entra lui-même dans tous les ſentimens qu'il avoit inſpirés à tant de moribonds. Il ſe regarda comme un criminel condamné à la mort par l'arrêt du ciel. Dans cet état il ſe préſenta à la juſtice divine. Il accepta l'arrêt qu'elle avoit prononcé contre lui, & qu'elle alloit exécuter. *J'ai abuſé de la vie*, dit-il, en s'adreſſant à Dieu : *je mérite que vous me l'ôtiez, & c'eſt de tout mon cœur que je me ſoumets à un ſi juſte châtiment.*

Il unit ſa mort à celle de Jeſus-Chriſt ; & prenant les mêmes intentions que ce Sauveur mourant ſur la croix, il s'offrit comme une victime, pour honorer

par la deſtruction de ſon corps la ſuprême majeſté de Dieu & pour appaiſer ſa colére. Non content de ce ſacrifice, il conſentit à ſouffrir toutes les peines du Purgatoire. *Car il eſt bien raiſonnable*, reprit-il, *que Dieu ſoit pleinement ſatisfait : & du moins dans le Purgatoire je ſouffrirai avec patience & avec amour.*

En de ſi ſaintes diſpoſitions, il reçut les Sacremens : & s'étant tout de nouveau entretenu quelque tems avec Dieu, il mit ordre à divers papiers dont il étoit dépoſitaire. Il le fit avec un ſens auſſi raſſis, que s'il eût été dans une parfaite ſanté. Il ſe ſentit même un peu ſoulagé tout le reſte de la journée, & il donna quelque eſpérance de guériſon. Mais ce ne fut qu'une lueur ; & ſans ſe flatter de cette eſpérance, il s'occupa toujours de la mort, voyant bien, diſoit-il, qu'il ne pouvoit guérir ſans un miracle, & ſe croyant très-indigne que Dieu fît un miracle pour lui.

En effet, ſur le ſoir il lui prit un redoublement auquel il n'eut pas la force de réſiſter. L'accès fut ſi violent qu'il lui cauſa un délire dont il ne revint point : & le Mardi 13. de Mai, de l'année 1704. il expira vers cinq heures du matin. Ainſi mourut dans la ſoixante-douziéme année de ſon âge, un des plus grands hommes qu'ait eu notre Compagnie, & ſi je l'oſe dire, qu'ait eu la France. Il avoit reçu du ciel beaucoup de talens : il ne les a point aſſûrément enfouis ; mais il les a conſtamment employés pour la gloire de Dieu & pour l'utilité du prochain. Il eut l'avantage de mourir preſque dans l'exercice actuel de ſon miniſtère, & ſans autre intervalle que celui de deux jours de maladie. Tout le public reſſentit cette perte : le regret fut univerſel ; & ce regret eſt encore auſſi vif que jamais dans le cœur de bien des perſonnes, qui trouvoient en lui ce qu'on ne trouve pas aiſément ailleurs. Il ne les oublia point en mourant ; & l'on peut pareillement compter que la mémoire du Pere Bourdaloue

leur ſera toujours précieuſe. Ses ouvrages ſuppléeront au défaut de ſa perſonne. On l'y retrouvera lui-même : du moins, on y retrouvera tous ſes ſentimens & tout ſon eſprit.

Car ce ſont ici ſes vrais ſermons, & non point des copies imparfaites, telles qu'il en parut il y a pluſieurs années. Il les déſavoua hautement, & avec raiſon. Il y eſt ſi défiguré, qu'il ne devoit plus s'y reconnoître.

Les deux Avents & le Carême qu'on donne dans cette premiére édition, ſeront ſuivis des ſermons ſur les Myſtéres, ſur les Saints, ſur la vocation Religieuſe, & ſur divers ſujets de morale. Quoique dans pluſieurs ſermons du Carême, il n'adreſſe pas la parole au Roi, il les a néanmoins preſque tous préchés à la Cour, mais à d'autres jours & ſous d'autres Evangiles.

On trouvera à la fin du quatriéme volume, deux Lettres qui parurent après ſa mort, l'une manuſcrite & l'autre imprimée. La premiére eſt d'un illuſtre Magiſtrat, dont le Pere Bourdaloue honoroit infiniment la Maiſon, & ſinguliérement la perſonne. On voit dans cette lettre des traits de maître, & l'eſprit n'y a pas moins de part que le cœur. La ſeconde eſt une de ces lettres circulaires qu'on envoie dans les Maiſons de la Compagnie pour donner avis de la mort de chaque Jéſuite. Le Pere Martineau, Confeſſeur de Monſeigneur le Duc de Bourgogne & Supérieur de la Maiſon Profeſſe, lorſque le Pere Bourdaloue y mourut, écrivit celle-ci, qu'on ne put refuſer au public, & qu'on réimprima pluſieurs fois, tant elle fut goûtée & recherchée.

Comme on n'a tiré le Pere Bourdaloue qu'après ſa mort, on a été obligé de lui laiſſer les yeux fermés dans le portrait qui eſt à la téte de ce volume, & l'on n'a pas cru pouvoir mieux le mettre, que dans la poſture d'un homme qui médite.

Il reſte à dire un mot touchant les Extraits qui ſont à la fin de chaque volume. Pluſieurs perſonnes les ont demandés, & après avoir délibéré quelque tems, on a cru qu'il étoit bon de les faire, & qu'ils pourroient être utiles à quelques Prédicateurs. C'eſt par cette raiſon là même, qu'au lieu de les ſupprimer dans cette ſeconde édition, comme on ſe l'étoit propoſé, ſi l'on remarquoit qu'ils ne fuſſent pas au gré du public, on s'eſt contenté de les abréger encore, afin de ſatisfaire tout à la fois, & ceux qui les ſouhaitent, & ceux à qui ils auroient paru un peu longs. Du reſte, tout abrégés qu'ils ſont, ils contiennent toute la ſubſtance & tout l'ordre de chaque Sermon. On ne dit rien de quelques fautes qui ſont échappées dans la premiére édition ; on les a exactement corrigées dans celle-ci.

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Sermons du P. Bourdaloue, & je n'y ai rien trouvé qui ne ſoit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. Le public perd beaucoup de ne pouvoir plus entendre la voix de ce célébre Prédicateur, en qui la ſcience & la piété, le zéle & la modeſtie, ſe joignoient ſi parfaitement ; & dont les diſcours pleins de feu, & prononcés avec tant de dignité, inſpiroient à toutes ſortes de perſonnes du reſpect pour les vérités de l'Evangile, ſoit dans cette ville capitale du Royaume, où il les a long-tems enſeignées, ſoit à la Cour où il a ſouvent eu l'honneur de porter la parole de Dieu devant notre grand Monarque. Mais ces

mêmes diſcours que cet Orateur vraiement Chrétien a laiſſés par écrit, ſont ſi pleins de religion, ſi pleins d'eſprit, de bon ſens, d'érudition ſainte dans l'intelligence de l'Ecriture & des Peres, & de cette véritable éloquence dont la ſageſſe eſt la ſource, & qui ſuit en tout la ſageſſe, comme dit S. Auguſtin; que je ne doute pas qu'ils ne plaiſent encore extrêmement, & qu'ils n'édifient par-tout, lorſqu'ils ſeront imprimés, & qu'ainſi ils ne produiſent d'auſſi grands fruits dans l'Egliſe après ſa mort, qu'ils en ont produit pendant ſa vie. Fait en Sorbonne le 12. de Mars 1705. C. DE PRECELLES.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie de faire imprimer un livre qu'il a revû & qui a pour titre, *Sermons du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus pour l'Avent & pour le Carême* : lequel livre a été vû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente permiſſion. A Paris ce 3. Janvier 1707. CHARLES DELAISTRE.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

AVENT

PRESCHE'

DEVANT LE ROI.

SERMONS

CONTENUS DANS CET AVENT.

POUR la Fête de tous les Saints : *Sur la Récompense des Saints.* 1.
Pour le I. Dimanche de l'Avent : *Sur le Jugement dernier.* 47.
Pour le II. Dimanche de l'Avent : *Sur le Scandale.* 89.
Pour le III. Dimanche de l'Avent : *Sur la fausse conscience.* 138.
Pour le IV. Dimanche de l'Avent : *Sur la Sévérité de la Pénitence.* 187.
Pour la Fête de Noël : *Sur la Nativité de Jesus-Christ.* 235.

SERMON

SERMON

POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINTS.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

Sur la récompense des Saints.

Gaudete, & exultate: ecce enim merces vestra copiosa est in cælis.

Réjoüissez-vous, & faites éclater vostre joie: car une grande récompense vous est réservée dans le ciel. En Saint Matthieu, chap. 5.

SIRE,

C'est le Fils de Dieu qui parle, & qui dans l'Evangile de ce jour nous propose la gloire céleste, non pas comme un simple hé-

ſitage qui nous eſt acquis, mais comme une récompenſe qui nous doit coûter. Il ſçavoit, dit ſaint Jean Chryſoſtome, combien nous ſommes intéreſſés; & voilà pourquoi uſant avec nous d'une condeſcendance digne de lui, pour nous attirer à ſon ſervice, il nous prend par notre intérêt. Sans rien relâcher de ſes droits, ni rien rabattre du commandement qu'il nous fait de l'aimer comme notre Dieu, pour lui-même & plus que nous-mêmes; il veut bien que notre amour pour lui ait encore un retour ſur nous: & pourvû que notre intérêt ne ſoit point un intérêt ſervile, il conſent que nous l'aimions par intérêt, ou plutôt que nous nous faſſions un intérêt de l'aimer. Car c'eſt pour cela qu'il nous promet une récompenſe, dont la vûe eſt infiniment capable de nous élever à ce pur & parfait amour, qui, comme ajoûte ſaint Chryſoſtome, réunit ſaintement & divinement notre intérêt à l'intérêt de Dieu.

Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans la penſée de Jeſus-Chriſt; & ſans nous piquer aujourd'hui d'une ſpiritualité plus ſublime que celle qui nous eſt enſeignée par ce Maître adorable, attachons-nous à la récompenſe où il nous appelle, & qu'il veut que nous enviſagions, quand il nous dit: Une grande récompenſe vous eſt réſervée dans le ciel: *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Il eſt de la foi que nous la pouvons, & que nous la de-

vons mériter cette récompenſe ; & c'eſt ce que je ſuppoſe ici comme un principe, dont il ne nous eſt pas permis de douter : mais ce principe ſuppoſé, je veux vous montrer combien cette récompenſe eſt digne de nos deſirs & de nos ſoins. Pour vous engager à la mériter, je veux vous en découvrir l'excellence & les avantages. Par la comparaiſon que j'en ferai avec les récompenſes du monde, je veux vous la faire goûter, & par là même exciter en vous, ſi je puis, un ſaint zele de l'acquérir.

Or pour vous en donner une idée juſte, je m'arrête aux paroles de mon texte, dont l'expoſition littérale va développer d'abord tout mon deſſein. Concevez-en bien l'ordre & le partage. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Cette récompenſe que Dieu prépare à ſes élûs, eſt une récompenſe ſûre. *Ecce*, la voilà : c'eſt un Dieu qui vous la promet ; & ſi vous la voulez de bonne foi, elle eſt à vous : *Ecce merces veſtra.* C'eſt une récompenſe abondante, qui n'aura point d'autre meſure que la magnificence d'un Dieu, & qui mettra ſeule le comble à tous vos deſirs : *Ecce merces veſtra copioſa.* Enfin, c'eſt une récompenſe éternelle, que vous ne perdrez jamais, parce qu'elle vous eſt réſervée dans le ciel, où il n'y aura plus de changement, ni de révolution : *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Qualités bien propres, Chrétiens, à faire, & ſur vos

eſprits & ſur vos cœurs, les plus fortes impreſſions; ſurtout, ſi vous en jugez par oppoſition aux récompenſes du monde; c'eſt-à-dire, par les trois eſſentielles différences, que je vous prie de remarquer entre les récompenſes du monde, & cette récompenſe des élûs de Dieu: car c'eſt là ce qui m'a paru devoir plus vous intéreſſer, & réveiller votre foi. La récompenſe des élûs de Dieu eſt une récompenſe ſûre; au lieu que les récompenſes du monde ſont douteuſes & incertaines: ce ſera le premier point. La récompenſe des élûs de Dieu eſt une récompenſe abondante; au lieu que les récompenſes du monde ſont vuides & défectueuſes: ce ſera le ſecond point. La récompenſe des élûs de Dieu eſt une récompenſe éternelle; au lieu que les récompenſes du monde ſont caduques & périſſables: ce ſera le dernier point.

Trois ſujets de conſolation & de joie que l'Egliſe nous propoſe, en nous mettant devant les yeux la gloire des Saints, & en nous animant par ce motif à être les imitateurs de leur ſainteté. *Gaudete & exultate.* Si vous vous conformez à leurs exemples, réjoüiſſez-vous: & de quoi? de ce que vous ſerez ſûrement, de ce que vous ſerez pleinement, de ce que vous ſerez éternellement récompenſés. Au contraire, pleurez & affligez-vous, ſi malgré tous ces avantages, poſſedés de l'amour du monde, vous vous ſentez peu de

goût & peu d'attrait pour cette récompense des justes. Non-seulement pleurez, mais tremblez, si la dureté de vos cœurs vous rend insensibles à des verités si touchantes. Donnez-moi grace, Seigneur, pour traiter dignement & utilement un si grand sujet; & faites que ceux qui m'écoutent, pénetrés de la vertu de votre divine parole, conçoivent un desir ardent, une espérance vive, un saint avant-goût des biens que vous leur préparez : qu'en vûe de ces biens ineffables, ils se détachent de la terre, ils n'ayent plus de pensées que pour le ciel, ils renoncent à la vanité, ils cherchent solidement la vérité; ils soient aussi bien que vos Saints, & comme devant être un jour les compagnons de leur gloire, déterminés à combattre le monde & à le vaincre. C'est ce que je vous demande pour eux & pour moi, par l'interceſſion de la plus sainte des Vierges. *Ave Maria.*

SE fatiguer, s'épuiser, souvent s'immoler pour des récompenses incertaines, auxquelles on parvient difficilement, & dont tous les jours, après de vaines espérances, on a le chagrin de se voir, ou malheureusement frustré, ou même injustement exclus; c'est la triste & fatale destinée de ceux qui s'attachent au monde. Au contraire, travailler pour une récompense sûre, & servir un I. PART. E

Maître auprès duquel on peut compter qu'il n'y eut, & qu'il n'y aura jamais de mérites perdus, c'eſt ce qui a fait ſur la terre le bonheur des élûs de Dieu, & de ces ſaints prédeſtinés dont nous honorons aujourd'hui la glorieuſe mémoire. Ils ſervoient un Dieu fidéle dans ſes promeſſes, & ils avoient en vûe une récompenſe qui ne leur pouvoit manquer. Voilà, dit ſaint Chryſoſtome, ce qui les a rendus capables de tout entreprendre & de tout ſouffrir. *Patior*, diſoit un d'entre eux, plein de cette force héroïque, que la foi d'une verité ſi conſo-
2. *Tim.* 1. lante lui inſpiroit: c'étoit S. Paul: *Patior, ſed non confundor.* Je ſouffre: mais bien loin de m'en affliger, je m'en glorifie: & pour-
Ibidem. quoi? *Scio enim cui credidi, & certus ſum quia potens eſt depoſitum meum ſervare in illum diem.* Parce que je ſçais, ajoûtoit-il, quel eſt celui à qui j'ai confié mon dépôt; & que je ſuis aſſûré, qu'il n'eſt que trop puiſſant pour me le garder juſqu'à ce grand jour, où chacun recevra ſelon ſes œuvres. Qu'entendoit-il par ſon dépôt? le fond de mérites qu'il s'étoit acquis devant Dieu; c'eſt-à-dire, ce qu'il avoit fait pour Dieu, ce qu'il avoit enduré pour Dieu, & dans l'eſpérance de la gloire dont il ſçavoit que ſes travaux Apoſtoliques devoient être récompenſés. C'eſt le ſens littéral de ce paſſage. J'ai combattu, diſoit-il encore dans la mê-

me Epitre à Timothée, j'ai achevé ma courſe, j'ai été conſtant dans la foi : il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice, qui m'eſt reſervée, & que le Seigneur, en ce jour-là, me donnera comme juſte Juge. *In reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitiæ, quam reddet mihi Dominus, in illâ die, juſtus Judex.* 2. Tim. 4. Ainſi parloit l'Apôtre de Jeſus-Chriſt ; & ainſi a droit de parler après lui tout homme chrétien, puiſqu'il reconnoiſſoit lui-même, que cette couronne de juſtice n'étoit pas ſeulement réſervée pour lui, mais généralement & ſans exception, pour tous les ſerviteurs de Dieu. *Non ſolùm autem mihi, ſed & iis qui diligunt adventum ejus.* Ibidem.

Car voici, mes chers Auditeurs, comment chacun de nous doit raiſonner, en s'appliquant perſonnellement ces paroles, *Scio cui credidi* ; & c'eſt l'important myſtere de religion, ſur quoi doit être fondée toute notre conduite ſelon Dieu. Je ne ſçais pas ſi je ſerai jamais aſſez heureux pour mériter la récompenſe que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : mais je ſçais, que ſi je la mérite, je l'obtiendrai ; je ſçais, qu'autant que je l'aurai méritée, je la poſſederai ? je ſçais, que tout ce que je fais & tout ce que je ſouffre pour Dieu, eſt un dépôt ſacré que Dieu me garde, dont il veut bien lui-même me répondre, & qui ne dépérira point entre ſes mains. *Scio cui credidi* :

c'eſt-à-dire, je ne ſuis pas ſûr de moi; mais je ſuis ſûr du Dieu pour qui je travaille. Je ſuis ſûr de ſa bonté, je ſuis ſûr de ſa fidélité, je ſuis ſûr de ſa puiſſance: *Et certus ſum, quia potens eſt.* Or l'aſſûrance que la foi me donne de tous ces attributs de Dieu, & de Dieu même, eſt ce qui m'encourage & qui m'anime. C'eſt ce qui a ſoutenu la ferveur & le zéle de ces bienheureux, qui regnent maintenant dans le ciel, & qui ont ſanctifié la terre par leurs vertus. Ils étoient ſûrs du Dieu qu'ils ſervoient, & des biens qu'ils en attendoient. Non-ſeulement ils eſpéroient en lui; mais ils ſçavoient, & ils ſçavoient infailliblement, qu'eſpérant en lui, ils ne ſeroient point confondus. *Scio cui credidi.*

Un mondain eſt bien éloigné de pouvoir tenir ce langage à l'égard du monde, & des recompenſes du monde. Car fondé ſur le témoignage qu'il ſe rend de ſa propre conduite, il peut ſouvent dire tout au contraire, en gémiſſant & en déplorant ſon ſort: Je ſçais que par rapport au monde, j'ai fait mon de voir; mais je ne ſçais pas pour cela ſi le monde m'en tiendra compte; je ne ſçais pas ſi le monde reconnoîtra mes ſervices: je ne ſçais pas même ſi mes ſervices lui ont été agréables. Pour ce qui regarde les récompenſes du monde, il peut dire ſans préſomption: Je ſuis ſûr de moi; mais je ne ſuis pas ſûr de ceux qui ſont les maîtres & les diſtributeurs des gra-

ces ; je ne ſuis pas ſûr qu'ils ayent pour moi de favorables diſpoſitions ; je ne ſuis pas ſûr qu'ils en ayent même d'équitables. Il peut dans un ſens contradictoirement oppoſé au ſens de ſaint Paul, dire en parlant du monde : *Scio cui credidi :* Je ſçais, & je ne ſçais que trop, quel eſt ce monde à qui je me ſuis malheureuſement attaché, & opiniâtrément confié : mais c'eſt juſtement pour cela, qu'après l'avoir long-tems ſervi, je ne ſuis encore ſûr de rien ; parce qu'une expérience funeſte m'a appris malgré moi, & m'a convaincu, que le monde étant ce qu'il eſt, je n'ai pû, ni n'ai dû faire aucun fonds ſur lui. Or n'avoir rien en vûe dont on ſoit ſûr, ni ſur quoi l'on puiſſe compter, c'eſt ce qui afflige le monde, ce qui le déſole ; & pour peu que ſon ambition ait d'empreſſement & de vivacité, ce qui lui tient lieu de ſupplice. Telle eſt, dis-je, la premiere différence, que j'ai dû vous faire obſerver entre les récompenſes de Dieu & celles du monde. Mais approfondiſſons cette penſée, & venons au détail des choſes, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y en eut jamais un plus propre, pour nous faire adorer les miſéricordes de notre Dieu, & pour nous exciter nous-mêmes à l'amour & au zéle de la ſainteté.

Il y a dans le monde des mérites ſtériles, c'eſt-à-dire, des mérites ſans récompenſe :

pourquoi cela ? c'eſt qu'il y a, dit ſaint Chryſoſtome, des mérites que les hommes ne connoiſſent pas ; c'eſt qu'il y a des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas ; c'eſt qu'il y a des mérites que les hommes eſtiment, & dont ils ſont même touchés, mais qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Trois cauſes de l'incertitude des récompenſes du ſiécle, mais qui nous font comprendre en même tems la ſûreté & l'infaillibilité de la récompenſe des élûs de Dieu. Appliquez-vous, & ne perdez rien de cette excellente morale.

Des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. En effet, par ce ſeul principe, combien dans le monde de mérites perdus ? combien d'ignorés ? combien d'oubliés ? combien d'effacés par le temps ? combien de détruits par les mauvais offices ? combien d'etouffés dans la foule & dans la multitude Je ſerois infini, ſi je voulois pouſſer cette induction. Avec Dieu nous n'avons rien de pareil à craindre : de quelque nature que ſoient les mérites que nous acquérons devant lui, il les connoît, il les diſtingue, il en fait le diſcernement, il les péſe dans la balance du ſanctuaire, il en conſerve le ſouvenir, il ne les perd jamais de vûe.

Eclairé des vives lumiéres de ſon entem-

dement divin, il connoît les mérites obſcurs, auſſi bien que les éclatans ; les vertus intérieures & cachées, auſſi bien que celles qu'on admire & qu'on préconiſe. Combien de Saints dans le ciel, qui n'ont jamais paru ce qu'ils étoient; & dont la ſainteté, quoique parfaite, n'a jamais brillé pendant qu'ils vivoient ſur la terre ? Voilà pour la conſolation des humbles.

Comme Dieu, ſcrutateur des cœurs, il pénétre le fonds du mérite, qui eſt le cœur. Ce mérite du cœur inconnu aux hommes, lui eſt connu, & entiérement connu ; & de là vient, qu'il nous tient compte, non ſeulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos deſirs: non-ſeulement de ce que nous faiſons pour lui, de ce que nous ſouffrons pour lui, de ce que nous quittons pour lui ; mais de ce que nous voudrions faire, de ce que nous voudrions ſouffrir, de ce que nous voudrions quitter, par la raiſon ſeule que ſi nous l'avions, nous ſerions prêts en effet pour lui à le quitter. Ainſi, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, il entend, & par la même régle il récompenſe juſqu'à la préparation de nos cœurs : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* C'eſt-à-dire qu'il ſuffit pour lui plaire, de lui vouloir plaire; & qu'il ſuffit de lui avoir plû pour être comblé de ſes biens. Combien de prédeſtinés qui n'ont *Pſal. 9.*

eû devant Dieu que le mérite de la bonne volonté? Voilà pour la conſolation des foibles.

Parce que c'eſt un Dieu, dont la pénétration eſt infinie, & que rien n'échappe à ſa connoiſſance, nos actions les plus viles & les plus baſſes, pourvû quil en ſoit le motif, ont devant lui leur prix & leur valeur. Un verre d'eau donné en ſon nom mérite une gloire ſpéciale, dont lui-même il nous aſſûre. Les deux deniers de la veuve reçoivent un éloge de ſa bouche, auſſi bien que les magnifiques offrandes qui ſe faiſoient dans le Temple. Voilà pour la conſolation des pauvres.

Parce qu'il eſt ſouverainement & exactement juſte, pour chaque degré de mérites & de ſainteté que nous acquérons, il a un degré de béatitude & de gloire, qu'il nous deſtine; & c'eſt la proportion de ces degrés qui fait pour les Saints bienheureux, auſſi bien que pour les Anges, l'ordre admirable des Hiérarchies céleſtes. Sur la terre le plus grand mérite n'eſt pas toûjours le mieux placé. Souvent un mérite médiocre, par le faux jugement des hommes, l'emporte & prévaut. Là, le mérite & la gloire, le mérite & la récompenſe vont toûjours de pair. C'eſt un Dieu qui meſure & qui régle l'un par l'autre; mais un Dieu incapable de ſe tromper, incapable d'être prévenu, incapable de rien eſtimer que ce qui eſt eſſentiel-

lement eſtimable, ſçavoir, les œuvres ſaintes & la piété. Voilà pour la conſolation des ames droites & fidelles à leurs devoirs.

Par rapport au monde, il n'y a point de mérite que le tems n'efface. Tout ce que nous faiſons pour Dieu, du moment que nous l'avons fait, eſt écrit dans le livre de vie; mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais. Les hommes non-ſeulement oublient, mais ſouvent ſont bien-aiſes d'oublier les ſervices qu'on leur rend; & Dieu nous déclare lui-même, que tous nos ſervices ſont comme ſcellés dans les tréſors de ſa miſéricorde. Il nous dit en termes exprès, que nos ſacrifices ſont toûjours devant ſes yeux; *Holocauſta autem tua in conſpectu meo ſunt ſemper:* que nos prieres & nos aumônes montent juſques à lui, & qu'elles ſont toûjours préſentes à ſa mémoire; *Orationes tuæ & eleemoſynæ aſcenderunt in memoriam in conſpectu Dei.* Il ſe fait même comme un honneur de s'en ſouvenir; & il ne peut non plus les oublier, qu'il peut oublier qu'il eſt notre Dieu, & que nous ſommes ſes créatures. Tout cela, Chrétiens, le croyons-nous? Mais ſi nous ne le croyons pas, nous ne connoiſſons pas le Maître que nous ſervons: ou ſi nous le croyons, comment ſommes-nous ſi tiédes & ſi négligens dans ſon ſervice?

Pſal. 49.

Act. 10.

Ajoutez, pour goûter encore davantage

le bonheur des juſtes, ce que j'ai marqué comme le ſecond principe de la diſgrace des mondains, & de l'incertitude de leurs récompenſes : des mérites, quoique connus, qui ne plaiſent pas. Qu'y a-t-il dans le monde de plus ordinaire, & combien par-là ne voit-on pas parmi les hommes de mérites malheureux, de mérites rebutés, & ſi j'oſe ainſi dire, réprouvés ; de mérites, qui par l'aliénation des cœurs, ou par la contrariété des intérêts, bien loin d'attirer la bienveillance & l'amour, excitent plutôt la jalouſie & la haine ? C'eſt à quoi ne ſont point ſujets ceux qui travaillent à acquérir des mérites auprès de Dieu. Comme Dieu hait neceſſairement le péché ; & que tout Dieu qu'il eſt, il ne peut pas ne le point haïr, & en le haïſſant ne le point réprouver : auſſi tout Dieu qu'il eſt, ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner, & ne le point glorifier. Il y a dans les élus de Dieu différentes eſpéces de ſainteté : mais il n'y en a pas une, dit ſaint Chryſoſtome, qui ne ſoit du goût de Dieu, qui ne ſoit l'objet des complaiſances de Dieu ; parce qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit une émanation de cette ſainteté originale & exemplaire, qui eſt Dieu ; parce qu'il n'y en a pas une qui ne ſoit l'ouvrage de Dieu & le don de Dieu. Avoir du mérite, ou en

avoir trop, c'eſt ſouvent dans le monde une excluſion pour les emplois & pour les places qui y tiennent lieu de récompenſes. Devant Dieu plus on a de mérite, plus on eſt aimé. Or être aimé d'un Dieu dont l'amour fait les bienheureux, les prédeſtinés, les Saints, c'eſt être déja récompenſé.

Enfin, quelque juſtes, & quelque reconnoiſſans que ſoient les hommes; je dis plus, quelque libéraux, & quelque magnifiques qu'ils puiſſent être, il y a des mérites qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas : des mérites dont ils conviennent, & dont ils ſont même touchés; mais qui excédant, ou par leur qualité, ou par leur nombre le nombre des graces dont ils ſont les diſpenſateurs, leur deviennent malgré eux des mérites onéreux, des mérites incommodes, & même des mérites importuns. Il n'y en a point de tels auprés de vous, mon Dieu, & l'on ne court point avec vous de ſemblable riſque. Comme la magnificence de Dieu n'a point de bornes, parce qu'elle eſt inſéparable de ſa toute-puiſſance; nos mérites ont beau croître & ſe multiplier, elle ne s'épuiſe jamais. Plus nous en avons, plus il a, dit ſaint Chryſoſtome, de tréſors de grace & de gloire à répandre ſur nous. Plus il nous doit dans le ſens catholique & orthodoxe qu'il nous peut devoir, plus il eſt riche pour s'acquitter envers nous;

riche, dit le texte sacré, pour tous ceux
Rom. 10. qui l'invoquent & qui le prient; *Dives in omnes qui invocant illum:* mais encore bien plus riche, reprend saint Bernard, pour tous ceux qui le servent fidélement. Comme jamais il ne se tient importuné de nos priéres, aussi nos mérites acquis par sa grace, ne lui sont-ils jamais à charge.

Nous sommes donc sûrs de lui; & quand nous travaillons pour lui, dans l'espérance de la gloire dont joüissent les saints, tout pécheurs que nous sommes, nous avons la consolation de pouvoir dire comme S. Paul :
Rom. 5. *Spes autem non confundit.* Cette espérance ne me confond point : toute autre espérance est trompeuse; mais celle-là ne me trompera jamais. Cent fois j'ai pû me repentir d'avoir trop compté sur les hommes, & d'avoir trop espéré d'eux : mais je n'oserois dire, ni me plaindre que jamais Dieu m'ait manqué; & si j'étois assez ingrat pour le penser, non seulement sa justice, mais sa miséricorde même s'éleveroit pour lui contre moi.

Je suis sûr de mon Dieu : principe adorable, d'où David tiroit ces saintes & édifiantes conclusions, qu'un Chrétien, sur-tout à la Cour, devroit méditer tous les jours de sa vie.
Ps. 117. *Bonum est confidere in Domino quàm confidere in homine.* Il vaut bien mieux se confier dans le Seigneur, que de se confier dans l'homme.
Ibidem. *Bonum est sperare in Domino, quàm sperare in*

Principibus. Il vaut bien mieux mettre ſon eſpérance dans le Seigneur, que de la mettre dans les Princes de la terre. C'eſt un roi qui l'a dit ; & celui devant qui je parle a trop de religion, pour ne pas ſouſcrire lui-même à un témoignage ſi divin. Je ſuis ſûr du Dieu que je ſers : principe touchant, ſeul capable de ſanctifier ma vie. Mon eſpérance du côté de Dieu ne me peut confondre. Je puis bien de mon côté abuſer de cette eſpérance par ma préſomption; je puis bien par ma lâcheté me rendre cette eſpérance vaine & inutile: mais au moins cette eſpérance eſt-elle infaillible pour moi de la part de Dieu ; & pourvû que je m'aſſure de moi, j'ai droit de me promettre tout de lui.

Après cela, Chrétiens, ſommes-nous excuſables; que dis-je ? ne ſommes-nous pas bien indignes de notre Dieu, ſi nous uſons de réſerve avec lui, ſi nous craignons d'en trop faire pour lui, ſi nous ne le ſervons pas en Dieu? Je ne blâme point, à Dieu ne plaiſe ! au contraire, je ne puis aſſez exalter, aſſez exciter le zéle que vous pouvez avoir & que vous avez, de mériter les graces du glorieux Monarque à qui le ciel nous a ſoumis, & que Dieu nous a donné pour Maître. Ce que je ſouhaiterois, c'eſt qu'en le ſervant, vos ſervices fuſſent plus ſaints & plus dignes de l'eſprit Chrétien. C'eſt de lui que dépend votre deſtinée & votre fortune ſelon le monde: je veux bien que vo-

tre intérêt, joint à votre devoir, vous attache à lui. Il eſt l'image de Dieu ; votre confiance après Dieu ne peut être mieux placée. Mais ſi vous avez tant d'empreſſement & d'ardeur pour des récompenſes, qui par tant de raiſons peuvent vous manquer, comment pouvez-vous ſoutenir le profond & affreux oubli, dans lequel vous vivez à l'égard de cette récompenſe ſouveraine qu'un Dieu vous aſſûre ? Et que répondrez-vous à Dieu, quand il vous reprochera dans ſon jugement un oubli ſi monſtrueux & ſi criminel? C'eſt-là toutefois votre deſordre ; & ſi vous n'en gémiſſiez pas, j'aurois droit d'ajouter ici le
Jer. 17. terrible anathême de Jéremie: *Maledictus qui confidit in homine, & ponit carnem brachium ſuum.* Maudit celui qui met ſa confiance dans l'homme, & qui s'appuye ſur un bras de chair: mais plus maudit celui qui pour avoir mis ſa confiance dans l'homme, ne peut ſe réſoudre à la mettre en Dieu. Vous l'allez voir encore bien mieux par la ſeconde qualité de la récompenſe des Saints, qui n'eſt pas ſeulement ſûre & immanquable, mais pleine & abondante: *Ecce merces veſtra copioſa eſt.* C'eſt le ſujet du ſecond point.

II. PARTIE. POUR vous faire entendre ma penſée, j'appelle récompenſe abondante, une récompenſe qui ſurpaſſe, du moins qui égale les ſervices, par où l'on s'en eſt rendu, ou l'on a tâché à

s'en rendre digne. C'eſt la premiere notion que nous en donne ſaint Jerôme, quand il applique aux bienheureux ce que le Fils de Dieu dans l'Evangile promettoit aux juſtes pour les exciter à la ferveur par le motif de l'eſpérance Chrétienne. *Menſuram bonam, & confertam, & coagitatam, & ſuperefluentem dabunt in ſinum veſtrum.* On verſera dans votre ſein une bonne meſure, qui ſera preſſée, comble, entaſſée. En effet, c'eſt dans la perſonne, ou pour mieux dire, dans l'état des Saints glorifiés, que cette promeſſe du Sauveur trouve à la lettre ſon accompliſſement. Mais prenant la choſe dans un ſens encore plus moral, par conſéquent plus propre à vous faire ſentir la vérité que je vous prêche ; j'appelle récompenſe pleine & abondante, une récompenſe capable par elle-même de ſatisfaire le cœur de l'homme ; capable de remplir le vuide, ou plutôt la vaſte étendue des deſirs de l'homme ; capable de rendre l'homme heureux, & dont il peut enfin être content : c'eſt ainſi que ſaint Auguſtin l'a conçue dans l'expoſition qu'il a faite des béatitudes Evangéliques. Or dans l'un & l'autre ſens, le Fils de Dieu ſeul a eu droit de nous dire abſolument ce qu'il nous dit aujourd'hui : *Ecce merces veſtra copioſa eſt.* Pourquoi ? parce qu'il n'appartenoit qu'à lui de pouvoir donner aux hommes une récompenſe ; qui eût ces deux propriétés que je viens de mar- Luc. 9.

quer ; ou ſi vous voulez, parce qu'il n'y a que la récompenſe des élûs de Dieu, qui par rapport à ces deux propriétés, puiſſe être juſtement regardée comme une récompenſe abondante & pleine.

Car n'eſt-il pas vrai, (je commence par le premier de ces deux caractéres ; & ſans autre preuve, j'en appelle à vos connoiſſances : écoutez moi, & conſultez-vous) n'eſt-il pas vrai, que quiconque s'attache à ſervir le monde, s'il ne veut pas y être trompé, doit ſe réſoudre à travailler beaucoup pour gagner peu? Et n'eſt-il pas tout au contraire évident & inconteſtable, que quand on travaille pour Dieu, pour peu qu'on faſſe, on gagne infiniment? Profitons de ce parallele, & ſervons-nous-en pour goûter notre religion.

Que ne faiſons-nous pas tous les jours dans le monde pour y obtenir des graces, que le monde eſt en poſſeſſion de vendre bien chérement : des graces ardemment déſirées, & impatiemment attendues; mais que l'on s'apperçoit enfin, dès qu'on les a, ne valoir pas à beaucoup près ce qu'il en a coûté pour les avoir ? Quelles peines, quelles fatigues ne ſupporte-t-on pas, pour parvenir dans le monde à des établiſſemens, où l'on s'étoit figuré des avantages conſidérables, mais dont on commence à ſe déſabuſer & à ſe dégoûter du moment qu'on y eſt parvenu? A quoi ne s'expoſe-t-on

pas,& ſans y épargner ſa vie, que ne riſque-t-on pas pour s'acquérir dans le monde une gloire qui n'eſt qu'un phantôme,& dont on ne joüit pas plutôt,qu'on en reconnoît la vanité & le néant? Quels empreſſemens n'a-t-on pas,& quels mouvemens ne ſe donne-t-on pas pour ſe procurer auprès des puiſſances du monde un degré de faveur, qui ſouvent ne conduit à rien, & pour lequel on ſacrifie ſon repos & ſa liberté? A combien de mondains dans le Chriſtianiſme ne pourroit-on pas dire avec raiſon,ce que Dieu par un Prophéte diſoit aux Iſraélites,en leur faiſant conſidérer les funeſtes ſuites de leur infidélité: *Seminaſtis multùm, & intuliſtis parùm.* Vous *Agg. 1.* avez beaucoup ſemé, & vous avez peu recueilli: c'eſt-à-dire, vous vous êtes bien tourmentés, vous avez bien fait des efforts, il vous en a couté bien des baſſeſſes; & tout cela s'eſt terminé à une vaine & miſérable fortune, qui n'a pas répondu à votre attente, & qui s'eſt trouvée bien au-deſſous de vos prétentions. Pourquoi? parce qu'en travaillant pour le monde, vous avez ſemé dans une terre ingrate, dont vous n'avez dû vous promettre, & qui n'a pû vous rapporter que très-peu de fruits. *Seminaſtis multùm, & intuliſtis parùm.* Il faudroit un diſcours entier, ſi je voulois m'étendre ſur cette morale, dont peut-être vous ne ſeriez que trop perſuadés; & qui par l'abus

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

que vous en pourriez faire, vous ſerviroit de prétexte pour autoriſer vos chagrins contre le monde, & vos plaintes ſouvent très-injuſtes. Je reviens à ma comparaiſon.

Les Saints, les élûs de Dieu ont eu un ſort bien différent. En travaillant pour Dieu, ils ont ſouffert, je le ſçais ; & je ſuis obligé de convenir, que leur vie ſur la terre a été une vie auſtére, pénitente, mortifiée ; mais au milieu de leurs auſtérités, de leurs pénitences, de leurs mortifications, ils ont eu l'avantage de pouvoir dire, auſſi-
Rom. 8. bien que le grand Apôtre : *Non ſunt condignæ paſſiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* Nous ſouffrons, il eſt vrai : mais outre que nous ſouffrons pour la juſtice, ce qui pourroit dès maintenant nous tenir lieu de récompenſe ; outre que nous ſouffrons pour Dieu, & que cela ſeul eſt déja pour nous une béatitude anticipée : ce que nous ſouffrons n'a rien qui ſoit comparable à cette gloire que Dieu nous prépare ; & notre grande reſſource eſt, que le moindre degré de cette gloire que nous attendons, nous dédommagera pleinement & avec uſure, de tout ce qu'il y a de plus laborieux & de plus pénible dans la voie du ciel.

Voilà en quoi a conſiſté le bonheur des Saints. Ils marchoient, dit l'Ecriture ; & dans l'eſprit d'une componction ſalutaire,

ils verſoient des larmes, jettant ſur la terre les précieuſes ſemences de leurs mérites. *Euntes ibant & flebant, mittentes ſemina ſua.* Pſ. 125. Mais ils ſe conſoloient par cette penſée, qu'ils reviendroient bientôt triomphans & comblés de joie, portant avec eux l'abondante moiſſon qu'ils auroient cueillie; c'eſt-à-dire, portant avec eux des tréſors immenſes de gloire, qui devoient être le prix des légers ſacrifices qu'ils faiſoient à Dieu : *Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos ſuos.* Ibidem. Ils poſſédoient leurs ames dans la patience, fondés ſur l'eſpérance qu'ils avoient d'entendre bientôt ces délicieuſes paroles : *Quia ſuper pauca fuiſti fidelis, ſuper multa te conſtituam* : Matt. 25 Parce que vous avez été fidéle en de petites choſes, j'en ferai de grandes pour vous. Je n'épargnerai rien pour votre bonheur. *Intra in gaudium Domini tui :* Ibid. entrez dans la joie de votre Dieu, parce que la joie de votre Dieu eſt trop grande pour entrer dans vous. Tel eſt, mes chers Auditeurs, le fonds du myſtére que nous célébrons, & c'eſt ce que la vûe des Saints & de leur gloire nous doit inſpirer. Je ſers un Dieu, non-ſeulement fidéle dans ſes promeſſes, mais magnifique dans ſes récompenſes; un Dieu qui récompenſe en Dieu, & qui ſans attendre cette vie éternelle qu'il me promet, m'accor-

de déja le centuple de ce que je fais pour lui, par la conſolation que j'ai de le faire, & de l'avoir fait. Or c'eſt encore de-là que je tire la ſeconde notion d'une récompenſe abondante.

Car j'ai dit, après ſaint Auguſtin, que c'eſt celle qui par elle-même ſuffit pour contenter l'homme; & j'ai ajouté que ce caractére ne pouvoit convenir, & ne convenoit qu'à la récompenſe des Saints. Cette vérité a-t-elle beſoin de preuve, & en fut-il jamais une plus capable de nous forcer en quelque ſorte malgré nous-mêmes à chercher le Royaume de Dieu? Il eſt vrai: on voit dans le monde des hommes, qui ſelon le monde paroiſſent amplement récompenſés; on en voit dont les récompenſes vont même bien au-delà de leurs ſervices & de leurs mérites. Mais en voit-on de contens? en voyez-vous? en avez-vous vû? eſpérez-vous jamais d'en voir? & s'ils ne ſont pas contens, à quoi leur ſervent leurs prétendues récompenſes? Ils regorgent de biens & d'honneurs, je le veux; & il ſemble que le monde ſe ſoit épuiſé pour les élever à une proſpérité complette. Mais cependant leur cœur eſt-il ſatisfait? ne déſirent-ils plus rien? ſe croyent-ils heureux? & dans leur proſpérité même, dans ce bonheur apparent trouvent-ils en effet la félicité? N'eſt-ce pas

au

au contraire, dit S. Chryſoſtome, dans ces ſortes d'états qu'il eſt plus rare, ou plutôt, moins poſſible de la trouver? n'eſt-ce pas dans les grandes fortunes que ſe trouvent les grands chagrins? & qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y ſont parvenus, que pour être plus malheureux, & pour le ſentir plus vivement? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ſes faveurs. Mais en même-tems le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ſes faveurs des ſemences d'amertume, qui en étoient inſéparables, & qui devoient bientôt après produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puiſſans & opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de ſon reſſort : mais il n'avoit pû leur donner ce raſſaſiement, cette paix du cœur, ſans quoi ni la puiſſance, ni l'opulence, n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils paruſſent, combien leur manquoit-il de choſes pour l'être? Vous me direz qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puiſqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient inſatiables. Et moi je réponds : Mais pourquoi, malgré les faveurs dont le monde les combloit, étoient-ils encore inſatiables; ſinon, ajoute S. Chryſoſtome, parce que c'eſt une vérité reconnue, conſtante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelque abondantes que nous les

concevions, ne pourront raſſaſier le cœur humain ?

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, de-là je conclus l'excellence & la perfection de la récompenſe des élûs de Dieu. Car il eſt encore de la foi, que cette récompenſe ſeule remplira toute la capacité, & même toute l'immenſité de notre cœur. Il eſt de la foi, que nous trouverons en elle l'accompliſſement de tous nos déſirs. Il eſt de la foi, qu'elle ſera pour nous une béatitude conſommée, à laquelle il ne manquera rien, & qui nous tiendra lieu de tout. En un mot, il eſt de la foi qu'avec cette récompenſe, tout inſatiables que nous ſommes, nous ſerons contens. *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua*, diſoit à Dieu cet homme ſelon le cœur de Dieu : Je ſerai raſſaſié, quand vous me découvrirez votre gloire. Comme s'il eût dit : Juſques-là, Seigneur, quoique le monde faſſe pour moi, je ſerai toujours affamé & altéré ; juſques-là ennuyé de ce que je ſuis, je voudrai toujours être ce que je ne ſuis pas ; juſques-là mon cœur, plein de vains déſirs, & vuide des biens ſolides, ſera toujours dans l'agitation & dans le trouble. Mais quand vous m'aurez fait part de votre gloire, mon cœur raſſaſié commencera à être tranquille ; je ne ſentirai plus cette ſoif ardente de la cupidité qui me brûloit ; je n'aurai plus cette faim avide d'une ambition ſecréte qui me dévoroit. Tous mes déſirs ceſſeront, parce que

Pſal. 16.

je trouverai dans votre gloire la plénitude du bonheur, la plénitude du repos, la plénitude de la joie; parce que cette gloire, quand je la poſſéderai, ſera pour moi l'affranchiſſement de tout mal, & la joüiſſance de tout bien. *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua.*

C'eſt ainſi que parloit David. Eſt-ce par exagération, ou dans le tranſport d'une extaſe? Non, Chrétiens: il parloit ſelon le premier ſentiment qui naiſſoit dans ſon ame; & il ne faut pas s'étonner, ſi touché de la vérité que je vous annonce, il ſe ſervoit d'une expreſſion auſſi forte que celle-ci, *Satiabor*; parce qu'il ſçavoit que cette gloire & cette récompenſe des élûs, après laquelle il ſoupiroit, n'étoit rien autre choſe que Dieu même. Car la foi nous apprend encore, que c'eſt Dieu lui-même, qui doit être notre récompenſe: *Ego merces tua magna nimis.* Oui, moi-même, dit Dieu à ſon ſerviteur Abraham, moi-même qui ſuis ton Seigneur & ton Maître, je ſerai ta récompenſe & ta béatitude. Hors de moi, rien ne pouvoit l'être, & toute ma gloire ſans moi ne ſeroit pas aſſez pour toi. Il me falloit moi-même pour te rendre heureux; & c'eſt pourquoi je ne te promets point d'autre récompenſe que moi-même: c'eſt moi que tu poſſéderas; *Ego merces tua.* Or il eſt aiſé de concevoir comment la poſſeſſion d'un Dieu peut opérer dans l'homme l'effet divin que David s'efforçoit d'exprimer *Gen. 15.*

par cette parole, *Satiabor.* Car c'eſt là, mes chers Auditeurs, tout le ſecret de cette félicité incompréhenſible dont joüiront les Saints dans le ciel. Ils poſſéderont Dieu ; ils
Pſal. 35. ſeront pleins de Dieu. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ* : ils ſeront enivrés, ô mon Dieu, de l'abondance qui remplit votre mai-
Ibidem. ſon : *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos :* ils boiront à longs traits dans le torrent de vos délices, dont ils ſeront inondés. Pourquoi? il en apporte la raiſon, qui eſt convaincante :
Ibidem. *Quoniam apud te eſt fons vitæ* ; parce que c'eſt en vous qu'eſt la ſource de la vie. Voilà, dis-je, Chrétiens, quelle ſera votre récompenſe : voilà au milieu des miſéres qui nous accablent dans cette vallée de larmes, ce que nous croyons & ce que nous eſpérons. Mais peut-être, charnels que nous ſommes, ne le comprenons-nous qu'à demi ; & peut-être vous, à qui je parle, auriez-vous beſoin que votre foi ſur cela fût ſoûtenue & fortifiée par quelque effet préſent & ſenſible. Hé bien, comme Prédicateur de l'Evangile, je veux en ceci m'accommoder à vos foibles diſpoſitions.

Vous me demandez un préjugé ſenſible de ce que la foi nous enſeigne ſur tout ce que je viens de vous dire? le voici ; c'eſt que tout ce que j'ai dit, non-ſeulement s'accomplira, mais s'accomplit en quelque maniére dès maintenant dans la perſonne des juſtes ; *Ecce*

merces veſtra copioſa. Je m'explique. Ce qui nous fait ſenſiblement connoître, que les élûs de Dieu ſeront raſſaſiés de la poſſeſſion de Dieu ; c'eſt qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui par un eſprit de religion renonçant à tout le reſte, ſe tiennent heureux de ne poſſéder que Dieu, & de ne s'attacher qu'à Dieu. Sans parler des Saints glorifiés, nous voyons des Saints ſur la terre qui joüiſſent déja en quelque ſorte de ce bonheur, *Sanctis qui in terra ſunt ejus.* Pſal. 15. Il y en a peu, ſi vous voulez, dans ce degré de perfection : mais il y en a, & peut-être en connoiſſez-vous qui y ſont parvenus. Des hommes détachés du monde, qui ont tout quitté pour Dieu, & qui trouvent tout en Dieu. Des hommes, qui contens de Dieu, diſent auſſi bien que David : *Quid mihi eſt in cœlo, & à te quid volui ſuper terram* ? Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, & que déſirai-je ſur la terre, hors vous, Seigneur ? ou plutôt, qui enchériſſant même ſur David, pourroient dire, non plus comme lui, *ſatiabor*, je ſerai raſſaſié ; mais je le ſuis du ſeul avant-goût que vous me donnez de votre gloire. Oui, nous en voyons des exemples ; & Dieu, ou pour nous édifier, ou pour nous confondre, nous en met devant les yeux. Pſal. 72.

C'eſt, malgré l'iniquité du ſiécle, ce que la grace de Jeſus-Chriſt opére dans ces fer-

vens Chrétiens, qui ſanctifient la terre par leurs vertus : *Sanctis qui in terra ſunt.* Nous ne voyons point de mondains contens du monde ; & nous voyons des ſerviteurs & des ſervantes de Dieu, contens du Dieu auquel ils ſe ſont dévoués. En faudroit-il davantage pour réveiller tout notre zéle ? Nous ne voyons point de riches contens de leurs richeſſes ; & nous voyons des pauvres évangéliques contens de leur pauvreté. Nous ne voyons point d'ambitieux contens de leur fortune ; & nous voyons des hommes ſolidement humbles contens de leur abbaiſſement. Nous ne voyons point de ſenſuels contens de leurs plaiſirs ; & nous voyons des hommes, non-ſeulement morts, mais crucifiés pour le monde, contens de leurs auſtérités & de leurs croix. En un mot nous voyons ces béatitudes de Jeſus-Chriſt, en apparence ſi paradoxes & ſi incroyables, authentiquement & ſenſiblement vérifiées : je veux dire, des hommes dans la vûe de Dieu, & par un zéle ardent de plaire à Dieu, heureux de ſouffrir, heureux de pleurer, heureux de ne poſſéder rien, parce qu'au milieu de tout cela ils poſſédent Dieu ; pendant que le monde, avec toutes ſes proſpérités & toutes ſes fauſſes joies, ne peut être heureux ni content. Peut-on rien oppoſer à l'évidence de cette démonſtration ?

Avoir Dieu pour partage & pour récompenſe, voilà le ſort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foi & avec une intention pure. Le dirai-je, & me permettez-vous de m'en rendre à moi-même le témoignage? Tout pécheur & tout indigne que je ſuis, voilà ce que Dieu par ſa grace m'a fait plus d'une fois ſentir. Combien de fois, Seigneur, m'eſt-il arrivé de goûter avec ſuavité l'abondance de ces conſolations céleſtes, dont vous êtes la ſource, & qui ſont déja ſur la terre un paradis anticipé? Combien de fois, rempli de vous, ai-je mépriſé tout le reſte, & compté le monde pour rien? Vous banniſſiez de mon cœur les vains plaiſirs: mais pour empêcher que mon cœur ne les regrettât, vous y entriez à leur place, *Et intrabas pro eis*: & dès-là, Seigneur, la privation de ces plaiſirs étoit pour moi plus délicieuſe, que n'en auroit jamais été, ni n'en auroit pû être la poſſeſſion. Or ſi dans ce lieu de banniſſement & d'exil, où je ne vous vois qu'à travers le ſombre voile de la foi, vous rempliſſez déja mon cœur; que ſera-ce dans cette bienheureuſe patrie, où je vous verrai face à face? *Quid erit in patria, ſi tanta eſt copia delectationis in viâ*? Si en vertu de la profeſſion que j'ai faite, quand j'ai quitté le monde pour vous ſuivre, je me tiens déja ſi riche de votre pauvreté; que ſera-ce, & que dois-je eſpérer des richeſſes de votre

Auguſt. Confeſſ. l. 9. c. 1.

ſainte demeure? *Qualem me facturus es de divitiis tuis, quem divitem jam facis de paupertate tua?* Si de ſouffrir pour vous eſt un ſi grand bien, que ſera-ce de régner avec vous? Et que ſerai-je dans la participation de votre gloire, puiſqu'il m'eſt déja ſi glorieux & ſi doux d'avoir part à vos abbaiſſemens? *Et quid ero tuæ participatione gloriæ, cujus jam ſum opprobrio glorioſus?* Récompenſe abondante auſſi-bien que sûre : vous l'avez vû. Je dis enfin récompenſe éternelle, qui nous eſt réſervée dans le ciel. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* C'eſt par où je vais finir.

III. PARTIE.

COmbattre comme les Athlétes; & à l'exemple des Athlétes, courir dans la carriére du ſalut qui nous eſt ouverte, en ſorte que nous remportions le prix, c'eſt dans la penſée de ſaint Paul à quoi nous ſommes appellés, & ce qu'ont pratiqué les Saints : *Sic currite ut comprehendatis.* Or les Athlétes, diſoit ce grand Apôtre, pour être plus libres dans la courſe & moins embarraſſés dans le combat, ſe dépouillent de tout; & il nous apprennent par-là que nous devons, comme Chrétiens, être détachés de toutes les choſes du monde. *Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus ſe abſtinet.* La différence entre eux & nous, ajoutoit-il, c'eſt que les Athlétes n'en uſent ainſi, & n'ob-

I. Cor. 9.

Ibidem.

ſervent les régles ſévéres qui leur ſont preſcrites, que pour gagner une couronne corruptible. Différence bien eſſentielle, & bien capable de nous confondre, ſi nous ne les imitons pas. *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* Ibidem. Voilà, mes chers Auditeurs, le troiſiéme & le dernier motif qui a inſpiré aux Saints, non-ſeulement tant de force & tant de courage, mais un détachement du monde ſi parfait dans les combats qu'ils ont eus à ſoutenir, cette immortalité, cette éternité, & ſi je puis uſer de ce terme, cette incorruptibilité de la couronne qui leur étoit réſervée dans le ciel, comparée à la caducité, à la fragilité, à la courte durée des récompenſes de la terre.

En effet, pour ne point ſortir d'un paralléle auſſi fécond que celui-là, & dont l'Apôtre s'eſt ſervi avec tant d'avantage, toutes les récompenſes de la terre ſont périſſables; & comme telles, non-ſeulement elles périront, mais elles périſſent & diſparoiſſent continuellement à nos yeux. Combien vous & moi en avons-nous vû périr? De combien de fortunes érigées & bâties ſur ces prétendues récompenſes, ne voyons-nous pas aujourd'hui les triſtes ruines & les pitoyables débris? & combien de fois depuis que vous êtes ſpectateurs & témoins des révolutions du monde & de ce qui s'ap-

pelle la ſcène du monde, n'avez-vous pas pû dire avec le Prophéte : J'ai vû cet homme élevé comme les cédres du Liban: j'ai paſſé, & il n'étoit plus : *Tranſivi, & ecce non erat* ; je l'ai cherché, & un autre occupoit ſa place: *Quæſivi, & non eſt inventus locus ejus* ? Combien en avons-nous encore tous les jours d'exemples ? De ceux qui nous paroiſſent maintenant les mieux établis, & qui ſont les élus du ſiécle, où eſt celui qui oſe, ou qui puiſſe ſe promettre un ſort plus heureux & une plus durable proſpérité ? & qui ſçait ſi tel, qui ſemble être ſur le pinacle, du degré de bonheur & d'élevation où il eſt aujourd'hui, n'eſt pas tout prêt à tomber, & à confirmer par ſa chûte, que le monde n'a rien de ſtable, beaucoup moins d'éternel, pour ceux qui le ſervent ? Sans donc attendre la mort, où tout aboutit, à combien de revers & de diſgraces ces faveurs du monde ne ſont-elles pas ſujettes ?

Pſal. 36. *Ibidem*

Or cela ſeul, Chrétiens, me ſuffiroit pour vous en détacher malgré vous-mêmes ; & s'il vous reſte un degré de foi, pour vous obliger à chercher efficacement, la récompenſe des élus de Dieu. L'inſtabilité des fortunes du monde, la peine de les conſerver, le danger & la crainte de les perdre, le déſeſpoir & la douleur de s'en voir déchû, les troubles, les révolutions inévitables à quoi ſont expoſés ceux qui en joüiſſent: ceſeroit,

dis-je assez pour persuader à un mondain, tout mondain qu'il est, de chercher des biens plus solides.

En effet, si les hommes faisoient souvent ces réflexions, ils n'auroient plus besoin de remontrances, ni absolument même du remède de la parole de Dieu, pour se guérir du poison de l'ambition mondaine qui les tue. Eux-mêmes, convaincus sur ce point, de leur erreur & de leur conduite insensée, s'en diroient bien plus que je ne leur en dirai jamais, si ceux que nous avons connus les plus avides des récompenses du siécle, avoient pû prévoir ce qui devoit leur arriver, & dans combien peu de tems ces établissemens de fortune, qu'ils regardoient comme le fruit de leurs travaux, devoient être renversés : si l'on avoit pû leur en marquer distinctement le terme, en leur disant : Vous ne joüirez de tout cela, & tout cela ne durera qu'un très-petit nombre d'années qui vous reste encore ; non, mes chers Auditeurs, jamais le desir de s'élever dans le monde n'auroit été pour eux une passion, ni une tentation si dangereuse. Je dis plus : ils n'auroient jamais pû gagner sur eux de faire tout ce qu'ils ont fait, ni de se donner tant de peines pour si peu de chose. Déplorons leur aveuglement, & profitons-en : ils ne se sont livrés à l'ambition, que parce qu'ils n'ont jamais envisagé avec une at-

tention sérieuse les bornes étroites de ces prétendues fortunes ; & ils n'ont recherché avec tant d'ardeur ces récompenses de la terre que, parce qu'il n'ont pas voulu se souvenir que la durée en étoit courte ; que parce qu'ils ont tâché de l'oublier ; que parce qu'ils se sont étourdis pour n'y pas penser. S'ils en avoient toujours considéré l'issue & la fin, insensibles à ces récompenses, au moins n'en auroient-ils usé que selon la maxime de saint Paul, c'est-à-dire, comme n'en usant pas ; parce qu'ils auroient toujours été frappés de cette pensée, que le monde passe, & que les récompenses du monde passent avec lui. *Mundus transit, & concupiscentia ejus.* 1. Joan. 2.

Il n'y a que la récompense des justes qui ne passe point, parce que les justes, dit l'Ecriture, vivront éternellement, & que leur récompense est en Dieu qui ne peut changer. Sap. 5. *Justi autem in perpetuum vivent, & apud Dominum est merces eorum.* Il n'y a que cette récompense des élûs, qui soit immuable, invariable, inaltérable, parce qu'elle consiste, dit J. C. dans le bonheur qu'ils ont de voir Dieu, d'aimer Dieu, de posséder Dieu. Or éternellement ils le verront, éternellement ils l'aimeront, éternellement ils le posséderont. Comme le tourment des damnés sera d'être à jamais privés de Dieu, & d'avoir éternellement à sentir la perte de Dieu ; la béatitude des Saints sera de ne pouvoir plus

perdre Dieu, de ne pouvoir plus être ſeparés de Dieu, d'être unis pour jamais à Dieu. *Ecce merces Sanctorum*: Voilà, & c'eſt l'Egliſe elle-même qui le chante, voilà la récompenſe de ceux qui s'attachent à Dieu, & qui le ſervent. Un royaume leur eſt préparé; mais un royaume éternel, où il n'y aura ni ſucceſſion, ni révolution: une couronne les attend; mais une couronne dont le privilége incommunicable à toutes les couronnes du monde, doit être la per pétuité: ils régneront; mais leur régne, auſſi-bien que celui de Dieu, ſera le régne de tous les ſiécles: éternité de puiſſance. *Ecce merces Sanctorum*: voilà la récompenſe de ceux qui ſouffrent, & qui ſe mortifient pour Dieu: ils ſeront comblés de joie, mais d'une joie qui n'aura jamais de fin; d'une joie qui ne ſera ni troublée, ni interrompue; d'une joie qui durera autant que Dieu, & que perſonne ne leur ôtera, ni n'aura le pouvoir de leur ôter: éternité de bonheur. *Ecce merces Sanctorum*: voilà la récompenſe de ceux qui ſont humbles, & qui renonçant à eux mêmes, deviennent par leur humilité grands devant Dieu: ils auront la gloire en partage, mais une gloire qui ne diminuera point, qui ne s'obſcurcira point, qui ſera toujours nouvelle, & dont la longueur des tems ne fera qu'augmenter l'éclat & le luſtre: éternité de gloire.

Offic. Divin. Antiph. 3. noct. 3. plur. Mart.

En voulez-vous voir un rayon? *Ecce*

merces Sanctorum : ſans parler de cette gloire eſſentielle dont joüiſſent les Saints dans le ciel, voyez les honneurs qu'ils reçoivent dès maintenant ſur la terre. Voyez le culte que leur rend l'Egliſe, & que l'on peut dans un ſens & avec raiſon, nommer un culte éternel. Juſqu'à la fin des ſiécles on célébrera dans l'Egliſe de Dieu les victoires & les triomphes de ces glorieux prédeſtinés. Juſqu'à la fin des ſiécles l'Egliſe militante les canoniſera, en publiant leurs mérites, leurs converſions, leurs vertus, leurs ferveurs, leurs auſtérités. C'eſt pour cela que ſont inſtituées leurs fêtes; & que chaque année le ſouvenir de ce qu'ils ont fait pour Dieu eſt ſolemnellement renouvellé, afin qu'on ne le perde jamais, & que de ſiécle en ſiécle, de génération en génération, ces Saints, ces élûs de Dieu ſoient révérés. Tandis que l'Egliſe de J. C. ſubſiſtera; (or elle ſubſiſtera toujours, puiſque les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre-elle,) ce culte, cet honneur des Saints ſubſiſtera: C'eſt-ce que j'appelle un rayon de l'éternité de leur gloire, & comme une anticipation de l'éternité de leur récompenſe. La gloire des mondains meurt peu à peu, & s'enſevelit avec eux. Ils font pendant leur tems un peu de bruit; mais parce que leur tems eſt borné, leur mémoire, dit l'Ecriture, périt enfin avec ce bruit. *Periit memoria eorum cum ſonitu.* Com-

Pſal. 9i

bien de grands, autrefois les héros du monde, de qui l'on ne parle plus, & à qui l'on ne penſe plus? Leur gloire, qui n'étoit que pour le tems, s'eſt évanoüie comme une fumée : celle des Saints ne périra jamais. Tandis que Dieu ſera Dieu, leur mémoire ſera en bénédiction & en vénération. *In memoria aterna erit juſtus.* Eternellement, ô mon Dieu, vos amis ſeront honorés, parce qu'ayant été vos amis, & ne pouvant jamais ceſſer de l'être, ils ne ceſſeront jamais d'être dignes des honneurs que nous leur rendons, & d'en mériter infiniment plus que nous ne leur en pouvons rendre : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus* Pſ. 117. Pſ. 138.

Précieuſe récompenſe ! La pouvons-nous aſſez eſtimer ? *Ecce merces ſanctorum.* Ce qui doit nous remplir de conſolation, ſi nous ſommes Chrétiens d'eſprit & de cœur, n'eſt-ce pas de penſer que cette récompenſe nous eſt réſervée dans le ciel ? *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Car malheur à nous, ſi notre récompenſe étoit ſeulement pour ce monde, & ſi nous étions du nombre de ceux dont J. C. diſoit dans l'Evangile : Ils ont reçu leur récompenſe : *Receperunt mercedem ſuam.* Malheur à nous, ſi nos noms, au lieu d'être écrits dans le ciel, n'étoient écrits que ſur la terre puiſque, ſelon l'oracle du S. Eſprit, être écrit ſur la terre c'eſt un caractere de malédiction. *Da-* Matt. 6.

Jer. 17. *mine, omnes qui te derelinquunt confundentur; recedentes à te in terra ſcribentur* : Seigneur, ceux qui vous abandonnent, ſeront confondus ; & on écrira ſur la terre ceux qui ſe retirent de vous. Au contraire, quand nous ſerions dans le monde les plus malheureux & les plus diſgraciés des hommes, ſi nous ſommes en grace avec Dieu, réjoüiſſons-nous de ce que nos noms ſont écrits dans le ciel ; & ſouvenons-nous qu'une des marques les plus certaines que nous en puiſſions avoir, c'eſt d'être éprouvés ſur la terre par les

Luc. 10. afflictions & les tribulations. *In hoc gaudete, quod nomina veſtra ſcripta ſint in cœlis.* Dans quelque accablement que nous ſoyons de ſouffances & de peines, conſolons-nous par ce qui conſoloit S. Paul, & appliquons-nous le ſentiment dont il étoit pénétré, quand il

5. Cor. 4. diſoit: *Momentaneum hoc & leve tribulationis noſtræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ce moment ſi court des adverſités préſentes de cette vie, qui ſont ſi légeres ; c'eſt-à-dire ; cette maladie que Dieu m'envoye, cette injuſtice que l'on me fait, ce mauvais office que l'on me rend, cette perſécution que l'on me ſuſcite, cette perte de biens que le malheur destems m'attire, cette humiliation qu'il me faut eſſuyer, (car quelque ſuite qu'ait tout cela, tout cela dans l'idée de l'Apôtre n'éſt cenſé qu'un moment court & facile à paſſer, *Momentaneum hoc & leve*) toutes ces afflic-

ctions temporelles produiront dans moi le poids éternel d'une ſouveraine gloire; *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Vous voulez un motif preſſant, touchant, convaincant, pour vous animer à la patience chrétienne. Ai-je pû vous en donner un, qui eût toutes ces qualités dans un plus éminent dégré que celui-ci? je veux dire, l'éternité de cette gloire qui doit être la récompenſe des élûs.

C'eſt par-là que les Saints ont triomphé du monde; c'eſt par-là qu'ils ſont devenus inébranlables & invincibles dans les combats: c'eſt par-là, dit le Maître des Gentils, qu'ils ont ſurmonté les tourmens, le feu, le fer, tout ce que la mort a de plus effrayant & de plus cruel. C'eſt ce qui les ſoutient encore tous les jours dans les rigoureuſes épreuves que Dieu fait de leur conſtance & de leur fidélité. Ils ſouffrent tout, dit l'Ecriture, non-ſeulement avec patience, mais avec joie; parce que leur eſpérance eſt pleine de l'immortalité qui leur eſt promiſe. *Spes illorum immortalitate plena eſt.* Pourquoi ne les imitons-nous pas? Avons-nous d'auſſi rudes combats qu'eux à ſoutenir? Avons-nous réſiſté comme eux, juſqu'à répandre du ſang? Pourquoi donc ſommes-nous ſi lâches? Pourquoi dégénérant de la vertu de ces glorieux prédeſtinés, qui ſont aujourd'hui nos modéles, faiſons-nous paroître tant de foibleſſe dans les occaſions, où à leur exem- Sap. 3.

ple nous devrions remporter ſur nous-mêmes de ſaintes victoires ? C'eſt que nous n'enviſageons pas comme eux cette immortalité où ils aſpiroient, & dont l'eſpérance les piquoit, les encourageoit, les emportoit au travers de tous les obſtacles.

Triſte & malheureuſe différence qui ſe rencontre entre eux & nous! Faiſons-la ceſſer, & pour cela joignant au motif qui les a touchés, leur exemple que Dieu nous propoſe, fortifions nous comme eux, & ſanctifions-nous par l'eſpérance des biens éternels. Autrement, mes chers Auditeurs, envain célébrons-nous avec l'Egliſe les fêtes des Saints : envain préſumant du crédit qu'ils ont auprès de Dieu, les invoquons-nous. L'abrégé de la religion, dit S. Auguſtin, eſt de pratiquer ce que nous ſolemniſons, & de faire de l'objet de notre culte la régle de notre vie ; *Summa religionis eſt imitari quod colimus.* La vûe de la gloire du ciel les a détachés de la terre ; il faut qu'elle opére dans nous le même effet. La foi de l'immortalité les a conduits à la ſainteté ; il faut que nous y parvenions par la même voie. Et c'eſt, ô bienheureux Prédeſtinés, vous tous dont nous honorons en ce jour la glorieuſe mémoire, ce que nous vous demandons, ou ce que nous vous conjurons de demander à Dieu pour nous. Vous avez été ce que nous ſommes, & nous eſpérons être un jour ce

Aug.

que vous êtes ; vous avez ſenti nos miſéres, nous ſoupirons après votre béatitude. Quoique pécheurs nous ſommes vos freres. Quoique ſeparés de vous, nous ſommes unis à vous par le lien de la plus étroite & de la plus intime ſociété, qui eſt la communion des Saints. Quoiqu'habitans de la terre, nous ne laiſſons pas d'être, en qualité de fidéles, vos concitoyens & les domeſtiques de Dieu : *Cives ſanctorum, & domeſtici Dei.* Quoique *Epheſ.* 13
pauvres & gémiſſans dans cette vallée de larmes, nous ne prétendons pas moins que d'être, comme enfans de Dieu, vos cohéritiers & les cohéritiers de J. C. *Hæredes quidem Dei, coheredes autem Chriſti.* *Rom.* 8.
Regardez-nous donc comme revêtus de ces titres, & par-là comme des ſujets dignes de votre charité. Regardez-nous comme ceux qui doivent remplir avec vous le nombre des élûs, & dont la ſanctification eſt déſormais la ſeule choſe que vous puiſſiez deſirer. Ecoutez favorablement nos prieres, & préſentez-les à celui dont vous environnez le trône, puiſqu'il ſe plaît même à vous exaucer. Recevez nos hommages & nos vœux, & étendez ſur nous votre protection & votre zéle. Soyez nos patrons & nos interceſſeurs, comme nous voulons être vos imitateurs. Joüiſſez de votre félicité : mais ſouvenez-vous de nos beſoins & de notre indigence. Ils s'en ſouviennent, Chrétiens, & ils y

penſent. Autant qu'ils ſont tranquilles pour eux-mêmes, autant ſont-ils zélés pour nous. Autant qu'ils ſont sûrs de leur propre bonheur ; autant, dit S. Cyprien, paroiſſent-ils, & témoignent-ils être en peine de notre ſalut : *Frequens nos & copioſa turba deſiderat, jam de ſua immortalitate ſecura, & adhuc de noſtra ſalute ſollicita.* Comptons donc ſur leur protection & ſur leur interceſſion ; & ne penſons qu'à ſuivre leurs exemples, qui ſans cela deviendront pour nous le ſujet de notre condamnation. Imaginons-nous que chacun d'eux nous dit aujourd'hui du haut de la gloire, ce que S. Paul diſoit aux Corinthiens : *Imitatores mei eſtote, ſicut & ego Chriſti* : Soyez mes imitateurs, comme j'ai été l'imitateur de J. C. En un mot, vivons comme eux, combattons comme eux, ſouffrons comme eux, ſi nous voulons régner avec eux & participer à leur gloire.

Cypr. de mort al. ſub finem.

1. Cor. 11

Voilà, Sire, la gloire qui vous eſt réſervée, & qui doit mettre le comble à votre bonheur. Tout le reſte, quoique grand, quoique ſurprenant, quoiqu'au-deſſus de toute loüange, ne remplit pas encore la deſtinée de Votre Majeſté. Il faut que la ſainteté, & une ſainteté glorifiée dans le ciel, en ſoit le couronnement. On ne peut ſoupçonner de flaterie, quand je dirai, que jamais Monarque n'a ſçu ſi parfaitement que Votre Majeſté, ce qui s'appelle l'art de

régner. Mais il vous ſeroit, Sire, bien inutile d'être auſſi ſçavant que vous l'êtes dans l'art de régner ſur les hommes, & d'ignorer celui qui rend les hommes capables de régner un jour avec Dieu. Si le bonheur d'un Prince pouvoit conſiſter dans le nombre des conquêtes ; s'il étoit attaché à ces vertus royales & éclatantes, qui font les héros, & que le monde canoniſe; Votre Majeſté, contenté d'elle-même, n'auroit plus rien à deſirer : elle n'auroit qu'à joüir tranquillement du fruit de ſes glorieux travaux. Mais tout cela, Sire, eſt encore trop peu pour vous. Il n'en falloit pas tant pour faire un Roi accompli ſelon le monde : mais Votre Majeſté eſt trop éclairée, pour croire, que ce qui fait la perfection d'un Roi ſelon le monde, ſuffiſe pour faire le bonheur & la ſolide félicité d'un Roi Chrétien. Régner dans le ciel, ſans avoir jamais régné ſur la terre, c'eſt le ſort d'un million de Saints, & cela ſuffit pour être heureux. Régner ſur la terre, pour ne jamais régner dans le ciel, c'eſt le ſort d'un million de Princes, mais de Princes réprouvés & par conſéquent malheureux. Ma confiance, écrivoit S. Bernard, & ce qu'il diſoit à une tête couronnée, je le dis aujourd'hui moi-même à Votre Majeſté) ma confiance eſt que vous régnerez ſur la terre & dans le ciel : *Sed & confido quòd hîc, & in æternum regnabitis* : que malgré tous

Ber Ep.

les dangers, malgré tous les obſtacles du ſalut, auxquels la condition des Rois eſt expoſée, Votre Majeſté ſanctifiée par la vérité, je dis par la vérité des maximes de ſa religion, en gouvernant un Royaume temporel, méritera un royaume éternel. C'eſt dans cette vûe, Sire, que j'offre tous les jours à Dieu le ſacrifice des Autels : trop heureux, ſi pendant que tout le monde applaudit à Votre Majeſté, éloigné que je ſuis du monde, je pouvois attirer ſur elle une de ces graces qui font les Rois grands devant Dieu & ſelon le cœur de Dieu! Car c'eſt à vous, ô mon Dieu, & à votre grace, de former des Rois de ce caractére, de ſaints Rois : & ma conſolation eſt, que celui à qui j'ai l'honneur de porter votre parole, par la ſolidité & par la grandeur de ſon ame, a de quoi accomplir vos plus grands deſſeins. La ſainteté d'un Chrétien eſt comme l'effet ordinaire de la grace, la ſainteté d'un Grand en eſt le chef-d'œuvre, la ſainteté d'un Roi en eſt le miracle, celle du plus grand & du plus abſolu des Rois en ſera le prodige, & vous en ſerez, Seigneur, la récompenſe. Puiſſions-nous tous y parvenir, à cette récompenſe immortelle ! je vous la ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum poteſtate magna & majeſtate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venir ſur une nuée, avec une grande puiſſance & une grande majeſté. En ſaint Luc, chap. 21.

SIRE,

C'Eſt une réflexion bien judicieuſe de ſaint Grégoire de Nazianze, que jamais le terme de majeſté n'eſt attribué à J. C. dans l'Evangile, que lorſqu'il s'agit du jugement univerſel, où la foi nous enſeigne qu'il doit préſider : & il eſt bien remarquable, dit ſaint Jerôme, que cet Homme-Dieu, qui par tant de titres étoit Roi, n'a pris néanmoins cette qualité qu'en deux oc-

caſions. Premiérement devant Pilate, c'eſt-à-dire, dans le tems de ſa paſſion, parce que c'étoit-là que le jugement du monde commençoit, ainſi qu'il l'avoit déclaré à ſes
Joan. 12. Diſciples: *Nunc judicium eſt mundi.* Secondement, dans la deſcription qu'il nous a faite du jugement même au chapitre vingt-cinquiéme de S. Matthieu, où il ne ſe déſigne point autrement que ſous le nom de Roi; parce que c'eſt alors qu'il exercera pleinement la juriſdiction que ſon Pere lui a donnée ſur tous les hommes : *Tunc dicet Rex his*
Mat. 25. *qui à dextris erunt.*

Auſſi eſt-ce proprement aux Monarques & aux Souverains qu'il appartient de juger ; & jamais la majeſté d'un Roi n'eſt plus auguſte, que quand il tient ſon lit de juſtice, & qu'il paroît ſur le tribunal. Encore plus vénérable, quand c'eſt un Roi, qui ajoute à l'éclat de la couronne les lumieres d'une ſageſſe toute royale : un Roi qui ſçait faire le diſcernement de ſes ſujets, & peſer le mérite dans une juſte balance ; qui n'a pour le crime que des châtimens, tandis que toutes ſes récompenſes ſont pour la vertu ; qui non-ſeulement fait état de venger les injuſtices & les violences, mais qui s'applique à réformer la juſtice même; qui en corrige les abus, qui en rétablit le bon ordre ; qui ſans éloigner perſonne de ſon trône, prête l'oreille aux humbles ſupplications des petits,

petits, écoute les plaintes des particuliers, & par-là tient les juges & les magiſtrats dans le devoir: enfin, qui ſe voyant au deſſus de tous, n'a rien plus à cœur que d'être équitable envers tous. Car qu'y a-t-il qui nous repréſente mieux ſur la terre le jugement de Dieu, & qui en ſoit une image plus ſenſible & une preuve plus authentique ?

Mais, Sire, ſi c'eſt le propre des Rois de juger les peuples, il n'eſt pas moins vrai que c'eſt le propre de Dieu de juger les Rois; & comme le grand privilége de la ſouveraineté eſt de ne pouvoir être jugé que de Dieu ſeul, on peut dire que la grande marque de l'autorité ſuprême de Dieu eſt d'être lui ſeul le juge de tous les Souverains. Il nous l'a lui-même marqué en cent endroits de l'Ecriture; & ſi ſon jugement doit être terrible pour toutes les conditions des hommes, il ſemble néanmoins qu'il affecte de le faire paroître plus redoutable pour les Grands & pour les Rois de la terre : *Terribil iapud Reges terræ.* *Pſ. 75.*

C'eſt de ce jugement, Sire, où les Rois ſeront appellés, auſſi-bien que les peuples, que j'ai à parler aujourd'hui. Autrefois ſaint Paul prêchant cette matiere en préſence même des infidéles & des payens, la traitoit avec tant de force & tant d'énergie, qu'ils en étoient émûs, ſaiſis, effrayés : *Diſ-*

Act. 14. *putante autem illo de juſtitia & caſtitate, & de judicio futuro, tremefactus Felix.* Je n'ai ni le zéle, ni l'éloquence de ſaint Paul : mais auſſi j'ai l'avantage de parler devant un Roi Chrétien & très-Chrétien ; devant un Roi docile aux vérités de la Religion, & diſpoſé non-ſeulement à les écouter, mais à en profiter. Ainſi j'ai droit d'eſpérer de mon miniſtére, tout indigne que j'en ſuis, un ſuccès beaucoup plus heureux. J'ai beſoin pour cela des lumieres du Saint Eſprit, & je les demande par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

DE toutes les expreſſions dont les Peres de l'Egliſe ſe ſont ſervis, pour nous donner quelque idée de la juſtice de Dieu, je n'en trouve point qui me paroiſſe plus belle, plus ſolide, & remplie d'un plus grand ſens, que celle de Tertullien que vous avez ſouvent entendue, & qui ne peut être aſſez méditée ; ſçavoir, que Dieu eſt miſéricordieux de ſon propre fonds, & qu'il eſt juſte du nôtre : *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.* C'eſt à cette parole que je veux m'attacher dans ce diſcours ; & quoique le ſujet que j'ai à traiter, ſoit d'une étendue preſque infinie, je me borne à cette penſée, parce qu'elle ſuffira pour vous faire entrer dans le myſtére adorable, mais redoutable, du jugement de Dieu. Je veux vous montrer

Tertull. de Reſurrect. c. 14.

que le fonds de la juſtice de Dieu eſt en effet dans nous-mêmes : que ſi Dieu eſt ſévére & rigoureux dans ſes jugemens, comme l'Ecriture nous le dit, c'eſt de nous-mêmes que procéde cette ſévérité ; que c'eſt nous-mêmes qui le faiſons tel pour nous ; en un mot, que quand il nous jugera, il ne nous jugera que par nous-mêmes : *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.*

Pour établir ma propoſition, & pour y obſerver quelque ordre, je remarque qu'il y a dans nous deux choſes qui ont un rapport néceſſaire au jugement de Dieu ; l'une eſt notre foi, & l'autre eſt notre raiſon. En qualité de Chrétiens, nous avons la foi ; & en qualité d'hommes, nous avons la raiſon. La foi eſt une lumiere ſurnaturelle, que nous avons reçûe de Dieu depuis notre naiſſance ; & la raiſon eſt une lumiere naturelle, que nous avons apportée avec nous en naiſſant. Or c'eſt par ces deux grandes régles, qui doivent nous diriger dans toute la conduite de notre vie, c'eſt par ces deux lumieres, par ces deux connoiſſances que Dieu nous jugera. Comme Chrétiens, il nous jugera par notre foi, & comme hommes, il nous jugera par notre raiſon. Si donc dans le jugement qu'il fera de nous, il uſe de ſévérité, c'eſt uniquement ſur ces deux principes qu'elle ſera fondée. Comprenez, s'il vous plaît, mon deſſein, & le partage

de ce discours. Sévérité du jugement de Dieu fondée sur la foi du Chrétien, ce sera la premiere partie; sévérité du jugement de Dieu fondée sur la raison de l'homme criminel & libertin, ce sera la seconde partie. Deux points de religion & de morale, que toute l'éloquence des prédicateurs de l'Evangile ne peut épuiser. N'en mesurez pas l'importance par ce que je vous en dirai: mais de ce que je vous en dirai, vous pourrez toujours apprendre ce que vous en devez craindre. Voilà tout le sujet de votre attention.

I. PARTIE. TErtullien admirant autrefois le zéle que les payens faisoient paroître pour leur fausse religion, & le comparant avec la froideur & l'indifférence des Chrétiens dans le service & le culte du vrai Dieu, a fait une remarque bien solide, & dont nous n'éprouverons que trop la vérité au jugement dernier. Voyez, disoit ce grand homme, le caractére du démon. Il n'y a point de marque de divinité qu'il n'affecte. On lui rend dans le monde les mêmes honneurs que l'on rend à Dieu; on lui fait des sacrifices comme à Dieu; il a ses martyrs aussi bien que Dieu; ses loix sont reçûes & observées plus exactement que celles de Dieu: & il s'est mis en possession de tout cela pour nous confondre un jour devant Dieu, quand il nous opposera la conduite de ces

malheureux, qui, aveuglés des erreurs du monde, s'aſſujettiſſent à lui, & lui obéiſſent comme au Dieu du ſiécle : *Agnoſcamus ingenia diaboli, idcircò quadam de divinis affectantis, ut nos de ſuorum fide confundat & judicet.* C'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, & cette penſée a quelque choſe de bien ſurprenant, c'eſt ainſi que la foi des payens doit entrer dans le jugement que Dieu fera des Chrétiens, & que les vrais fidéles ſe verront alors condamnés par l'infidélité même. *Tertull. de coron. in fine.*

Mais ſi cela eſt de la ſorte ; & ſi la foi des payens, toute ſuperſtitieuſe qu'elle eſt, doit être pour nous ſi redoutable au tribunal de la juſtice de Dieu, jugez ce que nous devons craindre de notre propre foi. Car c'eſt par notre propre foi que commencera le jugement de Dieu. Celle des payens & des idolâtres ne ſera tout au plus qu'un ſurcroît de conviction que Dieu y ajoutera : mais la nôtre, c'eſt-à-dire, celle que nous profeſſons, en ſera l'eſſentiel & le capital. Et ce qui vous étonnera peut-être, mais que je vous prie de bien concevoir, comme le point important que j'ai à vous expliquer : c'eſt que Dieu nous jugera par notre religion, ſoit que nous l'ayons conſervée, ſoit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée ; ſoit que nous ayons crû conſtamment & ſincérement les vérités qu'elle nous propoſoit, ſoit que nous ayons ceſſé

de les croire. Il ſemble qu'il y ait en ceci de la contradiction : car ſi nous ne croyons plus les vérités que la foi nous propoſe, comment peut-on dire que c'eſt notre foi ? & ſi ce n'eſt plus notre foi, comment Dieu nous jugera-t-il par elle ? Ce ſera à moi de répondre à cette difficulté; & je l'éclaircirai en telle ſorte, que bien loin qu'elle affoibliſſe la propoſition que j'ai avancée, elle en ſera une des plus ſolides preuves.

Prenons donc d'abord le parti le plus favorable, & à votre piété, & à mon miniſtére. Nous faiſons tous profeſſion d'être Chrétiens; & puiſque nous portons cette qualité, mon devoir même m'oblige à ſuppoſer que nous avons dans le cœur la foi, dont nous donnons extérieurement des témoignages, & que nous confeſſons au dehors. Or ſuppoſant que nous l'avons, je dis que Dieu ſe ſervira d'elle pour nous juger. Aurons-nous droit de refuſer cette condition? Mais comment Dieu y procédera-t-il ? c'eſt, mes chers Auditeurs, ce qui demande une réflexion particuliere. Dieu nous jugera par notre foi, parce que c'eſt notre foi qui nous accuſera devant lui ; parce que c'eſt notre foi qui ſervira de témoin contre nous; parce que c'eſt notre foi, ſi jamais nous avons le malheur d'être réprouvés, qui dictera elle-même l'arrêt de notre réprobation. Peut-on contribuer en des manieres plus diffé-

rentes & plus directes à un jugement ?

Oui, c'eſt notre foi qui nous accuſera devant Dieu. Jeſus-Chriſt l'a dit, & ſa parole y eſt expreſſe : *Nolite putare, quia ego accuſaturus ſum vos apud Patrem ; eſt qui accuſat vos Moyſes.* Ne penſez pas, diſoit-il aux Juifs, que ce ſoit moi qui doive vous accuſer devant mon Pere ; vous avez un accuſateur, qui eſt Moyſe. Or par Moyſe, comme remarque S. Auguſtin, il n'entendoit pas la perſonne de Moyſe : mais il entendoit la loi de Moyſe, les Ecritures qu'ils avoient par tradition reçûe de Moyſe, en un mot la religion qu'ils ſuivoient & qui leur avoit été enſeignée par Moyſe. Comme s'il eût dit : C'eſt cette loi, c'eſt cette religion, ce ſont ces Ecritures, qui s'éleveront contre vous au jugement de Dieu. Mais ce qu'il leur diſoit, Chrétiens, doit être encore tout autrement vrai par rapport à nous. Car outre ces livres de Moyſe qui nous ſont communs avec les Juifs, nous avons un Evangile qui nous eſt propre ; & cet Evangile, ſi nous y prenons garde, n'eſt rien autre choſe qu'une continuelle accuſation de notre vie, en je ne ſçais combien de chefs, dont Moyſe, ni les Prophétes n'ont point parlé. Nous devons donc nous attendre à ſoutenir devant Dieu des accuſations bien plus preſſantes & bien plus fortes, que les Juifs : pourquoi ? parce que notre reli- Joan. 5.

gion, en ajoutant à celle des Juifs toutes les vérités Evangéliques, ſe trouve bien plus ample, bien plus développée, bien plus ſainte & plus parfaite que celle des Juifs, & qu'elle aura par conſéquent bien plus de reproches à nous faire.

C'eſt ce que ſaint Paul a voulu nous exprimer dans cet admirable paſſage de l'Epître aux Romains, où parlant du jugement dernier, & voulant nous en donner une idée, il dit qu'il s'y fera comme un conflict entre les penſées des hommes, & que les penſées des hommes s'y accuſeront mutuellement, & s'y défendront, tandis que Dieu, ſcrutateur des cœurs, en révélera tous les ſecrets: *Inter ſe invicem cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus, in die, cùm judicabit Deus occulta hominum.* Or ces pensées qui s'entre-accuſeront, qui s'entre-choqueront, ſelon le terme & dans le ſentiment même de l'Apôtre, ce ſont celles qui partageront alors un réprouvé entre ſa conſcience & ſa foi. Car ſa foi lui dira: Tu as crû ceci; & ſa conſcience lui dira: Tu as fait cela; ces deux penſées, Tu as cru ceci, & Tu as fait cela, ſe trouvant oppoſées l'une à l'autre, formeront contre lui la plus juridique de toutes les accuſations. La foi ſe déclarera contre la conſcience criminelle; & la conſcience criminelle tâchera à ſe défendre contre la foi: juſqu'à-ce qu'enfin la foi triomphant des vains efforts de la

Rom. 2.

conſcience, la convaincra, la conſternera, l'accablera : *inter ſe cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus.* C'eſt la paraphraſe que fait ſaint Chryſoſtome, de ces paroles de l'Apôtre.

De-là, Chrétiens, j'ai dit que le premier témoin qui parlera contre nous dans notre jugement, c'eſt notre foi ; & je l'ai dit après S. Auguſtin, qui pour donner plus de jour à ſa penſée, met là-deſſus une différence bien remarquable entre les pécheurs & les juſtes. Car la foi, dit cet incomparable Docteur, rendra au juſte témoignage pour témoignage; & aux pécheurs, témoignage contre témoignage : appliquez-vous, s'il vous plaît. Il dit que la foi rendra aux juſtes témoignage pour témoignage, parce qu'il eſt certain que les juſtes recevront devant Dieu un témoignage honorable de leur foi: & ce ſera la récompenſe de celui qu'ils auront eux-mêmes rendu à la foi devant les hommes. Comme ils auront glorifié leur foi devant les hommes par leur bonne vie & par leurs vertus ; leur foi à ſon tour les glorifiera devant Dieu par la juſtification de leurs perſonnes & de leurs œuvres. Au contraire, pourſuit ſaint Auguſtin, cette même foi rendra aux pécheurs témoignage contre témoignage, parce qu'au lieu que les pécheurs auront démenti leur foi par une vie déréglée & corrompue, leur foi ſe faiſant

malgré eux reconnoître à eux, les confondra d'une maniere ſenſible : & cela, comment? Tertullien l'explique dans l'excellent traité qu'il a compoſé du témoignage de l'ame, où il repréſente une ame réprouvée aux priſes, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, avec Dieu & avec elle-même. Car au même tems que Dieu d'une part preſſera le réprouvé, ſa foi, comme un témoin incorruptible, lui dira de l'autre : Il eſt vrai ; tu croyois un Dieu, mais tu ne t'es pas mis en peine de le chercher & de lui plaire : tu avois renoncé au monde en qualité de Chrétien, & tu n'as pas laiſſé d'en être eſclave : tu déteſtois les idoles de la gentilité, qui n'étoient que des idoles de bois & de pierre ; mais tu t'es fait dans le Chriſtianiſme des idoles de chair : *Deum prædicabas, & non requirebas ; dæmonia abominabaris, & illa colebas.* Voilà, dit ce Pere, le témoignage que la foi portera contre les pécheurs.

Tertul. de teſtimon. anim.

Mais s'en tiendra-t-elle là ? Non. Car après avoir porté contre eux ce témoignage, elle prononcera elle-même l'arrêt de leur réprobation ; & en quels termes ? obſervez ceci : dans les mêmes termes qu'il eſt déja conçu en tant d'endroits de l'Evangile. En effet, qu'y a-t-il dans l'Evangile de plus ſouvent répété que ces malédictions & ces anathêmes fulminés par Jeſus-Chriſt con-

tre les mauvais Chrétiens ? Et qu'eſt-ce que ces anathêmes, ſinon autant d'arrêts de la réprobation future des pécheurs, dreſſés par avance, & qu'il ne reſte plus qu'à leur ſignifier? Quand nous liſons dans S. Matthieu: *Væ mundo à ſcandalis*; *væ vobis, hypocratæ*; *væ vobis, divitibus, quia habetis conſolationem veſtram*: Malheur à vous, ſenſuels & voluptueux, qui ne reſpirez ſur la terre que le plaiſir; malheur à vous, riches ſuperbes, & inſenſibles aux miſéres des pauvres; malheur à vous, hypocrites, c'eſt-a-dire, politiques du ſiécle, qui n'avez qu'une vaine montre & une fauſſe apparence de probité; malheur à vous qui par vos ſcandales, & vos pernicieux exemples, faites périr les ames de vos fréres: quand Jeſus-Chriſt nous parle de la ſorte, ne recevons-nous pas tous cela comme autant d'oracles de notre religion ? Or je l'ai dit, & je le redis: ces oracles de notre religion ſe changeront en autant d'arrêts, & d'arrêts définitifs, dans le jugement de Dieu. Le Fils de Dieu n'aura qu'à les ramaſſer tous, & qu'à en faire l'application. Cette ſeule parole, *Væ vobis divitibus*, malheur à vous, riches, aura pour damner un avare le même effet que cet autre, *Diſcedite maledicti*, retirez-vous, maudits. C'eſt donc ainſi que toute la procédure du jugement des Chrétiens ſe réduira à leur religion.

Matt. 18. *Matt.* 23. *Luc.* 6.

Matt. 25.

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'éclairciſſement, & même le ſens littéral, de cette propoſition de S. Jean, ſi étonnante, & qui ſemble d'abord ſi paradoxe, quand il dit: Que celui qui croit, ne ſera pas jugé: *Qui credit in eum, non judicatur.* Car il ne prétend pas, que celui qui croit, ait une exemption & un privilége pour ne point comparoître, au dernier jour, devant le tribunal de Jeſus-Chriſt; ce n'eſt point de cette maniere qu'il l'entend: mais il dit que celui qui croit, en conſéquence de ce qu'il aura crû, ne ſera point jugé; parce que dès-là qu'il aura crû, il ſe jugera lui-même, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'un autre le juge. Car, ou il aura vécu conformément à ſa créance & à ſa religion, & alors ſa religion ſeule le juſtifiera; ou ſa vie n'aura eu nul rapport à ſa foi, & alors ſa foi ſeule le condamnera. Tellement que Jeſus-Chriſt, s'il m'eſt permis de parler de la ſorte, n'aura plus à le juger, parce qu'il le trouvera déja tout jugé; & que toute la juriſdiction qu'il exercera, comme ſouverain juge, ſera de confirmer par une ratification autentique le jugement ſecret que notre foi aura fait de nous, & de le rendre, de particulier qu'il étoit, commun & public. Voila, mes chers Auditeurs, la premiere penſée qui s'eſt préſentée à moi ſur le ſujet que je traite.

Joan. 3.

Penſée touchante, mais ſur-tout penſée terrible! c'eſt ma religion qui me jugera. Ah!

Chrétiens, la grande parole! comprenons-en toute l'étendue & toute la force. C'eſt ma religion qui me jugera; cette religion ſi ſainte, ſi pure, ſi irrépréhenſible; cette religion ſi ennemie de mon amour propre, ſi contraire à mes inclinations, ſi oppoſée à l'eſprit du monde dont je ſuis rempli; cette religion auſſi exacte & auſſi ſévere dans ſes maximes, que Dieu l'eſt dans ſes jugemens; ou plutôt, dont les maximes ne ſont rien autre choſe que le jugement de Dieu même. C'eſt par elle que Dieu décidera de mon ſort éternel; c'eſt ſur elle que roulera tout l'examen de ma vie: & il ne ſera point en mon pouvoir de la récuſer; & je n'aurai point droit de demander, que mes actions ſoient peſées dans une autre balance que la ſienne; & je ne ſerai point reçû à me juſtifier ſur d'autres principes que les ſiens. Quelque excuſe que j'allégue à Dieu, il me rappellera toujours à cette foi, & il m'obligera à répondre ſur autant d'articles qu'elle m'aura enſeigné de vérités. Il n'y en aura pas une, qui ne ſoit pour moi la matiere d'une diſcuſſion rigoureuſe. Et parce que la croix de Jeſus Chriſt aura été l'abrégé de toutes les vérités de la foi; cette croix, ce ſigne auguſte & vénérable du Fils de l'homme, paroîtra tout éclatant de lumiere, pour être la régle de mon jugement & de celui du monde entier, comme il commenca à l'être quand il fut élevé

Mat. 24 sur le Calvaire : *Et tunc parebit ſignum Filii hominis.* Cette croix me ſera préſentée ; & tout ce qui n'en portera pas dans moi le caractère & le ſceau, ſera réprouvé de Dieu. Ah ! mon Dieu, eſt-il donc vrai, que vous employerez pour ma perte juſqu'à l'inſtrument de mon ſalut ; & que ce qu'il y a en moi de plus ſaint, je veux dire ma religion, prendra parti contre moi-même ?

Oui, Chrétiens ; c'eſt ce que nous devons craindre, & de quoi nous ne pouvons avec trop de ſoin nous préſerver ; c'eſt ce qui doit nous faire frémir dans l'attente de ce jugement redoutable. Pendant cette vie nous n'y penſons pas, ou nous n'en ſommes qu'à demi touchés. Comme nous ne conſidérons les vérités de la foi que ſuperficiellement, à peine en appréhendons-nous les conſéquences. Ces maximes évangéliques que l'on nous prêche, cette voie étroite du ſalut, cette néceſſité de la pénitence, cette obligation indiſpenſable de mortifier ſa chair & de la crucifier avec ſes vices ; tout cela ſont termes ſpécieux que nous écoutons avec reſpect, que nous débitons quelquefois magnifiquement aux autres, & que nous n'entendons plus dès qu'il eſt queſtion de les réduire à la pratique. Mais quand Jeſus-Chriſt avec tout l'éclat de ſa majeſté & tout le poids de ſa puiſſance, viendra nous imprimer une idée vive de ces grandes vérités ; &

qu'en les appliquant à notre vie, il nous fera voir dans toute notre conduite une monſtrueuſe contradiction de mœurs & de créance: quand il comparera tous ces principes de détachement de ſoi-même, de renoncement à ſoi-même, avec nos injuſtices, avec nos vengeances, avec nos ſenſualités, avec nos délicateſſes & ces recherches continuelles de nous-mêmes; ah! c'eſt alors que nous apprendrons combien il eſt affreux de tomber entre les mains de ce Dieu vivant; de ce Dieu, non plus ſeulement l'auteur ni le conſommateur, mais le défenſeur, mais le vengeur de notre foi.

Maintenant cette foi eſt comme languiſſante, ou preſque morte dans nos cœurs; & quand le Fils de l'homme paroîtra à la fin des ſiécles, il doute, ce ſemble, s'il en trouvera encore quelques reſtes ſur la terre. Oui, Chrétiens, il en trouvera; & il en trouvera du moins autant qu'il lui en faudra pour nous juger, & pour nous condamner. Car cette foi qui étoit preſque morte, & comme enſevelie dans nous, reſſuſcitera avec nous; & un des miracles que doit opérer J. C. lui qui eſt notre réſurrection & notre vie, ſera de faire revivre intérieurement la foi dans nos ames, au même tems qu'il fera revivre nos corps. Or cette foi, écoutez un beau ſentiment de S. Auguſtin, cette foi ainſi ranimée, ainſi reſſuſcitée par la préſence de J. C. lui

demandera juſtice ; & contre qui ? non pas contre les tyrans qui l'auront perſécutée; elle ſe fera honneur de leurs perſécutions: non pas contre les payens qui l'auront méconnue ; leur infidélité les rendra en quelque ſorte moins criminels: mais contre nous ; & de quoi ? de tous les outrages que nous lui aurons faits. Juſtice, de l'avoir laiſſé languir dans l'inutilité & l'oiſiveté d'une vie mondaine, ſans la mettre en œuvre, & ſans jamais la faire agir pour Dieu. Juſtice, de l'avoir retenue captive dans l'état du péché, où notre endurciſſement nous aura fait paſſer ſans trouble des années entiéres. Juſtice, de l'avoir deshonorée par des actions indignes du nom que nous portions, & du caractere dont nous étions revêtus. Juſtice, de l'avoir décriée & ſcandaliſée devant les hérétiques, ſes mortels ennemis, qui n'auront pas manqué de s'en prévaloir contre elle & contre nous. Enfin, juſtice, de ce qu'étant capable par elle-même de nous faire des ſaints, elle n'aura pas été par notre faute aſſez puiſſante pour nous empêcher d'être des impies & des réprouvés. C'eſt de quoi elle demandera juſtice à Dieu, & c'eſt à nos dépens que cette juſtice lui ſera accordée.

Mais après tout, ſi cette religion ſe trouvoit entierement détruite en nous; & s'il arrivoit que par le déréglement de nos mœurs nous fuſſions tombés dans une irreligion ſe-

crette; état où le péché enfin conduit: ſi cela étoit, Dieu nous jugera-t-il encore par la foi? Ne perdez pas ceci, je vous prie : voici le nœud de la difficulté que je me ſuis moi-même propoſée. Oui, mes chers Auditeurs, Dieu nous jugera encore par notre foi ; & bien loin que cette irreligion ſecrette adouciſſe en aucune ſorte notre jugement, c'eſt ce qui en redoublera la rigueur.

Car il faut, Chrétiens, & cette penſée n'eſt pas de moi, mais de S. Jerôme, il faut bien établir dans nos eſprits une vérité, à quoi peut-être nous n'avons jamais fait toute la réflexion néceſſaire, que dans le jugement de Dieu il y aura une différence infinie entre un payen qui n'aura pas connu la loi Chrétienne, & un Chrétien qui l'ayant connue, y aura intérieurement renoncé; & que Dieu ſuivant les ordres mêmes de ſa juſtice, traitera l'un bien autrement que l'autre. On ſçait aſſez qu'un payen, à qui la loi de Jeſus-Chriſt n'aura point été annoncée, ne ſera pas jugé par cette loi ; & que Dieu tout abſolu qu'il eſt, gardera avec lui cette équité naturelle de ne le pas condamner par une loi qu'il ne lui aura pas fait connoître : & c'eſt ce que S. Paul enſeigne en termes formels, *Quicumque ſine lege peccaverunt, ſine lege peribunt.* Mais je prétends, qu'il n'en eſt pas de même d'un Chrétien qui a profeſſé la loi de Jeſus-Chriſt, & qui

Rom. 2.

après l'avoir embraſſée, en a dans la ſuite ſecoué le joug. Je prétends, qu'ayant péché après avoir reçû cette loi, il doit périr par cette loi, & que ſa déſertion eſt juſtement le premier chef que Dieu produira contre lui. Car il ne lui étoit pas permis, dit ſaint Chryſoſtome, de s'émanciper de l'obéiſſance dûe à cette loi, après s'être engagé à elle par le baptême. Il ne pouvoit plus ſans apoſtaſie, après avoir ratifié cet engagement par divers exercices du Chriſtianiſme, y renoncer de ce renoncement même intérieur dont je parle. Qu'arrivera-t-il donc ? remarquez la fin malheureuſe de l'impieté : cette loi de J. C. abandonnée & renoncée, pourſuivra l'impie au jugement de Dieu, comme un déſerteur. Et de même qu'un déſerteur de la milice ſéculiere eſt traité, s'il a le malheur d'être repris, ſelon les loix les plus rigoureuſes de la milice qu'il a quittée ; ce qui n'eſt point cenſé injuſte, parce que tout homme, dit-on, doit ſubir la ſévérité des loix auxquelles il s'eſt lui-même obligé : ainſi, mais à bien plus forte raiſon, un libertin préſenté devant Dieu comme un déſerteur de ſa religion, doit être jugé ſuivant les maximes de cette religion même, ſans qu'il puiſſe prétexter que ce n'étoit plus ſa religion, & qu'il ne la connoiſſoit plus ; puiſque bien loin de le juſtifier, c'eſt ce qui fera ſon crime de ne l'avoir plus

reconnue. Penſée que ſaint Cyprien exprimoit ſi noblement, quand il diſoit en parlant du baptême : *Baptiſmus ornat Chriſti militem, convincit deſertorem.* Car j'appelle toujours déſerteur de la milice de J. C. celui qui n'a plus le Chriſtianiſme dans le cœur, quoiqu'il en conſerve encore les dehors. *Cyprian.*

Je ſçais néanmoins, & il eſt bon d'aller au-devant de tout, je ſçais ce que l'infidélité pourroit oppoſer ; je ſçais que juſques dans la profeſſion de notre foi, Dieu nous a fait libres ; je ſçai que la religion eſt une vertu qui demande le conſentement de notre volonté, & que pour être Chrétien il faut vouloir l'être. Mais Dieu par là n'entend pas que nous ayons droit de l'être ou de ne le pas être, ſelon nos caprices; & qu'après nous être une fois ſoumis à ſon Evangile, il nous ſoit libre d'en laiſſer & d'en prendre ce qu'il nous plaira. Ce ſera donc à nous, ſi nous avons été aſſez perdus, aſſez obſtinés pour étouffer dans notre cœur une foi ſi ſainte, de lui en rendre raiſon, & de lui dire pourquoi. Or quelle raiſon lui en rendrons-nous ? Dirons-nous que cette religion ne nous a pas paru aſſez bien fondée ? Il ſera bien étrange, que ce qui a ſuffi pour convaincre un monde entier, ne nous ait pas convaincus nous-mêmes ; & qu'une religion, à laquelle les plus grands hommes de la terre ſe ſont rendus, contre laquelle un

S. Auguſtin, avec toute la force de ſon génie & toute la curioſité de ſon eſprit, n'a pû ſe défendre; qui par l'évidence de ſes miracles a triomphé de toutes les erreurs du Paganiſmes; & qui dans ſes preuves, dans ſes principes, dans ſes régles, dans ſa morale, dans ſes myſtéres, dans ſon établiſſement, portoit toutes les marques de la divinité: qu'une telle religion n'ait pas eu dequoi nous ſatisfaire. C'eſt, dis-je, ce qui ſera bien étonnant. Mais ſans que Dieu entre avec nous dans une pareille recherche, il n'aura qu'à nous demander, ſi c'eſt en effet par raiſon que nous nous ſerons départis de notre premiere ſoumiſſion à la foi: ſi pour nous engager dans un pas auſſi dangereux & auſſi hardi que celui-là, nous avons bien conſulté, bien examiné, bien cherché à nous inſtruire: & ſuppoſé que nous l'ayons cherché, que nous ayons examiné, conſulté; ſi nous l'avons fait avec humilité, ſi nous l'avons fait avec docilité, ſi nous l'avons fait ſans préjugé, ſi nous l'avons fait par un déſir ſincére de découvrir la vérité; ſur-tout ſi nous l'avons fait avec cette pureté de vie, qui devoit ſervir de diſpoſition aux lumieres de la grace; car dans une affaire de cette conſéquence, il ne falloit rien omettre ni rien négliger.

Or dans tous ces chefs Dieu trouvera de quoi nous confondre, & dequoi nous con-

damner: car il nous fera voir, mais évidemment, que tout ce deſordre de notre infidélité, n'aura point eu d'autre principe, qu'une ignorance criminelle où nous aurons vécu, ſans nous être jamais appliqués à une étude ſérieuſe de notre religion. Et certes, rien pour l'ordinaire de plus ignorant en matiere de religion, que ce qu'on appelle les libertins du ſiécle. Il nous fera voir que dans l'examen que nous aurons fait des vérités de la foi, nous aurons preſque toujours apporté un eſprit d'orgueil, un eſprit préſomptueux & opiniâtre, un eſprit plein de lui-même, plein de ſa propre ſuffiſance, & abondant en ſon ſens. Il nous fera voir, & il nous reprochera, que tandis que nous étions ſi rebelles à ſa parole, nous avons été ſur mille articles, les plus dociles à la parole des hommes. Il nous fera voir que nous n'aurons communément raiſonné, philoſophé ſur notre créance qu'avec malignité, & dans le deſſein d'y trouver du foible pour la contredire : prévention, ſeule capable d'éloigner Dieu de nous, quand d'ailleurs il auroit voulu ſe communiquer à nous. Voilà ſur quoi il nous confondra.

Mais ce qui mettra le comble à notre confuſion, c'eſt lorſque remontant à la ſource, & nous y faiſant remonter avec lui, il nous forcera à reconnoître les deux vraies cauſes de notre infidélité, ſçavoir, le libertinage de notre eſprit, & le libertinage de notre cœur.

Libertinage de notre eſprit, qui ſe ſera fait juge de tout, pour ne s'aſſujettir à rien : qui ſe ſera détaché de la foi, non pas pour ſuivre un meilleur parti; mais pour ne ſçavoir plus lui-même, ni ce qu'il ſuivoit, ni ce qu'il ne ſuivoit pas ; pour abandonner toutes choſes au haſard, pour ſe réduire à une malheureuſe indifférence en matiere de religion ; diſons mieux, pour n'avoir plus abſolument de religion. Libertinage de notre cœur, qui ſe trouvant gêné par la foi, nous aura peu à peu ſollicités, & enfin déterminés à ſortir de cette contrainte, & à nous affranchir de la ſervitude : ce que Dieu n'aura pas de peine à juſtifier, & ce qu'il juſtifiera par une comparaiſon ſenſible & convaincante, en nous montrant, que tandis que nos mœurs ont été réglées, notre foi a été ſaine ; & que notre foi n'a commencé à ſe démentir, que quand nos mœurs ont commencé à ſe corrompre.

Or encore une fois, que répondrons-nous à tout cela ? En appellerons-nous de notre foi à notre raiſon ? & eſpérons-nous que cette raiſon, qui dans les principes de la Théologie, eſt un des fondemens eſſentiels & néceſſaires de notre foi, nous ſerve de défenſe contre la foi même? Non, non, mes Freres, dit ſaint Chryſoſtome, ne nous promettons rien de ce côté-là : ſi notre foi nous condamne, ce ſera du conſentement & de l'aveu

de notre raiſon. Car cette raiſon nous diſoit elle-même, que nous ne devions pas trop déférer à nos vûes naturelles, & à ſes connoiſſances ; que dans les choſes de Dieu, il falloit avoir recours à des lumieres ſupérieures & moins trompeuſes ; & que quelqu'éclairée qu'elle pût être, la foi & l'autorité de Dieu devoient l'emporter ſur elle. C'eſt ce que la raiſon nous dictoit : de ſorte que quand nous lui avons permis de critiquer & de cenſurer les points de notre foi, nous lui avons donné, non-ſeulement plus qu'elle ne demandoit, mais ce qu'elle ne demandoit pas. Elle nous condamnera donc juſques dans la perte de notre foi. Cependant n'y trouverons-nous point d'ailleurs quelque appui ? Ah ! Chrétiens, le foible appui, que celui de notre raiſon contre le jugement de Dieu ! Quand un ſujet veut entrer en raiſonnement avec ſon Prince, & diſputer de ſes droits avec ſon Souverain, il faut qu'il ſe ſente bien fort ; & pour peu que ſa cauſe ſoit douteuſe, on ne peut pas l'excuſer d'une extrême folie, d'en vouloir ſortir par raiſon. Que ſera-ce d'une créature, qui veut conteſter avec ſon créateur ? Hé ! qui ſuis-je, Seigneur, pour me meſurer avec vous ? Ne ſçais-je pas, que pour une raiſon que je pourrai peut-être alléguer en ma faveur, vous m'en oppoſerez cent autres, auſquelles je n'aurai rien à repliquer ? Ainſi parloit le ſaint hom-

me Job. Quel doit donc être le ſentiment d'un pécheur ? C'eſt-là néanmoins la reſſource de l'homme criminel & libertin ; il veut traiter avec Dieu par voie de raiſon, & par conſéquent il veut être jugé par la raiſon ; & c'eſt l'autre tribunal où je le vais préſenter dans la ſeconde partie.

II. PART F. C'Eſt une doctrine auſſi pernicieuſe qu'elle paroît religieuſe dans ſon principe, de croire que depuis le péché de notre premier pere, tout eſt corrompu dans notre raiſon ; & c'eſt rendre l'homme libertin, ſous prétexte de l'humilier, de dire qu'au défaut de la foi, il n'a plus d'autre régle de ſa conduite, que la paſſion & l'erreur. Indépendamment de la foi, nous avons une raiſon qui nous gouverne, & qui ſubſiſte même après le péché, une raiſon qui nous fait connoitre Dieu, qui nous preſcrit des devoirs, qui nous impoſe des loix, qui nous aſſujettit à l'ordre. Or ce qui fait tout cela dans nous, ne peut pas être abſolument ni entierement dépravé. Je ſçais que cette raiſon ſeule, ſans la grace & ſans la foi, ne ſuffit pas pour nous ſauver ; & en cela je renonce au Pélagianiſme. Mais du reſte, quoiqu'elle n'ait pas la vertu de nous ſauver, je prétends qu'elle eſt plus que ſuffiſante pour nous condamner ; & j'ai ſaint Paul pour garant & pour auteur même de ma propoſition. J'avoue que cette

cette raiſon, ſur-tout depuis la chûte du premier homme, eſt ſouvent offuſquée des nuages de nos paſſions : mais je ſoutiens qu'elle a des lumieres que toutes les paſſions ne peuvent éteindre, & qui nous éclairent parmi les plus épaiſſes ténébres du péché. Soit donc que nous conſidérions cette raiſon dans ſa pureté & dans ſon intégrité, c'eſt-à-dire dans l'état où nous l'avons reçûe de Dieu en naiſſant ; ſoit que nous la conſidérions dans ſa corruption, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous-mêmes nous l'avons réduite par nos déſordres : je dis, Chrétiens, que Dieu s'en ſervira également pour nous juger. Pourquoi ? parce qu'il nous jugera non-ſeulement par les connoiſſances naturelles que nous aurons eues du bien & du mal ; mais même par nos propres erreurs : & c'eſt ce que j'ai préſentement à développer.

Dieu nous jugera par la droite raiſon qu'il nous a donnée. Rien de plus vrai, mes chers Auditeurs ; & voici l'ordre qu'il y gardera. Nous choquons ouvertement cette raiſon, & nous nous révoltons contre elle ; il la ſuſcitera contre nous. Nous ne voulons pas écouter cette raiſon, quand elle nous parle ; il nous la fera entendre malgré nous. Nous nous formons des prétextes pour engager cette raiſon dans le parti de notre paſſion ; il diſſipera tous ces prétextes, en nous découvrant à nous-mêmes ce qu'il y avoit en nous de plus caché, &

ce que nous n'y voulions pas appercevoir. Ces trois articles, qui ſont, ſuivant la doctrine de S. Bernard, les trois principaux degrés de l'orgueil de l'homme, fourniront à Dieu contre les réprouvés une matiere infinie, & les plus juſtes titres de condamnation. Suivez ceci.

Nous péchons contre toutes les vûes de notre raiſon ; & c'eſt par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, pourra-t-il dire à tant de libertins & à tant d'impies: puiſque votre raiſon étoit le plus fort retranchement de votre libertinage, il falloit donc exactement vous attacher à elle; & pour ne donner aucune priſe à ma juſtice, plus vous vous êtes licentiés du côté de la foi, plus deviez-vous être réguliers, ſévéres, irrépréhenſibles du côté de la raiſon. Or voyons ſi c'eſt ainſi que vous vous êtes comportés. Voyons ſi votre vie a été une vie raiſonnable, une vie d'hommes. Et c'eſt alors, Chrétiens, que Dieu nous produira cette ſuite affreuſe de péchés, dont S. Paul fait aux Romains le dénombrement, & qu'il reprochoit à ces Philoſophes, qui par la raiſon avoient connu Dieu, mais ne l'avoient pas glorifié comme Dieu : des impudicités abominables, & dont la nature même a horreur ; des artifices diaboliques à inventer ſans ceſſe de nouveaux moyens de contenter les plus ſales déſirs, & une ſcandaleuſe effronterie à en faire gloire; des injuſti-

ces criantes à l'égard du prochain, des violences, des uſurpations, des oppreſſions ſoûtenues du crédit & de la force ; des perfidies noires & des trahiſons, communément appellées intrigues du monde ; des jalouſies enragées, qu'il me ſoit permis d'uſer de ce terme, fomentées du levain d'une déteſtable ambition ; des animoſités & des haines portées juſques à la fureur, des médiſances juſques à la calomnie la plus atroce, des avarices juſques à la cruauté la plus impitoyable, des dépenſes juſques à la prodigalité la plus inſenſée, des excès de table juſques à la ruine totale du corps, des emportemens de colere juſques au trouble de l'eſprit. Mais que dis-je, & ou m'emporte mon zéle ? Tout cela ſe trouve-t-il donc dans la conduite d'un homme abandonné à ſa raiſon, & déſerteur de ſa foi ? Oui, mes Freres, tout cela s'y trouve communément, & l'expérience le vérifie.

Je ſçais, qu'en ſpéculation l'un n'eſt pas une conſéquence néceſſaire de l'autre: mais il l'eſt en pratique, & l'a toujours été. Soit que Dieu par un juſte châtiment livre alors ces ames prophanes à leurs brutales paſſions, comme l'a eſtimé l'Apôtre ; ſoit que le naturel & le penchant, malgré les foibles vûes de la raiſon, les entraîne là : quoi qu'il en ſoit, ces monſtres de péchés ſe trouveront tous raſſemblés dans les tréſors de la colére

Deut. 32. de Dieu. *Nonne hæc condita sunt apud me, & signata in thesauris meis ?* Dieu les représentera tous à la fois à un réprouvé ; & par une espéce d'insulte, (ne vous scandalisez pas de cette expression; c'est Dieu lui-même qui parle ainsi, & qui enfin prétend à ce dernier jour être en droit d'insulter à l'impie, ou du moins à son impiété ; *Ego quoque ridebo, & subsannabo)* Dieu, dis-je, par une espéce d'insulte lui demandera, si sa raison lui suggéroit toutes ces abominations, si sa raison les approuvoit, si sa raison étoit là-dessus d'intelligence avec lui.

Prov. 1.

Ah ! Seigneur, s'écrioit S. Augustin pressé des remords intérieurs qu'une vérité si terrible lui faisoit sentir, je le confesse; voilà la pensée qui a consommé l'ouvrage de ma conversion ; voilà le coup de mon salut, & ce qui m'a retiré du profond abîme de mon iniquité : la crainte de votre jugement, fondée sur le jugement de ma raison, c'est ce qui m'a rappellé à vous. Je tâchois, Seigneur, à me défaire de vous, & à vivre comme n'ayant plus de Dieu : mais j'avois une raison, dont je ne me pouvois défaire ; & cette raison me suivoit partout. Quelque secte que j'eusse embrassée, & dans quelque opinion que je me fusse jetté, le péché où je vivois me paroissoit toûjours péché. Soit que je fusse Manichéen, soit que je fusse Catholique, soit que je ne fusse rien du

tout, ma raiſon me diſoit que je n'étois pas ce que je devois être, & qu'il ne m'étoit pas permis d'être ce que j'étois. Et quand me le diſoit-elle ? au milieu de mes plaiſirs, parmi les divertiſſemens & les joies du ſiécle, dans les momens les plus doux & les plus agréables. C'eſt alors que cette raiſon venoit me troubler ; & je la trouvois en tous lieux & en tout tems, comme un adverſaire formidable qui s'oppoſoit à moi. Or de-là, Seigneur, je concluois ce que je devois craindre de votre juſtice : car ſi je ne puis pas, diſois-je, éviter la cenſure de ma raiſon, qui eſt une raiſon foible & imparfaite, comment pourrai-je éviter celle de mon Dieu, c'eſt-à-dire, la rigueur de ſon jugement ? Voilà, Chrétiens, ce qui ſe paſſoit dans S. Auguſtin, & ce qui ſe paſſe tous les jours dans nous, quand nous commettons le péché avec la vûe actuelle de la malice qu'il renferme. Or ces combats de notre raiſon contre nous-mêmes, de notre raiſon contre nos paſſions, de notre raiſon contre notre libertinage, c'eſt déja le commencement, ou comme une ébauche du jugement de Dieu.

Ce n'eſt pas aſſez: en mille autres choſes, où notre raiſon ne nous parle pas ſi fortement, ni ſi clairement, quoiqu'elle nous parle toujours, nous fermons l'oreille ; & parce que ſi nous la conſultions, ou ſi nous nous rendions attentifs à ce qu'elle nous dit, elle

traverſeroit ſouvent nos deſſeins & nos entrepriſes,& par-là nous deviendroit importune, bien loin de nous appliquer à l'entendre, nous étouffons ſa voix, ou nous l'affoibliſſons: de ſorte qu'elle ne peut preſque plus pénétrer juſqu'à notre cœur. C'eſt le ſecond déſordre qui regne aujourd'hui; mais déſordre qui ceſſera dans le jugement de Dieu. Car il eſt certain,comme l'a fort bien remarqué S. Ambroiſe, que Dieu en nous jugeant, nous forcera malgré nous à écouter notre raiſon. Et il lui ſera bien aiſé, dit ce ſaint Docteur; ou plutôt, l'état même où nous ſerons réduits, ne nous y forcera que trop.Car ce qui nous empêche maintenant d'entendre la raiſon qui nous parle,c'eſt au dedans de nous le tumulte de nos paſſions; ce ſont au dehors les objets que nous font voir nos ſens, je veux dire, le menſonge & l'impoſture,l'adulation & la flaterie qui nous ſéduit ; la confuſion,le bruit,le grand air du monde qui nous diſſipe. Or quand Dieu viendra nous juger, tout cela ne ſera plus. Il n'y aura plus de monde pour nous,parce que la figure de ce monde ſera paſſée, comme dit
1. Cor. 7. l'Apôtre : *Præterit enim figura hujus mundi.* Il n'y aura plus de paſſions dans nous,parce que la mort les aura éteintes. Il n'y aura plus de flateurs auprès de nous, parce qu'il n'y aura plus perſonne qui ait intérêt à nous plaire. Abandonnés de toutes les créatures, nous

reſterons ſeuls avec nous-mêmes : & c'eſt alors que notre raiſon parlera, & qu'elle parlera hautement. C'eſt alors qu'au lieu de ces menſonges agréables & avantageux, qui nous auront flattés, & dont nous n'aurons pas voulu nous déſabuſer ; elle nous dira des vérités fâcheuſes & humiliantes, que nous n'aurons jamais ſçûes, parce que nous aurons affecté de ne les pas ſçavoir. C'eſt alors qu'elle nous fera remarquer des défauts réels, des défauts groſſiers, là où notre eſprit ſe figuroit des perfections imaginaires. Et quelle ſera notre ſurpriſe, de nous voir peut-être condamnés par les choſes-mêmes dont on nous aura tant félicités & tant applaudis ?

Enfin, parce qu'en certains points, où les déguiſemens & les artifices, pour ne pas dire, les hypocriſies de l'amour propre, ſont ſi ordinaires, nous aurons cherché des raiſons pour engager notre raiſon même dans les intérêts de notre paſſion : que fera Dieu ? Lui qui dans la penſée de S. Paul, eſt le plus ſubtil & le plus pénétrant anatomiſte de notre cœur : lui qui en ſçait ſi bien faire toutes les diſſections, & qui entre juſques dans toutes les jointures, c'eſt-à-dire, dans les plis & les replis de l'ame, pour en diſcerner les mouvemens les plus cachés : car c'eſt l'image ſous laquelle l'Apôtre nous le repréſente, *Pertingens uſque ad diviſionem animæ, compagum quoque ac medullarum, & diſcretor cogita-* Hebr. 4

tionum cordis : Il débrouillera tout ce mélange de paſſion & de raiſon ; il ſéparera l'une d'avec l'autre ; il mettra d'une part la raiſon, & d'autre part la paſſion ; il diſtinguera les intentions & les prétextes, les apparences & les effets, l'illuſion & la vérité : & de ce diſcernement il nous fera conclurre à nous-mêmes, à nous déſormais malgré nous raiſonnables, qu'il n'y a eu dans nous que malice & qu'iniquité. Voyez, nous dira-t-il, en nous appliquant un rayon de ſa lumiere ; & ſelon la doctrine des théologiens, il nous l'appliquera par les remords de notre propre raiſon : voyez & connoiſſez le motif qui vous a fait agir en telle & en telle affaire, en telle & en telle occaſion. Ici c'eſt une maligne envie, à laquelle vous ſçaviez donner toute la couleur d'un véritable zéle. Là c'eſt une vengeance, que vous déguiſiez ſous un faux dehors de juſtice. Vous étiez officieux & charitable : mais vous ne l'étiez que pour mieux parvenir à vos fins. Vos actions étoient édifiantes : mais en édifiant le prochain, vous vous cherchiez vous même, & ne cherchiez que vous-même. Ah ! Chrétiens, que d'hypocrites, à qui Dieu tout à coup levera le maſque ! Que de vertus chimériques & plâtrées, dont nous recevrons plus de confuſion, que de nos vices mêmes reconnus de bonne foi & confeſſés ! Que de mérites prétendus, qui au-

ront eu dans ce monde toute leur récompenſe, & qui ne ſeront payés dans l'autre que d'une éternelle réprobation !

Mais après tout, ſi notre raiſon a été en effet dans l'erreur, & que ce ſoient les erreurs de notre raiſon qui nous ayent fait pécher, comment Dieu nous condamnera-t-il par elle ? c'eſt à quoi je vais répondre, & je ne veux pas qu'il vous reſte rien à déſirer ſur une ſi importante matiere. Je dis donc, que Dieu alors même aura toujours droit de nous juger par notre raiſon : non pas, ſi vous le voulez, non pas préciſément par notre raiſon trompée ; mais par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres ; mais par notre raiſon trompée à certains tems de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autres tems. Diſtinguez ces deux choſes ; & ſentez-en bien toute la force.

Raiſon ſi éclairée ſur d'autres affaires, & raiſon ſi éclairée en d'autres tems ſur l'affaire même du ſalut. Car ſur mille points, où il ne s'agit, ni de votre intérêt, ni de votre ambition, ni de votre plaiſir, quelle eſt la pénétration de vos lumieres ? quelle eſt la droiture de vos jugemens ? Vous voyez d'abord ce qui convient, & ce qui ne convient pas ; ce qui eſt raiſonnable, & ce qui ne l'eſt pas ; ce qu'il faut prendre, & ce qu'il faut rejetter ; ce qu'il faut approuver, &

ce qu'il faut condamner : vous donnez là-dessus des conseils si sages, vous prenez des mesures si justes; & c'est cela même aussi que Dieu vous opposera. La belle excuse pour vous justifier auprès de lui ! j'étois dans l'erreur. Mais vous y étiez, parce que vous le vouliez; & vous le vouliez, parce que votre intérêt vous le faisoit vouloir ; vous le vouliez, parce que votre ambition vous le faisoit vouloir ; vous le vouliez, parce que votre plaisir vous le faisoit vouloir. Par tout où l'intérêt, je dis votre intérêt propre, n'avoit point de part, vous étiez si clairvoyant pour démêler la vérité, de l'artifice & du mensonge. Vous vous piquiez tant d'habileté, & vous en aviez tant pour découvrir le fond de chaque chose, & pour en connoître l'équité ou l'injustice. Par tout où l'ambition ne prétendoit rien, & n'avoit rien à prétendre, vous sçaviez si bien distinguer le bon droit; & une probité naturelle vous donnoit même tant d'horreur de certaines pratiques & de certaines menées secrettes, où tous les principes, je ne dis pas seulement de la religion, mais de la société, mais de l'humanité, étoient renversés. Dès que la passion ne parloit plus, qu'il ne s'agissoit plus de vos plaisirs infames, vous étiez contre le crime si sévére dans vos décisions, & si rigide dans vos arrêts. Or cette diversité, cette contrariété de sentimens, d'où est-elle venue ? ce que vous pensiez en telle &

telle conjoncture, pourquoi en telle autre ne le penſiez-vous plus ? ce que vous étiez à tel & tel tems, pourquoi à tel autre ne l'étiez-vous plus ?

Car enfin, Chrétiens, malgré le prodigieux changement qui s'eſt fait en nous & dans toutes les puiſſances de notre ame, il y a eu un tems, un heureux tems, où l'innocence du baptême nous rendoit comme des enfans raiſonnables, c'eſt-à-dire, purs & exemts des faux préjugés du monde : point de déguiſemens alors, point de préventions & de maximes corrompues ; *Sicut modò geniti infantes, rationabiles, ſine dolo.* Ce qui étoit vertu, nous paroiſſoit vertu ; & ce qui étoit injuſtice, nous paroiſſoit injuſtice. Sentimens, dit Tertullien, d'autant plus épurés & plus divins, qu'ils étoient plus ſimples & plus naturels. Or venez, dira Dieu, venez, ame Chrétienne : *Conſiſte in medio, anima.* Produiſez-vous dans la ſimplicité de votre être ; *Te ſimplicem compello.* Je ne veux que vous-même dénué de tous les dons de grace dont vous avez été revétûe. Je n'ai que faire de votre foi : votre raiſon me ſuffit. Où eſt-elle cette raiſon, que je vous avois d'abord donnée ? Que vous dictoit-elle ? quelles routes vous montroit-elle, avant que la paſſion l'eût aveuglée ? Qu'elle ſorte des ténébres où vous l'avez enſevelie ; & puiſqu'elle ne vous a pas ſervi de guide lorſque vous deviez la ſuivre, qu'elle ſerve mainte-

1. Petr. 2.

Tertul. de teſtimon. anim. cap. 1.

nant contre vous & de témoin & de juge. *Consiste in medio, anima; te simplicem compello.*

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui m'a paru plus terrible dans le jugement de Dieu, & plus digne de vous être représenté. Tous ces signes qui le précéderont, & dont nous parle l'Evangile de ce jour, ne font pas sur moi une si grande impression. Mais un Dieu qui me juge par ma raison même & par ma religion, c'est ce qui cause toutes mes frayeurs. Sur quoi je n'ai plus rien à vous dire, que ce que disoit S. Bernard, écrivant à un Pape, & lui faisant des remontrances que son zéle l'engageoit à lui faire. Car voici comment il lui parloit : s'il y avoit un juge dans le monde qui fût au dessus de vous, je pourrois recourir à lui contre vous. Je sçais qu'il y a un tribunal pour vous & pour moi, qui est celui de Jesus-Christ : mais à Dieu ne plaise que je vous y appelle jamais, moi qui n'y voudrois paroître que pour votre défense. Que me reste-t-il donc ? sinon que j'en appelle à vous-même, & que je vous fasse vous-même le juge de votre propre cause. C'est ce que je vous dis aujourd'hui, Chrétiens. Si je suivois l'ardeur de ce zéle, dont je me sens animé pour les intérêts de Dieu, comme son ministre ; je vous citerois devant ce tribunal redoutable, où quelque grands que vous soyez, toute votre grandeur sera anéantie ; mais que le ciel pour jamais me préser-

ve d'y devenir votre accuſateur, moi qui dois joindre au zéle de la gloire de Dieu le zéle de votre ſalut ! Ce n'eſt donc point à Dieu que j'en appelle, mais à vous-mêmes, à votre religion, à votre raiſon. Faites-vous juſtice de vous-mêmes à vous-mêmes, ou faites-la plutôt à Dieu. C'eſt par où il faut que vous commenciez. Quand vous vous ſerez jugés vous-mêmes, je pourrai vous dire que tout n'eſt pas encore décidé : & quelque avantageux que vous puiſſe être le jugement que vous aurez fait de vous-mêmes, il faut toujours craindre celui de Dieu ; puiſque S. Paul, tout grand Apôtre qu'il étoit, & quoique ſa conſcience ne lui reprochât rien, ne ſe croyoit pas pour cela juſtifié. Mais aujourd'hui je ne vais pas juſques-là. Aſſurez-vous de vous-mêmes, répondez-vous de vous-mêmes, & il ne m'en faut pas davantage. Or je dis, Chrétiens, que vous n'aurez jamais cette aſſûrance de votre part, tandis que vous vivrez dans le déſordre du péché : & je n'en veux point d'autre témoin que vous-mêmes & votre conſcience. Vous vous cachez à vous-mêmes pour quelque tems, & vous cherchez à vous y cacher : mais la mort viendra, & le jugement de Dieu, où il faudra ſoûtenir malgré vous cette vûe de vous-mêmes. Car c'eſt cette vûe de vous-mêmes, qui vous tourmentera à la mort, & après la mort. La vûe

d'un Dieu courroucé aura quelque choſe de bien terrible : mais l'objet qui vous fera plus d'horreur, c'eſt vous-mêmes. Et voilà pourquoi Dieu fait cette menace au pécheur dans l'écriture, de le préſenter & de
Pſ. 49. l'oppoſer lui-même à lui même : *Arguam te, & ſtatuam contra faciem tuam.*

Dès maintenant cela n'eſt-il pas ainſi ? & cette vûe de vous-mêmes n'eſt-elle pas la choſe du monde que vous fuyez le plus ? Vous parler de rentrer dans vous-mêmes, c'eſt un langage qui vous importune ; & s'il m'arrivoit de vous faire ici un portrait de vous-mêmes un peu trop fidéle, vous vous tourneriez contre moi : marque évidente que vous ne pouvez déja ſupporter la vûe de vous-mêmes. Et puiſque vous ne pouvez vous ſouffrir vous-mêmes, vous n'êtes donc pas dans l'ordre, & il y a quelque choſe de déréglé & de corrompu dans vous qui vous fait peine. Mais c'eſt pour cela, dit S. Auguſtin, qu'il faut aimer cette vûe de nous-mêmes, parce qu'elle nous choque & qu'elle nous déplaît. Car pour plaire à Dieu, ajoûte ce Pere, il faut nous déplaire à nous-mêmes : & pour nous déplaire à nous-mêmes, il faut nous voir. Si nous nous voyions, continue ce ſaint Docteur, nous nous haïrions, & Dieu commenceroit à nous aimer. Parce que nous ne nous voyons pas, nous nous aimons, & nous ſommes inſup-

portables à Dieu. Mais dans le jugement dernier nous nous verrons ; avec cette triſte circonſtance, que nous nous verrons trop tard, & que nous ſerons tout à la fois un objet de haine, & pour nous-mêmes, & pour Dieu ; pour nous-mêmes, qui nous verrons tels que nous ſommes ; pour Dieu, qui nous frappera d'un éternel anathême.

Voilà ce qui a fait trembler les Saints ; & des Saints, qui n'avoient aſſûrément pas moins de force d'eſprit que nous, ni des lumiéres moins pénétrantes que les nôtres. Voilà ce qui a perſuadé S. Jerôme de quitter le monde, & d'embraſſer les rigueurs de la pénitence. Si nous n'en ſommes pas touchés, malheur à nous & à notre endurciſſement ! Mais quelque inſenſibles que nous ſoyons, voilà ce que nous craindrons un jour, & ce que nous regretterons peut-être éternellement de n'avoir pas craint plutôt. Craignons-le donc dès maintenant, mes chers Auditeurs ; & pour nous rendre cette crainte utile, jugeons-nous avant que Dieu nous juge. Soumettons-nous à notre foi, afin qu'elle ne s'éléve pas contre nous. Accordons-nous avec notre raiſon ; écoutons-la, & laiſſons nous y conduire, afin que cet adverſaire domeſtique, avec qui nous ſommes encore dans le chemin, ne nous livre pas aux miniſtres de cette juſtice rigoureuſe, dont il n'y aura plus de grace à eſpérer.

Prévenons cette vûe forcée que nous aurons de nous-mêmes, par une vûe libre & volontaire. Ah! Seigneur, permettez-moi de vous faire ici une priere, qui peut paroître téméraire & préſomptueuſe; mais qui ne procéde que des connoiſſances que vous me donnez du redoutable myſtére de votre jugement. Toute la grace que je vous demande à ce grand jour, c'eſt que vous me défendiez de moi-même. Car pour vous, mon Dieu, j'oſe dire que je ne vous crains, que parce que je me crains moi-même. Dans vous, je ne vois que des ſujets de confiance, parce que je ne vois dans vous que bonté & que miſéricorde. Mais comme cette bonté eſt eſſentiellement oppoſée au péché; & que ſans changer de nature, toute bonté qu'elle eſt, elle eſt juſtice, elle eſt colére, elle eſt vengeance à l'égard du péché: voyant ce péché dans moi, il faut que je craigne juſques à votre bonté, juſques à votre miſéricorde même. Peut-être mon Dieu, y a-t-il ici des ames ſur qui ces grandes vérités n'ont encore fait nulle impreſſion. Mais vous êtes le maître des cœurs, puiſque c'eſt vous qui les avez formés; & vous avez des graces pour les réveiller de leur aſſoupiſſement, pour les troubler, pour les convertir par ce trouble ſalutaire, & les ramener dans la voie de l'éternité bienheureuſe, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Scandale.

Reſpondens Jeſus, ait illis : Euntes renunciate Joanni, quæ audiſtis & vidiſtis. Cæci vident, claudi ambulant, ſurdi audiunt, mortui reſurgunt : & beatus eſt qui non fuerit ſcandalizatus in me.

Jeſus-Chriſt leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez vû & entendu. Les aveugles voyent, les boiteux marchent, les ſourds entendent, les morts reſſuſcitent : & heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. En ſaint Matthieu, chap. 11.

SIRE,

APrès des miracles ſi éclatans, le Sauveur du monde avoit droit de ſe promettre, non ſeulement que les hommes ne ſe ſcandaliſeroient point de ſon Evangile, mais qu'ils feroient gloire de l'embraſſer & de le ſuivre. Tant de malades guéris, ſourds,

muets, aveugles, boiteux, des morts reſſuſcités, mille autres prodiges qui marquoient ſi viſiblement la force & la vertu d'un Dieu, devoient ſans doute lui attirer le reſpect & la vénération, que dis-je ? l'adoration même & le culte de toute la terre. Cependant, ô profondeur & abîme des conſeils de Dieu! malgré ces miracles, Jeſus-Chriſt eſt un ſujet de ſcandale pour le monde ; & ce ſcandale eſt devenu ſi général que lui-même dans l'Evangile, il déclare bienheureux quiconque ſçaura s'en préſerver. *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.*

En effet, de quoi le monde, je dis le monde prophane & impie, ne s'eſt-il pas ſcandaliſé dans ce Dieu-homme ? Il s'eſt ſcandaliſé de ſa perſonne, il s'eſt ſcandaliſé de ſa Doctrine, il s'eſt ſcandaliſé de ſa loi, il s'eſt ſcandaliſé de ſes ſouffrances, il s'eſt ſcandaliſé de ſa mort ; juſques-là que ſaint Paul, lorſqu'il parloit aux fidéles du myſtére de la croix, ne l'appelloit plus le myſtére de la croix, mais le ſcandale de la croix : *Ergo evacuatum eſt ſcandalum crucis* ? Et quoi donc, mes Fréres, ecrivoit-il aux Galates, le ſcandale de la croix eſt-il anéanti ? Ce que les fidéles entendoient, & ce qui leur faiſoit comprendre, que la croix, qui devoit être pour les prédeſtinés un myſtére de rédemption, ſeroit pour les réprouvés un ſigne de contradiction ; & que le grand ſcandale des

Galat. 5.

hommes, ſeroit le Dieu même qui s'étoit fait homme pour les ſauver.

Tel étoit alors le langage des Apôtres : mais rendons aujourd'hui gloire à Dieu, ce ſcandale enfin a ceſſé. Jeſus-Chriſt a triomphé du monde, ſa doctrine a été reçûe, ſa religion a prévalu, ſa croix, comme dit ſaint Auguſtin, eſt ſur le front des Souverains & des Monarques. Mais à ce ſcandale, dont Jeſus-Chriſt étoit l'objet, il en a ſuccédé un autre, dont nous ſommes les auteurs ; un autre non moins funeſte, & peut-être encore plus criminel. Je m'explique. Jeſus-Chriſt n'eſt plus pour nous un ſujet de ſcandale mais nous ſommes des ſujets de ſcandale pour Jeſus-Chriſt. Nous ne ſommes plus ſcandaliſés de lui, mais nous le ſcandaliſons lui-même dans la perſonne de nos freres ; comme il eſt écrit que S. Paul le perſécutoit en perſécutant l'Egliſe : *Saule, Saule, quid me perſequeris* ? Saul, Saul, diſoit le Sauveur du monde, pourquoi me perſécutez-vous ? N'eſt-ce pas ainſi qu'il pourroit nous dire : Pourquoi me ſcandaliſez-vous en ſcandaliſant ceux qui m'appartiennent, & qui ſont les membres de mon corps myſtique ! Or c'eſt de ce ſcandale cauſé au prochain, que j'ai aujourd'hui à vous entretenir, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.* *Act. 26.*

J'Entre d'abord dans mon ſujet, & m'arrêtant à la penſée du Fils de Dieu, ſur laquelle roule toute la morale de notre Evangile, & qui doit ſervir à notre inſtruction; au lieu que le Sauveur du monde déclare heureux quiconque ne ſera point ſcandaliſé de lui, *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me* : par une conſéquence toute oppoſée, je conclus que malheureux eſt celui qui ſcandaliſe Jeſus-Chriſt même, en ſcandaliſant le prochain. Voilà le point important que j'entreprends d'établir. Péché de ſcandale, que Dieu déteſte, & qu'il condamne ſi hautement en mille endroits de l'Ecriture. Péché, qu'il reprochoit ſi fortement à une ame infidéle par ces paroles du Pſeaume: *Adverſùs filium matris tuæ ponebas ſcandalum*; vous dreſſiez un piége à votre frere, pour le faire tomber; & inſenſible à la douleur que l'Egliſe, votre commune mére, reſſentiroit de ſa perte, vous ne craigniez point d'être pour lui une occaſion de ſcandale. Péché, dit Tertullien, qui forme les ames au crime, comme le bon exemple les forme à la vertu: *Scandalum exemplum rei malæ, ædificans ad delictum.* Je veux aujourd'hui, Chrétiens, vous donner l'idée & la juſte notion de ce péché; je veux vous en inſpirer l'horreur, je veux avec le ſecours de la parole de Dieu vous apprendre à le craindre & à l'éviter.

Pſal. 49.

Tertull.

Or pour cela j'avance deux propoſitions: écoutez-les, parce qu'elles vont faire le partage de ce diſcours. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale; c'eſt la premiere; mais doublement malheureux celui qui le cauſe, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple; c'eſt la ſeconde. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale : voilà le genre du péché que je combats, & qui regardé abſolument, ne ſe trouve que trop répandu dans toutes les conditions. Mais doublement malheureux celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple : voilà l'eſpéce particuliere de ce péché, qui pour être bornée à certains états, n'eſt encore néanmoins, comme vous le verrez, que d'une trop grande étendue. Malheureux l'homme, quel qu'il ſoit, qui devient à ſes freres un ſujet de ſcandale & de chûte: la ſeule qualité de chrétien doit faire ſa condamnation. Mais plus malheureux l'homme qui ſcandaliſe ſes freres, lorſqu'outre la qualité commune de chrétien, il a encore un titre propre & perſonnel qui l'engage à les édifier. Dans la premiere partie je vous donnerai ſur cette importante matiere des régles & des maximes générales, qui conviendront à tous. Dans la ſeconde, je tirerai de la différence de vos conditions, des motifs particuliers, mais motifs preſſans, pour vous inſpirer à chacun ſur ce même ſujet, & ſe-

lon votre état, tout le zéle & toute la vigilance néceſſaire. L'un & l'autre comprend tout mon deſſein. Commençons.

I. PARTIE. IL eſt néceſſaire qu'il arrive des ſcandales: c'eſt Jeſus-Chriſt qui l'a dit, & c'eſt un de ces profonds myſtères où les jugemens de Dieu nous doivent paroître plus impénétrables. Car ſur quoi peut-être fondée cette néceſſité ? N'en cherchons point d'autres raiſons, que l'iniquité du monde, dont Dieu ſçait bien tirer ſa gloire, quand il lui plaît, mais dont il ne lui plaît pas toujours d'arrêter le cours par les voies extraordinaires de ſon abſolue puiſſance. Le monde, remarque fort bien ſaint Chryſoſtome expliquant ce paſſage, le monde étant auſſi perverti qu'il eſt, & Dieu par des raiſons ſupérieures de ſa providence, le laiſſant dans la corruption où nous le voyons, & ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il eſt d'une conſéquence néceſſaire qu'il y ait des ſcandales : *Matt.18.* *Neceſſe eſt ut veniant ſcandala.* Mais quelque néceſſaire, & quelque infaillible que ſoit cette conſéquence, malheur à l'homme par qui le ſcandale arrive. C'eſt ce qu'ajoûte le Fils de Dieu, & c'eſt le terrible anathême qu'il a prononcé contre les pécheurs ſcan- *Ibidem.* daleux : *Verumtamen væ homini illi per quem ſcandalum venit.* Anathême, dit ſaint Chryſoſtome, que les Prédicateurs de l'Evangile

ne ſçauroient, ni trop ſouvent répéter à leurs auditeurs, ni trop vivement leur faire appréhender. Appliquez-vous donc, Chrétiens; & ſouvenez-vous que voici peut-être le point de notre religion, ſur quoi il nous importe le plus d'être ſolidement inſtruits. *Væ homini illi* : malheur à celui qui cauſe le ſcandale. Pourquoi ? parce qu'il eſt homicide devant Dieu, de toutes les ames qu'il ſcandaliſe; & parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Deux raiſons qu'en apporte ſaint Chryſoſtome, & qui ſont capables de toucher les cœurs les plus endurcis, s'il leur reſte encore une étincelle de foi. Donnez aujourd'hui, Seigneur, à mes paroles une force toute nouvelle : & vous, Chrétiens, rendez-vous plus attentifs que jamais, & ne perdez rien de tout ce qu'il plaira à Dieu de m'inſpirer pour votre inſtruction.

Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, devient homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Péché monſtrueux, péché diabolique, péché contre le Saint-Eſprit, péché eſſentiellement oppoſé à la rédemption de Jeſus-Chriſt, péché dont nous aurons ſinguliérement à rendre compte devant le tribunal de Dieu; mais ce qui mérite encore plus vos réfléxions, péché d'autant plus dange-

reux, qu'il eſt plus ordinaire dans le monde; que tous les jours on le commet, ſans avoir même intention de le commettre; que ſouvent il eſt attaché à des choſes qui paroiſſent en elles-mêmes très-légéres, & dont on ne ſe fait nul ſcrupule; mais qui ſelon Dieu, ſont d'une malice énorme, parce qu'elles ſervent de matiére au ſcandale. Comprenez bien tout ceci, & voyons s'il y a rien en quoi je paſſe les bornes de la plus étroite vérité.

Péché monſtrueux: car quelle horreur de cauſer la mort à une ame, qui juſte & innocente, étoit agréable & précieuſe à Dieu? de lui ôter une vie ſurnaturelle & divine, & de lui faire perdre ſon droit au Royaume de Dieu? Or voilà, mes chers Auditeurs, le péché que vous commettez, quand vous ſcandaliſez votre prochain. Fût-ce le dernier des hommes, pour qui vous êtes un ſujet de chûte, ou en le détournant du bien, ou en le portant au mal, ou en lui communiquant vos ſentimens dépravés, ou en l'entraînant par vos exemples contagieux: fût-ce encore une fois le dernier des hommes & le plus mépriſable d'ailleurs, vous êtes toujours coupables; & c'eſt ce que le Fils de Dieu a voulu nous marquer clairement & diſtinctement dans l'Evangile par ces paroles, dont le ſens
Matt. 18. eſt ſi étendu: *Qui autem ſcandalizaverit unum*

unum de pusillis istis, qui in me credunt : que si quelqu'un scandalise un de ces petits : qui croient en moi. Prenez garde, reprend saint Chrysostome, que Jesus-Christ ne dit pas : si quelqu'un scandalise un grand de la terre. C'est encore un autre désordre plus criminel, & plus à déplorer dans le monde Chrétien. Désordre toutefois si commun ! car combien de tout tems n'a-t-on pas vû, & combien tous les jours ne voit-on pas de ces esprits pernicicieux, qui par un secret jugement de Dieu, semblent n'approcher les grands, & n'avoir part à leur faveur, que pour les corrompre par les détestables maximes qu'ils leur inspirent, & par les damnables conseils qu'ils sont en possession de leur donner ! Quoi qu'il en soit, la morale de Jesus-Christ dans les paroles que j'ai rapportées, ne se borne pas à la condition des grands. Il dit : si quelqu'un scandalise un de ces petits ; & par-là, Chrétiens, il confond l'erreur où vous pourriez être, que la bassesse de la personne dût jamais vous tenir lieu d'excuse & autoriser votre péché. Il est vrai, c'est une indigne créature, une créature de néant, que vous pervertissez ; c'est une ame vile selon le monde, que vous faites servir à votre incontinence : mais cette ame, selon le monde, si vile & si abjecte, ne laisse pas dans l'idée de Dieu, d'être d'un prix infini ; & voilà pourquoi le Dieu-même qui l'a créée, qui

l'a rachetée, & qui ſçait la priſer ce qu'elle vaut, vous déclare qu'autant de fois que vous la ſcandaliſez, il vaudroit mieux, non-ſeulement pour elle, mais pour vous, qu'on vous précipitât au fond de la mer. *Expedit ei, ut demergatur in profundum maris.*

Matt. 18.

Péché diabolique; & la raiſon qu'en donne S. Chryſoſtome, eſt bien évidente. Car, ſelon l'Evangile, le caractére particulier du démon, eſt d'avoir été homicide dès le commencement du monde; *Ille homicida erat ab initio:* & il n'a été homicide, pourſuit ce ſaint Docteur, que parce que dès le commencement du monde il a fait périr des ames, en les ſéduiſant, en les attirant dans le piége, en les faiſant ſuccomber à la tentation, en mettant des obſtacles à leur converſion. Or que fait autre choſe un libertin, un homme vicieux, un homme dominé par l'eſprit impur, qui dans l'emportement de ſes débauches, cherche par-tout, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, une proie à ſa ſenſualité: que fait-il autre choſe, & à quoi ſa vie ſcandaleuſe eſt-elle occupée? A tromper les ames, & à les damner; je veux dire, à ſe prévaloir de leur foibleſſe, à abuſer de leur ſimplicité, à profiter de leur imprudence, à tirer avantage de leur vanité, à ébranler leur religion, à triompher de leur pudeur, à diſſiper leurs juſtes craintes, à arrêter leurs bons deſirs; à les confirmer dans

Joan. 8.

le péché, après les y avoir fait honteuſement tomber en les ſubornant ; à les éloigner des voies de Dieu, lorſque touchées de la grace, elles commencent à ſe reconnoître, & qu'elles voudroient ſincérement ſe relever. Ne ſont-ce pas là, mondain, voluptueux & impudique, les œuvres de ténébres, à quoi ſe paſſe toute votre vie ? C'eſt donc l'office du démon que vous exercez ; & vous l'exercez d'autant plus dangereuſement, qu'étant vous-même ſur la terre un démon viſible & revêtu de chair, ces ames que vous ſcandaliſez, accoutumées à ſe conduire par les ſens & charnelles comme vous, ſont plus expoſées à vos traits, & en reçoivent de plus mortelles impreſſions. Le démon dès le commencement du monde a été homicide par lui même, mais il l'eſt maintenant par vous ; c'eſt vous qui lui ſervez de ſuppôt ; vous qui lui prêtez des armes ; vous qui pourſuivez ſon entrepriſe ; vous qui devenez à ſa place le tentateur, ou pour uſer toujours de la même expreſſion, le meurtrier des ames, en ſacrifiant ces malheureuſe victimes à vos paſſions & à vos plaiſirs : *Ille homicida erat ab initio.*

Péché contre le S. Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le S. Eſprit eſt perſonnellement la charité méme: je n'en dis point encore aſſez, & j'ajoute, parce qu'il bleſſe la charité dans le point le plus eſſentiel, & qu'à l'égard de cette vertu

ſi néceſſaire & dont le S. Eſprit eſt la ſource ; il rend l'homme criminel, pour ainſi parler, au premier chef. Car pour raiſonner avec S. Chryſoſtome, ſi le larcin qui dépouille le prochain d'un bien paſſager, ſi la calomnie qui lui ôte une vaine réputation, ſi un mauvais office qui lui fait perdre ſon crédit, & qui ne va pour lui qu'à la deſtruction d'une fortune périſſable ; ſi ce ſont-là dans toutes les régles de la religion, autant d'attentats contre la charité qui lui eſt dûe : qu'eſt-ce que le ſcandale, qui tend à la ruine de ſon ſalut éternel ? Non, non, concluoit le Diſciple bien-aimé, un mal auſſi grand que celui-là ne peut point être dans celui qui aime ſon frere : *Qui diligit fratrem ſuum, ſcandalum in eo non eſt.* En effet, il ne faut avoir envers ſon frere qu'une médiocre charité, pour prendre garde à ne lui pas cauſer un dommage infini en le ſcandaliſant. Vengez-vous ſur ſes biens & ſur ſa perſonne ; mais épargnez ſa vie, dit Dieu à Satan, lorſqu'il lui permit de tenter Job : *Verumtamen animam illius ſerva.* Dieu par cet ordre défendoit ſeulement à Satan, d'enlever au ſaint homme Job une vie naturelle & mortelle. Mais ne puis-je pas bien dire encore avec plus de ſujet à un pécheur ſcandaleux, ſi votre frere a eu le malheur d'encourir votre indignation, & de devenir l'objet de votre haine, faites-lui toute autre in-

1. Joan. 2.

Joan. 2.

justice qu'il vous plaira, mais ne portez pas la vengeance jusqu'à lui ravir une vie spirituelle & immortelle. Donnez-lui mille chagrins, suscitez-lui mille affaires, troublez son repos, soyez son persécuteur : mais respectez au moins son ame ; n'attentez point à sa conscience & à son salut : *Verumtamen animam illius serva.* Il s'ensuit donc que celui qui compte pour rien de scandaliser son frere, n'a pour lui nulle charité ; & par conséquent qu'il est devant Dieu, non-seulement homicide de son frere, mais de la charité même: *Qui odit fratrem suum, homicida est.* Or combien d'hommes de ce caractére dans le siécle où nous vivons ! c'est-à-dire, combien d'hommes emportés dans leur libertinage, insensibles à la damnation de leurs freres ; & qui bien loin d'être touchés de la perte d'une ame, affectent d'y contribuer positivement, y travaillent de dessein formé, en cherchent les voies & les occasions, & se glorifient comme d'un succès d'y avoir réüssi ! Est-il un meurtre plus cruel ? Parlons plus simplement : est-il un crime plus outrageux au Saint Esprit & à sa grace ? 1 Joan. 3.

Je vais plus avant, & je dis : Péché essentiellement opposé à la Rédemption de Jesus-Christ : car au lieu que Jesus-Christ, qui s'appelle & qui est par excellence le Fils de l'homme, est venu en qualité de Rédemp-

teur pour chercher & pour ſauver ce qui
Luc. 10. avoit péri; *Venit enim Filius hominis quærere, & ſalvum facere quod perierat*: le fils de perdition & d'iniquité, qui eſt, dans la penſée de Tertullien, l'homme ſcandaleux, vient par un deſſein tout contraire, pour damner & pour perdre ce qui a été racheté. Et c'eſt en cela que le grand Apôtre a fait particulierement conſiſter la griéveté du ſcandale. C'eſt ſur quoi étoit fondée cette remontrance ſi pathétique & ſi vive qu'il faiſoit aux Corinthiens, quand il les conjuroit de renoncer à certains uſages auxquels ils étoient attachés; mais dont quelques-uns de leurs freres, moins confirmés dans la foi, ſe ſcandaliſoient. Il y a des foibles parmi vous, leur diſoit-il, & les libertés que vous vous donnez, leur ſont des occaſions de chûte: mais ſçavez-vous que ces foibles, à qui votre conduite eſt un ſcandale, ſont des hommes, & des hommes fidéles, pour leſquels J.C. eſt mort? Sçavez-vous qu'en les ſcandaliſant, en les perdant par votre exemple, vous détruiſez au moins dans leurs perſonnes, tout le mérite & tout le fruit de la mort d'un Dieu? Il faudra donc, pourſuivoit l'Apôtre que J. C. ait ſouffert inutilement pour eux? Il faudra que votre frere, encore foible, périſſe & ſe damne, parce qu'il ne vous aura pas plû de ménager ſa foibleſſe, ni d'avoir pour lui les égards que la charité & la pru-

dence Chrétienne exigeoient de vous? Il faudra que vous arrachiez, comme par violence, à J. C. ce qui lui a coûté tout ſon ſang? *Et peribit infirmus in tua ſcientia frater, propter quem Chriſtus mortuus eſt.* 11. Cor. 8.

C'eſt ainſi que leur parloit S. Paul, & cette raiſon ſeule les perſuadoit. Le zéle dont ils étoient animés pour J. C. les engageoit à ſe contraindre, & à ne s'attirer pas le juſte reproche d'avoir été les ennemis de ſa croix, en ſervant à la perte de ceux pour qui ce Dieu-homme a voulu être crucifié: *Propter quem Chriſtus mortuus eſt.* Touchés de ce motif, ils renonçoient, ſans héſiter, à des pratiques qu'ils ſe croyoient d'ailleurs permiſes. Or quel droit n'aurois-je pas, mes chers Auditeurs, de vous reprocher aujourd'hui, je ne dirai pas de ſemblables libertés, mais des libertés bien plus dangereuſes, bien plus condamnables? Car combien de fois, & en combien de rencontres n'avez-vous pas dû vous appliquer ces paroles: *Et peribit infirmus in tua ſcientia frater, propter quem Chriſtus mortuus eſt*? Combien de fois par des libertés criminelles, qu'il vous étoit aiſé de retrancher, n'avez-vous pas bleſſé des conſciences, & donné la mort à des ames foibles, pour qui votre Dieu a donné ſa vie? Et ſi ce qu'a dit S. Jean dans ſa premiére Epître canonique, eſt vrai, comme il l'eſt en effet, qu'il y a déja dans le monde pluſieurs antechriſts, *Et*

1. Joan. 2. *nunc antichriſti multi facti ſunt*; pourquoi? parce que le monde eſt plein d'indignes Chrétiens, qui par leurs ſcandaleux exemples ruinent l'ouvrage de J. C. & anéantiſſent le prix de ſa rédemption adorable : à combien de ceux qui m'écoutent, cette malédiction, dans le ſens même littéral de l'Apôtre, ne peut-elle pas convenir? *Et nunc antichriſti multi facti ſunt.* Combien d'antechriſts au milieu du Chriſtianiſme, d'autant plus à craindre, qu'ils ſont moins déclarés & moins connus?

De-là, péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon jugement. Car une des menaces de Dieu les plus terribles que je trouve dans l'Ecriture, c'eſt celle-ci : qu'il nous demandera compte, non-ſeulement de nous-mêmes, mais de notre

Ezech. 3. prochain; *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Mais dois-je répondre d'un autre que de moi, diſoit Caïn en parlant à Dieu, & voulant ſe juſtifier devant lui? m'avez-vous établi le tuteur & le gardien de mon

Geneſ. 4. frere? *Num cuſtos fratris mei ſum ego?* Langage que tiennent encore tous les jours tant de mondains : ſuis-je chargé du ſalut d'autrui? en ſuis-je reſponſable? Oui, reprend le Seigneur par ſon Prophéte, vous m'en répondrez, & quand je viendrai, comme juge ſouverain, pour rendre à chacun ce

qui lui ſera dû, & pour porter mes derniers arrêts, j'aurai droit, ſelon toutes les loix de l'équité, de me venger ſur vous de bien des crimes, dont vous aurez été le premier principe. Car c'eſt par vos ſollicitations que votre frere s'eſt perdu; c'eſt par vos diſcours licentieux que la pureté de ſon ame a été ſouillée: c'eſt vous qui par vos erreurs, & par les déteſtables maximes de votre libertinage raffiné, lui avez gâté l'eſprit; c'eſt vous qui par l'attrait & le charme de votre vie diſſolue, lui avez empoiſonné le cœur; c'eſt vous qui l'avez dégoûté de ſes devoirs, vous, qui par vos railleries pleines d'irreligion, lui avez fait ſecoüer le joug, & abandonner toutes les pratiques du Chriſtianiſme: s'il s'eſt engagé dans vos voies corrompues, c'eſt par la liaiſon qu'il a eue avec vous; s'il s'eſt livré à toutes ſes paſſions, c'eſt par la fauſſe gloire qu'il s'eſt faite de vous imiter; s'il a contracté tous vos vices, c'eſt par le deſir de vous plaire. Voilà, dit Dieu dans ſon courroux, ce qui vous ſera imputé, & ce que je punirai par les plus ſévéres châtimens. Vous avez fait de cet homme un impie; & entraîné par votre exemple, il a vécu & il eſt mort dans ſon iniquité: mais ſon ſang criera à mon tribunal bien plus haut que celui d'Abel: il me demandera juſtice contre vous: & quelle ſera votre défenſe? *Ipſe impius in iniquitate*

Ezech. 3. *sua morietur ; sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Le texte Hébraïque porte : *Animam autem ejus de manu tua requiram:* je prendrai, pécheur, mais à tes dépens, la cause de cette ame réprouvée dont tu auras été l'homicide ; & toute réprouvée qu'elle sera ; m'intéressant encore pour elle, je ferai retomber sur toi le malheur de sa réprobation.

J'en ai dit assez, Chrétiens, pour vous faire connoître la griéveté de ce péché : mais sans insister là-dessus davantage, voici ce qui doit sur-tout exciter notre vigilance, & nous servir de régle, pour apprendre à nous en préserver.

Péché dont souvent on se rend coupable, sans avoir même intention de le commettre. Serai je assez heureux pour vous faire bien sentir cette vérité, & pour obtenir de vous que chacun s'applique à lui-même cette importante leçon ? Car il n'est pas nécessaire pour scandaliser les ames, de se proposer par un dessein formé, leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un sujet de chûte. Le démon seul est capable d'une telle malice, & lui seul, dit saint Chrysostome, aime le scandale pour le scandale même. Il n'est pas, dis-je, besoin que je veuille expressément faire périr l'ame de mon frere : c'est assez que je m'apperçoive qu'en effet je la fais périr ; c'est assez que je tienne une conduite qui

tend d'elle-même à la faire périr ; c'eſt aſſez que je faſſe une action, en conſéquence de laquelle il eſt indubitable qu'elle périra. Mais je voudrois qu'elle ne périt pas. Il eſt vrai, vous le voudriez ; mais vouloir qu'elle ne périt pas, & en même tems vouloir ce qui la fait périr, ce ſont, répond S. Chryſoſtome, deux volontés contradictoires ; & votre déſordre eſt, que de ces deux volontés, l'une bonne & l'autre mauvaiſe, la premiére qui vous fait ſouhaiter que votre frere ne périt pas & qui eſt bonne, n'eſt qu'une demi-volonté, qu'une volonté imparfaite, qu'une de ces velléités dont l'enfer eſt plein & qui ne ſervent qu'à notre damnation; au lieu que la ſeconde, par où vous voulez ce qui le fait périr & qui eſt mauvaiſe, eſt une volonté efficace, une volonté abſolue, une volonté conſommée & réduite à ſon entier accompliſſement.

Ainſi, une femme remplie des idées du monde & vuide de l'eſprit de Dieu, ſe trouve engagée dans des viſites, dans des converſations dangereuſes, & qu'elle ne veut pas interrompre, ſe portant à elle-même témoignage, qu'elle ne s'y propoſe aucune intention criminelle : toutefois elle voit bien que par ce commerce elle entretient la paſſion d'un homme ſenſuel, qu'elle excite dans ſon cœur des deſirs déréglés, qu'elle le détourne des voies de ſon ſalut, qu'elle donne lieu à ſes folles cajolleries ; elle voit bien qu'en ſouf-

frant ſes aſſiduités, ſans qu'elle le veuille perdre, elle le perd néanmoins : en eſt-elle moins homicide de ſon ame ? Non, Chrétiens ; le ſcandale qu'elle donne, eſt un péché pour elle, & un péché grief. Son intention dans ce commerce, n'eſt que de ſatisfaire ſa vanité : mais indépendamment de ſon intention, ſa vanité ne laiſſe pas d'allumer dans ce jeune homme, & d'y nourrir une impudicité ſecrette. Elle ne répond à l'attachement qu'on a pour elle, que par des complaiſances, qu'elle appelle de pures honnêtetés, & elle eſt bien réſolue d'en demeurer-là : mais ſa réſolution n'empêche pas que l'effet de ſes complaiſances n'aille plus loin ; & que malgré elle, elle ne faſſe périr celui qu'elle voudroit ſeulement ſe conſerver, & à qui elle n'a pas le courage de renoncer.

C'eſt de-là même que j'ai dit, & plût au ciel que vous ſçuſſiez profiter des malheureuſes épreuves que vous en faites tous les jours, & de l'expérience que vous en avez, ou que vous en devez avoir ! c'eſt de-là que j'ai dit, & je le dis encore, que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes très-légéres dans l'opinion du monde ; mais qui peſées dans la balance du ſanctuaire, ſont des abominations devant Dieu : à des immodeſties dans les habits, à un certain luxe dans les parures, à des nudités indécentes, à des modes que le dieu du ſiécle, c'eſt-à-

dire, que le démon de la chair a inventées, à des légeretés & des privautés, où l'on ne fait point difficulté de ſe relâcher d'une certaine bienſéance ; à des entretiens particuliers, dont le ſecret, la familiarité, la douceur affoiblit les forts & infatue les ſages ; à des airs d'enjouement peu réguliers & trop libres; à des affectations de plaire, & de paſſer pour agréable. Tout cela, dites-vous, eſt innocent. Hé quoi! répond S. Jerôme, vous appellez innocent, ce qui fait à l'ame de votre prochain les plus profondes & les plus mortelles bleſſures? Et quand, ſelon vos vûes, que Dieu ſçaura bien confondre, tout cela en ſoi-même ſeroit innocent; du moment que les ſuites en ſont ſi funeſtes, devez-vous vous le permettre, ou plutôt, ne le devez-vous pas avoir en horreur?

Eſt-ce ainſi qu'a raiſonné S. Paul, & ſont-ce-là les principes de morale qu'il nous a donnés? Non, non, diſoit cet homme Apoſtolique, je ne me croirai jamais permis ce que j'aurai prévû, & ce que je ſçaurai devoir être nuiſible au ſalut de mon frere. Il parloit des viandes immolées aux idoles, qui par elles-mêmes n'ayant rien d'impur, pouvoient, dans le ſentiment des Apôtres, être mangées indifféremment par ceux des fidéles qui avoient la conſcience droite; c'eſt-à-dire, qui ne ſe ſentoient nul penchant à l'idolâtrie, & qui faiſoient une profeſſion ſincére de croi-

re en Dieu seul. Il n'importe, disoit ce vaisseau d'élection, cet homme suscité de Dieu pour nous instruire & pour former nos mœurs : si la viande que je mange, scandalise mon frere; quoique l'usage de cette viande ne me soit défendu par nulle autre loi, je
1. Cor. 8. me condamnerai par la loi de la charité à n'en point manger. *Si esca scandalisat fratrem meum, escam non manducabo in æternum.* Etes-vous, Chrétiens, plus privilégiés que S. Paul? cette loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui? vous est-il plus libre qu'à lui de vous en dispenser? & si l'Apôtre, renonçant à ses droits, a cru qu'il devoit s'abstenir d'une viande, quoique permise, mais dont il craignoit qu'on ne se scandalisât ; avec quel front pouvez-vous soutenir devant Dieu cent choses, que vous traitez d'indifférentes, mais dont vous sçavez mieux que moi les pernicieux effets ? Avec quel front les pouvez-vous traiter d'indifférentes, ayant tant de fois reconnu combien elles sont préjudiciables à ceux qui vous approchent ? Non, doit dire avec l'Apôtre de J. C. une ame vraiement chrétienne, si ces pratiques, si ces coutumes qu'autorise le monde & qui flattent mon amour-propre ; sont en moi des sujets de scandale : quoi qu'allégue ma raison pour me les justifier, je veux me les interdire : quelque innocentes qu'elles me paroissent, je les abhorre, je les dé-

teſte, j'y renonce pour jamais : *Si eſca ſcandaliſat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum.*

Voilà comment vous devez parler & raiſonner, ſi vous raiſonnez, & ſi vous parlez ſelon les principes de votre religion. Autrement, & c'eſt, comme je l'ai d'abord marqué, le ſecond malheur de celui qui donne le ſcandale : autrement, mon cher Auditeur, vous vous chargez devant Dieu & devant les hommes, non-ſeulement du crime particulier que vous commettez en ſcandaliſant votre frere ; mais généralement de tous les crimes, que commet, & que commettra celui que vous ſcandaliſez. Or qui peut creuſer & meſurer la profondeur de cet abîme ; & pour me ſervir de l'expreſſion du S. Eſprit, quelle multitude d'abîmes ce ſeul abîme n'attire-t-il pas ? *Abyſſus abyſſum invocat.* Qui pourroit en faire le dénombrement ; & quel autre que vous, ô mon Dieu, qui ſondez les abîmes, les peut connoître ? *Deus qui intueris abyſſos.* De combien de péchés, par exemple, un mauvais conſeil n'eſt-il pas la ſource ? un conſeil violent & injuſte, donné àun homme puiſſant, & qui l'engage à ſatisfaire ou ſa vengeance ou ſon ambition ? quels maux ne cauſe-t-il pas ? de quels déſordres n'eſt-il pas ſuivi ? quelle propagation, ſi j'oſe ainſi dire, & quelle multiplicité de crimes n'entraîne-t-il pas après

Pſ. 42.

Dan. 3.

lui? Vous êtes trop éclairés pour n'en pas voir les conséquences, & trop sensés pour n'en pas frémir. Or il est de la foi, que quiconque est auteur d'un tel conseil, au même tems qu'il l'a donné, sans y contribuer autre chose que de l'avoir donné, s'est déja rendu par avance coupable de tous ces malheurs; qu'il s'est fait malgré lui complice & garant, disons mieux, qu'il se trouve malgré lui solidairement chargé de toutes les injustices de celui qui le suit & qui l'exécute. Que vos jugemens, Seigneur, sont incompréhensibles; & qu'il faut que les enfans des hommes soient livrés à un sens bien réprouvé, quand ils oublient de si grandes & de si terribles vérités!

Mais les péchés, me direz-vous, sont personnels; & Dieu, quoique redoutable dans ses jugemens, semble nous rassurer par ses promesses, lorsqu'il nous dit dans l'Ecriture, que l'ame qui péchera, est la seule qui mourra: *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur.* C'est-à-dire, que chacun péchera pour soi; que le fils ne répondra point de l'iniquité de son pere, ni le pere de l'iniquité de son fils, *Filius non portabit iniquitatem patris*; que quand il faudra comparoître devant le souverain tribunal, chacun portera son propre fardeau, & non celui d'un autre, *Unusquisque onus suum portabit.* J'en conviens, & je sçais que ce sont-là autant d'oracles contenus dans la loi

Ezech. 1.

Ibidem.

Galat. 6.

divine, & qui ſuivant l'ordre de la juſtice, ſe vérifieront à l'égard de tous les autres péchés : mais exceptez-en le ſcandale ; pourquoi ? parce que le ſcandale n'eſt pas un péché purement perſonnel, mais comme une eſpéce de péché originel, qui ſe communiquant & ſe répandant, infecte l'ame, non-ſeulement de ſon propre venin & de ſa propre malice, mais de la malice encore de tous ceux à qui il s'étend & ſur qui il ſe répand. Exceptez, dis-je, de ces régles l'homme ſcandaleux, qui péchant & pour ſoi & pour autrui, doit être jugé auſſi-bien pour autrui que pour ſoi-même. Et la raiſon en eſt bien naturelle : car ſi, ſelon la loi de Dieu, celui qui péche, doit mourir ; beaucoup plus, dit S. Chryſoſtome, celui qui fait pécher, celui qui incite au péché, celui qui conſeille le péché, celui qui enſeigne le péché, celui qui donne l'exemple du péché, celui qui fournit les moyens & les occaſions du péché : tout cela, en quoi conſiſte le ſcandale, étant ſans contredit plus puniſſable & plus digne de mort, que le péché même. Il eſt donc vrai que chacun portera ſon propre fardeau : mais pour vous, pécheur, par qui le ſcandale arrive, avec votre propre fardeau vous porterez encore celui des autres : & quoique les autres, dont vous porterez l'iniquité, n'en ſoient pas plus déchargés, ni plus juſtifiés, c'eſt ce fardeau de l'iniquité d'autrui qui achevera de

vous accabler.

Mais ces péchés, ajoutez-vous, ne m'ont pas même été connus : connus, ou non, répond S. Jerôme ; puiſque votre péché en a été l'origne, ces péchés des autres par une fatalité inévitable ſont devenus vos propres péchés. Vous n'avez pas ſçu les déſordres de ceux que vous ſcandaliſiez: mais pour ne les avez pas ſçûs, vous n'en avez pas moins été le principe. Vous ne les avez pas ſçûs : mais vous avez dû les ſçavoir, mais vous avez dû les craindre, mais vous avez dû les prévenir; & c'eſt ce que vous avez négligé : il n'en faudra pas davantage pour vous en faire porter toute la peine.

Voilà pourquoi le plus ſaint des Rois, dans la ferveur de ſa pénitence, demandoit à Dieu qu'il lui fit particuliérement grace ſur deux ſortes de péchés, dont les conſéquences lui paroiſſoient infinies; les péchés cachés, & les péchés d'autrui: les péchés qu'il commettoit lui-même ſans le ſçavoir, & les péchés qu'il faiſoit commettre aux autres ſans jamais ſe
Pſal. 18. les imputer. *Delicta quis intelligit ? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce ſervo tuo.* Ah! Seigneur, s'écrioit-il, quel eſt l'homme qui connoiſſe toutes ſes fautes? quel eſt l'homme qui s'applique à les connoître ? quel eſt l'homme qui pour les pleurer & pour les expier, ait le don de les diſcerner ? *Delicta quis intelligit* ? Purifiez-moi donc, mon Dieu,

ajoutoit-il, purifiez-moi des péchés que mon orgueil me cache, de ceux que la diſſipation du monde m'empêche d'obſerver, de ceux dont le nuage de mes paſſions ou le voile de mon ignorance, me dérobent la vûe : *Ab occultis meis munda me.* Mais en même tems pardonnez-moi les péchés du prochain, dont je me ſuis rendu reſponſable ; les péchés du prochain, à quoi j'ai malheureuſement coopéré ; les péchés du prochain, dont ma ſcandaleuſe conduite a été la ſource empoiſonnée ; les péchés du prochain, que vous me reprocherez un jour, & qui joints aux miens propres, mettront le comble à ce peſant fardeau que je groſſis tous les jours, & ſous lequel peut-être je dois bien-tôt ſuccomber : pardonnez-les moi, Seigneur, & accordez-moi que je prévienne par une exacte & une ſévére pénitence le jugement rigoureux que vous en ferez : *Et ab alienis parce ſervo tuo.*

Sainte priére que l'Eſprit de Dieu ſuggéroit à David, & dont je ſuis perſuadé que l'uſage ne ſeroit pas moins néceſſaire à la plûpart de ceux qui m'écoutent. Priére, qu'une femme mondaine devroit faire tous les jours de ſa vie dans l'eſprit d'une humble componction. Et quant je dis une femme mondaine, je ne dis pas une femme ſans religion, ni même une femme ſans régle, qui vit dans le libertinage & dans le déſordre ; mais je dis une femme du monde, qui con-

tente d'une ſpécieuſe régularité, dont le monde ſe laiſſe ébloüir, eſt toutefois bien éloignée de vouloir ſe gêner en rien, ni s'aſſujettir à marcher dans la voie étroite de la loi de Dieu. Je dis une femme du monde, qui ſe piquant d'être irrépréhenſible dans l'eſſentiel, ne laiſſe pas par mille agrémens qu'elle ſe donne, & qu'elle veut ſe donner, d'être un ſcandale pour les ames. Je dis une femme du monde, qui ſans être paſſionnée, ni attachée, n'eſt pas ſouvent moins criminelle, que celles qui le ſont; & qui avec la fauſſe gloire dont elle eſt ſi jalouſe, & dont elle ſçait tant ſe prévaloir, d'être à couvert de la cenſure, & au-deſſus des foibleſſes de ſon ſexe, n'en eſt pas moins, par les péchés qu'elle entretient, ennemie de Dieu. Priére qui ſeroit déja le commencement de ſa converſion, ſi à l'exemple de David, elle diſoit chaque jour à Dieu : *Ab alienis parce* : Pardonnez-moi, Seigneur, tant de péchés, dont je me croyois en vain juſtifiée devant vous, & que l'aveuglement de mon amour propre m'a fait juſqu'à préſent enviſager comme des péchés étrangers ; mais dont je commence aujourd'hui à ſentir le poids. Pardonnez moi toutes ces penſées, pardonnez-moi tous ces deſirs, pardonnez-moi tous ces ſentimens que j'ai fait naître par mes ajuſtemens étudiés, par mes diſcours inſinuans, par mes maniéres enga-

geantes, quoiqu'accompagnées d'ailleurs d'une modeſtie que m'inſpiroit plutôt une fierté prophane, qu'une retenue chrétienne: *Ab alienis parce.* Mais, Seigneur, ſi vous me les pardonnez, puis-je me les pardonner à moi-même? & quelles bornes dois-je mettre à ma pénitence, lorſque je n'ai pas ſeulement à ſatisfaire pour moi-même, mais pour tant de pécheurs, qui ne l'ont été, & qui ne le ſont encore que par moi? *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce ſervo tuo.*

Ce langage, il eſt vrai, femmes mondaines, ne vous eſt guéres ordinaire: mais Dieu eſt le maître des cœurs; & quand il lui plaît, il donne bénédiction à ſa parole. Je ſçais que la converſion d'une ame ſcandaleuſe: eſt un grand miracle dans l'ordre du ſalut; mais le bras du Seigneur n'eſt pas racourci. Eſpérons tout de la grace de J. C. elle eſt plus forte que le monde; & quelque abondante que ſoit l'iniquité du monde, elle n'empêchera pas l'accompliſſement des deſſeins de Dieu. Il y aura dans mon auditoire des ames qui ne m'en croiront pas, & qui perſiſteront dans leurs ſcandales. Il y aura des Chrétiens lâches, qui convaincus de leurs ſcandales, n'auront pas la force d'y renoncer. Mais Dieu parmi ces ames lâches & ces ames dures, a ſes prédeſtinés & ſes élûs; & peut-être au moment que je dis ceci, en

voit-il quelqu'une, qui efficacement perſuadée de la vérité que je viens de lui annoncer, eſt enfin réſolue à retrancher de ſa perſonne, de ſa conduite, de ſes maniéres, de ſes divertiſſemens, de ſes entretiens, de ſes actions, tout ce qui peut être en quelque ſorte contraire à la pureté de ſa religion, & à l'édification du prochain. Quand je n'en gagnerois qu'une à Dieu, ne ſerois-je pas aſſez heureux? Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, voilà ce que l'Evangile nous apprend, & ce qu'il ne nous eſt pas permis d'ignorer, puiſque c'eſt un des articles les plus formels de la foi que nous profeſſons. Tout ſcandaleux eſt homicide des ames qu'il ſcandaliſe; & tout ſcandaleux doit répondre à Dieu des crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Mais ſi le ſcandale abſolument eſt en ſoi un ſi grand mal, que ſera-ce du ſcandale cauſé par celui dont on doit attendre l'exemple? Malheureux celui qui eſt auteur du ſcandale: mais doublement malheureux, celui qui le donne, lorſqu'il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple; encore un moment de votre attention, c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. IL n'y a point d'homme dans le monde qui par la loi commune de la charité ne doive au prochain le bon exemple: & quand S. Paul établiſſoit cette grande maxime qu'il don-

noit pour régle aux Romains : *Unuſquiſque proximo ſuo placeat in bonum ad ædificationem* ; que chacun de vous faſſe paroître ſon zéle pour le prochain en contribuant à ſon édification ; il eſt évident qu'il parloit en général & ſans nulle exception, ni de conditions, ni de rangs, ni de perſonnes. Mais il faut néanmoins avoüer, qu'il y a ſur cela même des engagemens & des devoirs particuliers; & que ſelon les divers rapports par où les hommes peuvent être conſidérés dans la ſociété humaine, & dans la liaiſon qu'ils ont entre eux, les uns ſont plus obligés que les autres à l'accompliſſement de cette loi. Ainſi dans l'ordre de la nature, un pere en conſéquence de ce qu'il eſt pere, doit-il donner l'exemple à ſes enfans. Ainſi dans l'ordre de la providence, un maître, & quiconque a le pouvoir en main, doit-il par ſa conduite & par ſes mœurs édifier ceux qui lui doivent obéir. Ainſi dans l'ordre de la grace, les Prêtres & les Miniſtres des Autels, doivent-ils, comme dit S. Pierre, par la ſainteté de leur vie être les modéles & la forme du troupeau de J.C. *Forma facti gregis ex animo.* Ainſi dans la doctrine de l'Apôtre ſaint Paul, les ſerviteurs de Dieu par profeſſion, en pratiquant les bonnes œuvres, doivent-ils prendre ſinguliérement garde à être ſincéres dans leur piété, & même, s'il ſe peut, exempts de tout

Rom. 15.

1. Pet. 5.

reproche, pour fermer la bouche aux impies, ou pour les attirer à Dieu; du moins, pour ne les pas ſcandaliſer & ne les pas détourner des voies de Dieu : *Sinceri, & ſine offenſa.* Ainſi les forts dans la foi, je veux dire, les Catholiques, doivent-ils vivre parmi les foibles, c'eſt-à-dire, parmi leurs freres ou ſéparés encore ou nouvellement réunis, avec plus d'attention ſur eux-mêmes, & plus de vigilance & de précaution. Tout cela fondé ſur les principes les plus ſolides & les plus inconteſtables du Chriſtianiſme.

Philip. 1.

Si donc au préjudice de ces devoirs, le ſcandale vient de la même ſource, d'où l'édification & le bon exemple auroit dû venir; ou pour m'expliquer plus clairement, ſi celui qui dans l'ordre de Dieu a une obligation ſpéciale d'édifier les autres, eſt le premier à les ſcandaliſer : ah ? Chrétiens, c'eſt ce qui met le comble à la malédiction du Fils de Dieu, & c'eſt alors qu'il faut doublement s'écrier avec lui : *Væ autem homini illi*; malheur à cet homme! Pourquoi? parce que c'eſt alors, dit S. Chryſoſtome, que le ſcandale eſt plus contagieux, & qu'il fait dans les ames de plus promtes & de plus profondes impreſſions ; parce que c'eſt alors qu'il eſt plus difficile de s'en préſerver ; parce que c'eſt alors que l'impiété en tire un plus grand avantage, & que la licence & le relâchement s'en font un ti-

tre

tre plus ſpécieux, non-ſeulement de poſſeſſion, mais de preſcription. Appliquez-vous à cette ſeconde vérité, & n'en attendez point d'autre preuve que l'induction ſimple, mais vive & touchante, que j'en vais faire en me réduiſant à ces eſpéces de ſcandale que je viens de vous propoſer.

Car quel eſt, mes chers Auditeurs, le crime d'un pere, qui deshonorant ſa qualité de Chrétien, & non moins indigne du nom de pere, qu'il porte, ſcandaliſe lui-même ſes enfans & les corrompt par ſes exemples? C'étoit à lui comme pere, à les former aux exercices de la religion; & c'eſt lui au contraire qui par ſes diſcours impies, par ſes railleries au moins imprudentes ſur nos myſtéres, par ſon éloignement des choſes ſaintes, par ſon oppoſition affectée à tout ce qui s'appelle œuvres de piété, en un mot par ſa vie toute payenne, leur communique ſon libertinage & ſon eſprit d'irreligion. C'étoit à lui, par ſon devoir de pere, à corriger les emportemens de leur jeuneſſe, & à réprimer les ſaillies de leurs paſſions; & c'eſt lui-même qui les autoriſe par des emportemens encore plus honteux dans un âge auſſi avancé que le ſien, & par des paſſions encore plus folles & plus inſenſées. C'étoit à lui à régler leurs mœurs; & c'eſt lui-même qui par des débauches, dont ils ne ſont que trop inſtruits, & qu'il n'a pas mê-

me ſoin de leur cacher, ſemble avoir entrepris de les entraîner & de les plonger dans les plus infames déréglemens. A combien de peres dans le Chriſtianiſme, & peut-être à combien de ceux qui m'écoutent, ce caractére ne convient-il pas? On ne ſe contente pas d'être libertin; on fait de ſes enfans, par l'éducation qu'on leur donne, une ſucceſſion & une géneration de libertins; on n'a ſur eux de l'autorité, que pour contribuer plus efficacement à leur perte; on n'eſt leur pere que pour leur tranſmettre ſes vices, que pour leur inſpirer ſon ambition, que pour leur faire ſucer avec le lait le fiel de ſes inimitiés, que pour les engager dans ſes injuſtices en leur laiſſant pour héritage des biens mal acquis. Ne vaudroit-il pas mieux, dit S. Chryſoſtome, les avoir étouffés dés le berceau? & ſi nous avons horreur de ces peuples infidéles, qui par une ſuperſtition barbare immoloient leurs enfans à leurs idoles; en devons-nous moins avoir de ceux qui, au mépris du vrai Dieu, à qui ils ſçavent que leurs enfans ſont conſacrés par la grace du baptême, les ſacrifient au démon du ſiécle, dont ils ſont eux-mêmes poſſédés?

Tel eſt, par la même raiſon, le déſordre d'une mere mondaine, qui chargée de l'obligation d'élever dans la perſonne de ſes filles, des ſervantes de Dieu & des épouſes de

Jesus-Christ, est assez aveugle, disons mieux, & souffrez ces expressions, est assez cruelle pour en faire des victimes de satan, & des esclaves de la vanité du monde: qui sous ombre de leur apprendre la science du monde, leur apprend celle de se damner; qui leur en montre le chemin, & qui détruit par ses exemples toutes les leçons de vertu qu'elle sçait si bien d'ailleurs leur faire par ses paroles. Car malgré les scandales qu'on leur donne, on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons: à quelque liberté que l'on se porte, & quelque commerce ou suspect ou même déclaré que l'on entretienne, en vertu du titre de mere, on ne laisse pas de prêcher à une fille la régularité, & d'exiger d'elle la modestie & la retenue: on veut qu'elle soit souple & docile, tandis que l'on s'émancipe, & que l'on secoue le joug de ses devoirs les plus essentiels. Mais c'est en cela même que consiste l'espéce du scandale que je combats: car quelle force peut avoir ce zéle, quoique maternel, quand l'exemple ne le soûtient pas, ou plutôt, quand l'exemple l'anéantit? & de quel effet peuvent être les instructions & les remontrances d'une mere, dont la réputation est ou décriée ou douteuse, à une fille qui n'a plus la simplicité de la colombe, & qui à force d'ouvrir les yeux, est peut-être devenue aussi clairvoyante & aussi pénétrante que le serpent?

Quel eſt le crime d'un maître, d'un chef de famille, qui ſans ſe ſouvenir de ce qu'il eſt, & s'oubliant lui-même, ou qui abuſant de ſon pouvoir, & renverſant tout l'ordre de la providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devoit être le guide & le ſauveur ? S. Paul ne croyoit point outrer les choſes, & en effet il ne les outroit pas, quand il diſoit, que quiconque n'a pas ſoin du ſalut des ſiens, & particulierement de ſes domeſtiques, a renoncé la foi, & eſt pire qu'un infidéle. Parole courte, mais énergique, dont je me promettrois bien plus pour la réformation & la ſanctification de vos mœurs, que de tous les diſcours, ſi vous vouliez, mon cher auditeur, vous appliquer ſérieuſement à la méditer : *Si quis ſuorum, & maximè domeſticorum, curam non habet, fidem negavit, & eſt infideli deterior.* Mais ſi ſaint Paul parloit ainſi des maîtres peu ſoigneux & peu vigilans, comment auroit-il parlé des maîtres ſcandaleux ? & s'il traitoit d'apoſtaſie, la ſimple négligence ou le ſimple oubli de ce que doit un maître, comme Chrétien, à ceux de ſa maiſon ; quel nom auroit-il donné à celui, qui bien loin de veiller ſur eux & de s'intéreſſer pour leur ſalut, dont il eſt, comme maître, reſponſable à Dieu, les pervertit lui-même, & eſt une des cauſes les plus prochaines de leur réprobation ?

1. Tim. 5.

C'eſt néanmoins ce que nous voyons

tous les jours, & ce que nous voyons avec douleur & avec gémiſſement. Car il faut, homme du ſiécle, qui m'écoutez, (ſupportez moi, parce que j'ai pour vous un zéle de Dieu qui me preſſe, & qui m'oblige à m'expliquer) il faut que ce domeſtique, qui vous eſt attaché, & qui craint peu de ſe damner, pourvû qu'il vous plaiſe, & que par là il faſſe avec vous une miſérable fortune, il faut qu'il ſoit l'inſtrument & le complice de votre iniquité, quand vous l'employez à des miniſtéres que le reſpect dû à cet auditoire & à cette chaire où je parle, m'empêche de vous répréſenter dans toute leur indignité. Scandale abominable, & pour lequel j'aurois droit cent fois de me récrier ſur vous : *Va autem homini illi ;* malheur à ce grand, malheur à ce maître ! Il faut, femme Chrétienne, ſi toutefois dans la vie que vous menez, vous vous piquez encore de l'être, il faut que cette fille qui vous ſert, que cette fille ſans vice & ſans reproche, lorſqu'elle s'eſt donnée à vous, apprenne de vous à connoître ce qu'elle devroit éternellement ignorer : il faut qu'elle ſoit la confidente de vos intrigues, & qu'elle y participe malgré elle, quand vous exigez d'elle des ſervices, où ſon obéiſſance fait ſon crime. Dieu en vous la confiant, vous avoit établi la tutrice de ſon innocence ; & c'eſt avec vous qu'elle la perd. Votre maiſon lui devoit être une

école de ſageſſe & d'honneur, & c'eſt-là que vous lui enſeignez à dépoſer toute pudeur. C'étoit une ame vertueuſe & bien née ; & bientôt par le malheureux engagement de ſa conſcience avec la vôtre, toutes ces bonnes inclinations ſont étouffées, & tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à répondre à Dieu, quand il vous la produira dans ſon jugement, couverte de vos péchés ; & quand vous la verrez dans l'enfer, compagne inſéparable de votre peine ? Ne vous offenſez pas de la véhémence avec laquelle il vous paroît que j'en parle : peut-être ne fut-elle jamais plus néceſſaire. Mais ſans rien dire davantage de ces ſcandales, qui vont juſqu'à rendre ceux qui vous ſervent les complices de vos déſordres, que ne peut point & ne fait point ſur eux votre ſeul exemple, lors même que vous y penſez le moins, & que vous le voulez moins ? Car de croire que votre conduite leur ſoit inconnue, & qu'elle demeure ſecrette pour eux ; abus, Chrétiens : cela ne peut être, & ne fut jamais. Autant de domeſtiques que vous avez, ce ſont autant de témoins de votre vie, & non-ſeulement autant de témoins, mais autant de cenſeurs qui vous éclairent, qui vous obſervent, & qui vous rendent toute la juſtice que vous méritez.

Quel eſt le crime de ces Miniſtres du Seigneur, qui honorés du plus ſacré caractére,

& engagés dans les plus ſaintes fonctions du ſacerdoce, les prophanent par une vie ſéculiére & mondaine, pour ne pas dire impure & licentieuſe, & en font rejaillir le ſcandale juſques ſur leur état & ſur leur miniſtére? Ils devoient être ſelon Jeſus-Chriſt, le ſel de la terre; & c'eſt par eux, dit ſaint Gregoire Pape, que la terre ſe corrompt: ils devoient être la lumiere du monde; & ils ne luiſent que pour expoſer au monde avec plus d'évidence les taches qu'on remarque en eux, & dont on rougit pour eux: ils devoient être, & ils ſon en effet, cette ville ſituée ſur la montagne; & ils ſemblent n'être élevés que pour faire voir de plus haut des déréglemens, qui jettent les peuples dans la ſurpriſe & dans le trouble, & qui les couvrent eux-mêmes d'ignominie & d'opprobre. C'eſt ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu, & ce qui l'obligeoit à leur dire par un de ſes Prophétes, ce que je n'oſerois pas leur appliquer, ſi je ne parlois après Dieu & de la part de Dieu, à qui ſeul il appartenoit de leur faire des reproches ſi preſſans & en des termes ſi forts. Mais puiſqu'étant ce que je ſuis, ce langage de Dieu me touche moi-même, & que je dois y prendre part; puiſque c'eſt une leçon que je me fais à moi-même, & qui me convient, je ne craindrai pas de leur faire entendre aujourd'hui la voix du Seigneur, en leur adreſ-

Malach. 2. sant ces paroles de Malachie : *Et nunc ad vos mandatum hoc, ô Sacerdotes* : maintenant donc, leur disoit le Dieu d'Israël, prêtres & ministres de mes Autels, écoutez-moi, & jugez-vous. Je vous avois établis dans mon Eglise pour l'édifier, & pour la sanctifier ; je vous avois donné le soin du troupeau, afin que vous en fussiez les pasteurs : comme vos lévres étoient les dépositaires de la science, vos œuvres devoient être la régle des mœurs & de la vraie piété. Cependant, infidéles aux obligations les plus étroites & les plus indispensables que je vous avois imposées, vous vous êtes écartés de la droite voie que vous enseigniez, & que vous deviez enseigner aux autres : vous vous êtes volontairement égarés ; & en vous égarant, vous en avez égaré plusieurs avec vous : *Vos autem recessistis de via, & scandalizastis plurimos in lege.* De-là quelle suite ? Ah ! Chrétiens, c'est ce que j'oserois encore moins penser & leur déclarer, si Dieu ne l'ajoûtoit pas : *Propter quod & ego dedi vos contemptibiles, & humiles omnibus populis.* C'est pourquoi, concluoit le Seigneur, tout pasteurs des ames & tout ministres que vous êtes de mes Autels, je vous ai rendu vils & mépriſables aux yeux de tous les peuples. Votre vie, ou plutôt les scandales de votre vie vous ont dégradés dans leur estime, & vous êtes devenus l'objet de leur censure.

Ibid.

Ibidem.

N'eſt-ce pas ainſi que tant de miniſtres du Dieu vivant éprouvent à la lettre la malheureuſe deſtinée de ce ſel de la terre, à quoi Jeſus-Chriſt les a comparés ? Car qu'en fait-on de ce ſel, reprenoit le Sauveur du monde, quand il eſt une fois corrompu ? On le foule aux pieds. *Quod ſi ſal evanuerit, ad nihilum valet, niſi ut conculcetur ab hominibus* ? Mat. c. 5. En effet, par une juſte punition de Dieu, qui ne veut pas que cette métaphore de l'Evangile ne ſoit qu'une vaine figure, & qui permet que la prédiction de Malachie s'accompliſſe viſiblement : qu'y a-t-il dans le monde de plus mépriſé qu'un prêtre ſcandaleux ? A Dieu ne plaiſe, mes chers Auditeurs, que je prétende par-là juſtifier le mépris que vous en faites, ni que je veuille autoriſer les conſéquences que vous avez coûtume d'en tirer. Quand je parle des ſcandales cauſés par les miniſtres du Seigneur, je vous en parle pour votre inſtruction, & non pas pour leur confuſion ; je vous en parle pour en arrêter les pernicieux effets ; je vous en parle afin que ces ſcandales ne ſoient pas pour vous des tentations dangereuſes, que vous n'en ſoyez pas troublés, que le fondement même de votre foi n'en ſoit pas ébranlé, & que le libertinage ne s'en prévale pas, Car je ſçais juſqu'à quel point il s'en prévaut tous les jours ; je ſçais quelle impreſſion la vie des Eccléſiaſtiques

ſcandaleux fait ſur vos eſprits ; je ſçais combien elle contribue à endurcir vos cœurs, & que leurs mauvais exemples, ou pour mieux dire, que vos raiſonnemens, encore plus mauvais ſur leurs mœurs & ſur leurs exemples, ſont un des plus grands obſtacles du ſalut que vous ayez à ſurmonter.

Mais pour finir cet article important par la morale de notre Evangile, malheur à vous, ſi vous vous faites un ſujet de ſcandale, non plus abſolument de Jeſus-Chriſt, mais de Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes miniſtres, tout indignes qu'ils peuvent être de leur miniſtére ; puiſqu'en ce ſens il eſt encore vrai qu'heureux eſt l'homme qui ne ſera point ſcandaliſé de lui. *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.* Malheur, ſi vous vous laiſſez entraîner à ce ſcandale ; & ſi tout contagieux qu'il eſt, vous ne ſçavez pas vous garantir de ſa malignité & de ſa contagion : pourquoi ? parce que le Sauveur du monde, qui a ſi bien ſçû prévoir tout & pourvoir à tout, vous a donné pour le combattre & pour le vaincre, des préſervatifs qui vous rendront éternellement inexcuſables, ſi vous n'en uſez pas. Car premierement, il vous a avertis que ce ſcandale arriveroit, afin que vous n'en fuſſiez pas ſurpris. Secondement, il vous a lui-même marqué la conduite que vous avez à tenir, quand ces miniſtres aſſis ſur la chaire de

Moïſe, manqueroient à vous donner l'édification qu'ils vous doivent. Il vous a dit qu'alors il falloit vous attacher à la pureté de leur doctrine, & non pas à la corruption de leurs mœurs; que vous ſeriez jugés ſur les vérités qu'ils vous auroient annoncées, & non pas ſur la vie qu'ils auroient menées; que vous deviez les écouter, & non pas les imiter; obéïr à leurs ordres, & non pas faire ſelon leurs œuvres: & qu'étant au reſte ſes miniſtres, qu'exerçant en ſon nom une puiſſance & une autorité légitime, malgré leurs déſordres, ou vrais ou prétendus, il ne vous étoit point permis de les mépriſer, parce que vos mépris retomberoient ſur le Maître qui les a envoyés: *Qui vos ſpernit, me ſpernit.* Luc. 10.

Que dirai-je maintenant de ceux que j'ai appellés les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nés & qu'ils ont été élevés dans le ſein de l'Egliſe Catholique? Sont-ils excuſables, lorſqu'au lieu de ſeconder le zéle de tant de ſaints ouvriers, & de contribuer à ramener ceux de nos fréres qui ſe trouvent encore malheureuſement engagés dans l'erreur, ou à confirmer ceux dont la foi, même après leur converſion, eſt encore chancelante, ils ne ſervent au contraire par leurs exemples, ou qu'à les éloigner davantage de nous, ou qu'à les replonger dans leur premier aveuglement? Car ce ſont mes chers Audi-

teurs, avouons-le à notre honte, & profitons enfin une fois de la vûe que Dieu nous en donne ; ce ſont nos mauvais exemples, qui empêchent le parfait retour de tant de perſonnes, que le malheur de leur naiſſance a ſéparés de notre communion, ou qui s'y ſont nouvellement réunis. S'ils ont tant de peine, ou à revenir où à demeurer parmi nous, n'en cherchons point d'autres raiſons que nos relâchemens, que nos déſordres, que nos impiétés dans l'exercice même du culte que nous profeſſons. S'ils nous voyoient auſſi fincéres & auſſi fervens Catholiques, que notre devoir & le nom que nous portons nous oblige à l'être, ils le deviendroient eux-mêmes comme nous. Ce qui les fortifie dans leurs préjugés, c'eſt la monſtrueuſe oppoſition que nous leur donnons lieu d'obſerver entre nos actions & notre créance. Que penſent-ils & que peuvent-ils penſer, quand ils ſont témoins de la maniere dont nous aſſiſtons à l'auguſte ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt ? Cela ſeul n'eſt-il pas capable de détruire dans leurs eſprits & dans leurs cœurs, toutes les bonnes diſpoſitions qu'ils pourroient avoir à en croire la réalité ? Cela ſeul (car c'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent) ne les fait-il pas douter ſi nous la croyons bien nous-mêmes, & s'il ne leur eſt pas plus avantageux de ne la point croire du tout, que de ſe rendre coupable de telles

prophanations? Quelque zéle que nous faſſions paroître pour l'entiere extinction du ſchiſme, ils ne ſçauroient ſe perſuader que nous ſoyons bien convaincus de la préſence de notre Dieu dans ſon adorable ſacrement, tandis qu'ils voient eux-mêmes les ſcandaleuſes irrévérences qui ſe commettent dans nos Egliſes & à la face de nos Autels. Ils tirent de-là des preuves contre nous, dont ils ſont d'autant plus touchés, qu'elles ſont plus ſenſibles.

C'eſt donc à nous de faire ceſſer ce ſcandale, comme bien d'autres que l'héréſie, ſi vous voulez, avec malignité, mais peut-être avec vérité, nous a de tous tems reprochés; & voilà le grand ſecret, pour achever dans nos freres l'œuvre de Dieu. Voilà l'aimable violence que l'Evangile nous permet de leur faire, pour les forcer, ſi je l'oſe dire, à rentrer promptement dans la maiſon de Dieu. Edifions-les par nos exemples: ſans tant de diſcours, nous les convertirons. Montrons-leur par notre conduite qu'il y a entre ce que nous croyons & ce que nous pratiquons, une pleine conformité: ils ne nous réſiſteront pas. Honorons notre foi par nos mœurs; honorons par notre modeſtie & notre piété le grand ſacrifice de notre religion. Le ſeul motif que nous propoſe David, doit nous y engager: *Ne quandò dicant gentes: Ubi eſt Deum eorum?* de peur que les nations ne Pſal. 113

demandent, ou qu'elles n'ayent ſujet de demander : Où eſt leur Dieu ? & s'il eſt là ou ils font profeſſion de le reconnoître, comment ne l'y adorent-ils pas ? ou même comment vont-ils tous les jours l'y deshonorer, l'y inſulter, l'y outrager ?

Enfin, que dirai-je de ceux qui déclarés pour la piété, & fidéles à en pratiquer les œuvres, y laiſſent d'ailleurs gliſſer & appercevoir des défauts, dont les libertins ſe prévalent contre la piété même ? Car le monde, quoiqu'impie & libertin, veut que les ſerviteurs de Dieu ſoient irréprochables : il veut que leur vie ſoit à l'épreuve de la cenſure, & qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui démente leur profeſſion. S'ils ne répondent pas là-deſſus à l'attente du monde; s'ils deviennent hommes commes les autres, & que leur piété ne ſoit pas exempte des foibleſſes ordinaires; s'ils mêlent avec la dévotion le déréglement de leurs paſſions, le raffinement de leurs vengeances, le faux zéle de leurs intérêts, les vûes & les intrigues de leur ambition, la vivacité de leur humeur, l'intempérance de leur langue : ſi l'on voit un dévot, délicat ſur le point d'honneur, jaloux, avare, injuſte, médiſant, double & de mauvaiſe foi, n'eſt-ce pas un triomphe pour le libertinage, & comme un droit qui l'autoriſe ? Je ſçai que le monde, en cenſurant la dévotion, lui fait ſouvent injuſtice : mais

c'eſt pour cela même, reprend ſaint Chryſoſtome, que ceux qui veulent ſervir Dieu en eſprit & en vérité, doivent ſe rendre plus exacts & plus réguliers; qu'ils doivent ſe préſerver avec plus de ſoin des moindres fautes; que ſelon l'avertiſſement de ſaint Paul ils doivent par là fermer la bouche aux impies. En ſorte, diſoit cet Apôtre aux premiers Chrétiens, que nos ennemis n'ayent rien à dire de nous: en ſorte que le nom du Seigneur ne ſoit point blaſphémé, ni ſon culte avili, en ſorte que notre religion, ou que Dieu dans notre religion ſoit glorifié. *Ut is qui ex adverſo eſt, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.* Tit. 2.

Concluons, mes chers Auditeurs; & pour recueillir en deux mots tout le fruit de ces grandes vérités, mettons-nous en garde contre les ſcandales qu'on peut nous donner: mais ayons encore plus de ſoin nous-mêmes de ne ſcandaliſer jamais les autres. Diſons tous les jours à Dieu comme David: *Cuſtodi me à ſcandalis operantium iniquitatem*; préſervez-moi, Seigneur des hommes ſcandaleux; de ces pécheurs qui commettent ouvertement l'iniquité: mais ne ſoyons pas auſſi nous-mêmes de ce nombre. Si notre prochain eſt pour nous une occaſion de chûte, obſervons les ſaintes régles que Jeſus-Chriſt nous a preſcrites; & n'épargnant ni l'œil, ni la main qui nous ſcandaliſe, arra- Pſal. 140.

chons l'un, & coupons l'autre ; c'eſt-à dire, quelque violence qu'il nous en coûte, ſéparons-nous de ce que nous avons de plus cher, plutôt que de perdre notre ame : mais gardons-nous auſſi d'engager le prochain dans la voie de perdition, parce qu'en le perdant avec nous, nous ſommes doublement coupables, & doublement enfans de colére. Et vous ſur-tout que Dieu a diſtingués, qu'il a élevés dans le monde, appliquez-vous cette morale ; & ſouvenez-vous que votre élévation même vous impoſe un devoir particulier, & une obligation d'autant plus étroite d'édifier le monde, qu'il y a plus à craindre que vos exemples n'entraînent les foibles. Car qui peut y réſiſter, & où ſont les ames ſolides qui ſe roidiſſent, & qui tiennent ferme contre ce torrent ? Souvenez-vous de cette parole de Jeſus-Chriſt :
Matt. 5. *Sic luceat lux veſtra coram hominibus, ut videant opera veſtra bona.* Faites que votre lumiere brille aux yeux des hommes, afin que les hommes édifiés de votre conduite, & accoûtumés à vous ſuivre, ſe trouvent réduits à l'heureuſe néceſſité de fuir le mal, & à la néceſſité encore plus heureuſe de faire le bien. N'oubliez jamais que c'eſt à vous de purger le monde des ſcandales qui y regnent, & que Dieu pour cela vous a choiſis & placés ſur la tête des autres. Ah! Seigneur, que ne puis-je faire aujourd'hui dans cet

auditoire & dans cette Cour, ce que feront les Anges dans le dernier jugement ! Une des commiſſions que vous leur donnerez ſera de ramaſſer & de jetter hors de votre Royaume tous les ſcandales qui s'y trouveront : *Et mittet Angelos ſuos, & colligent de regno ejus omnia ſcandala.* Que ne puis-je les prévenir ! que ne puis-je par avance exécuter l'ordre qu'ils recevront alors de vous ! que ne puis-je dès maintenant, pour bannir tous les ſcandales, délivrer votre Egliſe de tous les ſcandaleux : non pas comme vos Anges exterminateurs, en les réprouvant de votre part ; mais comme Prédicateur de votre Evangile, en les convertiſſant, en les ſanctifiant ! Il ne tient qu'à vous, mes chers Auditeurs, que mes vœux ne ſoient accomplis. Il y va de votre intérêt, & de votre plus grand intérêt, puiſqu'il y va de votre ſalut, & du bonheur éternel, que je vous ſouhaite, &c. Matt. 13.

SERMON
POUR LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la fauſſe Conſcience.

Dixerunt ergò ei: Quis es? ut reſponſum demus his qui miſerunt nos. Quid dicis de teipſo? Ait: Ego vox clamantis in deſerto: Dirigite viam Domini.

Les Juifs députés de la Synagogue dirent donc à Jean-Baptiſte : Qui êtes-vous ? afin que nous puiſſions rendre réponſe à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Je ſuis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le déſert : Préparez la voie du Seigneur & la rendez droite. En ſaint Jean, chap. I.

SIRE,

CE n'étoit pas une petite gloire à S. Jean, d'avoir été choiſi de Dieu, pour préparer dans les eſprits & dans les cœurs des hommes les voies du Meſſie, dont il annonçoit

la venue : & quand ce grand Saint auroit entrepris de ramaſſer tous les éloges qui convenoient & à ſa perſonne & à ſon miniſtére, il n'y auroit jamais mieux réuſſi, qu'en laiſſant parler ſon humiliité, qui lui rend aujourd'hui, malgré lui-même, ce témoignage ſi avantageux; *Ego vos clamantis*; je ſuis la voix de celui qui crie. Car pour être cette voix du précurſeur, il falloit être non-ſeulement Prophéte & plus que Prophéte, mais un Ange ſur la terre; puiſque c'eſt de lui, ſuivant, l'explication même du Sauveur du monde, que Dieu par Malachie & en parlant à ſon Fils, avoit dit autrefois : J'envoyerai devant vous mon Ange, qui vous préparera les voies. *Hic eſt enim de quo ſcriptum eſt : Ecce ego mitto Angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.*

Joan. 1.

Matth.

Quoique je ne ſois, ni Ange, ni Prophéte, Dieu veut, mes chers Auditeurs, que je rende à Jeſus-Chriſt le même office que ſaint Jean ; & qu'à l'exemple de ce glorieux précurſeur, je vous crie, non plus comme lui dans le déſert, mais au milieu de la Cour : *Dirigite viam Domini* : Chrétiens, qui m'écoutez, voici votre Dieu qui approche; diſpoſez-vous à le recevoir; & puiſqu'il veut être prévenu, commencez dès maintenant à lui préparer dans vous-mêmes cette voie bienheureuſe qui doit le conduire à vous & vous conduire à lui. C'eſt pour cela que Jean-Bap-

Joan. 1.

tiſte fut envoyé dans la Judée, & c'eſt pour cela même que je parois ici: c'eſt, dis-je, pour vous apprendre quelle eſt cette voie du Seigneur ſi éloignée des voies du monde. Il eſt de la foi que c'eſt une voie ſainte ; & malheur à moi, ſi je vous en donnois jamais une autre idée. Mais il s'agit de ſçavoir quelle eſt cette voie ſainte, où nous devons marcher : il s'agit de connoître en même-tems la voie qui lui eſt oppoſée, afin de nous en détourner. Et voilà ce que j'ai entrepris de vous montrer, après que nous aurons imploré le ſecours du ciel, en adreſſant à Marie la priere ordinaire : *Ave, Maria.*

NE cherchons point hors de nous-mêmes l'éclairciſſement des paroles de notre Evangile. Ces voies du Seigneur, que nous devons préparer, ce ſont nos conſciences. Ces voies droites que nous devons ſuivre, pour nous mettre en état de recevoir Jeſus-Chriſt, ce ſont nos conſciences réglées ſelon la loi de Dieu. Ces voies obliques que nous ſommes obligés de redreſſer, ce ſont nos conſciences perverties & corrompues par les fauſſes maximes du monde. Cette voie trompeuſe, dont les iſſues aboutiſſent à la mort, c'eſt la conſcience aveugle & erronée que ſe fait le pécheur. Cette voie ſûre & infaillible qui conduit à la vie, c'eſt la conſcience exacte & timorée que ſe fait

l'homme Chrétien. Tel eſt, mes chers Auditeurs, tout le Myſtére de la Prédication de ſaint Jean : *Dirigite viam Domini.*

Nos conſciences ſont nos voies, puiſque c'eſt par elles que nous marchons, que nous avançons, ou que nous nous égarons. Ce ſont les voies du Seigneur, puiſque c'eſt par elles que nous cherchons le Seigneur, & que nous le trouvons. Ces voies ſont en nous, puiſque nos conſciences ſont une partie de nous-mêmes, & ce qu'il y a de plus intime dans nous-mêmes. C'eſt à nous à les préparer, puiſque c'eſt pour cela, dit l'Ecriture, que Dieu nous a mis dans les mains de notre conſeil. Jugez ſi le Précurſeur de J. C. n'avoit donc pas raiſon de dire aux Juifs: *Dirigite viam Domini*: préparez la voie du Seigneur.

Or pour vous aider à profiter d'une inſtruction ſi importante, mon deſſein eſt de vous découvrir aujourd'hui le déſordre de la fauſſe conſcience, qui eſt cette voie réprouvée & directement oppoſée à la voie du Seigneur. Je veux, s'il m'eſt poſſible, vous en préſerver, en vous montrant combien il eſt aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience ; combien il eſt dangereux, ou pour mieux dire, pernicieux d'agir ſelon les principes d'une fauſſe conſcience ; enfin combien devant Dieu il eſt inutile d'apporter pour excuſe de nos égaremens une fauſſe conſcience. Trois propoſitions dont je vous prie de bien

comprendre l'ordre & la ſuite, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce diſcours. Fauſſe conſcience aiſée à former, c'eſt la premiere partie. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre, c'eſt la ſeconde. Fauſſe conſcience, excuſe frivole pour ſe juſtifier devant Dieu, c'eſt la troiſiéme. Dans le premier point je vous découvrirai la ſource & l'origine de la fauſſe conſcience ; dans le ſecond, je vous en ferai remarquer les pernicieux effets ; & dans le dernier, je vous détromperai de l'erreur où vous pourriez être, que la fauſſe conſcience dût vous ſervir un jour d'excuſe devant le tribunal de Dieu. Le ſujet mérite toute votre attention.

I. PARTIE. SI la loi de Dieu étoit la ſeule régle de nos actions, & s'il ſe pouvoit faire que notre vie roulât uniquement ſur le principe de cette premiere & eſſentielle loi, dont Dieu eſt l'auteur, on pourroit dire, Chrétiens, qu'il n'y auroit plus de pécheurs dans le monde, & que dès-là nous ſerions tous non-ſeulement parfaits, mais impeccables. Nos erreurs, nos déſordres, nos égaremens dans la voie du ſalut, viennent de ce qu'outre la loi de Dieu il y a encore une autre régle, d'où dépend la droiture de nos actions, & que nous devons ſuivre : ou plûtôt, de ce que la loi de Dieu, qui eſt la régle générale de toutes les actions des hommes, nous

doit être appliquée en particulier par une autre régle encore plus prochaine & plus immédiate, qui eſt la conſcience. Car qu'eſt-ce que la conſcience ? Le Docteur Angelique ſaint Thomas nous l'apprend en deux mots. C'eſt l'application que chacun ſe fait à ſoi-même de la loi de Dieu. Or vous le ſçavez, & il eſt impoſſible que l'expérience ne vous en ait convaincus : chacun ſe fait l'application de cette loi de Dieu, ſelon ſes vûes, ſelon ſes lumieres, ſelon le caractére de ſon eſprit ; je dis plus, ſelon les mouvemens ſecrets & la diſpoſition préſente de ſon cœur. D'où il arrive, que cette loi divine mal appliquée, bien loin d'être toujours dans la pratique une régle ſûre pour nous, ſoit du bien que nous devons faire, ſoit du mal que nous devons éviter ; contre l'intention de Dieu-même, nous ſert très-ſouvent d'une fauſſe régle, dont nous abuſons & dont nous nous autoriſons, tantôt pour commettre le mal, tantôt pour manquer aux obligations les plus inviolables de faire le bien. Entrez, s'il vous plaît, dans ma penſée, & tâchez d'approfondir avec moi ce myſtére important.

Il eſt vrai, Chrétiens, la loi de Dieu abſolument conſidérée, eſt en elle-même & par rapport à Dieu qui eſt ſon principe, une loi ſimple & uniforme, une loi invariable & inaltérable, une loi comme parle le

Prophéte Royal, ſainte & irrépréhenſible:
Pſal. 18. *Lex Domini immaculata.* Mais la loi de Dieu entendue par l'homme, expliquée par l'homme, tournée ſelon l'eſprit de l'homme, enfin réduite à la conſcience de l'homme, y prend autant de formes différentes, qu'il y a de différens eſprits & de conſciences différentes; s'y trouve auſſi ſujette au changement que le même homme qui l'obſerve, ou qui ſe pique de l'obſerver, eſt lui-même par ſon inconſtance naturelle ſujet à changer: le dirai-je? y devient auſſi ſuſceptible, non-ſeulement d'imperfection, mais de corruption, que nous le ſommes nous-mêmes dans l'abus que nous en faiſons, lors même que nous croyons nous conduire & agir par elle. C'eſt la loi de Dieu, j'en conviens: mais celui-ci l'interpréte d'une façon, celui-là de l'autre; & par-là elle n'a plus dans nous ce caractére de ſimplicité & d'uniformité. C'eſt la loi de Dieu: mais ſelon les divers états où nous nous trouvons, nous la reſſerrons aujourd'hui, & demain nous l'élargiſſons; anjourd'hui nous la prenons dans toute ſa rigueur, & demain nous y apportons des adouciſſemens; & par-là elle n'a plus à notre égard de ſtabilité. C'eſt la loi de Dieu: mais par nos vains raiſonnemens, nous l'accommodons à nos opinions, à nos inclinations mauvaiſes & dépravées,

dépravées, & par-là nous faiſons qu'elle dégénére de ſa pureté & de ſa ſainteté. En un mot, toute loi de Dieu qu'elle eſt, par l'intime liaiſon qu'il y a entre elle & la conſcience des hommes, elle ne laiſſe pas en ce ſens d'être mêlée & confondue avec leur iniquité. Parlons encore plus clairement dans un ſujet qui ne peut être aſſez développé.

De quelque maniére que l'on vive dans le monde, chacun s'y fait une conſcience; & j'avoue qu'il eſt néceſſaire de s'en former une. Car, comme dit fort bien le grand Apôtre, tout ce qui ne ſe fait pas ſelon la conſcience, eſt péché. *Omne quod non eſt ex fide, peccatum eſt.* Or par ce terme, *fide*, S. Paul entendoit la conſcience, & non pas ſimplement la foi; ou ſi vous voulez, il réduiſoit la foi pratique à la conſcience. Tel eſt le ſentiment des Peres, & la ſuite même du paſſage le montre évidemment. C'eſt-à dire, qu'il faut une conſcience pour ne pécher pas; & que quiconque agit ſans conſcience, ou agit contre ſa conſcience, quoi qu'il faſſe, ſît-il même le bien, péche en le faiſant. Mais il ne s'enſuit pas de-là, que par la raiſon des contraires, tout ce qui eſt ſelon la conſcience, ſoit exemt de péché. Car voici, mes chers Auditeurs, le ſecret que je vous apprends, & que vous ne pouvez ignorer ſans ignorer votre religion: comme toute conſcience n'eſt pas droite, tout ce qui *Rom.* 14.

eſt ſelon la conſcience, n'eſt pas toujours droit. Je m'explique : comme il y a des conſciences de mauvaiſe foi, des conſciences corrompues, des conſciences, pour me ſervir du terme de l'Ecriture, cautériſées : *Cauteriatam habentium conſcientiam* : c'eſt-à-dire, des conſciences noircies de crimes, & dont le fond n'eſt que péché ; ce qui ſe fait ſelon ces conſciences ne peut pas être meilleur, ni avoir d'autres qualités, que ces conſciences mêmes. On peut donc agir ſelon ſa conſcience, & néanmoins pécher, & ce qui eſt bien plus étonnant, on peut pécher en cela même, & pour cela même, qu'on agit ſelon ſa conſcience, parce qu'il y a certaines conſciences ſelon leſquelles il n'eſt jamais permis d'agir, & qui infectées du péché, ne peuvent enfanter que le péché. On peut en ſe formant une conſcience ſe damner & ſe perdre, parce qu'il y a des eſpéces de conſciences, qui de la maniére dont elles ſont formées, ne peuvent aboutir qu'à la perdition, & ſont des ſources infaillibles de damnation.

1. Tim. 4.

Or je prétends, & c'eſt ici, Chrétienne Compagnie, où tous les intérêts de votre ſalut vous engagent à m'écouter : je prétends qu'il eſt très-aiſé de ſe faire dans le monde de ſemblables conſciences. Je prétends que plus vos conditions ſont élevées, plus il eſt difficile que vos conſciences ne ſoient pas du ca-

ractére que je viens de marquer. Je prétends que ces ſortes de conſciences ſe forment encore plus aiſément dans certains états, qui compoſent & qui diſtinguent le monde particulier où vous vivez. Pourriez-vous être perſuadés de ces vérités, & ne rentrer pas dans vous-mêmes, pour reconnoître devant Dieu la part que vous avez à ce déſordre ?

J'ai dit qu'il étoit aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience : pourquoi? en voici les deux grands principes. Parce qu'il n'eſt rien de plus aiſé, ni de plus naturel, que de ſe faire une conſcience, ou ſelon ſes deſirs, ou ſelon ſes intérêts. Or l'un & l'autre eſt évidemment ce que j'appelle conſcience déréglée & erronée. Appliquez-vous, & vous en allez convenir. Conſcience déréglée, par la raiſon ſeule, qu'on ſe la forme ſelon ſes deſirs. La preuve qu'en apporte S. Auguſtin, ne ſouffre pas de réplique. C'eſt que dans l'ordre des choſes, qui eſt l'ordre de Dieu, ce ſont les deſirs qui doivent être ſelon la conſcience, & non pas la conſcience ſelon les deſirs. Cependant, mes Freres, dit ce ſaint Docteur, voilà l'illuſion & l'iniquité, à la quelle, ſi nous nous n'y prenons garde, nous ſommes ſujets. Au lieu de régler nos deſirs par nos conſciences, nous nous faiſons des conſciences de nos deſirs ; & parce que c'eſt ſur nos deſirs que nos conſciences ſont fondées,

qu'arrive-t-il ? ſuivez la penſée de S. Auguſtin : tout ce que nous voulons, à meſure que nous le voulons, nous devient & nous paroît
Auguſt. bon : *Quodcumque volumus, bonum eſt.* Peut-être ne nous paroiſſoit-il d'abord qu'agréable, qu'utile, que commode ; mais parce que nous le voulons, à force de l'enviſager comme agréable, comme utile ou commode, nous nous le figurons permis, nous le prétendons innocent, nous nous perſuadons qu'il eſt honnête, & par un progrès d'erreur, dont on ne voit que trop d'exemples, nous allons juſqu'à croire qu'il eſt ſaint :
Ibidem. *Et quodcumque placet, ſanctum eſt.* D'où vient cela ? de l'aſcendant malheureux que notre cœur prend inſenſiblement ſur notre eſprit, pour nous faire juger des choſes, non pas ſelon ce qu'elles ſont, mais ſelon ce que nous voulons, ou que nous voudrions qu'elles fuſſent ; comme s'il dépendoit de nous qu'elles fuſſent à notre gré bonnes ou mauvaiſes, & que notre volonté eût en effet ce pouvoir de leur donner la forme qu'il lui plaît. Car c'eſt proprement ce que S. Auguſtin a voulu nous faire entendre par cette expreſſion : *Quodcumque placet, ſanctum eſt.* Ce que nous voulons, quoique faux, quoiqu'injuſte, quoique damnable, pour le vouloir trop, & à force de le vouloir, eſt pour nous vérité, eſt pour nous juſtice, eſt pour nous mérite & & vertu. Que chacun s'examine ſans ſe faire

grace : entre ceux qui m'écoutent, peut-être y en aura-t-il peu qui oſent ſe porter témoignage que ce reproche ne les regarde pas

Et voilà pourquoi le Pſalmiſte, parlant des erreurs pernicieuſes & des maximes déteſtables qui ſe répandent parmi les hommes, & dont ſe forment peu à peu les conſciences des pécheurs & des impies, ne manquoit jamais d'ajouter, que le pécheur & l'impie concevoit ces erreurs dans ſon cœur, qu'il les établiſſoit dans ſon cœur, que ſon cœur étoit la ſource d'où elles procédoient, & que c'étoit dans ſon cœur qu'il avoit coutume de ſe dire à ſoi-même tout ce qui étoit propre à le confirmer dans ſon péché & dans ſon impiété : *Dixit in corde ſuo.* *Pſal. 52*

S'il avoit écouté ſa raiſon, ſa raiſon lui auroit dit tout le contraire. S'il avoit conſulté ſa foi, ſa foi de concert en ceci avec ſa raiſon, lui auroit répondu : Tu te trompes. Il y a une loi qui te défend ſous peine de mort, l'action que tu vas faire ſans ſcrupule. Il y a un tribunal ſuprême, où tu ſeras jugé ſelon cette loi. Il y a un Dieu ; & entre les attributs de Dieu, le plus inſéparable de ſon être, eſt ſa providence ; & une partie de cette providence, eſt la juſtice rigoureuſe avec laquelle il punira ton crime. C'eſt ce que la religion ſoûtenue de la raiſon même, lui auroit fait entendre, tout impie qu'il eſt.

Mais parce qu'il n'en a voulu croire que ſon cœur, ſon cœur déterminé à le ſéduire, lui a tenu un langage tout oppoſé. Son cœur lui a dit, qu'en tel & tel cas ſa raiſon ne lui impoſoit point une ſi étroite, ni une ſi dure obligation. Son cœur lui a dit, que ſa religion ne faiſoit pas dépendre de ſi peu de choſe, un mal auſſi grand que la réprobation. Son cœur lui a dit, que ſa foi ſeroit une foi outrée, ſi elle pouſſoit juſques-là les vengeances de Dieu; & de tout cela il s'eſt fait une conſcience.

Or qu'y a-t-il encore une fois de plus aiſé que de ſe la faire ainſi ſelon ſon cœur? Donnez-moi un homme dont le cœur ſoit dominé par une paſſion; tandis qu'elle domine, quel penchant n'a-t-il pas à opiner, à décider, à conclurre ſuivant le mouvement de cette paſſion, dont il eſt eſclave? quelle détermination ne ſe ſent-il pas à trouver juſte & raiſonnable tout ce qui la favoriſe, & à rejetter tout ce qui l'en devroit guérir? Prenons de toutes les paſſions la plus connue & la plus ordinaire. On a dans le monde un attachement criminel, & on veut l'accorder avec la conſcience; que ne fait-on pas pour cela? S'il s'agit de régler des commerces, de retrancher des libertés, de quitter & de fuir des occaſions qui entretiennent le déſordre de cette honteuſe paſſion; du moment que le cœur en eſt poſſédé,

combien de raiſons fauſſes, mais ſpécieuſes ne ſuggére-t elle pas à l'eſprit pour étendre là-deſſus les bornes de la conſcience, pour ſecoüer le joug du précepte, pour en adoucir la rigueur; pour conteſter le droit, quoique évident; pour ne pas convenir des faits, quoique viſibles? Par exemple, pour ne pas convenir du ſcandale, quoiqu'il ſoit réel, & peut-être même public; pour ſoûtenir que l'occaſion n'eſt ni prochaine, ni volontaire, quoiqu'elle ſoit l'un & l'autre; pour faire valoir de vains prétextes, des impoſſibilités apparentes de ſortir de l'engagement où l'on eſt, pour juſtifier, ou pour colorer les délais opiniâtres qu'on y apporte. De la maniére qu'eſt fait l'homme, quand ſa paſſion eſt d'un côté, & ſon devoir de l'autre; ou plutôt quand ſon cœur a pris parti, quel miracle ne ſeroit-ce pas, s'il conſervoit dans cet état une conſcience pure & ſaine, je dis pure & ſaine d'erreurs?

Mais s'il eſt aiſé de ſe faire une fauſſe conſcience, en ſe la formant ſelon ſes déſirs: beaucoup plus l'eſt-il encore en ſe la formant ſelon ſes intérêts; & c'eſt ici où je vous prie de renouveller votre attention. Car comme raiſonne fort bien ſaint Chryſoſtome, c'eſt particulierement l'intérêt qui excite les déſirs, & qui leur donne cette vivacité ſi propre à aveugler l'homme dans les voies du ſalut. En effet, mes chers Audi-

teurs, pourquoi ſe fait-on dans le monde des conſciences erronées, ſinon parce qu'on a dans le monde des intérêts à ſauver, & auſquels, quoi qu'il en puiſſe être, on n'eſt pas réſolu de renoncer ? Et pourquoi tous les jours en mille choſes, que la loi de Dieu défend, étouffe-t-on les remords de la conſcience les plus vifs, ſinon parce qu'il n'y en a point de ſi vifs, que la cupidité encore plus vive, & l'intérêt plus fort que la conſcience, n'ait le pouvoir d'étouffer? On nous l'a dit cent fois, & malgré nous-mêmes peut-être l'avons nous reconnu : dès qu'il ne s'agit point de l'intérêt, il ne nous coûte rien d'avoir une conſcience droite, ni d'être réguliers & même ſévéres, en ce qui regarde les obligations de la conſcience. Notre intérêt ceſſant ou mis à part, ces obligations de conſcience n'ont rien d'onereux que nous n'approuvions, & même que nous ne goûtions. Nous en jugeons ſainement, nous en parlons éloquemment, nous en faiſons aux autres des leçons, nous en pouſſons l'exactitude juſqu'à la plus rigide perfection, & nous témoignons ſur ce point de l'horreur pour tout ce qui n'eſt pas conforme à la pureté de nos principes. Mais eſt-il queſtion de notre intérêt ? ſe préſente-t-il une occaſion, où par malheur l'intérêt & cette pureté de principes ne ſe trouvent pas d'accord enſemble ? vous ſçavez,

Chrétiens, combien nous ſommes ingénieux à nous tromper. Dès-là nos lumieres s'affoibliſſent; dès-là notre ſévérité ſe dément; dès-là nous ne voyons plus les choſes avec cet œil ſimple, cet œil épuré de la corruption du ſiécle. Parce qu'il y va de notre intérêt : ces opinions qui juſqu'alors nous avoient paru relâchées, ne nous ſemblent plus ſi larges; & les examinant de plus près, nous y découvrons du bon ſens. Ces probabilités, dont le ſeul nom nous choquoit & nous ſcandaliſoit, dans le cas de notre intérêt, ne nous paroiſſent plus ſi odieuſes. Ce que nous condamnions auparavant comme injuſte & inſoutenable, à la vûe de notre intérêt, change de face, & nous paroît plein d'équité. Ce que nous blâmions dans les autres, commence a être légitime & excuſable pour nous. Peut-être ne laiſſons-nous pas de diſputer un peu avec nous-mêmes; mais enfin nous nous rendons : & cet intérêt dont nous ne voulons pas nous dépouiller, par une vertu bien ſurprenante, fait prendre à nos conſciences tel biais & tel pli qu'il nous plaît de leur donner.

En quoi avons-nous communément la conſcience exacte, & ſur quoi ſommes-nous ſévéres dans nos maximes? Confeſſons le de bonne foi : ſur ce qui n'eſt pas de notre intérêt, ſur ce qui touche les devoirs des autres, ſur ce qui n'a nul rapport à nous: c'eſt-

à-dire, que chacun pour ſon prochain eſt conſcientieux juſqu'à la ſévérité ; pourquoi ? parce qu'on n'a jamais d'intérêt à être relâché pour autrui, & qu'on a plutôt intérêt à ne l'être pas; parce qu'on ſe fait même aux dépens d'autrui, un honneur & un intérêt de cette ſévérité. Mais au même-tems, par un aveuglement groſſier, dont il y a peu d'ames fideles qui ſçachent bien ſe garantir, chacun n'eſt conſcientieux pour ſoi, qu'autant que la néceſſité de ſes affaires, qu'autant que l'avancement de ſa fortune, qu'autant que le ſuccès de ſes entrepriſes; en un mot, qu'autant que ſon intérêt le peut ſouffrir: & de-là vient que l'erreur & l'iniquité ſont aujourd'hui ſi répandues dans les conſciences des hommes. Ecoutez un laïque diſcourir ſur les points de conſcience qui concernent les Eccléſiaſtiques; c'eſt un oracle qui parle, & rien n'approche de ſes lumiéres : mais voyez comment il raiſonne pour lui-même, ou plutôt, jugez-en par ſes actions ; à peine lui trouverez-vous ſouvent de la conſcience, & cet oracle prétendu vous fera pitié.

Voulez-vous, Chrétiens, que je vous faſſe ſentir cette vérité ? elle eſt trop importante pour ne la pas mettre dans tout ſon jour. Appliquez-vous à ma ſuppoſition. Que je ramaſſe dans ce diſcours tout ce qu'enſeignent les théologiens, je dis les

théologiens les plus modérés & les plus éloignés de porter les choſes juſquà l'excès d'une indiſcrette ſévérité; je dis même, ſi vous voulez, les plus commodes, & les plus ſoupçonnés, ſoit avec ſujet, ſoit ſans ſujet, de pencher vers le relâchement: que je ramaſſe, dis-je, tout ce qu'ils enſeignent & qu'ils ſoûtiennent être d'une étroite obligation de conſcience, & à quoi néanmoins la conſcience ſouvent des plus zélés contre eux & contre leur morale, n'eſt pas dans la diſpoſition de ſe ſoûmettre. Tout commodes qu'on les prétend, que je rapporte ici, ſans y rien ajoûter, & dans les termes les plus ſimples, leurs déciſions ſur certains chefs qui touchent les intérêts des hommes, & que j'en faſſe l'application à tel qui ſe pique le plus d'une conſcience timorée: il y en aura peu dans cette aſſemblée que je ne confonde, & peut-être intérieurement que je ne révolte. Que je remontre, par exemple, à un bénéficier, juſqu'où va la ſévérité de ces théologiens indulgens, ſur cinq ou ſix articles eſſentiels, dont je veux bien lui épargner le détail: pour peu qu'il ait de ſincérité & de droiture, il s'humiliera devant Dieu, & reconnoîtra qu'il eſt encore bien éloigné de cette exactitude dont il ſe flattoit; mais pour peu que la vérité le bleſſe, il s'offenſera de celle-ci. Si je ne m'adreſſois qu'à lui, tous les autres qui m'écoutent, n'y étant

point intéreſſés, loueroient mon zéle, & s'écrieroient que j'ai raiſon. Mais que j'étende l'induction juſqu'à leurs perſonnes & à leur état ; que je paſſe du bénéficier au financier, du financier au magiſtrat, du magiſtrat au marchand & à l'artiſan ; qu'avec la ſainte liberté de la chaire, je marque à chacun en particulier, en quoi devroit conſiſter pour lui la ſévérité de la morale Chrétienne, s'il vouloit l'embraſſer de bonne foi ; & que je le convainque, comme il me ſeroit aiſé; que c'eſt ſur cela même qu'il donne dans les plus grands relâchemens, dont il ne s'apperçoit pas, & à quoi il ne penſe pas : que je les lui faſſe connoître, & que ſans nul ménagement je les lui mette devant les yeux ; oui, je le répéte, peu s'en faudra que tout mon auditoire ne s'éléve contre moi. Et pourquoi ? Ah ! Chrétiens, c'eſt ici la contradiction. Nous voulons une morale étroite en ſpéculation, & non en pratique ; une morale étroite, mais qui ne nous oblige à rien, qui ne nous incommode en rien, qui ne nous contraigne ſur rien ; une morale étroite ſelon notre goût, ſelon nos idées, ſelon notre humeur, ſelon nos intérêts ; une morale étroite pour les autres, & non pas pour nous ; une morale étroite, qui nous laiſſe la liberté de juger, de parler, de railler, de cenſurer ; en un mot, une morale étroite qui ne le ſoit pas ;

& de là vient, que ce prétendu zéle de morale étroite n'empêche pas que dans le monde, & dans le monde même Chrétien, on ne ſe forme tous les jours de fauſſes conſciences.

Mais j'ai dit, & je le redis, que ce ſont ſurtout les grands qui ſe trouvent les plus expoſés au malheur de la fauſſe conſcience; & le devoir de mon miniſtére, le zéle que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, ne me permet pas de leur taire une vérité auſſi eſſentielle que celle-là. Plus expoſés, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience; pourquoi? par mille raiſons évidentes qu'ils ne ſçauroient trop méditer. C'eſt qu'étant grands & élevés, ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & par conſéquent plus ſujets à devenir la matiére & le fond d'une conſcience erronée. Car ne ſont-ce pas les intérêts des grands, qui font que dans leurs entrepriſes & dans leurs deſſeins, Dieu eſt rarement conſulté; que chez eux le reſſort de la conſcience eſt ſi ſouvent affoibli par celui de la politique; ou plutôt, que la politique eſt preſque toujours la régle de leurs plus importantes actions, pendant que la conſcience n'eſt écoutée, ni ne décide que ſur les moindres; que ce qui s'appelle leur intérêt, n'eſt preſque jamais peſé dans la balance de ce jugement redoutable, où eux-mêmes néan-

moins ils doivent l'être un jour : comme ſi leur intérêt étoit quelque choſe pour eux de plus privilégié qu'eux-mêmes ; comme ſi la politique des hommes pouvoit preſcrire contre le droit de Dieu ; comme ſi la conſcience n'étoit un lien que pour les ames vulgaires. Plus expoſés, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience ; pourquoi ? c'eſt que tout ce qui les environne, contribue à la former en eux. Rien, dit S. Bernard, n'eſt plus propre à ſéduire une conſcience, que les applaudiſſemens, que les loüanges, que les complaiſances éternelles, que de n'être jamais contredit, que d'être toujours ſûr de trouver des approbateurs : or tel eſt le funeſte ſort de ceux que Dieu éléve dans le monde. Plus expoſés, comme grands, par la fatalité de leur état au malheur de la fauſſe conſcience ; pourquoi ? Parce que ſouvent ils ſont ſervis par des hommes, dont l'intérêt capital eſt de les tromper ; des hommes, dont toutes les vûes ſont peut-être fondées ſur l'aveuglement de la conſcience de leurs maîtres ; des hommes, qui ſeroient déſolés, ſi leurs maîtres avoient une conſcience plus exacte ; par conſéquent des hommes, dont tout le ſoin eſt de jetter dans l'illuſion ces maîtres de qui ils ont la confiance, & de les y entretenir, ſoit par les conſeils qu'ils leur donnent, ſoit par les ſentimens qu'ils leur inſpirent.

J'ai dit même plus en particulier, que dans le monde où vous vivez, qui eſt la Cour, le déſordre de la fauſſe conſcience étoit encore bien plus commun & bien plus difficile à éviter; & je ſuis certain que vous en tomberez vous-mêmes d'accord avec moi. Car c'eſt à la Cour où les paſſions dominent, où les déſirs ſont plus ardens, où les intérêts ſont plus vifs; & par une conſéquence infaillible, où s'aveuglent plus aiſément & ſe pervertiſſent les conſciences mêmes les plus éclairées & les plus droites. C'eſt à la Cour, où cette divinité du monde, je veux dire la fortune, exerce ſur les eſprits des hommes, & enſuite ſur leurs conſciences, un empire plus abſolu. C'eſt-là, où la vûe de ſe maintenir, où l'impatience de s'élever, où l'entêtement de ſe pouſſer, où la crainte de déplaire, où l'envie de ſe rendre agréable, forment des conſciences qui paſſeroient partout ailleurs pour monſtrueuſes; mais qui ſe trouvant là autoriſées par l'uſage & la coutume, ſemblent y avoir acquis un droit de poſſeſſion & de preſcription. A force de vivre à la Cour, ſans autre raiſon que d'y avoir vécu, on ſe trouve rempli de ſes erreurs. Quelque droiture de conſcience qu'on y eût apportée, à force d'en reſpirer l'air, & d'en écouter le langage, on s'accoutume à l'iniquité, on n'a plus tant d'horreur du vice; & après l'avoir long-tems blâmé, mil-

le fois condamné, on le regarde enfin d'un œil plus favorable, on le ſouffre, on l'excuſe, c'eſt-à-dire, qu'on ſe fait, ſans le remarquer, une conſcience nouvelle, & que par un progrès inſenſible, de Chrétien qu'on étoit, on devient peu à peu tout mondain & preſque payen.

Vous diriez, & il ſemble en effet, qu'il y ait pour la Cour d'autres principes de religion que pour le reſte du monde, & que le courtiſan ait un titre pour ſe faire une conſcience différente en eſpéce & en qualité de celle des autres hommes. Car telle eſt l'idée qu'on en a, ſi bien confirmée, ou plutôt, ſi malheureuſement juſtifiée par l'expérience. Voici, dis-je, ce qu'on en penſe & ce qu'on en dit tous les jours: que quand il s'agit de la conſcience d'un homme de Cour, on a toûjours raiſon de s'en défier, & de n'y compter pas plus que ſur ſon déſintéreſſement. Cependant, mes chers Auditeurs, ſaint Paul nous aſſûre qu'il n'y a qu'un Dieu & une foi: & malheur à celui, qui le diviſant ce ſeul Dieu, le repréſentera à la Cour moins ennemi des déréglemens des hommes, que hors de la Cour; ou qui partageant cette foi, la ſuppoſera plus indulgente pour une condition que pour l'autre! Anathême, mes Fréres, diſoit le grand Apôtre, à quiconque vous prêchera une autre Evangile que celui que je vous ai préché,

Fût-ce un Ange descendu du ciel qui vous l'annonçât cet Evangile différent du mien, tenez-le pour séducteur & pour imposteur. Ainsi, Chrétiens, anathême à quiconque vous dira jamais, qu'il y ait pour vous d'autres loix de conscience, que ces mêmes loix sur lesquelles les derniers des hommes doivent être jugés de Dieu; & anathême à quiconque ne vous dira pas, que ces loix générales sont pour vous d'autant plus terribles, que vous avez plus de penchant à vous en émanciper, & que vous êtes à la Cour dans un plus évident péril de les violer.

Reprenons, & concluons: désirs & intérêts des hommes, sources maudites de toutes les fausses consciences dont le monde est plein. Désirs & intérêts des hommes, qui faisoient tirer à David cette triste conséquence, dont il n'exceptoit nulle condition: *Omnes declinaverunt:* tous se sont égarés: tous ont marché dans la voie du mensonge & de l'erreur, tous ont eu des consciences corrompues, & même des consciences abominables: *Corrupti sunt, & abominabiles facti sunt*; pourquoi? parce que tous ont été passionnés & intéressés. O mon Dieu, faites-nous bien comprendre cette vérité, & qu'elle demeure pour jamais profondément gravée dans nos esprits. Puisqu'il est vrai que ce sont nos désirs qui nous aveuglent, ne nous livrez pas aux désirs de notre cœur: *Psal.* 52. *Ibid.*

puiſque ce ſont nos intérêts qui nous pervertiſſent, ne permettez pas que ces intérêts nous dominent. Donnez-nous, Seigneur, des cœurs droits, qui ſoumis à la raiſon, tiennent en bride toutes nos paſſions ; donnez-nous des ames généreuſes & ſupérieures à tous les intérêts du monde. Par-là nos conſciences qui ſont nos voies, ſeront redreſſées ; & par-là nous accomplirons la parole du Précurſeur de Jeſus-Chriſt: *Dirigite viam Domini.* Mais autant qu'il eſt aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience, autant eſt-il dangereux de s'y livrer & de la ſuivre ; c'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE. TOute erreur eſt dangereuſe, ſur-tout en matiére de mœurs: mais il n'y en a point de plus préjudiciable, ni de plus pernicieuſe dans ſes ſuites, que celle qui s'attache au principe & à la régle même des mœurs, qui eſt la conſcience. Votre œil, diſoit le Fils de Dieu dans l'Evangile, eſt la lumiére de votre corps: ſi votre œil eſt pur, tout votre corps ſera éclairé ; mais s'il ne l'eſt pas, tout votre corps ſera dans les ténébres. Prenez donc bien garde, ajoûtoit le Sauveur du monde, que la lumiére qui eſt en vous, ne ſoit elle-même que ténébres: *Vide ergò ne lumen quod in te eſt, tenebræ ſint.* Or l'œil dont parloit J. C. dans le ſens littéral de ce paſſage, n'eſt rien autre

Luc. 11.

chose que la conscience, qui nous éclaire, qui nous dirige, & qui nous fait agir. Si la conscience, selon laquelle nous agissons, est pure & sans mélange d'erreur, c'est une lumiére qui se répand sur tout le corps de nos actions; ou pour mieux dire, toutes nos actions sont des actions de lumiére; & pour user encore du terme de l'Apôtre, ce sont des fruits de lumiére *Fructus lucis.* Tout ce que nous faisons est saint, louable, digne de Dieu. Au contraire, si la conscience, qui est le flambeau & la lumiere de notre ame, vient à se changer en ténébres par les erreurs grossiéres dont nous nous laissons préoccuper; c'est alors que toutes nos actions deviennent des œuvres de ténébres, & qu'on peut bien nous appliquer ce reproche de Jesus-Christ: *Si lumen quod in te est, tenebræ sunt ipsæ tenebræ quantæ erunt*? Hé, mon Frere, si ce qui devoit être votre lumiére, n'est que ténébres, que sera-ce de vos ténébres-mêmes? c'est-à-dire, si ce que vous appellez votre conscience, & que vous croyez une conscience droite, n'est qu'illusion, que désordre, qu'iniquité; que sera-ce de ce que votre conscience même condamne & réprouve? que sera-ce de ce que vous reconnoissez vous-même pour iniquité & pour désordre?

Ephes. 5.

Matt. 6.

Voilà, mes chers Auditeurs, l'écueil que nous avons à éviter; car de-là s'ensuivent

des maux d'autant plus affligeans & plus étonnans, qu'à force de s'y accoûtumer, on ne s'en étonne plus, & l'on ne s'en afflige plus. Ecoutez-en le détail : peut-être en ſerez-vous touchés. Il s'enſuit de-là, qu'avec une fauſſe conſcience, il n'y a point de mal qu'on ne commette. Il s'enſuit de-là, qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Enfin, il s'enſuit de-là, qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal ſans reſſource & ſans nulle eſpérance de reméde. Malheurs, dont il faut aujourd'hui nous préſerver, ſi nous ne voulons pas expoſer notre ame à une perte irréparable & à une éternelle damnation.

Non, Chrétiens, avec une fauſſe conſcience il n'y a point de mal qu'on ne faſſe : dites-moi celui qu'on ne fait pas ; & par-là vous comprendrez mieux la vérité de ma propoſition. Pour vous la faire toucher au doigt, je vous demande juſqu'où ne va pas le déréglement d'une conſcience aveugle & préſomptueuſe ? Du moment qu'elle s'eſt érigée en conſcience, dites-moi les crimes qu'elle n'excuſe pas, & qu'elle ne colore pas ? Quand, par exemple, l'ambition s'eſt fait une conſcience de ſes maximes pour parvenir à ſes fins, dites-moi les devoirs qu'elle ne viole pas, les ſentimens d'humanité qu'elle n'étouffe pas, les loix de probité, d'équité,

de fidélité qu'elle ne renverſe pas. Conſcience tant qu'il vous plaira : corrompue qu'elle eſt par l'ambition, dites-moi les malignes jalouſies qu'elle n'inſpire pas, les damnables intrigues qu'elle n'entretient pas, les fourberies, les trahiſons dont, s'il eſt néceſſaire, elle ne s'aide pas ? Quand la conſcience eſt de concert avec la cupidité & l'envie d'avoir, dites-moi les injuſtices qu'elle ne permet pas, les uſures qu'elle ne favoriſe pas, les ſimonies qu'elle ne pallie pas ; les vexations, les violences, les mauvais procès, les chicanes qu'elle ne juſtifie pas ? Quand la conſcience eſt formée par l'animoſité & la haine, dites-moi les reſſentimens, les aigreurs qu'elle n'autoriſe pas, les vengeances qu'elle n'appuye pas, les diviſions ſcandaleuſes, les inimitiés qu'elle ne fomente pas, les fiertés, les duretés qu'elle n'approuve pas ? Non, encore une fois, rien ne l'arrête : pervertie qu'elle eſt d'une part, & néanmoins conſcience de l'autre, elle oſe tout, elle entreprend tout, elle ſe porte à tout. Elle couvre la multitude des péchés, & des péchés les plus énormes : non pas comme la charité en les effaçant, mais en les tolérant, en les ſoutenant, en les défendant.

Avec une fauſſe conſcience que ne firent pas les Juifs ? Ils crucifiérent le ſaint des ſaints, ils mirent à mort J. C. Voilà juſqu'où pouvoit aller la fauſſe conſcience des hom-

mes, & voilà juſqu'où s'eſt portée la fauſſe conſcience d'un peuple, qui d'ailleurs ſe piquoit & ſe glorifioit d'avoir de la religion. Du plus horrible de tous les crimes, qui étoit le déicide, il s'eſt fait une religion ; & par le même principe, on commet tous les jours dans le monde, quoique ſans effuſion de ſang, les plus cruels homicides. C'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience, on égorge ſon prochain, on lui porte en ſecret des coups mortels, on lui ôte l'honneur qui lui eſt plus cher que la vie, on détruit ſa réputation, on ruine par de mauvais offices ſa fortune & ſon crédit. Ne vous offenſez pas de la comparaiſon des Juifs: elle n'a que trop de fondement. En effet, avec une fauſſe conſcience, les Juifs n'appréhendérent point d'être ſouillés du ſang du juſte, qu'ils demanderent à Pilate ; quoiqu'en même-tems, ſcrupuleux & ſuperſtitieux, ils refuſaſſent d'entrer chez Pilate même, parce qu'il étoit Gentil, & qu'ils craignoient de devenir impurs, & de ſe mettre hors d'état de manger la Pâque. Et par un abus tout ſemblable, & ſi commun aujourd'hui dans le monde, avec une fauſſe conſcience on avale le chameau & on le digére, tandis qu'on craint d'avaler le moucheron. C'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience, on s'abandonne aux plus violentes & aux plus ardentes paſſions, on ſe ſatisfait, on ſe venge, on s'empare du bien

d'autrui, on le retient injuſtement, on dévore la veuve & l'orphelin, on dépouille le pauvre & le foible ; tandis qu'à l'exemple des Phariſiens, on ſe fait des crimes de certains points très-peu importans. On eſt exact & régulier comme eux juſqu'au ſcrupule ſur de légéres obſervances, qui ne regardent que les dehors de la religion ; pendant que l'on ſe moque, & que l'on ſe joue de ce qu'il y a dans la religion & dans la loi de Dieu de plus grand & de plus indiſpenſable, ſçavoir, la juſtice, la miſéricorde & la foi.

Qu'eſt-ce que la fauſſe conſcience ? un abîme, dit ſaint Bernard, mais un abîme inépuiſable de péchés : *Conſcientia quaſi abyſſus multa* ; une mer profonde & affreuſe, dont on peut bien dire que c'eſt-là, où ſe trouvent des reptiles ſans nombre : *Mare magnum ac ſpatioſum ; illic reptilia, quorum non eſt numerus.* Pourquoi des reptiles ? parce que de même, dit ce Pere, que le reptile s'inſinue & ſe coule ſubtilement, auſſi le péché ſe gliſſe-t-il comme imperceptiblement dans une conſcience, où la paſſion & l'erreur lui donnent entrée. Et pourquoi des reptiles ſans nombre ? parce que de même que la mer, par une prodigieuſe fécondité, eſt abondante en reptiles, dont elle produit des eſpéces innombrables, & de chaque eſpéce un nombre infini ; auſſi la conſcience erronée eſt-elle féconde en toutes

Bernard.

Pſ. 103.

ſortes de péchés, qui naiſſent d'elle, & qui ſe multiplient en elle.

Car c'eſt-là pourſuit S. Bernard, où s'engendrent les monſtres: *Illic reptilia.* C'eſt dans la fauſſe conſcience, où ſe couvent les envies, les averſions noires & pleines de venin. Là, où ſe forment les médiſances raffinées, les calomnies enveloppées, les intentions de nuire, les perfidies déguiſées, & par une maudite politique artificieuſement diſſimulées. Là, où croiſſent & ſe nourriſſent des déſirs charnels, ſuivis de conſentemens volontaires, que l'on ne diſcerne pas; les attachemens ſecrets, mais criminels, dont on ne ſe défie pas; les paſſions naiſſantes, mais bien-tôt dominantes, auſquelles on ne réſiſte pas. Là, où ſe cache l'orgueil ſous le maſque de l'humilité, l'hypocriſie ſous le voile de la piété, la ſenſualité la plus dangereuſe ſous les apparences de l'honnêteté. Là où les vices s'amaſſent en foule, parce que c'eſt là qu'ils ſont comme dans leur centre & dans leur élément: *Illic reptilia, quorum non eſt numerus.* A quoi n'eſt-on pas expoſé, & de quoi n'eſt-on pas capable, en ſuivant une conſcience aveuglée par le péché?

N'en demeurons pas-là, j'ajoute qu'avec une fauſſe conſcience, on commet le mal hardiment & tranquillement. Hardiment, parce qu'on n'y trouve dans ſoi-même nulle oppoſition: tranquillement, parce qu'on n'en reſſent

reſſent aucun trouble ; la conſcience, dit ſaint Auguſtin, étant alors d'intelligence avec le pécheur; & le pécheur dans cet état, ayant fait comme un pacte avec ſa conſcience, qui le met enfin dans la funeſte poſſeſſion de pécher, & d'avoir la paix. Or la paix dans le péché, eſt le plus grand de tous les maux. Non, Chrétiens, le péché ſans la paix, n'eſt point abſolument le plus grand mal que nous ayons à craindre ; & la paix hors du péché ſeroit ſans exception le plus grand bien que nous puiſſions déſirer. Mais l'un & l'autre enſemble, c'eſt-à-dire, la paix dans le péché, & le péché avec la paix, c'eſt le ſouverain mal de cette vie, & ce qu'il y a pour le pécheur de plus approchant de la réprobation.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que produit la fauſſe conſcience. Prenez garde, s'il vous plaît, à la remarque de ſaint Bernard, qui éclaircira ma penſée. Il diſtingue quatre ſortes de conſciences: la bonne, tranquille & paiſible ; la bonne, gênée & troublée ; la mauvaiſe, dans l'agitation & dans le trouble; la mauvaiſe, dans le calme & la paix : & là-deſſus écoutez comment il raiſonne. Une bonne conſcience tranquille & paiſible, c'eſt, dit-il, ſans conteſtation, un paradis anticipé; une bonne conſcience gênée & troublée, c'eſt comme un purgatoire dans cette vie, dont Dieu ſe ſert quelquefois pour éprou-

ver les ames les plus saintes ; une mauvaise conscience dans l'agitation & dans le trouble que lui cause la vûe de ses crimes, c'est une espéce d'enfer. Mais il y a encore, ajoûte-t-il, quelque chose de pire que cet enfer : & quoi ? une mauvaise conscience dans la paix & dans le calme, & c'est où la fausse conscience aboutit. Car dans la conscience criminelle, mais troublée de la vûe de son péché, quelque image qu'elle nous retrace de l'enfer, au moins y a-t-il encore des lumiéres ; & par conséquent, au moins y a-t-il encore des principes de componction, de contrition, de conversion. Le pécheur se révolte contre Dieu ; mais au moins sçait-il bien qu'il est rebelle ; mais au moins ressent-il lui-même le malheur & la peine de sa rebellion. Sa passion le domine & le rend esclave de l'iniquité ; mais au moins ne l'empêche-telle pas de connoître ses devoirs, ni d'être soûmis à la vérité. Donnez-moi le mondain le plus emporté dans son libertinage ; tandis qu'il a une conscience droite, il n'est pas encore tout-à-fait hors de la voie de Dieu : pourquoi ? parce que malgré ses emportemens, il voit encore le bien & le mal, & que cette vûe peut le ramener à l'un, & le retirer de l'autre.

Mais dans une fausse conscience il n'y a que ténébres, & que ténébres intérieures, plus funestes mille fois que ces ténébres extérieures dont nous parle le Fils de Dieu,

puiſqu'elles ſont la ſource de l'obſtination du pécheur & de ſon endurciſſement. Ténébres intérieures de la conſcience, qui font que le pécheur au milieu de ſes déſordres eſt content de lui-même, ſe tient sûr de Dieu, ſe rend de ſecrets témoignages d'une vaine innocence dont il ſe flatte, pendant que Dieu le réprouve, & prononce contre lui les plus ſévéres arrêts.

Et c'eſt-là, Chrétiens, ce que j'ai prétendu, quand j'ai dit en dernier lieu, qu'avec une fauſſe conſcience on commet le mal ſans reſſource: car la grande reſſource du pécheur, c'eſt la conſcience droite & ſaine, qui en commettant même le péché, le condamne, & le reconnoît comme péché. C'eſt par-là que Dieu nous rappelle, par-là que Dieu nous preſſe, par-là que Dieu nous force, pour ainſi dire, de rentrer dans l'ordre, & dans la ſoûmiſſion & l'obéiſſance dûe à ſa loi. Ce fut par-là que la grace de Jeſus-Chriſt victorieuſe, triompha du cœur d'Auguſtin: cette rectitude, & pour ainſi dire, cette intégrité de conſcience, que S. Auguſtin avoit conſervée juſques dans ſes plus grands déréglemens, fut le reméde & la guériſon de ſes déréglemens-mêmes. Oui, Seigneur, diſoit-il à Dieu, dans cette humble confeſſion de ſa vie, que je puis propoſer aux ames pénitentes comme un parfait modéle: oui, Seigneur, voilà ce qui m'a ſauvé, ce qui m'a retiré du profond abî-

me de mon iniquité; ma conſcience déclarée pour vous contre moi; ma conſcience, quoique coupable, juge équitable d'elle-même; voilà ce qui m'a fait revenir à vous. Voyez-vous, Chrétiens, la conduite de la grace dans la converſion d'Auguſtin ? Ce fonds de conſcience qui étoit reſté en lui, & que le péché même n'avoit pû détruire, fut le fonds de toutes les miſéricordes que Dieu vouloit exercer ſur lui : le trouble de cette conſcience criminelle, mais malgré ſon péché conforme à la loi, fut la derniere grace, mais au même-tems la plus efficace & la plus invincible de toutes les graces que Dieu s'étoit réſervées pour fléchir & pour amollir la dureté de ce cœur impénitent. Penſée conſolante pour un pécheur intérieurement agité & livré aux remords de ſa conſcience ! Tandis que ma conſcience me fait ſouffrir cette gêne cruelle, mais ſalutaire ; tandis qu'elle me reproche mon péché, Dieu ne m'a pas encore abandonné ; ſa grace agit encore ſur moi ; il y a encore pour moi de l'eſpérance; mon ſalut eſt encore entre mes mains ; & les miſéricordes du Seigneur enfin ne ſont pas encore épuiſées : ces remords dont je ſuis combattu, m'en ſont une preuve & une conviction ſenſible, puiſque Dieu me marque par-là la voie que je dois ſuivre pour retourner à lui.

Et en effet, avec une conſcience droite,

quelque éloigné de Dieu que l'on puiſſe être, on revient de tout. C'eſt ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en mille ſujets, où Dieu, comme dit S. Paul, ſe plaît à manifeſter les richeſſes de ſa grace; & qui après avoir été les ſcandales du monde par leur vie abominable, en deviennent par leur converſion, les exemples les plus éclatans & les plus édifians. Au contraire, avec une fauſſe conſcience, mortellement bleſſé, on eſt dans l'impuiſſance de guérir; engagé dans les plus grands crimes & dans les plus longs égaremens, on eſt ſans eſpérance de retour. Avec une fauſſe conſcience, on eſt incorrigible, & inconvertible; on s'opiniâtre, on s'endurcit, on vit & on meurt dans ſon péché: d'où il s'enſuit que la fauſſe conſcience, & ſur-tout la paix de la fauſſe conſcience, dans l'ordre des jugemens de Dieu, doit être regardée du pécheur, non-ſeulement comme une punition de Dieu, mais comme la plus formidable des vengeances de Dieu, mais comme le commencement de la réprobation de Dieu.

Et voilà pourquoi, dit S. Chryſoſtome, (ne perdez pas cette réflexion, qui a quelque choſe de touchant, quoique terrible) quand Iſaïe animé du zéle de la gloire & des intérêts de Dieu, ſembloit vouloir porter Dieu à punir les impiétés de ſon peuple, il n'employoit point d'autres expreſſions que celle-

Isai. 6. ci: *Excæca cor populi hujus.* Aveuglez le cœur de ce peuple, c'eſt-à-dire, la conſcience de ce peuple. Il ne lui diſoit pas : Seigneur, humiliez ce peuple, confondez ce peuple ; accablez, opprimez, ruinez ce peuple. Tout cela lui paroiſſoit peu en comparaiſon de l'aveuglement ; & c'eſt à cet aveuglement de leurs cœurs, qu'il réduiſoit tout : *Excæca cor.* Comme s'il eût dit à Dieu : C'eſt par-là, Seigneur, que vous vous vengerez pleinement. Guerres, peſtes, famines, calamités temporelles, ne ſeroient pour ces ames révoltées que des demi-châtimens : mais répandez dans leurs conſciences des ténébres épaiſſes, & la meſure de votre colére, auſſi-bien que de leur iniquité, ſera remplie. Il concevoit donc que l'aveuglement de leur fauſſe conſcience étoit la derniere & la plus affreuſe peine du péché.

Mais c'eſt pour cela même, que par un eſprit tout contraire à celui d'Iſaïe, je fais aujourd'hui une priere toute oppoſée, en diſant à Dieu : Ah ! Seigneur, quelque irrité que vous ſoyez, n'aveuglez point le cœur de ce peuple ; n'aveuglez point les conſciences de ceux qui m'écoutent ; & que je n'aye pas encore le malheur de ſervir malgré moi, par l'abus qu'ils feroient de votre parole & de mon miniſtére, à la conſommation & aux triſtes ſuites de leur aveuglement. Déchargez votre colére ſur tout le reſte : mais épar-

gnez leurs consciences. Leurs biens & leurs fortunes sont à vous; faites-leur-en sentir la perte: mais ne les privez pas de ces lumiéres, qui doivent les éclairer dans le chemin de la vertu. Humiliez-les, mortifiez-les, appauvrissez-les, anéantissez-les selon le monde: mais n'éteignez pas le rayon qui leur reste pour les conduire. A toute autre punition qu'il vous plaira de les condamner, ils s'y soumettront: mais ne les mettez pas à l'épreuve de celle-ci en leur ôtant la connoissance & la vûe de leurs obligations; car ce seroit les perdre, & les perdre sans ressource; ce seroit dès cette vie les réprouver. J'achéve. Fausse conscience aisée à former, fausse conscience dangereuse & pernicieuse à suivre, c'est ce que je vous ai fait voir. Enfin fausse conscience excuse inutile pour nous justifier devant Dieu: c'est la derniere partie.

III. PARTIE.

IL en faut convenir, Chrétiens: Dieu, qui est miséricordieux, aussi-bien que juste, ne nous feroit pas des crimes de nos erreurs, si c'étoient des erreurs involontaires & de bonne foi; & il n'y auroit point de pécheur qui n'eût droit de se prévaloir de sa fausse conscience, & qui ne pût avec raison l'alléguer à Dieu, comme une légitime excuse de son péché, si la fausse conscience avoit ce caractere de sincérité, dont je parle. Mais on

demande si elle l'a toujours, ou du moins si elle l'a souvent. Cette question est d'une extrême conséquence, parce qu'elle renferme une des régles, & j'ose dire des plus importantes régles, d'où dépend, dans l'usage & dans la pratique le discernement & le jugement exact que chacun de nous doit faire des actions de sa vie. Il s'agit donc de sçavoir, si ce caractére de bonne foi convient ordinairement aux consciences aveugles & erronées des pécheurs du siécle : ensorte qu'une conscience aveugle & erronée, à l'égard des pécheurs du siécle, puisse communément leur être un titre, pour se disculper & se justifier devant Dieu. Ah ! mes chers Auditeurs, plût à Dieu que cela fût ainsi ! un million de péchés cesseroient aujourd'hui d'être péchés; & le monde, sans grace & sans pénitence, se trouveroit déchargé d'une infinité de crimes, dont le poids a fait gémir de tout tems, & fait encore gémir les ames vertueuses.

Mais si cela étoit, reprend saint Bernard, pourquoi David, ce saint Roi, dans la ferveur de sa contrition, auroit-il demandé à Dieu, comme une grace, qu'il oubliât ses ignorances passées: voulant marquer par-là, celles qui avoient causé le désordre & la corruption de sa conscience ? *Delicta juventutis meæ, & ignorantias meas ne memineris.* N'auroit-il pas dû dire au contraire : Sei-

Psal. 24.

gneur, ſouvenez-vous de mes ignorances, & ne les oubliez jamais ? car puiſqu'elles me doivent tenir lieu de juſtification auprès de vous, il eſt de mon intérêt que vous en conſerviez le ſouvenir, & que vous les ayez toujours préſentes. Eſt-ce ainſi qu'il parle? non: il dit à Dieu, oubliez-les ; effacez-les de ce livre redoutable que vous produirez contre moi, quand vous me jugerez dans toute la rigueur de votre juſtice. Ne vous ſouveniez point alors du mal que j'ai fait, & que je n'ai pas connu ; puiſque de ne l'avoir pas connu, dans l'obligation où j'étois de le connoître, eſt déja un crime dont vous ſeriez en droit de me punir : *Et ignorantias meas ne memineris.* Il n'eſt donc pas vrai que l'ignorance, & par conſéquent la fauſſe conſcience, ſoit toujours une excuſe recevable auprès de Dieu.

Il y a plus, & je prétends qu'elle ne l'eſt preſque jamais, & que dans le ſiécle où nous vivons, c'eſt un des prétextes les plus frivoles: pourquoi ? par deux raiſons invincibles, & ſans replique. 1°. Parce que dans le ſiécle où nous vivons, il y a trop de lumiére, pour pouvoir ſuppoſer enſemble une conſcience dans l'erreur, & une conſcience de bonne foi. 2°. Parce qu'il n'y a point de fauſſe conſcience que Dieu dès maintenant ne puiſſe confondre par une autre conſcience droite, qui reſte en nous ; ou qui, quoique hors de nous,

s'éléve contre nous, malgré nous-mêmes. Encore un moment d'attention, & vous en allez être perſuadés.

Non, Chrétiens, dans un ſiécle auſſi éclairé que celui où Dieu nous a fait naître, nous ne devons pas préſumer qu'il ſe trouve aiſément parmi les hommes des conſciences erronées & au même-tems innocentes. Il y en a peu dans le monde de ce caractére, & dans le lieu où je parle, je ne craindrois pas d'avancer qu'il n'y en a abſolument point. Car ſans m'étendre en général ſur la propoſition, ſi vous, mon cher Auditeur, à qui je l'adreſſe en particulier, aviez été fidéle aux lumiéres de la grace que Dieu vous avoit abondamment communiquées, & ſi vous aviez uſé des moyens facilesqu'il vous avoit mis en mains pour vous éclaircir du fond de vos obligations; jamais ces erreurs, qui ont été la ſource de tant de déſordres, ne vous auroient aveuglé, ni n'auroient perverti votre conſcience. Souffrez que je vienne au détail. Par exemple, ſi avant que d'agir & de décider ſur des choſes eſſentielles, vous vous étiez défié de vous-même; ſi vous aviez eu, & que vous euſſiez voulu avoir un ami droit & Chrétien, qui vous eût parlé ſincérement & ſans ménagement; ſi vous aviez donné un libre accès à ceux dont vous pouviez apprendre la vérité; ſi votre délicateſſe, ou votre répugnance à les écouter,

ne leur avoit pas fermé la bouche ; ſi par-là les adulateurs ne s'étoient pas emparé de votre eſprit ; ſi parmi les Miniſtres du Seigneur qui devoient être pour vous les interprétes de ſa loi, vous aviez eu recours à ceux qu'il avoit plus libéralement pourvûs du don de la ſcience, & que l'on connoiſſoit pour tels ; ſi au lieu d'en choiſir d'intelligens, vous n'en aviez pas cherché d'indulgens & de complaiſans ; ſi juſques dans le tribunal de la pénitence, vous n'aviez pas préféré ce qui vous étoit commode à ce qui vous auroit été ſalutaire : cette fauſſe conſcience, que nous examinons ici, ne ſe ſeroit pas formée en vous. Elle n'eſt donc venue que de vos réſiſtances à la grace & aux vûes que Dieu vous donnoit. Elle ne s'eſt formée, que parce que vous avez vécu dans une indifférence extrême à l'égard de vos devoirs ; que parce que le dernier de vos ſoins a été de vous en inſtruire ; que parce qu'emporté par le plaiſir, occupé des vains amuſemens du ſiécle, ou accablé volontairement & ſans néceſſité de mille affaires temporelles, vous vous êtes peu mis en peine d'étudier votre Religion ; que parce qu'aimant avec excès votre repos, vous avez évité d'approfondir ce qui l'auroit évidemment, mais utilement troublé. Elle ne s'eſt formée, que parce que dans le doute vous vous en êtes raporté à votre propre ſens ; que

parce que vous vous êtes fait une habitude de votre préſomption, juſqu'à croire que vous aviez ſeul plus de lumieres que tous les autres hommes; que parce que vous vous êtes mis en poſſeſſion d'agir en effet toujours ſelon votre idée, rejetant de ſages conſeils, ne pouvant ſouffrir nul avis, ne voulant jamais être contredit, faiſant gloire de votre indocilité; & comme dit l'Ecriture, ne voulant rien entendre, ni rien ſçavoir, de peur d'être obligé de faire & de pratiquer : *Noluit intelligere ut benè ageret.* *Pſal. 35.*

C'eſt ainſi, dis-je, mon cher Auditeur, que ſuivant le torrent & le cours du monde, vous vous êtes fait une conſcience à votre gré, & vous êtes tombés dans l'aveuglement. Or n'êtes-vous pas le plus injuſte des hommes, ſi vous prétendez qu'une conſcience fondée ſur de tels principes, vous rende excuſable devant Dieu ? Cela ſeroit bon pour des ames payennes, enveloppées dans les ténébres de l'infidélité : cela ſeroit bon peut-être pour de certaines ames abandonnées à la groſſiéreté de leur eſprit; & par la deſtinée de leur état, vivant ſans éducation, & preſque ſans inſtruction. Mais pour vous, Chrétiens, qui vous piquez en tout le reſte d'intelligence & de diſcernement ; pour vous, que la lumiére, ſi je puis ainſi parler, inveſtit de toutes parts; pour vous à qui il eſt ſi facile d'être inſtruits de la vérité, & de

ſa connoître à fond : quel droit avez-vous de dire, que c'eſt l'erreur de votre conſcience qui vous a trompés ? Abus, mon cher Auditeur, excuſe vaine, & qui n'a point d'autre effet que de vous rendre encore plus criminel. C'eſt ce voile de malice dont parle l'Apôtre ; & quand vous vous en ſervez, vous ne faites qu'augmenter votre crime, en rejettant ſur Dieu ce que vous devez avec confuſion vous imputer à vous-même.

D'autant plus condamnables au tribunal de Dieu (remarquez bien ceci, s'il vous plaît, Chrétiens : c'eſt un ſecond titre dont Dieu ſe ſervira contre nous) d'autant plus condamnables, que Dieu dans le jugement qu'il fera de nous, ne nous jugera pas ſeulement ſur les erreurs de nos conſciences abſolument conſidérées ; mais ſur les erreurs de nos conſciences comparées à l'intégrité de la conſcience des payens ; mais ſur les erreurs de nos conſciences oppoſées à notre exactitude, & à notre ſévérité même pour les autres ; mais ſur les erreurs de nos conſciences comparées à la droiture des premieres vûes & des premieres notions que nous avons eûes du bien & du mal, avant que le péché nous eût aveuglés. Car tout cela, dit ſaint Auguſtin, ce ſont autant de régles pour former en nous une conſcience éclairée & pure, ou du moins pour l'y rétablir. Et parce que nous les aurons négligées ces régles,

ces régles deviendront contre nous autant de ſujets de condamnation. Ne ſerois-je pas heureux ſi je vous perſuadois aujourd'hui de vous les rendre utiles & néceſſaires ?

Dieu ſe ſervira de la conſcience des Payens, pour condamner les erreurs des Chrétiens. Ainſi Tertullien inſtruiſant les femmes Chrétiennes, les confondoit-il ſur certains ſcandales, dont quelques-unes, remplies de l'eſprit du monde, ne ſe faiſoient nulle conſcience ; & en particulier ſur cette immodeſtie dans les habits, ſur ces nudités criminelles, ſi contraires à la pudeur. Car n'eſt-il pas indigne, leur diſoit-il, qu'il y ait des payennes dans le monde plus régulieres là-deſſus & plus conſcientieuſes que vous ? N'eſt-il pas indigne que les femmes Arabes, dont nous ſçavons les mœurs & les coutumes, bien loin d'être ſujettes à de tels deſordres, les ayent toujours déteſtés comme une eſpéce de proſtitution ; & que vous, élevées dans le Chriſtianiſme, vous prétendiez les juſtifier par un uſage corrompu, dont le monde en vain s'autoriſe, puiſque Dieu l'a en horreur & le réprouve ? Or ſçachez, ajoûtoit ce Pere, que ces payennes & ces infideles ſeront vos juges devant Dieu. Et moi, Chrétiens Auditeurs, ſuivant la même penſée, je vous dis : N'eſt-il pas bien étrange & bien déplorable que nous nous permettions aujourd'hui impunément &

ſans remords, cent choſes dont nous ſçavons que les payens ſe ſont fait des crimes? que dans la juſtice, par exemple, on ne rougiſſe point de je ne ſçais combien de ruſes, de détours, de chicanes, que la probité de l'Aréopage n'auroit pas ſouffertes; que dans le commerce on veuille ſoutenir des uſures, que toutes les loix Romaines ont condamnées; que dans le Chriſtianiſme on veuille qualifier de divertiſſemens honnêtes, au moins permis, des ſpectacles, qui, ſelon le rapport de ſaint Auguſtin, rendoient infames dans le Paganiſme ceux qui les repréſentoient. D'où procédoient ces ſentimens? d'où procédoit la ſévérité de ces loix? ſinon de la rectitude naturelle de la conſcience; & c'eſt cette conſcience des payens qui réprouvera la nôtre. Car il eſt de la foi qu'ils s'éléveront contre nous au jugement dernier; & il eſt certain que cette comparaiſon d'eux à nous, & de nous à eux, ſera un des plus ſenſibles reproches de notre aveuglement.

N'allons pas ſi loin: nous avons une conſcience éclairée; pour qui? pour les autres; & aveugle, pour qui? pour nous-mêmes: une conſcience exacte pour les autres juſqu'au ſcrupule, & indulgente pour nous-mêmes juſqu'au relâchement. Que fera Dieu? il confrontera ces deux conſciences, pour condamner l'une par l'autre. Car il

eſt encore de la foi, que nous ſerons jugés, comme nous aurons jugé les autres ; & que Dieu prendra pour nous la même meſure, que nous aurons priſe pour eux.

Enfin, Dieu nous rappellera à ces premieres vûes, à ces notions ſi juſtes & ſi ſaintes, que nous avions du péché, avant que le péché nous eût aveuglés. Quelque renverſement qui ſe ſoit fait dans notre conſcience, nous n'avons pas oublié ce bienheureux état, où l'innocence de notre cœur jointe à l'intégrité de notre raiſon, nous dégageoit des illuſions & des erreurs du ſiécle : nous nous ſouvenons encore de ces idées primitives, qui nous faiſoient juger ſi ſainement des choſes par rapport à la loi de Dieu : ce péché que nous traitons maintenant de bagatelle, nous paroiſſoit un monſtre ; & c'étoit la conſcience qui nous inſpiroit ce ſentiment. Qu'eſt devenue cette conſcience ? comment s'eſt-elle ſi prodigieuſement changée ? c'étoit le fruit d'une éducation Chrétienne ; on l'avoit cultivée, on l'avoit perfectionnée par tant de ſages conſeils. Que nous diſoit-elle autrefois ? & pourquoi ne nous dit-elle plus ce qu'elle nous diſoit alors ? D'où eſt venue une corruption ſi générale & ſi fatale ? on ne nous reconnoît plus, & nous ne nous reconnoiſſons plus nous-mêmes. C'eſt, nous dira Dieu, que vous avez donné entrée à la paſſion, & que

la paſſion a étouffé toutes les ſemences de vertu que j'avois jettées dans votre ame. Or vous eſt-il pardonnable de n'avoir pas conſervé tant de bons principes, qui devoient vous ſervir de régles dans tout le cours de votre vie? Vous eſt-il pardonnable d'avoir éteint tant de lumieres, des lumieres ſi vives, des lumieres ſi pures, & de vous être volontairement plongés dans les ténébres d'une fauſſe conſcience?

C'eſt donc, mes chers Auditeurs, de ce déſordre de la fauſſe conſcience, que je vous conjure aujourd'hui de vous préſerver, ou de revenir. Pour cela, ſouvenez-vous de ces deux maximes, qui ſont d'une éternelle vérité, & ſur leſquelles doit rouler toute votre conduite: l'une, que le chemin du ciel eſt étroit; & l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conſcience large. La premiere eſt fondée ſur la parole de Jeſus-Chriſt: *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam*; & la ſeconde eſt évidente par elle-même. Pour peu que vous ſoyez Chrétiens, il n'en faudra pas davantage, pour vous faire prendre le deſſein d'une ſolide & parfaite converſion. Souvenez-vous qu'il eſt bien en votre pouvoir de former vos conſciences comme il vous plaît; mais qu'il ne dépend pas de vous, d'élargir la voie du ſalut. Souvenez-vous que ce n'eſt pas la voie de Dieu qui doit s'accommoder

Matt. 7.

à vos consciences ; mais que ce sont vos consciences qui doivent s'accommoder à la voie de Dieu. Or c'est ce qui ne se pourra jamais, tandis que vous les réglerez sur les maximes relâchées du siécle. Il faut qu'elles se resserrent, ou par une juste crainte, ou par une obéissance fidele, pour parvenir à ce dégré de proportion, sans lequel elles ne peuvent être que des consciences réprouvées. Si à mesure que vous vous licentiez dans l'observation de vos devoirs, le chemin du ciel devenoit plus large & plus spacieux; ah ! mon Frere, s'écrie saint Bernard, bien loin de vous troubler dans la possession de cette vie libre & commode, je vous y confirmerois en quelque sorte moi-même. A la bonne heure, vous dirois-je, puisque vous avez trouvé une route, & plus facile & aussi sûre, pour arriver au terme de votre salut, suivez-la hardiment ; & si vous le voulez, usez là-dessus de tous vos droits. Mais il n'en va pas ainsi : car l'Ecriture ne nous parle point de ce chemin large qui conduit à la vie. Il n'y a qu'une seule porte pour y entrer ; & l'Evangile nous apprend que pour passer par cette porte, il faut faire effort, *Contendite*. Faisons-le, Chrétiens, ce généreux effort : nous en serons bien payés par la gloire qui nous est promise, & que je vous souhaite, &c.

Luc. 13.

SERMON
POUR LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la ſévérité de la Pénitence.

Factum eſt verbum Domini ſuper Joannem Zachariæ filium in deſerto ; & venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptiſmum pœnitentiæ in remiſſionem peccatorum.

Le Seigneur fit entendre ſa parole à Jean fils de Zacharie dans le déſert ; & il alla dans tout le pays qui eſt le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémiſſion des péchés. En ſaint Luc, chap. 3.

SIRE,

CE n'étoit pas en vertu du baptême de ſaint Jean que les péchés étoient remis : mais le baptême de ſaint Jean étoit une préparation néceſſaire pour parvenir à la rémiſſion des péchés ; & ſans la rémiſſion des péchés, on ne pouvoit participer à la rédemption de Jeſus-Chriſt, ni profiter de ce bienfait ineſtimable. C'étoit par la pénitence qu'il

falloit ſe diſpoſer à le recevoir ; & cette pénitence depuis l'établiſſement de la loi Chrétienne, eſt communément appellée un ſecond baptême, comme le baptême, ſuivant la doctrine des Peres, étoit autrefois appellé la premiere pénitence.

Voilà pourquoi le divin Précurſeur prêche aujourd'hui le baptême de la pénitence avec tant de zéle : & puiſque nous ſommes à la veille de cette grande ſolemnité, où nous devons célébrer nous-mêmes la naiſſance du Sauveur des hommes, & la venue de ce Meſſie que Jean-Baptiſte annonçoit aux Juifs, je me trouve engagé, mes chers Auditeurs, à vous faire la même prédication. Le caractére de ce baptême, je veux dire, de cette pénitence Chrétienne, dont j'ai à vous parler, eſt, ſelon tous les Docteurs de l'Egliſe, l'eſprit de ſévérité. Car c'eſt en cela particuliérement, dit Pacien évêque de Barcelone, que la pénitence eſt différente du premier baptême. Matiére importante, & inſtruction néceſſaire, que je vous prie de ne pas négliger. Il n'eſt rien de plus ordinaire, ni rien de plus étrange, que de voir le relâchement ſe gliſſer juſques dans notre pénitence même ; & c'eſt ce déſordre que j'attaque dans ce diſcours, & que j'entreprends de corriger, après que nous aurons demandé le

ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie, *Ave, Maria.*

IL y a long-tems, & ce n'eſt pas ſeulement de nos jours, qu'il s'eſt élevé dans le monde, je dis dans le monde Chrétien, des conteſtations touchant la ſévérité de la pénitence, conſidérée de la part des Prêtres, qui ſont les vicaires de Jeſus-Chriſt, & qui ont été établis de Dieu, pour en être les miniſtres & les diſpenſateurs. Il n'eſt rien de plus fameux dans l'hiſtoire de l'Egliſe, que le différend qui s'émut ſur ce point entre les Novatiens, & la ſecte qui leur étoit oppoſée. Les uns vouloient que l'on admît indifféremment à la pénitence toutes ſortes de pécheurs; & les autres prétendoient au contraire, qu'on n'y en devoit recevoir aucun. Ceux-là corrompoient la pénitence par un excès de relâchement; & ceux-ci en détruiſoient tout-à-fait l'uſage par un excès de ſévérité. L'Egliſe inſpirée du Saint Eſprit, ſuivant ſa conduite ordinaire, prit le milieu entre ces deux extrêmités; & par le tempérament qu'elle y apporta, en modérant la rigueur des uns, & en corrigeant la trop grande facilité des autres, elle réduiſit la pénitence, diſons mieux, l'adminiſtration du ſacrement de la pénitence, aux juſtes bornes où le ſouverain Prêtre Jeſus-Chriſt avoit prétendu la renfermer.

Or cette importante queſtion, tant agitée alors, s'eſt enſuite renouvellée preſque dans tous les ſiécles; & nous l'avons vûe ſe réveiller dans le nôtre, non pas avec le même éclat, ni avec des ſuites ſi funeſtes; à Dieu ne plaiſe! mais toujours avec le même partage de ſentimens, & la même diverſité de conduite. Ceux-là ont pris le parti de la ſévérité, mais d'une ſévérité ſans meſure: & ceux-ci le parti de la douceur, mais d'une douceur quelquefois dangereuſe, ſoit pour le miniſtre de la pénitence, ſoit pour le pécheur pénitent.

Je n'ai garde, Chrétiens, de m'engager aujourd'hui dans cette controverſe, ni d'entreprendre de décider un point qui ne vous regarde pas directement, & qui ne peut ſervir à votre édification. Car il vous ſeroit bien inutile de ſçavoir comment, & par quelles régles les prêtres doivent adminiſtrer la pénitence, pendant que vous ignorez de quelle maniere vous devez vous-mêmes la pratiquer: & d'ailleurs, l'expérience nous apprend aſſez, que ces ſortes de matieres traitées dans la chaire, & par-là ſoumiſes au jugement du public, n'ont point d'autre effet que de diviſer les eſprits, & de faire que les peuples, qui doivent être jugés par les prêtres dans le ſaint tribunal, deviennent eux-mêmes les juges des prêtres; car voilà ſouvent où tout aboutit.

Tel s'inquiéte de ce que les Prêtres ne font pas leur devoir dans le ſacrement de la pénitence, qui ſe met très-peu en peine d'y faire le ſien. Tel accuſe les prêtres de foibleſſe & de corruption dans leur morale, qui n'accomplit pas même ce que lui impoſe la morale la moins étroite. On voudroit en général des prêtres ſévéres & zélés, tandis qu'en particulier on n'a pas le moindre zéle, ni la moindre ſévérité pour ſoi-même.

Cependant, Chrétiens, c'eſt ſur-tout dans le pécheur que doit être la ſévérité de la pénitence; puiſque c'eſt dans le pécheur qu'eſt le déſordre du péché. Si les prêtres doivent avoir de la ſévérité, ce n'eſt que pour ſuppléer à celle qui nous manque. Car que peut ſervir toute la ſévérité des prêtres, quelque pure & quelque ſainte qu'elle ſoit, ſi elle n'eſt pas précédée ou du moins accompagnée de la nôtre?

Ne parlons donc point de la ſévérité de la pénitence par rapport aux miniſtres que Dieu à choiſis, & qu'il a revêtus de ſon pouvoir, pour être dans le ſacré tribunal comme ſes lieutenans & les défenſeurs de ſes intérêts. S'il y a dans l'exercice de leur miniſtére quelques abus à réformer, laiſſons-en le ſoin aux Prélats, & à ceux qui ont autorité dans l'Egliſe. Mais nous, ne penſons qu'à nous-mêmes, puiſque nous ne devons répondre que de nous mêmes. Or je dis que

le grand principe qui doit animer & régler notre pénitence, c'eſt la ſévérité; ſévérité néceſſaire, & ſévérité douce. Appliquez-vous, & concevez mon deſſein. Je prétends que la pénitence priſe par rapport à nous, doit être ſévére : c'eſt de quoi il faut convaincre vos eſprits, & ce que je ferai dans le premier point. Mais parce que cette ſévérité pourroit rebuter vos cœurs, j'ajoûte que plus notre pénitence eſt ſévére, plus dans ſa ſévérité même elle devient douce; je vous le montrerai dans le ſecond point. Néceſſité d'une pénitence ſévére, douceur d'une pénitence ſévére : c'eſt tout le ſujet de votre attention.

I. PARTIE. QUelque relâchement que le péché ait introduit dans le Chriſtianiſme, il eſt aiſé de comprendre, pour peu que l'on connoiſſe la nature de la pénitence, qu'elle doit être ſévére de la part du pécheur; & la raiſon qu'en apporte ſaint Auguſtin, eſt convaincante. Car, dit ce Pere, qu'eſt-ce que la pénitence? c'eſt un jugement, mais un jugement dont la forme a quelque choſe de bien particulier. Et en effet, ſi vous me demandez quel eſt celui qui y préſide en qualité de juge; je vous réponds, que c'eſt celui qui y paroît en qualité de criminel, je veux dire, le pécheur même : *Aſcendit homo adversùm ſe tribunal mentis ſuæ* : l'hom-

Aug. lib. 50. homil

l'homme s'érige un tribunal dans ſon propre cœur : il ſe cite devant ſoi-même, il ſe fait l'accuſateur de ſoi-même, il rend des témoignages contre ſoi-même ; & enfin animé d'un zéle de juſtice, il prononce lui-même ſon arrêt. Voilà la véritable & parfaite idée de la pénitence Chrétienne.

Mais, me direz vous, ſaint Auguſtin parlant ailleurs du jugement de Dieu, dit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'être juge dans ſa propre cauſe. Il eſt vrai, Chrétiens ; il n'appartient qu'à lui de l'être d'une maniére indépendante, de l'être avec un pouvoir abſolu, de l'être ſouverainement & ſans appel. Or l'homme, en ſe jugeant lui-même par la pénitence, eſt bien éloigné d'avoir ce caractére de juriſdiction. Il ſe juge, mais en qualité ſeulement de délégué, & comme tenant la place de Dieu. Il ſe juge, mais en vertu ſeulement de la commiſſion que Dieu lui en a donnée. Il ſe juge, mais avec toute la dépendance d'un juge inférieur à l'égard d'un juge ſouverain. Différences bien eſſentielles, & qui ſervent à établir la vérité que je vous prêche : ſçavoir, que notre pénitence doit être exacte & rigoureuſe. Car écoutez trois raiſonnemens que je forme de ce principe. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même ; il doit donc ſe juger dans la rigueur. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas

d'un autre, mais de soi-même ; il doit donc dans ses jugemens prendre le parti de la sévérité. Du jugement que l'homme fait de lui-même dans la pénitence, il y a appel à un autre jugement supérieur, qui est celui de Dieu; il doit donc y procéder avec une équité inflexible. Développons ces trois pensées, & suivez-moi.

Je le dis, Chrétiens, & il est vrai : l'homme pécheur tient la place de Dieu, quand il se juge lui-même par la pénitence ; & c'est ce que Tertullien nous déclare en termes formels. La pénitence, dit-il, est une vertu, qui doit faire en nous la fonction de la justice de Dieu, & de la colére de Dieu : de la justice de Dieu, pour nous condamner ; & de la colére de Dieu, pour nous punir : car c'est là le sens de ces admirables paroles ; *Pœnitentia Dei indignatione fungitur :* une vertu qui doit prendre contre nous les intérêts de Dieu ; qui doit réparer en nous les injures faites à Dieu ; qui aux dépens de nos personnes, doit venger & appaiser Dieu ; qui à mesure que nous sommes plus ou moins coupables, doit nous faire plus ou moins sentir l'indignation & la haine de Dieu : je dis cette haine parfaite qu'il a du péché ; & cette sainte indignation, qu'il ne peut s'empêcher, parce qu'il est Dieu, de concevoir contre le pécheur. Si la pénitence est conforme à la droite raison, c'est-à-dire,

Tertul. de Pœnit.

ſi elle eſt ce qu'elle doit être, en voilà le vrai caractére. Or je vous demande : ce caractére peut-il lui convenir, à moins qu'elle ne penche vers la rigueur, & qu'elle ne nous inſpire contre nous-mêmes ce zéle de ſévérité qui lui eſt ſi propre ?

A parler ſimplement, & dans les termes les plus éloignés de l'amplification, à quoi dans le ſujet que je traite je fais profeſſion de renoncer ; dites-moi, Chrétiens : une lâche & molle pénitence a-t-elle quelque choſe qui reſſemble à cette indignation de Dieu ? Entre la pénitence d'un homme mondain, & la juſtice de Dieu vindicative, y-a-t-il quelque proportion ? ou plûtôt, dans l'énorme & monſtrueuſe oppoſition qui ſe trouve entre l'extrême ſévérité de celle-ci, & les honteux relâchemens de celle-là, l'une peut-elle être ſubſtituée à l'autre, & s'il m'eſt permis de m'exprimer de la ſorte, devenir l'équivalent de l'autre ? Ah ! mes chers Auditeurs, oſerions-nous le dire ? oſerions-nous même le penſer ? Il s'enſuit donc que notre pénitence alors, non-ſeulement n'eſt point dans ce degré de perfection qui en pourroit relever infiniment le mérite & la gloire devant Dieu ; mais qu'à la bien examiner dans ſes principes, & ſelon l'exacte meſure qu'elle doit avoir, elle n'eſt pas même abſolument recevable. Pourquoi ? parce qu'elle n'a nulle conformité à ſon ſou-

verain modéle, & que la régle de Tertullien ne peut lui être appliquée : *Pœnitentiâ Dei indignatione fungitur.* Quand je ne conſulterois que le bon ſens, c'eſt ainſi que je conclurois.

Approfondiſſons cette penſée; & puiſque la fin de la vraie pénitence doit être de condamner & de punir le péché, imaginons-nous, mes Freres, reprend ſaint Auguſtin, que Dieu a fait un pacte avec nous & qu'il nous a dit : Il faut, ou que vous vous jugiez vous-mêmes, ou que malgré vous-mêmes vous ſoyez jugés ; que vous vous jugiez vous-mêmes dans cette vie, ou que malgré vous, vous ſoyez jugés à la mort. Je vous en laiſſe le choix. Il eſt impoſſible que vous évitiez l'un & l'autre, parce que tout péché attire un jugement après ſoi ; mais l'un ou l'autre me ſuffira, & je m'en tiendrai également ſatisfait. Il dépend donc maintenant de vous, ou d'être jugés par moi, ou de ne l'être pas. Car ſi vous vous jugez vous-mêmes par la pénitence, dès-là vous n'êtes plus reſponſables à ma juſtice ; & tout pécheurs que vous êtes, ma juſtice n'a plus d'action contre vous. Au contraire, ſi vous ne vous jugez pas, ou ſi vous vous jugez mal, le droit que j'ai de vous juger ſubſiſte néceſſairement : & comme Dieu, je ſuis obligé par le devoir de ma providence à le maintenir dans toute ſon étendue.

C'eſt ainſi que Dieu nous parle : & en quel endroit de l'Ecriture nous propoſe-t-il une telle condition? dans tous les livres des Prophétes; mais plus expreſſément dans cet excellent paſſage de l'Épître aux Corinthiens, où S. Paul inſtruiſant les premiers fidéles, leur donnoit cet important avis : *Quòd ſi noſmetipſos dijudicaremus, non utique judicaremur*; ſçachez, mes Freres, que ſi nous voulions bien nous juger nous-mêmes, nous ne ſerions jamais jugés de Dieu. C'eſt pour cela que les Peres de l'Egliſe ont ſi hautement exalté le mérite de la pénitence, en diſant qu'elle a le pouvoir de nous affranchir en quelque ſorte de la juriſdiction de Dieu. Ah! s'écrioit S. Bernard, que ce jugement que je fais de moi-même, m'eſt avantageux, puiſqu'il me ſouſtrait au jugement de mon Dieu, qui eſt ſi terrible ! *Quàm bonum pœnitentiæ judicium, quod diſtricto Dei judicio me ſubducit*? Oui, ajoûtoit cet homme de Dieu, je veux, quoique pécheur, quoique chargé d'iniquité, me préſenter devant ce formidable juge : mais je veux m'y préſenter déja tout jugé, afin qu'il ne trouve plus rien à juger en moi, parce que je ſçais bien, & qu'il m'a lui-même aſſûré, qu'il ne jugera jamais ce qui aura une fois été jugé. *Volo vultui iræ judicatus præſentari, non judicandus; quia bis non judicat in idipſum.*

I. Cor. 11. 31.

Bernard.

Idem.

Or cela ſuppoſé, Chrétiens, n'ai-je pas rai-

ſon de dire, que la ſévérité du pécheur envers lui-même eſt une qualité eſſentielle à la pénitence? Car que fais-je, pourſuit S. Bernard, & voici ce que chacun de nous doit s'appliquer, pour ſe mettre dans les diſpoſitions que demande la ſolemnité prochaine: que fais-je, ſoit lorſque je me préſente devant Dieu au tribunal de la pénitence, ſoit lorſque je pratique cette ſainte vertu dans le ſecret de mon ame? Je fais, ou je dois vouloir faire ce que Dieu fera un jour, quand il me jugera: & que fera-t-il alors? Un jugement ſévére de ma vie, qui ne pourra être ni obſcurci par l'erreur, ni affoibli par la paſſion, ni corrompu par l'intérêt. Un jugement, où Dieu, pour être irréprochable dans ſes arrêts, employera toute la pénétration de ſon entendement divin, & toute l'in-
Pſal. 50. tégrité de ſa volonté adorable : *Ut vincas cùm judicaris.* En un mot, un jugement, où Dieu, malgré moi-même, découvrira toute mon iniquité, & ne me fera nulle grace. Car il eſt de la foi, qu'il me jugera ainſi. Il faut donc, ſi je veux prendre l'eſprit de pénitence, que je faſſe quelque choſe de ſemblable. Et puiſque voici le tems, où je dois entrer en jugement avec moi-même pour me préparer à la naiſſance de mon Sauveur; il faut, autant qu'il m'eſt poſſible, que j'imite les procédures de la juſtice de Dieu contre moi-même: c'eſt-à-dire, que je commence dès-

aujourd'hui à bien connoître l'état de mon ame, à en développer les plis & les replis les plus cachés, à ſonder la profondeur de mes plaies: que je conſidére cet examen, comme devant être pour moi un ſupplément de celui de Dieu, & par conſéquent comme l'affaire de ma vie la plus importante, & celle qui exige de moi une attention plus ſérieuſe: que pour cela je ramaſſe toutes les lumieres de mon eſprit, afin de me juger, s'il ſe peut, auſſi parfaitement que Dieu me jugera, afin de diſcerner mes fautes auſſi exactement & avec la même équité qu'il les diſcernera, afin d'exercer ſur moi la même cenſure qu'il exercera: que pour faire cette action dignement, je ſois réſolu de n'y conſulter ni mon amour propre, ni la prudence de la chair, ni la politique du monde, ni l'exemple, ni la coûtume, ni les idées du ſiécle, ni mes préjugés; mais d'y écouter ma ſeule conſcience, la foi ſeule, la religion ſeule: que je prenne la balance en main, non pas celle des enfans des hommes, qui eſt une balance trompeuſe: *Mendaces filii hominum in ſtateris*; mais la balance du ſanctuaire, où je dois être peſé, auſſi-bien que l'infortuné Roi de Babylone. *Pſal. 61.*

Car ſi j'y procéde autrement, c'eſt-à-dire, ſi juſques dans le ſacré tribunal je me flatte moi-même, ſi j'uſe de diſſimulation avec moi-même, ſi je ſuis d'intelligence avec ma

paſſion, ſi je me prévaux contre Dieu de ma fragilité, ſi je qualifie mes péchés de la maniére quil me plaît, adouciſſant les uns, déguiſant les autres, donnant à ceux-ci l'apparence d'une droite intention, couvrant ceux-là du prétexte d'une malheureuſe néceſſité; ſi je décide toujours en ma faveur; ſi dans les doutes qui naiſſent ſur certaines injuſtices que je commets, & qui attirent après elles des obligations onéreuſes, je conclus dans tous mes raiſonnemens à ma décharge; enſorte que quelque injure, ou quelque dommage qu'ait reçû de moi le prochain, je ne me trouve jamais obligé, ſelon mes principes, à nulle réparation: enfin, ſi pour ne me pas engager dans une diſcuſſion & une recherche qui me cauſeroit un trouble fâcheux, mais un trouble ſalutaire, mais un trouble néceſſaire, je me contente d'une revûe précipitée, & je m'étourdis ſur les difficultés de ma conſcience, plûtôt que je ne les éclaircis; ſi c'eſt ainſi que je me comporte: ah! ma pénitence n'eſt plus qu'une pénitence chimérique, & réprouvée de Dieu. Pourquoi? parce qu'elle n'eſt pas, comme elle le doit être, conforme au jugement de Dieu. Dieu & moi, nous avons deux poids, deux meſures différentes; & c'eſt ce que l'Ecriture appelle iniquité & abomination.

En effet, Chrétiens, Dieu nous jugera bien autremeut: cette lâche & molle procédure

que nous obſervons à notre égard dans la pénitence, n'eſt point celle que Dieu ſuivra dans ſon jugement. Si cela étoit, en vain voudroit-on nous le faire craindre : en vain auroit-il fait aux Saints, & feroit-il encore aux ames vertueuſes tant de frayeur. Car s'il pouvoit s'accorder avec tous nos ménagemens, avec tous nos déguiſemens, avec tous nos adouciſſemens, qu'auroit-il alors de ſi terrible ? & comment ſeroit-il vrai, que les jugemens de Dieu ſont ſi éloignés de ceux des hommes ? Mais la foi m'empêche bien de me flater d'une ſi vaine eſpérance. Car elle me repréſente ſans ceſſe ces deux vérités eſſentielles, que le jugement de Dieu eſt infiniment rigoureux, que le jugement de Dieu doit être le modéle & la régle de ma pénitence ; d'où elle me fait conclure malgré moi, que ma pénitence eſt donc fauſſe & imaginaire, ſi elle n'eſt accompagnée de cet eſprit de zéle & de rigueur, avec lequel je dois me juger moi-même & me condamner.

Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui faiſoit faire à David cette priere ſi ſenſée, lorſqu'il demandoit à Dieu, comme une grace particuliere, de ne permettre pas que jamais ſon cœur conſentît à ces paroles de malice, c'eſt-à-dire, à ces prétextes que le démon nous ſuggére pour notre propre juſtification, & pour nous ſervir d'excuſes

Pſ. 140. dans nos péchés : *Ne declines cor meum in verba malitiæ, ad excuſandas excuſationes in peccatis.* Et parce que l'expérience lui avoit appris, que la plûpart des hommes donnent dans ce piége, & que le monde eſt plein de ces faux élûs, car c'eſt ainſi qu'il les appelloit, qui en traitant même avec Dieu, ont toujours raiſon, ou prétendent toujours l'avoir : ce ſaint Roi proteſtoit à Dieu, qu'il ne vouloit point de communication ni de *Ibidem.* ſociété avec eux : *cum hominibus operantibus iniquitatem, & non communicabo cum electis eorum.*

Mais qui ſont ces élûs du ſiécle, demande S. Auguſtin, expliquant ce paſſage du pſeau- *Auguſt.* me : *Qui ſunt iſti electi ſaculi?* Ce ſont, répond ce Pere, certains eſprits prévenus, auſſi-bien que le Phariſien, d'un orgueil ſecret; qui ne ſe connoiſſant pas, jugent toujours favorablement d'eux-mêmes, & ſe tiennent sûrs de leur probité; qui ne ſe défient, ni de leurs erreurs, ni de leurs foibleſſes; qui de leurs vices, ſe font des vertus; qui ſéduits par leurs paſſions, prennent la vengeance pour un acte de juſtice, la médiſance pour zéle de la vérité, l'ambition pour attachement à leur devoir; qui s'avouent bien en général les plus grands pécheurs du monde, mais ne conviennent jamais en particulier d'avoir manqué : en un mot, qui ſe juſtifient ſans ceſſe devant Dieu, & ſe croient irrépréhenſibles devant

ſès hommes. Car c'eſt l'idée que nous en donne ſaint Auguſtin : par où il nous fait entendre, que de tout tems il y a eu des eſprits de ce caractére. Elûs du ſiécle, qui cherchant à autoriſer leurs déſordres, dès-là n'ont nulle diſpoſition à s'en repentir, beaucoup moins à y renoncer ; en quoi néanmoins conſiſte la pénitence. L'un, ajoutoit le même Docteur, impute aux aſtres le déréglement de ſa vie ; comme ſi la conſtellation de Mars étoit la cauſe de ſes violences, ou celle de Venus de ſes débauches: *Venus in me adulterium fecit, ſed non ego.* L'autre imbû de l'erreur des Manichéens, ſoutient que ce n'eſt pas lui qui péche ; mais la nation des ténébres qui péche en lui : *Non ego peccavi, ſed gens tenebrarum.* Tel étoit alors le langage des hérétiques, qui, comme remarque ſaint Auguſtin, n'alloit qu'à fomenter la préſomption & l'impénitence de l'homme, & à rendre Dieu-même auteur du péché ; & tel eſt encore aujourd'hui, quoique ſous d'autres expreſſions & ſous des termes plus ſimples, le langage des mondains, j'entends de ces mondains ſi indulgens pour eux-mêmes, & ſi lâches dans la pratique & l'uſage de la pénitence. *Ibidem.* *Ibidem.*

Car dites-moi, Chrétiens : quand un pécheur, aux piés du miniſtre de Jeſus-Chriſt, confeſſe qu'à la vérité il eſt ſujet à tel déſordre, mais que ce déſordre eſt un foible, qui

mérite plus de compaſſion que de blâme ; que c'eſt l'effet d'un tempérament, d'une complexion qui prédomine en lui, & dont il n'eſt pas le maître: quand il parle de la ſorte, ne tombe-t-il pas dans le ſentiment de ceux qui s'en prenoient à la fatalité de leur étoile, & qui diſoient : *Venus in me adulterium fecit, ſed non ego.* Et quand un autre, pour ſe diſculper de ſes crimes, reconnoît d'abord qu'il les a commis ; mais du reſte ajoute, que dans le monde il y a une certaine corruption dont on ne peut ſe préſerver ; que c'eſt le malheur du monde, & qu'il faudroit n'être pas du monde pour en être exempt : qu'eſt-ce que le monde dans ſa penſée, ſinon la nation des ténébres, dont parloit le Manichéen ? *Non ego peccavi, ſed gens tenebrarum.* Voilà les prétendues défenſes des élûs du ſiécle : *Defenſiones iſtæ ſunt electorum ſæculi.* Défenſes encore une fois auſſi injurieuſes à la ſainteté de Dieu, qu'elles ſont propres à entretenir le libertinage de l'homme.

Ibidem.

Ah ! mes Freres, concluoit S. Auguſtin, jugeons-nous plutôt dans la rigueur de la pénitence, & par-là nous glorifierons Dieu en nous condamnant nous-mêmes. Diſons à Dieu comme David, dans l'eſprit d'une humilité ſincére : guériſſez mon ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous : *Sana animam meam, quia peccavi tibi.* Oui, j'ai péché, & ce n'eſt ni mon naturel, ni

Ps. 40.

mon tempérament que j'en accuſe ; il ne tenoit qu'à moi de le régler, & je ſçavois aſſez, quand je voulois, le tenir dans l'ordre : cette paſſion qui m'a dominé au préjudice de votre loi, n'a jamais eu ſur moi d'empire au préjudice de mes intérêts. Elle étoit ſouple & ſoumiſe à ma raiſon, quand j'en craignois les conſéquences devant les hommes, & elle n'avoit ni emportemens, ni ſaillies que je ne réprimaſſe, quand je croyois qu'il y alloit de ma réputation ou de ma fortune. J'ai péché contre vous, *peccavi tibi* ; & j'aurois tort de m'en prendre au monde : car le monde, tout pernicieux qu'il eſt, n'a eu d'aſcendant ſur moi, qu'autant qu'il m'a plû de lui en donner. Et en effet, cent fois pour me ſatisfaire moi-même, je l'ai mépriſé ; cent fois par vanité & par caprice, je me ſuis affranchi de ſon empire, & je me ſuis mis au-deſſus de ſes coutumes & de ſes loix. Si je vous avois aimé, ô mon Dieu, autant que j'aimois une gloire mondaine, autant que j'aimois des biens périſſables, autant que j'aimois la vie ; le monde avec toute ſa malignité, ne m'auroit jamais perverti. Je ne ſerois donc pas de bonne foi, ſi je prétendois par-là juſtifier mon infidélité. Voyez-vous, pécheur dit ſaint Auguſtin, comment vous honorez votre Dieu à meſure que vous vous faites juſtice, & une juſtice ſévére, en vous reſſer-

rant dans les bornes étroites de la pénitence ? *Vides quomodò ſic pateat laus Dei, in qua anguſtiabaris cùm te velles defendere.*

Auguſt. Ibidem.

Mais eſt-il rien de plus naturel que de ſe faire grace à ſoi-même ? & puiſque dans la pénitence où je tiens la place de Dieu, je deviens moi-même mon juge, qu'y a-t-il de plus pardonnable que de ne pas agir contre moi avec toute la rigueur de la juſtice ? Ah! Chrétiens, je l'avoue, il n'eſt rien de plus naturel que de s'épargner ſoi-même. Mais c'eſt juſtement de-là que je tire une ſeconde raiſon pour nous convaincre que la pénitence doit être ſévére de notre part : je dis, parce que nous avons tant de penchant, & que nous ſommes ſi fortement portés à nous aimer nous-mêmes, & à nous ménager. Car il faut que la pénitence ſurmonte en nous ce fonds d'amour propre, & elle ne le peut faire, que par une ſainte rigueur. En effet s'il étoit queſtion de juger les autres, & de prononcer ſur les actions du prochain, je n'aurois garde de vous exhorter à la ſévérité ; je ſçais qu'alors nous ne ſommes que trop exacts, & trop enclins à cenſurer & à condamner : mais quand il s'agit de nous-mêmes, dont nous ſommes idolâtres, & pour qui nous avons, non-ſeulement des tendreſſes, mais des délicateſſes infinies : quel parti plus raiſonnable & plus ſûr puis-je vous propoſer, que celui d'une rigueur ſage, mais inflexible ?

N'avez-vous pas éprouvé cent fois, que les injures les plus légéres nous paroiſſent des outrages, dès qu'elles s'adreſſent à nous; & qu'au contraire les outrages les plus réels, quelquefois mêmes les plus ſanglants, s'anéantiſſent pour ainſi dire dans notre eſtime, & ſe réduiſent à rien, quand ils ne touchent que les autres? Qui fait cela, ſinon cet amour de nous-mêmes, qui nous aveugle dans nos jugemens; & le moyen de le combattre, que par une pénitence rigoureuſe? Hélas, mes Freres, nous ſçavons ſi bien colorer nos défauts; nous ſommes ſi adroits à les couvrir, & à les excuſer; ce que Dieu, ce que les hommes condamnent en nous, c'eſt ſouvent ce qui nous y plaît davantage, & de quoi nous nous applaudiſſons. Que ſera-ce donc de notre pénitence, ſi nous ne corrigeons pas cet inſtinct de la nature corrompue, par une régle plus droite, quoique moins commode? A quelles illuſions ſerons-nous ſujets? combien de péchés laiſſerons-nous impunis? combien d'autres ne condamnerons-nous qu'à demi? Défions-nous de nous-mêmes: ne nous écoutons jamais nous-mêmes. Avec une telle précaution nous ne ſerons encore que trop expoſés aux piéges & aux artifices de cet amour propre qui ſe gliſſe par-tout, & dont nous avons tant de peine à nous défendre.

Mais la grande & derniere raiſon, mes

chers Auditeurs, celle qui nous engage plus indiſpenſablement à la ſévérité de la pénitence, & qui demanderoit ſeule un diſcours entier, c'eſt que le jugement que nous portons contre nous-mêmes, n'eſt point un jugement ſouverain ni définitif, mais un jugement ſubordonné, un jugement dont il y a appel ; appel dis-je, au tribunal de Dieu : un jugement, dont les nullités & les abus doivent ſervir de matiére à un autre jugement ſupérieur, que nous ne pouvons éviter. Car c'eſt-là Chrétiens, c'eſt à ce redoutable tribunal où nous comparoîtrons tous, que nous devons être jugés en dernier reſſort : c'eſt-là que notre Dieu, qui par ſa prééminence & par ſa grandeur, eſt le juge de tous les jugemens, réformera un jour lès
Pſal. 74. nôtres : *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo.* A quoi ſur-tout s'attachera-t-il dans ce dernier jugement, & quelle ſera ſa principale occupation ? Sera-ce de juger nos crimes ? Non, répond S. Chryſoſtome : mais ſa premiere fonction, celle qui marquera davantage la ſupériorité de ſon être & de ſa ſuprême puiſſance, ſera de juger les jugemens que nous aurons rendus contre nos crimes ; de rechercher les accuſations que nous en aurons faites ; de condamner, pour ainſi dire, nos condamnations, de nous punir de nos punitions ; en un mot, de nous faire repentir de nos repentirs mêmes : car

voilà proprement le ſens de cette parole: *ego juſtitias judicabo.* Nous nous croyons à couvert & en ſûreté ſous le voile de ces prétendues pénitences: mais ce voile n'aura caché que notre confuſion & notre honte. Nous regardons ces confeſſions de nos péchés, ſuivies de quelques ſatisfactions légéres qu'on nous a impoſées comme autant de juſtices envers Dieu : mais Dieu nous fera voir que ſouvent ç'ont été d'énormes injuſtices ; & c'eſt de ces fauſſes juſtices, ou plûtot de ces injuſtices véritables, qu'il nous demandera compte.

Ah ! Chrétiens, que nous ſervira de nous être tant flattés & tant épargnés ? que nous ſervira d'avoir trouvé, & peut-être cherché dans les miniſtres de Jeſus-Chriſt des hommes indulgens & faciles ? De diſpenſateurs qu'ils étoient des myſteres de Dieu, que nous ſervira d'en avoir fait les complices de notre lâcheté? Les condeſcendances qu'ils auront eues pour nous, ces graces précipitées que nous en aurons obtenues, de quel uſage nous ſeront-elles ? Dieu les ratifiera-t-il ? ce qu'ils auront délié ſur la terre, en relâchant ainſi les droits de Dieu, ſera-t-il délié dans le ciel ? le pouvoir des clefs, qui leur a été donné, va-t-il juſques-là ? Non, non, dit l'Ange de l'Ecole, S. Thomas, le tribunal de la pénitence où ils préſident, eſt bien dans un ſens le tribunal de la miſéri-

corde; mais le tribunal de la miſéricorde de Dieu, & non de leur miſéricorde, ni de la nôtre; moins encore de la nôtre. Car ſi par un défaut de zéle, leur miſéricorde vient à s'y mêler; ou ſi par un aveuglement d'eſprit nous y faiſions entrer la nôtre: je le répéte, Chrétiens, & malheur à moi, ſi je ne vous en avertiſſois pas, comme dit l'Apôtre, à tems & à contre-tems; de ce tribunal de la miſéricorde de Dieu, nous devons paſſer au tribunal de la juſtice, mais d'une juſtice ſans miſéricorde. Voilà le fondement que vous devez poſer: fondement ſur lequel les premiers fidéles appuyoient cette ſévérité de diſcipline, qui s'obſervoit parmi eux.

Tertull. *Apud nos*, diſoient-ils, au rapport de Tertullien, *diſtrictè judicatur, tanquam apud certos de divino judicio*: nous nous jugeons exactement & ſévérement, parce que nous ſçavons qu'il y a une juſtice rigoureuſe qui nous attend, & que nous avons toujours en vûe. Auſſi, ajoûte S. Chryſoſtome, le juge inférieur & ſubalterne doit toujours juger ſelon la rigueur de la loi: il n'appartient qu'au ſouverain de pardonner; & le ſeul moyen d'obtenir grace, eſt de ne ſe l'accorder pas.

Sévérité raiſonnable: car il ne faudroit ici, Chrétiens, que notre ſeule raiſon pour nous convaincre. Si ces heureux ſiécles de la premiere ferveur du Chriſtianiſme duroient encore, où un ſeul péché, de la nature mê-

me de ceux que notre relâchement a rendus ſi communs, étoit expié par les exercices les plus laborieux, & tout enſemble les plus humilians d'une pénitence de pluſieurs années; peut-être nous pourroit-il venir dans l'eſprit, qu'une telle ſévérité paſſeroit les bornes; & ce ſeroit à moi, comme défenſeur des intérêts de Dieu, à la juſtifier; ce ſeroit à moi à vous faire entendre, que bien loin qu'il y eût de l'excès dans cette ſévérité évangelique, les premiers Chrétiens étoient au contraire fortement perſuadés, que les droits de Dieu, qu'il s'agit de réparer dans la pénitence, vont encore bien au-delà; que jamais l'Egliſe n'a ſuivi des régles plus ſages; & que ſi dans les derniers tems notre extrême délicateſſe l'a forcée en quelque ſorte à les mitiger, c'eſt ce qui relève ces régles mêmes, je veux dire, d'avoir été dans leur inſtitution auſſi raiſonnables, que nous avons depuis ceſſé de l'être.

Mais nous n'en ſommes plus là, mes chers Auditeurs; & je n'ai plus beſoin, ni de la docilité de votre foi, ni de votre ſoumiſſion à la conduite de l'Egliſe, pour vous faire approuver ce qu'il y a de plus ſévére dans la pénitence. Encore une fois, elle n'a plus rien de ſévére, que ce que votre raiſon-même vous preſcrit; ou pour parler plus juſte, ce qu'elle a déſormais de plus ſévére, c'eſt ce que votre raiſon-même vous preſcrit.

Oui, mes Freres, en quoi consiſte, & a toujours consiſté ſon eſſentielle ſévérité, c'eſt de nous réduire aux bornes étroites de la raiſon que Dieu nous a donnée ; & quand nous en ſommes ſortis, de nous y faire rentrer, en nous obligeant à être raiſonnables contre nous-mêmes, & aux dépens de nous-mêmes. Car c'eſt-là ce qui nous coûte ; & ce que nous trouvons de plus difficile dans la pénitence : de nous interdire tout ce que notre propre raiſon nous fait connoître, ou péché, ou cauſe du péché ; d'arracher de nos cœurs des affections que nous jugeons nous-mêmes criminelles, & ſources du péché ; de renoncer à mille choſes agréables, mais que nous ſçavons être pour nous des engagemens au péché ; de nous aſſujettir de bonne foi à tout ce que nous reconnoiſſons être des préſervatifs néceſſaires contre le péché ; de réparer par des œuvres toutes contraires les malheureux effets du péché. C'eſt ce que je pourrai traiter avec plus d'étendue une autre fois ; & c'eſt en quoi, dis-je, la pénitence nous paroît ſévére. Hors delà, on ſe ſoumettroit à tout le reſte ; & pourvû qu'on en fût quitte pour ce qui étoit ordonné par les anciens Canons, on conſentiroit ſans peine qu'ils fuſſent renouvellés ; on jeûneroit, on ſe couvriroit du cilice & de la cendre, on ſe proſterneroit aux piés des Prêtres : mais d'étouffer une vengeance dans

ſon cœur, mais de pardonner une injure, mais de rendre un bien mal acquis, mais de rétablir l'honneur flétri par une médiſance, mais de ſacrifier à ſon devoir une paſſion tendre, mais de rompre un commerce dangereux & de ſe détacher de ce qu'on aime; voilà ce qui révolte la nature, & ce qui déſole le pécheur; voilà ce qu'on a tant de peine à obtenir de lui, & ce qu'on en obtient ſi rarement; voilà ſur quoi vous vous défendez tous les jours contre les Miniſtres de Jeſus Chriſt, ſur quoi votre réſiſtance énerve ſi ſouvent leur zéle, ou le rend inutile.

Cependant voilà ce que j'appelle, ſouffrez cette expreſſion, & ce qui eſt en effet, le raiſonnable de la pénitence: ſi raiſonnable, que vous êtes les premiers à convenir, qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de l'exiger de vous; ſi raiſonnable, que vous ſeriez vous-mêmes ſcandaliſés; ſi l'on ne l'exigeoit pas. Le reſte étoit d'inſtitution humaine; mais ce raiſonnable eſt de droit naturel & divin: le reſte a pû changer; mais ce raiſonnable ſubſiſtera toujours, & en quelque maniere auſſi immuable que Dieu: le reſte dépendoit de l'Egliſe; mais ni l'Egliſe ni ſes Miniſtres ne peuvent rien ſur ce raiſonnable: & il n'y a point d'autorité ſur la terre, il n'y en a point dans le ciel, qui puiſſe nous décharger de l'obligation où nous ſommes de l'accomplir,

Heureux si nous goûtons aujourd'hui cette vérité: heureux, si suivant les lumieres de cette droite raison, à laquelle, malgré nous, nous sommes soumis, nous embrassons la pénitence dans toute la sévérité de ses devoirs ; si pour venger Dieu de nous-mêmes & pour le bien venger, nous faisons passer dans nous-mêmes toute la colére de Dieu. En sorte que nous puissions lui dire comme David: *In me transierunt iræ tuæ*; Seigneur il s'est fait un transport admirable, & comme une transfusion bien surprenante. Du moment que j'ai conçû la griéveté de mon péché, & que je l'ai déteſté par la pénitence, toute votre colére a passé de votre cœur dans le mien : *In me transierunt iræ tuæ.* Je dis votre colére, Seigneur : car il me falloit la vôtre ; & il n'y avoit que la colére d'un Dieu aussi grand que vous, qui pût détruire un mal aussi grand que le péché. La mienne auroit été trop foible: mais la votre a toute la force & toute la vertu néceſſaire. C'est pour cela que vous l'avez toute répandue dans mon ame, parce que mon péché la méritoit toute entiere. Une partie n'auroit pas suffi ; mais il me la falloit dans toute sa plénitude, pour pouvoir haïr & punir l'excès de mes désordres : *In me transierunt iræ tuæ.* Au reste, mon Dieu, c'est en cela même que je reconnois votre miséricorde ; je dis, en ce que vous avez fait sortir votre colére de votre cœur,

Pſal. 87.

pour la faire entrer dans le mien: car ſi elle étoit demeurée dans vous, à quoi ne vous auroit-elle pas porté contre moi? au lieu que paſſant dans moi, elle s'y eſt, pour ainſi dire, humaniſée. Encore, Seigneur, n'avez-vous pas voulu qu'elle paſsât immédiatement de vous dans moi. Sortant de votre ſein, elle auroit été trop ardente & trop allumée, & je n'aurois pû la ſupporter: mais pour la tempérer, vous l'avez fait paſſer premierement dans le cœur de votre Fils, où elle a preſque amorti tout ſon feu, par les ſaintes & innocentes cruautés qu'elle a exercées ſur lui. Et parce que le cœur de votre Fils eſt la ſource de toutes les graces; c'eſt-là, c'eſt dans ce centre de la ſainteté, & de la miſéricorde, qu'elle a pris une vertu ſalutaire pour me ſanctifier. C'eſt ainſi, mon Dieu, qu'elle eſt venue en moi: c'eſt ainſi que je l'ai reçûe, & que je la veux conſerver. *In me tranſierunt iræ tuæ.* Elle rendra ma pénitence ſévére; & par un heureux retour, plus ma pénitence ſera ſévere, plus elle me deviendra douce. C'eſt le ſujet de ma ſeconde partie.

II. PARTIE.

TErtullien parlant de la pénitence, a dit une choſe bien glorieuſe d'une part à Dieu, mais de l'autre bien capable de rabattre la préſomption & l'orgueil de l'homme. De quoi s'agit-il, mon frere? c'eſt ainſi qu'il s'adreſſe à un pécheur; vous êtes en peine de

ſçavoir ſi votre pénitence vous ſera utile, ou non, devant Dieu. Qu'importe ? Dieu vous commande de la faire : n'eſt-ce pas aſſez pour vous obliger à lui obéïr ? Quand il n'y auroit que le ſeul reſpect dû à ſon autorité, elle mérite bien que vous y ayez égard préférablement à votre utilité. *Bonum tibi eſt pœnitere, an non, quid revolvis ? Deus imperat ; prior eſt authoritas imperantis, quàm utilitas ſervientis.* Or ce que ce pere diſoit en général de la pénitence, je pourrois le dire en particulier de la ſévérité de la pénitence. Quand cette ſévérité n'auroit rien que de rebutant pour nous, & qu'elle ſeroit telle que notre amour propre & l'eſprit du monde nous la figurent ; Dieu l'ordonnant, il n'y auroit point d'autre parti à prendre que celui d'une généreuſe ſoumiſſion, & il ſeroit juſte que notre délicateſſe cédât à la néceſſité & à la force du précepte : *prior eſt authoritas imperantis, quàm utilitas ſervientis.*

Tertull. de pœnit.

Mais Dieu, Chrétiens, n'en veut pas uſer ſi abſolument & ſi ſouverainement avec nous : & par une condeſcendance digne de ſa grandeur, il ſçait ſi bien tempérer les choſes, que non ſeulement le poids ne nous accable pas, mais qu'il nous devient même léger ; & s'il veut que nous nous condamnions à toutes les rigueurs de la pénitence, il prend ſoin en même tems que nous y trouvions toute l'onction qui nous la peut adoucir.

Le même Tertullien ne ſe trompoit donc pas; & quoiqu'il ait eu du reſte ſur le ſujet de la pénitence des ſentimens outrés, il a parlé juſte, quand il a dit ailleurs, que la pénitence étoit la félicité & la béatitude de l'homme pécheur : *Pœnitentia hominis rei felicitas.* Tertull. A qui ne connoîtroit pas les effets de cette vertu, ou plutôt, à qui n'en connoîtroit qu'une partie, cette propoſition ſembleroit un paradoxe. Car qu'y a-t il en apparence de moins propre à faire le bonheur de l'homme, que ce qui mortifie ſon eſprit, que ce qui crucifie ſa chair, que ce qui combat ſes paſſions, que ce qui l'oblige à ſe renoncer lui même ? Or ce ſont les devoirs eſſentiels de la pénitence. Il eſt néanmoins vrai, Chrétiens, qu'après l'innocence perdue, rien ne peut rendre l'homme heureux, je dis même heureux dès cette vie, que la pénitence ; & vous en conviendrez ſans peine, quand vous m'aurez entendu. Car j'appelle avec Tertullien la félicité du pécheur dès cette vie, ce qui produit en lui la paix & le calme de la conſcience ; ce qui le remplit de la joie du Saint Eſprit ; ce qui le met dans toute l'aſſûrance où il peut être contre les jugemens de Dieu. Or voilà les effets naturels de la pénitence que je vous prêche : premiere vérité, vérité inconteſtable & qui eſt de la foi. J'ajoute, qu'il n'y a que la pénitence exacte & ſévére, qui ait la vertu d'opérer ces divins

effets ; c'eſt-à-dire, qui produiſe dans le pécheur cette tranquillité, qui lui faſſe gouter cette joie, qui lui donne cette aſſurance, ou du moins cette confiance Chrétienne : ſeconde vérité, qui s'enſuit infailliblement de l'autre. N'ai-je donc pas droit de conclurre, que la pénitence, dans ſa ſévérité même, nous devient douce & aimable. Ecoutez-moi : ceci vous édifiera plus que tout ce qu'il y a d'effrayant & de terrible dans la religion.

Oui, c'eſt la véritable pénitence, & par conſéquent celle ou le pécheur ſe flatte moins, où il s'épargne moins, qui produit la paix : & de-là vient, que le Fils de Dieu ne ſépara point ces deux graces, qu'il accorda tout à la fois à la plus généreuſe & la plus fameuſe pénitente, Marie Magdelaine, lorſqu'il lui dit au moment de ſa converſion : *Remittuntur tibi peccata tua ; vade in pace :* vos péchés vous ſont remis ; allez en paix. Cette paix de Dieu, comme l'appelle S. Paul, parce qu'elle eſt en effet ſouverainement & par excellence le don de Dieu : *Pax Dei* : cette paix que le monde ne peut donner, parce qu'elle n'eſt pas de ſon reſſort : *Quam mundus dare non poteſt pacem* ; cette paix qui ſurpaſſe tout autre ſentiment, tout autre bien, tout autre plaiſir, & ſans laquelle même il ne peut y avoir ni plaiſir, ni bien dans la vie : *Pax Dei quæ exuperat omnem ſenſum :* cette paix qui met le repos dans un cœur, qui en fait ceſſer les troubles, qui en

Luc. 7.

Philip. 4.

Orat. Eccleſia.

Philip. 4.

appaiſe les remords: cette paix, dis-je, fut le premier fruit des ſaintes diſpoſitions, avec leſquelles Magdelaine vint ſe préſenter à Jeſus-Chriſt. Juſques-là, rebelle à Dieu, & livrée à elle-même, elle avoit eu de continuels combats à ſoutenir. Juſques-là, emportée par ſa paſſion, mais au même tems gênée & bourrelée par ſa raiſon, elle avoit ſenti l'aiguillon du péché; c'eſt-à-dire, elle en avoit ſenti la confuſion, l'amertume, le repentir, bien plus qu'elle n'en avoit goûté la douceur. Juſques-là, elle avoit vécu dans des inquiétudes mortelles: mais elle commença à jouir enfin de la paix, dès que par ſa pénitence elle eut trouvé grace devant ſon Dieu. Car ce fut alors qu'elle entendit cette divine parole, & qu'elle en éprouva l'effet; *Vade in pace*; allez en paix. Comme ſi le Sauveur du monde, uſant de l'empire abſolu qu'il avoit ſur le cœur de cette pécheresſe, lui eût commandé auſſi-bien qu'aux vents & à la mer, de ſe calmer: *Imperavit ventis & mari, & facta eſt tranquillitas magna.* Matt. 8.

Quoiqu'il en ſoit, je prétends, mes chers Auditeurs, qu'autant que nous pratiquons la pénitence avec cet eſprit de ferveur, & cette exacte ſévérité envers nous-mêmes, autant nous y trouvons de conſolation: que ce qu'éprouva Magdelaine convertie, Dieu par ſa miſéricorde nous le fait ſentir, puiſqu'il nous dit comme à elle intérieurement, & même

ſenſiblement, par la bouche de ſes miniſtres:
Luc 7. Tout vous eſt pardonné: *Remittuntur tibi peccata tua*: ne ſoyez plus en peine: *Vade in pace.*

Mais comment eſt-il poſſible qu'une pénitence ſévére, qui, ſelon la maxime de Tertullien, fait en nous la fonction de la juſtice & de la colére de Dieu, nous donne néanmoins la paix? Ah Chrétiens, voilà le miracle que je vous prie de remarquer: car c'eſt par ſa ſévérité même qu'elle appaiſe Dieu, qu'elle déſarme Dieu, qu'elle nous rend amis de Dieu; que d'un Dieu courroucé & irrité, lequel n'avoit pour nous que des rigueurs, & qui ne nous préparoit que des châtimens, elle le force, tout Dieu qu'il eſt, par une ſainte violence, & par une eſpéce de converſion qui ſe fait en lui, à devenir un Dieu de bonté; un Dieu qui met ſa gloire à nous pardonner ſans réſerve tout ce que nous ne nous pardonnons pas; qui ne ſe ſouvient de nos offenſes, que pour en faire le ſujet & la matiere de ſes graces; qui n'eſt notre juge, que pour nous montrer encore plus authentiquement, qu'il eſt notre pere, puiſqu'alors il nous juge en pere, au lieu qu'à la fin des ſiécles il nous jugera en maître: enfin, un Dieu, qui dépoſant toutes penſées, tous ſentimens de vengeance, n'a plus déſormais, comme il s'en déclare lui-même, que des ſentimens de compaſſion & de charité, que des penſées de
erem. 29. réconciliation & de paix. *Dicit Dominus: Ego cogito cogitationes pacis, & non afflictionis.*

Voilà, dis-je, le miracle de la pénitence. Elle fait donc, parce qu'elle eſt ſévére, (appliquez-vous à cette penſée, qui n'eſt que la ſuite de celle de Tertullien) elle fait donc, parce qu'elle eſt ſévére, la fonction de la colére de Dieu; mais elle la fait bien plus efficacement que la colére de Dieu même: ou plutôt, elle fait en nous ce que la colére même de Dieu toute ſeule n'y peut faire. Pourquoi? c'eſt qu'au lieu que la colére de Dieu punit en nous le péché, ſans l'effacer; la pénitence l'efface en le puniſſant: c'eſt que la colére de Dieu toute ſeule, quelque ſatisfaction qu'elle exige & qu'elle tire du pécheur, ne peut jamais faire que Dieu ſoit ſatisfait; ce qui ſe voit dans l'enfer, où l'éternité toute entiere des peines que ſouffrent les réprouvés, ne ſatisfait jamais Dieu, parce que dans l'enfer, dit S. Bernard, il n'y a que la colére de Dieu qui agit. Au lieu que la pénitence, par un heureux mélange de la colére & de la miſéricorde divine, de la colére divine, dont elle fait l'office, & de la miſéricorde divine qu'elle attire, eſt la juſte & entiere ſatisfaction que Dieu attend du pécheur. Par conſéquent, c'eſt la pénitence ſévére qui nous remet bien avec Dieu; & par une ſuite non moins infallible, qui nous remet bien avec nous-mêmes. Car comment ſerons-nous en paix avec nous-mêmes, tandis que nous ſommes en guerre

avec Dieu? Or qu'y a-t-il, que peut-il y avoir pour nous dans la vie de plus avantageux & de plus doux, que cette double paix? Quoi qu'il nous en coûte pour l'avoir, la pouvons-nous trop acheter? & quelque auſtere que nous paroiſſe, & que ſoit même la pénitence, pouvons-nous ne la pas aimer, quand il s'agit de rentrer en grace avec le maître, de qui dépend tout notre bonheur; & de rétablir dans nous-mêmes une paix, qui ſur la terre eſt le ſouverain bien, & qui ne peut compatir avec le péché? Avançons.

De cette paix intérieure naît une ſainte joie: autre fruit de la ſévérité de la pénitence, autre don de l'eſprit de Dieu, qui pour cela même eſt appellé dans l'Ecriture, la joie
Rom.14. du S. Eſprit; *Gaudium in Spiritu Sancto.* Qui peut l'exprimer, Chrétiens, qui peut la connoître ſans l'avoir ſentie? Qui peut comprendre la conſolation dont eſt remplie une ame criminelle, mais pénitente, quand par un généreux effort elle eſt enfin parvenue à remporter ſur elle-même la victoire, d'où dépendoit ſa converſion? quand elle a fait à Dieu le ſacrifice de la paſſion, dont elle étoit auparavant eſclave: quand elle a une fois rompu ſes liens; qu'elle commence à reſpirer la liberté des enfans de Dieu, & qu'elle peut lui dire comme David:
Pſ. 125. *Dirupiſti vincula mea; tibi ſacrificabo hoſtiam laudis.* C'eſt vous qui avez briſé mes chaînes,

& qui m'avez tiré de la ſervitude où mon péché m'avoit réduite : je vous bénirai, Seigneur, je vous louerai, je vous rendrai d'éternelles actions de graces. Elle s'eſt fait violence pour en venir-là & la réſolution qu'elle a priſe de rompre ce commerce qui la perdoit, de s'arracher l'œil qui la ſcandaliſoit, de ſortir de l'occaſion où elle ſe damnoit: cette réſolution Chrétienne, mais ſi difficile à à prendre, mais encore plus difficile à exécuter, a été pour elle une eſpéce d'agonie, & c'eſt ſans doute ce qu'il y a de plus ſévére dans la pénitence: mais auſſi le coup une fois porté, l'ouvrage une fois achevé, de quelle abondance de joie Dieu ne la comble-t-il pas? C'eſt un myſtere impénétrable pour l'homme charnel & animal. Comme il n'a là-deſſus nulle expérience, il ne m'entend pas: mais c'eſt juſtement, dit S. Chryſoſtome, parce qu'il n'en a nulle expérience, qu'il ne doit ni s'en croire, ni en être cru; c'eſt parce qu'il ne l'a jamais éprouvé, qu'il doit s'en rapporter à ceux qui l'éprouvent.

Or quelle épreuve n'en font pas ceux qui ſe convertiſſent de bonne foi; & avec quel épanchement de cœur ne s'en expliquent-ils pas? Combien tout à coup, diſoit S. Auguſtin, ſurpris du changement miraculeux que la grace avoit fait en lui, & racontant, non plus ſes miſeres, mais les miſéricordes du Seigneur; combien tout à coup trouvai-

je de plaiſir à renoncer aux plaiſirs criminels du monde ? & combien me fut-il doux de quitter ce que j'avois tant craint de perdre? Car vous, ô mon Dieu, qui êtes le ſeul vrai & ſouverain bien, capable de remplir une ame, vous me teniez lieu de tous les plaiſirs; la joie de me voir enfin ſoumis à vous, la joie de m'être ſurmonté moi-même, étoit pour moi quelque choſe de plus délicieux, que toutes mes délices paſſées. Ainſi la pénitence de S. Auguſtin vérifioit-elle la promeſſe
Joan. 16. du Fils de Dieu : *Mundus gaudebit, vos autem contriſtabimini ; ſed triſtitia veſtra vertetur in gaudium :* le monde ſera dans la joie, & vous ſerez dans la triſteſſe ; mais votre triſteſſe, c'eſt-à-dire, votre pénitence, qui eſt proprement & uniquement cette triſteſſe ſalutaire dont S. Paul félicitoit les Corinthiens, votre triſteſſe ſe tournera en joie; & cette joie ſera le centuple de toutes les joies du monde, dont vous vous ſerez privés.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & dès aujour'hui je me convertirai. Aſſûrez-moi que cette joie ne me manquera pas, & je me condamnerai à tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Vous vous trompez, reprend S. Bernard, & vous raiſonnez mal. Infidéle & mondains au point que vous l'êtes, j'aurois beau vous en répondre : ce que j'en dirois, ne feroit ſur vous nul effet ; & l'attachement actuel que vous avez à ce qui vous pervertit, vous ren-

droit inutile l'assûrance que je vous donnerois d'un bien, dont vous n'auriez qu'une connoissance de spéculation, mais dont vos sens ne seroient pas touchés. Douceurs pour douceurs, vous vous en tiendriez à celles que vous goûtez, parce qu'elles sont présentes, & que les autres ne seroient encore pour vous qu'en idée & en espérance. Il faut commencer par vous vaincre: car cette joie dont je vous parle est la manne cachée, qui n'est réservée qu'au vainqueur: *Vincenti dabo manna absconditum.* Il faut exercer sur vous-même & contre vous-même les rigueurs de la pénitence; & alors la pratique vous convaincra, & dans un moment vous en découvrira plus que tous les discours. Qu'est-il même nécessaire d'ailleurs que je parle, & que je renouvelle des promesses que Dieu tant de fois lui-même vous a faites? Fiez-vous-en à votre Dieu; il n'a jamais trompé personne; si vous êtes généreux, il sera fidéle. Apoc. 2.

Mais n'en voyons-nous pas, qui jusques dans leur pénitence, ne trouvent que des sécheresses, & ne parviennent jamais à ce centuple bienheureux d'une joie pure & secrette? Ne le confessent-ils pas les premiers, & ne se plaignent-ils pas de leur état, comme s'ils reprochoient en quelque sorte à Dieu qu'il ne leur a pas tenu parole? Oui, il y en a: mais qui sont-ils communément? Ah! répond saint Bernard, il n'est point vrai qu'à ceux

qui généreuſement & de bonne foi ſe ſont condamnés aux exercices d'une pénitence ſévére, cette joie ſolide & ſpirituelle ait manqué. S'il y a des ames dans le monde trompées ſur ce point, & fruſtrées de leur attente, graces à la providence & à la juſtice du Dieu que nous ſervons, ce ne ſont pas celles qui pratiquent la pénitence dans toute ſon auſtérité : mais celles au contraire qui la modérent autant qu'elles peuvent, & plus qu'elles ne doivent ; mais celles qui ne la veulent pratiquer que ſelon leur gré ; mais celles qui lui ôtent tout ce qu'elle a de pénible & d'incommode, & ne s'en réſervent que la cérémonie & la figure ; mais celles dont la pénitence peut-être avec tout ſon éclat, & un certain extérieur de ſévérité, ne laiſſe pas d'être accompagnée de mille relâchemens. Que chacun de nous s'examine ; & pour peu que nous ayons de lumiére, nous découvrirons dans nous-mêmes le principe du mal : & ce qui nous empêche de ſentir au fond de notre cœur cette onction de la pénitence Chrétienne. Nous reconnoîtrons que nous ne devons ſouvent nous en prendre qu'à nous-mêmes. Nous nous écrierons avec le Prophéte Royal : *Juſtus es, Domine, & rectum judicium tuum :* vous êtes juſte, Seigneur ; & il n'eſt pas ſurprenant, qu'auſſi lâche que je ſuis dans l'uſage de la pénitence, je n'y trouve pas ce qu'y ont trouvé, & ce qu'y trouvent encore tous les jours tant

Pſal. 118.

d'ames ferventes. Dès que j'aurai le même courage, le même zéle, la pénitence aura pour moi le même goût.

C'eſt donc, Chrétiens, un abus, & un étrange abus, quand nous nous faiſons de la ſévérité de la pénitence un obſtacle à la pénitence même ; & l'un des artifices les plus ordinaires & les plus dangereux, dont ſe ſert l'ennemi de notre ſalut, pour endurcir les hommes dans le péché, & pour les détourner des voies de Dieu, eſt de leur repréſenter la pénitence ſous des idées affreuſes qui leur en donnent de l'horreur, & qui les rebutent. Il ſemble même qu'on prenne plaiſir à ſe la figurer comme telle, pour avoir droit de s'en diſpenſer : & parce qu'il ſe trouve quelquefois entre les miniſtres de Jeſus-Chriſt & les paſteurs de ſon troupeau des hommes zélés ; mais d'un zéle qui n'eſt pas ſelon la ſcience ; des eſprits toûjours portés aux extrémités, qui pour ne pas rendre la pénitence trop facile, la réduiſent à l'impoſſible ; qui n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer ; qui la propoſent cruement, & d'une maniére ſéche, ſans y mettre jamais ce tempérament d'amour & de confiance qui en doit être inſéparable ; qui croient avoir beaucoup fait, quand ils ont, non pas redreſſé, mais embarraſſé & troublé une conſcience foible ; & qui manquant dans le principe, ne font jamais

enviſager Dieu au pécheur, que ſous une forme terrible; comme s'ils craignoient qu'il n'y eût, pour ainſi dire, du danger pour Dieu à paroître miſéricordieux & aimable, & qu'ils ſouhaitaſſent eux-mêmes qu'il le fût moins : parce qu'il ſe trouve, dis-je, des eſprits préoccupés de ces ſentimens, & encore plus déterminés à les inſpirer aux autres; qu'arrive-t-il ? Le libertin en profite, & le foible s'en ſcandaliſe : le libertin en profite, ravi qu'on lui exagére les choſes, pour être en quelque maniére autoriſé par-là à n'en rien croire, ou à n'en rien faire, & qu'on lui en demande trop pour avoir un ſpécieux prétexte de renoncer à tout. C'eſt à-dire, que de ces caractéres outrés de la pénitence, qu'il paroît néanmoins eſtimer, & à quoi il donne de faux éloges, il ne tire point d'autre concluſions, que de ſe confirmer dans ſon impénitence.

Car voilà, mes chers Auditeurs, le rafinement du libertinage de notre ſiécle: on veut une pénitence extrême, ſans adouciſſement, ſans attrait, parce qu'on n'en veut point du tout. Si je la faiſois, dit-on, c'eſt ainſi que je la voudrois faire; mais on en demeure-là, & l'on ſe ſçait bon gré de cette diſpoſition prétendue où l'on eſt de la bien faire, ſuppoſé qu'on la fît, quoiqu'on ne la faſſe jamais. Ou tout, ou rien, dit-on; mais bien entendu qu'on s'en tiendra toujours au rien, & qu'on n'aura garde de ſe charger jamais du tout.

Ainſi raiſonne le libertin: & d'ailleurs que conclut le foible? rien autre choſe, que de ſe décourager, de s'attriſter, de s'abandonner à de ſecrets déſeſpoirs, de regarder la pénitence comme impraticable, de ſe perſuader qu'il ne la ſoutiendra jamais, qu'elle l'accablera d'un ennui mortel, & qu'il y ſuccombera; de dire ſans ceſſe comme l'Iſraëlite prévaricateur: *Quis noſtrûm valet ad cœlum aſcendere?* Et quel eſt l'homme ſur la terre qui puiſſe eſpérer de parvenir là, & de s'y maintenir? Car c'eſt ainſi que notre lâcheté ſe prévaut des erreurs du monde pour ſecouer le joug de Dieu. Deut. 30.

Mais faudra-t-il, Seigneur, qu'une illuſion auſſi groſſiére que celle-là, nous trompe & nous perde, & que notre ignorance ſur ce point nous tienne toujours lieu d'excuſe? Non, mon Dieu: car tandis que vous me confierez le miniſtére de votre ſainte parole, je prêcherai ces deux vérités, ſans les ſéparer jamais. La premiére, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugemens; & la ſeconde, que vous êtes le Pere des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation. Je ne ſerai jamais aſſez téméraire pour prêcher votre miſéricorde, ſans prêcher votre juſtice, parce que je ſçai les conſéquences dangereuſes qu'en tireroit l'impiété: mais auſſi me ferois-je un crime de prêcher les rigueurs de votre juſtice, ſans parler en même-tems des douceurs

de votre miſéricorde, parce que la foi m'apprend, & que c'eſt vous-même qui me l'avez révélé, que votre miſéricorde ſauve les pécheurs, au lieu que votre juſtice ſeule ne peut que les damner & les réprouver. Je joindrai donc l'un & l'autre enſemble, pour
Pſal. 100 pouvoir toujours dire comme David: *Miſericordiam & judicium cantabo tibi, Domine*: Seigneur, je chanterai vos bontés, & vos jugemens: & quand les pécheurs du ſiécle devroient abuſer de cette inépuiſable miſéricorde que je leur annoncerai; pour votre juſtification, Seigneur, je ne ceſſerai point de la publier hautement, afin que vous ſoyez reconnu pour ce que vous êtes, c'eſt-à-dire, pour un Dieu également juſte & bon; & qu'à l'égard des impies mêmes, vous ſoyez à couvert de tout reproche, quand l'excès de leurs déſordres vous forcera un jour à les
Pſal. 50. condamner; *Ut juſtificeris in ſermonibus tuis, & vincas cùm judicaris.* Je dirai à votre peuple, que par le péché nous contractons une dette infinie: mais je ne manquerai pas auſſi-tôt de l'avertir, que par le ſecours de votre grace, il nous eſt aiſé de nous acquitter, parce que vous nous donnez vous-même de quoi vous payer. Je lui dirai, que la pénitence doit être ſévére, afin qu'il ne ſe perde pas par une malheureuſe préſomption; mais auſſi, afin qu'il ne tombe pas dans un funeſte déſeſpoir, je le conſolerai en lui diſant que la plus

ſévére pénitence devient la plus douce, par l'onction qui y eſt attachée ; & vos promeſſes, ô mon Dieu, les oracles de votre Ecriture, ſont les preuves touchantes & convaincantes que je lui en apporterai. Je lui dirai, pour ne le pas tromper, que cette ſévérité de la pénitence eſt un joug ; mais je n'oublierai pas de lui dire, pour l'animer à le porter, que c'eſt votre joug, & que vous vous êtes obligé à le porter vous-même avec nous; que, ſelon l'expreſſion de votre Apôtre, c'eſt votre eſprit qui pleure en nous, qui s'afflige en nous, qui fait, ſi j'oſe parler ainſi, pénitence en nous, parce que c'eſt par lui que nous la faiſons, & que c'eſt lui, qui pour nous mettre en état de la faire, nous éléve au-deſſus de nous-mêmes.

Gardant ces régles, mon Dieu, je ne craindrai rien; & juſqu'en préſence des Rois de la terre, je parlerai ſans confuſion, auſſi-bien que David, des obligations de votre loi: *Loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu Regum, & non confundebar.* Je parle ici, Seigneur, devant le premier Roi du monde; & jamais miniſtre de l'Evangile eut-il l'honneur de porter votre parole à un auſſi grand Prince? Non ſeulement c'eſt le plus grand Roi du monde ; mais ce qui me rend ſa perſonne encore bien plus auguſte, c'eſt le plus Chrétien des Rois; c'eſt le protecteur le plus puiſſant de votre Egliſe ; c'eſt un Roi zélé pour ſa religion, ennemi de l'impiété, & qui ne ſouffrira ja- *Pſ.* 118.

mais que le libertinage s'éléve impunément contre vous : un Roi qui aime la vérité, & dont je puis bien dire ce que S. Ambroiſe diſoit de Theodoſe, qu'il approuvoit plus celui qui reprend les vices, que celui qui les
Ambr. flatte : *Qui magis arguentem probat, quàm adulantem.* Eloge qui ne convient qu'aux grandes ames, & qui les diſtingue des autres. Tel eſt le Monarque devant qui je parle : mais quand je parlerois devant les Rois du monde les plus infidéles, & les plus ennemis de votre nom, je leur dirois avec une confiance reſpectueuſe, ce que vous voulez qu'ils ſçachent : que vous êtes leur Dieu, qu'ils doivent ſe ſoumettre à vous ; & que puiſqu'ils ſont pécheurs comme le reſte des hommes, la pénitence eſt un devoir pour eux auſſi-bien que pour le reſte des hommes : *Loquebar de teſtimoniis tuis in conſpectu Regum.*

Voilà ce que Jean-Baptiſte prêchoit dans la Judée : à qui ? non-ſeulement au ſimple peuple, mais aux grands du monde & de la Cour, qui venoient l'écouter ; & à ceux-ci encore plus qu'aux autres, parce qu'il ſçavoit que la pénitence leur étoit encore plus néceſſaire. Comme les grands de la Cour, ſelon le rapport de l'Evangile, l'alloient chercher dans le déſert, il ne ſortoit point de ſon déſert pour leur annoncer ces vérités. Maintenant que les prédicateurs ſont obligés de quitter leur ſolitude pour venir les faire entendre à

la Cour, voilà ce que je vous prêche, mes chers Auditeurs, avec un mérite bien inférieur à celui de Jean-Baptiſte, mais de la part du même Dieu. *Pœnitentiam agite ; appropinquavit enim regnum cœlorum.* Faites pénitence, parce que le Royaume du Ciel eſt proche. Il eſt proche, Chrétiens, puiſque nous touchons de près au grand myſtére de notre rédemption. Mais dans un autre ſens, il eſt peut-être encore plus proche que vous ne le penſez. Le terme de notre vie, l'inſtant de la mort, le jugement qui la ſuit, c'eſt ce que l'Ecriture en mille endroits veut nous marquer par cette proximité du Royaume de Dieu. Or à l'entendre de la ſorte, combien y en a-t-il dans cette aſſemblée pour qui il eſt proche ; & combien de ceux même qui s'en croient les plus éloignés! Si Dieu, au moment que je parle, me les déſignoit en particulier; & que m'adreſſant à chacun d'eux, je leur diſſe de cette chaire : C'eſt vous, mon cher Auditeur, qui n'y penſez pas, c'eſt vous qui devez mettre ordre à votre conſcience ; car vous mourrez dès demain, & voici le dernier avertiſſement que Dieu vous donne; ſi je leur parlois ainſi, & qu'ils fuſſent certains de la révélation que j'en aurois eûe de Dieu, il n'y en auroit pas un qui ne ſe convertît, pas un qui ne renonçât dès aujourd'hui à tous ſes engagemens, pas un qui n'acceptât la pénitence la plus ſévére que je pourrois lui

Matth. 3.

imposer. Pourquoi? parce qu'ils seroient assurés que leur dernier jour approche, & qu'ils ne voudroient pas perdre le tems qui leur resteroit. Ah! Chrétiens, pourquoi ne faites-vous pas ce que feroient ceux-ci? & pourquoi ne font-ils pas eux-mêmes dès maintenant ce qu'ils feroient alors? Avons-nous une caution contre l'inconstance de la vie, & l'incertitude de la mort? Ce que nous ne voulons pas faire présentement, & ce que nous pouvons néanmoins faire utilement, sommes-nous certains que nous aurons dans la suite le tems de le faire, & les moyens de le bien faire? Qui vous répond de Dieu? qui vous répond de vous-mêmes? Les exemples de tant d'autres qui ont été surpris, & des exemples présens, des exemples domestiques ne doivent-ils pas vous faire trembler? Les avez-vous déja oubliés? Pour un pécheur qui trouve encore à la mort le tems de faire pénitence après l'avoir perdu pendant la vie, ne peut-on pas dire qu'il y en a cent qui ne le trouvent pas? Et de cent qui l'ont, n'est-il pas vrai, & ne puis-je pas ajouter, qu'il n'y en a presque pas un qui fasse une bonne pénitence? *Pœnitentiam agite.* Faisons-la donc, Chrétiens, & faisons-la promptement, & faisons-la sans ménagement, afin qu'elle nous obtienne grace devant Dieu, & qu'elle nous mérite la gloire que je vous souhaite, &c.

SERMON
SUR
LA NATIVITÉ
DE
JESUS-CHRIST.

Et subitò facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis, laudantium Deum, & dicentium : Gloria in altissimis Deo, & in terra pax hominibus.

Au même instant que l'Ange annonça aux Pasteurs la naissance de Jesus-Christ, une troupe de la milice céleste se joignit à lui, & se mit à louer Dieu, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, & paix aux hommes sur la terre. En saint Luc, chap. 2.

SIRE,

EN deux paroles, voilà les deux fruits de la naissance du Sauveur : la gloire à Dieu, & la paix aux hommes. La gloire à Dieu, à qui elle est dûe par justice ; & la paix aux hommes, à qui Dieu la donne par grace. La gloire à Dieu, qui la possède comme un

bien propre ; & la paix aux hommes, qui la désirent comme le plus digne objet de leurs vœux. La gloire à Dieu, qui seul la mérite, parce qu'il est seul grand par lui-même ; & la paix aux hommes, qui doivent se mettre en état de l'obtenir, jusqu'à sacrifier tout pour l'avoir. C'est, dit S. Bernard, le partage le plus raisonnable, & même pour les hommes le plus favorable qui fut jamais.

Cependant, ajoute ce Pere, on voit dans le monde des hommes qui ont peine à le goûter, & tel est l'ambitieux & le superbe. En effet, parce qu'il est superbe & ambitieux, ce partage fait par les Anges, quoique favorable pour lui, ne le contente pas : Bernard. *Non placet ei angelica distributio, dans gloriam Deo, & pacem hominibus.* C'est-à-dire, qu'aveuglé d'un injuste désir de s'élever au-dessus des autres, il ne se contente pas d'avoir la paix ; mais qu'il veut encore avoir la gloire. Et quoique Dieu dans l'Ecriture se soit si hautement déclaré, qu'il ne donnera Isai. 42. sa gloire à personne, *Gloriam meam alteri non dabo* ; il est assez téméraire pour répondre à Dieu dans son cœur : Et moi, sans attendre que vous me la donniez, je me l'attribue- Bernard. rai, & je l'usurperai : *Et ego, inquit superbus, mihi illam, licèt non dederis, usurpabo.*

Ayons, mes chers Auditeurs, ce sentiment en horreur. Mieux instruits de nos véritables

intérêts, tenons-nous-en au partage qui nous eſt offert dans l'Evangile. Il nous eſt trop avantageux, pour en ſouhaiter un autre. Diſons à Dieu comme David : *Non nobis, Domine, non nobis, ſed nomini tuo da gloriam* ; ne nous donnez pas la gloire, Seigneur ; la gloire ne nous appartient pas. Réſervez-la pour vous toute entiére, parce qu'elle eſt tout entiére pour vous & pour votre ſaint nom. Mais donnez-nous cette paix ſalutaire, que vos Anges nous font eſpérer, & que Jeſus-Chriſt votre Fils vient lui-même nous apporter. Parlant de la ſorte, nous parlerons en Chrétiens. Ainſi l'auguſte myſtére que nous célébrons, étant pour nous dans le deſſein de Dieu, le myſtére de la paix, conſidérons-le uniquement ſous cette idée. Rapportons-la toutes nos vûes, & attachons-nous aux divines inſtructions que nous fournit ſur ce point important la naiſſance d'un Dieu fait homme. Mais d'abord rendons nos devoirs à la plus pure des Vierges ; à cette Vierge incomparable, qui par un prodige inoui, toujours Vierge, eſt devenue la Mere de ſon Dieu, & félicitons-la avec l'Egliſe, de cette glorieuſe maternité, qui a été le principe de notre ſalut. *Ave, Maria.* Pſ. 113.

UN enfant nous eſt né, diſoit Iſaïe, parlant en Prophéte, & annonçant par avance ce qui devoit arriver dans la plénitude des tems :

Isai. 9. *Parvulus natus est nobis.* Et cet enfant, ajoutoit le Prophéte, sera appellé l'Admirable, le Dieu fort, le Pere du siécle futur, mais surtout le Prince de la paix : *Et vocabitur admirabilis, Deus fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis.* C'est aujourd'hui, Chrétiens, que nous voyons à la la lettre l'oracle accompli. C'est aujourd'hui que l'enfant Jesus a vérifié dans sa personne cette prédiction, qui ne pouvoit convenir qu'à lui; & que dès son berceau, il a fait voir qu'il étoit souverainement & par excellence le Prince de la paix: *Princeps pacis.* Comment cela ? Parce que dans le mystére de ce jour, il a commencé à faire l'office de médiateur & d'arbitre de la paix; qu'il a paru dans le monde, pour y établir les vrais principes de la paix; qu'il s'est servi du ministére des esprits céleſtes, pour annoncer à ses élûs l'Evangile de la paix: car selon la parole de l'Apôtre, la paix a été le bienheureux terme & la fin principale de sa mission : *Veniens evangelizavit pacem.*

Ibidem.

Ephes. 2.

Comme il naissoit pour faire régner la paix (appliquez-vous à cette pensée; elle est de S. Chrysostome, & elle va éclaircir ma proposition) comme il naissoit pour faire régner la paix, tout devoit concourir à son dessein; & en effet, par une singuliére providence, tout y concourut. Et voilà pourquoi ce divin enfant voulut naître sous le régne d'Auguste; qui fut de tous les régnes le plus tranquille;

tout l'univers, c'eſt-à-dire, tout l'Empire Romain ſe trouvant par une eſpéce de miracle, dans une paix profonde, pour confirmer par cette circonſtance ce qui étoit écrit du Meſſie, que l'abondance de la paix naîtroit avec lui : *Orietur in diebus ejus juſtitia & abundantia pacis.* Pſal. 71.

Mais après tout, Chrétiens, cette paix extérieure & temporelle dont le monde jouiſſoit alors, n'étoit encore que pour ſervir de diſpoſition à une autre paix, bien plus avantageuſe & bien plus ſainte, que le Fils unique de Dieu nous apportoit du ciel; & c'eſt ici que j'entre dans le fond de notre myſtére, & que je vous prie d'y entrer avec moi. Je m'explique. Maintenir la paix des nations, éteindre le feu des guerres & des diſſentions qui les conſument, pacifier les Royaumes & les Etats, c'étoit, il eſt vrai, l'ouvrage de cette providence générale, qui préſide au gouvernement du monde. Mais rétablir la paix entre l'homme & Dieu, mais enſeigner à l'homme le ſecret de conſerver la paix avec ſoi-même, mais donner à l'homme des moyens ſûrs & infaillibles pour entretenir une paix éternelle avec le prochain: c'étoit, & ce devoit être l'effet particulier, l'effet miraculeux de la ſageſſe de Dieu incarnée, je veux dire, de la naiſſance de Jeſus-Chriſt & de ſa venue au monde.

C'eſt donc lui, mes chers Auditeurs, qui par ſa ſainte Nativité, & par toutes les circonſ-

tances qui l'accompagnent, nous procure aujourd'hui la paix avec Dieu, la paix avec nous-mêmes, & la paix avec nos fréres. La paix avec Dieu, par la pénitence qu'il fait déja pour nous dans l'étable de Bethléem; c'eſt la premiére partie. La paix avec nous-mêmes, par l'humilité & par le détachement des biens de la terre, qu'il nous prêche déja ſi hautement, en choiſiſſant une crêche pour ſon berceau; c'eſt la ſeconde partie. La paix avec nos fréres, par la douceur, ou pour mieux dire, par la tendre charité dont il eſt lui-même en naiſſant, une leçon vivante, & ſi touchante, & dont il nous donne le plus parfait modéle; ce ſera la concluſion. *Veniens evangelizavit pacem*: venant au monde il nous a annoncé la paix; mais avec qui? je le répéte: avec Dieu, en ſe faiſant notre victime par la réparation entiére du péché: avec nous-mêmes, en détruiſant les deux principes de tous nos troubles intérieurs, l'orgueil & la cupidité: avec nos freres, en amoliſſant la dureté, qui nous eſt ſi naturelle, ou du moins ſi ordinaire à leur égard, & en nous inſpirant à ſon exemple la bénignité: *Evangelizavit pacem.* Oui, il a été dès ſon entrée au monde l'Evangéliſte & le prédicateur de cette triple paix, ſi déſirable & ſi néceſſaire pour nous: de la paix avec Dieu, en nous apprenant à appaiſer Dieu: de la paix avec nous mêmes, en nous apprenant à être humbles & pauvres de

cœur;

cœur : de la paix avec le prochain, en nous apprenant à être doux & humains ; c'eſt tout le ſujet & le partage de ce diſcours. Je vous demande une favorable attention.

C'Eſt un principe de religion qui ne peut être conteſté, & dont tout le monde convient : comme pécheurs, nous étions enfans de colére ; & en cette qualité, non ſeulement ennemis de Dieu, mais incapables par nous-mêmes de nous réconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui venant au monde avec un pouvoir légitime, négociât & conclût entre Dieu & nous cette importante réconciliation : c'eſt-à-dire, qu'il nous falloit un médiateur, qui tout-enſemble zélé pour nos intérêts, & chargé des intérêts de Dieu, accordât l'homme & Dieu dans ſa perſonne : un médiateur, en qui Dieu trouvât la plénitude de la ſatisfaction qui lui étoit dûe ; & en qui l'homme trouvât la plénitude de la rémiſſion & de la miſéricorde dont nous avions beſoin : un médiateur, qui réuniſſant ces deux choſes, pacifiât, comme dit ſaint Paul, le ciel & la terre ; & qui aux dépens de lui-même, ſans aucun préjudice des droits de Dieu, nous remît en grace avec Dieu. Or voila, Chrétiens, ce que la foi nous découvre, & ce qui s'eſt heureuſement accompli dans le myſtére de I. PART.

ce jour. Car que voyons-nous dans l'étable de Bethléem ? comprenez bien cette vérité, ſur quoi roule toute notre religion. Nous y voyons dans la perſonne d'un enfant-Dieu, la miſéricorde de Dieu incarnée & humaniſée ; & en même-tems, par le plus ſurprenant de tous les miracles, la juſtice de Dieu ſatisfaite dans la rigueur, & autentiquement vengée. Miſéricorde de Dieu, juſtice de Dieu ; deux attributs, dont la parfaite alliance devoit produire la paix entre Dieu & l'homme; mais qui ne pouvoient être unis de la maniére intime dont ils l'ont été, que dans le Verbe fait chair. Ecoutez-moi, & vous en allez être convaincus.

Nous voyons, dis-je, dans cet enfant la miricorde de Dieu incarnée & humaniſée. C'eſt ce qui nous paroît d'abord dans ſon adorable naiſſance, dont S. Paul comprend en un mot tout le myſtére, quand il dit, que ce fut alors que ſe fit la premiere apparition de la grace du Dieu Sauveur; & que la grace du Dieu Sauveur, qui auparavant étoit quelque choſe d'impénétrable & d'incompréhenſible, ſe rendit palpable & ſenſible : *Apparuit gratia Dei Salvatoris noſtri.* Prenez garde, mes Freres, dit S. Chryſoſtome, expliquant ce paſſage de l'Apôtre: il y avoit des ſiécles entiers que Dieu, quoiqu'offenſé, las d'être en guerre avec les hommes, méditoit de faire avec eux un traité de paix, pour lequel il avoit

Tit. 2.

réſervé tous les tréſors de ſa miſéricorde & de ſa grace. Il y avoit des ſiécles entiers que ce Dieu de gloire diſoit aux hommes par un de ſes Prophétes: *Ego cogito ſuper vos cogitationes pacis, & non afflictionis*: j'ai ſur vous des penſées de paix, & non de colére & de vengeance. Mais ces penſées de paix, dit S. Chryſoſtome, étoient alors toutes renfermées dans le cœur de Dieu. Ce n'étoient que des penſées, des vûes, des projets, qui ne ſortant point hors de Dieu, demeuroient ſans exécution. Dieu étoit plein de ces penſées: mais le tems n'étoit pas encore venu, où il avoit réſolu de les manifeſter & de les produire. Comme Dieu de miſéricorde, il avoit des penſées de paix; & cependant on ne voyoit par-tout que des effets de ſa juſtice, & d'une juſtice rigoureuſe. Aujourd'hui ces penſées de paix, ſuſpendues depuis tant de ſiécles, & cachées dans le ſein de Dieu, commencent à éclater aux yeux des hommes: pourquoi? parce que J. C. Dieu & homme, c'eſt-à-dire, la grace même & la miſéricorde même ſe fait voir à eux: *Apparuit gratia Dei*. Ce ne ſont plus des penſées de paix, mais des chef-d'œuvres conſommés, mais des miracles, mais des prodiges de paix: & Dieu ne dit plus ſimplement, Je conçois, je médite, *Ego cogito*; mais J'accomplis, j'exécute ce que j'avois promis aux pécheurs. Ainſi nous l'a-t-il fait entendre, quand il a fait paroître dans le myſtére que célébre *Jerem.* 29.

aujourd'hui l'Egliſe, ſon Verbe revêtu de notre chair, & quand il a donné au monde un Rédempteur.

Mais en le donnant au monde ce Rédempteur, Dieu n'a-t-il point oublié ſes propres intérêts? En choiſiſſant un moyen ſi extraordinaire & ſi étonnant pour mettre au jour ces penſées de paix qu'il avoit éternellement conçûes, n'a-t-il point fait avec nous une paix déſavantageuſe & peu honorable pour lui? Ah! Chrétiens, voilà ce que nous ne pouvons aſſez admirer; & c'eſt ici qu'il eſt juſte, qu'éclairés comme nous le ſommes, des lumiéres de la foi, nous rendions hommage à la ſageſſe de notre Dieu. Non, pourſuit S. Chryſoſtome, Dieu en choiſiſſant ce moyen, n'a point oublié ce qu'il ſe devoit à lui-même; & la preuve en eſt évidente. Car. tandis que je vois dans le divin enfant qui vient de naître, la miſéricorde de Dieu incarnée & humaniſée; je vois dans la même perſonne de cet enfant, la juſtice de Dieu pleinement vengée. Tandis que j'y vois la grace & la rémiſſion du péché offerte à l'homme; j'y vois une victime de propitiation offerte à Dieu pour l'expiation du péché. Comme le péché eſt la ſeule cauſe de la guerre, qui met entre Dieu & nous une ſi fatale diviſion, je vois dans la créche un Sauveur déja ſacrifié comme une hoſtie vivante, pour abolir le péché qui nous a ſéparés de Dieu. Comme

la pénitence eſt le capital & le plus eſſentiel article de notre paix avec Dieu, j'y vois un homme-Dieu commençant déja à faire pénitence pour nous, & nous apprenant à la faire nous-mêmes pour nous-mêmes.

Myſtére adorable de paix, que David, par un eſprit de prophétie, avoit prétendu nous marquer, quand il avoit dit : *Miſericordia & veritas obviaverunt ſibi* : la miſéricorde & la vérité, c'eſt-à-dire, dans le ſens littéral du Pſeaume, la miſéricorde & la juſtice ſe ſont rencontrées ; & où, demandoit S. Bernard, ſe ſont-elles rencontrées ? dans l'étable où eſt né Jeſus-Chriſt ; diſons plutôt, dans Jeſus-Chriſt. Juſques-là, elles avoient tenu des routes toutes différentes & toutes oppoſées, & rien n'étoit plus éloigné de la miſéricorde que la juſtice. Aujourd'hui elles ſe rapprochent ; & l'une vient heureuſement à la rencontre de l'autre : *Obviaverunt ſibi*. Juſques-là, l'une avoit paru abſolument contraire à l'autre : car le propre de la juſtice étoit de punir ; & le propre de la miſéricorde de pardonner. Ici, le pardon & la punition ſe joignent enſemble : la punition qui tombe ſur l'innocent, les ſouffrances de J. C. dans la créche méritant le pardon aux hommes coupables ; & le pardon qu'obtiennent les hommes coupables, n'étant fondé, conformément aux décrets éternels de Dieu, que ſur les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & ſur la *Pſal. 84.*

punition que ſubit l'innocent & à laquelle il veut bien ſe ſoûmettre. D'où il s'enſuit, ce qu'ajoute le texte ſacré dans une autre expreſſion encore plus forte, que la juſtice & la paix ſe ſont mutuellement baiſées, comme deux ſœurs: *Juſtitia & pax oſculatæ ſunt.* Paroles que le même S. Bernard appliquoit, & avec raiſon, à la naiſſance du Fils de Dieu; puiſqu'il eſt certain que le fondement de notre paix avec Dieu a été cette juſtice vindicative, que Dieu, uſant de tous ſes droits, a exercée contre le péché, en livrant ſon Fils pour nous. Or n'eſt-ce pas dès ce jour qu'il a commencé à le livrer; & pouvoit-il le livrer d'une maniére plus ſenſible, qu'en le faiſant naître dans l'état où la créche nous le repréſente ?

Ibidem.

Quelle eſt donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce myſtére? La voici, mes chers Auditeurs, telle que l'a eue le grand Apôtre, & dans les mêmes termes qu'il l'exprimoit. *Deus erat in Chriſto, mundum reconcilians ſibi:* Jeſus-Chriſt étoit dans la créche, & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, réconciliant le monde avec ſoi. Penſée ſublime digne de S. Paul; & qui pour être bien développée, demanderoit un diſcours entier. Dieu étoit dans J. C. réconciliant le monde avec ſoi, & ſe réconciliant lui-même avec le monde. C'eſt-à-dire, Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, recevant les ſatisfactions que Jeſus-Chriſt

2. Cor. 5.

lui faiſoit de tous les crimes du monde; & en vûe de ces ſatisfactions qu'il recevoit de Jeſus-Chriſt, oubliant, pardonnant, effaçant, aboliſſant tous les crimes du monde. Méditons ces paroles. *Deus erat in Chriſto, mundum reconcilians ſibi*: Jeſus-Chriſt étoit dans la créche, offrant à Dieu, comme ſouverain Prêtre de la loi de grace, le ſacrifice de ſon humanité ſainte; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, acceptant ce ſacrifice pour réparation de toutes les impiétés, de tous les blaſphêmes, de tous les ſacriléges, de tous les ſcandales, de toutes les prophanations qui devoient ſe commettre dans le monde, à la honte du nom Chrétien. *Deus erat in Chriſto*: J. C. étoit dans la créche humilié & anéanti; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, ſe dédommageant par-là de tous les attentats que l'orgueil des hommes avoit formés, ou devoit former contre ſa gloire; de tout ce que leur ambition démeſurée, de tout ce que leur extravagante vanité, de tout ce que leur maligne jalouſie devoit produire dans le monde d'injuſtices & de déſordres. *Deus erat in Chriſto*: Jeſus-Chriſt étoit dans la créche, rendant à ſon Pere les premiers hommages de cette obéiſſance ſans bornes, qui devoit bientôt s'étendre juſques à la mort, & juſques à la mort de la croix; & Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt, vengé par-là, mais hautement,

de tous les mépris que les hommes devoient faire de sa loi; de tout ce que l'esprit d'indépendance, de tout ce que l'insolence du libertinage, de tout ce que la présomption du relâchement devoit leur inspirer contre ses ordres, & au préjudice de la soûmission qui lui est dûe. *Deus erat in Christo*: Jesus-Christ étoit dans la créche, immolant sa chair virginale par les miséres d'une extrême pauvreté; & Dieu étoit dans Jesus-Christ, se faisant justice par-là de tout ce que la sensualité & la molesse, de tout ce que l'excès du luxe, de tout ce que l'amour du plaisir, de tout ce que l'abus des commodités & des délices de la vie devoit causer de déreglement & de corruption dans les mœurs; je veux dire, de toutes les impudicités, de tous ces vices abominables que S. Paul défend de nommer, de tous ces monstres de péchés qui deshonorent l'homme, & qui le dégradent jusqu'à le mettre au rang des bêtes. *Deus erat in Christo*: en un mot, Jesus-Christ étoit dans la créche, faisant pénitence pour nous; & Dieu étoit dans Jesus-Christ, agréant cette pénitence, mais en même tems nous la proposant pour modéle; comme s'il nous eût dit à tous: Voyez, & faites de même; *Inspice, & fac secundum exemplar.* Exod. 25.

C'est, dis-je, à cette condition que Dieu étoit dans Jesus-Christ, nous réconciliant avec soi; & par un effet réciproque de son amour, se réconciliant avec nous: *Deus erat*

in Christo, mundum reconcilians sibi. Car tout irrité qu'il étoit par la griéveté de nos offenses, comment auroit il pû, reprend S. Bernard, n'être pas fléchi par la pénitence de ce Fils bien aimé, dont il put bien dire dès-lors, ce qu'il devoit déclarer solemnellement dans la suite; *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui*? de ce Fils, qui quoique naissant avec l'apparence de pécheur, étoit non-seulement le saint des saints, mais la sainteté même: de ce Fils, qui quoiqu'anéanti dans une créche, étoit aussi puissant que lui, égal à lui, & sans usurpation, Dieu comme lui. Comment encore une fois auroit-il pû ne l'accepter pas cette pénitence d'un Dieu; & satisfait par la pénitence d'un Dieu, comment auroit-il pû rejetter la nôtre? *Matt. 3.*

Tel est donc d'abord, mes chers Auditeurs, le fruit précieux de la naissance d'un Dieu Sauveur: notre paix avec Dieu par la pénitence. Mais du reste ne nous y trompons pas; & pour approfondir par rapport à nous cette même vérité, quand je dis par la pénitence, j'entends par une pénitence sincére, solide, efficace; j'entends par une pénitence fervente, exacte, sévére: car il n'y a que celle-là seule, qui soit capable de nous réconcilier avec Dieu, & de pacifier nos consciences devant Dieu, parce qu'il n'y a que celle-là seule qui ait

de la conformité avec la pénitence de l'homme-Dieu. Une pénitence imparfaite, tiéde, languiſſante: une pénitence lâche, où le pécheur s'écoute, ſe flatte, ſe ménage; une pénitence commode, & que l'on veut accorder avec toutes les douceurs de la vie; une pénitence qui ne crucifie point la chair, qui n'humilie point l'eſprit: une pénitence ſtérile & ſans œuvres, c'eſt une pénitence vaine: & une pénitence vaine, bien-loin d'appaiſer Dieu, outrage Dieu; bien-loin de calmer nos conſciences, les déchire de mille remords; bien loin d'en faire ceſſer les inquiétudes; eſt elle-même le ſujet des reproches intérieurs les plus piquans & des plus cruelles allarmes. Il nous faut, dit ſaint Chryſoſtome, une pénitence qui puiſſe être unie à celle de Jeſus-Chriſt, une pénitence qui puiſſe être le ſupplément de celle de Jeſus-Chriſt, une pénitence dont le pécheur puiſſe croire & ſe rendre témoignage qu'elle accomplit, comme parle l'Apôtre, ce qui manque aux ſouffrances de J. C. or pour cela il faut qu'elle ait tous les caractéres que je viens de marquer, ſincerité, ſolidité, intégrité, ſévérité; & qu'ainſi elle participe à toutes les qualités de la pénitence de Jeſus-Chriſt.

Si telle a été la vôtre, & ſi dans l'eſprit de cette véritable pénitence, vous avez eu le bonheur d'approcher dignement des ſaints myſtéres, c'eſt, mes chers Auditeurs, ce qui

doit aujourd'hui vous consoler, & de quoi je dois vous féliciter. Vous êtes en paix avec Dieu. Vous avez trouvé grace devant Dieu. Dieu a ratifié dans le ciel la sentence d'absolution, que le ministre de son sacrement a prononcée sur la terre en votre faveur. On vous a dit comme à ce paralitique de l'Evangile : Allez ; ne péchez plus : *Ecce sanus factus es : jam noli peccare :* mais aussi vivez en repos sur tout le passé ; il vous est remis. Heureux état ! état préférable à toutes les fortunes du monde ! je suis en paix avec Dieu. Dieu étoit mon ennemi, & j'étois ennemi de Dieu : mais enfin voilà Dieu réconcilié avec moi, & me voilà réconcilié avec Dieu. Paix de Dieu, que le Saint Esprit compare à un repas somptueux, à un repas délicieux ; tant elle remplit l'ame d'une onction abondante & consolante. Paix de Dieu, souverainement désirable au pécheur, puisque par elle le pécheur rentre auprés de Dieu dans tous les droits de l'innocence & de la justice. Joan. 5.

Que si néanmoins, mon cher Auditeur, vous êtes assez malheureux pour n'avoir fait qu'une pénitence défectueuse, & pour être encore malgré votre pénitence dans le désordre du péché, écoutez ce que je vous annonce ; & tout malheureux que vous êtes, ce que je vous annonce, doit vous inspirer une humble & une généreuse confiance. *Convertere ad Dominum Deum tuum :* convertissez-vous à Lament.

votre Dieu. Faites pénitence; & en la faisant, conformez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jesus; unissez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jesus. Touché de ce que lui ont coûté vos péchés, ressentez-les comme lui, pleurez-les comme lui; joignez vos larmes à ses larmes, votre douleur à sa douleur: & je vous réponds de la part de Dieu d'une prompte & d'une parfaite réconciliation. Telle est la grace qui vous est offerte: Serez-vous assez aveuglés, assez insensés, assez reprouvés pour la refuser? Cependant, outre la paix où nous rentrons avec Dieu, le mystére de Jesus-Christ naissant nous apprend encore à conserver la paix avec nous-mêmes, & c'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. L'Homme en étoit réduit à ce déplorable état, d'être dans une continuelle guerre avec soi-même, & de ne pouvoir se donner la paix à soi-même: & ce qui semble bien étonnant, dans l'affreux désordre où il étoit tombé par le péché, il ne lui falloit pas moins un médiateur pour le réconcilier avec lui-même, que pour le réconcilier avec Dieu. Or de-là je conclus, que Jesus-Christ est donc encore, par cette même raison, le Prince & le Dieu de la paix, *Princeps pacis*; puisque dans le mystére de sa naissance, il nous apprend, & par les exemples qu'il nous donne, & par les leçons qu'il

nous fait, le ſecret ineſtimable d'entretenir la paix avec nous-mêmes. Secret que nous avons tant d'intérêt à découvrir, & qu'il nous eſt ſi important de ſçavoir; mais qu'il n'appartenoit qu'à ce Dieu naiſſant de nous révéler.

En effet, juſques-là les hommes l'avoient ignoré cet art tout divin. Séduits & aveuglés par le dieu du ſiécle, ils s'étoient fauſſement perſuadés que le plus sûr moyen de trouver la paix du cœur, étoit de ſatisfaire ſes déſirs, de contenter ſon ambition, de raſſaſier ſa cupidité; & pour cela d'être honoré & diſtingué dans le monde, de s'enrichir & de vivre dans l'abondance, de ſe pouſſer, de s'élever, de s'aggrandir. Ainſi l'avoient crû, & le croyoient tant de mondains. Or en raiſonnant de la ſorte, non-ſeulement, dit l'Ecriture, ils s'étoient trompés: mais en ſe trompant, ils s'étoient rendus malheureux: *Contritio & infelicitas in viis eorum.* Pourquoi? parce qu'en raiſonnant de la ſorte, ils n'avoient pas connu le chemin de la paix: *Et viam pacis non cognoverunt.* Au lieu du repos intérieur & du calme qu'ils ſe promettoient dans leur opulence & dans leur élévation, ils ne trouvoient que trouble, que chagrin, qu'affliction d'eſprit: *Contritio & infelicitas.* Tel étoit le ſort des partiſans du monde; & plût au ciel, mes chers Auditeurs, que ce ne fût pas encore aujourd'hui le vôtre! *Pſal.* 13. *Ibidem.* *Ibidem.*

Qu'a fait Jesus-Christ? il est venu nous enseigner le chemin de la paix, que nous cherchions, & que nous ne connoissions pas. Lui-même, qui dans l'Evangile s'est appellé le
Joan. 14. chemin : *Ego sum via*, il est venu nous servir de guide, & nous montrer la route par où nous pouvons immanquablement arriver au terme de cette bienheureuse paix. Lui-même, qui s'est appellé, & qui est en effet la vé-
Ibidem. rité, *Ego sum veritas*, il est venu nous désabuser des erreurs grossiéres dont nous nous étions laissés prévenir à l'égard de cette paix.
Ibidem. Lui-même, qui est la vie, *Ego sum vita*, il est venu nous faire goûter ce qui pouvoit seul nous mettre en possession de cette paix. Tout cela comment? en nous découvrant dans le mystére de ce jour les deux sources véritables de la paix avec nous-mêmes, sçavoir, l'humilité de cœur, & la pauvreté de cœur; & en détruisant dans ce même mystére les deux grands obstacles à cette paix tant désirée, & néanmoins si peu commune, qui sont notre orgueil d'une part, & de l'autre notre attachement aux biens de la terre : *Veniens evangelizavit pacem.* Ne perdez rien d'une instruction si solide & si édifiante.

Oui, c'est dans ce mystére qu'un Dieu-homme, en naissant parmi les hommes, nous prêche hautement par son exemple, ce qu'il devoit dans la suite établir pour fondement
Matt. 11. de toute sa doctrine : *Discite à me, quia mitis*

ſum & humilis corde; & invenietis requiem animabus veſtris. Apprenez de moi que je ſuis humble de cœur; & tenez pour certain, que par-là vous trouverez le repos de vos ames. Oracle, dit S. Auguſtin, d'où devoit dépendre non-ſeulement notre ſainteté, mais notre félicité dans la vie. Car il eſt évident, mes Freres, que ce qui nous empêche tous les jours de trouver ce repos de l'ame ſi eſtimable, & ſans quoi tous les autres biens de la vie nous deviennent inutiles, c'eſt l'oppoſition ſecrette que nous avons à l'humilité Chrétienne. Reconnoiſſons-le avec douleur, & gémiſſons-en devant Dieu. Ce qui fait perdre ſi ſouvent la paix à notre cœur, & ce qui nous met dans l'impuiſſance de la conſerver, c'eſt l'orgueil dont nous ſommes remplis & qui nous enfle : cet orgueil qui nous fait croire en tant d'occaſions, qu'on ne nous rend pas ce qui nous eſt dû, qu'on n'a pas pour nous aſſez d'égards, qu'on ne nous conſidére pas autant que nous le méritons. Car de-là naiſſent les mélancolies & les triſteſſes, de-là les déſolations & les déſeſpoirs, de-là les aigreurs & les emportemens : les triſteſſes, quand nous nous voyons maltraités; les déſeſpoirs, quand nous nous croyons mépriſés; les emportemens, quand nous nous prétendons inſultés & outragés : Dieu prenant plaiſir, dit S. Chryſoſtome, à punir notre orgueil par notre orgueil même:

ſe ſervant de notre amour propre pour nous faire ſouffrir, quand par un excès de délicateſſe & de ſenſibilité, dont notre orgueil eſt le principe, nous ne voulons rien ſouffrir. Si nous étions humbles, & humbles de cœur, nous ſerions à couvert de tous ces chagrins. Au milieu des contradictions & des adverſités, l'humilité nous tiendroit dans une ſituation tranquille. Quelque injuſtice qu'on pût nous faire, & que l'on nous fît, l'humilité nous conſoleroit, l'humilité nous affermiroit, l'humilité calmeroit ces orages, réprimeroit ces mouvemens déréglés qui bouleverſent une ame, ſi je puis ainſi m'exprimer, & qui lui cauſe de ſi grandes agitations.

Ah! Chrétiens, méditons bien ce point important. Examinons bien, & demandons-nous à nous-mêmes, pourquoi nous nous troublons ſi aiſément; pourquoi au moindre ſoupçon d'un mépris ſouvent imaginaire, nous nous piquons ſi vivement; pourquoi ſur un vain rapport d'une parole dite contre nous par imprudence & par légéreté, nous nous affligeons, nous nous allarmons, nous nous irritons? *Quare triſtis es anima mea, & quare conturbas me?* C'eſt la queſtion que ſe faiſoit à lui-même le Prophéte Royal, & que peut ſe faire à toute heure l'homme ſuperbe avec beaucoup plus de ſujet. Pourquoi, mon ame, êtes-vous triſte, & d'où vient que vous

Pſal. 41.

me troublez ? Nous n'en trouverons point d'autre raiſon, que ce fonds d'orgueil avec lequel nous ſommes nés, & que nous avons toujours entretenu, bien loin de travailler à le détruire. Voilà, hommes du ſiécle qui m'écoutez, ce qui vous rend incapables de goûter cette paix qui de votre aveu néanmoins eſt après votre ſalut, le ſouverain bien. Vous la déſirez préférablement à tout, puiſque vous ne déſirez tout le reſte, que pour y parvenir. Cependant vous n'y parvenez jamais; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes: à cette ambition qui vous poſſéde, & à laquelle vous vous êtes comme livrés; à cette ambition, qui malgré tant de biens dont Dieu vous a comblés dans la vie, vous empêche d'être jamais contens de ce que vous êtes, & vous porte toûjours à vouloir être ce que vous n'êtes pas; à cette ambition, qui par la plus monſtrueuſe ingratitude envers la providence, vous fait compter pour rien tout ce que vous avez, & toûjours aſpirer à ce que vous n'avez pas, juſques à vous fatiguer pour cela ſans relâche, juſques à vous crucifier vous-mêmes; à cette ambition, qui fait naître dans votre cœur tant de baſſes & de honteuſes jalouſies; qui des proſpérités d'autrui, vous fait de ſi amers ſujets de douleur; qui vous jette en de ſi violens tranſports, quand on s'oppoſe à vos deſſeins; qui vous inſpire de ſi mortelles averſions,

quand on traverſe vos entrepriſes : je le répéte, & je ne puis trop fortement vous l'imprimer dans l'eſprit ; c'eſt-là que le mal réſide ; c'en eſt là le principe & la racine.

Quand vous aurez une bonne fois renoncé à cette paſſion ; quand par une modération chrétienne & ſage, vous ſçaurez vous tenir dans le rang où Dieu vous a placés ; quand par une juſtice que vous ne vous rendez pas, & qu'il faudroit vous rendre, vous reconnoîtrez que Dieu n'en a que trop fait pour vous ; dès-là vous poſſéderez ce tréſor de la paix, que vous avez en vain cherché juſqu'à préſent, parce vous ne l'avez pas cherché où il eſt. C'eſt-à-dire, dès-là vous bénirez Dieu dans votre condition, ſans envier celle des autres. Dès-là, ſoumis à Dieu, vous ne penſerez plus qu'à vous ſanctifier dans votre état, ſans courir éternellement après un phantôme, que vous vous figurez comme un bonheur parfait, mais dont la chimérique eſpérance ne ſert qu'à vous tourmenter. Dès-là, contens de votre fortune, vous en joüirez paiſiblement, & avec action de graces ; vous ne vous appliquerez qu'à en bien uſer, & vous ne craindrez rien autre choſe que d'en faire un criminel abus. Dès-là, chargés de l'établiſſement de vos familles, après avoir fait en Chrétiens tout ce qui dépendra de vous pour y pourvoir, vous vous en repoſerez ſur cette aimable provi-

dence, dans le ſein de laquelle, comme dit l'Apôtre, nous devons jetter toutes nos inquiétudes; comptant, & pouvant compter avec aſſûrance que ſi nous lui ſommes fidéles, elle ne nous manquera pas: *Omnem ſollicitudinem veſtram projicientes in eum.* 1. Petr. 5. Dès-là, affranchis de la ſervitude & de l'eſclavage du monde, vous attendrez tout de Dieu; vous ne mettrez votre appui, votre confiance qu'en Dieu; vous entrerez dans la ſainte & heureuſe liberté des enfans de Dieu : tous les nuages ſe diſſiperont; toutes les tempêtes ſe calmeront; & un moment de cette paix ſecrette, que votre orgueil a tant de fois troublée, vous dédommagera bien des faux avantages où il viſoit, & des vaines prétentions qui vous expoſoient à de ſi fâcheux retours & à de ſi rudes combats.

Or voilà pourquoi Jeſus-Chriſt vous dit aujourd'hui: Apprenez de moi que je ſuis humble de cœur : *Diſcite à me, quia mitis ſum & humilis corde.* Et ne regardons pas cette humilité de cœur comme une foibleſſe : ç'a été la vertu d'un Dieu; & c'eſt la vertu des forts, la vertu des ſages, la vertu des ames ſenſées, & par deſſus tout la vertu des élûs de Dieu. Apprenez-la donc (écoutez toujours votre Maître) & apprenez-la de moi, puiſqu'il n'y a que moi de qui vous puiſſiez l'apprendre, & que toute la philoſophie n'a point été juſques-là. Apprenez-la de moi,

qui ne ſuis venu que pour vous en faire des leçons; & qui pour vous la mieux perſuader, me ſuis humilié & anéanti moi-même. C'eſt-à-dire, apprenez de moi, que ce ſont deux choſes incompatibles que la paix & l'orgueil; que votre cœur, quoi que vous faſſiez, & quoi que le monde faſſe pour vous, ne ſera jamais content, tandis que la vanité, que l'ambition, que l'amour de la gloire y régnera; par conſéquent, que pour trouver ſur la terre le centre & le point de la félicité humaine; que pour avoir cette paix de l'ame, qui eſt par excellence le don de Dieu, il faut être humble, & ſincérement humble, & ſolidement humble : *Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde, & invenietis requiem animabus veſtris.*

Car c'eſt-là, mes Freres, dit ſaint Bernard, ce que la ſageſſe de Dieu incarnée a prétendu nous déclarer dans cet auguſte myſtére. Parce que nous ſommes charnels, & comme tels, accoutumés à ne rien comprendre que de charnel, le Verbe de Dieu a bien voulu lui-même ſe faire chair, pour venir nous apprendre ſenſiblement, & ſelon l'expreſſion de ce Pere, charnellement, que l'humilité eſt la ſeule voie qui conduit à ce repos du cœur ſi ſalutaire & même abſolument ſi néceſſaire pour notre ſanctification.. Quand ce ne ſeroit donc, conclut ſaint Bernard, que pour nous-mêmes, rendons-nous aujourd'hui do-

ciles aux enſeignemens de ce Sauveur, & écoutons-le ce Verbe divin, au moins dans l'état de ſa chair. *Quia nihil præter carnem audire poteras, ecce Verbum caro factum eſt; audias illud, vel in carne.* Mais ce n'eſt pas aſſez. Bernard.

Il nous fait encore, Chrétiens, une ſeconde leçon non moins importante. Car quelle eſt l'autre ſource de ces combats intérieurs, & de ces guerres inteſtines, qui nous déchirent ſi cruellement? convenez-en avec moi: c'eſt la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux & damnable attachement aux biens de la terre. Vous y cherchez les douceurs de la vie; & l'ardeur extrême qui vous brûle, en fait le tourment de votre vie. En effet, quels ſoins empreſſés pour les acquérir! quelles peines pour les conſerver! quelles frayeurs au moindre danger de les perdre! quels déſirs inſatiables de les augmenter! quels chagrins de n'en avoir pas aſſez pour ſatisfaire, ou à vos prétendus beſoins, ou à vos dépenſes ſuperflues! quelle douleur, quel accablement, quelle conſternation, quand malgré vous ils vous échappent des mains, & qu'une mauvaiſe affaire, qu'un accident imprévû vous les enleve! quelle honte de tomber par-là, non-ſeulement dans la diſette, mais dans l'humiliation! quels regrets du paſſé! quelles allarmes ſur le préſent! quelles inquiétudes ſur l'avenir, au milieu de tant de riſques inévitables

dans le commerce du monde, au milieu de tant de révolutions & de revers, dont vous êtes témoins, & à quoi tous les jours vous vous trouvez vous-mêmes exposés !

Le reméde, c'est le détachement évangélique. Donnez-moi un homme pauvre de cœur, rien ne sera capable de l'altérer: c'est-à-dire, donnez-moi un homme vraiment détaché des biens sensibles, à quelque épreuve qu'il plaise à Dieu de le mettre dans l'adversité comme dans la prospérité, dans l'indigence comme dans l'abondance, il joüira d'une paix profonde. Usant de ses biens comme n'en usant pas, & selon la maxime de saint Paul, les possédant comme ne les possédant pas, il sera disposé à tous les événemens. Tranquille comme Job, & inébranlable au milieu des calamités du monde, il se soutiendra par la grande pensée dont ce saint homme étoit pénétré, & qui conservoit le calme dans son ame:
Job. 2. *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus* ? Si nous avons reçû les biens de la main du Seigneur; pourquoi avec la même soumission n'en recevrons-nous pas les maux? Dans les disgraces & dans les pertes, préparé comme Job à les
Job. 1. supporter, il dira avec lui : *Dominus dedit, Dominus abstulit ;* c'étoit le Seigneur qui me les avoit donnés, ces biens; c'est lui qui me les a ôtés : il ne m'est rien arrivé que ce qu'il

a voulu ; que ſon nom ſoit à jamais béni : *Sit nomen Domini benedictum.* Heureux état ! *Ibid.*
ſolide & ferme ſoutien ! reſſource contre les malheurs de la vie, toujours prête, & qui ne peut jamais manquer.

Or c'eſt ce que votre Sauveur vient aujourd'hui vous apprendre, par un exemple bien plus propre encore à vous convaincre & à faire impreſſion ſur vos eſprits, que celui de Job. C'eſt ce que vous prêche l'étable, la créche, les langes de cet enfant-Dieu : *Hoc nobis prædicat ſtabulum, hoc cla-* *Bernard.*
mat præſepe, hoc panni evangelizant. C'eſt lui qui vous apprend que les pauvres de cœur ſont heureux, & qu'il n'y a même dans la vie que les pauvres de cœur qui ſoient heureux, & qui le puiſſent être : *Beati pauperes ſpiritu ;* qu'une partie donc, *Matt.* 5.
mais une partie eſſentielle de notre béatitude ſur la terre, eſt d'avoir le cœur libre & dégagé de l'attachement aux biens de fortune. Il ne commence pas ſeulement à l'enſeigner, mais à le perſuader au monde. Et en effet, à peine a-t-il paru dans le monde avec toutes les marques de la pauvreté, dont il eſt revêtu, que je vois des pauvres, ce ſont les paſteurs, non-ſeulement ſoumis & réſignés, mais béniſſans, mais glorifians Dieu dans leur état : des pauvres, qui touchés de ce qu'ils ont vû en Béthléem, s'en retournent, quoique pauvres, comblés de

joie ; des pauvres contens de leur ſort, & ne portant nulle envie aux richesdeJéruſalem, parce qu'ilsontconnu dans la perſonne de ce divin enfant le bonheur & les prérogatives in-
Luc. 2. finies de leur condition: *Et reverſi ſunt paſtores glorificantes & laudantes Deum.* A peine a-t-il paru dans l'étable, que je vois des riches, ce ſont les Mages, qui bien loin de mettre leurs cœurs dans leurs richeſſes, viennent mettre leurs richeſſes à ſes piés, qui ſe font en ſa préſence un mérite de les mépriſer, d'y renoncer, de s'en dépouiller. Les uns & les autres heureux, parce qu'en ſe conformant à ce Dieu pauvre, ils ont trouvé le chemin de la paix.

Créche adorable de mon Sauveur, c'eſt toi qui me fais aujourd'hui goûter la pauvreté que j'ai choiſie ; c'eſt toi qui m'en découvres le tréſor ; c'eſt toi qui me la rends précieuſe & vénérable ; c'eſt toi qui me la fais préférer à tous les établiſſemens & à toute l'opulence du monde. Confondez-moi, mon Dieu, ſi jamais ces ſentimens, ſeuls dignes de vous, ſeuls dignes de ma profeſſion, & ſi néceſſaires enfin pour mon repos, ſortoient de mon cœur. Vous les y avez conſervés juſques à préſent, Seigneur, & vous les y conſerverez. Cependant, cette paix avec nous-mêmes, toute avantageuſe qu'elle eſt, ne ſuffit pas encore, ſi nous n'y joignons la paix avec le prochain; & c'eſt la troiſiéme inſtruction que nous de-

vons

vous tirer de la naiſſance de J. C. comme vous l'allez voir dans la derniere partie.

LA paix avec le prochain eſt le fruit de la charité; & la charité, ſelon S. Paul, eſt l'abrégé de la loi Chrétienne. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi le même Apôtre nous a marqué, comme un des caractéres les plus eſſentiels de l'eſprit Chrétien, le ſoin de conſerver la paix avec tous les hommes; puiſqu'il eſt évident que tous les hommes ſont compris ſous le nom de prochain: *Si fieri poteſt, quod ex vobis eſt, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Si cela ſe peut, diſoit-il aux Romains, en les inſtruiſant & en les formant au Chriſtianiſme, ſi cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous, vivez en paix avec tout le monde: voilà l'eſprit de votre religion, & par où l'on reconnoîtra que vous êtes les diſciples de celui qui dès ſon berceau a été le Prince & le Dieu de la paix. III. PARTIE. Rom. 12.

Peſons bien ces paroles, qui ſont ſubſtantielles. *Si fieri poteſt*, ſi cela ſe peut: l'impoſſibilité, dit S. Chryſoſtome, eſt la ſeule excuſe légitime qui puiſſe devant Dieu nous diſculper, quand nous ne vivons pas avec nos freres dans une paix & une union parfaite, & hors l'impuiſſance abſolue, toute autre raiſon, n'eſt qu'un vain prétexte dont nous nous flattons, mais qui ne ſervira qu'à nous confondre au jugement de Dieu. *Quod ex vobis*

eſt, autant qu'il eſt en vous: en ſorte que nous puiſſions ſincérement proteſter à Dieu, que nous puiſſions nous rendre à nous-mêmes témoignage, qu'il n'a jamais tenu à nous, jamais dépendu de nous, que nous n'euſſions avec nos freres cette paix ſolide, fondée ſur la charité ; l'ayant ardemment déſirée, l'ayant de bonne foi recherchée, ayant toujours été préparés & d'eſprit & de cœur, à ne rien épargner pour y parvenir. *Cum omnibus*; la paix avec tous, ſans en excepter un ſeul; l'excluſion d'un ſeul ſuffit pour nous rendre prévaricateurs, & ſujets à toutes les peines dont Dieu menace ceux qui troublent ou qui rompent la paix. Rompre la paix avec un ſeul, c'eſt, ſelon Dieu, quelque choſe d'auſſi mortel, que de violer un ſeul commandement. La paix avec tous, un ſeul excepté, nous devient donc inutile pour le ſalut; & ce ſeul que nous exceptons, doit s'élever, pour demander vengeance contre nous au dernier jour. *Cum omnibus hominibus*; la paix avec tous les hommes, même avec ceux qui y ſont plus oppoſés, & qui ne la veulent pas: les forçant par notre conduite à la vouloir; & à l'exemple de David, gardant un eſprit de paix avec les ennemis de la paix: *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus.* Car, comme ajoute S. Chryſoſtome, vivre en paix avec des ames pacifiques, avec des eſprits modérés, avec des humeurs ſo-

Pſalm. 119.

ciables, à peine ſeroit-ce une vertu de philoſophe & de payen : beaucoup moins doit-elle paſſer pour une vertu ſurnaturelle & chrétienne. Le mérite de la charité, diſons mieux, le devoir de la charité eſt de conſerver la paix avec des hommes difficiles, fâcheux, emportés : pourquoi ? parce qu'il peut arriver, & parce qu'en effet il arrive tous les jours, que les plus emportés & les plus fâcheux, les plus difficiles & les plus chagrins, ſont juſtement ceux avec qui nous devons vivre dans une plus étroite ſociété ; ceux dont il nous eſt moins poſſible de nous ſéparer ; ceux à qui dans l'ordre de Dieu nous nous trouvons attachés par des liens plus indiſſolubles. Il faut donc, dit ce ſaint Docteur, que par rapport même à ces ſortes d'eſprits, nous ayons un principe de paix, ſur quoi puiſſe être ſolidement établie la tranquillité du commerce, que la charité chrétienne doit maintenir entre eux & nous.

Or quel eſt-il ce principe ? le voici : une ſainte conformité avec Jeſus-Chriſt naiſſant. Entrons dans ſon cœur, prenons-en les ſentimens, tâchons à nous mettre dans les mêmes diſpoſitions que lui, contemplons ſon étable & approchons de ſa créche ; rempliſſons-nous des vives lumiéres qu'il répand dans les ames, & comprenons bien ſur-tout deux choſes. Premiérement, c'eſt un Dieu, qui pour témoigner aux hommes ſa charité, com-

mence par se dépouiller pour eux de tous ses intérêts. Secondement, c'est un Dieu, qui pour gagner nos cœurs, nous prévient, suivant le langage du Prophéte, de toutes les bénédictions de sa douceur; & qui s'attendrit pour nous jusqu'à se revêtir, tout Dieu qu'il est, de notre humanité; disons mieux, & dans un sens plus propre à mon sujet, jusqu'à devenir personnellement pour nous, comme parle l'Apôtre, la bénignité & l'humanité même : *Apparuit benignitas & humanitas.* [Tit. 3.] Deux moyens qu'il nous présente pour entretenir une paix éternelle avec nos freres : désintéressement, & douceur. Dépouillons-nous en faveur de nos freres de certains intérêts qui nous dominent ; soyons à l'égard de nos freres doux & humains : plus d'inimitiés alors, plus de divisions ; paix inviolable, paix inaltérable. Quel bonheur pour moi, & quel avantage pour vous, si je pouvois en finissant, vous persuader ces deux devoirs si indispensables dans la Religion que nous professons, & si nécessaires dans tous les états de la vie! Ceci demande une réflexion toute nouvelle.

C'est, dis-je, un Dieu qui par amour pour nous, & pour témoigner aux hommes son immense charité, se dépouille de tous ses intérêts : qui de maître qu'il étoit, se fait obéissant ; de grand qu'il étoit, se fait petit : de riche qu'il étoit, se fait pauvre ;

Quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset 11. Cor. 8.
dives. Et je prétends, que ce désintéressement est le plus prompt & le plus infaillible moyen, pour concilier les cœurs, & pour nous unir tous dans une paix solide & durable.

Car, comme raisonne S. Bernard, prétendre vivre en paix avec nos freres, sans qu'il nous en coûte rien, sans vouloir leur sacrifier rien, sans jamais leur céder en rien, sans nous incommoder pour eux, ni nous relâcher sur rien : nous flatter d'avoir cette charité chrétienne, qui est le lien de la paix ; & cependant être toujours aussi entiers dans nos prétentions, aussi jaloux de nos droits, aussi déterminés à n'en rien rabbattre, aussi vifs sur le point d'honneur, aussi attachés à nous-mêmes ; abus, mes chers Auditeurs : ce n'est pas ainsi que le Dieu de la paix nous l'a enseignée. Il ne falloit point pour cela qu'il vînt au monde, ni qu'il nous servît de modéle. Nous n'avions sans lui que trop d'exemples de cette charité intéressée. Il étoit inutile que ce Dieu fait homme, nous apportât un commandement nouveau. De tout tems les hommes s'étoient aimés de la sorte les uns les autres ; & cette prétendue charité étoit aussi ancienne que le monde ; mais aussi le monde avec cette charité prétendue n'avoit jamais été, ni ne pouvoit jamais être en paix.

C'est l'intérêt, Chrétiens, qui nous divise.

Otez la propre volonté, disoit S. Bernard, il n'y aura plus d'enfer ; & moi je dis : Otez l'intérêt propre, ou plutôt la passion de l'intérêt propre, & il n'y aura plus parmi les hommes de dissensions, plus de querelles, plus de procès, plus de discordes dans les familles, plus de troubles dans les communautés, plus de factions dans les États : la paix avec la charité régnera par-tout. Elle régnera entre vous & ce parent, entre vous & ce frére, cette sœur, entre vous & cet ami, ce voisin, ce concurrent. Dès que vous voudrez pour lui vous déporter de tel & tel intérêt, qui fait contre vous son chagrin, dès-là vous aurez avec lui la paix ; & souvent même, selon le monde, la paix que vous aurez avec lui, vaudra mieux pour vous que l'intérêt qu'on vous disputoit, & à quoi vous renoncez. Détachés de nos intérêts, nous ne conteſterons avec personne, nous ne nous brouillerons avec personne, nous ne romprons avec personne : & par une infaillible conséquence, nous goûterons les douceurs de la société, nous joüirons des avantages de la pure & sincére charité. Semblables aux premiers Chrétiens, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame, nous trouverons dans cette union mutuelle une béatitude anticipée, & comme un avant-goût de l'éternelle félicité.

Or à la vûe de J. C. pouvions nous avoir d'autres sentimens que ceux-là ? Si nous som-

mes Chrétiens, je dis de vrais Chrétiens, nous faut-il un autre Juge que ce Dieu-Sauveur, & un autre tribunal que la créche où il eſt né, pour vuider tous les différends qui naiſſent entre nous & nos fréres? Un Chrétien rempli des idées que lui inſpire un myſtére ſi touchant, voudroit-il appeller de ce tribunal; & auroit-il peine à remettre aujourd'hui tous ſes intérêts entre les mains d'un Dieu, qui ne vient au monde que pour y apporter la paix? Voilà, mon cher Auditeur, ce que je vous demande en ſon nom. Si votre frere n'a pas mérité ce ſacrifice, ſouvent très-léger, que vous lui ferez de votre intérêt, J. C. le mérite pour lui. Si votre frére eſt mal fondé dans ſes prétentions, & s'il n'eſt pas juſte que vous lui cédiez, au moins eſt-il juſte que vous cédiez à Jeſus-Chriſt. Ce que vous refuſez à l'un, donnez-le à l'autre; ce que vous ne voulez pas accorder à votre frére, donnez-le à la charité & à Jeſus-Chriſt: par-là vous acheterez la paix: vous l'acheterez à peu de frais: & par-là même vous la conſerverez.

Mais peut-être s'agit-il de toute autre choſe entre vous & le prochain: peut-être indépendamment de tout intérêt, ce qui vous diviſe, n'eſt-ce de votre part, qu'une fierté qui l'a choqué, qu'un emportement qui l'a irrité, qu'une parole aigre dont il s'eſt ſenti piqué, que des maniéres dures dont il

s'eſt tenu offenſé, qu'un air de hauteur avec lequel vous l'avez traité ? Si cela eſt, il ne dépend pour le ſatisfaire, que de vous adoucir à ſon égard, que de lui donner certaines marques de votre eſtime, que de lui rendre certains devoirs, que de le prévenir par quelques démarches qui le raméneront infailliblement, & l'attacheront à vous.

Je ne le puis, dites-vous ; j'y ſens une oppoſition invincible, & je n'en viendrai jamais là. Rentrez encore une fois, rentrez, mon cher Auditeur, dans l'étable de Bethléem : vous y verrez le Dieu de la paix incarné & humaniſé ; ou plutôt, vous y verrez dans ſa perſonne la bénignité même incarnée, la grandeur même de Dieu humaniſée. Je le répéte : vous y verrez un Dieu, qui pour vous attirer à lui, n'a point dédaigné de vous rechercher ; qui par une condeſcendance toute divine de ſon amour, s'eſt fait même comme une gloire de vous prévenir. S'il eût attendu que vous pécheur, vous ſon ennemi & ſon ennemi déclaré, vous euſſiez fait les premiers pas pour retourner à lui, où en étiez-vous, & quelle reſſource vous reſtoit pour le ſalut ? Cependant, malgré l'exemple de votre Dieu, vous vous faites, & vous oſez vous faire je ne ſçais quel point d'honneur de n'aller jamais au-devant de votre frére, pour le rapprocher de vous, & pour l'engager lui-même à

revenir. Malgré la loi de la charité, & d'ailleurs même après avoir été l'aggreſſeur, vous conſervez contre lui de ſcandaleux & d'éternels reſſentimens; n'eſt-ce pas renverſer tous les principes du Chriſtianiſme, & vous expoſer à de terribles malédictions du Ciel ?

Vous y verrez un Dieu, qui pour vous gagner, vous comble des bénédictions de ſa douceur; un Dieu qui pour ſe rendre plus aimable, quitte tout l'appareil de la majeſté, & qui s'humaniſe, non-ſeulement juſqu'à paroître, mais juſqu'à devenir en effet homme comme vous; un Dieu, qui ſous la forme d'un enfant, vient s'attendrir ſur vous de compaſſion, & pleurer, non pas ſes miſéres, mais les vôtres. Car c'eſt ainſi, dit S. Pierre Chryſologue, qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé; *Sic naſci voluit, qui voluit amari.* Parole touchante & digne de toutes nos réflexions! c'eſt ainſi qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé. Il auroit pû naître, & il ne tenoit qu'à lui de naître dans la pompe & dans l'éclat de la magnificence royale; mais en naiſſant de la ſorte, il n'auroit été que reſpecté, que révéré, que redouté, & il vouloit être aimé. Or pour être aimé, il devoit s'abbaiſſer juſqu'à nous; pour être aimé, il devoit être ſemblable à nous; pour être aimé, il devoit ſouffrir comme nous. Et c'eſt pourquoi il a voulu naître *Petr. Chryſol.*

dans l'état de foibleſſe & d'abbaiſſement où ce myſtére nous le repréſente: *Sic naſci voluit, qui voluit amari.* Après cela, Chrétiens, affectez des airs dédaigneux & hautains envers les autres: traitez-les en eſclaves, avec empire, avec dureté, & non pas en fréres, avec patience, avec bonté : rendez-vous inflexibles à leurs priéres, & inſenſibles à leurs beſoins. N'eſt-ce pas démentir votre religion ; n'eſt-ce pas même violer les droits de l'humanité ? Je ſerois infini, ſi j'entreprenois de développer ce point de morale dans toute ſon étendue.

Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, voilà la ſainte & divine paix que nous devons capitalement déſirer, & qui ne vous coûtera jamais trop, à quelque prix qu'elle vous puiſſe être vendue ; la paix avec nos fréres ; & ſans exception, la paix avec tous les hommes : *Cum omnibus hominibus pacem habentes.* Mais quel eſt notre aveuglement, & le ſujet de notre confuſion ? le voici : dans les tems où Dieu nous afflige par le fleau de la guerre, nous lui demandons la paix ; & dans le cours de la vie, nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix. C'eſt-à-dire, nous demandons à Dieu une paix qui ne dépend pas de nous, une paix qui n'eſt pas de notre reſſort, une paix pour la concluſion de laquelle nous ne pouvons rien ; & nous ne penſons pas à nous procurer celle qui eſt entre nos mains, celle

dont nous ſommes nous-mêmes les arbitres, celle dont Dieu nous a chargés, & dont il veut que nous lui ſoyons reſponſables. Nous faiſons des vœux, afin que les Puiſſances de la terre s'accordent entr'elles, pour donner au monde une paix, que mille difficultés preſque inſurmontables ſemblent quelquefois rendre comme impoſſible ; & nous ne voulons pas finir de pitoyables différends dont nous ſommes les maîtres, qu'il nous ſeroit aiſé de terminer, que notre ſeule obſtination fomente : & ces Puiſſances de la terre ſi difficiles à réunir, ſont ſouvent plutôt d'accord que nous ne le ſommes les uns avec les autres. Cette paix entre les Couronnes, malgré tous les obſtacles qui s'y oppoſent, eſt plutôt conclue, qu'un procès qui fait la ruine & la déſolation de toute une famille, n'eſt accommodé. Ah ! Seigneur, je ne ſerois pas un fidéle miniſtre de votre parole, ſi dans un jour auſſi ſolemnel que celui-ci, où les Anges vos Ambaſſadeurs, nous ont annoncé & promis la paix, je ne vous demandois au nom de tous mes Auditeurs cette paix ſi déſirée, qui doit pacifier tout le monde Chrétien ; cette paix dont dépend le bonheur de tant de nations ; cette paix pour laquelle votre Égliſe s'intéreſſe tant & avec tant de raiſon ; cette paix que vous ſeul pouvez donner, & qui déſormais ne peut être que l' ouvrage de votre providence miracu-

leuſe & de votre abſolue puiſſance. Je n'aurois pas, comme miniſtre de votre parole, le zéle que je dois avoir, ſi, à l'exemple de vos Prophétes, je ne vous diſois aujourd'hui: *Da pacem, Domine, ſuſtinentibus te, ut Prophetæ tui fideles inveniantur.* Donnez la paix, Seigneur, à votre peuple, afin que ce ne ſoit pas envain que nous l'ayons engagé à appaiſer votre colére pour l'obtenir. Donnez-lui la paix, puiſqu'entre les proſpérités, quoiqu'humaines & temporelles, qu'il lui eſt permis d'eſpérer, la paix eſt celle qui vient plus immédiatement de vous, & qui peut le plus contribuer à votre gloire. Mais je ſerois, ô mon Dieu! encore plus prévaricateur de mon miniſtére, ſi préférablement à cette paix, toute néceſſaire & toute importante qu'elle eſt, je ne vous demandois pour moi, & pour ceux qui m'écoutent, celle qui doit nous reconcilier avec vous, celle qui doit nous reconcilier avec nous-mêmes, celle qui doit nous reconcilier avec nos fréres: celle qui doit nous reconcilier avec vous, par une généreuſe & ſainte pénitence; celle qui doit nous reconcilier avec nous-mêmes, par un vrai détachement & une ſincére humilité; celle qui doit nous reconcilier avec nos fréres, par une tendre & cordiale charité.

Ramaſſons en deux mots tout ce myſtére, & finiſſons. Le Seigneur & le Dieu des armées, qui vient au monde pour y faire ré-

gner la paix, & qui veut être aujourd'hui glorifié par toute la terre en qualité de Roi pacifique, *Magnificatus est Rex pacificus super faciem universæ terræ*: voilà, Sire ce que chante l'Égliſe dans cette auguſte ſolemnité; voilà ce que nous célébrons. Modéle admirable pour Votre Majeſté, & que je lui propoſe ici avec d'autant plus d'aſſûrance, que je ſçais que c'eſt le modéle qu'elle ſe propoſe elle-même, & ſur lequel elle ſe forme. Car ſans oublier la ſainteté de mon miniſtére, & ſans craindre que l'on m'accuſe de donner à Votre Majeſté une fauſſe louange, je dois, comme Prédicateur de l'Évangile, bénir le Ciel, quand je vois, Sire, dans votre perſonne un Roi conquérant, & le plus conquérant des Rois, qui met néanmoins toute ſa gloire à être aujourd'hui reconnu le Roi pacifique, & diſtingué comme tel entre tous les Rois du monde. Je dois en préſence de cet Auditoire Chrétien, rendre à Dieu de ſolemnelles actions de graces, quand je vois dans Votre Majeſté un Monarque victorieux & invincible, dont tout le zéle eſt de pacifier l'Europe, dont toute l'application eſt d'y travailler & d'y contribuer par ſes ſoins, dont toute l'ambition eſt d'y réuſſir; & qui par-là eſt ſur la terre l'image viſible de celui dont le caractére eſt, d'être tout enſemble, ſelon l'Écriture, le Dieu des armées & le Dieu de la paix. *Eccleſ. Offic.*

Cette paix eſt l'ouvrage de Dieu; & nous

reconnoiſſons plus que jamais, que le monde ne la peut donner: mais notre confiance, Sire, eſt que malgré le monde même, Dieu ſe ſervira de Votre Majeſté, de ſa ſageſſe, de ſes lumiéres, de la droiture de ſon cœur, de la grandeur de ſon ame, de ſon déſintéreſſement, pour donner cette paix au monde. Ce qui nous conſole, c'eſt que Votre Majeſté, ſuivant les régles de ſa religion, ne fait la guerre aux ennemis de ſon Etat, que pour procurer plus utilement & plus avantageuſement cette paix à ſes ſujets. Ce qui nous raſſûre, c'eſt que dans les vûes qui la font agir, toutes ſes conquêtes aboutiſſent là; & qu'elle ne gagne des batailles, qu'elle ne force des villes, qu'elle ne triomphe par-tout, que pour parvenir plus ſûrement & plus promptement à cette paix. Ce qui ſoutient nos eſpérances, & au même tems ce qui augmente notre vénération & notre zéle pour Votre Majeſté, c'eſt que ſon amour pour ſon peuple l'emportera toujours en ceci par-deſſus ſes intérêts propres; & que touchée de ce motif, il n'y aura rien qu'elle ne ſacrifie au bien de cette paix: qu'ainſi, en véritable imitateur du Dieu des armées & du Dieu de la paix, vous aurez, Sire, l'avantage, après avoir été le Héros du monde Chrétien, d'en être encore le pacificateur. Car voilà ce qui mettra le comble à vos travaux héroïques; voilà ce qui couronnera votre regne; voilà ce qui

achevera votre glorieuſe deſtinée.

Accompliſſez mes vœux, Seigneur ; ou plutôt, béniſſez les intentions de ce Roi pacifique & conquérant, qui ſçait ſi bien ſe conformer aux vôtres. Donnez-nous par lui cette paix que vous nous promettez aujourd'hui par le miniſtére de vos Anges : & s'il étoit vrai que vous fuſſiez encore irrité contre les hommes ; ſi les péchés des hommes méritoient encore les fleaux de votre juſtice, permettez-moi, Seigneur, de vous faire ici la priére que vous fit autrefois David, & de vous dire comme lui dans le même eſprit : *Diſſipa gentes quæ bella volunt.* Diſſipez ces nations opiniâtres qui veulent la guerre. Renverſez leurs deſſeins, rompez leurs alliances, rendez vaines leurs entrepriſes, troublez leurs conſeils. Souffrez que j'ajoûte avec le même Prophéte : *Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, & in regna quæ nomen tuum non invocaverunt.* S'il faut, ô mon Dieu, que votre colére éclate, répandez-la ſur ces nations qui ne vous connoiſſent point, & ſur ces Royaumes qui n'invoquent point votre nom : c'eſt-à-dire, ſur ces nations où la vérité de votre religion n'eſt pas connue, & ſur ces Royaumes où l'héréſie a aboli la pureté de votre culte. Mais par un effet tout contraire, répandez votre miſéricorde ſur ce Royaume Chrétien, où vous êtes invoqué, ſervi, adoré en eſprit & en vérité. Répan- *Pſal.67.* *Pſal.78.*

dez-la ſur ce Monarque qui m'écoute, & qui plus zélé pour votre gloire que pour la ſienne, met aujourd'hui à vos pieds, non-ſeulement ſon ſceptre & ſa couronne, mais toute la gloire de ſes conquêtes, pour vous en faire un hommage comme au Dieu de la paix; qui pour le bien de votre Égliſe, préfére cette paix à l'accroiſſement de ſon Empire; & qui au milieu de ſes proſpérités & du ſuccès de ſes armes, ne refuſe pas pour elle de ſe relâcher de ſes droits. Dans des diſpoſitions ſi ſaintes, que ne doit-il pas attendre de vous; & quels effets, ou plutôt, quels miracles de protection n'avons-nous pas droit de nous permettre pour lui? C'eſt l'homme de votre droite, Seigneur: étendez ſur lui votre main, animez le de votre eſprit; rempliſſez-le de vos lumiéres, fortifiez-le de votre grace. Tandis que vous le ſoutiendrez, toutes les puiſſances du monde, quoique liguées & conjurées, ne prévaudront pas contre lui; & avec votre divin ſecours, nous ne doutons point, ô mon Dieu, que nous n'obtenions enfin cette paix ſalutaire, que nous vous demandons comme un des fruits de la naiſſance de notre adorable Sauveur, & comme un moyen qui nous aidera à mériter la bienheureuſe & l'éternelle paix dont vos Elûs jouiſſent dans le Ciel. Je vous la ſouhaite, mes chers Auditeurs, au nom, &c.

Fiat manus tua ſuper virum dexteræ tuæ, *Pſal. 79.*

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

AUTRE AVENT

PRESCHÉ

DEVANT LE ROI.

SERMONS

CONTENUS DANS CET AVENT.

POUR la Fête de tous les Saints : *Sur la Sainteté.* 283.

Pour le I. Dimanche de l'Avent : *Sur le Jugement dernier.* 329.

Pour le II. Dimanche de l'Avent : *Sur le Reſpect humain.* 374.

Pour le III. Dimanche de l'Avent : *Sur la Sévérité Evangélique.* 417.

Pour le IV. Dimanche de l'Avent : *Sur la Pénitence.* 461.

Pour la Fête de Noël : *Sur la Nativité de Jeſus-Chriſt.* 505.

SERMON

POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINTS.

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

Sur la Sainteté.

Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.
Dieu eſt admirable dans ſes Saints. Au Pſeaume 67.

SIRE,

A Conſidérer Dieu dans lui-même, nous ne pouvons dans lui-même l'admirer, parce qu'il eſt trop élevé au-deſſus de nous & trop grand. Comme nous ne le connoiſſons ſur la terre que dans ſes ouvrages, ce n'eſt auſſi ſur la terre, à proprement parler, que dans ſes ouvrages qu'il eſt admirable pour nous. Or l'ouvrage de Dieu par excellence, ce ſont les Saints, & par conſéquent, diſoit le Prophéte Roïal : c'eſt ſur-tout dans ſes Saints qu'il nous paroît digne de nos admirations : *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

En effet, de quelque maniére que nous envisagions les Saints, Dieu eſt admirable en eux : & quand je m'en tiendrois au ſeul Évangile de ce jour, qu'y a-t-il de plus admirable, que d'avoir conduit des hommes à la poſſeſſion d'un Royaume par la pauvreté ? que de leur avoir fait trouver la conſolation & la joie par les pleurs & l'adverſité ? que de les avoir élevés par les humiliations au comble de la gloire ; & pour me ſervir de l'expreſſion de S. Ambroiſe, de les avoir béatifiés par les miſéres mêmes ? Car voilà, ſi je puis uſer de ce terme, les divins paradoxes dont le Saint Eſprit nous donne l'intelligence dans cette ſolemnité ; & que nous n'aurions jamais pû comprendre, ſi les Saints que nous honorons, n'en étoient une preuve ſenſible : voilà les miracles que Dieu a opérés dans ſes Élûs : *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

J'ajoûte néanmoins, mes chers Auditeurs, après S. Leon Pape, une choſe qui me ſemble encore plus propre à nous toucher ; par l'intérêt que nous y devons prendre, comme Chrétiens. Car Dieu, dit ce Pere, eſt particuliérement admirable dans ſes Saints, parce qu'en les glorifiant, il nous a pourvûs d'un puiſſant ſecours, c'eſt celui de leur protection ; & qu'en même tems il nous a mis devant les yeux un grand modéle, c'eſt l'exemple de leur vie : *Mirabilis in Sanctis ſuis, in quibus, & præſidium nobis conſtituit & exem-*

Leo in natali S. Laurentii.

plum. Je m'attache à cet exemple des Saints, pour établir ſolidement les importantes vérités que j'ai à vous annoncer; & ſans rien dire du ſecours que nous pouvons attendre d'eux, & que nous en recevons, je veux vous faire admirer Dieu dans la conduite qu'il a tenue en nous propoſant ces illuſtres prédeſtinés, dont la ſainteté doit produire en nous de ſi merveilleux effets pour notre ſanctification. Vierge ſainte, Reine de tous les Saints, puiſque vous êtes la mere du Saint des ſaints; vous, en qui Dieu s'eſt montré ſouverainement admirable, puiſque c'eſt en vous & par vous qu'il s'eſt fait homme, & qu'il s'eſt rendu ſemblable à nous: faites deſcendre ſur moi ſes graces. Il s'agit d'inſpirer à mes Auditeurs un zéle ſincére, un zéle efficace, d'acquérir cette ſainteté ſi peu goûtée, ſi peu connue, ſi peu pratiquée dans le monde, & toutefois ſi néceſſaire pour le ſalut du monde. Je ne puis mieux réuſſir dans cette entrepriſe, que par votre interceſſion; & c'eſt ce que je vous demande, en vous adreſſant la priére ordinaire: *Ave, Maria.*

EN trois mots j'ai compris, ce me ſemble, trois ſujets de la plus juſte douleur, ſoit que nous ſoyons ſenſibles aux intérêts de de Dieu, ſoit que nous ayons égard aux nôtres; quand j'ai dit que la ſainteté ſi néceſſaire

pour notre ſalut, étoit peu goûtée, peu connue, & peu pratiquée dans le monde. Mais je prétends auſſi vous conſoler, Chrétiens, quand j'ajoûte que Dieu par ſon adorable ſageſſe, a ſçû remédier efficacement à ces trois grands maux, en nous mettant devant les yeux la ſainteté de ſes Elûs, & en les prédeſtinant pour nous ſervir d'exemples. Je m'explique.

Cette ſainteté que Dieu nous commande, & ſans laquelle il n'y a point de ſalut pour nous, par une déplorable fatalité, trouve dans les eſprits des hommes trois grands obſtacles à vaincre, & qu'elle a ſouvent peine à ſurmonter; ſçavoir le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Parlons plus clairement & plus ſimplement. Trois ſortes de Chrétiens dans le monde, par l'aveuglement où nous jette le péché, & par la corruption du monde même, ſont mal diſpoſés à l'égard de la ſainteté. Car les libertins la cenſurent, & tâchent à la décrier. Les ignorans la prennent mal; & dans l'uſage qu'ils en font, ou pour mieux dire, qu'ils en croyent faire, ils n'en ont que de fauſſes idées. Enfin, les lâches la regardent comme impoſſible, & déſéſpérent d'y parvenir. Les premiers, malins & critiques, la rendent odieuſe; & de-là vient qu'elle eſt peu goûtée: les ſeconds, groſſiers & charnels, s'en forment des idées, non ſelon la vérité, mais ſelon leur goût, ou ſelon leur ſens; & de-là

vient qu'elle eſt peu connue : les derniers, foibles & puſillanimes, s'en rebutent, & y renoncent dans la vûe des difficultés qu'ils y rencontrent ; & de-là vient qu'elle eſt rare & peu pratiquée. Trois dangereux écueils à éviter dans la voie du ſalut: mais écueils dont nous nous préſerverons aiſément, ſi nous voulons profiter de l'exemple des Saints.

Car je ſoutiens, & voici le partage de ce Diſcours: je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt la plus invincible de toutes les preuves pour confondre la malignité du libertin, & pour juſtifier contre lui la vraie ſainteté. Je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt la plus claire de toutes les démonſtrations, pour confondre les erreurs du Chrétien ſéduit & trompé, & pour lui faire voir en quoi conſiſte la vraie ſainteté. Je ſoutiens que l'exemple des Saints eſt le plus efficace de tous les motifs, pour confondre la tiédeur, beaucoup plus le découragement du Chrétien lâche, & pour le porter à la pratique de la vraie ſainteté. De-là n'aurai-je pas droit de conclurre, que Dieu eſt admirable dans ſes Saints, lorſqu'il nous les donne pour modéles ? *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.* Je parle encore une fois à trois ſortes de perſonnes, dont il eſt aujourd'hui queſtion de rectifier les ſentimens ſur le ſujet de la ſainteté Chrétienne : aux libertins qui la combattent, aux ignorans qui ne la connoiſſent

pas, aux lâches qui n'ont pas le courage de la pratiquer; & ſans autre raiſonnement, je montre aux premiers, que ſuppoſé l'exemple des Saints, leur libertinage eſt inſoutenable; aux ſeconds, que leur ignorance eſt ſans excuſe; aux derniers, que leur lâcheté n'a plus de prétexte. Trois vérités que je vais développer: appliquez-vous.

I. PARTIE. C'Eſt de tout tems que la ſainteté, & même la plus ſolide & la plus vraie, a été en butte à la malignité des libertins, & à leur cenſure. C'eſt de tout tems qu'ils l'ont combattue comme ſes plus déclarés ennemis: & c'eſt pour cela, ou qu'ils ont tâché de ſe perſuader, & de perſuader aux autres, qu'il n'y avoit point dans le monde de vraie ſainteté; ou qu'ils ont au moins affecté, en la confondant avec la fauſſe, de la décrier. Deux artifices dont ils ſe ſont ſervis pour défendre, & s'ils avoient pû, pour autoriſer leur libertinage contre la ſainteté Chrétienne, qui néanmoins a toujours été, & ſera toujours devant Dieu & devant les hommes leur condamnation. Deux artifices que Saint Jérôme a ſubtilement démêlés dans une de ſes Épîtres, où il s'en explique ainſi: *Lacerant ſanctum propoſitum, & remedium pœnæ ſuæ arbitrantur, ſi nemo ſit ſanctus, ſi turba ſit pereuntium, ſi omnibus detrahatur.* Ce Pere parloit

Hieron. Epiſt. lib. 1. Epiſt. 45. juxta editionem Eaniſ.

en

en particulier de certains esprits prétendus forts, qui témérairement & sans respect, blâmoient la conduite de sainte Paule, & le courage qu'elle avoit eu de quitter Rome, pour aller chercher son salut dans la retraite & dans l'éloignement du monde. Ces paroles sont remarquables, & d'autant plus dignes d'être pesées, qu'elles expriment ce que nous voyons tous les jours arriver dans notre siécle. *Lacerant sanctum propositum:* parce qu'ils raisonnent en mondains, disoit S. Jérôme, ils déchirent par leurs railleries, & même par leurs médisances, tout ce que les serviteurs de Dieu font de plus édifiant & de plus louable pour honorer Dieu. *Et remedium pœnæ suæ arbitrantur, si nemo sit sanctus*: ils croient leur libertinage bien à couvert, quand ils ont la hardiesse de soutenir qu'il n'y a point de Saint sur la terre; que ceux qu'on estime tels, ont comme les autres leurs passions & leurs vices, & des vices même grossiers; que les plus gens de bien sont comme eux dans la voie de perdition, & qu'on a droit de dire de tout le monde, que tout le monde est corrompu & perverti. Non-seulement ils soupçonnent que cela peut-être; mais ils s'assurent que cela est, & dans cette supposition aussi extravagante que maligne, ils se consolent: comme si l'affreuse opinion qu'ils ont de tout le genre humain, étoit la justification de leur iniquité, & devoit les

Hieron.

Idem.

guérir de tous les remords intérieurs qu'ils auroient infailliblement à eſſuyer, ſi le monde leur faiſoit voir des hommes vraiement vertueux, & dont la vie exemplaire fût un reproche ſenſible de leur impiété & de leurs
Idem. déſordres. *Et remedium pœnæ ſuæ arbitrantur, ſi omnibus detrahatur.* Prenez garde, s'il vous plaît, à la penſée de ce ſaint Docteur.

La premiere injuſtice que le libertin fait à la ſainteté Chrétienne, eſt de ne la vouloir pas reconnoître; c'eſt-à-dire, de prétendre que ce que l'on appelle ſainteté, n'eſt rien moins dans les hommes que ſainteté; que dans les uns c'eſt vanité, dans les autres ſingularité, dans ceux-ci dépit & chagrin, dans ceux-là foibleſſe & petiteſſe de génie; & malgré les dehors les plus ſpécieux, dans pluſieurs impoſture & hypocriſie. Car c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, qu'on en juge dans le monde, mais particuliérement à la Cour: dans ce grand monde où vous vivez; dans ce monde, que je puis appeller l'abregé du monde. Monde prophane, dont la malignité, vous le ſçavez, eſt de n'admettre point de vraie vertu; de ne convenir jamais du bien; d'être toujours convaincu que ceux qui le font, ont d'autres vûes que de le faire; de ne pouvoir croire qu'on ſerve Dieu purement pour le ſervir, ni qu'on ſe convertiſſe purement pour ſe convertir; de n'en voir aucun exemple, qu'on ne ſoit prêt à conteſter; de

critiquer tout,& à force de critiquer tout, de ne trouver plus rien qui édifie. Malignité,reprend S. Jérôme,injurieuſe à Dieu, & pernicieuſe aux hommes; ne perdez pas cette réflexion qui vous peut être infiniment utile & ſalutaire.

Malignité injurieuſe à Dieu,puiſque par-là l'on ôte à Dieu la gloire qui lui eſt dûe,en attribuant à tout autre qu'à lui les œuvres dont il eſt l'auteur,comme nous apprenons de l'Evangile, que les Phariſiens en uſoient à l'égard du Fils de Dieu. Car que faiſoient-ils? Ils imputoient à l'art magique les miracles de ce Dieu-homme: ils diſoient qu'il chaſſoit les démons par la puiſſance de Béelzebub, le Prince des ténébres. Et que fait-on à la Cour? On veut, & l'on veut ſans diſtinction, qu'un intérêt ſecret y ſoit le reſſort, le motif de tout le bien qu'on y pratique, de tout le culte qu'on y rend à Dieu,de toutes les réſolutions qu'on y prend de mener une vie Chrétienne, de toutes les converſions qui y paroiſſent,de toutes les réformes qu'on y apperçoit. On veut qu'une baſſe & ſervile politique en ſoit le principe & la fin,On dit d'une ame touchée de Dieu, & qui commence de bonne foi à régler ſes mœurs,qu'elle prétend quelque choſe,qu'il y a du myſtére dans ſa conduite,que ce changement eſt une ſcéne qu'elle donne,mais que Dieu y a peu de part.Or l'un n'eſt-il pas ſem-

blable à l'autre; & ſi le langage des Phariſiens a été un blaſphême contre Jeſus-Chriſt, celui du monde qui juge & qui décide de la ſorte, eſt-il moins injuſte & moins criminel?

Malignité pernicieuſe aux hommes, puiſque le mondain ſe prive ainſi d'une des graces les plus touchantes, & dans l'ordre de la prédeſtination les plus efficaces, qui eſt le bon exemple: ou plutôt, puiſqu'autant qu'il dépend de lui, il anéantit à ſon égard cette grace du bon exemple. Ces converſions dont il eſt témoin, & qu'on lui propoſe pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet ſur lui, que de lui faire former mille raiſonnemens, mille jugemens téméraires & mal fondés; que de lui faire prophaner ce qu'il y a de plus ſaint par les railleries les plus piquantes, & ſouvent même par les diſcours les plus impies. Dieu le permet pour punir en lui cet eſprit d'orgueil, qui le porte à s'ériger en cenſeur ſi ſévére de la ſainteté. D'où il arrive, que bien loin de tirer aucun fruit des exemples qu'il a devant les yeux, il s'endurcit le cœur, il ſe confirme dans ſes déſordres, il demeure dans ſon impénitence, il s'y obſtine & ſe rend encore plus incorrigible. Au lieu que les ames fidelles marchent avec ſimplicité dans les voies de Dieu; profitent du bien qu'elles ſuppoſent bien, au hazard même de s'y tromper; s'édifient des vertus, quoique douteuſes, qui leur paroiſſent vertus; de ces

exemples même conteſtés ſe font des leçons & des régles: heureuſes qu'il y en ait encore; & ſans penſer à les combattre, béniſſant Dieu de ce qu'il les ſuſcite pour ſa gloire, pour le bien de ſes élûs, & pour la confuſion du libertinage.

Car je l'ai dit, Chrétiens, & je le répéte, quelque préſomptueux que puiſſe être le libertinage du monde, jamais il ne ſe ſoutiendra contre certains exemples irreprochables, que Dieu dans tous les tems lui a oppoſés, & qu'il lui oppoſera toujours pour le confondre. Cette nuée de témoins dont parle ſaint Paul, cette innombrable multitude de Saints dont nous honorons la glorieuſe mémoire, eſt en faveur de la ſainteté Chrétienne un argument trop plauſible, & une preuve trop éclatante & trop forte, pour pouvoir être affoiblie par toute l'impiété du ſiécle. Il y a dans le monde des hypocrites, je le ſçais, & peut-être trop, pour n'en pas gémir moi-même Mais l'impiété du ſiécle peut-elle ſe prévaloir de l'hypocriſie, pour en tirer cette dangereuſe conſéquence, qu'il n'y a point dans le monde de vraie ſainteté? Au contraire, répond ingénieuſement S. Auguſtin, c'eſt de-là même qu'elle doit conclure qu'il y a une vraie ſainteté, parce qu'il ſe trouve des ſaintetés fauſſes; & la raiſon qu'il en apporte, eſt ſans replique: parce que la fauſſe ſainteté, ajoute-t-il, n'eſt rien autre choſe qu'une imitation

de la vraie, comme la fiction eſt une imitation de la vérité.

En effet, ce ſont les vraies vertus, qui par l'abus qu'on en a fait, en voulant les imiter, ont produit, contre les intentions de Dieu les fauſſes vertus. Le démon, pere du menſonge, s'étant étudié à copier, autant qu'il a pû, les œuvres de Dieu, il a pris à tâche de contrefaire la vraie humilité par mille vains phantômes d'humilité, la vraie ſévérité de l'Evangile par l'apparente ſévérité de l'héréſie, le vrai zéle par le zéle jaloux, la vraie religion par l'idolâtrie & la ſuperſtition. Témoignage évident, dit S. Auguſtin, qu'il y a donc une vraie religion, un vraie zéle, une vraie ſévérité de mœurs, une vraie humilité de cœur, en un mot, une vraie ſainteté; puiſqu'il eſt impoſſible de contrefaire ce qui n'eſt pas, & que les copies, quoique fauſſes, ſuppoſent un modéle.

Or ce principe établi, qu'il y a une vraie ſainteté, l'impiété du ſiécle la plus maligne demeure déſarmée & ſans défenſe. Que cette ſainteté pure & ſans reproche, ſoit rare parmi les hommes; qu'elle ſe rencontre en peu de ſujets, cela ne favoriſe en aucune ſorte le libertin. Quand il n'y en auroit dans le monde qu'un ſeul exemple, il n'en faudroit pas davantage pour faire ſa condamnation: & Dieu par une providence toute ſpéciale, diſpoſe tellement les choſes, que cet exemple, ſeul ſi vous le voulez, ne manque jamais; & que mal-

gré l'iniquité, il y en a toujours quelqu'un, que le mondain lui-même de son propre aveu, ne peut s'empêcher de reconnoître.

Oui, mon cher Auditeur, si vous êtes assez malheureux, pour être du nombre de ceux à qui je parle ici & que je combats; ce seul homme de bien que vous connoissez, & qui est, dites-vous, l'unique en qui vous croyez, & dont vous voudriez répondre, c'est celui-là même qui s'élevera contre vous au jugement de Dieu. Lui seul il vous fermera la bouche. Dieu n'aura qu'à vous le produire, pour vous convaincre malgré vous du prodigieux égarement où vous aurez vécu, & pour faire paroître à tout l'univers la vanité, la foiblesse, le désordre de votre libertinage. En vain pour votre justification voudrez-vous alléguer l'hypocrisie de tant de mauvais Chrétiens. S'il y a eu dans le monde des hypocrites, vous dira Dieu, vous n'avez pas dû pour cela être un impie. Si plusieurs ont abusé de la sainteté de mon culte, il ne falloit pas vous porter à un excès tout opposé, ni vous livrer au gré de vos passions. Car il n'étoit pas nécessaire que vous fussiez l'un ou l'autre : entre l'hypocrite & le libertin, il y avoit un parti à suivre, & même un parti honorable, c'étoit d'être Chrétien & vrai Chrétien. Que ceux que vous avez traités de faux dévots, l'ayent été ou non, c'est sur quoi ils seront jugés; mais votre cause, qui n'a rien de commun avec

eux, n'en a pû devenir meilleure. Tant de faux dévots, de dévots ſuſpects qu'il vous plaira, en voici un après tout que vous ne pouvez recuſer; en voici un qui vous confond, & qui vous confond par vous-même. Car ce juſte que vous avez vous-même reſpecté, ce juſte en qui vous avez reconnu vous-même tous les caractéres d'une piété ſincére & ſolide, que ne l'avez-vous imité, & pourquoi ne vous êtes-vous pas formé ſur ſes exemples.

Cela, dis-je, ſuffiroit pour faire taire l'impiété. Ce ſeroit aſſez de ces ſaints, quoique rares & ſinguliers, que Dieu nous fait voir ſur la terre; de ces ſaints qui non-ſeulement glorifient Dieu, mais ont encore le bonheur en le glorifiant, d'être généralement approuvés des hommes; de ces ſaints dont la vertu eſt ſi unie, ſi ſimple, ſi pure, ſi hautement & ſi univerſellement canoniſée, que le libertinage même eſt forcé de les honorer. Car il y en a; & quelque réprouvé que ſoit le monde, il y en a au milieu de vous: vous ſçavez bien les démêler, & vous ne vous trompez pas dans le diſcernement que vous en faites.

Mais je dis bien plus; & pour un juſte dont l'exemple pourroit ſuffire, Dieu m'en découvre aujourd'hui une multitude innombrable, & me fournit autant de preuves contre vous. Il m'ouvre le ciel; & m'élevant au-deſſus de la terre, il me montre ces troupes d'élûs qu'une

ſainteté éprouvée, purifiée, conſommée, a fait monter aux plus hauts rangs de la gloire. Des hommes, dit S. Chryſoſtome (induction admirable, & dont vous devez être touchés) des hommes en qui la ſainteté n'a été, ni tempérament, puiſqu'elle a réformé, changé, détruit dans eux le tempérament; ni humeur, puiſqu'elle ne les a ſanctifiés qu'en combattant, qu'en réprimant, qu'en mortifiant ſans ceſſe l'humeur; ni politique, puiſqu'elle les a dégagés de toutes les vûes humaines; ni intérêt, puiſqu'elle les a fait renoncer à tous intérêts; ni vanité, puiſqu'elle les a en quelque ſorte anéantis, & qu'ils ne ſe ſont preſque tous ſanctifiés qu'en ſe cachant dans les ténébres; ni chagrin, puiſqu'elle les a ſouvent détachés, ſéparés du monde, lorſqu'ils étoient plus en état de jouir des proſpérités, & de goûter les agrémens du monde; ni foibleſſe, puiſqu'elle leur a fait prendre les plus généreuſes réſolutions, & ſoutenir les plus héroïques entrepriſes; ni petiteſſe de génie, puiſqu'en ſouffrant, en mourant, en s'immolant pour Dieu, ils ont fait voir une grandeur d'ame, que l'infidélité même a admirée; ni hypocriſie, puiſque bien loin de vouloir paroître ce qu'ils n'étoient pas, tout leur ſoin a été de ne pas paroître ce qu'ils étoient. Des hommes que le Chriſtianiſme a formés; & dont la ſainteté inconteſtablement reconnue, eſt d'un ordre

ſi ſupérieur à tout ce que la philoſophie payenne, je ne dis pas, a pratiqué, mais a enſeigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre, que dans l'opinion de S. Auguſtin, l'exemple de ces héros Chrétiens, dont nous ſolemniſons la fête, eſt une des preuves les plus invincibles, qu'il y a un Dieu, qu'il y a une religion, qu'il y a une grace ſurnaturelle qui agit en nous. Pourquoi? parce qu'une ſainteté auſſi éminente que celle-là, ne peut être ſortie du fonds d'une nature auſſi corrompue que la nôtre; parce que la philoſophie & la raiſon ne vont point juſques-là; parce qu'il n'y a donc que la grace de J. C. qui puiſſe ainſi élever les hommes au-deſſus de toute l'humanité, & que c'eſt par conſéquent l'œuvre de Dieu. Voilà ce que célébre aujourd'hui l'Egliſe militante, dans cette auguſte ſolemnité qu'elle conſacre à l'Egliſe triomphante. Voilà de quoi le ciel eſt rempli. Exemples mémorables, dont l'impiété n'effacera jamais le ſouvenir, & contre leſquels elle ne preſcrira jamais. Exemples convaincans, auſquels il faut que le libertinage céde, & qui confondront éternellement l'orgueil du monde. Miracles de votre grace, ô mon Dieu, dont je me ſers ici, pour répandre au moins dans la Cour du plus Chrétien de tous les Rois, les ſentimens de reſpect & de vénération dûs à la vraie piété. Heureux, ſi j'en pouvois bannir cet eſprit

mondain, toujours déclaré contre ceux qui vous ſervent, ou plutôt, Seigneur, toujours déclaré contre votre ſervice même! Heureux, ſi je pouvois le détruire dans tous les cœurs; ſi je pouvois détromper toutes les perſonnes qui m'écoutent, & leur faire une fois comprendre combien ces injuſtes préjugés, dont on ſe laiſſe ſi aiſément prévenir, & où l'on aime tant à s'entretenir, ſont capables de les éloigner, & les éloignent en effet de vous!

La ſeconde injuſtice du libertin à l'égard de la ſainteté ne conſiſte plus à la déſavouer, mais à la décréditer, à la rendre odieuſe: en lui imputant des défauts prétendus, & en les employant contre elle pour la noircir. Car, comme remarque le ſçavant Chancelier Gerſon, homme entre tous les autres très-pénétrant & très-éclairé dans la ſcience des mœurs, la ſainteté Chrétienne n'eſt point reſponſable des imperfections de ceux qui la pratiquent. Si celui qui s'adonne au culte de Dieu, a encore ſes foibleſſes & ſes paſſions, il les a parce qu'il eſt homme, & non parce qu'il eſt pieux. Bien loin que la piété les fomente & les autoriſe, elle eſt la premiére à les lui reprocher, & elle ne ceſſe jamais de les combattre. Si elle n'en triomphe pas toujours, & ſi les paſſions l'emportent quelquefois ſur elle, telle eſt notre déſordre & non pas le ſien. Il y a plus, & eſt-il juſte d'exiger de la vraie piété, parce qu'elle eſt en

elle-même parfaite & divine, que d'abord elle nous rende des hommes parfaits? Comme elle ne préſume point de pouvoir faire dans cette vie des ſaints impeccables, auſſi ne doit-on pas s'en prendre à elle, ſi ceux qui s'engagent à ſuivre ſes voies, ſont encore ſujets aux fragilités humaines. Relever l'homme de ſes chutes, l'humilier dans la vûe de ſes miſéres, lui faire trouver dans ſes paſſions mêmes la matiére & le fond de ſes mérites, c'eſt à quoi elle travaille, de quoi elle répond; & non pas d'affranchir l'homme de tous péchés, ce qui ne convient qu'à l'état des bienheureux.

Or voici néanmoins l'autre effet de la malignité du monde. Un homme pour obéir à Dieu, & en vûe de ſon ſalut, prend-t-il le parti de la piété? dès-là on ne lui pardonne plus rien, & l'on eſt déterminé à lui faire des crimes de tout: dès-là il ne lui eſt plus permis d'avoir ni paſſion, ni imperfection: on veut qu'il ſoit irrépréhenſible; & s'il ne l'eſt pas, on en accuſe la piété même. Malignité, ajoute S. Jérôme, la plus inique. Car enfin ſi la piété doit être expoſée à la cenſure du monde, au moins la cenſure du monde doit-elle être équitable; & s'il ne veut pas lui faire grace, au moins doit-il lui faire juſtice. Pourquoi donc ces préventions contre elle? pourquoi ces ſuppoſitions en lui imputant comme propre, ce qu'elle rejette elle-même comme con-

damnable ? pourquoi cette averſion ſecrette envers ceux qui l'ont embraſſée ? pourquoi ce penchant à les railler, à les abbaiſſer, à empoiſonner leurs actions les plus innocentes & leurs plus droites intentions, à diminuer leurs bonnes qualités, à exagérer les mauvaiſes, ſi quelquefois ils en font paroître ? Eſt-ce ainſi que nous en uſons avec le reſte des hommes? & l'attachement au ſervice de Dieu a-t-il quelque choſe qui doive attirer le mépris & la haine? Je pourrois m'en tenir-là pour la confuſion de l'impie : mais l'Egliſe va plus loin. Elle lui oppoſe dans la perſonne des Saints, & pour une conviction plus entiére, ſur-tout plus ſenſible, des hommes tels que les concevoit S. Paul, & tels en effet qu'ils ont paru ſelon l'idée de cet Apôtre ; édifiant le monde, & ſervant de modéles au monde : des hommes irrépréhenſibles, au ſens même que le monde les veut, & que le libertin les demande: des hommes en qui la piété n'a été ni préſomptueuſe, ni hautaine, ni aigre, ni critique, ni opiniâtre, ni diſſimulée, ni jalouſe, ni biſarre, ni intriguante, ni dominante.

Ce ſont-là ceux que l'Egliſe oppoſe au libertinage. Ces bienheureux, dont elle honore la mémoire, ce ſont ces hommes parfaits qu'elle nous met devant les yeux. Sujets par eux-mêmes à tous les vices des autres, ils ne s'en ſont ou préſervés ou corrigés, que par l'exercice &

l'étude des vertus Chrétiennes. D'où il s'enſuit que leur ſanctification, en juſtifiant le parti de la piété, doit donc couvrir d'un éternel opprobre le libertin, qui entreprend de la rendre mépriſable. Leur ſiécle, quoique perverti, les a reconnus & publiés tels que je vous les dépeins. Comme tels, les ſiécles ſuivans les ont béatifiés & canoniſés : c'eſt ſur les témoignages du monde entier que nous leur rendons en ce jour un culte ſi ſolemnel ; c'eſt pour cela, dit l'Ecriture, qu'ils ſont devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont été
Apoc.14. ſans tache devant les hommes : *Sine macula enim ſunt ante thronum Dei.* Serons-nous aſſez injuſtes pour leur diſputer tout à la fois, & leur ſainteté, & leur gloire ? Mais ſeronsnous au même tems aſſez aveugles, pour ne pas découvrir toute la foibleſſe de l'impiété ? Reprenons : le libertin combat la ſainteté Chrétienne, & je vous ai fait voir que l'exemple des Saints rend ſon libertinage inſoutenable. L'ignorant ne connoît pas la ſainteté Chrétienne, & je vais lui montrer que l'exemple des Saints rend ſon ignorance inexcuſable. C'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE. IL ne faut pas douter, que S. Paul écrivant à Timothée ſon diſciple, n'eût en vûe les derniers ſiécles de l'Egliſe, & en particulier celui où nous vivons, quand parmi les abus qu'il condamnoit, & qu'il remarquoit même dès-

lors dans le Chriſtianiſme, il déploroit ſurtout l'aveuglement de certaines ames ſéduites, qui étudioient ſans ceſſe la religion, & qui ne parvenoient jamais à la ſcience de la religion; qui en apprenoient tous les jours les maximes & les préceptes, & qui n'en comprenoient jamais l'eſſentiel ni le fonds; qui s'épuiſoient en ſpéculations, pour s'y rendre habiles, mais qui ne l'entendoient jamais, parce que jamais elles n'en venoient à la pratique; en un mot, qui cherchant en apparence le Royaume de Dieu, ne le trouvoient point en effet, parce qu'elles le cherchoient ſans le connoître : toujours éloignées de la ſolide piété, parce qu'avec toute leur étude, elles ne s'étoient jamais formé une juſte image de la piété : *Semper diſcentes: & numquam ad ſcientiam veritatis pervenientes.* C'étoit un des maux dont ce grand Apôtre menaçoit l'Egliſe de Dieu; & n'eſt-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui? Quelque ſpirituel & quelque raffiné que ſe pique d'être le ſiécle où nous ſommes nés, avoüez-le, mes chers Auditeurs, qu'un des abus qui y regnent davantage, eſt de ſe laiſſer prévenir des erreurs les plus groſſieres ſur ce qui regarde la véritable piété & la ſainteté Chrétienne. J'en appelle à vos connoiſſances, & je ſuis certain que vous en convenez déja avec moi. II. Tim. 3.

Les uns, ne perdez pas ceci, font conſiſter la ſainteté dans ce qui eſt ſelon leur ſens, & les

autres dans ce qui eſt ſelon leur goût : les uns dans des choſes extraordinaires & ſingulieres, & les autres dans des choſes extrêmes & outrées : les uns dans ce qui éclate & qui brille, & les autres dans ce qui effraye & qui rebutte. Les uns ſe la figurent hors de leur état, & les autres ſe la propoſent au-delà de leurs forces & de leur pouvoir : les uns l'imaginent contraire aux bienſéances & aux regles qu'il faut obſerver dans le monde, & les autres s'en font des plans oppoſés à leurs obligations même les plus étroites & à leurs engagemens particuliers par rapport au monde : les uns l'attachent à certains moyens auſquels ils ſe bornent, pendant qu'ils négligent la fin, & les autres la réduiſent à des idées vagues de la fin dont ils ſe repaiſſent, pendant qu'ils négligent les moyens. Quel champ, Chrétiens, & quelle matiére à nos réflexions !

Or je dis que l'exemple des Saints confond toutes ces erreurs ; qu'il nous démontre ſenſiblement que la ſainteté ne conſiſte point en tout cela, ne dépénd point de tout cela, n'eſt rien moins, ou plutôt, eſt quelque choſe de meilleur & de plus raiſonnable que tout cela. Pourquoi ? parce que les Saints par leur exemple nous prêchent aujourd'hui une vérité, mais une vérité touchante, une vérité édifiante, une vérité conſolante : ſçavoir, qu'indépendamment de notre ſens ou de notre goût, que ſans l'é-

éclat de certaines œuvres ou leur auſtérité, que ſans ſortir de notre condition ni quitter les voies communes, que ſans prendre des moyens particuliers ni ſe propoſer une autre fin, que celle même qui nous eſt marquée dans la ſituation préſente où nous nous trouvons, toute la ſainteté, la vraie ſainteté eſt de remplir ſes devoirs, & de les remplir dans la vûe de Dieu; d'être parfaitement ce que l'on doit être, & de l'être ſelon Dieu; de ſe conduire d'une maniére digne de l'état où l'on eſt appellé de Dieu. Vérité à laquelle notre raiſon ſe ſoumet d'abord, & qu'il ſuffit de comprendre pour en être perſuadé; vérité que toutes les Ecritures nous ont enſeignée, mais dont nous avons encore une preuve plus évidente dans ces grands modéles que Dieu nous préſente aujourd'hui.

Car dans ces modéles, qui ſont les Saints, détrompé de toute illuſion, je vois clairement & diſtinctement ce que c'eſt que d'être ſaint; & je le vois ſans effort, ſans embarras de préceptes, comme ſi la ſainteté elle-même ſe découvroit à moi, & devenoit ſenſible pour moi. Et puiſqu'il n'eſt rien hors de Dieu, de plus excellent, rien de plus divin qu'une ſainteté de ce caractére, c'eſt-à-dire, une ſainteté fondée ſur les devoirs, réglée par les devoirs, renfermée dans les devoirs: dès que je l'enviſage de la ſorte, tout révolté que je puis être contre mes

devoirs, je me ſens forcé à lui donner mon eſtime ; & cette eſtime dont je ne puis me défendre, m'en fait naître un amour ſecret, dont je me défends encore moins. Je dis : Voilà ce que je devrois être ; voilà ce que ma raiſon, ce que ma conſcience, ce que ma religion me reprocheront toujours de n'être pas : je le dis ; & l'aveu que j'en fais, eſt pour moi un témoignage infaillible, que c'eſt donc là, & là ſeulement que ſe réduit ce que nous appellons ſainteté.

Non, Chrétiens, ces bienheureux dont nous ſolemniſons la fête, ne ſont point préciſément devenus ſaints, pour avoir fait dans le monde & pour Dieu des choſes extraordinaires, & éclatantes. S'ils en ont fait, dit ſaint Bernard, & ſi l'hiſtoire de leur vie les rapporte ; ces œuvres éclatantes & extraordinaires pouvoient bien être des effets & des écoulemens de leur ſainteté, mais elles n'en ont jamais été ni le fonds ni la meſure. Ils les ont faites, ſi vous voulez, parce qu'ils étoient ſaints ; mais ils n'ont jamais été ſaints, parce qu'ils les faiſoient : & en effet ils pouvoient être ſaints ſans cela, comme avec cela ils auroient pû ne l'être pas.

Ils pouvoient être ſaints ſans cela. Combien de prédeſtinés, maintenant heureux & paiſibles poſſeſſeurs de la gloire, n'ont jamais rien fait ſur la terre qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait diſtingués ? Et ils

pouvoient avec cela n'être pas ſaints. Combien de réprouvés, victimes de la juſtice de Dieu, & livrés au feu éternel, on fait ſur la terre des actions de vertu, à quoi les hommes ont applaudi, pendant que Dieu les condamnoit, & peut-être pour ces vertus même prétendues les rejettoit. Saints ſans cela: ainſi l'ont été des millions d'élûs, dont les noms ſont écrits dans le ciel, quoiqu'inconnus dans l'Egliſe même. Dieu, comme remarque S. Auguſtin, a pris plaiſir à les ſanctifier dans l'obſcurité d'une vie commune, d'une vie cachée; & quand il les a introduits dans ſon Royaume, il ne leur a point dit: Entrez, ſerviteurs fidéles, parce que vous avez fait pour moi de grandes choſes, mais parce que vous avez été fidéles dans les plus petites: *Quia in pauca fuiſti fidelis.* Rien moins que ſaints, ou plutôt, réprouvés avec cela: ainſi doit-il arriver à ces malheureux, qui diront à Dieu: Seigneur, n'avons-nous pas prophétiſé en votre nom? n'avons-nous pas chaſſé les démons? mais à qui Dieu répondra: Je ne vous ai jamais connus, & je ne vous connois point encore. Prophétes & faiſeurs de miracles tant qu'il vous plaira: ce n'eſt point par-là que je fais le diſcernement & le choix de ceux qui m'appartiennent. *Ma.* 25.

Ce que je dis, Chrétiens, eſt tellement vrai, que Marie, la plus ſainte des créatures, eſt néanmoins celle dont l'Evangile, par un

deſſein particulier de la providence, a moins publié de miracles. Que dis-je ? & fait-il même mention d'un ſeul ? En marque-t il un ſeul de Jean-Baptiſte, le précurſeur de Jeſus-Chriſt ? & n'eſt-ce pas à lui toutefois que le Sauveur du monde rendit ce glorieux témoignage, qu'entre les enfans des hommes, nul n'avoit été devant Dieu, ni plus grand ni plus ſaint ? Diſons-en autant de mille autres choſes, avec leſquelles on confond tous les jours la ſainteté : autant de ces auſtérités que le monde admire, & qui, ſelon la judicieuſe remarque de l'Evêque de Genéve, ne ſont tout au plus que des moyens pour aller à la ſainteté, mais nullement la ſainteté même. Il y a dans le ciel des Saints du premier ordre, qui n'ont jamais été par profeſſion ni ſolitaires ni auſtéres : le Saint des Saints lui-même, le Fils de Dieu ne l'a point été, ou du moins ne l'a point paru ; & peut-être l'enfer eſt-il plein de pénitens, d'anachorétes, que la vanité a perdus.

Par où donc les Saints ſont-ils devenus ſaints, & en quoi proprement conſiſte le fonds de leur ſainteté ? Ah ! Chrétiens, c'eſt ici qu'il eſt de votre intérêt de m'écouter. Car voici en deux mots votre inſtruction & votre conſolation.

Ils n'ont été ſaints, que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs : & ils ont rempli leurs devoirs, parce qu'ils étoient ſaints. Deux

choſes dont l'enchaînement porte avec ſoi un caractére de raiſon & de vérité, qui ſe fait ſentir. Saints, parce qu'ils ont rempli leurs devoirs: c'eſt-à-dire, parce qu'ils ont ſçû parfaitement accorder leur condition avec leur religion; mais enſorte que leur religion a toujours été la régle de leur condition, & que jamais leur condition n'a prévalu aux maximes de leur religion. Saints, parce qu'ils ont rendu à chacun ce qui lui étoit dû; l'honneur à qui étoit dû l'honneur, le tribut à qui étoit dû le tribut, l'obéiſſance à ceux que Dieu leur avoit donnés pour maîtres, la complaiſance à ceux dont ils devoient entretenir la ſociété, l'aſſiſtance à ceux qu'ils devoient ſecourir, le ſoin à ceux dont ils devoient répondre; à tous la juſtice & la charité, parce que nous en ſommes à tous redevables. Saints, parce qu'ils ont honoré par leur conduite les miniſtéres dont ils étoient chargés, les dignités dont ils étoient revêtus, les places où Dieu les avoit mis; parce qu'ils ont ſacrifié leur repos, leur ſanté, leur vie aux emplois qu'ils avoient à remplir, aux travaux qu'ils avoient à ſoutenir, aux fatigues qu'ils devoient eſſuyer, aux chagrins & aux ennuis qu'il leur falloit dévorer. Saints, parce qu'ils ont préféré en toutes choſes la conſcience à l'intérêt, la probité à la fortune, la vérité à la flatterie: parce qu'ils ont eu de la ſincérité dans leurs pa-

roles, de la droiture dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la bonne foi dans leur commerce. Saints, parce que ſoumis à Dieu, ils ſe ſont tenus dans l'ordre où Dieu les vouloit, ſans s'élever, ſans s'ingérer, ſans s'inquiéter, ſans ſe plaindre, contents de leur état, ne troublant point celui des autres, n'enviant le bonheur de perſonne : fidéles à leurs amis, généreux envers leurs ennemis, reconnoiſſans des bienfaits qu'ils recevoient, patiens dans les maux, oubliant les injures, ſupportant les foibles : car tout ce que je dis étoit renfermé dans l'étendue de leurs devoirs, & il leur falloit tout ce que je dis pour être ſaints.

Mais j'ajoute, que parce qu'ils étoient ſaints, ils ont rempli tous ces devoirs : autre principe d'une vérité inconteſtable. En effet, il n'y avoit que la ſainteté qui pût être en eux une diſpoſition générale & efficace au parfait accompliſſement de toutes ces obligations. Sans la ſainteté, ils auroient ſuccombé en mille rencontres aux tentations humaines; leur probité & leur droiture, en je ne ſçais combien de pas gliſſans, les auroit abandonnés ; & en ſatisfaiſant à un devoir, ils en auroient violé un autre. Mais parce qu'ils étoient ſaints, ils ont gardé toute la loi & rempli toute juſtice ; parce qu'ils étoient ſaints, ils ont allié dans leurs perſonnes les choſes, ce ſemble, les plus oppoſées, & les plus dif-

ficiles à concilier ; l'autorité avec la charité, la politique avec la ſincérité, les honneurs du ſiécle avec l'humilité, l'application aux affaires avec la piété : parce qu'ils étoient ſaints, ils ont maintenu dans le monde leurs rangs avec modeſtie, leurs droits avec déſintéreſſement, leur réputation avec un vrai mépris & un entier détachement d'eux-mêmes : parce qu'ils étoient ſaints, ils ont été humbles ſans baſſeſſe, grands ſans hauteur, ſincéres ſans imprudence, prudens ſans duplicité, zélés ſans emportement, courageux ſans témérité, doux & pacifiques ſans puſillanimité : parce qu'ils étoient ſaints, ils ſe ſont poſſédés eux-mêmes, ou plutôt ils ſe ſont déſiés d'eux-mêmes dans la proſpérité ; ils ont compté ſur Dieu, & ils ſe ſont ſoutenus par la foi dans l'adverſité. Je ſerois infini, ſi je voulois épuiſer cette matiere, & ponſſer plus loin ce détail.

Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, le bonheur de ces glorieux prédeſtinés eſt de n'avoir jamais ſéparé leur perfection de leurs devoirs : diſons mieux, leur bonheur eſt de n'avoir jamais connu d'autre perfection, que celle qui les attachoit à leurs devoirs. Pourquoi S. Louis eſt-il au nombre de ceux que nous invoquons aujourd'hui ? parce qu'étant Roi, il s'eſt dignement acquitté des devoirs d'un Roi : & pourquoi s'eſt-il dignement acquitté des devoirs d'un Roi ? parce qu'il a été

un ſaint Roi. Il n'y a qu'à conſulter ſon hiſtoire, & vous en conviendrez. Or ce que je dis de ce ſaint Roi, je puis le dire également & par proportion de tous les autres Saints. Tel eſt le fondement de leur gloire & de leur béatitude : cette fidélité à leurs devoirs, ce zéle pour leurs devoirs, ce renoncement à tout pour ſe rendre parfaits dans leurs devoirs. C'eſt-là ce que Dieu a récompenſé dans les juſtes qu'il a choiſis ; & il ne faut pas s'en étonner, puiſque c'eſt-là préciſément ce qui leur a coûté, & ce qui a été le ſujet des ſacrifices qu'ils ont faits à Dieu, & des victoires qu'ils ont remportées ſur eux mêmes. Car pour ne manquer à aucun de ſes devoirs, il faut en bien des occaſions ſe mortifier, ſe renoncer, ſe faire violence. Toute autre perfection que celle-là, n'auroit eu rien pour les Saints de difficile, auſſi toute autre perfection que celle-là, n'auroit-elle pas été digne de la couronne que Dieu leur préparoit.

Et voilà, Chrétiens, le myſtére que nous ne voulons pas comprendre. Nous voudrions une ſainteté à notre mode, une ſainteté ſelon nos vûes, ſelon nos déſirs, c'eſt-à-dire, une ſainteté qui ne nous coûtât rien : car une telle ſainteté, pour rigoureuſe qu'elle paroiſſe ou qu'elle puiſſe être d'ailleurs, nous devient deſlors aiſée. Mais Dieu veut que notre ſainteté conſiſte dans nos devoirs, & nos devoirs nous coûteront toujours. Hors de nos devoirs, ce

qui

qui nous ſemble ſainteté, n'eſt qu'un phantôme de ſainteté, qui ne peut ſervir, ni à glorifier Dieu, ni à édifier les hommes; qui ſouvent même n'eſt propre qu'à nourrir l'orgueil & à nous enfler. Au lieu que la vraie ſainteté, cette ſainteté commune dans un ſens, mais ſi rare dans l'autre, porte avec ſoi une certaine bénédiction, dont Dieu tire ſa gloire, dont les hommes ſe ſentent touchés, & qui nous tient nous-mêmes, ſans oſtentation, ſans faſte, dans la régle, & nous préſerve de mille abus. J'achéve; & après avoir parlé au libertin & à l'ignorant, il me reſte à faire voir au Chrétien lâche, que ſuppoſé l'exemple des Saints, ſa lâcheté eſt ſans prétexte. C'eſt la derniére partie.

III. PARTIE.

IL falloit, Chrétiens, une auſſi grande autorité que celle de Dieu, pour commander à des hommes, je dis à des hommes pécheurs, d'être ſaints, & de l'être dès cette vie. *Sancti eſtote, quoniam ego ſanctus ſum:* Soyez ſaints, parce que je ſuis ſaint. Il falloit toute l'autorité d'un Homme-Dieu, pour dire à des hommes mondains: Soyez parfaits, comme votre Pere céleſte eſt parfait: *Eſtote ergo perfecti, ſicut Pater veſter cœleſtis perfectus eſt.* C'eſt ainſi néanmoins que Dieu parloit à ſon peuple dans l'ancienne loi; & c'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt nous a parlé dans la loi de grace. Mais ce précepte ſi ſublime & ſi relevé, ce précepte divin, il s'agit de ſçavoir ſi nous

Levit. 11.

Matt. 5.

pouvons l'accomplir, & si dans la foiblesse extrême où le péché nous a réduits, Dieu n'en demande point trop de nous. Non, mes chers Auditeurs; & je prétends en cela que Dieu n'exige rien qui passe nos forces. Appliquez-vous : car voici une des plus importantes instructions, & le dernier effet de l'exemple que Dieu nous propose dans ses Saints.

Je dis donc que malgré les relâchemens de l'esprit corrompu du siécle, malgré notre fragilité & tous les obstacles qui nous environnent, l'exemple des Saints nous est une preuve convaincante, que la sainteté n'a rien d'impraticable pour nous & d'impossible; qu'elle n'a rien même de si difficile & de si rigoureux, dont elle ne porte avec soi l'adoucissement; & par une conséquence nécessaire, qu'il ne nous reste aucun prétexte, pour colorer notre lâcheté, & pour nous disculper devant Dieu, si nous ne travaillons pas à nous sanctifier, & si en effet nous ne nous sanctifions pas : *Sancti estote.*

Nous mettons la sainteté au rang des choses impossibles; dangereux artifice de l'amour propre, pour nous entretenir dans une vie lâche, dans une vie même déréglée. Nous nous la figurons, cette sainteté Chrétienne, dans un degré d'élévation, où nous croyons ne pouvoir jamais atteindre; & par une pusillanimité d'esprit, dont nous voulons que

Dieu ſoit reſponſable, & que nous rejettons ſur lui, en la rejettant ſur notre foibleſſe, nous diſons comme l'Iſraëlite prévaricateur : *Quis noſtrûm valet ad cœlum aſcendere* ? Qui de nous pourra s'élever juſqu'au ciel ? qui de nous pourra parvenir à une telle perfection ? Mais Dieu nous apprend bien aujourd'hui à tenir un autre langage : car il nous produit un million de Saints, qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puiſſe y être ; qui ont fait dans le monde ce que nous déſeſpérons d'y pouvoir faire ; qui ont trouvé la ſainteté dans le monde, & qui l'y ont trouvée là même où elle a de plus grands obſtacles à ſurmonter. Or ſi par-là Dieu nous ferme la bouche d'une part, il nous ouvre le cœur de l'autre : comment ? parce qu'il ranime notre eſpérance, & qu'il nous fait connoître par ces exemples, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie : & que ſi nous ſommes pécheurs, il ne tient qu'à nous, tout pécheurs que nous ſommes, de devenir ſaints. Deut. 30.

C'eſt ce qui acheva la converſion de cet incomparable Docteur de l'Égliſe, S. Auguſtin. Une ſeule choſe l'arrêtoit, vous le ſçavez ; mais cette ſeule difficulté lui paroiſſoit inſurmontable, & ſuſpendoit en lui toutes les opérations de la grace. Dieu lui diſoit intérieurement qu'il en viendroit à bout ; mais intérieurement il ſe répondoit à lui-même,

que c'étoit un effort au-deſſus de ſon pouvoir. Dans cette conteſtation, ſi je puis parler de la ſorte, dans ce combat entre Dieu & lui, il demeuroit toujours ennemi de Dieu, & toujours eſclave de lui-même; c'eſt-à-dire, toujours eſclave de ſa paſſion & de ſon péché. Enfin, la grace victorieuſe de Jeſus-Chriſt lui livra un dernier aſſaut, & ce dernier aſſaut l'emporta. Ce fut dans cette merveilleuſe viſion que lui-même il nous a décrite. Il crut voir la ſainteté avec un viſage majeſtueux, qui ſe préſentoit à lui, qui lui faiſoit de preſſans reproches, qui lui montroit un nombre preſque infini de vierges dont elle étoit accompagnée, & ſembloit lui dire, pour exciter ſon courage, & pour réveiller ſa confiance: *Tu non poteris quod iſti & iſtæ?* Et quoi! ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci & celles-là ont pû? Cette voix, Chrétiens, fut la voix de Dieu; & comme la voix de Dieu renverſe les cédres, & briſe les rochers, *Vox Domini confringentis cedres*, Auguſtin n'y put réſiſter. Cet eſprit droit qu'il avoit conſervé juſques dans ſes plus grands égaremens, ne put tenir contre une telle conviction. Il ſe laiſſa perſuader, il ſe laiſſa toucher; il ſe détermina à vouloir, & à vouloir en effet ce qu'il n'avoit encore voulu qu'en apparence; & déſormais il le voulut ſi parfaitement, ſi efficacement, que rien dans la ſuite n'ébranla ſon cœur, &

Auguſt. Confeſſ. lib. 8. 11.

Pſ. 28.

la fermeté de ſa réſolution.

Or ce qui n'étoit pour Auguſtin qu'une figure, eſt aujourd'hui pour vous, mon cher Auditeur, une vérité. Ce n'eſt pas la ſainteté en idée, mais le Dieu même de la ſainteté, qui vous parle dans cette fête, & qui vous dit : Regarde, pécheur, & vois ces ames bienheureuſes que j'ai raſſemblées de la terre, & dont le nombre ſurpaſſe les étoiles du ciel. Regarde ces généreux athlétes, qui, pour avoir dignement combattu, pour avoir ſaintement terminé leur courſe, poſſédent la couronne de juſtice qu'ils ont méritée. Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le pourras-tu pas? pourquoi ne le feras-tu pas? *Et tu non poteris, quod iſti & iſtæ?*

Je ne ſçais, Chrétiens, ſi vous penſez avoir plus de lumiéres que ſaint Auguſtin, ou plus de force d'eſprit. Quoi qu'il en ſoit, voilà ce qui le convertit, & ce qui peut-être ne vous convertira pas. Mais malheur à vous : car ce qui ne fera pas votre converſion, ſera votre confuſion, ſera votre condamnation : & ſi jamais vous êtes réprouvés de Dieu, rien ne juſtifiera plus ſenſiblement à votre égard la ſévérité de ſes arrêts, que la vûe de tant de Saints, hommes comme vous, & par conſéquent foibles comme vous; mais à qui tout eſt devenu poſſible, ſans avoir eu toutefois ni plus de moyens, ni plus de ſecours que vous. *Non poteris quod iſti & iſtæ?*

Ce n'eſt pas que j'ignore qu'il y a des devoirs pénibles & laborieux dans la pratique de la ſainteté. J'avoue que le chemin qui méne à la perfection évangélique, eſt étroit, & qu'on y trouve des croix : mais outre que Dieu ſçait bien nous en tenir compte, il eſt de la foi que nous avons au-delà du néceſſaire pour les porter, puiſque nous avons même de quoi les aimer ; & quand le Saint Eſprit ne m'en aſſureroit pas, l'exemple des Saints en eſt une démonſtration.

Tertullien parlant de Jeſus-Chriſt, diſoit que l'exemple de cet Homme-Dieu étoit la ſolution univerſelle de toutes les difficultés d'un Chrétien : *Solutio totius difficultatis Chriſtus.* Et la raiſon qu'il en apportoit, c'eſt qu'il n'y a point de difficulté dans la vie Chrétienne que l'exemple de Jeſus-Chriſt ne nous doive adoucir, ou même que l'exemple de Jeſus-Chriſt ne doive faire évanouir & diſparoître. Enſorte qu'après cet exemple ſeul, nous ne pouvons former nulle difficulté contre l'obſervation de la loi de Dieu ; puiſque cet exemple ſeul, ſi nous raiſonnons bien, doit nous rendre tout, non-ſeulement ſupportable, mais facile, mais aimable : *Solutio totius difficultatis Chriſtus.* Toutefois, quoi qu'en ait dit Tertullien, il reſtoit une difficulté bien eſſentielle, que l'exemple de Jeſus-Chriſt ne détruiſoit pas,

Tertull.

parce qu'elle étoit priſe de Jeſus-Chriſt même : & quoi ? c'eſt que Jeſus-Chriſt ayant été exempt de nos foibleſſes, ſaint par nature, & la toute-puiſſance même, il étoit bien plus en état que nous de faire ce qu'il a fait, & de ſouffrir ce qu'il a ſouffert. Ainſi, malgré l'exemple de ce Dieu-homme, nous aurions toujours droit, ce ſemble, de nous retrancher ſur notre impuiſſance, & de l'apporter pour excuſe : mais à qui étoit-ce de lever tous nos prétextes ? aux Saints.

Car quand je vois des hommes ſemblables à moi, de même nature que moi, tragiles comme moi, qui pour Dieu ont tout entrepris, qui pour Dieu ont tout ſouffert, & tout ſouffert avec joie, je n'ai plus rien à répondre. En vain je voudrois me plaindre de la peſanteur du joug, & de la ſévérité de la loi : tant de Saints, à qui ce joug a paru doux, & qui ont fait leurs délices de cette loi, arrêtent toutes mes plaintes, & condamnent toutes mes lâchetés. Tellement que l'exemple d'un Saint eſt pour moi, ce qu'étoit dans la penſée de Tertullien l'exemple de Jeſus-Chriſt, une conviction entiére & ſans réplique : *Solutio totius difficultatis.*

C'eſt par-là même que ſaint Paul engageoit les premiers Fidéles à la pratique des plus rigoureux devoirs du Chriſtianiſme. Sans leur tracer de longs préceptes, il leur

propoſoit de grands exemples. Depuis Abel juſqu'à Moïſe, & depuis Moïſe juſqu'aux Prophétes, il leur mettoit devant les yeux tous les Juſtes de l'ancien Teſtament : ces Juſtes cachés dans des cavernes, errans dans des ſolitudes ; ces Juſtes exténués de jeûnes, accablés de pénitence ; ces Juſtes accuſés, calomniés, condamnés, tourmentés, morts pour la foi ; ces Juſtes enfin dont le monde
Hebr. 11. n'étoit pas digne, *Quibus dignus non erat mundus.* Hé bien ! mes Freres, concluoit l'Apôtre, qui peut donc maintenant nous retenir ? Fortifiés de ces exemples, que ne courons-nous dans la carriére qui nous eſt ouverte ? Et puiſque nous ſommes les enfans des Saints, à quoi tient-il que nous ne ſoyons ſaints comme eux ?

Or ce raiſonnement de S. Paul doit encore avoir une force particuliére & toute nouvelle pour nous ? puiſque cette infinie multitude de Saints, formés dans la religion de Jeſus-Chriſt, a bien groſſi cette nuée de témoins dont parloit le Maître des Gentils. Car que pouvons-nous dire, ſur-tout à la vûe de tant de Martyrs, nous dont la foi n'eſt plus expoſée à la violence des perſécutions ? nous, dont Dieu n'éprouve plus la conſtance par les tourmens ? nous, comme dit S. Cyprien, qui pouvons être ſaints ſans effuſion de ſang ? Ne ſommes-nous pas, je ne crains point de m'exprimer de la ſorte,

ne ſommes-nous pas les plus mépriſables des hommes, ſi les difficultés nous étonnent? Ne faiſons-nous pas outrage à la grace de notre Dieu, ſi nous penſons qu'elle ne puiſſe pas nous ſoutenir dans des peines ſouvent très-légéres, après qu'elle a fait trouver aux Saints des douceurs ſenſibles au milieu des plus cruels ſupplices, & de toutes les horreurs de la mort? *Solutio totius difficultatis.*

Non, mes Freres, nous n'avons plus de prétexte: car encore une fois quel prétexte pourrions-nous avoir, que l'exemple des Saints ne détruiſe pas? Nous ſommes occupés des ſoins du monde: les Saints ne l'ont-ils pas été? Nous nous trouvons dans des occaſions dangereuſes: les Saints ne s'y ſont-ils pas trouvés? Le torrent de la coûtume nous entraîne: les Saints n'y ont-ils pas réſiſté? Le mauvais exemple nous perd: les Saints ne s'en ſont-ils pas préſervés? Nous avons des paſſions: les Saints n'en ont-ils pas eu de plus vives? Nous ſommes d'un tempérament délicat: les Saints étoient-ils de fer & de bronze? Dites-moi un obſtacle du ſalut qu'ils n'ayent point eu à combattre. Dites-moi une épreuve par-où ils n'ayent point paſſé. Dites-moi une tentation qu'ils n'ayent point ſurmontée. Comparons notre état avec leur état, nos devoirs avec leurs devoirs, nos dangers avec leurs dangers; & dans l'égalité

parfaite qui ſe trouve là-deſſus entre eux & nous, voyons ſi nous avons de quoi juſtifier l'énorme contrariété qui ſe rencontre d'ailleurs entre leur vie & la nôtre ; c'eſt-à-dire, entre leur ferveur & nos relâchemens, entre leur innocence & nos déſordres, entre leurs auſtérités & notre molleſſe. Qu'alléguerons-nous à Dieu pour notre défenſe, quand il nous les confrontera ? Servoient-ils un autre Maître que nous ? Croyoient-ils un autre Evangile que nous ? Attendoient-ils une autre gloire que nous ? S'ils l'ont achetée plus cher que nous, c'eſt ſur quoi nous devons trembler ; puiſqu'il eſt certain, qu'à quelque prix qu'elle leur ait été vendue, elle ne leur a point trop coûté, & que dans ſa juſte valeur elle excéde encore infiniment tout ce qu'ils ont fait ; & tout ce que nous ne faiſons pas, mais que nous devrions faire pour l'avoir.

Mais après tout, dites-vous quelquefois, comment accorder la ſainteté Chrétienne avec les engagemens du monde ? comment être ſaint, & vivre en certains états du monde ? Comment ? Il eſt bien étrange que vous ne le ſçachiez pas encore, ayant tant d'intérêt à le ſçavoir ; & il eſt bien indigne que vous l'ignoriez, ayant dû l'étudier & le méditer tous les jours de votre vie. Mais Dieu veut vous l'apprendre en ce jour, & vous le faire voir dans ſes Saints. Vous vous figurez que

votre état a de l'oppoſition, ou qu'il eſt même abſolument incompatible avec la ſainteté : erreur. Si cela étoit, ce que vous appellez votre état, deviendroit un crime pour vous ; & ſans autre raiſon, il faudroit, par un devoir de précepte, le quitter & y renoncer. Mais puiſque c'eſt votre état, puiſque c'eſt l'état que Dieu vous a marqué, vous offenſez ſa providence, & vous faites tort à ſa ſageſſe, en le regardant comme un obſtacle à votre ſanctification. Il n'y a point d'état dans le monde qui ne ſoit, & qui ne doive être un état de ſainteté. Tertullien ſembla vouloir faire là-deſſus une exception, quand il douta ſi les Céſars, c'eſt-à-dire, ſi les Empereurs & ceux qui gouvernoient le monde, pouvoient être Chrétiens ; ou ſi les Chrétiens pouvoient être Céſars : mais on convient qu'il en douta mal, puiſque l'expérience a fait connoître, qu'il n'y a point eu dans tous les ſiécles de ſujets plus nés pour l'empire, ni plus propres à commander, que ceux qu'a formés pour cela le Chriſtianiſme.

Cependant, ſans parler des Céſars, ni des Empereurs, qui que vous ſoyez, Dieu vous montre bien dans cette ſolemnité qu'il peut y avoir entre la ſainteté & votre état une alliance parfaite. En voulez-vous être convaincu ? Entrez en eſprit dans cet auguſte Temple de la gloire, où régnent avec Dieu tant de bienheureux. Vous y verrez des

Saints qui ont tenu dans le monde les mêmes rangs que vous y tenez aujourd'hui : qui se sont trouvés dans les mêmes engagemens, dans les mêmes affaires, dans les mêmes emplois ; & qui non-seulement s'y sont sanctifiés ; mais ce que je vous prie de bien remarquer, qui s'en sont servis pour se sanctifier. Parcourez tous les ordres de ces illustres prédestinés ; vous en trouverez qui ont vécu comme vous auprès des Princes, & qui n'ont jamais mieux servi leurs Princes, que quand ils ont été plus attachés à leur religion & à Dieu. Vous en trouverez qui se sont signalés comme vous dans la guerre, & peut-être plus que vous, parce que la sainteté, bien loin de les affoiblir, n'a fait qu'augmenter en eux la vertu militaire & la vraie bravoure. Vous en trouverez qui ont manié comme vous les affaires ; & si vous n'êtes pas aussi saints qu'eux (ne vous offensez pas de ce que je dis) qui les ont maniées plus dignement & plus irréprochablement que vous. Vous en trouverez que leur probité seule a maintenus à la Cour ; qui s'y sont avancés sans avoir recours aux artifices de la politique mondaine, & qui n'ont dû le crédit qu'ils y avoient qu'à leur droiture & à leur piété. En un mot, vous en trouverez qui ont été tout ce que vous êtes, & qui de plus ont été saints.

Oui, Chrétiens, il y en a dans le ciel, & ce sont ceux-là que vous devez spécialement

honorer. Voilà vos patrons, & tout-enſemble vos modéles. Les Saints que la Cour n'a point pervertis, & qui ont triomphé juſques dans la Cour de l'iniquité du monde; ce ſont-là ceux dont vous devez étudier la vie, parce que c'eſt la ſcience de leur vie qui doit réformer la vôtre. Qu'ont-ils fait quand ils étoient à ma place, & que feroient-ils s'ils étoient encore maintenant dans le pas gliſſant où ma condition m'expoſe? C'eſt ce que vous devez vous demander à vous-mêmes, & ſur quoi vous devez régler toutes vos démarches. Dans les autres Saints, vous louerez & vous bénirez Dieu: mais dans ceux-ci vous apprendrez à vous convertir vous-mêmes & à vous ſauver. C'eſt en cela que la providence de notre Dieu eſt également aimable & adorable, de nous avoir donné dans ſes Elûs autant d'idées de ſainteté, qu'il en falloit pour compoſer cette variété myſtérieuſe, dont l'épouſe de J. C. qui eſt l'Egliſe, tire, ſelon le Prophéte, ſon plus bel ornement: *Circumdata varietate.* C'eſt pour cela, ajoûte S. Jérôme, que Dieu donnant ſa grace, & ſelon les ſujets qui la reçoivent, lui laiſſant prendre des formes différentes, *Multiformis gratia Dei*, a fait des Saints de tous les caractéres, autant que la diverſité des conditions, des complexions, des génies, des talens, des inclinations l'exigeoit pour la perfection & pour la ſanctification de l'Univers. C'eſt dans cette

Pſal. 44

I. Pet. 4.

vûe qu'il en a choiſi de pauvres & de riches, d'ignorans & de ſçavans, de forts & de foibles, dans le mariage & dans le célibat, dans la robbe & dans l'épée, dans le commerce du monde & dans la retraite : qu'il a pris plaiſir à former les plus grands Saints, dans les états même où la ſainteté paroît avoir plus de difficultés à vaincre; des prodiges d'humilité juſques ſur le trône, d'auſtérité juſques au milieu des délices, de recueillement & d'attention ſur ſoi-même juſques dans l'embarras & le tumulte des ſoins temporels : qu'il leur a fourni à tous des graces de vocation, des graces de perſévérance, des remédes contre le péché, des moyens de ſalut proportionnés à ce qu'ils étoient, & au genre de vie qu'ils embraſſoient; & qu'enfin par un ſecret de prédeſtination, que nous ne pouvons aſſez admirer; il n'a pas voulu qu'il y eût une ſeule profeſſion dans le monde, qui n'eût ſes Saints glorifiés & reconnus comme ſaints. Pourquoi? non-ſeulement afin qu'il n'y eût perſonne dans le monde, qui eût droit d'imputer à ſa profeſſion les relâchemens de ſa vie; mais afin qu'il n'y eût perſonne à qui ſa profeſſion même ne préſentât un portrait vivant de la ſainteté qui lui eſt propre.

Cette morale regarde généralement tous ceux qui m'écoutent : mais j'ai la conſolation, Sire, en la prêchant devant Votre Ma-

jesté, de trouver dans son cœur & dans la grandeur de son ame, tout ce que je puis désirer de plus favorable & de plus avantageux pour la lui faire goûter à elle-même. Car je parle à un Roi, dont le caractére particulier est d'avoir sçû se rendre tout possible, & même facile, quand il a fallu exécuter des entrepriſes, ou pour la gloire de sa Couronne, ou pour la gloire de sa Religion. Je parle à un Roi, qui pour triompher des ennemis de son Etat, a fait des miracles de valeur, que la postérité ne croira pas, parce qu'ils sont bien plus vrais que vraisemblables; & qui, pour triompher des ennemis de l'Egliſe, fait aujourd'hui des miracles de zéle, qu'à peine croyons-nous en les voyant, tant ils sont au-dessus de nos espérances. Je parle à un Roi suscité & choisi de Dieu pour des choses, dont ses augustes Ancêtres n'ont pas même osé former le dessein; parce que c'étoit lui, qui seul en pouvoit être tout à la fois & l'auteur & le consommateur. Ce zéle pour les intérêts de Dieu & pour le vrai culte de Dieu, c'est, Sire, ce qui sanctifie les Rois, & ce qui devoit être le terme de votre glorieuse destinée. Car puisque Votre Majesté étoit au-dessus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde, puisqu'elle ne pouvoit plus croître selon le monde, puisqu'elle avoit comme épuisé la gloire du monde, il étoit pour elle d'une heureuse nécessité qu'elle consacrât désormais à

Dieu & ſa vie & ſes héroïques travaux.

Dieu vous a donné, Sire, par droit de naiſſance, le plus floriſſant Royaume de la terre; & il vous en prépare un autre dans le ciel, qui eſt le Royaume de ſes Elûs. C'eſt entre ces deux Royaumes que Votre Majeſté ſe trouve comme partagée : mais avec cette différence, qu'elle doit regarder le premier comme le ſujet de ſes obligations, & le ſecond comme la récompenſe de ſes vertus. Or elle n'apprendra jamais mieux le ſecret de les accorder enſemble, je veux dire, de bien gouverner l'un, & de mériter l'autre, que dans les maximes de la ſainteté Chrétienne. Car c'eſt par elle, dit l'Ecriture, que les Souverains exercent ſur leurs ſujets l'abſolue puiſſance que Dieu leur a donnée : *Per me Reges regnant.* C'eſt par elle que les Souverains s'acquittent envers leurs ſujets des devoirs que Dieu leur a impoſés. En un mot, c'eſt par la ſainteté Chrétienne que les Rois ſont les images de Dieu, les miniſtres de Dieu, les hommes de Dieu; & voilà, Sire, ce que Dieu vous dit par ma bouche, & ce qu'il vous a dit depuis tant d'années que j'ai l'honneur de vous annoncer ſa ſainte parole. Votre Majeſté l'a reçûe : elle l'a honorée comme la parole du Tout-puiſſant & du Roi des Rois : ce ſera pour elle une parole de vie & du ſalut éternel, que je vous ſouhaite, &c.

Prov. 8.

SERMON
POUR LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Erunt ſigna in ſole & luna & ſtellis, & in terris preſſura gentium.... areſcentibus hominibus præ timore, & expectatione, quæ ſupervenient univerſo orbi.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil, dans la lune, & dans les étoiles, & ſur la terre les peuples ſeront dans la conſternation; de ſorte que les hommes ſécheront de peur, dans l'attente des maux dont tout l'univers ſera menacé. En S. Luc, chap. 21.

SIRE,

C'EST par l'accompliſſement de cette prédiction du Fils de Dieu, que doit commencer l'affreuſe cataſtrophe de l'Univers. C'eſt dans ces phénoménes prodigieux, que l'Evangile de ce jour nous donne l'idée de la

plus étonnante révolution. *Erunt ſigna* : il y aura des ſignes, & dans le ciel & ſur la terre. Signes vénérables, puiſque c'eſt Jeſus-Chriſt lui-même qui nous les a marqués, comme les préſages de ſon dernier avénement. Signes ſalutaires, puiſqu'il a prétendu par-là réveiller notre foi du profond aſſoupiſſement où elle eſt enſevelie. Signes terribles, puiſque non-ſeulement les hommes en ſécheront de peur, mais que les vertus mêmes des cieux en ſeront ébranlées.

Tout cela eſt vrai, dit S. Jean Chryſoſtome : mais après tout, ces ſignes, quoique vénérables, quoique ſalutaires, quoique terribles, ne ſeront néanmoins que les préparatifs d'une action encore infiniment plus digne de nos réflexions, encore infiniment plus eſſentielle à notre ſalut, encore infiniment plus redoutable, qui eſt le jugement de Dieu. Et c'eſt, Chrétiens, de ce jugement de Dieu, que le devoir de mon miniſtére m'oblige aujourd'hui à vous parler. Jugement de Dieu, dont la penſée a fait trembler les Saints : & d'où, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, le juſte même à peine ſe ſauvera. Jugement de Dieu, dont j'entreprends de juſtifier l'équité & la ſainteté, en vous faiſant voir ſur quoi ſera fondée ſon extrême & inévitable ſévérité. Soutenez-moi, Seigneur, & me donnez les forces néceſſaires pour bien traiter un point ſi ſolide & ſi important. Mais donnez en

même tems à mes Auditeurs, toute la ſoumiſſion & la docilité que demande votre ſainte parole. Car renonçant ici à mes foibles raiſonnemens, ce n'eſt qu'à votre parole que je m'attache; & c'eſt votre ſeule parole qui fera la preuve de tout ce que j'ai à dire dans ce Diſcours. Rempliſſez-moi de votre eſprit; & que par votre grace, la grande vérité que j'annonce, faſſe ſur les cœurs toute l'impreſſion qu'elle y peut & qu'elle y doit faire. C'eſt pour cela que j'implore votre ſecours par l'interceſſion toute-puiſſante de Marie. *Ave, Maria.*

IL eſt de la foi Chrétienne, que Dieu, qui eſt l'être abſolu & ſouverain, a fait pour lui-même tout ce qu'il a fait : & la même foi nous enſeigne que Dieu, ſans déroger en rien à la ſouveraineté de ſon être, a fait encore toutes choſes pour les prédeſtinés & les élûs. Il s'enſuit donc, conclut S. Chryſoſtome, raiſonnant ſur ces deux principes, que quand Dieu s'eſt déterminé à juger le monde en dernier reſſort, comme il le jugera à la fin des ſiécles, il a eu deux vûes & deux intentions principales; l'une, de ſe faire juſtice à lui-même; & l'autre, de la faire à ſes élûs.

La conſéquence eſt infaillible; & c'eſt à cette conſéquence que je m'arrête d'abord, parce qu'elle m'a paru la plus ſolide & la plus propre, pour ſervir de fonds à l'impor-

tant discours que j'ai à vous faire. En voici l'ordre & le partage. Dieu jaloux de sa gloire, jugera le monde pour se faire justice à lui-même: & voilà pourquoi Jesus-Christ, qui doit, comme Fils de Dieu, présider à ce jugement, viendra avec toutes les marques de la puissance & de la majesté divine: *Veniet cum potestate magna & majestate.* C'est ma première proposition. Dieu fidéle à ceux qui le servent, jugera le monde pour faire justice à ses élûs; & de-là vient que Jesus-Christ parloit toujours à ses Disciples de ce jugement comme d'un point qui devoit par avance les consoler, en les assûrant que ce seroit le jour de leur gloire & de leur salut:
Luc. 21 *His autem fieri incipientibus, respicite & levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* C'est ma seconde proposition.

Vérités adorables, & qui comprennent en deux mots, ce qu'il y a de plus essentiel dans le jugement de Dieu. Tout le reste n'en est que les préliminaires, dont nous ne laissons pourtant pas, pour peu de religion que nous ayons, d'être effrayés. Mais pourquoi ces préliminaires du jugement universel nous paroissent-ils si terribles, & pourquoi en effet le sont-ils? Je vous en ai dit les deux raisons. Parce qu'ils doivent aboutir à un jugement, qui sera la derniére justice que Dieu se rendra à lui-même: vous le verrez dans la premiére partie. Parce qu'ils doi-

vent être ſuivis d'un jugement qui ſera, aux dépens des réprouvés, la plus parfaite & la plus éclatante juſtice que Dieu rendra à ſes élûs: je vous le ferai voir dans la ſeconde. Sans cela, ni l'obſcurciſſement du ſoleil, ni la chûte des étoiles, ni tous les autres ſignes avant-coureurs du jugement dernier, n'auroient rien pour les pécheurs mêmes de ſi formidable. Sans cela j'attendrois tranquillement cette révolution générale, qui doit précéder la venue du Fils de l'Homme. Mais d'avoir à ſubir un jugement, qui, à la confuſion du monde, vengera Dieu & les élûs de Dieu : ah! mes chers Auditeurs, c'eſt ce qui doit faire le ſujet éternel de nos méditations, auſſi bien que de nos craintes. Or ce ſont cependant les deux points de foi que notre Evangile nous propoſe. Appliquez-vous encore une fois à les bien comprendre. Un jugement qui vengera Dieu, autant que Dieu mérite d'être vengé, & qu'il peut être vengé. Un jugement qui vengera les élûs de Dieu des injuſtices du monde, auſſi pleinement & auſſi autentiquement qu'ils en peuvent & qu'ils en doivent être vengés. Voilà tout mon deſſein : je vous demande une favorable attention.

PArce que le monde ſera parvenu au comble de l'iniquité, le jour de la vengeance ar- I. PARTIE.

Jerem. 66. rivera ; c'eſt ainſi que s'explique l'Ecriture : *Veniet dies ultionis.* Et parce que les hommes auront achevé de remplir la meſure de leurs crimes, Dieu qui juſques-là avoit été le Dieu riche en miſéricorde, , ne pouvant plus ſouffrir l'affreux déſordre où lui paroîtra l'univers, commencera enfin à ſe faire juſtice. Voilà ſur quoi le Prophéte Royal a fondé la néceſſité de ce jugement redoutable, que je

Pſal. 73. vous prêche aujourd'hui. *Exurge, Deus, & judica cauſam tuam.* Levez-vous, Seigneur, diſoit-il à Dieu, plein d'un zéle ardent pour ſa gloire ; & jugez vous-même votre propre

Ibidem. cauſe. *Memor eſto improperiorum tuorum, eorum quæ ab inſipiente ſunt tota die.* Souvenez-vous des outrages qu'a oſé vous faire, & que vous fait encore à tous momens l'impie & l'inſenſé, afin qu'ils ne demeurent pas éternellement impunis. Deux choſes par où le Saint-Eſprit nous donne à connoître en quoi conſiſtera la rigueur du jugement de Dieu. Deux penſées capables de nous en imprimer l'idée la plus vive & la plus touchante. Dieu s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe : Dieu ſe ſouviendra en général des outrages que lui font maintenant les hommes ; mais en particulier, de ceux que lui font certains hommes inſolens dans leur impiété, certains pécheurs ſcandaleux, dont le caractére eſt d'inſulter à Dieu-même avec plus d'orgueil. Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans ces deux penſées ;

& tirons-en des conſéquences dignes de notre foi, mais ſur-tout ſalutaires & pratiques pour la réformation de nos mœurs.

Dieu s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe. En effet, pendant cette vie il en a laiſſé à d'autres le ſoin. Occupé à répandre ſes graces, & à faire luire ſon ſoleil, auſſi-bien ſur les méchans que ſur les bons, il laiſſe à ceux qui ſont en place, & qui ont en main l'autorité, le ſoin de maintenir ſes droits. C'eſt pour cela qu'il a établi des Puiſſances ſur la terre : car le Prince, dit S. Paul, eſt le miniſtre des vengeances de Dieu; & ce n'eſt pas en vain qu'il porte l'épée, puiſque c'eſt pour la cauſe de Dieu, bien plus que pour la ſienne, qu'il s'en doit ſervir. Il eſt le miniſtre de Dieu pour faire rendre à Dieu ce qui lui eſt dû, & pour punir ceux qui violent ſa loi; *Dei miniſter eſt, vindex in iram ei qui malum agit.* Rom. 13. Autant qu'il y a dans le monde de Souverains, de Magiſtrats, de Supérieurs, de Prélats, de Juges, ce ſont autant d'hommes chargés des intéréts de Dieu, & dans les mains de qui Dieu a mis ſa cauſe. Si ſon nom eſt blaſphémé, ſi ſon culte eſt profané, il leur en demande juſtice, & c'eſt à eux à lui en faire raiſon. C'eſt pour cela qu'il a donné aux Prêtres dans la loi de grace une juriſdiction ſi abſolue. Car les Prêtres, dit S. Chryſoſtome, en vertu du pouvoir qu'ils ont de retenir les péchés, & de les remettre, ſont dans le tribunal de la pé-

nitence, comme les arbitres de la cauſe de Dieu & de ſes droits les plus ſacrés : & Dieu, en leur accordant ce pouvoir, leur a dit à la
Iſai. 5. lettre & ſans reſtriction : *Judicate inter me & vineam meam* ; Soyez juges entre moi & ma vigne ; c'eſt-à-dire, ſoyez juges entre moi & mon peuple, entre moi & ces pécheurs, qui viennent, proſternés à vos pieds, confeſſer les déſordres de leur vie. Obligez-les à m'en faire de légitimes réparations ; impoſez-leur pour cela des peines proportionnées ; tout ce que vous délierez ſur la terre, ſera délié dans le ciel : mais prenez bien garde, qu'en exerçant ce miniſtére, c'eſt ma cauſe que vous jugez, auſſi-bien que leur cauſe, & même encore plus que leur cauſe : *Judicate inter me & vineam meam.*

C'eſt par la même raiſon que lorſqu'il s'agit de nous réconcilier avec Dieu, Dieu par un excès de bonté, quoique nous ſoyons alors parties contre lui, veut bien nous prendre pour juges entre lui & nous-mêmes. Car la pénitence, remarque S. Auguſtin, conſidérée dans le pécheur, n'eſt rien autre choſe, qu'une juſtice que le pécheur rend à Dieu aux dépens de ſoi-même : comme ſi Dieu nous avoit dit ; & il eſt vrai, Chrétiens, qu'il nous l'a dit : Faites-moi juſtice de vous-mêmes ; & n'attendez pas que je vienne dans le jour de ma colére, me la faire malgré vous. Convaincus par le témoi-

gnage

gnage de vos consciences, que vous êtes coupables devant moi, armez-vous pour moi d'un saint zéle contre vous-mêmes : condamnez-vous, punissez-vous, exécutez-vous vous-mêmes, afin que je ne vous juge pas. Car c'est la condition qu'il nous offre ; d'où le grand Apôtre concluoit sans héſiter, que si nous nous jugeons nous-mêmes de bonne foi, nous ne serions jamais jugés de Dieu : *Quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* 1. Cor. 11. Telle est, dis-je, durant cette vie la conduite de Dieu : il nous laisse juger sa cause, & il veut bien s'en reposer sur nous.

Mais qu'arrive-t-il ? Ah ! Chrétiens, ce que nous ne pouvons jamais assez déplorer, & ce qui doit être pour nous un des plus infaillibles préſages de la rigueur du jugement de Dieu : le voici. Cette cause de Dieu mise entre les mains des hommes, par un effet de leur infidélité, est tous les jours indignement traitée, foiblement soutenue, honteusement abandonnée, lâchement trahie. Je m'explique. Combien de crimes, & même de crimes énormes, tolérés dans le monde par la négligence, par la connivence, par la fausse prudence, par la corruption & la prévarication de ceux qui les devoient punir, & que Dieu avoit prépoſés pour les punir ? Combien de sacriléges, combien de scandales, combien de vices abominables, combien de péchés & de péchés

les plus monſtrueux & les plus infames, dont on ne voit nul châtiment, & dont les auteurs, à la honte de la religion, marchent impunément & tête levée! Combien d'impies, non-ſeulement épargnés & ménagés, mais reſpectés & honorés, mais dans leur impiété même loüés & applaudis, & tout cela au mépris de Dieu! Qu'un grand de la terre ſoit offenſé, tout conſpire à le ſatisfaire; & il n'y a point d'aſſez prompte juſtice pour réparer la moindre injure qu'il prétend avoir reçûe. Ne s'agit-il que de l'offenſe de Dieu: en mille conjonctures tout eſt foible, tout eſt languiſſant. Quelque obligation qu'on ait de réprimer le libertinage, quand Dieu s'y trouve ſeul intéreſſé, on diſſimule, on temporiſe, on mollit, on a des égards; par-là le libertinage, malgré la ſainteté des loix, prend le deſſus.

Où eſt aujourd'hui dans le monde ce zéle de la cauſe de Dieu? ce zéle dont brûloit David, & dont un Chrétien doit brûler, s'il ne veut ſe rendre indigne du nom qu'il porte? où eſt-il, & où l'exerce-t-on? En combien de rencontres ne cede-t-il pas à la politique mondaine, & n'eſt-t-il pas affoibli par le reſpect humain? Le dirai-je? dans le tribunal même de la pénitence, tout ſacré qu'il eſt, la cauſe de Dieu ne court pas ſouvent moins de riſque? Quels abus n'y commet-on pas? avec quelle facilité n'y abſout-on pas quelquefois

les plus insignes & les plus endurcis pécheurs? quelle distinction n'y fait-on pas de leurs personnes, & de quelle indulgence n'y use-t-on pas pour s'accommoder à leur délicatesse ? Autrefois on y procédoit avec une sévérité de discipline, qui honoroit Dieu aux dépens du pécheur : maintenant vous diriez que tout le secret est d'y ménager le pécheur aux dépens de Dieu. A mesure que l'iniquité s'est accrue, la pénitence s'est mitigée. En comparaison de ces siécles fervens, où elle étoit dans sa vigueur, par une malheureuse prescription, elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine nous reste-t-il des traces de ces Canons si vénérables, qui pour des péchés aujourd'hui communs, ordonnoient des années entieres de satisfactions, & de satisfactions rigoureuses. Cependant Dieu n'a point changé, & ses droits immuables & éternels subsistent toujours. Mais n'imputons point à d'autres qu'à nous-mêmes ces relâchemens de la pénitence. C'est nous-mêmes, Chrétiens, reconnoissons-le avec douleur, c'est nous-mêmes, qui par la dureté de nos cœurs, forçons en quelque sorte les ministres de Jesus-Christ à avoir pour nous dans le saint tribunal ces condescendances & ces ménagemens, dont nous répondrons encore plus qu'eux, & qui ne peuvent aboutir qu'à notre perdition & à notre ruine. C'est nous, qui par nos artifices, trouvons le

moyen d'énerver leur zele, & de corrompre même leur fidélité. C'eſt nous qui malgré eux les engageons à être ſouvent les fauteurs de nos déſordres, & par conſéquent qui ſommes dans la cauſe de Dieu les premiers prévaricateurs.

Or c'eſt en cette vûe, je le répete, que David ſollicitoit Dieu avec un ſaint empreſſement de prendre lui-même ſa cauſe en
Pſal. 73. main, quand il lui diſoit : *Exurge* ; levez-vous, Seigneur : *judica cauſam tuam ;* mettez-vous en devoir de juger vous-même votre cauſe, & ne vous en fiez plus qu'à vous-même. Juſqu'à préſent vous avez été le Dieu
Pſal. 7. patient & le Dieu fort, *Deus fortis & patiens* ; & comme tel, vous avez ſouffert avec une tranquillité qui nous doit ſurprendre, que vos intérêts dans le monde fuſſent trahis, par ceux mêmes qui en doivent être les défenſeurs & les vengeurs : il eſt tems d'y pourvoir, & d'apporter reméde à un abus ſi déplorable. *Memor eſto :* ſouvenez-vous, Seigneur, que vous avez affaire à des rébelles, qui ſe prévalent contre vous de vos plus divins attributs, & qui prennent votre patience pour indolence, & votre force pour foibleſſe. *Exurge* : levez-vous, & montrez-leur que malgré vos lenteurs paſſées, vous ſçavez enfin vous rendre une pleine juſtice. Or voilà, Chrétiens, ce que Dieu fera dans le dernier jugement. Qui le dit? lui-mê-

me par ces paroles de l'Ecriture, auſſi terribles qu'elles ſont énergiques : *Cùm arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hoſtibus meis.* Quand j'aurai repris ce pouvoir de juger, qui m'appartient à titre de ſouveraineté ; quand je l'aurai ôté aux hommes qui en abuſent ; quand laſſé de le voir entre leurs mains, je me ſerai mis ſeul en poſſeſſion de l'exercer par moi-même ; *Cùm arripuerit judicium manus mea :* c'eſt alors, dit Dieu, que je rentrerai dans mes droits, c'eſt alors que ma cauſe ſera victorieuſe, c'eſt alors que je ferai ſentir à mes ennemis le poids de cette vengeance ſans miſéricorde que je leur prépare. *Reddam ultionem hoſtibus meis.* Deut. 32.

De-là vient que ce jour fatal deſtiné pour le jugement du monde, dans le langage des Prophetes, eſt appellé parexcellence le jour du Seigneur, *Dies Domini* : pourquoi ? parce que c'eſt le jour où Dieu oubliant tout autre intérêt, agira hautement & uniquement pour ſon intérêt propre. Tous les autres jours auront été, pour ainſi dire, les jours des hommes, parce que Dieu juſqu'alors aura ſemblé n'avoir eu de puiſſance que pour les hommes, de providence que pour les hommes, de bonté & de zéle que pour les hommes : mais à ce jour, à ce grand jour, il commencera à être puiſſant pour lui-même, bon pour lui-même, zélé pour lui-même ; & c'eſt pourquoi il déclare que ce ſera ſon jour, *Dies Domini.* Zach. 14. Malach. 3.

C'eſt ici votre heure, diſoit le Fils de Dieu, parlant aux Juifs conjurés contre lui, & qui venoient pour l'arrêter, c'eſt ici votre heure, & la puiſſance des ténebres : *Hæc eſt hora veſtra, & poteſtas tenebrarum.* Ainſi, mondains & mondaines qui m'écoutez, pourrois-je vous dire aujourd'hui : Ce ſont ici vos jours, & ſi vous voulez, vos beaux jours, vos heureux jours; ces jours que vous donnez à vos divertiſſemens & à vos plaiſirs; ces jours où enivrés du monde, vous ne penſez qu'à en goûter les fauſſes joies ; ces jours où dans un profond oubli de tout ce qui regarde le ſalut, vous n'êtes occupés que des deſſeins & des vûes de votre ambition ; ces jours que vous paſſez dans les parties de jeu, dans les intrigues & les commerces : ce ſont vos jours ; & dans l'erreur où vous êtes, que ces jours ne ſont faits que pour vous, au lieu de les remplir de bonnes œuvres & de vos devoirs, vous les employez à des œuvres de ténebres, & à ſatisfaire vos déſirs : *Hæc eſt hora veſtra & poteſtas tenebrarum.* Mais attendez le triſte jour où tous ces jours ſe doivent terminer comme vous avez votre tems, Dieu aura le ſien ; & le tems de Dieu, c'eſt celui que Dieu prendra pour vous juger. *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo :* lorſque j'aurai pris mon tems, ajoûte-t-il, je jugerai, non-ſeulement les injuſtices que l'on m'aura faites, mais les fauſſes juſtices qu'on

Luc 22.

Pſal. 74.

m'aura rendues ; non-ſeulement les crimes commis contre moi, mais les fauſſes pénitences dont ils auront été ſuivis ; non-ſeulement les péchés, mais les contritions apparentes & inefficaces, mais les confeſſions nulles & infructueuſes, mais les ſatisfactions imparfaites & inſuffiſantes. Parce que mon tems ſera venu, je jugerai les jugemens mêmes, ces jugemens faux & erronnés que le pécheur aura faits de lui-même, en ſe flattant, en s'excuſant, en ſe juſtifiant. *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo.*

Auſſi, Chrétiens, il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier reſſort & ſans appel, juge & partie dans ſa propre cauſe. Les Rois de la terre les plus abſolus, ou ne prétendent pas avoir un tel droit, ou du moins n'en uſent pas. Si pour des intérêts particuliers, ils ont avec un de leurs ſujets quelque différend à vuider ; par une équité digne d'eux, ils veulent bien ſe dépouiller de la qualité de juges, & prendre celle de ſimples parties, pour s'en rapporter à un jugement libre, déſintéreſſé, & hors de ſoupçon. Ainſi le pratiquent les Princes vraiment religieux ; & pour notre conſolation, nous en avons vû des exemples qui ont mérité nos éloges. Mais les mêmes raiſons, qui dans de pareilles conjonctures, obligent les Rois de la terre à ſe relâcher de leur ſouverain pouvoir, obligeront Dieu au

contraire, quand il jugera les pécheurs, à ne rien rabattre du ſien ; & ces raiſons ſont ſi ſolides, qu'il ſuffit de les bien concevoir, pour en être touché & pénétré.

Car Dieu, dit ſaint Chryſoſtome, jugera lui-même ſa cauſe, parce que ſa cauſe ne peut être parfaitement jugée que par lui. Il la jugera, parce qu'il n'y a que lui capable de connoître à fond l'injure qui lui eſt faite par le péché. Il la jugera, parce qu'il faut être Dieu comme lui, pour comprendre juſqu'où va la malice du péché, & quelle en doit être la peine ; la dignité infinie de l'être de Dieu étant l'eſſentielle meſure de l'un & de l'autre. Comme Dieu, il ſe vengera lui-même, parce qu'il ne peut être pleinement vengé que par lui-même ; parce que tout autre que lui-même ne le vengeroit qu'à demi ? parce qu'il n'y a point de tribunal au-deſſus de lui, point de juge auſſi éclairé, auſſi intégre que lui, dont il pût attendre cette vengeance complette qui lui eſt dûe. Il ſe vengera, pourſuit ſaint Chryſoſtome, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être ſaint, d'être louable, d'être irréprèhenſible dans ſes vengeances. Car voilà pour-
Rom. 12. quoi il a dit : *Mihi vindicta* ; c'eſt à moi que la vengeance eſt réſervée : à moi, qui ſçais non-ſeulement la modérer, mais la ſanctifier ; & non pas à l'homme qui s'en fait un crime lorſqu'il entreprend de l'exercer. En effet,

quand l'homme ſe venge, il s'emporte, il s'aigrit, il ſe paſſionne, il ſatisfait ſa malignité, il s'abandonne à la férocité, il ne garde dans ſa vengeance nulle proportion ; pour repouſſer une légere offenſe qu'il a reçûe, il en fait une atroce dont il s'applaudit. L'ordre veut donc que ce ſoit par autrui qu'il ſoit vengé, parce qu'il eſt trop aveugle, & trop injuſte, pour ſe bien venger lui-même, mais c'eſt à Dieu encore une fois de ſe venger par lui-même, parce qu'il eſt la ſainteté même : *Mihi vindicta.* Sainte vengeance, qui corrigera tous les excès des nôtres. Vengeance adorable, qui n'aura pour objet que le péché ; & qui formée dans le cœur de Dieu, ne ſera pas moins digne de nos reſpects, que la ſainteté même de Dieu. Ce ne ſera donc pas, concluoit ſaint Chryſoſtome, par une oſtentation d'autorité, mais par une abſolue néceſſité, que Dieu s'élevera pour juger lui-même ſa cauſe, & c'eſt tout le myſtére de cette divine parole : *Exurge, Deus, & judica cauſam tuam.* Pſal. 73.

Allons plus avant, & ſuivons la penſée du Prophete. Souvenez-vous, Seigneur, ajoûte-t-il, des outrages qu' on vous a faits : *Memor eſto improperiorum tuorum.* Voyons donc maintenant & en particulier, quels ſont ces outrages que Dieu ſur-tout, en jugeant le monde, ſe ſouviendra d'avoir reçûs de l'impie & de

l'insensé, & dont il tirera une juste vengeance; *Eorum quæ ab insipiente sunt tota die.* David nous les a marqué aux Pseaumes deuxieme & treiziéme, & c'est ici où j'ai besoin de toute votre réflexion. Pourquoi, demandoit ce saint Roi, l'impie a-t-il irrité Dieu, *Propter quid irritavit impius Deum?* parce qu'il dit dans son cœur ces trois choses outrageuses à Dieu, dont sa raison n'est jamais demeurée d'accord, & contre lesquelles sa conscience a toujours intérieurement reclamé; mais que son impiété n'a pas laissé malgré toutes les vûes de sa raison, de lui suggérer, jusqu'à y faire consentir sa volonté dépravée. Ecoutez, & ne perdez rien de ceci.

Psal. 9.

L'insensé & l'impie a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans son cœur: Il n'y a point de Dieu; *Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus.* Outrage à la divinité qu'il n'a pas voulu reconnoître. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans son cœur: S'il y a un Dieu, ou ce Dieu n'a pas vû, ou ce Dieu a oublié le mal que j'ai commis, *Dixit in corde suo: Oblitus est Deus; avertit faciem suam, ne videat.* Outrage à la providence qu'il a combattue, & à qui il a prétendu se soustraire. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans son cœur: Quand ce Dieu dont on me menace, auroit vû mon péché, & qu'il s'en souviendroit, il ne me rechercheroit pas, ni ne me damnera pas pour si peu de

Psal. 13.

Psal. 9.

chose : *Dixit in corde suo : Non requiret.* Outrage à la justice vindicative de Dieu que l'impie a mépriſée, & dont il a tâché de ſecouer le joug. Que fera Dieu ? Apprenez, Chrétiens, pouquoi le jugement de Dieu eſt néceſſaire, & quelle en doit être la fin ; peut-être ne l'avez vous jamais compris. Dieu irrité de ces trois outrages, dont il aura conſervé le ſouvenir, en fera éclater ſon reſſentiment. Car il viendra pour achever de convaincre l'impie qu'il y a un Dieu. Il viendra pour forcer l'impie à reconnoître que ce Dieu n'a rien ignoré, ni rien oublié des plus ſecrets déſordres de ſa vie. Il viendra pour confondre l'impie, en lui faiſant voir que ce Dieu, ennemi irréconciliable du péché, n'eſt pas plus capable de ſouffrir éternellement le pécheur dans l'impunité, que de ceſſer lui-même d'être Dieu. A quoi penſons-nous, ſi nous ne méditons pas continuellement ces importantes vérités.

Dieu par un pur zéle de la juſtice qu'il ſe doit à lui-même, rétablira dans le cœur de l'impie cette notion de la divinité, que l'aveuglement du péché y avoit effacée. Car c'eſt pour cela, qu'après avoir été un Dieu caché dans le myſtére de ſon incarnation, qui eſt le myſtére de ſon humilité, il ſe produira ſur ce tribunal redoutable où l'Evangile de ce jour nous le repréſente avec tout l'éclat de la gloire & de la majeſté. C'eſt pour

cela qu'il paroîtra accompagné de tous ſes Anges, & qu'il aſſemblera devant lui toutes les nations : que les hommes en ſa préſence demeureront pâmés de frayeur, & que les aſtres par leurs éclipſes, & que les élémens par leur déſordre même & leur confuſion rendront hommage à ſa ſuprême puiſſance. Pourquoi viendra t-il avec cet appareil & cette pompe ? pour avoir droit, répond excellemment S. Chryſoſtome de dire aux Athées, ſoit de créance s'il y en a, ſoit de mœurs, le monde en eſt plein, ce qu'il leur avoit dit déja par la bouche de Moïſe, & ce qu'il leur dira encore plus autentiquement : *Videte quòd ego ſim ſolus, & non ſit alius Deus præter me.* Reconnoiſſez enfin que je ſuis Dieu, puiſque malgré vous tout l'univers combat aujourd'hui pour moi, & condamne l'extrême folie qui vous en fait douter. Reconnoiſſez que je ſuis votre Dieu, puiſqu'avec toute la fierté de votre libertinage, vous n'avez pû éviter de tomber entre mes mains, & qu'il faut malgré vous que vous ſubiſſiez la rigueur inflexible de mon jugement. Reconnoiſſez que je ſuis ſeul Dieu, puiſque tous ces grands du monde, dont vous vous êtes fait des divinités, & dont tant de fois vous avez été idolâtres, ſont maintenant anéantis devant moi : *Videte quòd ego ſim ſolus.* Paroles du Déuteronome, qui dans le jugement dernier ſe vérifieront à la lettre, & qui jamais n'auront

Deut. 31.

été d'une conviction si sensible qu'elles le ront alors.

Car dans cette vie les grands, c'est Dieu même qui le dit, sont comme les Dieux de la terre, *Ego dixi : Dii estis*; & ce sont, dit saint Chrysostome, ces Dieux de la terre qui empêchent tous les jours que le Dieu du ciel ne soit connu pour ce qu'il est. A force d'être ébloüi de leur grandeur, on oublie celui dont ils ne sont que les images : à force de s'attacher à eux, & de n'être occupé que d'eux, on ne pense plus à celui qui regne sur eux. Mais dans le dernier jugement, ces Dieux de la terre humiliés serviront encore à l'impie d'une démonstration palpable, qu'il y a un Dieu au-dessus de ces prétendus Dieux : *Excelsus super omnes Deos*; c'est-à-dire, un Dieu absolument Dieu, uniquement Dieu, éternellement Dieu. *Elevabitur Dominus solus in die illa* : En ce jour-là, dit Isaïe, Dieu seul sera grand & paroîtra grand. Tout ce qui n'est pas Dieu sera petit, sera bas & rampant, sera comme un atôme, comme un néant devant ce souverain être; *Tamquam nihilum ante te*. C'est-à-dire, en ce jour-là toutes les grandeurs humaines seront abaissées, toutes les fortunes détruites, tous les trônes renversés, tous les titres effacés, tous les rangs confondus : Dieu seul s'élevera, Dieu seul régnera, *Elevabitur Dominus solus*. Ce n'est pas assez.

Psal. 81.

Psal. 46.

Isa. 2.

Psal. 38.

Parce que l'impie aura dit dans ſon cœur, Ou Dieu n'a pas ſçû, ou il a oublié le mal que j'ai fait; Dieu pour la juſtification de ſa providence, montrera qu'il a tout ſçû, qu'il ſe ſouvient de tout. Car c'eſt pour cela que dans ce jour de lumiére, il découvrira tout ce que l'impie ſe flattoit d'avoir caché dans les ténebres. C'eſt pour cela qu'à la face de toutes les nations, il révelera toute la turpitude du pécheur & toute ſon ignominie; ces péchés honteux & humilians; ces péchés dont l'impie lui-même au moment qu'il les a commis, étoit obligé de rougir; ces péchés dont il eût été au déſeſpoir d'être ſeulement ſoupçonné; ces péchés qu'il n'eût oſé avoüer au plus diſcret & au plus sûr de ſes amis; ces péchés qui l'auroient perdu dans le monde de réputation & d'honneur, & dont il ſentoit bien que le reproche lui eût été moins ſupportable que la mort même. Dieu les fera connoître: *Revelabo pudenda tua in facie tua, & oſtendam gentibus nuditatem tuam.* Non, non, lui dira-t-il, je n'ai point détourné mon viſage de tes crimes. Quelque horreur qu'ils me fiſſent, je les ai vûs, & pour ne les point oublier, je les ai écrits, mais avec des caractéres qui ne s'effaceront jamais, dans ce livre de vie & de mort que je produis aujourd'hui. Tant d'actions lâches & infames, tant de friponneries ſecrettes, tant de noires perfidies, tant d'a-

Nahum. 3.

bominations & de déſordres dont ta vie a été ſouillée, tout cela n'eſt-il pas mis en réſerve, & comme ſcellé dans les tréſors de ma colére ? *Nonne hæc condita ſunt apud me, & ſignata in theſauris meis ?* Or ce ſont ces tréſors de colére que Dieu ouvrira, quand il viendra juger le monde ; & c'eſt ainſi qu'il ſe vengera de l'injure que lui aura fait le pécheur, en le croyant, ou plutôt en voulant le croire un Dieu aveugle, un Dieu ſans providence, un Dieu ſemblable à ces idoles, qui ont des yeux, mais pour ne point voir. Deut. 32.

Enfin, parce que l'inſenſé aura dit dans ſon cœur : Quelque connoiſſance que Dieu puiſſe avoir de mes crimes, il ne me recherchera pas, ni ne me réprouvera pas pour ſi peu de choſe ; Dieu, Chrétiens, ſe fera un devoir particulier de mettre ſa juſtice & ſa ſainteté à couvert de ce blaſphême, & comment ? par l'application qu'il aura à condamner les crimes de l'impie dans la plus étroite rigueur ; à ne lui en paſſer, à ne lui en pardonner aucun, à les punir ſans rémiſſion & autant qu'ils ſont puniſſables ; en un mot, à lui faire ſentir tout le poids de ce jugement ſans miſéricorde, dont la ſeule idée fait frémir, mais qui demanderoit un diſcours entier, pour vous le faire concevoir dans toute ſon étendue, & dans toute ſa ſévérité. Jugement ſans miſéricorde que Dieu alors exercera ; mais ſur-tout qu'il exer-

cera à l'égard de ces péchés où le mondain & le libertin, pour pécher plus impunément, aura eu l'insolence de se faire à son gré un système de religion, en se figurant un Dieu selon ses désirs, un Dieu condescendant à ses foiblesses, un Dieu indulgent & commode, dont il comptoit de n'être jamais recherché : *Dixit enim in corde suo : Non requiret.* Car c'est particuliérement contre ces pécheurs & contre l'attentat de leur orgueil, que Dieu armera tout le zéle de sa colére ; pourquoi ? parce qu'il s'agira de justifier le plus adorable de ses attributs, qui est sa sainteté : *Quoniam veritatem requiret Dominus & retribuet abundanter facientibus superbiam.* Psal. 30.

Voilà, pécheurs, qui m'écoutez, ce qu'il y a pour vous de plus terrible dans le jugement de Dieu : un Dieu offensé qui se satisfera, un Dieu mépriſé qui se vengera. Voilà ce qui a saisi d'effroi les plus justes mêmes. Mais du reste rassurez-vous, & tout pécheurs que vous êtes, consolez-vous ; puisque dans quelque etat que vous soyez, vous avez encore une ressource, & une ressource infaillible qui est la pénitence. Aimable pénitence, disoit saint Bernard, en vertu de laquelle je puis prévenir le jugement de Dieu ! Et moi je dis, Chrétiens : heureuse pénitence, par où je puis venger Dieu, appaiser Dieu, satisfaire Dieu ; en sorte que

quand il viendra pour me juger, il ſe trouve déja ſatisfait & vengé par moi, & qu'il ne ſoit plus obligé à ſe venger & à ſe ſatisfaire par lui-même. Il eſt vrai, mes chers Auditeurs: il faut pour cela que notre pénitence; ait tout les caractéres d'une pénitence ſolide; qu'elle ſoit exacte, qu'elle ſoit fervente, qu'elle ſoit efficace, qu'elle ſoit ſévére & proportionnée à la griéveté de nos péchés, auſſi-bien qu'à leur multitude, parce que ſans cela Dieu ne ſeroit ni ſatisfait ni vengé. Mais peut-il nous trop coûter, quand il s'agit de nous préſerver du jugement de Dieu; & pouvons-nous jamais nous plaindre qu'on exige trop de nous, quand il eſt queſtion de nous réconcilier avec Dieu irrité contre nous? Il eſt vrai que ce Dieu de gloire nous jugera ſelon le jugement que nous aurons fait de nous-mêmes dans la pénitence, & que ſi nous nous ſommes épargnés, il ne nous épargnera pas: *Sibi parcenti ipſe non parcit*, dit S. Auguſtin; mais auſſi par une regle toute contraire, s'enſuit-il de-là, que ſi je ne m'épargne pas, Dieu m'épargnera; que ſi je ne me pardonne pas, il me pardonnera; que ſi ma pénitence eſt rigoureuſe, ſon jugement me ſera favorable; enfin, que ſi je me fais juſtice, il me fera grace? Or que puis-je déſirer de plus avantageux pour moi? Ah! Seigneur, je ſerois indigne de vos miſéricordes, ſi cette condition me ſembloit dure, ou plutôt, ſi je n'en-

Auguſt.

viſageois par la pénitence la plus ſévére, comme le ſouverain bonheur de ma vie : & je ſerois non-ſeulement le plus injuſte, mais le plus inſenſé des hommes, ſi je prétendois par une pénitence lâche & molle me garantir de votre redoutable jugement.

C'eſt ainſi, pécheurs, que vous devez raiſonner ; & quand parmi vous il y auroit de ces eſprits gâtés & corrompus, dont l'impiété ſeroit allée juſqu'à ne plus connoître Dieu, je ne pourrois pas m'empêcher de leur dire : Ecoutez, mes Freres, vous dont le ſalut me doit être plus cher que ma vie, & pour la converſion de qui je me ſens, ſi je l'oſe dire, un zéle tout divin ; vous pour qui, s'il m'étoit permis, je voudrois, à l'exemple de l'Apôtre, être moi-même anathéme ; écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, & n'endurciſſez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu, a encore pour vous des graces de réſerve. Comme ſon bras n'eſt pas racourci, il eſt encore prêt à ſe laiſſer fléchir par votre pénitence & par vos larmes. La longue patience avec laquelle il vous a ſupportés juſqu'à préſent, vous en doit être une preuve conſolante, & comme un gage aſſûré. Tout juge qu'il eſt, malgré vos égaremens, il a encore pour vous toutes les tendreſſes d'un pere, & du pere le plus charitable. C'eſt dans des pécheurs & des libertins comme vous, qu'il ſe plaît à faire

éclater les richeſſes de ſa miſéricorde, quelque ſcandaleuſe qu'ait été votre vie, vous pouvez être (& qui ſçait ſi les plus impies d'entre vous ne ſont point ceux qu'il a choiſis pour cela) vous pouvez, dis-je, devenir des vaſes d'élection. Rapprochez-vous de lui ; & par une humble confeſſion de l'affreux aveuglement où vous a conduits le péché, mettez-vous en état, quoique pécheurs, de trouver grace devant lui. Votre converſion fera ſa gloire, & l'édification de ſon Egliſe. C'eſt donc de votre part, mon Dieu, que je parle ; & je ne crains pas de pouſſer trop loin les idées que je leur donne de votre divine clémence, puiſqu'elle ſurpaſſe encore infiniment toute la charité que j'ai pour eux. Dieu dans le jugement dernier ſe fera juſtice à lui-même : vous l'avez vû, Chrétiens ; & il me reſte à vous faire voir quelle juſtice il rendra à ſes Elûs : c'eſt la ſeconde partie.

JE l'ai dit : c'eſt une vérité inconteſtable, & qui nous eſt expreſſément marquée dans l'Ecriture, que Dieu a fait toutes choſes pour ſes élûs ; que pour eux il a créé le monde, que pour eux il le conſerve, que ſans eux il le détruiroit, que tous les deſſeins de ſa providence roulent ſur eux, & que dans l'ordre de la nature, de la grace & de la gloire tout aboutit & ſe réduit à eux : *Propter electos.* II. PARTIE.

Il faut néanmoins reconnoître que cette parole ſi avantageuſe aux élûs de Dieu, ne doit proprement s'accomplir que dans le jugement dernier. En effet, dit S. Chryſoſtome, s'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, & ſi jamais Dieu ne devoit juger le monde, il ſeroit difficile de comprendre en quoi ſes élûs auroient été ſi favoriſés & ſi privilégiés; & bien loin de convenir que Dieu eût tout fait pour eux, ou auroit ſouvent lieu de croire, que ce ſeroit plutôt pour eux qu'il paroîtroit n'avoir rien fait, ou du moins avoir très-peu fait. Car enfin pendant cette vie les élûs, quoiqu'élûs de Dieu, ne ſont dans le monde nulle figure qui les diſtingue, ni qui marque pour leurs perſonnes ces égards ſi particuliers de la providence. Au contraire, par une conduite de Dieu bien ſurprenante, & que David confeſſe avoir été pour lui un ſujet de tentation & de trouble, pendant cette vie les élûs de Dieu, qui ſont les juſtes, bien loin d'être connus pour tels, par la malignité du monde, ſont ſouvent décriés & confondus avec les hypocrites. Pendant cette vie les élûs de Dieu, qui ſont les humbles, bien loin d'être honorés & reſpectés, ſont ſouvent mépriſés & inſultés. Pendant cette vie les élûs de Dieu, qui ſont les pauvres, bien loin d'être ſoulagés, ſont ſouvent rebutés & abandonnés Pendant cette vie les élûs de Dieu, qui ſont communément les foibles,

bien loin d'être protégés, ſont ſouvent accablés & opprimés. Or tout cela eſt bien éloigné de cette favorable prédilection, que Dieu, ſelon ſa promeſſe, doit avoir pour eux. Il eſt vrai, répond Saint Chryſoſtome, mais c'eſt juſtement ce qui prouve la vérité, l'infaillibilité, l'abſolue & indiſpenſable néceſſité du jugement de Dieu. Car pourquoi le Fils de Dieu, en qualité de ſouverain juge, viendra-t-il à la fin des ſiécles? pour faire juſtice à ſes élûs ſur ces quatre chefs. Oui, il viendra pour venger les juſtes, je dis, les vrais juſtes, en les ſéparant des hypocrites, faiſant pour jamais ceſſer le regne de l'hypocriſie. Il viendra pour venger les humbles, en glorifiant dans leurs perſonnes l'humilité, & en confondant les ſuperbes qui n'auront eu pour elle que du mépris. Il viendra pour venger les pauvres, qui par la dureté des riches auront langui dans la miſére, mais aux gémiſſemens de qui il montrera bien qu'il n'a pas été inſenſible. Il viendra pour venger les foibles de tout ce que l'iniquité, la violence, l'abus de l'autorité leur aura fait indignement ſouffrir. Car ce ſont-là, mes chers Auditeurs, par rapport aux prédeſtinés, les fins principales pourquoi l'Ecriture nous fait entendre que le Dieu vengeur paroîtra. Appliquez-vous donc; & pour l'intérêt que chacun de vous y doit prendre, redoublez votre attention.

Il viendra pour venger les juſtes, j'entends toujours les juſtes de bonne foi, en les ſéparant des hypocrites ; comme le berger, dit-il lui-même dans l'Evangile, ſépare les brebis d'avec les boucs : premiére juſtice que Dieu rendra à ſes élûs. Car encore une fois, durant cette vie tout eſt mêlé & confondu, la vertu avec le vice, l'innocence avec le crime, la vérité avec l'impoſture, la religion avec l'hypocriſie : & dans ce mêlange, le juſte ſouffre, & l'impie triomphe.

Quand au reſte je parle de l'hypocriſie, ne penſez pas que je la borne à cette eſpéce particuliére qui conſiſte dans l'abus de la piété, & qui fait les faux dévots. Je la prends dans un ſens plus étendu, & d'autant plus utile à votre inſtruction, que peut-être malgré vous-même ſerez-vous obligés de convenir que c'eſt un vice qui ne nous eſt que trop commun. Car j'appelle hypocrite, quiconque ſous de ſpécieuſes apparences a le ſecret de cacher les déſordres d'une vie criminelle. Or en ce ſens, on ne peut douter que l'hypocriſie ne ſoit répandue dans toutes les conditions ; & que parmi les mondains il ne ſe trouve encore bien plus d'impoſteurs & d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons dévots. En effet, combien dans le monde de ſcélérats traveſtis en gens d'honneur ? combien d'hommes corrompus & pleins d'iniquité, qui ſe produiſent avec

tout le faſte & toute l'oſtentation de la probité? combien de fourbes, inſolens à venter leur ſincérité? combien de traîtres, habiles à ſauver les dehors de la fidélité & de l'amitié? combien de ſenſuels, eſclaves des paſſions les plus infames, en poſſeſſion d'affecter la pureté des mœurs, & de la pouſſer juſqu'à la ſévérité? combien de femmes libertines, fieres ſur le chapitre de leur réputation; & quoiqu'engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'eſtime d'une exacte & d'une parfaite régularité? Au contraire, combien de juſtes fauſſement accuſés & condamnés? combien de ſerviteurs de Dieu, par la malignité du ſiécle, décriés & calomniés? combien de dévots de bonne foi, traités d'hypocrites, d'intriguans & d'intéreſſés? combien de vraies vertus conteſtées; combien de bonnes œuvres cenſurées? combien d'intentions droites mal expliquées, & combien de ſaintes actions empoiſonnées? Or c'eſt-là, dit S. Chryſoſtome, ce que le jugement de Dieu dévoilera: en ſorte que chacun ſera connu pour ce qu'il eſt, que chacun paroîtra ce qu'il a été, que chacun tiendra le rang qu'il doit tenir. Les ſecrets des conſciences ſeront révélés; & alors, dit l'Apôtre, chacun recevra la loüange qui lui ſera dûe: *Et tunc laus erit unicuique à Deo.* Par cette fatale & déciſive ſéparation du bon grain d'avec l'yvraie (écoutez l'oracle de

I. Cor. 4.

Job, qui s'accomplira à la lettre, & qui ſera une partie de la juſtice que Dieu rendra à ſes élûs) par cette fatale & déciſive ſéparation, la joie de l'hypocrite finira, ſon eſpérance périra. Funeſte, mais juſte ménace que lui
Job. 20. fait le Saint Eſprit : *Et gaudium hypocritæ ad inſtar puncti, & ſpes hypocritæ peribit.*

Car la joie de l'hypocrite étoit d'impoſer, & cependant d'être honoré & reſpecté. Sa joie étoit d'avoir dans le monde un certain crédit, qui ne lui coûtoit qu'à bien faire ſon perſonnage, & qu'à bien jouer la comédie. Sa joie étoit d'être parvenu, à force de diſſimulation, à recevoir l'hommage & le tribut des plus pures vertus, & à jouir ſans mérite de tous les avantages du vrai mérite. Voilà ce que Job appelloit les proſpérités, les joies, le regne de l'hypocriſie. Mais dans le dernier jugement, ce regne de l'hypocriſie ſera détruit, ces proſpérités de l'hypocriſie s'évanoüiront, ces joies de l'hypocriſie ſe changeront en des afflictions mortelles. Elles n'étoient fondées que ſur l'erreur des ames ſimples, ſéduites & éblouies par un faux éclat. Mais cette ſéduction des ames ſimples, trompées juſqu'alors, mais enfin déſabuſées par la lumiére de Dieu, après avoir été à l'hypocrite une frivole conſolation, ſe tournera pour lui, diſons mieux, contre lui en opprobre & en confuſion. L'eſpérance de l'hypocrite étoit qu'on ne le connoîtroit jamais à fond,

fond, & qu'éternellement le monde ſeroit la duppe de ſa damnable politique : & ſon déſeſpoir au contraire ſera de ne pouvoir plus ſe déguiſer, de n'avoir plus de ténebres où ſe cacher, de voir malgré lui le voile de ſon hypocriſie levé, ſes artifices découverts, & d'être expoſé aux yeux de toutes les nations: *Spes hypocritæ peribit.* Les autres pécheurs connus dans le monde pour ce qu'ils étoient, en cela même qu'ils auront été connus, auront déja été à demi jugés, & déja par avance auront eſſuyé une partie de l'humiliation que leur doit cauſer le jugement de Dieu : mais l'hypocrite à qui il faudra quitter le maſque de cette fauſſe gloire, dont il s'étoit toujours paré; mais cette femme qui aura paſſé pour vertueuſe, & dont les commerces viendront à être publié; mais ce magiſtrat que l'on aura crû un exemple d'intégrité, & dont les injuſtices ſeront miſes dans un plein jour; mais cet Eccléſiaſtique réputé ſaint, à qui Dieu reprochera hautement ſa vie diſſolue; mais ce prétendu homme d'honneur, dont on verra toutes les fourberies; mais cet ami ſur qui l'on comptoit, dont les lâches trahiſons ſeront éclaircies & vérifiées; mais quiconque aura ſçû l'art de tromper, & qui alors ſe trouvera dans la néceſſité affreuſe de faire une réparation ſolemnelle à la vérité : Ah! Chrétiens, c'eſt pour ceux-là que le jugement de Dieu aura quelque choſe de bien déſolant,

La choſe n'eſt que trop vraie : mais par une raiſon toute oppoſée, c'eſt ce qui rendra le jugementde Dieu, non-ſeulement ſupportable, mais favorable, mais honorable, mais déſirable aux juſtes & aux prédeſtinés. Car leur gloire, dit S. Chryſoſtome, ſera de paroître à découvert devant toutes les créatures intelligentes ; leur gloire, & même le comble de leurs déſirs, ſera que l'on diſcerne enfin, & la droiture de leurs actions, & la pureté de leurs intentions; leur gloire ſera qu'on les connoiſſe, parce que leur diſgrace juſques-là aura été de n'être pas aſſez connus. Et voilà, Ames fidéles, qui malgré la corruption du ſiécle, ſervez votre Dieu en eſprit & en vérité; voilà ce qui doit dans la vie vous affermir, & vous conſoler. A ce terrible moment, où le livre des conſciences ſera ouvert, votre eſpérance ranimée par la vûe du ſouverain juge, & ſur le point d'être remplie, vous ſoutiendra, & vous dédommagera bien des injuſtes perſécutions du monde. Tandis que l'impie confondu, troublé, conſterné, marchera la tête baiſſée, & ſans oſer lever les yeux, vous paroîtrez avec une ſainte aſſûrance : pourquoi ? parce que le jour de votre juſtification ſera venu. Maintenant l'envie, la calomnie, lancent contre vous leurs traits envenimés : mais enfin l'envie ſera forcée à ſe taire ; ou ſi elle parle, ce ne ſera plus qu'en votre faveur; la calomnie ſera convain-

cue de menſonge, & la vérité ſe montrera dans tout ſon luſtre. Cependant jouiſſez du témoignage ſecret de votre cœur, que vous devez préférer à tous les éloges du monde. Dites avec S. Paul: peu m'importe quel jugement les hommes font préſentement de moi, puiſque c'eſt mon Dieu qui doit un jour me juger: *Qui autem judicat me, Dominus eſt.* Ou bien, dites avec Jérémie: C'eſt vous, Seigneur, qui ſondez les ames, & qui en découvrez les plis & les replis les plus cachés; c'eſt à vous que j'ai remis ma cauſe: vous la jugerez. *Tibi enim revelavi cauſam meam.* Avançons. 1. Cor. 4. Jerem. 2.

Il viendra pour glorifier l'humilité dans la perſonne des humbles: ſeconde juſtice que Dieu rendra à ſes élûs. Cette humilité, cette ſimplicité du juſte, cette patience à ſouffrir les injures ſans ſe venger, que les mondains auront traitée de foibleſſe d'eſprit, de petiteſſe de génie, de baſſeſſe de cœur, Dieu viendra pour la couronner, & pour convaincre tout l'univers, qu'elle aura été la véritable force, la véritable grandeur d'ame, la véritable ſageſſe. Car c'eſt alors, dit l'Ecriture dans cet admirable paſſage que vous avez entendu cent fois, & dont vous avez été cent fois touchés: c'eſt alors que les humbles de cœur s'éleveront avec confiance contre ceux qui les auront mépriſés & inſultés. *Tunc ſtabunt juſti in magna conſtantia.* C'eſt alors que les ſages du ſiécle, que ces eſprits forts ſeront Sap. 5.

non-ſeulement ſurpris, mais déconcertés, en voyant ces hommes qu'ils n'avoient jamais regardés que comme le rebut du monde, placés ſur des trônes de gloire. C'eſt alors qu'interdits & hors d'eux-mêmes, ils s'écrieront en gémiſſant: ce ſont-là ceux dont nous nous ſommes autrefois mocqués, & qui
Sap. 5. ont été le ſujet de nos railleries; *Hi ſunt quos habuimus aliquando in deriſum.* Inſenſés que nous étions, leur vie nous paroiſſoit une folie, & toute leur conduite nous faiſoit pitié;
Ibidem. *Nos inſenſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam*: cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, & leur partage eſt avec les
Ibidem. Saints; *Ecce quomodo computati ſunt inter filios Dei, & inter ſanctos ſors illorum eſt.* C'eſt, dis-je, alors que l'orgueil du monde rendra ce témoignage, quoique forcé, à l'humilité des élûs de Dieu; & c'eſt-là même qu'on verra ſenſiblement l'effet de cette promeſſe de Jeſus-Chriſt, que quiconque s'humi-
Luc. 14. lie, ſera glorifié: *Omnis qui ſe humiliat, exaltabitur.*

Car pendant la vie, il n'eſt pas toujours vrai, & même il eſt rarement vrai, que celui qui s'abaiſſe & qui s'humilie ſoit élevé. On en voit, dont l'humilité, quoique véritable & quoique ſolide, eſt accompagnée juſqu'au bout de l'humiliation. On en voit, qui pour chercher Dieu & par un eſprit de religion, s'étant enſevelis & comme anéan-

tis devant les hommes, meurent dans leur obscurité & dans leur anéantissement. Combien d'ames saintes, dont la vie est cachée avec Jesus Christ; & à qui le monde n'a jamais tenu nulle compte du courage héroïque qu'ils ont eu de se séparer & de se détacher de lui? Or c'est pour cela, reprend S. Chrysostome, qu'il doit y avoir, & qu'il y aura un jugement à la fin des siécles.

Parce que le monde ne rend pas justice à ces Chrétiens parfaits, qui s'humilient & s'anéantissent pour Dieu; Dieu qui se pique d'être fidéle, la leur rendra au centuple. Parce qu'il y a des Saints sur la terre, dont l'humilité, quoique sincére, n'est ni connue du monde, ni honorée au point qu'elle le devroit être, si le monde étoit équitable; Dieu suppléera au défaut du monde, & la relevera: mais aux dépens de qui? toujours aux dépens & à la honte du mondain, dont la fausse gloire, dont la vanité ridicule, dont la présomptueuse ambition condamnée & réprouvée, rendra hommage à la sainteté des maximes que le sage & l'humble Chrétien aura suivies, puisqu'en même tems que l'humble sera exalté, *Qui se humiliat, exaltabitur*; l'orgueilleux sera humilié, & couvert d'un éternel opprobre; *Et qui se exaltat, humiliabitur*. Ce n'est pas assez. Luc. 14.

Il viendra pour béatifier les pauvres: autre mystére du jugement de Dieu, autre justice

qu'il rendra à ſes prédeſtinés. Car il eſt de la foi, que le pauvre ne ſera pas éternellement
Pſal. 9. dans l'oubli : *Quoniam non in finem oblivio erit pauperis.* Il eſt de la foi, que la patience des pauvres ne périra pas pour jamais ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera pas pour jamais inutile
Ibid. & ſans fruit : *Patientia pauperum non peribit in finem.* Et il eſt néanmoins évident, que ces deux oracles du S. Eſprit ne ſe vérifient pas toujours, ni même communément dans cette vie. Car combien de pauvres y ſont oubliés ! combien y demeurent ſans ſecours & ſans aſſiſtance ! Oubli d'autant plus déplorable, que de la part des riches il eſt volontaire, & par conſéquent criminel : je m'explique. Combien de malheureux réduits aux derniéres rigueurs de la pauvreté, & que l'on ne ſoulage pas, parce qu'on ne les connoît pas, & qu'on ne les veut pas connoître ! Si l'on ſçavoit l'extrémité de leurs beſoins, on auroit pour eux malgré ſoi, ſinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vûe de leurs miſeres, on rougiroit de ſes excès, on auroit honte de ſes délicateſſes, on ſe reprocheroit ſes folles dépenſes, & l'on s'en feroit avec raiſon des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que ſouffrent ces membres de J. C. parce qu'on ne veut pas s'en inſtruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de ſa préſence ; on croit en être quitte en les oubliant ; &

quelque extrêmes que ſoient leurs maux, on y devient inſenſible. Combien de véritables pauvres, que l'on rebutte comme s'ils ne l'étoient pas, ſans qu'on ſe donne & qu'on veuille ſe donner la peine de diſcerner s'ils le ſont en effet ! Combien de ſaints pauvres, dont les gémiſſemens ſont trop foibles pour venir juſqu'à nous, & dont on ne veut pas s'approcher pour ſe mettre en devoir de les écouter ! Combien de pauvres abandonnés dans les provinces ! combien de déſolés dans les priſons ! combien de languiſſans dans les hôpitaux ! combien de honteux dans les familles particuliéres ! parmi ceux qu'on connoît pour pauvres, & dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien ſont négligés ! combien ſont durement traités ! combien de ſerviteurs de Dieu qui manquent de tout, pendant que l'impie eſt dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices ! S'il n'y avoit point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourroit appeller le ſcandale de la providence: la patience des pauvres outragée par la dureté & par l'inſenſibilité des riches. Mais c'eſt pour cela même, dit S. Chryſoſtome, que la providence prépare aux riches un jugement ſévére & rigoureux ; & c'eſt ce que comprenoit parfaitement David, quand il diſoit : *Cognovi quia faciet Dominus judicium inopis, & vindictam pauperum* ; J'ai connu que Dieu jugera la Ps. 135.

cause des pauvres, & qu'il les vengera. Et par où l'avoit-il connu? par cet invincible raisonnement, que la patience des pauvres, dans le sens que je l'ai marqué, ne devant & ne pouvant périr pour jamais, il falloit qu'il y eût un jugement supérieur à celui des hommes, où l'on reconnût qu'en effet elle ne périt point; c'est-à-dire, que Dieu a pour elle tous les égards qu'elle a droit d'attendre d'un maître souverainement
Psal. 9. équitable, *Patientia pauperum non peribit in finem*: un jugement, où non-seulement les pauvres fussent dédommagés de cette inégalité de biens, qui les a réduits dans l'indigence & la disette; mais où leur patience poussée à bout, fût pleinement vengée des injustes traitemens qu'elle auroit soufferts. C'est pour cela, dit Dieu lui-même, que je m'éleverai: c'est parce que les souffrances des pauvres, à qui le riche impitoyable aura fermé son cœur & ses entrailles, auront excité mon courroux; parce que leurs cris m'auront touché, parce que j'aurai été indigné de voir qu'on s'endurcit à leurs plaintes:
Psal. 11. *Propter miseriam inopum, & gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus.* Ces cris des pauvres qui sont montés jusqu'à moi, me solliciteront en leur faveur; & je ne croirai point m'être acquitté de ce que je leur dois, & comme créateur & comme juge, que dans ce grand jour, où je pronon-

terai pour eux un arrêt de ſalut, tandis que je réprouverai par un jugement ſans miſéricorde, ceux qui n'auront uſé envers eux de nulle miſéricorde. A entendre ainſi Dieu parler dans l'Ecriture, ne diroit-on pas que le jugement dernier, quoiqu'univerſel, ne doive être que pour les pauvres, & qu'il n'ait pour terme & pour fin que de leur faire juſtice? *Propter miſeriam inopum & gemitum pauperum.* A voir comment le Fils de Dieu qui y doit préſider, s'y comportera & y procédera, ne diroit-on pas que tout le jugement du monde doit rouler ſur le ſoin des pauvres; que de-là doive dépendre abſolument & eſſentiellement le ſort éternel des hommes: c'eſt-à-dire, que les uns ne doivent être condamnés, que parce qu'ils auront mépriſé le pauvre, & les autres comblés de gloire, que parce qu'ils l'auront ſecouru? Heureux donc, concluoit le Prophéte royal, heureux celui qui penſe attentivement au pauvre; *Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem*: pourquoi? parce que Dieu au jour de la colére l'épargnera, & le ſauvera: *In die mala liberabit eum Dominus.* Pſal.

Finiſſons, & diſons encore que Dieu viendra pour venger les foibles, que le pouvoir joint à la violence, aura opprimés: quatriéme & derniere juſtice dont il ſe tiendra redevable à ſes élûs. Car maintenant, c'eſt

le crédit qui l'emporte, & qui a preſque par-tout gain de cauſe, le plus fort a toujours raiſon, quoiqu'il entreprenne ; & parce qu'il eſt le plus fort, il croit avoir un titre pour l'entreprendre, & il en vient à bout. Combien de perſécutions, de vexations, cauſées par l'abus de l'autorité ! combien de miſérables, combien de veuves, faute d'appui, ſacrifiées comme des victime à la faveur! combien de pupilles, dont l'héritage devient, après bien des formalités, la proie du chicaneur & de l'uſurpateur ! combien de familles ruinées, parce que le bon droit attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection! combien de procès mal fondés, néanmoins hautement gagnés, parce que les ſollicitations, la cabale & les brigues ont prévalu ! Malgré la juſtice & les loix, le foible ſuccombe preſque toujours. S'il y a des juges ſans probité, c'eſt toujours contre lui, & jamais pour lui, qu'ils ſe laiſſent corrompre. Du moment qu'il eſt le plus foible, par une malheureuſe fatalité, tout lui eſt contraire, & rien ne lui eſt favorable. Mais, Seigneur, il trouvera enfin auprès de vous, ce qui lui aura été refuſé à tous les tribunaux de la terre : vous viendrez plein d'équité & de zéle, & vous prendrez la défenſe de l'orphelin ; afin que le puiſſant, que le grand, qui avoit tant abuſé de ſa grandeur, ceſſe de ſe glorifier : *Judicare pupillo & humili, ut non*

Pſal. 9.

apponat ultra magnificare se homo super terram. Juſques-là il aura toujours eu le deſſus. Juſques-là fier de ſes ſuccès, parce que rien ne lui réſiſtoit, il aura paſſé non-ſeulement pour le plus fort, mais pour le plus habile, pour le mieux établi dans ſes droits, pour le plus digne d'être diſtingué & honoré. Juſques-là il ſe ſera fait une fauſſe gloire & un prétendu mérite de ſes violences mêmes : mais vous le détromperez bien alors, Seigneur, & vous lui ferez bien rabattre de ſes vaines idées; *Ut non apponat ultra magnificare se:* comment cela? c'eſt que vous tirerez le foible de l'oppreſſion, & qu'il trouvera en vous, ô mon Dieu, un vengeur & un protecteur.

Il eſt donc vrai que le jugement de Dieu ſera pour ſes élûs le jour de leur rédemption, le jour de leur gloire, le jour où Dieu leur fera juſtice. Ah! Chrétiens, à quoi penſons-nous, ſi perſuadés d'une vérité ſi touchante, nous ne travaillons pas de toutes nos forces à être du nombre de ces heureux prédeſtinés ? Que faiſons-nous, ſi renonçant aux fauſſes maximes du monde, nous ne nous mettons pas en état d'être de ces élûs de Dieu, qui paroîtront avec tant de confiance devant le tribunal de Jeſus-Chriſt ? Or en voici, mes chers Auditeurs, l'important ſecret, que je vous laiſſe pour fruit de tout ce diſcours. Commencez dès maintenant à accomplir dans vos perſonnes, ce que Dieu

dans le jugement dernier fera en faveur de ſes élûs. Il les ſéparera d'avec les hypocrites & les impies : ſéparez-vous-en par la pratique d'une ſolide & d'une véritable piété. Il glorifiera les humbles ; Humiliez-vous, dit ſaint Pierre, & ſoumettez-vous à Dieu, afin que Dieu vous éleve au jour de ſa viſite, c'eſt-à-
1. Petr. 5. dire, dans ſon jugement : *Humiliamini, ut nos Deus exaltet in tempore viſitationis.* Il béatifiera les pauvres : aſſiſtez-les, ſoulagez-les ; faites-vous-en des amis auprès de votre juge, afin que quand il viendra vous juger, ils ſoient vos interceſſeurs, & qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Il vengera les foibles opprimés : protégez-les, & ſelon la meſure de votre pouvoir, ſoyez leurs patrons ; ſervez, à l'exemple de Dieu, de tuteurs au pupille & à la veuve.

Et vous, juſtes, humbles, pauvres, foibles, les bien-aimés de Dieu, ſoutenez-vous dans votre juſtice, dans votre obſcurité, dans votre pauvreté, dans votre foibleſſe, par l'attente de ce grand jour, qui ſera tout à la fois le jour du Seigneur & le vôtre. Non pas que vous ne deviez craindre le jugement de Dieu ; il eſt à craindre pour tous : mais en le craignant, craignez-le de ſorte, que vous puiſſiez au même tems le déſirer, l'aimer, l'eſpérer. Car pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puiſqu'il doit vous délivrer de toutes les miſéres de cette vie ? pourquoi ne le

déſireriez-vous pas, puiſqu'il doit vous racheter de la ſervitude du ſiécle ? pourquoi ne l'eſpéreriez-vous pas, puiſqu'il doit commencer votre bonheur éternel ? Craignez le jugement de Dieu : mais craignez le d'une crainte mêlée d'amour, & accompagnée de confiance; craignez-le comme vous craignez Dieu. Il ne vous eſt point permis de craindre Dieu ſans l'aimer ; il faut qu'en le craignant vous l'aimiez, & que vous l'aimiez encore plus que vous ne le craignez: ſans cela, votre crainte n'eſt qu'une crainte ſervile, qui ne ſuffit pas même pour le ſalut. Or il en eſt de même du jugement de Dieu : craignons-le tous, mes chers Auditeurs, ce terrible jugement : mais craignons-le d'une crainte efficace, d'une crainte qui nous convertiſſe, qui corrige nos déſordres, qui redouble notre vigilance, qui rallume notre ferveur, qui nous porte à la pratique de toutes les œuvres Chrétiennes. Tellement que nous méritions d'être placés à la droite, & d'entendre de la bouche de notre juge ces conſolantes paroles : *Venite benedicti Patris mei.* Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere ; poſſédez le Royaume qui vous eſt préparé dès la création du monde. Je vous le ſouhaite, &c. Mat. 25.

SERMON

POUR LE II. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Reſpect Humain.

Beatus qui non fuerit ſcandaliſatus in me.

Bienheureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi.
En ſaint Matthieu, chap. 11.

SIRE,

C'Eſt à ce caractere que le Sauveur du monde reconnoît ſes vrais diſciples : c'eſt la condition que cet homme-Dieu leur propoſe, pour être reçus à ſon ſervice, & pour mériter de vivre ſous ſa loi. Il leur déclare qu'il faut prendre parti ; qu'il ne faut point eſpérer d'être du nombre des ſiens, ſi l'on n'eſt réſolu d'en faire hautement profeſſion; que quiconque, étant Chrétien, craint de le paroître, eſt indigne de lui, qu'il ne ſuffit pas pour être à lui, de croire de cœur, ſi l'on ne confeſſe de bouche ; qu'il

ne ſuffit pas de confeſſer de bouche, ſi l'on ne s'explique par ſes œuvres: enfin qu'il veut des hommes fervens, généreux, ſinceres, qui ſe faſſent un honneur de l'avoir pour maître & un mérite de lui obéir.

Or par-là il exclut de ſon Royaume ces lâches mondains, qui bien loin de ſe déclarer pour Jeſus-Chriſt, rougiſſent de Jeſus-Chriſt; qui bien loin d'honorer Jeſus-Chriſt, ſe ſcandaliſent de Jeſus-Chriſt, & qui non contens de ſe ſcandaliſer de Jeſus-Chriſt, le ſcandaliſent tous les jours lui-même dans la perſonne de ſes freres, en inſpirant aux autres la même crainte qui les arrête, & le même reſpect humain qui les domine. C'eſt ce que j'entreprends de combattre dans ce diſcours: cette honte du ſervice de Dieu; ce reſpect humain, qui nous empêche d'être à Dieu; cette crainte du monde, ou cette complaiſance pour le monde, qui détruit le culte que nous devons rendre à Dieu. Je veux vous en faire voir l'indignité, le déſordre, & le ſcandale: l'indignité du reſpect humain, par rapport à nous-mêmes, ſon déſordre par rapport à Dieu; ſon ſcandale, par rapport au prochain.

Il y en a qui ſont les eſclaves du reſpect humain, & il y en a qui en ſont les auteurs. Eſclaves du reſpect humain, je leur parlerai dans la premiére & dans la ſeconde partie, & je leur montrerai combien leur conduite eſt in-

digne, combien elle eſt criminelle. Auteurs du reſpect humain; je leur parlerai dans la derniere partie, & je leur montrerai combien leur conduite eſt ſcandaleuſe. L'indignité du reſpect humain nous le fera mépriſer. Le déſordre du reſpect humain nous le fera condamner. Le ſcandale du reſpect humain nous en fera craindre les ſuites. C'eſt tout mon deſſein. Demandons, &c. *Ave, &c.*

I. PARTIE. C'Eſt de tout tems que les hommes ſe ſont laiſſé dominer par le reſpect humain; & c'eſt de tout tems que les partiſans du monde ſe ſont fait du reſpect humain une malheureuſe politique, aux dépens de leur religion. Mais de quelque prétexte, ou de néceſſité, ou de raiſon, dont ils ayent tâché de ſe couvrir, en ſoumettant ainſi leur religion aux loix du monde, je dis que ce reſpect humain a toujours été une ſervitude honteuſe; je dis que cette politique a toujours paſſé, ou a toujours dû paſſer, pour une lâcheté mépriſable. Caractére de ſervitude, caractére de lâcheté: l'un & l'autre indignes de tout homme qui connoît Dieu; mais encore bien plus d'un Chrétien élevé par le baptême à l'adoption des enfans de Dieu. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & ne perdez rien de ces deux importantes vérités.

C'eſt une ſervitude honteuſe, & je l'appelle la ſervitude du reſpect humain. Car qu'y a

t-il de plus ſervile, que d'être réduit, ou plutôt que de ſe réduire ſoi-même à la néceſſité de régler ſa religion par le caprice d'autrui ? de la pratiquer, non pas ſelon ſes vûes & ſes lumiéres, ni même ſelon les mouvemens de ſa conſcience, mais au gré d'autrui ? de n'en donner des marques, & de n'en accomplir les devoirs, que dépendamment des diſcours & des jugemens d'autrui ? en un mot, de n'être Chrétien, ou du moins de ne le paroître, qu'autant qu'il plaît, ou qu'il déplaît à autrui? Eſt-il un eſclavage comparable à celui-là ? Vous ſçavez néanmoins, & peut-être le ſçavez-vous à votre confuſion, combien cet eſclavage, tout honteux qu'il eſt, eſt devenu commun dans le monde, & le devient encore tous les jours.

Quand ſaint Auguſtin parle de ces anciens philoſophes, de ces ſages du Paganiſme, qui par la ſeule lumiére naturelle connoiſſoient, quoique payens, le vrai Dieu ; il trouve leur condition bien déplorable : pourquoi ? parce qu'étant convaincus, comme ils l'étoient, qu'il n'y a qu'un Dieu, ils ne laiſſoient pas, pour s'accommoder au tems, d'être forcés à en adorer pluſieurs. Prenez garde, Chrétiens. Ceux-là par reſpect humain faiſoient violence à leur raiſon, & ſervoient des Dieux qu'ils ne croyoient pas ; & nous par un autre reſpect humain, nous faiſons violence à notre foi, &

nous ne ſervons pas le Dieu que nous croyons. Ceux-là malgré eux, mais pour plaire au monde, étoient ſuperſtitieux & idolâtres ; & nous par un effet tout contraire, mais par le même principe, nous devenons ſouvent malgré nous-mêmes libertins & impies. Ceux-là pour ne pas s'attirer la haine des peuples, pratiquoient ce qu'ils condamnoient, adoroient ce qu'ils mépriſoient, profeſſoient ce qu'ils déteſtoient ; ce ſont les termes de S. Auguſtin : *Colebant quod reprehendebant, agebant quod arguebant, quod culpabant adorabant.* Et nous, pour éviter la cenſure des hommes, & par un vil aſſujettiſſement aux uſages du ſiécle corrompu & à ſes maximes, nous déshonorons ce que nous profeſſons, nous profanons ce que nous révérons : nous blaſphémons au moins par nos œuvres, non pas, comme diſoit un Apôtre, ce que nous ignorons, mais ce que nous ſçavons & ce que nous reconnoiſſons. Au lieu que ces eſprits forts de la gentilité, avec leur prétendue force, ſe captivoient par une eſpéce d'hypocriſie, nous nous captivons par une autre. Au lieu qu'ils jouoient la comédie dans les temples de Rome, en contrefaiſant les dévots ; nous la jouons au milieu du Chriſtianiſme, en contrefaiſant les Athées. Avec cette différence remarquée par ſaint Auguſtin, que l'hypocriſie de ceux-là étoit une pure fiction, qui n'intéreſſoit

Auguſt.

tout au plus que de fauſſes divinités ; au lieu que la nôtre eſt une abomination réelle : une abomination telle que l'a prédite le Prophéte, placée dans le lieu ſaint ; une abomination qui outrage tout à la fois, & la vérité, & la majeſté, & la ſainteté du vrai Dieu.

Or en uſer de la ſorte, n'eſt-ce pas ſe rendre eſclave, mais eſclave dans la choſe même où il eſt moins ſupportable de l'être, & où tout homme ſenſé doit plus ſe piquer de ne l'être pas ? Car il y a des choſes, pourſuit ce ſaint Docteur, où la ſervitude eſt tolérable, d'autres où elle eſt raiſonnable, quelques-unes même où elle peut être honorable : mais de s'y ſoumettre juſques dans les choſes les plus eſſentiellement libres, juſques dans la profeſſion de ſa foi, juſques dans l'exercice de ſa religion, juſques dans ſes devoirs les plus indiſpenſables, dans ce qui regarde notre éternité, notre ſalut, c'eſt à quoi répugne un certain fonds de grandeur, qui eſt en nous & avec lequel nous ſommes nés ; c'eſt ce que la dignité de notre être, non plus que la conſcience, ne peut comporter.

Laiſſez-nous aller dans le déſert, diſoient les Hébreux aux Egyptiens : car tandis que nous ſommes parmi vous, nous ne pouvons pas librement ſacrifier au Dieu d'Iſrael. Or il faut que nous ſoyons libres dans les ſacrifices que nous lui offrons. En tout le reſte vous nous trouverez ſouples & dépendans ; & quelque

rigoureuſes que ſoient vos loix, nous y obéirons ſans peine : mais dans le culte du ſouverain Maître que nous adorons & que nous devons ſeul adorer, la liberté nous eſt néceſſaire ; & quand nous vous la demandons, ce n'eſt qu'en vertu du droit que nous y avons, & en vertu même du commandement exprès que notre Dieu nous a fait de ne nous la laiſſer jamais enlever. C'eſt ainſi, mes Freres, reprend S. Jérôme, expliquant ce paſſage de l'Exode, c'eſt ainſi que doit parler un Chrétien engagé par la Providence à vivre dans le monde, & par conſéquent à y ſoutenir ſa religion. Sur toute autre choſe, doit-il dire, Je me conformerai aux loix du monde, j'obſerverai les coutumes du monde, je garderai les bienſéances du monde, je me contraindrai même, s'il le faut, pour ne rien faire qui choque le monde : mais quand il s'agira de ce que je dois à mon Dieu, je me mettrai au-deſſus du monde, & le monde n'aura nul empire ſur moi. Dans l'accompliſſement de ce devoir capital, qui eſt le premier devoir du Chrétien, je ne ſerai ni bizarre, ni indiſcret ; mais je ſerai libre, & la prudence dont j'uſerai pour me conduire, n'aura rien qui dégénére de cette bienheureuſe indépendance, que S. Paul veut que je conſerve comme le privilége inaliénable de l'état de grace où Dieu m'a élevé. Telle eſt, dis-je, ſelon ſaint Jérôme, la diſpoſition où

doit être un homme fidéle. Et ſi la tyrannie des loix du monde alloit juſques-là qu'il y eût en effet des états où il fût impoſſible de maintenir cette ſainte & glorieuſe liberté, avec laquelle Dieu veut être ſervi; ou plutôt, ſi l'homme ſe ſentoit foible juſqu'à ce point, qu'il déſeſpérât d'y pouvoir librement ſervir Dieu, il devroit, à l'exemple des Iſraélites, prendre le parti d'une généreuſe retraite, & chercher ailleurs un ſéjour, où affranchi du joug du monde, il pût ſans gêne & ſans contrainte rendre à Dieu les hommages de ſa piété: faiſant divorce pour cela, non pas avec le monde en général, mais avec ces conditions particulieres du monde, où l'expérience lui auroit appris que ſa religion lui ſeroit devenue comme impraticable. Pourquoi? parce qu'au moins eſt-il juſte qu'étant né libre, il le ſoit inviolablement pour celui à qui il doit tout, comme au principe & à l'auteur de ſon être; & qu'il n'abandonne jamais la poſſeſſion où Dieu l'a mis, d'être à cet égard dans la main de ſon conſeil & de ſa raiſon.

Servitude du reſpect humain d'autant plus honteuſe, que c'eſt l'effet tout enſemble, & d'une petiteſſe d'eſprit, & d'une baſſeſſe de cœur, que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que nous nous cachons en vain, & dont nous ne pouvons étouffer le ſecret reproche. Car ſi nous avions ce ſaint orgueil, ſelon

l'expreſſion d'un Pere, cette nobleſſe de ſentimens qu'inſpire le Chriſtianiſme, nous dirions hautement comme S. Paul : *Non erubeſco Evangelium :* Je ne rougis point de l'Evangile. Nous imiterions ces héros de l'ancien Teſtament, qui ſe faiſoient un mérite de pratiquer leur religion à la face même de l'irreligion. Pendant que tous les autres couroient en foule aux idoles de Jéroboam; le jeune Tobie ſans craindre de paroître ſingulier, & ſe glorifiant même de l'être dans une ſi belle cauſe, alloit lui ſeul au temple de Jéruſalem, & ſe rendoit par-là digne de l'éloge que l'Ecriture a fait de ſa fermeté & de ſa conſtance : *Denique cùm irent omnes ad vitulos aureos, quos fecerat Jeroboam Rex Iſrael, hic ſolus pergebat in Jeruſalem ad templum Dominii.* Ainſi, quand tout ce qui nous environne, vivroit dans l'oubli de Dieu & dans le mépris de ſa loi, nous nous glorifierions, comme Chrétiens, d'être les ſincéres obſervateurs de cette divine loi ; & par une ſingularité que le monde même malgré lui reſpecteroit, nous nous diſtinguerions, & s'il le falloit, nous nous ſéparerions de ces mondains, qui en ſont les prévaricateurs. Ni le nombre ni la qualité de leurs perſonnes, ne nous ébranleroient pas. Fuſſions-nous les ſeuls ſur la terre, nous perſiſterions dans cette réſolution ; & la conſolation intérieure que nous aurions, d'être de ceux que Dieu ſe feroit réſervés,

Rom. 3.

Tob. 1.

& qui n'auroient point fléchi le genou devant Baal : c'eſt-à-dire, le témoignage que nous rendroit notre conſcience, d'avoir réſiſté au torrent de l'idolâtrie du ſiécle, ſeroit déja pour nous le précieux fruit de la victoire que notre foi auroit remportée ſur le reſpect humain. Voilà les heureuſes diſpoſitions où nous mettroit une liberté évangélique.

D'où vient donc que nous n'y ſommes pas, & qu'eſt-ce que ce reſpect humain qui nous arrête? timidité & puſillanimité. Nous craignons la cenſure du monde ; & par-là nous avouons au monde, que nous n'avons pas aſſez de force pour le mépriſer, dans les conjonctures même où nous le jugeons plus mépriſable : aveu qui devroit ſeul nous confondre. Nous craignons de paſſer pour des eſprits foibles ; & nous ne penſons pas que cette crainte eſt elle-même une foibleſſe, & la plus pitoyable foibleſſe. Nous avons honte de nous déclarer ; & nous ne voyons pas que cette honte, pour m'exprimer de la ſorte, eſt elle même bien plus honteuſe, que la déclaration qu'il faudroit faire. Car qu'y a-t-il de plus honteux, que la honte de paroître ce que l'on eſt & ce que l'on doit être? Une parole, une raillerie nous trouble; & nous ne conſidérons pas, ni de quoi, ni par qui nous nous laiſſons troubler : de quoi puiſqu'il n'eſt rien de plus frivole que la raillerie, quand elle s'attaque à la véritable ver-

tu, par qui ? puiſque c'eſt par des hommes vains, dont il nous doit peu importer d'être, ou blâmés, ou approuvés ; des hommes dont ſouvent nous ne faiſons nulle eſtime ; des hommes dont la légereté nous eſt connue auſſi-bien que l'impiété ; des hommes dont nous ne voudrions pas ſuivre les conſeils, beaucoup moins recevoir la loi dans une ſeule affaire ; des hommes pour qui nous ne voudrions pas nous contraindre dans un ſeul de nos divertiſſemens. Ce ſont-là néanmoins ceux pour qui nous nous faiſons violence, ceux que nous ménageons, ceux à qui, par le plus déplorable aveuglement, nous nous aſſujettiſſons en ce qui touche le plus eſſentiel de nos intérêts, ſçavoir, le ſalut & la religion. Après cela, piquons-nous, je ne dis pas de grandeur d'ame, mais de ſageſſe & de ſolidité d'eſprit. Aprés cela, flatons-nous d'avoir trouvé la liberté, en ſuivant le parti du monde. Non, non, mes Freres, reprend S. Chryſoſtome, ce n'eſt point là qu'on la trouve : bien loin d'y parvenir par-là, c'eſt par-là que nous tombons dans la plus baſſe ſervitude ; & l'un des plus viſibles châtimens que Dieu exerce déja ſur nous, quand nous voulons vivre en mondains, c'eſt qu'au même tems que nous penſons à ſecouer ſon joug, qu'il appelle, & qu'il a bien ſujet d'appeller un joug doux & aimable, il nous laiſſe prendre un autre joug mille fois plus

plus humiliant & plus pesant, qui est le joug du monde & des loix du monde. Caractére de servitude dans le respect humain, & caractere de lâcheté.

Je dis lâcheté, & lâcheté odieuse. J'appartiens à Dieu par tous les titres les plus légitimes, & comme homme formé de sa main, enrichi de ses dons, racheté de son sang, héritier de sa gloire; & comme Chrétien, lié à lui par le nœud le plus inviolable, & engagé par une profession solemnelle à le servir; mais au lieu de m'armer d'une sainte audace, & de prendre sa cause en main, je l'abandonne, je le trahis! Lâcheté impardonnable; on ne peut pas même la supporter dans ces ames mercenaires, que leur condition & le besoin attachent au service des grands: & ce qui doit bien nous confondre, c'est le zéle qu'ils font paroître, & où ils cherchent tant à se signaler, dès qu'il s'agit de ces maîtres mortels, dont ils attendent une récompense humaine & une fortune périssable. Lâcheté frappée de tant d'anathêmes dans l'Evangile, & qui doit être si hautement réprouvée au jugement de Dieu, puisque c'est là que le Fils de l'homme rougira de quiconque aura rougi de lui, désavouera quiconque l'aura désavoué, renoncera quiconque l'aura renoncé: *Qui erubuerit me, erubescam & ego illum.* Lâcheté que les payens mêmes ont condamnée dans les Chrétiens, & sur quoi ils leur ont fait de si belles & de solides leçons. Luc. 9.

N'eſt-ce pas le ſentiment qu'en eut autrefois ce ſage Empereur, pere du grand Conſtantin? Euſébe nous l'apprend, & vous le ſçavez : quoiqu'infidéle, quoique payen, il avoit & des Officiers dans ſa Cour & des ſoldats Chrétiens dans ſon armée. Il voulut éprouver leur foi ; il les aſſembla tous devant lui, il leur parla en des termes propres à les tenter ; enfin, il les obligea à ſe faire connoître & à s'expliquer. Comme il y en a toujours eu de tous les caracteres, je ne ſuis pas ſurpris que les uns, fermes pour Jeſus-Chriſt, aimaſſent mieux riſquer leur fortune, que de démentir leur religion ; & que d'autres dominés par le reſpect humain, choiſiſſent plutôt de diſſimuler leur religion, que de haſarder leur fortune. Ainſi dans le monde, & dans le Chriſtianiſme même, les choſes de tous tems ont-elles été partagées. Mais ce qu'Euſébe remarque, & ce qui doit être une inſtruction vive & touchante pour ceux qui m'écoutent ici (elle convient admirablement au lieu où je parle, & je ſuis certain qu'elle ſera de votre goût) c'eſt le diſcernement judicieux que fit le Prince, de ces deux ſortes de Chrétiens, lorſque par un traitement auſſi contraire à leur attente qu'il fut conforme à leur mérite il retint auprès de ſa perſonne, ceux qui mépriſant les vûes du monde, avoient témoigné un attachement inviolable pour leur religion, & renvoya les

autres. Car il jugea, ajoute l'hiſtorien, qu'il ne devoit rien ſe promettre de ceux-ci; qu'ils pourroient bien lui être infidéles, puiſqu'ils l'avoient été à leur Dieu; & qu'il falloit tout craindre d'un homme, dont la conſcience & le devoir n'étoient pas à l'épreuve d'un vain intérêt & d'une conſidération humaine.

Ah! mes chers Auditeurs, profitons de cette maxime; & n'ayons pas la confuſion d'être en cela moins religieux, qu'un payen, que le ſeul bon ſens faiſoit raiſonner. Sans être impies ni hypocrites, ſoyons généreux & ſincéres. Entre l'hypocriſie & l'impiété, il y a un parti honorable, c'eſt d'être Chrétien. Soyons-le ſans oſtentation; mais ſoyons-le auſſi de bonne foi, & faiſons-nous honneur de l'être & de le paroître.

Souvenons-nous de tant de Martyrs, nos freres en Jeſus-Chriſt, & les membres de la même Egliſe. Craignoient-ils la préſence des hommes? S'étonnoient-ils d'un regard, d'une parole? Quelle image, mes chers Auditeurs! quel reproche de notre lâcheté! Ils ſe préſentoient devant les tyrans; & à la face des tyrans, ils confeſſoient leur foi. Ils montoient ſur les échaffauts: & ſur les échaffauts, ils célébroient les grandeurs de leur Dieu. Ils verſoient leur ſang; & de leur ſang, ils ſignoient la vérité. Avoient-ils d'autres engagemens que nous? Faiſoient-ils profeſſion d'une autre loi que nous? Le

Dieu qu'ils ſervoient, qu'ils glorifioient, pour qui ils ſe ſacrifioient, étoit-il plus leur Dieu que le nôtre ?

N'allons pas ſi loin, & jugez-vous vous-mêmes, inſtruiſez-vous vous-mêmes par vous-mêmes. Je parle dans une Cour, compoſée d'hommes fameux par leur bravoure & par leurs exploits militaires. Avoir une fois reculé dans le péril, avoir une fois héſité, c'eſt ce qu'ils regarderoient comme une tache ineffaçable. A Dieu ne plaiſe, que je leur refuſe le juſte éloge qui leur eſt dû. En combattant, en expoſant leur vie pour le grand & le glorieux Monarque, dont ils exécutent les ordres, & que le ciel a placé ſur nos têtes pour nous commmander, ils s'acquitent d'un devoir naturel. Mais du reſte, par quelle contradiction marquons-nous tant de conſtance d'une part, & de l'autre tant de foibleſſe ? Pourquoi dans les choſes de Dieu devenons-nous comme le roſeau que le vent agite, ſelon la figure de notre Evangile ? Pourquoi en avons-nous toute l'inſtabilité, c'eſt-à-dire, pourquoi nous laiſſons-nous ſi aiſément fléchir par la complaiſance, abattre par la crainte, entraîner par la coûtume, ébranler par l'intérêt ? Et pour m'en tenir à l'exemple que nous propoſe aujourd'hui le Sauveur du monde, que n'imitons-nous Jean-Baptiſte ? que n'apprenons-nous de lui quelle fermeté demande le ſervice de notre Dieu &

l'obſervation de ſa loi ? Juſques dans les fers, ce fidéle miniſtre confeſſa J.C. juſques dans la Cour il lui rendit témoignage. Voilà votre modéle: conſerver au milieu de la Cour cette généreuſe liberté des enfans de Dieu, à laquelle vous êtes appellés, & qui ſemble, à entendre parler S. Paul, être déja un don de la gloire, plutôt qu'un effet de la grace: *In libertatem gloriæ filiorum Dei.* Au milieu de la Cour ſe déclarer pour J. C. par une pratique conſtante, ſolide, édifiante, de tout ce que vous preſcrit la religion : voilà ce que vous prêche le divin précurſeur. Et qui peut vous dépoſſéder de cette liberté Chrétienne? qui le doit ? S'il faut être eſclave, ce n'eſt point l'eſclave du monde, mais le vôtre, ô mon Dieu. Il n'y a que vous, & que vous ſeul, dont nous puiſſions l'être juſtement ; & quand nous le ſommes de tout autre, nous dégénérons de cette bienheureuſe adoption, qui nous met au nombre de vos enfans, & qui nous donne droit de vous appeller notre Pere. Si donc nous ſçavons avec humilité & avec prudence, mais avec force & avec conſtance, nous maintenir dans la liberté que Jeſus-Chriſt nous a acquiſe par ſon ſang, le monde, tout perverti qu'il eſt, nous reſpectera. Si le reſpect humain nous la fait perdre, le monde lui-même nous mépriſera : car ſa corruption & ſa malignité ne va pas encore juſqu'à ne pas rendre juſtice à la piété, Rom. 3.

lorſqu'elle marche par des voies droites. Mais quand le monde s'éleveroit contre moi, je m'éleverai contre lui, & au-deſſus de lui. Le Dieu que je ſers, eſt un aſſez grand maître, pour mériter que je lui faſſe un ſacrifice du monde; c'eſt un maître aſſez puiſſant pour que je le ſerve, non pas au gré du monde, mais à ſon gré: or ſon gré eſt d'être ſervi par des ames libres & indépendantes des faux jugemens & de la vaine eſtime des hommes. Vous avez vû l'indignité du reſpect humain; voyons-en le déſordre: c'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE.

VOus ne l'avez apparemment jamais bien compris, Chrétiens, ce déſordre dont je parle; vous n'en avez jamais bien connu, ni l'étendue, ni les conſéquences, mais je m'aſſure que vous ſerez touchés de la ſimple expoſition que j'en vais faire, & qu'elle ſuffira pour vous en donner une éternelle horreur. Car je prétends que dans l'ordre du ſalut, il n'eſt rien de plus pernicieux, rien de plus damnable, rien de plus oppoſé à la loi de Dieu, ni de plus digne des vengeances de Dieu, que le reſpect humain? Pourquoi cela? redoublez, s'il vous plaît, votre attention: C'eſt que le reſpect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement eſſentiel de toute la religion, qui eſt l'amour de préférence que nous devons à Dieu. C'eſt que le reſpect humain fait tom-

ber l'homme dans des apoſtaſies, peut-être plus condamnables que celles de ces apoſtats des premiers ſiécles, contre qui l'Egliſe exerçoit avec tant de zéle la ſévérité de ſa diſcipline. C'eſt que le reſpect humain eſt une tentation, qui arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puiſſantes, que Dieu employe communément pour le porter au bien, & pour le détourner du mal. Enfin, c'eſt que le reſpect humain eſt l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain ; celui qu'il ſurmonte le moins, & auquel l'expérience nous fait voir que notre foibleſſe eſt plus ſujette à ſuccomber. Ai-je eu raiſon de vous propoſer ces quatre articles, comme les plus propres à faire impreſſion ſur vos eſprits ? Quand je n'en apporterois point d'autre preuve, que le ſeul uſage du monde, ne ſuffiroit-il pas pour vous en convaincre ? Ecoutez-moi, & n'oubliez jamais de ſi ſalutaires inſtructions.

Préférer Dieu à la créature; & quand il s'agit, non pas dans la ſpéculation, mais dans la pratique, de faire comparaiſon de l'un & de l'autre; quand ils ſe trouvent l'un & l'autre en compromis, fouler aux pieds la créature pour rendre à Dieu l'honneur qui lui eſt dû, c'eſt ſur quoi roule toute la religion, & c'eſt d'abord ce que renverſe le reſpect humain. Car pourquoi l'appellons-nous reſpect humain ? ſinon, dit l'Ange de l'école, S. Thomas, parce

qu'en mille rencontres il nous fait reſpecter la créature plus que Dieu. Dieu me fait connoître ſes volontés, il me fait intimer ſes ordres ; mais l'homme à qui je veux plaire, ou à qui je crains de déplaire, ne les approuve pas ; & moi qui dois alors décider, dans la ſeule vûe de plaire, ou de ne pas déplaire à l'homme, je deviens rebelle à Dieu. J'ai donc en effet plus de reſpect pour l'homme, que pour Dieu ; & quoique je ſois convaincu de l'excellence & de la ſouveraineté de l'être de Dieu, c'eſt une conviction en idée, qui n'empêche pas que réellement & actuellement je ne préfere l'homme à Dieu. Or dès-là je n'ai plus de religion, ou je n'en ai plus que l'ombre & que l'apparence. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens de Rome par ces paroles ſi énergiques & ſi dignes de lui, quand il leur diſoit : *Majori formidine Cæſarem obſervatis, quàm ipſum de cœlo Jovem ; & citiùs apud vos per omnes Deos, quàm per unum Cæſaris genium pejeratur.* Jupiter eſt le Dieu que vous ſervez ; mais votre déſordre, & de quoi vous n'oſeriez pas vous-même diſconvenir, c'eſt que vous conſidérez bien moins ce Jupiter régnant dans le ciel, que les puiſſances dont vous dépendez ſur la terre ; & que parmi vous on craint bien plus de s'attirer la diſgrace de Céſar, que d'offenſer toutes les divinités du Capitole. Reproche mille fois plus

capable de confondre un Chrétien, quand il ſe l'applique à lui-même, & dont il devroit être effrayé & conſterné. Cependant, à combien de Chrétiens ce reproche pris à la lettre ne convient-il pas ? & quel droit n'aurois-je pas aujourd'hui de dire encore dans cet auditoire : *Majori formidine Cæſarem obſervatis.*

Graces au Seigneur, qui par une providence particuliere nous a donné un Roi fidéle, & déclaré contre le libertinage & l'impiété ; un Roi qui ſçait honorer ſa religion, & qui veut qu'elle ſoit honorée ; un Roi, dont le premier zéle, en ſe faiſant obéir & ſervir lui-même, eſt que Dieu ſoit ſervi & obéi ! Mais ſi par un de ces châtimens terribles, dont Dieu punit quelquefois les peuples, le ciel nous avoit fait naître ſous la domination d'un Prince moins religieux ; combien verrions-nous de courtiſans, tels que les concevoit Tertullien, qui ne balanceroient pas ſur le parti qu'ils auroient à prendre, & qui ſans héſiter & aux dépens de Dieu, rechercheroient la faveur de Céſar ! *Majori formidine Cæſarem obſervatis.*

Sans faire nulle ſuppoſition, combien en voyons-nous dès maintenant diſpoſés de la ſorte : c'eſt-à-dire, non pas impies & ſcélérats, mais prêts à l'être, s'il le falloit être ! & ſi l'être en effet, étoit une marque qu'on exigeât de leur complaiſance & de leur attachement ; auroient-ils là-deſſus quelque ſcrupule, ou

écouteroient-ils leurs remords & leurs ſcrupules ? la concurrence de la créature & de Dieu les arrêteroit-elle ? & emportés par l'habitude où ils ſont élevés, de ſe conformer en tout aux inclinations du Maître de qui ils dépendent, ne ſe feroient-ils pas un principe, s'il étoit libertin, de l'être avec lui, & s'il mépriſoit Dieu, de le mépriſer comme lui ?

Ne remontons pas même juſqu'à celui qui entre tous les autres maîtres, tient après Dieu le premier rang. A combien de puiſſances du monde inférieures & ſubalternes, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ce malheureux reſpect humain n'eſt-il pas en poſſeſſion de rendre, ſur tout à la Cour une eſpéce de culte ? Et ce culte, qu'eſt-ce dans le fond qu'une idolâtrie raffinée, d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus proportionnée à nos mœurs ? Puiſſances, quoique ſubalternes, à qui, ſans l'appercevoir, on eſt dévoué beaucoup plus qu'à Dieu ; dont on redoute l'indignation beaucoup plus que celle de Dieu ; par conſéquent, à qui l'on donne cette continuelle, mais criminelle préférence, qui dans le cœur de l'homme éleve la créature au-deſſus de Dieu. Or il n'en faut pas davantage pour détruire toute la religion, & ſelon la parole du Prophete Royal, pour l'anéantir juſques dans ſes fondemens : *Exinanite, exinanite uſque ad fundamentum in eâ.* Pſ. 136.

Le déſordre va encore plus loin ; & ſans

demeurer dans le cœur, il se déclare plus ouvertement. Car je dis que le respect humain fait tomber l'homme dans des apostasies, non plus seulement intérieures & secrettes; mais qui tous les jours, à la honte du nom Chrétien, ne sont que trop éclatantes & que trop publiques. Qu'il me soit permis de m'expliquer. Souvenez-vous des irrévérences que vous a fait commettre tant de fois en présence de cet autel, la crainte d'y passer, ou pour hypocrites, ou pour Chrétiens. C'est l'autel du Dieu vivant, mais qui bien mieux que celui dont parla S. Paul dans l'Aréopage, pourroit porter pour inscription, l'autel du Dieu inconnu, *Ignoto Deo*; ou ce qui est encore plus affreux, l'autel du Dieu deshonoré, du Dieu renoncé. Le voilà cet autel, qui demandera vengeance contre vous. Celui que trouva S. Paul dans Athénes, il eut la consolation de ne le trouver que parmi des idolâtres; & celui que je trouve ici, j'ai la douleur de le trouver dans le sein du Christianisme. S. Paul leur dit: Vous adorez le vrai Dieu; mais vous ne le connoissez pas: *Ignorantes colitis.* Et moi je vous dis: Vous connoissez le vrai Dieu; mais vous ne l'adorez pas. Que dis-je? le vrai Dieu que vous connoissez, vous l'outragez, vous l'insultez. Ne pas connoître le vrai Dieu que l'on adore, c'est une ignorance en quelque sorte pardonnable, ou du moins plus excusable: *Act. 17.*

mais n'adorer pas le vrai Dieu que l'on connoît ; non-ſeulement ne l'adorer pas, mais le connoître & l'outrager, mais le connoître & l'inſulter, c'eſt un ſacrilége, une prophanation digne de tous ſes anathêmes. Or n'eſt-ce pas là que vous a porté tant de fois le reſpect humain ? n'eſt-ce pas ainſi, pour parler avec l'Apôtre, qu'il a retenu votre religion dans l'injuſtice ? n'eſt-ce pas ainſi qu'il vous a fait renoncer à Dieu & à ſon culte ?

Car j'appelle renoncer à Dieu & à ſon culte, aſſiſter à l'auguſte ſacrifice de nos autels en courtiſan & en mondain ; y aſſiſter avec des immodeſties, dont les plus infidéles Mahométans ne ſeroient pas capables dans leurs moſquées ; y aſſiſter comme ſi l'on n'y croyoit pas ; en faire un terme d'aſſignation, & de rendez-vous ; en interrompre les ſacrés myſtéres par des entretiens ſcandaleux. En tout cela, je ſoutiens avec ſaint Cyprien, qu'il y a au moins une apoſtaſie d'action : *In his omnibus quædam apoſtaſia fidei eſt.* Voilà toutefois à quoi vous engage la vûe du monde ; je dis d'un certain monde impie, dont le déreglement & la licence vous tient lieu de regle. Peut-être en gémiſſez-vous ; car il y en a parmi vous qui ont de la religion : peut-être au moment que vous vous laiſſez aller à ces impiétés, êtes-vous les premiers à les condamner, à les déteſter, à vous dire intérieurement à vous-mêmes, & malgré

Cyprian.

vous-mêmes, que par-là vous vous rendez indignes du nom & de la qualité de Chrétiens. Mais parce que le monde vous entraîne, & que vous voulez vous conformer aux uſages du monde, vous prophanez avec le monde ce qu'il y a dans la religion de plus adorable & de plus divin. Apoſtaſies je l'ai dit, & je le répéte, qui comparées à celles des premiers ſiécles, ſont dans un ſens plus criminelles & moins excuſables. Appliquez-vous, & vous en allez être convaincus.

Quand on nous parle de ces malheureux, qui dans les perſécutions oublioient le ſerment de leur baptême, & renonçoient extérieurement à Jeſus-Chriſt, nous en avons horreur: & quand on nous dit, que l'Egliſe pour punir leur prévarication, les excommunioit, nous ne trouvons pas qu'elle uſât contre eux d'une diſcipline trop rigoureuſe: pourquoi? parce que leur infidélité, répondent les Peres, étoit un opprobre pour Jeſus Chriſt même, dont il le falloit venger. Ah, mes chers Auditeurs, faiſons nous juſtice. Il eſt vrai: ces foibles & lâches Chrétiens qui ſe pervertiſſoient à la vûe des tourmens, & qui feignoient de renoncer J. C. tomboient dans l'apoſtaſie: mais leur apoſtaſie méritoit quelque compaſſion; & quand touchés de repentir, ils venoient publiquement reconnoître leur crime, & dire chacun ces paroles que S. Cyprien leur

Cyprian. mettoit dans la bouche, *Caro me in colluctatione deseruit* : je suis un perfide, & je le confesse ; mais c'est la chair, & non pas l'esprit, qui a succombé dans moi : *Infirmitas viscerum cessit* ; la délicatesse de mon corps n'a pû seconder l'ardeur de mon courage, & c'est ce qui ma perdu : quand ils s'accusoient de la sorte, les larmes aux yeux & le regret dans l'ame, je ne m'étonne pas que l'Eglise, par une condescendance maternelle, après les avoir éprouvés, leur accordât leur grace, malgré les maximes sévéres des schismatiques de ces premiers tems. Mais aujourd'hui, quand nous renonçons notre Dieu par notre libertinage & nos scandales, qu'avons-nous à dire pour notre défense? & quoi que nous disions, ne peut-on pas nous répondre, ce qu'ajoûtoit S. Cyprien en parlant aux apostats volontaires : *Nec prostatus est persecutionis impetu, sed voluntario lapsu se ipse prostravit* ? Car enfin, il ne s'agit plus d'éviter les tourmens, ni la mort : ce n'est plus qu'un respect humain qui nous gouverne ; mais à quoi nous voulons bien nous livrer, & qui par l'ascendant que nous lui donnons sur nous, nous fait paroître devant les hommes, & par conséquent être devant Dieu, des déserteurs de notre religion : *In his omnibus quadam apostasia fidei est.*

Cyprian.

De-là même qu'arrive-t-il? c'est que le respect humain nous rend inutiles les graces

de Dieu les plus puiſſantes, & les moyens de ſalut les plus efficaces. Voici ma penſée. On ſe ſent des diſpoſitions à une vie plus réglée & plus Chrétienne ; mais on n'a pas le courage de ſe déclarer, & par-là ces diſpoſitions demeurent ſans effet. On forme des déſirs & des projets de converſion ; mais on craint les diſcours des hommes, & par-là ces déſirs avortent. On conçoit la néceſſité de la pénitence, & on ſe réſout à la faire : mais on ne veut pas que le monde s'en apperçoive ; & parce qu'il faudroit pour la bien faire, qu'il s'en apperçût, on ne la fait jamais. On ſort d'une prédication bien perſuadé ; mais on ne le veut pas paroître : & ne le vouloir pas paroître, c'eſt dans la pratique ne l'être point du tout. On fait dans une maladie de ſages réflexions, on prend même pour l'avenir de ſaintes meſures ; mais dans l'exécution on croit devoir ſe ménager à l'égard du public, & par-là l'on n'exécute rien. Cette maladie, cette prédication, ces réſolutions, ces déſirs, ce ſont des graces, ſoit intérieures, ſoit extérieures, à quoi dans le cours ordinaire de la providence le ſalut eſt attaché ; mais une fauſſe crainte du monde en arrête toute la vertu.

N'eſt-ce pas là ce qui ſuſpend dans les ames les opérations divines ; dans les ames les plus criminelles ? n'eſt-ce pas là l'obſtacle le plus ordinaire à mille converſions, qui ſeroient, par exemple, les fruits ſalutaires de la parole

de Dieu? Un homme dit : ſi je m'engage une fois, que n'aurai-je point à eſſuyer de la part de telles & telles perſonnes? Une femme dit : Si je romps certains commerces, dangereux pour moi, & peu édifians pour le prochain, quels raiſonnemens ne fera-t-on pas? On ſe donne à ſoi-même de vaines allarmes : ſi je change de conduite, que penſera-t-on, & que dira-t-on? Or avec cela, il n'y a point de ſi ſaintes entrepriſes qui n'échouent ; point de ferveur, qui ne ſe démente ; point de contrition, de confeſſion, qui ne ſoient infructueuſes. On voudroit bien que le monde fût plus équitable, & qu'il y eût même, ſelon le monde de l'avantage à paroître converti & à l'être ; car on ſçait que c'eſt le parti le plus sûr, & l'on ſe tiendroit heureux de l'embraſſer : mais la loi tyrannique & impérieuſe du reſpect humain s'y oppoſe ; c'eſt aſſez, on aime mieux, en perdant ſon ame, ſuivre cette loi, que de s'en affranchir en ſe ſauvant.

Juſqu'à la mort même, ne voyons-nous pas des homme combattus de cette tentation du reſpect humain, y ſuccomber & s'en faire un dernier prétexte, contre tout ce que leur preſcrit alors la religion? des hommes prêts à quitter la vie, & ſur le point d'aller ſubir le jugement de Dieu, encore eſclaves du monde? des hommes aſſiégés, comme parle l'Ecriture, des périls de l'enfer, & tout occupés

encore des jugemens du monde ; négligeant, rejettant même les derniers ſecours que l'Egliſe leur préſente ; différant au moins à s'en ſervir, parce qu'ils ne veulent pas qu'on les croye ſi mal, parce qu'ils comptent pour quelque choſe de ne paſſer pas pour déſeſpérés ; & réſiſtant ainſi aux derniéres graces du S. Eſprit, parce qu'ils ne peuvent gagner ſur eux-mêmes en ſe ſéparant du monde, de mépriſer & d'oublier le monde. N'en a-t-on pas vû, qui le croiroit ? après avoir vécu ſans foi & ſans loi, être aſſez inſenſés pour couronner l'œuvre par une perſévérance diabolique dans leur impiété? vouloir mourir dans l'impénitence, pour ne pas paroître foibles, & pour ſoutenir juſqu'au bout une prétendue force d'eſprit, dont ils s'étoient follement & peut-être fauſſement piqués : à la vûe d'une affreuſe éternité, agités des mouvemens d'une conſcience chargée de crimes, ne pouvoir ſe défaire de cette malhereuſe prévention, qu'elle idée aura-t-on de moi, ſi la crainte de la mort me fait changer ? penſer à ce que penſeroient des libertins autrefois confidens & complices de leur libertinage ; & pour n'en pas perdre l'eſtime, s'endurcir aux remontrances les plus ſalutaires des miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui les conjuroient de ne pas déſeſpérer des bontés d'un Dieu, lequel, quoiqu'offenſé, quoiqu'irrité, étoit encore le Dieu de leur ſalut ? N'en a-t-on

pas vû, dis-je, mourir de la sorte? & si par la miséricorde du Seigneur, les exemples en sont rares, en sont-ils moins touchans, & nous font-ils moins connoître à quelles extrémités conduit le respect humain?

Ah! Chrétiens, je connois maintenant toute la force & tout le sens de cette parole de Tertullien, quand il disoit, par un excès de confiance, qu'il tenoit son salut assuré, s'il pouvoit se promettre de ne pas rougir de son Dieu: *Salvus sum, si non confundor de Domino meo.* Il semble d'abord qu'il réduisoit le salut à bien peu de chose, puisque par-là il se croyoit quitte de tout. Car qu'y a-t-il en apparence de plus facile, que de ne pas avoir honte de son Dieu? faut-il pour cela une grande perfection: & est-ce là qu'aboutit toute la religion d'un Chrétien? Oui, répond Tertullien, je le soutiens? mon salut est en assurance, si je ne rougis pas de mon Dieu; *Salvus sum.* Cela seul me met à couvert des tentations du monde les plus violentes, parce que cela seul me rend victorieux du monde, & de tout ce qu'il y a dans le monde de plus dangereux pour moi. Car si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de tant de devoirs humilians selon le monde, mais nécessaires au salut selon la loi de Dieu; je ne rougis pas de souffrir un affront sans me venger: je ne rougis pas de pardonner une injure, jusqu'à rendre le bien pour le mal; je ne rou-

Tertull.

gis pas de prévenir même l'ennemi qui m'a outragé : *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.* Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de le craindre, de l'honnorer, de le prier ; je ne rougis pas d'être reſpectueux & humble devant lui, patient pour lui, mépriſé comme lui. Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de la pénitence, & de tout ce qu'elle exige de moi pour me convertir à lui. *Salvus ſum, ſi non confundor de Domino meo.*

C'eſt ce qui ſauva Magdelaine. Si elle eût écouté le monde, elle étoit perdue ; ſi elle eût conſulté la prudence humaine, il n'y avoit point de ſalut pour elle : ſon bonheur & le coup de ſa prédeſtination, fût de ne point rougir de ſon Dieu. Elle l'alla trouver dans la maiſon du Phariſien ; & au milieu d'une nombreuſe compagnie, proſternée aux piés de Jeſus-Chriſt, elle les arroſa de ſes larmes, elle les eſſuya de ſes cheveux, elle mépriſa tous les mépris des hommes ; & peu en peine de ce qu'on diroit, elle ne penſa qu'à trouver grace auprès de ſon Sauveur, & devant le ſeul maître à qui déſormais elle vouloit plaire. Sans cela, le moment de ſa converſion lui échappoit ; ſans cela, le ſein de la miſéricorde divine lui étoit fermé. Pour y entrer, il falloit triompher de ce reſpect humain, dont je viens de vous repréſenter l'indignité & le déſordre, & dont il me reſte à vous faire voir le ſcandale. C'eſt la troiſiéme partie.

III. PARTIE. IL n'y a point de ſcandale dans le monde, contre lequel Jeſus-Chriſt n'ait prononcé
Matt. 18. anathème, quand il a dit : *Væ mundo à ſcandalis* ; malheur au monde à cauſe des ſcandales qui y régnent : & il n'y a point de ſcandaleux quel qu'il ſoit, qui ne trouve ſa condamna-
Ibidem. tion dans ces autres paroles, *Væ autem homini illi per quem ſcandalum venit*; malheur à l'homme par qui le ſcandale arrive. Or quoiqu'il ſoit vrai que la propoſition du Fils de Dieu comprend tous les ſcandales, en voici un, mes chers Auditeurs, qu'il avoit ſur-tout en vûe, & ſur quoi je ne doute point qu'il n'ait fait particuliérement tomber la malédiction de cet anathème foudroyant, *Væ mundo*. C'eſt le ſcandale du reſpect humain, je veux dire, le ſcandale que cauſent dans le monde ceux qui par leurs diſcours, ou par leur conduite, ſervent à y entretenir le reſpect humain. Scandale d'autant plus criminel, qu'il s'attaque plus immédiatement à Dieu, & qu'il va plus directement à la deſtruction de ſon culte: en voilà la nature. Scandale d'autant plus pernicieux, qu'il ſe répand avec plus de facilité, & qu'il entraîne plus infailliblement les ames : en voilà le danger. Scandale, qu'il vous eſt d'autant plus expreſſément & plus étroitement ordonné de prévenir & d'éviter, Grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus conta-

gieux & plus mortel: voilà par rapport à vous, les obligations qui en naiſſent. Enfin, ſcandale que vous pouvez aiſément corriger, en oppoſant, comme dit S. Chryſoſtome, le reſpect humain au reſpect humain; & en faiſant de votre bon exemple, un préſervatif contre le libertinage du ſiécle: en voilà le reméde. Encore un moment d'attention, & je finis.

Scandale ſpécialement injurieux à Dieu; pourquoi? parce qu'il va ſpécialement à détruire le culte de Dieu. En quoi conſiſta le péché des enfans d'Héli? ce péché que Dieu dans l'Ecriture exagére en des termes ſi forts, & dont il a, ce ſemble, affecté de nous donner une horreur toute particuliere? Quel fut leur crime? Le Saint Eſprit nous le marque: c'eſt qu'ils ſcandaliſoient le peuple: & comment? en rebutant ceux qui venoient offrir au Seigneur leur ſacrifice, & en les détournant de ce devoir de religion, au lieu de les y attirer. *Erat ergo peccatum puerorum grande nimis; quia retrahebant homines à ſacrificio Domini.* C'étoit, dit le texte ſacré, un péché capital, un péché trop grand pour mériter grace, trop grand pour être diſſimulé & pardonnné: *Grande nimis.* Et que font autre choſe ces libertins qui raillent de la piété, qui décréditent la religion, devant qui l'on ne peut impunément ſervir Dieu, parce qu'on ſe trouve toujours expoſé à leurs traits, parce qu'on eſt toujours témoin de leur vie, & 1. Reg. 2

que leur vie déréglée eſt comme une cenſure publique de la vertu : qui ſemblables aux Phariſiens, dont parloit le Sauveur du monde, diſons mieux, qui plus criminels encore que ces Phariſiens, puiſque les Phariſiens gardoient au moins certains dehors, ferment à leurs freres le royaume du ciel, & non contens de n'y pas entrer eux-mêmes, voudroient en défendre aux autres l'entrée ? Qu'il y ait deux ou trois mondains de ce caractére, ſur-tout mondains accrédités, il n'en faut pas davantage pour pervertir toute une Cour, & pour détourner du droit chemin les ames les mieux diſpoſées à marcher dans la voie de Dieu. Or vous ſçavez avec quelle ſévérité, & même avec quel éclat, Dieu punit ce ſcandale dans la perſonne d'Ophni & de Phinées. Et je ne m'en étonne pas, Seigneur : car il s'agiſſoit du plus eſſentiel & du plus délicat de vos intérêts ; & le bleſſer, c'étoit, pour parler avec un de vos Prophétes, vous bleſſer dans la prunelle de l'œil. Qu'un particulier dans un Etat entreprit par ſes ſollicitations de corrompre la fidélité des peuples, il n'y a point de ſupplice dont il ne fût digne ; & l'on ne trouveroit point étrange, qu'il fût ſacrifié à toute la rigueur des loix. Il eſt donc juſte, ô mon Dieu, que vous preniez vous-même votre cauſe en main ; & ſi le monde veut attenter à vos droits, que vous les défendiez, que vous les vengiez, en

faiſant reſſentir aux coupables les plus rudes coups de votre juſtice.

Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. Quel progrès ne fait-il pas? & ſi l'on n'en arrête le cours, avec quelle rapidité n'empote-t-il pas les ames foibles? C'eſt ce qui émut ce généreux Machabée, l'invincible Mathatias, & ce qui l'excita à faire une action, que le S. Eſprit a canoniſée, & dont la mémoire ſera éternelle. Il vit un Iſraélite vaincu par la crainte du monde, & ſur le point d'adorer publiquement l'Idole: il le vit; & touché d'un zéle de Dieu, qui ſe tourna en couroux, il prévint par un double ſacrifice, cette impiété, immolant ſur l'autel même de l'Idole, non-ſeulement l'Iſraélite impie, mais le payen qui le forçoit à l'être; & conſacrant ſa colére par la mort de ces deux victimes, dont Dieu lui ordonna d'être le ſacrificateur. D'où lui vint ce tranſport de zéle? de la douleur dont il fut ſaiſi, & de la penſée qu'il eut que l'exemple de ce ſacrilége, alloit être ſuivi de mille autres: de la réflexion qu'il fit, que dans une pareille conjoncture, le ſcandale d'un ſeul toléré & impuni, ſuffiſoit pour ébranler toute la nation. Le danger où lui parut le peuple de Dieu, & la vûe des ſuites affreuſes que devoit avoir la lâcheté de ce prophanateur; voilà ce qui l'échauffa, ce qui l'anima, ne craignons point de dire, ce qui l'emporta, puiſ-

que dans l'Ecriture ſon emportement eſt le ſujet même de ſon éloge.

Ah ! Chrétiens, quelle leçon pour nous ! C'étoit dans un tems de perſécution, que les Machabées reſſentoient ſi vivement le ſcandale du reſpect humain, & qu'ils en craignoient tant les conſéquences ; mais ce tems de perſécution eſt-il abſolument paſſé pour nous ? & malgré l'état floriſſant où nous voyons aujourd'hui la religion, pouvons-nous, dit S. Auguſtin, nous flatter, qu'il n'y ait plus pour les ſerviteurs de Dieu d'auſſi dangereuſes épreuves à ſoutenir ? A ces perſécutions ſanglantes que le paganiſme leur ſuſcitoit autrefois, n'en a-t-il pas ſuccédé d'autres, d'autant plus à craindre, qu'elles ſont plus humaines ; & d'autant plus propres à cauſer la ruine des ames, qu'on ne penſe pas même à s'en préſerver ? J'oſe dire, & j'en ſuis perſuadé, qu'un mot que vous prononcez, qu'un regard que vous jettez, qu'un mépris que vous témoignez, qu'un exemple que vous donnez, fait plus d'impreſſion ſur les cœurs, & corrompt de nos jours plus de Chrétiens, que tout ce qu'inventoient les tyrans pour exterminer le Chriſtianiſme. On réſiſtoit aux tyrans ; & le ſang des martyrs, par une merveilleuſe fécondité, ne ſervoit qu'à produire de nouveaux fidéles : mais réſiſte-t-on à un reſpect humain que vous faites naître ? & cette perſécution, à quoi vous

vous expoſez la vertu, bien loin de l'affermir, de la multiplier, de l'étendre, n'eſt-ce pas ce qui établit l'empire du péché, & ce qui entretient le régne du libertinage?

Car que ne peut point cet attrait naturel, que nous ſentons à faire comme les autres? que ne peut point cette fauſſe émulation, qui nous porte à ſuivre les autres, & à imiter ſur-tout ceux qui réuſſiſſent dans le monde, & à qui le monde applaudit? Si donc ils nous tracent le chemin du vice, s'ils nous y appellent par leurs diſcours, s'ils nous y attirent par leurs exemples, s'ils exigent de nous cette condeſcendance criminelle & cette complaiſance mondaine, s'ils y attachent une gloire prétendue, s'ils en font dépendre leur eſtime, ou même leurs gratifications & leurs récompenſes; combien cette tentation fera-t-elle d'apoſtats? combien en a-t-elle fait, & en fait-elle encore? Vous connoiſſez le monde, mes chers Auditeurs, & vous le connoiſſez mieux que moi: c'eſt à vous-mêmes & à votre propre expérience que je vous renvoie. Vous ſçavez combien on le craint, ce tyran de la piété, & combien vous le craignez vous-mêmes. Vous ſçavez combien on cherche à ſe le rendre favorable, & combien vous le cherchez vous-mêmes. Vous ſçavez quels moyens on y emploie, & quels moyens vous y avez employé vous-mêmes. Vous ſçavez ce qu'on lui ſacrifie tous les jours, & ce que vous

lui avez peut-être ſacrifié vous-mêmes. Quoi qu'il en ſoit, n'eſt-ce pas de ce ſcandale, comme l'a remarqué S. Bernard, que viennent preſque tous les maux, dont l'Egliſe des derniers tems eſt affligée, & cette diſſolution de mœurs que nous voyons, & dont nous ne pouvons aſſez gémir?

De-là naît pour les Grands du monde, pour toutes les perſonnes qui ont quelque autorité, & qui tiennent quelque rang dans le monde, une obligation plus étroite & plus indiſpenſable, d'être non-ſeulement ſincéres, mais exemplaires dans le culte de Dieu, & dans l'exercice de leur religion; & c'eſt l'avis important que leur donne S. Auguſtin. Car, dit ce Pere, ce ſont les grands qui doivent guérir cette foibleſſe du reſpect humain dans les petits: ce ſont ceux que Dieu a élevés, qui doivent autoriſer cette ſainte liberté avec laquelle il veut être ſervi: ce ſont ceux à qui naturellement on veut plaire, qui doivent témoigner par leur conduite, que jamais l'impiété, ni le vice, ne leur plaira; mais qu'au contraire la religion & la vertu leur plaira toujours. Comme le reſpect humain s'attache à eux, & qu'ils en ſont les objets, ce ſont eux qui doivent le détruire, ou en ſanctifier l'uſage. Or ils font l'un & l'autre, & par leurs paroles, & par leurs actions, quand ils parlent & qu'ils vivent en Chrétiens, & tel eſt le reméde du reſpect humain.

Ainſi le conçut ce vieillard vénérable, Eléazar ; cet homme parmi le peuple Juif, également reſpectable, & par ſon âge, & par ſa dignité ; cet homme, ſelon la belle expreſſion de S. Ambroiſe, plein de l'eſprit de l'Evangile avant l'Evangile même : *Vir ante tempora evangelica evangelicus.* On lui demandoit une ſeule choſe, pour le ſauver de la mort ; non pas qu'il mangeât de la chair défendue, mais au moins qu'il diſſimulât, & que ſeulement en apparence il conſentît à en manger. Déguiſement dont il eut horreur ; & par quelle raiſon ? C'eſt qu'il ne me convient pas, répondit-il, dans l'âge où je ſuis, ni dans la place que j'occupe, d'uſer de détours, & de cacher mes ſentimens. Car que penſera, que fera une jeuneſſe ignorante & foible, quand on apprendra que la vertu d'Eléazar s'eſt démentie, & qu'il a lui-même abandonné la loi de ſon Dieu ? On ſe meſurera ſur moi ; on deviendra lâche comme moi, infidéle comme moi, impie comme moi. Qu'eût-on en effet penſé ? qu'eût-on dit ? & ſur-tout, qu'eût-on fait à ſon exemple ? Mais auſſi quel puiſſant motif, pour ſoutenir les ames timides & chancelantes, quand on le vit, malgré le reſpect du monde, malgré les menaces & les tourmens, garder au Seigneur la foi qu'il lui avoit jurée, & donner pour lui ſa vie ? *Ambroſ.*

Belle leçon pour vous, Chrétiens ; pour

vous, dis-je, en particulier, à qui Dieu n'a fait part de ſon pouvoir, que pour le faire ſervir à ſon culte ! Que doit dire un pere à ſes enfans ? ce que diſoit le ſaint homme Tobie :
Tob. 14. *Audite ergò, filii mei, patrem veſtrum; ſervite Domino in veritate.* Ecoutez-moi, mes chers enfans ; je ſuis votre pere : & malheur à moi, ſi je ne vous laiſſois pas pour héritage la crainte de votre Dieu. Servez le Seigneur, & ſervez-le en eſprit & en vérité. Servez-le ſans diſſimulation ; & par tout où il s'agira de ſon culte, ne ſoyez jamais politiques, ni mondains. C'eſt votre religion qui fait votre gloire ; conſervez-la, & ne la deshonorez pas. C'eſt elle qui vous doit ſauver ; gardez-vous de la ſcandaliſer. Que doit dire un maître, un chef de famille à ſes domeſtiques ? ce que
Pſ. 100. diſoit David : *Non habitabit in medio domûs meæ qui facit ſuperbiam.* Je ne veux point d'impies dans ma maiſon ; j'y veux des gens qui craignent Dieu, & qui m'obéiſſent en obéiſſant à Dieu : ni blaſphémateur, ni parjure, ni débauché, ne me ſervira jamais ; & qui donc ? celui qui marche dans la voie droite
Ibidem. d'une vie innocente & pure : *Ambulans in via immaculata, hic mihi miniſtrabat.* Que devons-nous faire chacun dans l'étendue de notre condition, & ſelon notre état ? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'eſprit de ceux que Dieu nous a ſoumis : autrement, nous nous rendons coupables de-

vant Dieu du plus grand ſcandale ; pourquoi ? parce que le ſcandale devant Dieu, n'eſt jamais ni plus grand, ni plus puniſſable, que lorſqu'il vient de la même ſource, d'où l'on devoit attendre l'inſtruction & l'édification.

J'ai la conſolation, Chrétiens, de parler à des Auditeurs, pour qui le reſpect humain n'a dû jamais être un ſcandale moins dangereux, ni un obſtacle plus aiſé à vaincre, qu'il l'eſt aujourd'hui : parce que je prêche dans la Cour d'un Prince, qui, plus zélé que jamais pour les intérêts de Dieu, donne du crédit à la religion, & combat le vice bien plus hautement & bien plus efficacement par ſon exemple, que je ne le puis faire moi-même par mon miniſtére. Ce que j'aurois à craindre pour vous, c'eſt que vous ne fuſſiez même expoſés à un autre reſpect humain ; & qu'au lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y fît maintenant que des hypocrites. Ce que j'aurois à craindre, c'eſt que vous ne fuſſiez, ou que vous ne paruſſiez Chrétiens, que par la ſeule conſidération du monde ; ne ſervant Dieu que dans la vûe de l'homme, au lieu de ſervir Dieu dans l'homme ; & de ſervir l'homme pour Dieu. Voilà l'effet que pourroit avoir, contre ſes propres intentions, la piété d'un Roi fidéle à Dieu, & défenſeur du culte de Dieu : car de quoi n'abuſe-t-on pas ?

Mais outre que dans cette crainte, je me conſolerois encore, de ce qu'au moins la religion auroit pris par-là le deſſus, que le libertinage ſeroit réduit à ſe tenir caché; & que de deux maux, délivrés enfin du plus grand, nous n'aurions plus qu'à nous préſerver du moindre: outre que je me promettrois de vous, qu'en évitant un écueil, vous apprendriez à ne pas donner dans un autre; & qu'avec cette droite raiſon qui vous conduit, vous ne ſeriez pas aſſez aveugles, pour faire de votre religion, de cette religion divine, une religion purement humaine: malgré la crainte même que j'aurois, ne laiſſons pas, vous dirois-je, mes chers Auditeurs, de nous prévaloir de l'heureuſe diſpoſition des choſes, & de ce que l'adorable providence nous y fait trouver d'avantageux pour le Chriſtianiſme & pour notre ſalut. Quand le reſpect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne ſoit par lui-même, ni ſaint, ni louable, il n'eſt pas toujours inutile: c'eſt un ſoutien à notre foibleſſe. Quand il nous engage à honorer Dieu, tout reſpect humain qu'il eſt, nous ne devons pas abſolument, ni en tout ſens, y renoncer; mais le rectifier, mais le purifier, mais le perfectionner. De la créature, nous devons nous élever au créateur; & par la comparaiſon de ce que nous ſerions prêts à faire pour l'homme, nous exciter à chercher uniquement Dieu, & le Royaume de Dieu.

Or, ſuivant ces principes, que la foi même autoriſe, béniſſons-le, Chrétiens, ce Dieu tout-puiſſant & tout miſéricordieux, de nous avoir donné un Maître, qui ne porte pas en-vain le titre de Protecteur de ſa religion, puiſqu'il ne tient qu'à nous, ſi nous voulons profiter de ſon zéle, qu'il ne ſoit encore le Protecteur de la nôtre. Mettons au nombre des bienfaits, & des plus ſignalés bienfaits, que nous ayons reçûs du Ciel, de n'être pas nés dans un de ces ſiécles malheureux, où ſi je puis parler de la ſorte, l'impiété étoit à la mode; & où, pour être approuvé du monde, il falloit être ennemi de Dieu. Vous ſur-tout; qui m'écoutez, eſtimez-vous heureux de vivre dans un tems, ſous un regne, & au milieu d'une Cour, où l'on eſt au moins revenu de ces déteſtables maximes. Reconnoiſſons, vous & moi, que nous ſommes inexcuſables, ſi nous ne marchons pas, tête levée, dans la voie du ſalut; & que tout autre reſpect humain qui pourroit d'ailleurs nous retenir, doit céder à l'exemple prédominant d'un Monarque, auprès duquel la vertu eſt en faveur, & qui la ſçait également honorer & pratiquer. Nediſons point comme ces infortunés Iſraëlites dans leur captivité: *Quomodò cantabimus canticum Domini in terra aliena?* Pſ. 136. Comment pourrons-nous chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangére? comment les chanterons-nous au milieu

de la Cour, & dans le monde ? Oui ; dans le monde même, & au milieu de la Cour, nous les chanterons. Autrefois la Cour étoit cette Babylone, où les louanges de Dieu n'étoient jamais entendues, où ſon nom étoit blaſphémé : maintenant, ſi nous le voulons, il y ſera béni ; ſa parole y ſera écoutée & goûtée ; ſa loi y ſera reſpectée & obſervée. Nous avons pour cela le plus puiſſant ſecours ; & quel ſujet de condamnation, ſi nous ne nous en ſervons pas ?

Beatus, conclut le Sauveur du monde, *qui non fuerit ſcandalizatus in me* : Bienheureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. Il n'exceptoit pas de cette béatitude ceux qui habitent dans les Palais des Rois : au contraire il parloit à eux ; & pour les convaincre qu'ils en étoient capables, & qu'ils devoient y avoir part, il leur propoſoit Jean-Baptiſte, qui dans la Cour d'un Roi, & d'un Roi infidéle ; avoit librement confeſſé le Dieu qui l'envoyoit. C'eſt le même Dieu qui m'envoie, mais qui m'envoie dans la Cour d'un Roi Chrétien. C'eſt l'Evangile de Jeſus-Chriſt que j'y annonce. Puiſſiez-vous le recevoir ſans rougir, afin que ce Dieu-homme ne rougiſſe point lui-même de vous ; mais qu'il vous reconnoiſſe devant ſon Pere, & qu'il vous faſſe entrer dans ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.

Matt. 11.

SERMON
POUR LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la Sévérité Evangélique.

Ego vox clamantis in deſerto : Dirigite viam Domini.

Je ſuis la voie de celui qui crie dans le déſert : Rendez droite la voie du Seigneur. En S. Jean, chap. 1.

SIRE,

CETTE voie du Seigneur eſt ſans doute, ſelon la penſée de tous les Peres de l'Egliſe, & même dans le ſens littéral, la voie étroite du ſalut ; & Jean-Baptiſte eſt le premier, qui comme Précurſeur de Jeſus-Chriſt, fut envoyé au monde pour la faire connoître, pour la préparer dans les cœurs, pour l'applanir ſans l'élargir ; mais ſur-tout pour la rendre droite, par les ſaintes régles qu'il nous a tracées, en nous exhortant à y entrer & à la

ſuivre : *Dirigite viam Domini, rectas facite ſemitas ejus.* Voie étroite, voie unique qui puiſſe déſormais nous conduire à la vie, je
Matt. 7. dis à la vie éternelle : *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam.* Car depuis le péché, dit S. Jérôme, il n'y a plus d'autre voie pour aller à Dieu, que la voie de la mortification.

Mais par une ſuite funeſte de l'état malheureux où le péché nous a réduits, combien ignorent cette voie, & ne la ſçavent pas diſcerner ! combien d'entre ceux-mêmes qui la cherchent, & qui croient l'avoir trouvée, s'y égarent néanmoins & s'y perdent ! En effet, nous apprenons de l'Ecriture, qu'il y a une voie dont les apparences ſont trompeuſes ; que les hommes regardent comme une voie droite, mais dont les iſſues abou-
Prov. 16. tiſſent à la mort : *Eſt via quæ videtur homini recta ; noviſſima autem ejus ducunt ad mortem.* Il eſt donc aujourdhui queſtion, mes chers Auditeurs, de vous préſerver d'une illuſion ſi dangereuſe : il s'agit de vous donner une juſte idée de la ſévérité Chrétienne ; & c'eſt ce que j'entreprens dans ce Diſcours. Ne prenons point d'autre modéle que Jean-Baptiſte ; & parce que c'eſt par l'oppoſition des ténébres, que la lumiére paroît plus éclatante, oppoſons la vraie ſévérité de S. Jean à cette fauſſe ſévérité des Phariſiens, que le Fils de Dieu dans l'Evangile a ſi ſouvent & ſi hautement réprouvée. Qui jamais fit

profeſſion d'une vie plus auſtére que le divin Précurſeur ? qui jamais fut plus ſévére dans ſes mœurs ? Mais dans ſa ſévérité même, remarquez ceci, ce fut un homme déſintéreſſé, ce fut un homme humble, & ce fut un homme charitable. Déſintéreſſement le plus parfait : il ne tient qu'a lui d'être reconnu dans toute la Judée pour le Meſſie ; des Prêtres, des Lévites députés de la Synagogue ſont prêts à le ſaluer en cette qualité ; mais ſans ſe laiſſer prendre à l'éclat d'une dignité ſi auguſte & ſi éminente, il proteſte, non-ſeulement qu'il n'eſt pas le Meſſie, mais qu'il n'eſt pas même un Prophéte : *Elias es tu ? non ſum. Propheta es tu ? non ſum.* Humilité la plus héroïque : bien loin d'accepter l'offre qu'on lui fait, il confeſſe qu'il n'eſt pas digne de rendre à ce Meſſie que l'on cherche, les plus vils ſervices, ni de dénouer les cordons de ſes ſouliers : *Cujus non ſum dignus ut ſolvam corrigiam calceamenti ejus.* Enfin, charité la plus pure & la plus ſolide : s'il a de la dureté, c'eſt pour lui-même ; & du reſte il emploie toute l'ardeur de ſon zéle à inſtruire les peuples, à toucher & à gagner les cœurs pour les gagner à Jeſus-Chriſt : *Ego vox clamantis : Dirigite viam Domini.*

Joan. 1.

Ibidem.

Voilà ce que j'appelle une ſévérité vraiement évangélique. Voilà ce qui manquoit aux Phariſiens, & ce qui manque encore à

tant d'autres, qui, ſelon le reproche de ſaint Jérôme, ont hérité, par une malheureuſe ſucceſſion de tous les vices de ces prétendus dévots : *Væ vobis, ad quos Phariſæorum vitia tranſierunt.* Ils ſe piquoient d'une piété ſévére ; mais quel en étoit le fond ? Un eſprit d'intérêt : Malheur à vous, leur diſoit le Sauveur du monde, qui faites de longues priéres, & qui cherchez à vous enrichir du patrimoine des veuves. Un orgueil ſecret : Malheur à vous, pourſuivoit le Fils de Dieu, qui voulez par-tout dominer, & tenir les premiers rangs. Une dureté impitoyale pour le prochain : Malheur à vous, qui chargez vos freres, de fardeaux peſans, dont ils ſont accablés, & qu'ils ne peuvent porter. De-là, mes chers Auditeurs, tirons trois régles pour bien juger de la ſévérité Chrétienne ; & concluons, qu'elle doit ſur-tout conſiſter dans un plein déſintéreſſement, c'eſt la premiére partie ; dans une ſincére humilité, c'eſt la ſeconde ; & dans une charité patiente & compatiſſante, c'eſt la troiſiéme. On dira que cette matiére ne convient pas à la Cour ; & moi je dis que c'eſt ſpécialement à la Cour qu'elle convient. Car à la Cour, comme par tout ailleurs, on ne peut ſe ſauver que par la voie étroite : & n'eſt-ce pas à la Cour, plus que par tout ailleurs, qu'on a, dans cette voie étroite, à ſe défendre de l'intérêt, de l'orgueil, des averſions, des animo-

Hieron.

sités, des envies, de tout ce qui peut envenimer un cœur & l'endurcir ? Je n'y persuaderai pas ; mais au moins j'instruirai. La sévérité que j'y prêche, n'y sera pas pratiquée ; mais au moins elle y sera connue : & n'y eût-il que quelques ames fidelles qui dussent profiter de cette instruction, ce sera assez pour moi. Dieu aura la gloire d'avoir trouvé jusques dans la Cour, ou plutôt d'y avoir formé de parfaits adorateurs. Demandons, &c. *Ave Maria.*

C'EST par le retranchement de l'intérêt, ou plutôt de la cupidité qui s'attache à la poursuite de l'intérêt, que doit commencer cette circoncision du cœur, dont parle si souvent l'Apôtre, & sans laquelle il est impossible d'entrer dans cette voie étroite de l'Evangile, qui conduit à la vie, & qui est le principe du salut. *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* : Quiconque ne renonce pas d'esprit & de cœur à tout ce qu'il a, beaucoup plus à tout ce qu'il n'a pas, & qu'il ne peut avoir sans injustice, ou sans forcer l'ordre de Dieu, est incapable d'être mon disciple. Voilà le premier axiome de la morale de Jesus-Christ, qui pour n'être que le plus bas dégré de la perfection évangélique, ne laisse pas d'abord d'élever l'homme au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu ; & qui fait déja réel- I. PARTIE. Luc. 14.

lement & ſolidement en lui, ce que la philoſophie payenne n'a jamais pû faire qu'en apparence dans ſes plus parfaits & ſes plus zélés ſectateurs. D'où je conclus, qu'un Chrétien, quelque idée de ſainteté qu'il ſe propoſe, n'aura jamais cet eſprit de ſévérité, propre de la loi de grace, qu'autant qu'il aura cet eſprit de déſintéreſſement par où notre divin Maître a voulu que ſes diſciples fuſſent diſtingués.

Car pour vous en développer le myſtére, prenez garde, s'il vous plaît, aux propoſitions que j'avance, & qui vont vous déſabuſer d'autant d'erreurs, dont je craindrois avec ſujet que vous ne fuſſiez prévenus. S'il faut meſurer la ſévérité Chrétienne par quelque régle; à parler exactement, ce ne doit point être, ni par la difficulté des choſes que l'on entreprend, ou que l'on eſt prêt à ſouffrir, ni par l'éclat d'une vie extérieurement auſtére & mortifiée; ni par un certain zéle de réforme dont on ſe pique dans les diſcours & dans les converſations du monde, ni par un abandon même effectif de quelques intérêts particuliers, dont on conſent à ſe dépouiller. Pourquoi? parce que tout cela préciſément conſidéré, bien loin d'être ce que Jeſus-Chriſt a prétendu, en nous obligeant à être ſévéres envers nous-mêmes, peut ſubſiſter, & ſubſiſte en effet tous les jours avec les plus honteux relâchemens du Chriſtianiſme. Quelle eſt donc la marque ſûre & infaillible de la ſé-

vérité que nous profeſſons dans notre religion ? Je le répéte, un déſintéreſſement général, abſolu, ſincére : trois qualités auſſi rares dans le monde, qu'elles ſont eſtimables ; & par où nous devons juger, ſi nous ſommes en effet devant Dieu, ce que peut-être nous nous flattons bien injuſtement d'être devant les hommes. Ceci mérite toute l'attention de vos eſprits ; ne perdez rien d'une ſi importante matiére.

Non, Chrétiens, ce n'eſt point par la régle, ni de la difficulté des choſes, ni du courage à les entreprendre ou à les ſouffrir, qu'il faut diſcerner la vraie ſévérité d'avec la fauſſe. Et la preuve en eſt évidente ; parce que, comme raiſonne fort bien S. Chryſoſtome, les choſes même les plus fâcheuſes, & celles dont la nature a le plus d'horreur, nous deviennent ſupportables, & même faciles & agréables dans la vûe d'un intérêt humain : & quand nous agiſſons par le motif de cet intérêt, bien loin que nous nous faſſions violence en nous abſtenant, en nous ſurmontant, en nous captivant, on peut dire, & il eſt vrai, que nous nous la ferions toute entiére en ne nous abſtenant pas, en ne nous ſurmontans pas, & en ne nous captivant pas.

Ce que nous prenons alors ſur nous, nous nous l'accordons à nous-mêmes. Nous mortifions une paſſion ; mais c'eſt pour ſuivre le mouvement & l'attrait d'une autre. Il nous

en coûte, mais d'une maniére qui ne choque point notre amour propre ; puiſqu'au contraire c'eſt notre amour propre, qui nous fait porter lui-même la peſanteur du joug, & qui cherche en cela à ſe ſatisfaire. Or ce qui ſatisfait en nous l'amour propre, ne peut pas être l'objet de la ſévérité évangélique.

En effet, on ne dira pas que la vie pénible & laborieuſe d'un avare, qui s'épuiſe pour amaſſer, ſoit une vie auſtére ſelon l'Evangile ; ni que la ſervitude d'un courtiſan, qui, pour établir ſa fortune, eſſuye tout & dévore tout, lui doive être comptée pour un exercice de cette abnégation qui fait le ſouverain mérite des Juſtes. Au contraire, plus l'un & l'autre eſt déterminé dans cette vûe à prendre ſur ſoi-même, plus il eſt cenſé amateur de ſoi-même, & plus il eſt éloigné de cette ſainte haine, que le Fils de Dieu veut que nous ayons de nous-mêmes. Pourquoi ? parce que l'intérêt qui le domine : & dont il s'eſt rendu eſclave, n'eſt rien autre choſe qu'un amour déréglé de ſoi-même, qui le fait ſouffrir. Sa véritable abnégation, je parle de l'homme mondain, ſeroit donc plutôt de ne pas ſouffrir de la ſorte, & de renoncer à cet intérêt, pour lequel il renonce à tout le reſte. Car voilà ce qui lui coûteroit ; mais c'eſt juſtement ce qu'il ne gagne jamais ſur lui : parce que, ſelon la penſée de S. Ambroiſe, s'il ſe reſſerre, ce n'eſt point dans cette voie

étroite & ſalutaire que Jeſus-Chriſt nous a enſeignée ; mais par un aveuglement bien déplorable, dans le chemin large & ſpacieux qui méne à la perdition.

Je dis plus, & je vous prie d'écouter ceci. Une vie exacte & extérieurement mortifiée n'eſt point toute ſeule un témoignage convaincant de la ſévérité que nous cherchons, & qui eſt celle que l'Evangile nous recommande. En voici la raiſon. C'eſt que dans cet extérieur de mortification & de régularité, il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature ſe trouve. Quel intérêt, me direz-vous? un intérêt, Chrétiens, d'autant plus difficile à vaincre, & plus dangereux, qu'il eſt plus déguiſé & plus raffiné : c'eſt-à-dire, un intérêt où la piété ſe mêle, & qui eſt revêtu de ce qu'il y a de plus ſpécieux & de plus éclatant dans la religion.

Car ſi la piété eſt utile à tout, comme diſoit S. Paul, quoiqu'il l'ait dit dans un ſens bien différent de celui-ci : beaucoup plus la piété qui ſe pique d'exactitude & d'auſtérité. Or telle eſt ſur-tout celle de certains eſprits dont S. Auguſtin nous a ſi bien donné l'idée, qui ſe font, dit-il, un intérêt d'être ſévéres, & dont il ſemble que la politique ſoit d'être regardés dans le monde & tenus pour tels : & moi je ſoutiens que du moment qu'ils ſe font un intérêt de l'être, dès-là ils ceſſent de l'être, & qu'il eſt impoſſible qu'ils le ſoient,

parce qu'il n'y a point de contradiction plus positive dans la morale Chrétienne, que celle qui se rencontre entre ces deux termes, la recherche de l'intérêt & la sévérité.

Un exemple plausible, & d'autant plus touchant pour nous, que Jesus-Christ notre souverain Maître, à force de nous le mettre devant les yeux, l'a consacré, pour ainsi dire, à notre instruction, c'est celui des Pharisiens. Qu'y avoit-il de plus régulier en apparence, & de plus détaché par profession de toutes les douceurs de la vie, que les Pharisiens parmi les Juifs? C'étoit l'esprit de leur secte. Cependant le Sauveur du monde ne put jamais les supporter: & la remarque de S. Jérôme est bien étonnante, que cet Homme-Dieu qui étoit d'un côté la sagesse même, & de l'autre la douceur & la bonté même, fit toujours paroître plus d'indignation, & un zéle plus amer contre cette prétendue sévérité Pharisaïque, que contre les désordres les plus énormes des Publicains & des femmes prostituées de Jérusalem.

Que manquoit-il aux Pharisiens pour être sévéres? Ah! mes Freres, répond S. Bernard, que ne leur manquoit-il pas? Ils avoient l'ombre de la sévérité; mais ils n'en avoient pas le corps; bien loin qu'ils en eussent l'esprit. Pourquoi? parce qu'ils n'en affectoient les pratiques, que pour s'en attirer les profits & les émolumens: c'est-à-dire parce que

c'étoient des hommes mercenaires, qui ne s'attachoient à la rigueur des obſervances de la loi, que pour ſe maintenir dans la poſſeſſion d'un miſérable intérêt qui les aveugloit, & dont ils étoient jaloux; que pour parvenir à leurs fins, que pour contenter leur cupidité, que pour ſe rendre maîtres des eſprits; que pour exercer un empire plus abſolu, non-ſeulement ſur les perſonnes, mais comme Jeſus-Chriſt leur reprochoit, ſur les revenus & les biens, & en particulier ſur les biens de certaines veuves, qui préoccupées de l'opinion de leur ſainteté, s'épuiſoient pour fournir à leur entretien : *Væ vobis, quia comeditis domos viduarum.* Car tout cela, ce ſont les points marqués par les Evangéliſtes, ſur quoi le Fils de Dieu avoit coûtume de s'étendre, pour confondre ces ſages du Judaïſme, ne les épargnant jamais, & jugeant qu'il étoit néceſſaire de découvrir l'abus de leur conduite, parce qu'il ne concevoit rien de plus oppoſé à la pureté de ſes maximes, que cet intérêt couvert du voile de la ſévérité. Mat. 23.

Si donc, Chrétiens, pour nous appliquer cette divine morale, il arrivoit malheureuſement pour nous, que nous priſſions les mêmes voies, & qu'au milieu du Chriſtianiſme, dont nous profeſſons la créance & le culte, nous fuſſions Phariſiens d'actions & de mœurs. Ce n'eſt point une ſuppoſition chimérique; & S. Paul, qui prévoyoit les mal-

heurs dont l'Egliſe étoit menacée, avertiſſoit ſon diſciple Timothée, qu'il viendroit un tems, où ce trafic de piété régneroit même entre les Fidéles; & qu'il y en auroit parmi eux, dont la corruption de l'eſprit & du cœur iroit juſqu'à s'imaginer que la religion leur doit être un moyen pour réuſſir dans le monde: *Hominum mente corruptorum, exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem.* Il l'a prédit, Chrétiens, & Dieu veuille que notre ſiécle ne ſoit point un de ceux qu'il a déſignés par ces paroles: c'eſt à vous & à moi de nous préſerver d'un tel déſordre. S'il arrivoit, dis-je, qu'abuſant d'une choſe auſſi ſainte qu'eſt la ſévérité évangélique, le ſcandale qu'a déploré S. Paul, vînt à ſe vérifier en nous; que n'ayant rien peut-être d'ailleurs, par où nous pouſſer dans le monde, & y faire quelque figure, nous entrepriſſions d'en venir à bout par les apparences d'une vie plus réformée; que par-là l'on cherchât à s'établir, par-là l'on ſe fît des amis, par-là l'on ſe ménageât des patrons; par-là, ou plutôt en cela, l'on eût des deſſeins, des eſpérances, des vûes, qui ſe produiroient dans leur tems; en ſorte que tout cet éclat de piété, & de piété ſévére, n'aboutît qu'à conduire une intrigue, qu'à ſoutenir une entrepriſe; qu'à engager celui-ci, qu'à gagner celle-là; en un mot, qu'à entretenir cette ſociété, ce commerce indigne, qui a été un ſujet d'horreur pour l'Apôtre; *Exiſtimantium quæſ-*

1. Tim. 6.

tum esse pietatem: pourroit-on dire alors qu'il y eût-là le moindre vestige de cette sévérité Chrétienne, qui doit non-seulement nous rendre parfaits, mais parfaits comme notre Pere céleste? Ah! mes chers Auditeurs, ce seroit bien renverser les idées des choses, & prendre plaisir à nous séduire nous-mêmes, que d'en juger ainsi. Non, non, si nous en sommes réduits-là, Jesus-Christ ne nous reconnoît point pour ses disciples. Cette sévérité intéressée est un des plus pernicieux relâchemens où nous puissions tomber; & tout le fruit que nous en devons attendre, c'est qu'après nous en être servis pour faire quelque tems une figure odieuse ou ridicule devant les hommes, elle serve un jour à faire notre confusion & notre honte devant Dieu.

Mais on a du zéle pour maintenir la discipline, & l'on ne craint pas de le faire hautement valoir, & de l'opposer à la licence & aux déréglemens du siécle. Autre erreur, dit S. Augustin: car ce zéle de la discipline, si louable d'ailleurs, & si nécessaire, ne coûte rien dans les entretiens, dans les cercles, dans les livres, dans les chaires même, & dans les discours publics. Le bornant-là, on n'en est point incommodé; au contraire, on s'en fait honneur, & l'abus en vient jusques à ce point, que le libertinage même s'accoûtume à tenir ce langage, parce que c'est le langage à la mode, & qu'on a trouvé

le ſecret de faire impunément toutes choſes, pourvû qu'on parle ſévérement.

N'a-t-on pas vû des hypocrites ſe ſoutenir par cet artifice, & impoſer au genre humain ? & n'entend-on pas tous les jours des gens perdus de conſcience & chargés de crimes, s'exprimer éloquemment ſur le chapitre de la réforme & ſur la cenſure des mœurs ? L'impoſture eſt ſi commune, qu'on commence à ne s'y plus tromper. Mais ſans entrer dans cette politique des ſages du monde, je dis des ſages libertins, voulons-nous connoître, Chrétiens, ſi ce zéle de réforme, ſi vif en apparence, & ſi ardent, eſt dans nous un véritable effet de la ſévérité de l'Evangile ? examinons-le par nous-mêmes & par notre propre conduite. En parlant comme nous parlons, c'eſt-à-dire, en nous piquant dans les converſations d'autoriſer les maximes les plus ſévéres, en ſommes-nous pour cela moins intéreſſés ? en ſommes-nous moins âpres à pourſuivre ce que nous prétendons nous être dû ? en ſommes-nous de meilleure foi pour nous faire une juſtice rigoureuſe ſur ce que nous devons aux autres ? en ſommes-nous plus diſpoſés à nous relâcher de nos droits ſur mille ſujets, où la charité, ou la paix, où le devoir, où l'honneur même l'exige ? Mais ſur-tout, en ſommes-nous plus dégagés de ces vûes humaines, qui infectent tout ce qu'il y a

de plus ſacré dans le culte de Dieu ?

Car voilà, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, la pierre de touche ; mais c'eſt à quoi le faux zéle ne veut pas être éprouvé. Nous exagérons en paroles la ſainteté du Chriſtianiſme ; & ce n'eſt point préciſément ce que je condamne : mais au même tems que dans nos paroles & dans nos déciſions nous ſommes ſi rigoureux, avons-nous dans la pratique une affaire à traiter, un différend à terminer, un argent à placer, une reſtitution à faire, un bénéfice, comme l'on parle, à ſauver ou à négocier ; & puiſque le nom de bénéfice m'a échappé, avons-nous à combattre les juſtes remords que doit donner la pluralité, l'incompatibilité, la non-réſidence, la tranſlation, l'emploi, ou pour mieux dire, la profanation des revenus ? c'eſt juſtement alors que nous nous comportons comme tout le reſte des hommes, & bien ſouvent pis que les autres hommes, parce qu'il s'agit de notre intérêt. Ces Théologiens faciles & commodes, que nous ne pouvions auparavant ſouffrir, ne nous paroiſſent plus ſi odieux. Etudiant de plus près leurs opinions, nous y découvrons du bon ſens ; & après les avoir cent fois condamnés pour les autres, nous les eſtimons enfin raiſonnables pour nous-mêmes. Car n'eſt-ce pas ainſi que l'amour propre eſt ingénieux à nous prévenir & à nous corrompre ?

Je ſçais, Chrétiens, que nous ne manquons pas d'adreſſe pour paroître en cela même conſcientieux; & qu'après nous être une fois déclarés pour le parti ſévére du Chriſtianiſme, s'il nous ſurvient dans le monde une occaſion importante que nous n'avions pas prévûe, & où cette ſévérité ſe trouve par malheur oppoſée à notre intérêt; une occaſion où le monde nous attendoit, pour voir de quelle maniére nous en uſerions, & où il eſt déterminé à ne nous faire nulle grace: je ſçais, dis-je, que là-deſſus nous ſçavons bien nous ménager, & ne pas riſquer notre réputation; que pour cela nous ne nous rendons pas tout à coup au ſentiment qui nous favoriſe; que nous ſommes même les premiers à prononcer contre nous; qu'il faut bien des remontrances de nos amis & de nos proches, pour nous faire modérer cette rigueur; & qu'il n'y a point de conſultation dont nous n'ayons ſoin de nous prémunir. Mais quand je m'apperçois enfin, que tout ce myſtére ſe termine à faire avec beaucoup de cérémonie ce que font, ſans tant de difficultés & tant de façons, les plus relâchés, & ce que ne feroit peut-être pas un Chrétien qui vit ſelon le train commun du monde, quoique moins zélé en ſpéculation pour les mœurs & pour la diſcipline, en vérité je ne puis pas, mes chers Auditeurs, que je ne déplore notre miſére & notre foibleſſe.

La

La sévérité du Christianisme dans ces rencontres, étoit de ne point prendre tant de mesures, de ne point consulter tant d'auteurs, de ne point écouter tant d'avis, de tenir ferme dans son principe, & d'en demeurer à ce que l'on avoit jugé, selon Dieu, le plus sûr & le plus exact; de faire sincérement ce que l'on auroit exigé des autres, & de renoncer à cet intérêt, qui ne s'accorde pas en effet avec les regles de la religion. Mais où sont aujourd'hui les exemples de cette sévérité ? Cependant c'est par-là qu'il la faut mesurer. Car quand je vois un Chrétien me parler de la voie étroite de l'Evangile, & en revenir toujours à son intérêt, fît-il des miracles, je ne croirois pas en lui; prononçât-il des oracles, je n'en serois pas touché : qu'il me paroisse désintéressé, & il me persuadera.

Enfin, j'ai dit que l'abandon même effectif de quelques intérêts particuliers, ne suffit pas : pourquoi ? c'est la réflexion de S. Augustin ; parce qu'il est aisé de renoncer à un intérêt, pour un autre intérêt, comme il étoit aisé à ce Philosophe de fouler aux pieds le faste de Platon, par un autre faste encore plus grand & moins supportable. Il faut donc, si nous voulons entrer dans cette voie que Jesus Christ nous a tracée, & qui est celle des élûs, que notre désintéressement soit général, qu'il soit absolu, qu'il soit sincére. Général : tellement que dans la profession

que nous faiſons de nous attacher à Dieu ; nous n'enviſagions, & nous ne cherchions que Dieu ; & ne mérite-t-il pas bien d'être cherché de la ſorte? Abſolu, ſans condition, ſans réſerve, ſans reſtriction : car c'eſt ici que cette maxime, tout ou rien, doit avoir lieu plus que par-tout ailleurs; & que le moindre ménagement de ce qui s'appelle intérêt propre, ternit le luſtre, & anéantit le mérite de la plus apparente piété. Sincére, ſans tout ce raffinement, qui nous fait quelquefois fuir l'intérêt, pour y mieux parvenir ; qui nous le fait abandonner, pour le mieux conſerver ; qui pour en éviter le reproche, lors même que nous le recherchons avec plus d'empreſſement, nous en fait témoigner un mépris feint & ſimulé : car l'intérêt, dit ſaint Auguſtin, parle toutes ſortes de langues, & joue toutes ſortes de perſonnages, même celui de déſintéreſſé : mais trompons-nous Dieu ? & avec toute notre prudence, trompons-nous même les hommes ?

Voilà, Chrétiens, le premier caractere de la ſévérité évangélique ; voilà par où l'on arrive à la perfection. Tandis qu'elle a été ſuivie dans le Chriſtianiſme, je veux dire, tandis que l'intérêt, ou plutôt l'eſprit d'intérêt en a été banni, le Chriſtianiſme s'eſt maintenu dans ſa pureté. Du moment que nous l'avons quittée, l'eſprit de notre religion

s'eſt altéré, & nous avons commencé à dégénérer.

C'eſt ſur cela que nous ne pouvons aſſez regretter les heureux ſiécles de la primitive Egliſe; & c'eſt ſur quoi il faudroit ſouhaiter de les voir renaître. Les fidéles alors ne poſſédoient rien en propre. Mais dès qu'on a voulu diſtinguer le mien & le tien: dès qu'on a entendu ces froides paroles, ſelon l'expreſſion de ſaint Jean Chryſoſtome; mais qui dans leur froideur, & par leur froideur même, excitent tant de chaleur dans les eſprits: toute la ſainteté Chrétienne s'eſt démentie, & l'on eſt tombé dans une entiére corruption de mœurs. En cherchant le ſien, on a appris à trouver celui d'autrui; & en trouvant celui d'autrui, on en a fait le ſien. Delà ſont venues tant de diviſions, de chicanes, de fourberies, de concuſſions, d'oppreſſions, d'uſurpations. De là tant d'abus, qui ſe ſont gliſſés juſques dans le ſanctuaire: enſorte qu'on peut bien préſentement nous reprochér ce que reprochoit Tertullien aux payens, quand il leur diſoit, qu'ils faiſoient ſervir la majeſté de leurs Dieux à leurs intérêts: *Apud vos majeſtas quæſtuaria efficitur.* Tertull. De là, les ſimonies palliées & déguiſées; les permutations, plus ſordides encore que la ſimonie même; les gratifications ou les récompenſes, les tributs & les penſions ſur des bénéfices, ſans les avoir jamais poſſédés; les

diſſipations du patrimoine de Jeſus-Chriſt en meubles, en trains, en équipages, l'envie de dominer dans l'Egliſe, s'engageant à la ſervir, pour y commander. Déſordres qui l'ont décriée, qui l'ont rendue odieuſe aux hérétiques, qui lui ont attiré de leur part de ſi atroces invectives.

Ah ! mes Freres, réveillons aujourd'hui notre zéle; prenons des ſentimens plus épurés, & moins terreſtres. Ne débitons point tant de belles maximes, mais venons-en aux effets. Commençons par dégager notre cœur, par le détacher: par-là, nous glorifierons Dieu, nous édifierons l'Egliſe, nous fermerons la bouche à ſes ennemis; & j'oſe dire même, que nous n'y perdrons rien. Car la piété, dit l'Apôtre, eſt une grande richeſſe, ſi nous ſçavons nous en contenter : *1. Tim. 6.* *Eſt quæſtus magnus pietas cum ſufficientia.* Dès que nous ne nous en contentons pas; dès que nous voulons quelque choſe au-delà, & que par une eſpéce de ſacrilége nous mêlons des intérêts prophanes & humains avec des intérêts tout ſpirituels & tout céleſtes; Dieu réprouve ce mélange, & les hommes le mépriſent. N'ayons en vûe que Dieu, ne cherchons que Dieu; Dieu nous ſuffira : *Cum ſufficientia.* Et pourquoi ne nous ſuffiroit-il pas? Il ſuffit pour tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel; il ſuffit pour lui-même. Avons-nous un cœur plus vaſte que

tant de Saints, ou que Dieu même? Qu'y a-t-il, Seigneur, dans toute l'enceinte de ce grand univers, que je puiſſe déſirer hors de vous; & ſi vous êtes à moi, que me faut-il davantage? Ainſi parloit David. Dieu lui tenoit lieu de tout. Il eſt vrai, qu'il ſe propoſoit la récompenſe, qu'il la demandoit, qu'il la recherchoit : mais cette récompenſe, qu'étoit-ce autre choſe que Dieu même? Sévérité Chrétienne, ſévérité non-ſeulement déſintéreſſée, mais encore ſévérité humble. C'eſt la ſeconde Partie.

II. PARTIE.

C'Eſt dans les plus beaux fruits, dit S. Auguſtin, que les vers ſe forment; & c'eſt aux plus excellentes vertus que l'orgueil a coutume de s'attacher. Car ce qu'eſt au fruit le ver qui le corrompt, l'orgueil l'eſt aux vertus, & ſur-tout aux vertus Chrétiennes qu'il infecte. Il n'eſt rien ſelon Dieu de plus parfait, que cette ſévérité évangélique dont je vous parle, quand elle eſt bien priſe & ſaintement pratiquée. On peut dire, & il eſt vrai, que c'eſt le fruit le plus exquis & le plus divin que le Chriſtianiſme ait produit dans le monde : mais auſſi faut-il confeſſer que c'eſt le plus expoſé à cette corruption de l'amour-propre, à cette tentation délicate de la propre eſtime, qui fait qu'après s'être préſervé de tout le reſte, on a tant de peine à ſe préſerver de ſoi-même.

Oui, Chrétiens, avouons-le à notre confusion, il est rare dans le désordre du siécle où nous vivons, de trouver des hommes ennemis du relâchement, sévéres pour eux-mêmes ; comme la religion nous oblige à l'être. Mais ce qui doit encore bien plus nous confondre, c'est que peut-être n'est-il pas moins rare dans le siécle où nous sommes, & jusques parmi ceux qui sont les plus sévéres pour eux-mêmes, de trouver des hommes à couvert de l'orgueil & humbles d'esprit & de cœur. Cependant, mes Freres, disoit saint Bernard, parlant à ses Religieux, être humble & être sévére à soi-même, ce ne sont point deux choses distinguées dans les maximes de Jesus-Christ ; & si nous voulons nous en rapporter à notre expérience, nous connoîtrons que c'est dans la pratique d'une sincére humilité que consiste la véritable & l'essentielle austérité. Que seroit-ce donc, si par un déplorable aveuglement, nous venions à séparer l'un de l'autre? Que seroit-ce, si cherchant ce port du salut où le Sauveur nous a appellés, quand il nous a dit: *Intrate per*
Luc. 7. *angustam portam* ; nous allions heurter contre un écueil aussi dangereux que celui d'une flateuse vanité & d'une orgueilleuse présomption? C'est à moi, Chrétiens, à vous le découvrir cet écueil; & c'est à vous à le craindre & à l'éviter. Mais malheur à vous & à moi, si nous négligeons de reconnoître une si trom-

peuſe illuſion, & ſi nous n'apportons pas tout le ſoin qu'il faut pour ne nous y laiſſer jamais ſurprendre.

Or je l'ai dit ; & comme mon deſſein me rappelle néceſſairement aux Phariſiens, je ſuis encore obligé de le redire, ne nous étonnons pas ſi le Fils de Dieu n'étant venu au monde que pour être le réformateur du monde, & pour lever, qu'il me ſoit permis de parler ainſi, l'étendart de la vie auſtére, il commença d'abord par une guerre ouverte contre ces prétendus dévots, les plus ſévéres, & dans l'opinion commune, les plus réformés du Judaïſme. Pour agir conſéquemment à ſon adorable miſſion, & conformément à l'Evangile qu'il nous annonçoit, il dût les traiter de la ſorte. A travers le voile de cette apparente ſévérité, il les reconnut pour des eſprits ſuperbes ; & dés-lors il les enviſagea comme les uſurpateurs de la gloire de ſon Pere. Voilà pourquoi il les entreprit.

C'étoient des hommes d'un extérieur édifiant, & qui ſe glorifioient par-deſſus tout, d'obſerver littéralement & inviolablement la loi ; mais qui du reſte remplis d'une haute eſtime d'eux-mêmes, & préoccupés de leur mérite, s'attribuoient tout le bien qui paroiſſoit en eux ; qui ſe regardoient & ſe faiſoient un ſecret plaiſir d'être regardés comme les juſtes, comme les parfaits, comme les irrépré-

Luc. 18. henſibles, *Qui in ſe confidebant, tanquam juſti* ; qui de-là prétendoient avoir droit de mépriſer tout le genre humain ; ne trouvant que chez eux la ſainteté & la perfection, & n'en pouvant goûter d'autre, *Et aſpernabantur cæteros* : qui dans cette vûe ne rougiſſoient point, non ſeulement de l'inſolente diſtinction, mais de l'extravagante ſingularité dont ils ſe flattoient, juſqu'à rendre des actions de graces à Dieu, de ce qu'ils n'étoient pas comme le reſte des hommes, *Gratias tibi ago, quia non ſum ſicut cæteri hominum* : qui dans les exercices mêmes d'humilité, dans les œuvres de pénitence, cherchoient une vaine gloire ; jeûnant, dit le texte ſacré, afin de paroître jeûner, & défigurant leurs viſages pour s'attirer la confiance & la vénération des peuples, *Exterminant facies ſuas, ut appareant jejunantes* : qui ſous ce prétexte de vie réguliére & de morale étroite, ſatisfaiſoient leur ambition, ſe faiſant appeller maîtres, & le voulant être par-tout, *Et vocari ab hominibus Rabbi* : qui ſans autre titre que celui-là, je veux dire, d'une régularité plus exemplaire, ſe croyoient ſuffiſamment autoriſés à prendre par-tout les premiers rangs, & à s'emparer des places d'honneur, *Amant autem primos recubitus in cœnis, & primas cathedras in ſynagogis.* Car ce ſont là les traits ſous leſquels Jeſus-Chriſt même les a dépeints ; en ſorte qu'il ne nous a rien laiſſé dans l'E-

Ibidem

Luc. 18.

Matt. 6.

Mat. 23.

Ibidem.

vangile, ni de plus vif, ni de plus fini que ce tableau, où il vouloit que chacun de nous s'étudiât, & apprît à ſe connoître. Or tout cela, reprend ſaint Auguſtin, étoit contradictoirement oppoſé à la ſévérité évangélique, telle que le Sauveur du monde l'avoit conçue, & telle qu'il s'étoit propoſé de l'établir ſur la terre ; & c'eſt auſſi le ſujet pourquoi il témoigna tant de zéle contre la ſévérité faſtueuſe de ces faux docteurs de la Synagogue.

Mais s'il n'a pû ſupporter ce faſte dans les Phariſiens, comment le ſupportera-til dans nous ? c'eſt la belle réflexion de ſaint Grégoire Pape. Si le Fils de Dieu a hautement condamné cette ſévérité corrompue & empoiſonnée par l'orgueil, dans des hommes qui ne lui appartenoient en rien, & qui ne furent jamais élevés dans les principes de ſa loi : que lui paroîtra-t-elle dans des Chrétiens, qui ſont, comme parle Zénon de Verone, les diſciples de ſon humilité, & qui par un engagement indiſpenſable, en doivent être les ſectateurs ? c'eſt toutefois, mes Freres, l'autre déſordre, dont nous avons à nous garantir, & ſur quoi l'on nous ordonne de veiller avec une attention particuliére. *Attendite, ne juſtitiam veſtram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis* : Prenez bien garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, Matt. 6

pour en être loués & approuvés.

Car ne nous imaginons pas, que cette ſévérité d'oſtentation, tant de fois cenſurée par Jeſus-Chriſt, ſoit un phantôme que la loi de grace ait entiérement diſſipé. Il ſubſiſte encore; & Dieu veuille qu'après avoir été le vice des Phariſiens, il ne ſoit pas, mes chers Auditeurs, devenu le nôtre. Telle eſt en effet notre miſere. Comme nous ne ſommes dans le fond de notre être, que vanité & que néant; tout, juſqu'à nos vertus, ſe reſſent de ce néant, & tient de cette vanité: & comme l'orgueil, ſi je l'oſe dire, eſt la partie la plus ſubtile de l'amour de nous-mêmes ſi profondément enraciné dans nos ames; par une triſte fatalité, il s'inſinue, non-ſeulement dans les choſes où nous aurions lieu en quelque maniere de nous rechercher, mais juſques dans la haine de nous-mêmes, juſques dans le renoncement à nous-mêmes, juſques dans les ſaintes rigueurs que Dieu nous inſpire d'exercer ſur nous-mêmes. A peine nous ſommes-nous mis ſur un certain pied de vie réformée, que ce démon de l'orgueil commence à nous attaquer. Dès-là, ſi nous ne ſommes en garde contre nous, nous nous oublions: il ſemble que nous ne ſoyons plus de cette baſſe région du monde; il ſemble que nous ſoyons ſinguliérement les élûs de Dieu; toujours contens de nous-mêmes, & toujours prêts à nous

exalter, ſous prétexte d'exalter Dieu dans nous.

Ce n'eſt pas qu'en bien des rencontres, nous ne faſſions les humbles ; mais d'une humilité, dit ſaint Jérôme, qui ne riſque rien ; d'une humilité qui cherche à être honorée, & qui eſt sûre de l'être ; d'une humilité qui ſert d'amorce à la louange, & dont l'orgueil même ſe pare. On ſe reconnoît, on ſe confeſſe pécheur en général ; mais en particulier, on ne veut jamais convenir qu'on ait manqué. Vous diriez qu'il ſuffit d'être ſévére, pour être plein de ſoi-même, attaché à ſon ſentiment & idolâtre de ſes penſées. De-là, ſans même l'appercevoir, on ne parle plus que de ſoi, on ne voit plus de bien qu'en ſoi, on meſure tout par ſoi. Quoique Dieu ait des conduites de grace toutes différentes, on n'eſtime plus que la ſienne ; & par une petiteſſe d'eſprit préſomptueuſe, on voudroit tout réduire à la ſienne. Et parce qu'on n'y trouve pas tout le monde diſpoſé, on a pitié de tout le monde ; je ne dis pas une pitié charitable & compatiſſante, mais une pitié dédaigneuſe & mépriſante. Tout ce qui n'eſt pas ſelon notre goût, paroît réprouvé. On croit tous les autres perdus : à l'exemple de cet homme, dont parle ſaint Bernard, qui par je ne ſçais quel enchantement avoit infatué le monde de ſes erreurs, en perſuadant aux ignorans & aux ſimples,

qu'après même le bienfait de la rédemption, il n'y avoit preſque de ſalut pour perſonne ; & que toutes les richeſſes de la miſéricorde divine, étoient uniquement réſervées pour ceux qui croyoient en lui, & qui s'attachoient à lui ; c'eſt-à-dire, ajoûte ſaint Bernard, pour ceux qui ſe laiſſoient tromper par lui : *Qui neſcio quâ arte*, ces paroles ſont dignes de remarque, *neſcio quâ arte, perſuaſerat populo ſtulto & inſipienti, etiam poſt Chriſti effuſum ſanguinem, totum mundum perditum iri ; & ad ſolos quos decipiebat, totas miſerationum Dei divitias & univerſitatis gratiam perveniſſe.* Combien de fois dans la ſuite des tems cette illuſion s'eſt-elle renouvellée!

On veut pratiquer le Chriſtianiſme dans ſa ſévérité : mais on en veut avoir l'honneur. On ſe retire du monde : mais on eſt bien-aiſe que le monde le ſçache ; & s'il ne le devoit pas ſçavoir, je doute qu'on eût le courage & la force de s'en retirer. On renonce à certains divertiſſemens, que la religion condamne ; mais on ſe ſoutient par la gloire d'y avoir renoncé. On quitte le luxe des habits ; mais on a pour ſoi-même autant, ou plus de complaiſance, que les plus mondains. On ne ſe ſoucie plus de ſa beauté ; mais on eſt entêté de ſon eſprit, & de ſon propre jugement. On ſe retranche, on s'abſtient, on ſe mortifie en ſecret : mais on fait ſi bien, que ce ſecret ceſſe

bientôt d'être ſecret ; & l'on a cent biais pour le rendre public, en ſauvant même les dehors & les apparences de la modeſtie.

De-là vient, que dans toutes ces choſes & en mille autres, on aime la ſingularité : pourquoi ? parce que la ſingularité a cela de propre, qu'elle excite l'admiration, qui eſt le charme de la vanité. Toute la perfection de l'Evangile, ſelon les voies ſimples & communes, n'a rien qui touche. S'il y a quelque choſe de nouveau, c'eſt à quoi l'on donne, & où l'on trouve ſa dévotion : & au lieu que ſaint Auguſtin, penſant à ſe convertir, n'évita rien plus ſoigneuſement, que de le faire avec bruit ; de peur, diſoit-il lui-même, qu'il ne ſemblât avoir voulu paroître grand juſques dans ſa pénitence ; *Ne converſa in factum meum intuentium ora, dicerent, quòd quaſi appetiiſſem magnus videri* : nous, par un principe tout contraire, mais par un eſprit bien éloigné de la ſageſſe de ce pénitent, nous recherchons juſques dans la pénitence un vain éclat, dont nous nous laiſſons éblouir.

Auguſt. Confeſſ. lib. 9. c. 9.

C'eſt aſſez que nous ayons un certain zéle de diſcipline & de réforme, pour nous attribuer le pouvoir de juger de tout ; pour uſurper une ſupériorité, que ni Dieu, ni les hommes, ne nous ont donnée, & pour faire la loi peut-être à ceux dont nous devons la recevoir. Car un laïque s'érigera

en cenſeur des prêtres ; un ſéculier, en réformateur des religieux ; une femme, en directrice, & que ſçais-je de qui ? tout cela, parce que ſous couleur de piété, on ne s'apperçoit pas qu'on veut dominer. Cette préſomption même, ainſi que je l'ai déja remarqué, par une conſéquence naturelle dégénere ſouvent & ſe tourne en ambition. Il ſemble qu'être ſévére dans ſes maximes, ſoit un degré pour s'aggrandir ; & que cette qualité ſeule bien ménagée, doive tenir lieu de tout autre mérite. Comme les Phariſiens s'en ſervoient pour obtenir les premiéres chaires dans les Synagogues, on s'en ſert pour s'introduire dans les premiéres dignités de l'Egliſe. Car ne diroit-on pas toujours, que Jeſus-Chriſt avoit entrepris de nous marquer dans ces ſages du Judaïſme, tous les déréglemens & tous les abus à quoi nous devions être ſujets ; & n'eſt-il pas étonnant, que ce qu'il leur reprochoit alors, ſoit juſtement & à lettre ce qui ſe voit encore aujourd'hui dans le monde Chrétien ?

Or je ſoutiens que ce levain & cette enflure de l'orgueil, non ſeulement corrompt le mérite de la ſévérité Chrétienne, mais qu'il en détruit même la ſubſtance. Qu'il en corrompe le mérite, vous n'en doutez pas : car quel peut être devant Dieu le mérite d'un homme ſuperbe ? Avec quel front oſera-t-il dire après S. Paul : *Repoſita eſt mihi corona*

II. Tim. 4.

juſtitiæ ; j'attends de mon Dieu la couronne de juſtice qui m'eſt réſervée ? Quel droit le Sauveur du monde n'aura-t-il pas de lui répondre, comme dans l'Evangile: *Recepiſti mercedem tuam* ; vous vous promettez une récompenſe, & vous ne faites pas réflexion, que vous l'avez déja reçûe, ou plutôt que vous vous l'êtes déja donnée ? Vous vouliez vous ſatisfaire, vous complaire en vous-même ; & de quelles ſecrettes complaiſances n'avez-vous pas été rempli ? combien avez-vous été ſatisfait de votre perſonne ? vous voilà donc récompenſé ; & je ne vous dois plus rien, que le châtiment de votre vanité & de votre orgueil. Mais c'eſt en votre nom, Seigneur, que je me ſuis engagé dans des voies dures & pénibles. En mon nom ? dites, au vôtre. Votre nom, par les ſoins que vous en avez pris, ou que l'on en a pris pour vous, en a été dans le monde plus vanté & plus honoré : mais pour le mien, bien loin d'être glorifié, il en a ſouffert. *Matt.* 6.

Par conſéquent, Chrétiens Auditeurs, nul mérite dans cette ſévérité ; & j'ajoûte même, nulle vraie ſévérité alors, puiſque l'orgueil en détruit tout le fonds & toute la ſubſtance. J'en donne la raiſon : c'eſt que la vraie ſévérité, la ſévérité Chrétienne, doit conſiſter à ſe faire violence, & à contredire la nature & l'amour-propre. Or tout ce qui flatte notre orgueil, flatte la

nature ; & au lieu de la combattre, on la ſuit, on la contente, on la repaît de ce qu'elle goûte avec plus de douceur & plus de plaiſir. Et en effet, il n'y a point de vie, pour laborieuſe & pour gênante qu'elle puiſſe être, que nous ne trouvions douce naturellement, quand nous ſçavons qu'elle nous diſtingue dans le monde, qu'elle fait parler de nous dans le monde, qu'elle nous y fait conſidérer & reſpecter. Il ne faut plus de grace, pour nous faire agir ; la nature ſeule nous donne des forces.

C'eſt pour cela, dit ſaint Chryſoſtome, (& cette penſée m'a toujours paru bien ſolide & bien judicieuſe,) c'eſt pour cela que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons, qu'à faire ce que nous devons ; & qu'une des erreurs les plus communes parmi les perſonnes même qui cherchent Dieu, eſt de laiſſer le précepte & ce qui eſt d'obligation, pour s'attacher au conſeil & à ce qui eſt de ſurérogation. Pourquoi ? parce qu'à faire plus qu'on ne doit, il y a une certaine gloire que l'on ambitionne, & qui rend tout aiſé ; au lieu qu'à faire ce que l'on doit, il n'y a point d'autre loüange à eſpérer, que celle des ſerviteurs inutiles : *Servi inutiles ſumus ; quod debuimus facere, fecimus.* *Luc. 7.*

Quelle eſt donc, encore une fois, la véritable auſtérité du Chriſtianiſme ? Ah ! mes chers Au-

diteurs, concevons-le bien, & ne l'oublions jamais. La vraie auſtérité du Chriſtianiſme, c'eſt d'être humble, c'eſt d'être petit à ſes yeux, c'eſt d'être vuide de ſoi-même, c'eſt de ne point faire tant de retour ſur ſoi-même; c'eſt d'être mort, ſinon au ſentiment, du moins au déſir & à la paſſion de l'honneur; c'eſt de recevoir de bonne grace, & quand Dieu le veut, l'humiliation & le mépris. La vraie auſtérité du Chriſtianiſme, c'eſtd' aimer à être abaiſſé, à vivre dans l'oubli, dans l'obſcurité, & de pratiquer ſolidement & de bonne foi, cette courte, mais cette importante leçon de ſaint Bernard, *Ama neſciri*. Car voilà ce qui eſt in- *Bernard.*
ſupportable à la nature: on ne penſera plus à moi, on ne parlera plus de moi, je n'aurai plus que Dieu pour témoin de ma conduite, & les hommes ne ſçauront plus, ni qui je ſuis, ni ce que je fais. Et parce l'humilité même ſe trouve expoſée en certains genres de vie, dont toute la perfection, quoique ſainte d'ailleurs, a un air de diſtinction & de ſingularité; la vraie auſtérité du Chriſtianiſme, ſur-tout pour les ames vaines, eſt ſouvent de ſe tenir dans la voie commune, & d'y faire, ſans être remarqué, tout le bien qu'on feroit dans une autre route avec plus d'éclat. Dans cette voie commune, on ne penſera plus à vous tant mieux; c'eſt ce que vous devez chercher.

Dans cette voie commune, on ne vous admirera plus, vous n'aurez plus d'approbateurs gagés pour faire valoir vos moindres actions : hé bien, c'eſt ce qui mettra vos bonnes œuvres plus en aſſurance. Dans cette voie commune, vous ne ſerez pas de la ſociété des parfaits, votre nom ſera comme enſeveli : à la bonne heure; c'eſt l'état où l'Apôtre veut que vous ſoyez, quand il vous dit, que comme Chrétien, vous avez dû mourir à tout, & que votre vie doit être ca-
Coloſ. 3. chée avec Jeſus-Chriſt en Dieu: *Mortui eſtis, & vita veſtra abſcondita eſt cum Chriſto in Deo.* Cela vous paroîtra rude, & cela l'eſt en effet: mais c'eſt par-là même, & en cela même, que vous trouverez cette voie étroite qui conduit à la ſainteté propre de la religion que vous avez embraſſée.

Ah ! Seigneur, imprimez-nous bien avant ces vérités dans l'eſprit. Je vous rends graces, ô Dieu de mon ame, de ce que vous ne les avez point fait connoître aux ſages & aux
Mat. 11. prudens : *Confiteor tibi, Pater, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus.* Je ne dis pas ſeulement aux ſages mondains, aux politique du ſiécle; mais aux ſages dévots, à ces dévots ſuperbes, qui ſe ſont évanouis dans leurs
Ibidem. penſées. *Sed revelaſti ea parvulis*; & je vous bénis au même tems de les avoir révélées aux petits, qui ne ſe produiſent point tant dans le monde, & qu'on n'y produit point tant ;

dont on n'exalte point tant le mérite ; mais dont les noms inconnus ſur la terre, ſont écrits dans le ciel ; dont les voies ſont d'autant plus droites & plus sûres qu'elles ſont plus ſimples. Oui, mon Dieu, ſoyez-en béni : *Ita, Pater, quoniam ſic fuit placitum ante te.* Finiſſons ; ſévérité Chrétienne, ſévérité déſintéreſſée, ſévérité humble, enfin ſévérité charitable : c'eſt la troiſiéme partie. *Ibidem.*

III. PARTIE.

A Conſidérer les choſes dans l'apparence, il n'eſt rien de plus oppoſé, ce ſemble, que la ſévérité Chrétienne & la charité. Car la charité, ſelon S. Paul, eſt douce, indulgente, condeſcendante ; elle couvre tout, elle excuſe tout, elle ſupporte tout : & au contraire, la ſévérité fait profeſſion de n'excuſer rien, de ne ſupporter rien ; de n'avoir ni complaiſance, ni indulgence ; d'être inflexible dans ſes ſentimens, & rigide dans ſa conduite. Qualités, qui ſe détruiſent, à ce qu'il paroît, les unes les autres. Cependant, Chrétiens, le Fils de Dieu a ſuppoſé que l'on pourroit parfaitement les allier enſemble ; & de la maniere qu'il a conçû ſon Evangile, à peine diroit-on, pour laquelle de ces deux vertus il a témoigné plus de zéle : ne les ayant jamais ſéparées ; n'ayant point voulu de l'une ſans l'autre, mais ayant fait également de l'une & de l'autre le caractére de ſa loi. Comment cela, & quel moyen de les ac- *I. Cor. 13.*

corder? rien de plus aiſé, mes chers Auditeurs, pour peu que nous ſoyons verſés dans la morale de J. C. Car diſtinguons bien les objets: & par la différence des objets, nous reconnoîtrons que ce qui paroît en ceci contradictoire, eſt juſtement ce qui fait toute l'harmonie & toute la perfection de la loi de grace.

En effet, dit ſaint Auguſtin, & voici le dénouement de la queſtion, le Sauveur du monde n'a jamais prétendu dans l'Evangile, que nous euſſions pour les autres de la ſévérité, mais ſeulement pour nous-mêmes: & ſon intention n'a point été, que nous euſſions pour nous-mêmes cette charité dont il s'agit, c'eſt-à-dire, cette douceur & cette bénignité, mais ſeulement pour les autres. Or la charité pour les autres & la ſévérité pour ſoi-même, ce ſont deux devoirs qui ſe concilient d'eux-mêmes; & qui bien loin de ſe combattre, s'entretiennent mutuellement: puiſqu'il eſt certain, que la ſeule obligation d'être charitables envers nos freres, nous met dans une abſolue néceſſité d'être ſévéres envers nous-mêmes; & que l'expérience nous apprend tous les jours, que l'occaſion la plus fréquente & le ſujet le plus ordinaire que nous ayons d'exercer cette ſévérité envers nous mêmes, eſt la charité que nous devons au prochain.

Je ne parle pas au reſte de ceux que Dieu a établis pour gouverner les autres, & pour leur

commander ; beaucoup moins de ceux à qui Dieu confie la conduite des ames, tels que ſont les Paſteurs, les Confeſſeurs, les Directeurs. Ce n'eſt point à moi, & je m'en ſuis déja déclaré dans un autre diſcours, ce n'eſt point à moi qu'il appartient de leur donner des régles : ce ſeroit plutôt à moi de les prendre d'eux. De ſçavoir s'ils doivent être ſévéres, ou indulgens ; ſi dans les fonctions de leur miniſtére la ſévérité doit prédominer par-deſſus la charité, ou ſi la charité doit l'emporter ſur la ſévérité ; ſi la ſévérité ſans charité peut être utile, ou ſi la charité ſans ſévérité peut être efficace : ce ſont des points qui ne regardent pas ceux qui m'écoutent, & que je n'entreprends pas de décider. Mais je parle de Chrétien à Chrétien, de particulier à particulier : & je dis ce qu'il ſeroit ſi important pour vous & pour moi de nous dire tous les jours de notre vie, que la charité dûe au prochain, eſt la matiére la plus abondante & au même tems la plus néceſſaire de cette ſévérité dont Dieu veut que nous uſions envers nous-mêmes. Pourquoi ? en pouvons-nous douter après les excellentes idées que ſaint Paul nous donne de la charité Chrétienne ; & ſur-tout après tant d'épreuves de ce qu'il nous en coûte preſqu'à chaque moment dans le commerce du monde pour la pratiquer ?

Quand ce grand Apôtre nous dit que la

charité doit ſupporter les foibleſſes & les imperfections du prochain, qu'elle doit obliger & ſervir le prochain, qu'elle doit ſoulager les miſéres du prochain : quand il ajoute qu'elle ne s'aigrit point, qu'elle ne ſe pique point, qu'elle ne rend point le mal pour le mal, qu'elle eſt patiente dans les injures, qu'elle fait du bien à ceux qui l'outragent, qu'il n'y a rien qu'elle ne ſoit diſpoſée à ſouffrir ; dans cette deſcription ſi belle & ſi vive, que nous prêche-t-il, ſinon la ſévérité envers nous-mêmes ?

Sévérité véritable : car pour accomplir tout cela, que ne faut-il pas prendre ſur ſoi-même? combien de victoires ne faut-il pas remporter ſur ſon naturel, ſur ſon humeur, ſur ſes paſſions ? Entrons dans le détail. Pour avoir cette charité patiente, que ne faut-il pas endurer ? à combien de biſarreries & de caprices de la part de ceux avec qui l'on vit ; à combien de maniéres importunes, fâcheuſes, choquantes, ne faut-il pas s'accommoder ? quelles averſions & quelles antipathies naturelles ne faut-il pas ſurmonter? Pour avoir cette charité diſcrette & ſage, en combien de choſes ne faut-il pas ſe contraindre? par exemple, en combien de rencontres ne faut-il pas par charité ſe taire, quand on voudroit parler; acquieſcer, quand on ſeroit tenté de réſiſter; excuſer, quand on auroit envie de contrôler ; aimer mieux paroître dans l'entretien

moins agréable & moins ſpirituel, que d'offenſer & de railler ? Pour avoir cette charité détachée d'elle-même, que ne doit-on pas ſacrifier ? de combien de prétentions juſtes ne faut-il pas ſe relâcher ? en combien de ſujets & de conjonctures, où il ſeroit aiſé de l'emporter, ne faut-il pas, pour le bien de la paix, plier & céder ? Pour avoir cette charité douce, quels mouvemens de colére ne faut-il pas réprimer ? Quels ſentimens de vengeance ne faut-il pas étouffer ? quels mauvais offices & quelles injures ne faut-il pas oublier ? Dites-moi, mes chers Auditeurs, qu'eſt-ce que la ſévérité évangélique, ſi ce ne l'eſt pas-là. Donnez-moi un homme qui s'aime lui-même, & qui ne ſçache pas ſe gêner & ſe mortifier ; comment s'acquittera-t-il de ces devoirs, & de mille autres, à quoi nous oblige la charité du prochain ? comment aimera-t-il le prochain à ces conditions ? comment s'incommodera-t-il pour l'aſſiſter dans ſes beſoins ? comment s'humiliera-t-il pour l'adoucir dans ſes emportemens ? comment conſentira-t-il à lui pardonner une injure ? comment ſe ſoumettra-t-il à le prévenir, pour ménager une réconcilation ? Il eſt donc vrai que la charité dont nous ſommes redevables à nos freres, bien loin d'être contraire à la ſévérité Chrétienne, en eſt une des parties les plus eſſentielles & comme le fondement.

Mais qu'arrive-t-il? appliquez-vous à cette derniére penſée. Au lieu de raiſonner & d'agir ſuivant ce principe, nous confondons tout l'ordre des choſes: & par un renverſement que l'amour-propre ne manque guéres à faire dans notre cœur, ſi nous n'avons ſoin de nous en garantir, au lieu d'exercer contre nous-mêmes cette ſévérité, contre nous-mêmes, dis-je, qui de droit naturel & divin en ſommes les premiers ou les ſeuls objets; nous l'employons contre nos freres, qui ne ſont pas néanmoins de ſon reſſort. Car à quoi ſe réduit communément cette prétendue ſévérité dont nous nous flattons? Je veux, Chrétiens, qu'elle ne laiſſe pas de produire en nous quelque réforme; je veux qu'elle nous retranche certains plaiſirs & certains divertiſſemens du ſiécle corrompu; je veux même qu'elle nous faſſe paroître plus occupés de Dieu & de notre ſanctification: mais ſi avec tout cela elle nous rend fâcheux, importuns, critiques, cenſeurs des actions d'autrui, & inſupportables dans la ſociété; ſi malgré tout cela, elle nous fait perdre cette complaiſance charitable, cette déférence que nous devons avoir pour les autres, & ſans laquelle il eſt impoſſible de conſerver la paix, ſur-tout entre des proches & dans une famille; ſi en conſéquence de ce que nous ſommes réguliers, nous croyons avoir un droit acquis de ne rien approuver, de ne rien tolérer,

tolérer, de ne rien paſſer. Si cette ſévérité s'attache à obſerver juſques à une paille dans l'œil de notre prochain, à l'étendre, & à la groſſir, juſqu'à la faire paroître comme une poûtre. Si elle nous inſpire je ne ſçais quelle aigreur dans les avis mêmes de charité que nous donnons; ou ſi ſous prétexte de charité, elle nous met ſur le pied d'en donner ſans meſure, & toujours par bizarrerie & par caprice. Si elle nous autoriſe dans une liberté de médire, d'autant plus dangereuſe, qu'elle paroît mieux intentionnée, & qu'elle prend l'apparence du zéle. Si par maxime de régularité, nous diſons plus de mal de notre frere, que les plus médiſans du ſiécle n'en diroient ou par imprudence ou par malice. Si cet eſprit de ſévérité ſert à fomenter nos reſſentimens, à exciter nos vengeances, à nous rendre incapables de retour, juſques-là que parce que nous ſommes pieux & dévots, ou que nous en avons la réputation, on craigne beaucoup plus de nous bleſſer, que d'offenſer un homme du monde, qui n'aſpire point à une ſi haute ſainteté. Mais par-deſſus tout, ſi l'averſion même, & une averſion d'état, ſi l'aliénation du cœur & un eſprit de contradiction, eſt le principe ſecret qui nous engage à nous déclarer ſévéres; car encore une fois cela peut arriver, & puiſque je monte dans la chaire de Jeſus-Chriſt, pour corriger les déſordres des

Chrétiens, je ne les dois pas déguiſer : ſi, dis-je, notre ſévérité dégénére dans ces abus, ce n'eſt plus qu'une ſévérité fauſſe ; & l'on peut bien nous reprocher, comme aux Phariſiens, que nous ſommes de grands obſervateurs de petites choſes, tandis que nous négligeons les plus importantes.

Car un des plus grands préceptes, c'eſt celui de la charité ; & voilà, hypocrites Phariſiens, leur diſoit le Sauveur du monde, à quoi vous manquez. Toute votre piété ſe réduit à de légéres obſervances & à de menues pratiques de religion ; à payer les dixmes, dont il n'eſt pas même parlé dans la
Mat.23. loi, & que l'on n'exige pas de vous : *Decimatis mentham & anethum.* Mais cependant vous oubliez les points les plus eſſentiels, la juſtice & la miſéricorde : *Reliquiſtis quæ graviora ſunt legis, miſericordiam & judicium.* La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugemens ; & tous les jours vous portez contre le prochain les plus injuſtes arrêts, en le décriant, en le déchirant, en le condamnant. La loi vous ordonne de ſecourir vos freres ; & tous les jours vous leur ſuſcitez de nouveaux ennemis ; vous formez contre eux de nouvelles intrigues : au lieu de les aider, vous travaillez à les perdre. C'eſt ainſi que vous vous aveuglez : c'eſt ainſi que vous craignez d'avaler un moucheron, & que vous dévorez des chameaux.

Tel fut en effet le vice des Phariſiens. Exactitude ſcrupuleuſe à l'égard de certaines traditions, de certaines cérémonies peu néceſſaires, mais en quoi ils faiſoient conſiſter la ſévérité de leur morale : & du reſte tranſgreſſion libre & entiére des devoirs les plus indiſpenſables. S'agiſſoit-il du jour du Sabath ? ils l'obſervoient avec une telle rigueur, ou plutôt, avec une telle ſuperſtition, que pour ne le pas violer, comme l'a remarqué Joſéphe, ils aimérent mieux durant le ſiége de Jéruſalem, livrer leur ville au pouvoir des Romains, expoſer leurs biens, leur liberté, leur vie, que de réparer une bréche : mais à ce même jour du Sabath, ils ne ſe faiſoient point de peine des perfidies les plus noires & des plus lâches trahiſons. S'agiſſoit-il d'entrer dans la ſalle de Pilate ? ils ſe tenoient dehors, ils s'en éloignoient ; de peur, dit l'Evangéliſte, d'être ſouillés en y entrant : mais au même tems ils conſpiroient contre Jeſus-Chriſt, ils le calomnioient, ils pourſuivoient ſa mort. Voilà, reprend S. Auguſtin, des gens d'une conſcience bien délicate. Ils regardent comme une eſpéce d'impureté de paroître dans le prétoire d'un juge payen, & ils ne ſe font pas un crime de verſer le ſang d'un innocent : *Alienigenæ judicis prætorio contaminari metuebant, & fratris innocentis ſanguinem fundere non timebant.* Or n'eſt-ce pas là une pein- *Auguſt.*

ture naturelle de la pieté de notre ſiécle ? Une perſonne fera cent communions, qui n'aura pas la moindre complaiſance pour un mari, pour des enfans, pour des parens, pour des domeſtiques : elle mortifiera ſon corps, & elle ne remportera pas une ſeule victoire ſur ſon cœur ; elle fera ſouffrir toute une famille par ſes caprices & ſes chagrins : on la verra au pied d'un Autel réciter de longues priéres ; & dans une converſation on l'entendra tenir les diſcours les plus médiſans. Qu'eſt-ce que cela ? une piété de Phariſien, ou ſi vous voulez que je parle avec l'Apôtre, une piété d'enfant. Ah ! mes Freres, écrivoit-il aux Corinthiens, je vous conjure de ne vous point comporter dans
Cor.14. les choſes de Dieu comme des enfans : *Fratres, nolite pueri effici ſenſibus.* Sur quoi ſaint Jean Chryſoſtome fait une comparaiſon bien propre à mon ſujet. Voyez, dit ce Pere, un enfant. Qu'on le dépouille de ſes biens, qu'on lui enléve ſon héritage, qu'il voye ſa maiſon en feu, il n'en eſt point touché : mais qu'on lui ôte une bagatelle qui l'amuſe, il s'afflige, il pleure, il eſt inconſolable. C'eſt ce qui nous arrive tous les jours. A-t-on manqué aux régles les plus ſacrées de la charité ? à peine y faiſons-nous quelque attention. Mais a-t-on omis un exercice de notre choix, & qu'on s'eſt volontairement preſcrit ? on court au tribunal de

la pénitence s'en accuſer, & l'on en gémit devant Dieu. Mais quoi? faut-il donc les quitter, toutes ces pratiques ? faut-il prendre une voie plus large, & nous relâcher de notre ſévérité ? A cela je réponds comme le Sauveur du monde. Il ne diſoit pas aux Phariſiens : Laiſſez ces petites obſervances; mais attachez-vous d'abord aux plus néceſſaires. Il faut avant toutes choſes accomplir celles-ci, & ne pas abandonner enſuite les autres : *Hæc oportuit facere, & illa non omittere.* Oui, Chrétiens, ſoyons exacts & réguliers, ſoyons ſévéres dans nos mœurs : non-ſeulement j'y conſens; mais je vous y exhorte, & je ne puis trop fortement vous y exhorter. Cependant, ſelon la belle leçon que nous fait ce grand maître de la vie ſpirituelle, François de Sales, ne nous arrêtons pas à garder quelques dehors, tandis que l'ennemi s'empare du corps de la place. Que notre ſévérité ſoit ſolide; & elle le ſera, ſi c'eſt une ſévérité déſintéreſſée, ſi c'eſt une ſévérité humble, ſi c'eſt une ſévérité charitable. Par-là nous parviendrons à la perfection de l'Evangile, & à la gloire, que je vous ſouhaite, &c. *Mat. 23.*

SERMON
POUR LE IV. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la Pénitence.

Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans Baptiſmum pœnitentiæ, in remiſſionem peccatorum.

Jean-Baptiſte vint dans tout le pays qui eſt le long du Jourdain, prêchant le Baptême de pénitence, pour la rémiſſion des péchés. En S. Luc, chap. 3.

SIRE,

QUELQUE malheureuſe que ſoit la condition de l'homme dans l'état du péché, ſi toute pénitence étoit véritable, ou s'il étoit toujours aiſé de diſcerner la vraie pénitence de la pénitence imparfaite & fauſſe; le pécheur dans ſon malheur même auroit de quoi ſe conſoler, parce qu'il pourroit au moins enviſager la pénitence comme une reſſource

infaillible, & comme un fonds certain de tranquillité & de paix. La grande miſére du pécheur, dit S. Chryſoſtome, c'eſt qu'étant aſſûré, comme il eſt, de la réalité de ſon péché, il ne peut jamais être abſolument aſſûré de la validité de ſa pénitence. Ce qui rend ſon ſort déplorable, c'eſt que bien ſouvent la pénitence qu'il a faite, ou qu'il a crû faire, ne doit pas moins le troubler que ſon péché même: c'eſt que tous les oracles de l'Ecriture lui apprennent, qu'il n'y a que la vraie & la parfaite pénitence qui ſauve l'homme; & qu'au contraire il y en a cent autres, ou parce qu'elles ſont fauſſes & vaines, ou parce qu'elles ſont imparfaites & inſuffiſantes, qui ne le ſauvent pas. S'il lui arrive de s'y tromper; ſi faute de diſcernement, il vient, dans la pratique même de la pénitence, à prendre le faux pour le vrai, & à compter pour ſuffiſant ce qui eſt défectueux: dès-là il tombe dans l'abîme des plus infortunés pécheurs, puiſque ſa pénitence même, qui devoit être ſa juſtification & ſon ſalut, devient encore une des cauſes de ſa condamnation & de ſa perte. Voilà, s'il entend bien ſa religion, ce qui doit le faire trembler.

Voulez-vous, Chrétiens, calmer aujourd'hui vos conſciences, autant qu'il eſt poſſible, ſur un point ſi important; & pour cela voulez-vous ſçavoir quelle eſt la véritable

pénitence, ou pour mieux dire, en quoi consiſte le diſcernement juſte que vous devez faire de la véritable pénitence? c'eſt ce que je vais vous apprendre, & voici en peu de paroles tout mon deſſein.

J'appelle véritable pénitence, pénitence ſûre, celle que le ſaint Précurſeur, Jean-Baptiſte, prêchoit aux peuples qui le venoient chercher dans le déſert, quand il leur
Luc. 3. diſoit: Faites donc de dignes fruits de pénitence: *Facite ergò fructus dignos pœnitentiæ.* Il ne ſe contentoit pas qu'ils fiſſent pénitence; mais pour pouvoir compter ſur leur pénitence, il vouloit qu'ils en jugeaſſent par les fruits. Car la pénitence n'eſt ſolide, ni recevable au tribunal de Dieu, qu'autant qu'elle eſt efficace; & peut-elle être autrement efficace, que par les fruits qu'elle produit? *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Je les réduis à trois, & je dis après tous les Peres de l'Egliſe, que la pénitence efficace eſt celle qui retranche la cauſe du péché, celle qui répare les effets du péché, celle qui aſſujettit le pécheur aux remédes du péché. Trois caractéres qui ſont d'une part la perfection de la pénitence, & de l'autre la ſûreté morale du pécheur pénitent. Trois caractéres que je vous prie de bien remarquer, & qui vont partager ce diſcours. Retrancher généreuſement ce qui eſt la cauſe ou la matiére du péché. Réparer pleinement ce qui a été l'effet & la ſuite du

péché. S'aſſujettir fidélement à ce qui doit être le reméde du péché. Si votre pénitence, mon cher Auditeur, eſt accompagnée de ces trois conditions, vous pouvez, ſans être téméraire & préſomptueux, faire fonds ſur elle; mais qu'une de ces trois conditions lui manque, c'eſt aſſez pour la rendre inutile, ou même criminelle.

Rempliſſez-nous, mon Dieu, de votre eſprit: de cet eſprit de zéle qui animoit Jean-Baptiſte; c'eſt ce que je vous demande pour moi: de cet eſprit de componction qui touchoit les Juifs, & qui les diſpoſoit à profiter des grandes vérités qui leur étoient annoncées par ce fidéle miniſtre; c'eſt ce que je vous demande; non point ſeulement pour moi, mais pour toutes les perſonnes qui m'écoutent. Adreſſons-nous encore à Marie. *Ave, Maria.*

JE fonde la premiére propoſition ſur deux principes également inconteſtables, & dont notre ſeule expérience doit nous convaincre, pour peu que nous ayons ſoin de nous étudier nous-mêmes, & de diſcerner les mouvemens de notre cœur. Car voici d'abord ce que nous y devons reconnoître, & c'eſt une obſervation qu'a fait avant moi S. Auguſtin. Quelque corrompue, dit ce Pere, que ſoit la nature de l'homme depuis le péché & par le péché, on n'aime point après tout le péché comme péché. Il n'appartient qu'aux démons d'ê- 1. PARTIE.

tre disposés de la sorte ; & on pourroit même douter s'ils portent jusques-là leur obstination & leur malice. On aime ce qui est la matiére & la cause du péché ; mais on n'aime point dans le fond le péché même : c'est-à-dire, on aime le plaisir que Dieu défend, mais non pas parce qu'il le défend. On aime le profit de l'usure qui est injuste ; mais on l'aime parce qu'il est commode, & non pas parce qu'il est injuste. On aime la vengeance qui est criminelle; mais on l'aime parce qu'on croit que l'honneur y est engagé, & non pas parce qu'elle est criminelle.

Je dis plus : on voudroit, s'il étoit possible, pouvoir séparer l'un de l'autre ; & par une précision, dont le libertin s'accommoderoit volontiers, on voudroit que ce qu'on aime, ne fût pas défendu de Dieu ; on voudroit que Dieu ne s'offensât pas du plaisir que l'on recherche en satisfaisant sa passion : en un mot, on voudroit pouvoir se contenter, & ne pas pécher. Mais parce que ces deux choses sont inséparables, & que dans la conjoncture où je suppose le pécheur, le désir qu'il a de se contenter, l'emporte par-dessus la crainte qu'il a de pécher : de-là vient, dit S. Augustin, que sans aimer le péché, que haïssant même le péché, il péche toutefois dans la satisfaction qu'il se procure. Pourquoi ? parce qu'il aime au moins ce qu'il sçait, & ce qu'il ne peut ignorer être la cause, ou la matiére du

péché. Or cela ſuffit pour le rendre malgré lui-même tranſgreſſeur & prévaricateur de la loi de Dieu.

Voilà le premier principe ; & prenez garde, Chrétiens : ce n'eſt donc point préciſément par la haine du péché, conſidéré comme péché, qu'il faut diſtinguer les pécheurs efficacement convertis, d'avec ceux qui ne le ſont pas ; puiſqu'il eſt certain que les plus endurcis pécheurs, tandis qu'ils ont un reſte de religion, conſervent encore, ou du moins peuvent conſerver cette haine du péché. Ce n'eſt point, dis-je, par cette haine générale, par cette haine ſpéculative du péché, qu'il faut juger du mérite de la pénitence ; puiſqu'on ſçait bien qu'il n'en coûte rien au pécheur, pour haïr le péché de la ſorte, & que la pénitence la plus vaine peut avoir cela de commun avec la pénitence la plus ſolide.

Mais par où devons-nous commencer à faire dans nous-mêmes le diſcernement de la vraie pénitence, & de ce que j'appelle ici déteſtation ſincére & efficace du péché ? Ecoutez-moi, Chrétiens, & jugez-vous. En voici l'induction pratique. C'eſt par le retranchement actuel & effectif de ce que nous reconnoiſſons être en nous la cauſe du péché ; de ce qui fomente, & qui fait ſubſiſter dans nous ce corps de péché, que Dieu veut que nous détruiſions, en nous convertiſſant à lui : *Ut deſtruatur in vobis corpus peccati.* C'eſt par le renoncement à mille Rom. 6.

choſes agréables qui ſont dans l'idée de l'homme charnel la douceur de la vie; mais qui ſont auſſi par-là même le poiſon mortel de nos ames & l'aiguillon du péché. C'eſt par la fuite des objets, qui excitent dans nos cœurs ces pernicieux déſirs, que la concupiſcence, ſelon l'Ecriture, ne peut concevoir ſans enfanter le
Jac. 1. péché: *Deinde concupiſcentia cùm conceperit, parit peccatum.* C'eſt par l'exacte fidélité à éviter des entretiens, dont nous ſçavons bien que la ſcandaleuſe licence corrompt la pureté des mœurs; puiſque c'eſt de-là que viennent les premiéres plaies, & ſouvent les plus incurables, que nous fait le péché. C'eſt par la ſévére, mais ſalutaire, mais néceſſaire détermination à nous interdire des ſociétés & des commerces qui ſont pour nous comme les liens du péché; des repréſentations & des ſpectacles, dont l'unique effet eſt d'émouvoir les paſſions les plus vives, & de répandre dans l'imagination & dans les ſens les plus dangereuſes ſemences du péché; des aſſemblées, où l'eſprit impur eſt comme dans ſon regne, & en poſſeſſion de tendre à l'innocence les piéges les plus inévitables du péché; des lectures où notre damnable curioſité eſt ſi ſouvent & ſi juſtement punie par les malignes impreſſions qu'elles laiſſent du péché. C'eſt par le ſacrifice entier & ſans réſerve, de ces amitiés, dont nous nous appercevons bien, que la tendreſſe malheureuſe, quoique couverte d'un voile de pu-

deur, n'eſt au fond qu'un raffinement de ſenſualité, & qu'un déguiſement de péché. C'eſt par le prompt & éternel divorce avec cette perſonne, dont les artifices, auſſi-bien que les charmes, & ſouvent bien plus que les charmes, ſont les amorces fatales du péché. C'eſt par la ſainte violence que chacun de nous doit ſe faire ſur tout cela, puiſque ce ſont là, dans la penſée de l'Apôtre, les armes de l'iniquité & du péché: *Arma iniquitatis peccato.* Rom. 6. En un mot, c'eſt par cette circonciſion évangélique, qui ne s'arrêtant pas à la ſurface, ni au changement extérieur de l'homme, dépouille l'homme de ce qu'il a dans le cœur de plus intime; & de ce qui eſt en lui l'origine du péché.

Oui, c'eſt par-là que le Chrétien doit meſurer l'efficace & la vertu de ſa pénitence; & s'il eſt dans l'obligation d'approcher de ce Sacrement que Jeſus-Chriſt a inſtitué pour la réconciliation des pécheurs, c'eſt par-là qu'il doit commencer à accomplir le grand précepte de l'Apôtre; *Probet autem ſeipſum homo:* 1. Cor. 11. que l'homme s'éprouve lui-même; & autant qu'il le peut dans cette vie, qu'il s'aſſûre de lui-même. Or il le peut par-là, reprend S. Chryſoſtome; & moi j'ajoûte, qu'il ne le peut que par-là.

Supprimez toutes les paroles inutiles, & convertiſſez-vous ſolidement: *Tollite verba, & convertimini.* Oſee 14. Ainſi parloient les Prophétes,

exhortant à la pénitence le peuple de Dieu ; & c'eſt, pécheur à qui je parle, le miniſtére dont je m'acquitte aujourd'hui. Vous déteſtez, dites-vous, votre péché ; vous y renoncez : du moins le croyez-vous ainſi. Mais peut-être vous flattez-vous dans le témoignage que vous vous rendez ; & votre contrition prétendue n'eſt rien moins devant Dieu que ce qu'elle vous paroît. Peut-être êtes-vous plus touché de la honte de votre péché, que de ſa malice ; du remords & du trouble qu'il vous cauſe, que de l'injure qu'il fait à Dieu ; de l'embarras où il vous jette, que de la diſgrace de Dieu qu'il vous attire : ſi cela eſt, contrition toute humaine. Peut-être votre erreur vient-elle de ce que vous confondez les graces de la pénitence qui ſont en vous, avec la pénitence qui n'y eſt pas ; les déſirs de converſion que Dieu vous inſpire, avec votre converſion même, dont vous êtes encore bien éloigné : c'eſt-à-dire, peut-être vous croyez-vous changé & converti, lorſque vous ſouhaitez ſeulement de l'être : ſi cela eſt, contrition apparente. Mais voulez-vous ſortir de cette incertitude ? voulez-vous bien connoître ce que vous êtes ? *Tollite verba* : ſans vous arrêter aux paroles, toujours équivoques ; toujours ſuſpectes, voici la régle que vous devez prendre. Entrons dans le détail ; il n'y aura rien qui ne convienne à la Chaire.

Vous êtes un homme du monde, un homme distingué par votre naissance : mais dont les affaires, ce qui n'est aujourd'hui que trop commun, sont dans la confusion & dans le désordre. Que ce soit par un malheur ou par votre faute, ce n'est pas-là maintenant de quoi il s'agit. Or dans cet état, ce qui vous porte à mille péchés, c'est une dépense qui excéde vos forces ; & que vous ne soutenez, que parce que vous ne voulez pas vous régler, & par une fausse gloire que vous vous faites de ne pas déchoir. Car de-là les injustices ; de-là les duretés criantes envers de pauvres créanciers que vous désolez, envers de pauvres marchands aux dépens de qui vous vivez, envers de pauvres artisans que vous faites languir, envers de pauvres domestiques dont vous retenez le salaire. De-là ces frivoles & trompeuses promesses de vous acquiter ; ces abus de votre crédit ; & ces chicanes infinies, pour éloigner un payement ou pour l'éluder. De-là ces dettes éternelles, qui, en ruinant les autres, vous damnent vous-même. Retranchez cette dépense ; & si vous voulez que je sois bien persuadé de la vérité de votre contrition, ayant peu, passez-vous de peu. Ne vous mesurez pas par ce que vous êtes, mais par ce que vous pouvez. Otez-moi ce luxe d'habits, cette superfluité de train, cette vanité d'équipage, cette curiosité de meubles. Réduit à la disette & à une triste indigence, supportez-la, mais

ſupportez-la en Chrétien, & puiſqu'il le faut, faites-vous-en un mérite & une vertu. Sans cela, en vain pleurez-vous votre péché ; en vain formez-vous mille repentirs, ou plutôt, en vain les témoignez-vous : ces repentirs, ce ſont des paroles, & Dieu vous demande des effets : *Tollite verba, & convertimini.*

Vous aimez le jeu ; & ce qui perd votre conſcience, c'eſt ce jeu-là même ; un jeu ſans meſure & ſans régle ; un jeu qui n'eſt plus pour vous un divertiſſement, mais une occupation, mais une profeſſion, mais un trafic, mais une attache & une paſſion, mais ſi j'oſe ainſi parler, une rage & une fureur : un jeu dont on peut bien dire à la lettre, que c'eſt un abîme qui attire un autre abîPſal. 41. me, ou même cent autres abîmes : *Abyſſus abyſſum invocat.* Car de-là viennent ces innombrables péchés qui en ſont les ſuites ; de-là l'oubli de vos devoirs, de-là le déréglement de votre maiſon, de-là le pernicieux exemple que vous donnez à vos enfans, de-là la diſſipation de vos revenus, de-là ces tricheries indignes, & s'il m'eſt permis d'uſer d'un terme plus fort, ces friponneries que cauſe l'avidité du gain ; de-là ces emportemens, ces juremens, ces déſeſpoirs dans la perte ; de-là ſouvent, & plus que de la fragilité du ſexe, ces honteuſes reſſources où l'on ſe voit forcé d'avoir recours ; de-là cette diſpoſition à tout, & peut-être au crime, pour trouver de

quoi fournir au jeu. Retranchez ce jeu ; & parce qu'il eſt bien plus aiſé de le quitter abſolument, que de le modérer, quittez-le : faites-en une déclaration publique ; donnez à Dieu une preuve de la ſincérité de votre contrition, en coupant la racine du mal ; & pour vous aſſûrer vous-même, que vous ne voulez plus pécher, impoſez-vous la loi de ne plus jouer. Sans cela vous aurez beau dire, comme le Publicain de l'Evangile : Seigneur, ſoyez-moi propice ; je reconnois mon péché ; votre voix eſt la voix de Jacob ; mais vos mains ſont les mains d'Eſaü : *Tollite verba, & convertimini.*

Enfin, examinez-vous devant Dieu ; & juge équitable de vous-même, défait de toute prévention, voyez ce qui ſert de ſujet au péché ; mais voyez-le préparé & réſolu à n'en excepter ren, à n'en retenir rien dans le ſacrifice que vous en devez faire. Voilà par où vous connoîtrez ſi vous êtes pénitent. Attaquer le péché, non en idée, mais en ſubſtance ; en ſapper le fondement, & le renverſer : c'eſt ce que S. Paul appelle courir, non pas au hazard, mais à deſſein d'arriver au terme : *Sic curro, non quaſi aërem verberans* ; 1. Cor. 9. c'eſt ce qu'il appelle combattre, non pas en donnant des coups perdus, ni en frappant l'air ; mais en faiſant tomber l'ennemi que vous pourſuivez, & en remportant ſur lui une pleine victoire. Je paſſe au ſecond principe,

On n'eſt pas toujours maître de ſes penſées, ni des premiers mouvemens de ſon cœur ; mais on eſt toujours reſponſable de ſes actions & de ſa conduite ; & quand on vient, par exemple, à ſuccomber dans une occaſion dangereuſe, d'où la loi de Dieu nous obligeoit de ſortir ; mais où malgré la loi de Dieu néanmoins, l'on eſt demeuré, on n'a jamais droit alors de dire, Je n'ai pû me défendre de ce péché ; mais on doit dire, Je ne l'ai pas voulu, ou je ne l'ai que très-foiblement & peu ſincérement voulu. Appliquez-vous.

Je l'avoue, Chrétiens : un pécheur converti de bonne foi, dans l'état même de ſa converſion, peut encore avoir des foibleſſes ; & tout converti qu'il eſt, il peut déplorer ſa miſére avec le même ſujet & dans le même eſprit que S. Paul, en diſant comme cet Apôpôtre : *Sentio aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, & captivantem ſub lege peccati ;* Infortuné que je ſuis ! je ſens dans moi-même une loi qui me tient captif ſous le joug du péché, & qui combat contre la loi de ma raiſon. Mais remarquez, dit S. Chryſoſtome, réflexion admirable & édifiante pour ceux qui m'écoutent : remarquez, que quand S. Paul parloit de la ſorte, il proteſtoit au même tems, avec une ſainte confiance, qu'il n'avoit rien d'ailleurs à ſe reprocher, *Nihil mihi conſcius ſum ;* qu'il étoit fidéle à la grace ; qu'il marchoit dans la voie du ſalut,

Rom. 7.

Cor. 4.

non-ſeulement avec circonſpection, mais avec tremblement; qu'il traitoit rudement ſon corps, qu'il le châtioit & le réduiſoit en ſervitude: *Caſtigo corpus meum, & in ſervitutem redigo.* Or ce témoignage de ſa fidélité, de ſa vigilance, de ſon auſtérité de vie, de ſon attention ſur ſoi-même, le mettoit à couvert de toute illuſion. Lorſqu'il ſe plaignoit de la révolte de ſes paſſions, & qu'il gémiſſoit dans la douleur de ſe voir réduit à un état ſi humiliant: c'étoit une douleur ſincére & pleine de bonne foi. Mais le langage hypocrite, c'eſt de parler, comme S. Paul, & de ſe conduire comme le mondain. Le langage hypocrite; c'eſt de ſe plaindre de ſa foibleſſe, & cependant de l'expoſer à des tentations, où toute la force, toute la vertu même des Saints ſuffiroit à peine pour réſiſter. Le langage hypocrite, c'eſt de gémir ſur la violence de ſes paſſions, & toutefois de ſe précipiter aveuglément dans des périls, où l'on ſçait que les paſſions même les plus modérées ne pourroient preſque ſe contenir: c'eſt de s'écrier: *Infelix ego homo!* malheur à moi, d'être né ſi ſenſuel & ſi fragile! & malgré cet aveu, de rechercher contre l'ordre de Dieu des occaſions, où la fragilité, de ſimple malheur qu'elle étoit, devient un crime, ou du moins la ſource de tous les crimes. Telle eſt l'hypocriſie de la pénitence; & c'eſt par-là, mes chers Auditeurs, que vous en devez juger.

I. Cor. 9.

Rom. 7.

Vous êtes foible, j'en conviens; la loi du péché régne en vous; la concupiſcence vous domine; vous portez dans vous-même & avec vous-même votre ennemi, qui eſt votre chair. Mais voilà pourquoi je prétends que vous vous jouez de Dieu, ſi dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occaſion. Voilà pourquoi je ſoutiens que vous mentez au Saint-Eſprit, & qu'il y a dans votre pénitence une contradiction énorme, ſi vous confeſſant foible d'une part, vous n'en êtes pas de l'autre plus circonſpect & plus vigilant. Car avec quel front pouvez-vous dire comme David, en gémiſſant & en pleurant, J'ai
2. Reg. 12. péché contre le Seigneur, *Peccavi Domino*; tandis que vous vous obſtinez à ne pas éloigner de vous un danger prochain, où, ſans commettre d'autre péché, vous péchez déja, & contre le Seigneur, & contre vous-même, en riſquant votre conſcience & votre ſalut? Comment pouvez-vous alléguer à Dieu l'infirmité de votre ame, & vous ſervir de ce motif pour toucher ſa miſéricorde, tandis qu'à cette infirmité, vous joignez encore l'infidélité & la malignité? Je dis infidélité & malignité, de demander à Dieu qu'il vous guériſſe, & de ne vouloir pas vous préſerver de ce qui vous tue; de reconnoître que vous êtes malade, & d'agir comme ſi vous jouiſſiez d'une pleine ſanté; d'appeller le Ciel à

témoin de votre douleur, & de ne vous résoudre jamais, en vertu de cette même douleur, à rien sacrifier, ni à vous séparer de rien : n'est-ce pas encore une fois vouloir imposer à Dieu & aux hommes ?

Non, non, mon cher Auditeur, tandis que vous en usez de la sorte, il n'y a dans votre pénitence que dissimulation & que mensonge ; & il ne vous est plus permis, en vous plaignant comme S. Paul, de vous appliquer ces paroles qui ne peuvent vous convenir : *Non quod volo bonum, hoc ago, sed quod odi malum, hoc facio.* Car au lieu que cet homme apostolique étoit inconsolable, de ce qu'il ne faisoit pas le bien qu'il vouloit, & de ce qu'il faisoit le mal qu'il ne vouloit pas : par une opposition extrême de vous à lui, tandis que vous persévérez dans l'occasion du péché, vous voulez tout le mal que vous faites, & vous ne voulez nullement le bien que vous ne faites pas. L'efficace de la pénitence consiste donc à sortir généreusement de l'occasion, pour vaincre le péché, & non pas à vouloir vaincre le péché en demeurant dans l'occasion : & c'est ici où j'aurois besoin de tout le zéle des Prophétes, pour confondre l'aveuglement & l'endurcissement des pécheurs. *Rom. 7.*

Car voici, Chrétiens, où le relâchement des mœurs nous a conduits. On traite un Confesseur d'homme difficile & scrupuleux ;

on ſe rebute de lui, & on le quitte, lorſque fidéle à ſon miniſtére, il ſuſpend pour ceux qui refuſent d'éviter certaines occaſions, la grace de l'abſolution. Mais quand la ſuſpendra-t-il donc ? & quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaiſe diſpoſition avec laquelle un mondain ſe préſente à ce Sacrement, que de le trouver réſolu à retourner toujours dans les mêmes compagnies, & à fréquenter les mêmes lieux, où tant de fois ſon innocence a fait naufrage ? Si jamais il peut & il doit uſer du pouvoir qu'il a reçu de lier les conſciences, n'eſt-ce pas alors? Il voit, & vous le voyez vous-même, que l'affreuſe continuité de tant de rechûtes roule uniquement ſur une occaſion que vous lui marquez ; & il ne peut gagner ſur vous de vous en détacher. S'il conſentoït, malgré cet obſtacle, à vous délier & à vous abſoudre, bien loin que vous duſſiez loüer ſa lâche condeſcendance, & l'approuver, n'en ſeriez-vous pas ſcandaliſé, ou ne devriez-vous pas l'être ? & de diſpenſateur qu'il eſt des myſtéres de Dieu, n'en deviendroit-il pas le diſſipateur?

A Dieu ne plaiſe, Chrétiens, que je prétende par-là autoriſer les ſévérités indiſcrettes, que l'on voudroit quelquefois, & peut-être ſans fondement, imputer aux Miniſtres de Jeſus-Chriſt dans l'adminiſtration de la pénitence. Mais à Dieu ne plaiſe auſſi, que

j'autoriſe jamais les dangereuſes & criminelles facilités de quelques Miniſtres à ce divin Tribunal. Or y en auroit-il jamais eu de plus dangereuſe, & même de plus criminelle, que de réconcilier & d'admettre à la participation des Sacremens, un pécheur obſtiné à ne pas ſortir de certaines occaſions? Ce ſont, dites-vous, des occaſions, qu'il n'eſt pas en votre pouvoir de quitter: & moi je réponds, que vous les quitteriez dès-aujourd'hui, ſi de-là dépendoit l'avancement de votre fortune temporelle, & ſi par-là vous ſauviez tel & tel intérêt que vous avez à ménager dans le monde. Ces occaſions, ajoutez-vous, ſont des liens que vous ne pouvez rompre ſans éclat; & par conſéquent ſans ſcandale; & moi je vous dis, que le grand ſcandale eſt de ce que vous ne les rompez pas; & que ſcandale pour ſcandale, s'il étoit vrai que vous en fuſſiez réduit-là, encore vaudroit-il mieux eſſuyer le ſcandale ſalutaire qui fait ceſſer le péché, & qui ſauve votre ame, que de ſoutenir, comme vous faites, le ſcandale mortel qui vous perd, & qui eſt le ſurcroît du péché même.

Mais Dieu dans ces occaſions me protégera, & j'ai en lui cette confiance. Confiance réprouvée, dit S. Chryſoſtome, qui n'aboutit qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter l'impénitence de l'homme: confiance ou-

trageuſe à Dieu, & qui ne ſert qu'à endurcir le pécheur. Ah! mon Dieu, que ne prêche-t-on éternellement cette vérité ! que ne la prêche-t-on, & à tems, & à contre-tems ! que ne la prêche-t-on par-tout & ſans égard, puiſque c'eſt de-là que dépend la converſion, la réformation, la ſanctification du monde Chrétien ! Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, ne comptez pas ſur votre pénitence ; & quelque fervente qu'elle vous paroiſſe d'ailleurs, tenez-la pour vaine, ſi elle ne va, non plus ſeulement à retrancher la matiére & la cauſe du péché, mais encore à réparer les effets du péché. C'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE. COMME il eſt évident que la pénitence eſt une partie de la juſtice ; & que c'eſt ainſi que les Peres de l'Egliſe nous ont fait concevoir cette vertu, l'ayant toujours conſidérée comme une volonté ſincére dans le pécheur, de ſe faire juſtice à lui-même, de la faire à Dieu, & pour rendre à chacun ce qui lui eſt dû, de la faire encore au prochain, ſi le prochain a été offenſé ; il s'enſuit qu'une des principales fonctions de la pénitence Chrétienne, eſt de réparer les effets du péché. Mais ſuppoſant l'indiſpenſable & l'inconteſtable néceſſité de cette réparation, il s'agit, mes chers Auditeurs, d'en bien comprendre l'étendue, parce que c'eſt de-là que dépend l'exacte meſure de la pénitence.

Or

Or pour celà, je m'attache à deux importantes maximes de l'Ecriture, qui doivent corriger en nous deux des plus visibles & des plus dangereux abus à quoi nous soyons sujets, lors même que nous voulons retourner à Dieu, & dans le projet & le plan de conversion que nous nous formons. Voici une instruction bien solide, & dont je vous prie de profiter.

Premiére maxime : pour se convertir efficacement à Dieu, il ne suffit pas de faire pénitence ; mais il faut faire de dignes fruits de pénitence. C'est ce que prêchoit Jean-Baptiste, cet homme envoyé de Dieu, pour préparer au Seigneur un peuple parfait. C'est ce qu'il enseignoit aux Juifs, qui venoient l'entendre dans le désert, & qui se présentoient à lui, pour être baptisés. C'est la conclusion qu'il tiroit, & qu'il leur adressoit à tous, quand il leur disoit avec ce zéle & cet esprit d'Elie dont il étoit rempli : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* Luc. 3. Car, comme remarque saint Gregoire Pape, par-là ce divin précurseur déclaroit que les fruits de la pénitence devoient être distingués de la pénitence même, comme la substance de l'arbre l'est de ses fruits. Par-là, il leur donnoit à connoître, que la pénitence ne se réduit pas uniquement à pleurer les péchés passés, mais à se mettre en état de ne les plus commettre dans l'avenir ; *Transacta* Gregor. magn.

flere & illa deinceps non committere : que pleurer les péchés passés, & même y renoncer pour toute la suite de la vie, c'est le fond & comme la racine de la pénitence; mais qu'il doit naître de-là des fruits de grace & de salut, sans lesquels la pénitence ne peut être qu'un arbre stérile & exposé à la malédiction. Par-là il accomplissoit dignement son ministére, soit à l'égard des pécheurs endurcis, en les obligeant à faire pénitence; soit à l'égard des pécheurs pénitens, en leur apprenant à faire de dignes fruits de pénitence : *Atque ita generalem omnibus exhibebat doctrinam; non pœnitentibus, ut pœnitentiam agerent; pœnitentibus, ut dignos pœnitentiæ fructus facerent.* *Idem.*

Or quels sont encore une fois ces fruits salutaires; ces fruits de pénitence ? les voici : réparer les pernicieux effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, selon ses différentes espéces. Je m'explique. Réparer les effets de l'usurpation, ou d'une possession injuste, par la restitution; réparer les effets de la médisance, ou de la calomnie, par le rétablissement de l'honneur & de la réputation; réparer les effets de l'emportement & de l'outrage, par l'humilité de la satisfaction; réparer les effets de l'inimitié & de la haine, par la sincérité de la réconciliation. Voilà, dit saint Grégoire, les dignes fruits, les fruits proportionnés, les fruits nécessaires, les

fruits non ſuſpects de la pénitence. Tout ceci eſt eſſentiel : écoutez-moi.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire, que le pécheur faſſe des efforts, dont il n'y a que la vraie pénitence, je veux dire, que la pénitence ſurnaturelle, & même la plus ſurnaturelle, qui ſoit capable. En effet, par quel autre motif que celui d'une pénitence très-parfaite & toute ſurnaturelle, un riche avare pourra-t-il ſe réſoudre à rendre un bien qu'il a injuſtement acquis, ou injuſtement retenu ; mais dont il ne peut plus ſe dépouiller, ſans décheoir du rang où il eſt, & dont la reſtitution lui devient par-là quelque choſe de plus triſte & de moins ſupportable, que la mort même? Par quel autre motif un homme hautain & fier, pourra-t-il gagner ſur lui de faire des démarches humiliantes, pour ſatisfaire, aux dépens de ſon orgueil, à ceux qu'il a offenſés? & s'il eſt offenſé lui-même, par quel autre motif lui perſuadera-t-on d'étouffer le reſſentiment de l'injure qu'il a reçûe, & de ſe réconcilier de bonne foi avec ſon plus mortel ennemi? Ce ne peut être là, Seigneur, que l'ouvrage de votre main, & un tel changement ne peut venir que de vous. La vertu de l'homme ne va point juſques là. Il faut non-ſeulement que votre grace vienne à ſon ſecours, mais la plus puiſſante de vos graces. Il faut qu'elle lui faſſe concevoir &

enfanter ces réſolutions héroïques ; & ſans elle, l'eſprit corrompu du monde les feroit immanquablement avorter. C'eſt par cette grace, ô mon Dieu, que vous triomphez des cœurs les plus rebelles & les plus durs ; c'eſt par elle que les hommes les plus violens & les plus féroces deviennent doux & traitables comme des agneaux ; par elle que l'uſurpateur du bien d'autrui conſent à ſe déſaiſir de tout ce qui ne lui appartient pas ; & quelquefois même encore de ce qui lui appartient, en rendant comme Zachée, non-ſeulement au double, mais au-delà. Et ſi vous daignez aujourd'hui, Seigneur, donner bénédiction à ma parole, qui eſt la vôtre, c'eſt par un effet de cette pénitence victorieuſe, que l'on verra peut-être dans ce ſaint tems, des miracles qu' on n'eſpéroit plus, mais dont vos ſerviteurs vous béniront, & qui édifieront plus votre Egliſe que les miracles mêmes par où elle s'eſt établie : je veux dire, des injuſtices réparées, des calomnies rétractées, des querelles pacifiées, des inimitiés éteintes, des cœurs réunis : dignes fruits, puiſque le Saint Eſprit en eſt l'auteur, & que ce ſont évidemment ceux que ſaint Paul appelle fruits de lumiére, fruits de bonté, de juſtice, de vérité ; *Fructus enim lucis eſt in omni bonitate, & juſtitia, & veritate.* Eph. 5.

Fruits proportionnés : à quoi ? à l'offenſe,

Autrement, la pénitence eſt non-ſeulement défectueuſe, mais odieuſe, non-ſeulement réprouvée de Dieu, mais condamnée même du monde. Car le monde même veut ici de la proportion. Vous vous êtes enrichi aux dépens de la veuve & de l'orphelin ; & vous vous en croyez quitte, pour quelques bonnes œuvres ; dont, ni l'orphelin, ni la veuve ne profiteront. Vous avez déchiré la réputation de votre frere ; & ſans qu'il vous en coûte rien de plus, vous vous contentez de vous acquitter envers lui des ſimples devoirs d'une charité commune. Vous avez, pour perdre votre ennemi, exagéré & inventé ; & toute votre pénitence ſe termine à gémir devant Dieu, & à prier. Priére exécrable, dit le Sage ; & moi appliquant cette expreſſion à mon ſujet, je dis, pénitence exécrable, parce que celui qui la fait, en la faiſant même, ne veut pas écouter la loi, ni l'accomplir. C'eſt la raiſon qu'en apporte le Saint Eſprit ; *Qui declinat aures ſuas, ne audiat legem, oratio ejus fiet execrabilis.* Non, non, mon cher Auditeur, il n'en va pas comme vous le penſez. Dans l'ordre inviolable & indiſpenſable que Dieu a établi, la médiſance ne ſe répare point par la priére, ni l'injuſtice par l'aumône. Pour avoir devant Dieu le mérite d'une pénitence efficace, il y faut obſerver les proportions preſcrites par le droit divin ; & au lieu de ſe faire une pénitence ſelon ſon. Prov. 28.

goût, ou même ſelon ſa dévotion, il faut ſe faire une dévotion & une pénitence ſelon les regles de la droite conſcience. Or jamais une conſcience droite ne vous permettra de rendre préciſément à Dieu, ce que vous avez enlevé au prochain; ni d'appliquer à la charité, ce que vous devez à la juſtice: à Dieu, vous dira-t-elle, ce qui eſt à Dieu; & à Céſar, ce qui eſt à Céſar. Voilà la loi éternelle & invariable qu'elle vous oblige à ſuivre.

Fruits néceſſaires: car en vain imaginerons-nous des tempéramens & des accommodemens, des explications & des tours; malgré tous les tours & toutes les explications, malgré tous les accommodemens & tous les tempéramens, il en faudra toujours revenir à la déciſion de ſaint Auguſtin, contre laquelle, ni la cupidité, ni l'iniquité, ni le relâchement de la morale, ni la corruption des uſages du monde, ne preſcriront jamais. Si pouvant reſtituer un bien, dont la conſcience eſt chargée, vous refuſez de le rendre; quelque témoignage que vous puiſſiez donner d'un cœur contrit & pénitent, vous contrefaites la pénitence, mais vous ne la faites pas: *Non agitur pœnitentia, ſed fingitur.* Et ſi c'eſt véritablement & ſincérement que vous la faites, pourſuit ce ſaint Docteur, le péché ne vous eſt pardonné qu'à condition que le dommage ſera réparé: *Si autem veraciter agitur, non remittitur peccatum, niſi reſtituatur*

Auguſt.

Idem.

ablatum. Or ce qui eſt vrai des biens de fortune l'eſt également de l'honneur. Allez, tant qu'il vous plaira, aux piés des prêtres, confeſſer votre injuſtice ; proſternez-vous, humiliez-vous, accuſez-vous : ſi cependant, vous ne prenez pas, & ne voulez pas prendre les meſures convenables, pour rétablir ce que vous avez détruit, ou en ſuppoſant ce qui ne fut jamais, ou en révélant ce qui devoit être éternellement caché dans les ténebres, & ce qui l'auroit été ſans la malignité de votre cœur, ou ſans l'indiſcrétion de votre langue, qu'eſt-ce que votre pénitence? un phantôme, rien davantage. Que dis-je ? c'eſt un crime, c'eſt un ſacrilége. *Non remittitur peccatum, niſi reſtituatur ablatum.*

Fruits certains, & non ſuſpects. En effet, on ne ſoupçonnera jamais un pécheur qui veut bien ſe ſoumettre à cette réparation, de n'être pas ſolidement converti. C'eſt un gage, dont les cenſeurs mêmes, les plus rigides, je veux dire, dont les confeſſeurs les plus ſévéres ne ſont pas en droit de ſe défier. Dans tous les autres fruits de la pénitence, il peut y avoir de l'oſtentation & de l'hypocriſie ; mais ici, ni l'hypocriſie, ni l'oſtentation n'eſt point à craindre. Car il n'arrive guéres qu'un homme ſe détermine à quelque choſe d'auſſi mortifiant, qu'il l'eſt, de rendre ce qu'il pourroit garder, ou de ſe dédire de ce qu'il a témérairement & fauſſe-

ment avancé, quand il n'eſt converti qu'en apparence. Il faut l'être en effet pour ſe condamner ainſi ſoi-même, & pour ne ſe faire nulle grace. La pénitence alors ne peut donc être douteuſe. Non pas après tout qu'on ait une aſſûrance entiére de ſon état. Perſonne, dit le Sage, ne ſçait s'il eſt digne de haine ou d'amour; c'eſt un des ſecrets que Dieu s'eſt réſervés, pour nous obliger à vivre dans une dépendance plus abſolue de ſa grace. Mais de toutes les marques, à quoi l'on peut reconnoître les vrais pénitens, la plus infaillible, c'eſt ſans contredit cette généreuſe réparation des effets & des ſuites du péché. Réparation, qui remet le calme dans une ame; réparation, qui nous affranchit des remords de la conſcience; réparation, qui nous fait goûter cette bienheureuſe paix, où conſiſte, ſelon Tertullien, la félicité du pécheur juſtifié. *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.*

Mais, Chrétiens, quelle eſt l'illuſion de notre ſiécle? Au lieu de juger de la pénitence par ces fruits, qui ſont à toute épreuve; on en veut juger par des pratiques très-équivoques, & qui ſouvent ont plus d'éclat que de ſolidité. Voici ma penſée. On voudroit voir comme autrefois les pécheurs humiliés ſous la cendre, couverts de cilices, exténués de jeûnes. Beaux dehors; mais du reſte, dehors trompeurs, ſi cependant & avant toutes choſes on

ne les oblige pas à ſatisfaire aux devoirs naturels de la charité & de la juſtice. Ces loix de police & de diſcipline, que l'Egliſe dans la ſuite du tems a trouvé bon de mitiger, on les voudroit encore dans toute leur rigueur, & je les y voudrois moi-même : mais à cette condition eſſentielle, que d'abord ces loix fondamentales, & ces loix capitales, dont jamais, ni l'Egliſe, ni Dieu même n'ont diſpenſé, fuſſent obſervées ; & c'eſt à quoi l'on ne penſe pas. Cela veut dire, que par un eſprit Phariſaïque, on s'attache à l'écorce de la pénitence, tandis qu'on en laiſſe les fruits.

Seconde maxime de l'Ecriture : il ne ſuffit pas, dit ſaint Paul, de faire le bien devant Dieu, pour glorifier Dieu ; il faut encore le faire devant les hommes, pour édifier les hommes : *Providentes bona, non ſolùm coram Deo, ſed etiam coram hominibus.* Ainſi parloit l'Apôtre ; & je dis par la même régle ; il ne ſuffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes. On la fait devant Dieu, en reconnoiſſant ſon péché ; mais on la fait devant les hommes, en réparant le ſcandale du péché, & en ôtant même juſqu'aux apparences du péché. Sans cela, c'eſt la déciſion expreſſe de ſaint Thomas & de tous les autres Théologiens après lui, ſans cela point de pénitence. II. Cor. 8.

Que ne puis-je, mes chers Auditeurs, vous faire comprendre ce point de morale, dans

toute ſon étendue & dans toute ſa force ! il faut que la pénitence répare le ſcandale du péché. Car malheur à nous, ſi nous tombions dans l'erreur des héréſiarques, qui corrompant la loi de Dieu ſous ombre de la réformer, réduiſent toute la pénitence à ne pécher plus. Malheur à nous, ſi renouvellant au moins par nos actions & par nos mœurs, le dogme impie de Luther, nous venions à nous perſuader, que tout le myſtére de notre juſtification fût compris dans ces paroles du Fils de Dieu mal entendues, quand il dit à cette femme adultére : Allez, & ne commettez plus la même faute : *Vade & jam amplius noli peccare.* En ſorte que ce fût aſſez pour une ame criminelle, de dire, J'ai quitté mon péché ; ſans qu'il lui en coûtât davantage. Plus vaine peut-être, reprend S. Grégoire, du témoignage qu'elle ſe rend de ne plus pécher, qu'elle n'eſt humble du ſouvenir d'avoir péché : ou tranquille & contente d'elle-même, parce que ſon péché n'eſt plus ; & prétendant à tous les droits de l'innocence des juſtes, ſans participer à l'humiliation des pécheurs. Abus, dit ce grand Pape : le ſcandale du péché eſt une partie du péché ; & tandis que le ſcandale n'eſt point réparé, quoique le péché ceſſe, ou pour parler plus clairement, quoique vous ceſſiez de le commettre, il n'eſt point abſolument détruit. Il faut donc que la pénitence, après avoir pourvû à l'un, s'applique à l'au-

Joan. 8.

tre : & parce qu'elle ne le peut faire qu'aux dépens du pécheur même, régle admirable de ſaint Auguſtin, il faut, ſi c'eſt une pénitence efficace, qu'elle aboliſſe le péché dans la perſonne du pécheur, & qu'elle confonde le pécheur pour anéantir le péché. Autrement, pourſuit ce Pere, quel exemple tirera le prochain de votre converſion? Et s'il eſt vrai que votre péché ait eu les ſuites funeſtes que vous déplorez vous-même, s'il eſt vrai, qu'en vous égarant, vous en ayez égaré tant d'autres : n'eſt-il pas de l'ordre que vous ſerviez à les ramener ; & n'eſt-ce pas une juſtice, que vous leur rendiez ce que vous leur avez fait perdre, en les édifiant par votre pénitence, autant que vous les avez ſcandaliſés par les déreglemens de votre vie ?

Cependant, Chrétiens, ce n'eſt guéres ainſi que l'on raiſonne dans le ſiécle ; & n'eſt-il pas plein de ces ames mondaines, qui jugeant ſelon les déſirs de leur cœur, malgré tous les oracles du Saint Eſprit, ſe font une prudence, mais une prudence charnelle, de ſauver du débris tout ce qu'elles en peuvent ſauver ; de ſe réſerver dans l'état même de leur prétendue pénitence, tout ce qui peut ſervir, ou de reſſource, ou de conſolation à leur amour-propre, tous les agrémens de la ſociété, tout l'éclat de la proſpérité, tout le luxe & le faſte de la vanité, en un mot, tout l'exterieur du péché ? Qui non contentes de paroître

toujours telles qu'elles ont été, & par conſéquent de l'être toujours, puiſqu'il n'eſt preſque pas poſſible dans la pratique de ſéparer l'un de l'autre, & de retenir les apparences du péché ſans en conſerver le fonds : qui, dis-je, non contentes de tenir toujours au dehors la même conduite, & de ſuivre le même train de vie, veulent encore agir en cela par principes & par raiſon ? Or c'eſt à ces ames préoccupées & ſéduites que j'aurois bien aujourd'hui à repréſenter les conſéquences de cette erreur, en leur oppoſant la vérité que je prêche. Car eſt-ce ainſi, leur dirois-je avec tout le zéle que Dieu m'inſpire pour leur ſalut, eſt-ce ainſi que tant de fameux pénitens ſe ſont convertis ? Quand touchés de l'eſprit de Dieu, ils ſont entrés dans la voie de la pénitence, eſt-ce ainſi qu'ils y ont marché ? L'humilité, l'auſtérité, la retraite, n'eſt-ce pas le parti qu'ils ont généreuſement & hautement embraſſé ? Comment dans l'ancienne loi les Achabs, les Nabuchodonoſors ont-ils paru devant Dieu & devant les hommes ? Ne ſe ſont-ils pas montrés, ou plutôt n'ont-ils pas cherché à ſe montrer ſous le ſac, & en poſture de ſuppliants, pour rétablir par une déclaration autentique ce qu'ils avoient détruit par leurs exemples ſcandaleux ? A quoi ſe ſont condamnés tant de pécheurs, revenus à Dieu dans la loi de grace ? où ſe ſont-ils confinés ?

dans des ſolitudes, dans des déſerts, dans des monaſtéres ; faiſant un divorce éclatant avec le monde, & ſans écouter le ſang & la chair, ſe croyant obligés d'édifier le monde par leur renoncement même au monde. Aurions-nous des Thaïs, & des Pélagies, ſi illuſtres par leur pénitence, ſi cette maxime n'avoit pas paſſé pour conſtante dans notre religion ? Quoi donc, ces Saints ſe trompoient-ils ? étoit-ce ignorance dans eux, ou folie ? ſe chargeoient-ils inutilement d'un joug qu'ils ne devoient pas porter ? ne connoiſſoient-ils pas les voies de Dieu, eſt ce à nous ſeuls qu'il les a révélées ?

Ah ! Chrétiens, concluons au contraire, que puiſqu'ils marchoient dans des voies droites & ſaintes, notre égarement eſt d'en vouloir prendre de plus ſpatieuſes & de plus larges, mais directement oppoſées au terme où la vraie pénitence doit nous conduire. Apprenons comme eux à faire ceſſer, non-ſeulement le mal, mais les apparences du mal ; & pour cela ne nous contentons pas de craindre Dieu, mais reſpectons encore le monde. Car le monde, tout prophane qu'il eſt, mérite quelquefois d'être reſpecté ; & il ne le mérite jamais mieux, que lorſqu'il condamne juſqu'aux apparences du péché, que lorſqu'il s'en ſcandaliſe, que lorſqu'il nous en fait des crimes. Si le monde nous paroît en cela un cenſeur ſévere, édifions-nous de ſa

cenſure & de ſa ſévérité. S'il eſt injuſte, profitons de ſon injuſtice. S'il eſt railleur & médiſant, rendons graces à Dieu, de ce que ſa médiſance même ſert à nous rendre plus vigilans, plus réguliers, plus Chrétiens. Béniſſons le ciel, de ce que le monde, au milieu de ſa corruption, a encore ce reſte de zéle pour l'intégrité & la pureté des mœurs; & de ce que le vice n'a pas encore prévalu juſqu'à pouvoir obtenir du monde, que le monde l'approuvât. Si le monde nous paroît porter ſur cela trop loin ſa délicateſſe, ne nous figurons pas ſi aiſément que le monde ait tort; & mettons plutôt tout le tort de notre part, de ne vouloir pas en croire le monde même dans une choſe où le jugement même du monde s'accorde ſi bien avec le jugement & la loi de Dieu. Ne reſpectons pas ſeulement les ſages & les forts; mais auſſi-bien que l'Apôtre, les imprudens & les foibles. Abſtenons-nous comme lui, non-ſeulement de ce qui eſt criminel & illicite, mais de ce qui nous ſemble innocent & permis. Pourquoi aurions-nous dans notre conduite plus de liberté que ſaint Paul? Enfin évitons tout ce qui donne lieu aux diſcours du monde, tout ce qui fonde le jugement téméraire, tout ce qui autoriſe & qui favoriſe le péché; tout ce qui l'autoriſe dans autrui, & tout ce qui le favoriſe dans nous. Par-là nous rendrons notre pénitence efficace; & après avoir retranché la matié-

re & la cauſe du péché, après avoir réparé les ſuites & les effets du péché, il ne nous reſte plus qu'à nous aſſujettir aux remédes du péché. C'eſt le ſujet de la derniére partie.

CE n'eſt pas ſans raiſon que les Peres ont conſidéré le péché, ſur-tout quand l'habitude en eſt formée, comme une dangereuſe maladie, que la pénitence avoit à combattre, & contre laquelle il étoit néceſſaire qu'elle employât les plus ſouverain remédes. En effet, dit ſaint Chryſoſtome, de-là dépend la deſtinée ou bienheureuſe ou malheureuſe du pécheur. Bienheureuſe, ſi touché du zéle de ſon ſalut, il ſe réſout à uſer de ces remédes ſalutaires que lui preſcrit la pénitence. Malheureuſe, ſi le dégoût qu'ils lui cauſent, lui en donne de l'horreur, & ſi la répugnance qu'il ſent à ſe vaincre, les lui fait rejetter. Car il n'y a, ajoute ce Pere, que des phrénétiques, qui frappés d'un aveuglement encore plus déplorable que leur mal même, refuſent de s'aſſujettir à ce qui les doit infailliblement guérir. Convenons donc, mes chers Auditeurs, de deux obligations bien eſſentielles, que la loi de Dieu nous impoſe, & qui regardent les deux ſortes de remédes que nous devons prendre contre le péché : ceux-là pour nous en garantir, & ceux-ci pour nous en punir ; ceux- III. PARTIE.

là pour n'y plus tomber, & ceux-ci pour l'expier ; les premiers, remédes préſervatifs ; & les ſeconds, ſi je puis ainſi parler, remédes correctifs: & par un ſimple uſage des uns & des autres, mettons-nous en état, ſinon d'être abſolument aſſurés de notre pénitence, au moins d'en avoir une certitude morale, & d'être bien fondés à croire qu'elle nous a fait rentrer en grace avec Dieu, & qu'elle nous y doit conſerver.

Il n'y a perſonne, & ceci regarde la premiere obligation ; non, Chrétiens, il n'y a, j'oſe le dire, perſonne, qui par les différentes épreuves qu'il en a faites, pour peu qu'elles ayent été ou accompagnées, ou ſuivies de reflexion, n'ait reconnu ce qui peut le préſerver du péché, & ce qui eſt propre à le maintenir dans l'ordre. Je défie les ames les plus volages & les moins attentives à leur conduite, de n'en pas demeurer avec moi d'accord. Car enfin, quelque diſſipé, quelque inconſidéré, quelque emporté même & quelque aveuglé que ſoit un pécheur, il ne l'eſt jamais tellement que dans le cours de ſes paſſions les plus déréglées, il n'obſerve encore malgré lui ſes pas, ou plutôt, ſes égaremens & ſes chûtes ; & que dans ſes chûtes, pour griéves qu'elles ſoient, il ne ſe rende ſouvent au fond de ſon cœur ce témoignage ſecret : ſi j'uſois de telle & de telle précaution, le péché n'auroit plus tant d'em-

pire ſur moi, & je pourrois même entiérement par-là le prévenir & l'arrêter. Or je dis, mes Freres, que la preuve convaincante d'une ſincére converſion eſt de prendre dans la voie de Dieu ces précautions néceſſaires, de ſuivre ſur cela ſes vûes particuliéres & ſes connoiſſances, d'être ſur cela fidéle à ſoi-même, de s'écouter ſoi-même, & de ne rien négliger de tout ce qu'on juge avoir plus de vertu pour nous ſoutenir & pour nous défendre.

Ainſi, mon cher Auditeur, vous avez cent fois éprouvé, que le plus certain & le plus puiſſant préſervatif contre la cupidité & l'amour du plaiſir qui vous domine, eſt l'application & le travail; qu'aſſidu à un exercice qui attache l'eſprit & qui le fixe, vous vous conſervez ſans peine, ou avec beaucoup moins de peine, dans l'innocence; & que tandis que vos jours étoient, comme parle le Prophete, des jours pleins, c'eſt-à-dire, des jours pleinement & utilement employés, le péché ne trouvoit nulle entrée dans votre cœur; vous le ſçavez: cependant vous aimez le repos & la tranquillité; votre penchant vous porte à une vie oiſive & molle; & ce fonds de pareſſe qui vous eſt naturel & que vous entretenez, vous éloigne de tout ce qui gêne l'eſprit & qui captive les ſens. En quoi conſiſte par rapport à vous l'efficace de la pénitence? c'eſt à vous pré-

munir de ce côté-là vous-même contre vous-même ; c'eſt à vous occuper, puiſque le grand ſoutien de votre foibleſſe, eſt l'occupation ; à vous occuper par un eſprit de religion, quand vous n'y ſeriez pas engagé d'ailleurs par d'autres intérêts & d'autres devoirs : à vous occuper par un eſprit de pénitence, car c'eſt une pénitence en effet très-agréable à Dieu : à vous occuper ſans rien rejetter de tout ce qu'il y a de plus pénible & de plus fatiguant dans l'emploi que la providence vous a commis ; à vous charger de tout le fardeau, fût-il encore plus peſant, & en duſſiez-vous être accablé. Pourquoi ? parce qu'au moins êtes-vous par-là réduit à l'état bienheureux de ce ſolitaire, qui diſoit, au rapport de ſaint Jérôme : Je n'ai pas le loiſir de vivre, & comment aurois-je le loiſir de pécher ? *Vivere mihi non licet, & quomodò fornicari licebit* ? Bien loin donc d'enviſager cette vie laborieuſe comme une ſervitude, rendez graces à Dieu, de vous avoir donné dans votre état un moyen ſi honnête & ſi raiſonnable, ſi préſent & ſi sûr, pour vous détourner du vice ; & de vous avoir fait trouver dans votre condition même un reméde contre ces paſſions ſi vives, que fomente l'oiſiveté, & que le ſeul travail peut amortir.

Hieron.

J'en dis autant de vous, qui n'ignorez pas, & ne pouvez ignorer à combien de chutes & de rechutes votre fragilité tous les jours vous

exposé, & quel frein seroit capable de vous retenir : que contre les plus importunes, ou les plus violentes attaques, vous trouveriez dans la fréquente confession un secours toujours prêt, & presque toujours immanquable; que muni du sacrement, & de la grace qui y est attachée, on en est, & plus fort dans les occasions, & plus constant dans ses résolutions ; que plus vous vous en éloignez, plus vous vous affoiblissez, plus vous vous relâchez, que pour marcher dans la voie du salut avec persévérance, il vous faut un conducteur & un guide ; un homme qui vous tienne la place de Dieu, & qui par ses conseils vous affermisse dans le bien : que l'obligation de recourir à lui, & de lui rendre compte de vous-même, est comme un lien qui arrête vos legeretés & vos inconstances : en un mot, que c'est dans le sacré tribunal, & entre les mains de ses ministres, que Dieu, pour parler avec l'Apôtre, a mis ces armes, dont nous devons nous revêtir, pour résister & pour tenir ferme au jour de la tentation. Vous en êtes instruit, hélas! & vos propres malheurs ne vous l'ont que trop appris. Cependant la confession vous gêne, sur-tout la confession fréquente : cette loi que le ministre du Seigneur vous impose de vous présenter à lui de tems en tems, comme au médecin de votre ame, pour lui découvrir vos blessures, vous paroît une loi onéreuse, & vous avez de la pei-

ne à vous en faire un engagement. Si d'abord vous vous y êtes soumis, si vous l'avez acceptée, vous retractez bientôt votre parole, & vous secouez enfin le joug. Puis-je présumer alors que votre pénitence ait eu cette bonne foi, cette sincérité qui la doit rendre valable devant Dieu? Si cela étoit, dans le besoin pressant où vous vous trouvez, mon cher Auditeur, vous seriez au moins disposé à vouloir guérir; & dans cette disposition vous chercheriez le remède. Convaincu par vous-même de son utilité & de sa nécessité, sans attendre qu'on vous l'ordonnât, vous seriez le premier à vous le prescrire. Vous accompliriez à la lettre & avec joie, la condition que le Prêtre, selon les régles de son ministere, a prudemment exigée de vous. Il vous verroit au jour marqué revenir à lui, pour reprendre auprès de lui de nouvelles forces. Vous vous feriez même de votre fidélité & de votre exactitude, non-seulement un devoir, mais une consolation. Et que ne fait-on pas tous les jours pour un moindre intérêt? au retour d'une maladie, dont vous craignez encore les suites, à quoi ne vous réduisez-vous pas? de quoi ne vous abstenez-vous pas? est-il régime si rebutant, si mortifiant, que vous ne suiviez dans toute sa rigueur, & tel qu'il vous est prescrit? Avez-vous de la foi, si lorsqu'il s'agit de votre salut; vous tenez une conduite toute opposée? & raison-

nez-vous en Chrétien, ſi vous n'obſervez pas pour votre ame, ce que vous obſervez avec tant de ſoin, & même avec tant de ſcrupule, pour votre corps ?

Achevons, & diſons un mot de la ſeconde obligation. Pour ſe convertir efficacement, il ne ſuffit pas de ſe préſerver du péché, en évitant de le commettre ; il faut l'expier après l'avoir commis ; il faut exercer contre ſoi-même cette juſtice vindicative, que Dieu exercera un jour contre le pécheur impénitent. Or voici, mes chers Auditeurs, le dernier déſordre, qui dans la plûpart des Chrétiens rend la pénitence inutile & ſans effet. Quelque uſage que nous faſſions du Sacrement de la pénitence, nous ne nous corrigeons pas ; parce qu'à meſure que nous péchons, nous ne nous puniſſons pas : & ſans en chercher d'autre raiſon, nous vivons des années entiéres dans l'iniquité, parce que notre amour propre nous inſpire la molleſſe, & qu'ennemi d'une vie auſtére, il nous entretient dans l'habitude d'une malheureuſe impunité.

Si le châtiment du péché, je dis le châtiment volontaire, à quoi comme arbitres, & juges dans notre propre cauſe nous nous condamnons, & qui eſt proprement par rapport à nous ce qui s'appelle pénitence : ſi le châtiment du péché ſuivoit de près le péché même ; ſi nous avions aſſez de zéle pour ne nous rien pardonner ; ſi malgré notre délicateſſe,

autant de fois que nous oublions nos devoirs & pour chaque infidélité où nous tombons, nous avions le courage de nous impoſer une peine & de nous mortifier, j'oſe le dire, Chrétiens, il n'y auroit plus de vice qu'on ne déracinât, ni de paſſion qu'on ne ſurmontât.

Je ne prétens point pour cela que la pénitence ſoit une vertu ſervile, & qu'elle n'agiſſe que par la crainte. Car on peut, dit S. Auguſtin, ſe punir par amour, on peut ſe punir par zéle de ſa perfection, on peut ſe punir pour venger Dieu, on peut ſe punir pour ſe régler ſoi-même ; & ſi c'eſt par crainte que l'on ſe punit, on peut ſe punir par une crainte filiale, & qui procéde de la charité, en s'obligeant pour rentrer en grace avec Dieu, & pour lui payer le juſte tribut d'une ſatisfaction qui l'honore, à faire telle ou telle œuvre de piété, à pratiquer telle ou telle auſtérité, à ſe retrancher tel ou tel plaiſir permis, à ſe priver de telle ou telle commodité.

Auſſi, quand l'Egliſe autrefois puniſſoit par des peines canoniques & proportionnées chaque eſpéce de péché, elle ne croyoit pas ôter par-là aux fideles cet eſprit d'adoption qu'ils avoient reçû dans la loi de grace, ni leur imprimer cet eſprit de ſervitude qui avoit régné dans l'ancienne loi. Son intention, en obſervant cette ſévérité de diſcipline, étoit de ſoutenir les uns, & de ramener les autres ; de ſeconder les efforts de ceux-ci

dans leur converſion, & de maintenir ceux-là dans une ſainte perſévérance. Telles étoient les vûes de l'Egliſe ; & Dieu béniſſant ſa conduite, l'on voyoit de-là tant de Chrétiens conſerver ſans peine la grace de leur baptême : & l'on ne pouvoit douter de la pénitence & de la douleur de ceux qui l'avoient perdue, quand pour un ſeul péché mortel ils jeûnoient des années entiéres, & ſe ſoumettoient ſans réſiſtance à des exercices auſſi laborieux qu'humilians. L'innocence floriſſoit alors, & la pénitence étoit exemplaire, parce que le péché n'étoit point impuni. Mais aujourd'hui l'on en eſt quitte, & l'on en veut être quitte à bien moins de frais ; & que s'enſuit-il ? c'eſt qu'aujourd'hui l'on péche beaucoup plus hardiment, que l'on demeure dans ſon péché beaucoup plus tranquillement, que l'on s'en repent beaucoup plus foiblement, que l'on y renonce beaucoup plus rarement, & que preſque toutes nos pénitences ſont vaines, ou du moins très-ſuſpectes. Ces peines preſcrites par l'Egliſe ont été modérées & dès-là l'inondation des vices a commencé, dès-là la diſcipline s'eſt énervée, dès-là le Chriſtianiſme a changé de face. Tant il eſt vrai que le pécheur a beſoin de ce ſecours, & qu'il ne faut point compter qu'il ſoit pleinement converti, tandis qu'abandonné à lui-même & à ſa diſcretion, diſons plûtôt, à ſa lâcheté, il n'aura que de l'indulgence

pour lui-même, & ne cherchera qu'à s'épargner.

Or faiſons maintenant, Chrétiens, ce que faiſoit l'Egliſe dans les premiers ſiécles ; entrons dans les mêmes ſentimens, rempliſſons-nous du même eſprit, conformons-nous aux mêmes pratiques. Souvenons-nous que ſi l'Egliſe s'eſt relâchée en quelque choſe ſur ce qui concerne l'uſage de la pénitence, ç'a été ſans préjudice des droits de Dieu, & que là-deſſus elle n'a, ni voulu, ni pû ſe relâcher en rien : que ſi elle a conſenti à changer quelques régles qu'elle-même avoit établies, elle n'a point touché à l'obligation eſſentielle de ſatisfaire à Dieu, qui n'eſt pas de ſon reſſort. De-là concluons, qu'à le bien prendre, cette condeſcendance de l'Egliſe ne doit point ſervir à autoriſer notre lâcheté ; parce qu'il eſt toujours vrai, que plus nous nous ménagerons, & moins Dieu nous ménagera ; que plus nous nous flatterons, & moins Dieu nous pardonnera ; que moins nous nous punirons, & plus Dieu nous punira. Car le droit de Dieu, & le même droit, ſubſiſtera toûjours. Ainſi perſuadés que le péché doit être puni en cette vie ou en l'autre, ou par la vengeance de Dieu ou par la pénitence de l'homme : *Aut à Deo vindicante, aut ab homine pœnitente* ; n'attendons pas que Dieu lui-même prenne ſoin d'en

Tertull.

d'en tirer toute la ſatisfaction qui lui eſt dûe. Prévenons les rigueurs de ſa juſtice, par la rigueur de notre pénitence. Armons-nous d'un ſaint zéle contre nous-mêmes; prenons les intérêts de Dieu contre nous-mêmes; vengeons Dieu aux dépens de nous-mêmes. Si ceux que Dieu nous a donnés, ou que nous avons choiſis pour médecins de nos ames, ſont trop indulgens; ſuivant l'excellente maxime de ſaint Bernard, ſuppléons à leur indulgence par notre ſévérité. S'ils ne ſont pas aſſez rigides, ni aſſez exacts, ſoyons-le pour eux & pour nous, puiſque c'eſt perſonnellement de nous qu'il s'agit, & que nous devons plus que tout autre nous intéreſſer pour nous-mêmes. *Si medicus clementior fuerit, tu age pro te ipſo* Bern. Appliquons aux maux ſpirituels de nos ames des remédes ſpécifiques; & ſelon la différence des péchés, employons pour les punir des moyens différens: la retraite & la ſéparation du monde, pour punir la licence des converſations; le ſilence, pour punir la liberté & l'indiſcrétion de la langue; la modeſtie dans les habits & dans l'équipage, pour punir le luxe; le jeûne, pour punir les excès de bouche & les débauches; le renoncement aux plaiſirs innocens, pour punir l'attachement aux plaiſirs criminels. *Quis ſcit ſi convertatur, & ignoſcat?* Joel. 4. Qui ſçait ſi le Dieu des miſéricordes ne ſe convertira pas à nous? qui le ſçait? ou plutôt, qui en peut

douter après la parole autentique qu'il nous en a donnée ? En un mot, mes chers Auditeurs, retranchons la cause du péché, réparons les effets du péché, assujettissons-nous, quoi qu'il nous en coûte, aux remédes du péché ; & par-là nous rentrerons dans le chemin du salut & de la gloire, où nous conduise, &c.

SERMON

SUR

LA NATIVITÉ

DE

JESUS-CHRIST.

Dixit illis Angelus : Nolite timere ; ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus in civitate David.

L'Ange leur dit : Ne craignez point ; car je viens vous annoncer une nouvelle, qui ſera pour tout le peuple le ſujet d'une grande joie ; c'eſt qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous eſt né un Sauveur : qui eſt Jeſus-Chriſt. En ſaint Luc, chap. 2.

SIRE,

AInſi parla l'Ange du Seigneur ; mais il parloit à des bergers, c'eſt à-dire, à des hommes ſimples, qui éloignés du monde,

& veillant à la garde de leur troupeau menoient une vie auſſi innocente, qu'elle étoit pauvre & obſcure. Il leur annonçoit un Sauveur, qui né dans une étable, venoit honorer leur condition par le choix qu'il faiſoit de leur pauvreté ; & qui ſe dépouillant pour les ſauver, de la majeſté d'un Dieu, paroiſſoit dans une crêche, revêtu, non-ſeulement de la forme d'un homme, mais d'un homme inconnu comme eux, ſouffrant comme eux, & à l'exception du péché, parfaitement ſemblable à eux. Je ne m'étonne donc pas, s'il leur diſoit : *Nolite timere* ; ne craignez point. Car qu'auroient-ils pû craindre, demande ſaint Chryſoſtome, dans un myſtere où tout les conſoloit ; dans un myſtere, où ils ne trouvoient que des ſujets de bénir Dieu & de le glorifier : dans un myſtere, qui leur faiſoit connoître le bonheur de leur condition, & qui par-là leur rendoit leurs miſeres, non-ſeulement ſupportables, mais déſirables, mais aimables ? Je ne m'étonne pas, dis-je, ſi l'Ange député de Dieu, leur tenoit ce langage : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum* ; je vous apporte une grande nouvelle, une nouvelle qui vous comblera de joie, ſçavoir, qu'il vous eſt né un Sauveur : *Quia natus eſt vobis hodie Salvator.*

Mais, Chrétiens, dans l'obligation où je ſuis d'accomplir aujourd'hui mon miniſtere, & ayant l'honneur de prêcher l'Evangile de

J. C. dans la Cour du plus grand des Rois, il s'en faut bien que j'aye le même avantage que l'Ange du Seigneur. J'annonce auſſi-bien que lui, la naiſſance du Sauveur du monde; mais je l'annonce à des auditeurs, à qui je ne ſçais ſi elle doit être un ſujet de conſolation. J'annonce un Sauveur humble & pauvre; mais je l'annonce aux Grands du monde, & aux riches du monde. Je l'annonce à des hommes, qui pour être Chrétiens de profeſſion, ne laiſſent pas d'être remplis des idées du monde. Que leur dirai-je donc, Seigneur; & de quels termes me ſervirai-je pour leur propoſer le myſtere de votre humilité & de votre pauvreté? Leur dirai-je, Ne craignez point? dans l'état où je les ſuppoſe, ce ſeroit les tromper. Leur dirai-je, Craignez? je m'éloignerois de l'eſprit du myſtere même que nous célébrons & des penſées conſolantes qu'il inſpire & qu'il doit inſpirer aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je, Affligez-vous; pendant que tout le monde Chrétien eſt dans la joie? Leur dirai-je, Conſolez-vous; pendant qu'à la vûe d'un Sauveur, qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raiſon de s'affliger? Je leur dirai, ô mon Dieu, l'un & l'autre; & par-là je ſatisferai au devoir que vous m'impoſez. Je leur dirai, Affligez-vous, & conſolez-vous; car je vous annonce une nouvelle, qui eſt tout à la fois pour vous, un ſujet de crainte, &

un ſujet de joie. Ces deux ſentimens ſi contraires en apparence, mais également fondés ſur le myſtere de Jeſus Chriſt naiſſant, ſont déja le précis & l'abrégé de tout ce que j'ai à leur dire dans ce diſcours, après que nous aurons imploré le ſecours du ciel, par l'interceſſion de la plus ſainte & de la plus heureuſe des meres. *Ave, Maria.*

C'Etoit la deſtinée de J.C. de paroître dans le monde comme un objet de contradiction; & par un ſecret impénétrable de la providence, d'y être tout à la fois & la ruine des
Luc. 2. uns, & la réſurrection des autres. *Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum.* Toute la vie de cet homme-Dieu, n'a été que l'accompliſſement & la ſuite de cette prédiction. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que je vous ai propoſé d'abord ſa ſainte naiſſance, comme un ſujet de crainte & de joie; de crainte, en le conſidérant, tout Sauveur qu'il eſt, comme la ruine des impies & des réprouvés; & de joie, en le regardant comme la réſurrection des pécheurs qui ſe convertiſſent & qui deviennent les élûs de Dieu.

Appliquons-nous, Chrétiens, cette vérité. Je puis dire que toute l'affaire du ſalut conſiſte à bien ménager par rapport à Dieu ces deux ſentimens oppoſés, de joie & de crainte: & c'eſt pour cela que David inſtruiſant les grands de la terre, à qui Dieu lui faiſoit

connoître que cette leçon étoit particulierement néceſſaire, leur diſoit par une maniere de parler auſſi ſurprenante qu'elle eſt judicieuſe & ſenſée : *Servite Domino in timore, & exultate ei cum tremore ;* ſervez le Seigneur ; & réjouiſſez-vous en lui avec tremblement. Pourquoi trembler, dit ſaint Chrſoyſtome, ſi je dois me réjouir en lui ; & pourquoi me réjouir en lui, ſi je dois trembler ? C'eſt, répond ce ſaint Docteur, qu'à l'égard de Dieu, & en matiere de ſalut, l'homme, ſoit juſte, ſoit pécheur, ne doit point avoir de joie, qui ne ſoit mêlée d'une crainte reſpectueuſe; ni de crainte, quoique reſpectueuſe, qui ne ſoit accompagnée d'une ſainte joie Car, ſelon les régles les plus exactes de la religion, il ne nous eſt point permis de craindre Dieu ſans nous confier en lui, ni de nous confier en lui ſans le craindre. Pſal. 2.

Or je prétens, & voici mon deſſein, je prétens que le myſtere de la naiſſance de J. C. bien conçû & bien médité, eſt de tous les myſteres du Chriſtianiſme le plus propre à exciter en nous, & cette crainte ſalutaire, & cette joie ſolide & intérieure. Je prétens que la vûe de ce Sauveur né dans une crêche, nous fournit de puiſſans motifs de l'un & de l'autre. Motifs de crainte, ſi vous êtes de ces mondains, qui aveuglés par le Dieu du ſiecle, quittent la voie du ſalut pour ſuivre la voie du monde. Motifs de joie, ſi vous ou-

vrez aujourd'hui les yeux, & ſi vous voulez être de ces Chrétiens fidéles, qui cherchent Dieu en eſprit & en vérité. Motifs de crainte; ſi comprenant bien pourquoi J.C. eſt venu au monde, & de quelle maniere il y eſt venu, vous reconnoiſſez l'oppoſition qu'il y a entre lui & vous. Motifs de joie; ſi perſuadés & confus de l'oppoſition qui ſe rencontre entre J. C, & vous, vous prenez enfin la réſolution de vous conformer à lui, & de profiter des avantages que vous donne pour cela même la condition où Dieu vous a fait naître. Selon la différence de ces deux états & de ces deux caracteres, ou craignez, ou conſolez-vous. Etes-vous du nombre des mondains? craignez; parce que ce myſtere va vous découvrir des vérités bien affligeantes: vous le verrez dans la premiere partie. Etes-vous, ou voulez-vous être du nombre des Chrétiens fidéles? conſolez-vous; parce que ce myſtere vous découvrira des tréſors infinis de grace & de miſéricorde: vous le verrez dans la ſeconde partie. Voilà les véritables diſpoſitions avec leſquelles vous devez vous préſenter devant la crêche de votre Dieu. Rendez-vous dociles à ſa parole, afin que je puiſſe aujourd'hui les imprimer bien avant dans vos cœurs; & donnez moi toute votre attention.

I. PARTIE. C'Eſt par la crainte du Seigneur que doit

commencer le ſalut de l'homme ; & la charité même la plus parfaite ne ſeroit, ni ſolide, ni aſſûrée, ſi la crainte des jugemens de Dieu ne lui ſervoit de fondement & de baſe. C'eſt donc avec ſujet qu'en vous annonçant aujourd'hui le grand myſtere du ſalut, qui eſt la naiſſance de Jeſus-Chriſt notre Sauveur, je vous y fais remarquer d'abord ce qui doit exciter en vous cette crainte ſalutaire, dont voici les puiſſans motifs. Craignez, homme du monde, c'eſt-à-dire, vous qui rempli de l'eſprit du monde, vivez ſelon ſes loix & ſes maximes : craignez, parce que le Sauveur qui vous eſt né, dans les idées pratiques mais chimériques, que vous vous en formez, & dans l'uſage, ou plutôt, dans l'abus que vous faites de ſa miſéricorde envers vous; tout Sauveur qu'il eſt, n'eſt peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur. Craignez, parce que c'eſt un Sauveur; mais qui peut-être n'eſt venu que pour votre confuſion, & pour votre condamnation. Craignez, parce que ce Sauveur ne pouvant vous être indifférent, du moment qu'il ne vous ſauve pas, doit néceſſairement vous perdre. Penſées terribles pour les mondains; mais qu'il ne tient qu'à vous, mes chers Auditeurs, de vous rendre utiles & profitables, en les méditant dans l'eſprit d'une humble & d'une véritable componction.

C'eſt, dis-je, un Sauveur qui vous eſt né;

mais qui dans les fauſſes idées dont vous êtes prévenus, n'eſt rien moins qu'un Sauveur pour vous. Comprenez ma penſez, & vous conviendrez malgré vous-mêmes de cette triſte vérité. Car vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous pretendez qu'il ne vous en coûte rien. Vous voulez qu'il vous ſauve : mais vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis pour vous ſauver. Or tout cela, ce ſont autant de contradictions : & pour peu qu'il vous reſte de religion, ces contradictions énormes ſont les juſtes ſujets qui doivent aujourd'hui vous faire trembler. N'appréhendez pas que je les groſſiſſe, pour vous donner de vaines frayeurs : mais craignez plutôt que mes expreſſions ne ſoient trop foibles, pour vous les faire concevoir dans toute leur étendue & dans toute leur force.

Vous voulez que ce Dieu naiſſant ſoit pour vous un Dieu Sauveur ; mais au même tems par une oppoſition de ſentiment & de conduite, dont peut-être vous ne vous appercevez pas, vous êtes peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. C'eſt pour cela néanmoins, & pour cela uniquement qu'il eſt Sauveur ; & cette qualité par rapport à vous ne lui appartient ; ni ne peut lui appartenir, qu'autant qu'il vous dégage des

paſſions, des vices, des habitudes, qui ſont les ſources de vos péchés, & dont vous êtes les malheureux eſclaves. S'il ne vous en délivre pas, & ſi bien loin de ſouhaiter d'en être délivrés, vous en aimez l'eſclavage & la ſervitude; raiſonnez comme il vous plaira, ce Dieu, quoique Sauveur par excellence, n'eſt pour vous Sauveur que de nom, & tout le culte que vous lui rendez en ce jour n'eſt qu'illuſion ou hypocriſie.

Il n'y eut jamais de conſéquence plus immédiate que celle-là, dans les principes & dans les régles du Chriſtianiſme que vous profeſſez. Vous l'appellerez Jeſus, dit l'Ange à Joſeph, & pourquoi? parce qu'il délivrera ſon peuple des iniquités & des péchés qui l'accablent: *Vocabis nomen ejus Jeſum; ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.* Mat. 2. Prenez garde, mes Freres, c'eſt la remarque de ſaint Chryſoſtome; il ne dit pas, Vous l'appellerez Jeſus, parce qu'il délivrera ſon peuple des calamités humaines, ſous le poids deſquelles il gémit. Cela étoit bon pour ces anciens ſauveurs, qui ne furent que la figure de celui-ci, & que Dieu envoyoit au peuple Juif comme à un peuple groſſier & charnel. Ce Jeſus dont nous célébrons la naiſſance, étoit deſtiné pour une plus haute & une plus ſainte miſſion. Il s'agiſſoit pour nous d'une rédemption plus eſſentielle & beaucoup plus parfaite. Ces maux dont nous devions être guéris, étoient

bien plus dangereux & plus mortels, que ceux qui dans l'Egypte avoient affligé le peuple de Dieu ; & c'eſt pour ceux-là, dit S. Chryſoſtome, qu'il nous falloit un Sauveur. Le voilà venu : non pas encore une fois pour nous ſauver des adverſités & des diſgraces de cette vie ; nous ſommes indignes de la profeſſion & de la qualité de Chrétiens, ſi nous meſurons par-là ſa grace, & ſi c'eſt de-là que nous faiſons dépendre le pouvoir qu'il a de nous ſauver : il ne nous a point été promis de la ſorte. Mais le voilà venu pour nous délivrer de la corruption du monde, des déſordres du monde, des erreurs du monde. Le voilà venu pour nous affranchir du joug de nos paſſions honteuſes, de la tyrannie du péché à quoi nous nous ſommes aſſujettis, de la concupiſcence de la chair qui nous domine, de l'eſprit d'orgueil dont nous ſommes poſſédés, de nos attachemens criminels, de nos haines, de nos averſions, de nos malignes jalouſies ; car ce ſont là nos vrais ennemis, & il n'y avoit qu'un Dieu Sauveur qui nous pût tirer d'une ſi funeſte captivité : auſſi eſt-ce pour cela qu'il a voulu naître : *Ipſe enim ſalvum faciet populum ſuum à peccatis eorum.*

Or dites-moi, Chrétiens, eſt-ce ainſi que vous l'avez entendu, & que vous l'entendez encore? Que chacun s'examine devant Dieu. Où eſt l'ambitieux parmi vous, qui regar-

dant ſon ambition comme la plaie de ſon ame, en ſouhaite de bonne foi la guériſon ? où eſt l'impudique & le voluptueux, qui réellement affligé de l'être, déſire, mais efficacement & comme ſon ſouverain bien, de ne l'être plus ? où eſt l'homme avare & intéreſſé, qui honteux de ſes injuſtices & de ſes uſures, déteſte ſincerement ſon avarice ? où eſt la femme mondaine, qui écoutant ſa religion, ait horreur de ſa vanité & penſe à détruire ſon amour-propre ? De quelle paſſion, de quelle inclination vicieuſe & dominante, ce Sauveur vous a-t-il délivrés juſqu'à préſent ? A quoi donc le reconnoiſſez-vous comme Sauveur ? & s'il eſt Sauveur, par où montrez-vous qu'il eſt le vôtre ? quelle fonction en a-t-il faite, & lui avez-vous donné lieu d'en faire à votre égard ? Or quand je vous vois ſi mal diſpoſés, ne ſerois-je pas prévaricateur, ſi je vous annonçois ſa venue comme un ſujet de joie ? & pour vous parler en miniſtre fidéle de ſon Evangile, ne dois-je pas au contraire vous dire, & je vous le dis en effet : Détrompez-vous, & pleurez ſur vous ; pourquoi ? car tandis que poſſédés du monde, vous demeurez en de ſi criminelles diſpoſitions, encore que le Sauveur ſoit né, ce n'eſt point proprement pour vous qu'il eſt né : diſons mieux, encore que le Sauveur ſoit né, vous ne profitez pas plus de ſa naiſſance, que s'il n'étoit pas né pour vous.

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion bien douloureuſe, & pour vous, & pour moi, mais qui vous paroîtra bien touchante & bien édifiante. Nous déplorons le ſort des Juifs qui malgré l'avantage d'avoir vû naître J. C. au milieu d'eux & pour eux, ont eu néanmoins le malheur de perdre tout le fruit de ce bien ineſtimable, & d'être ceux mêmes qui de tous les peuples de la terre ont moins profité de cette heureuſe naiſſance. Nous les plaignons, & en les plaignant nous les condamnons ; mais nous ne prenons pas garde qu'en cela même leur condition, ou plutôt, leur miſere & la nôtre ſont à peu près égales. Car en quoi a conſiſté la réprobation des Juifs ? en ce qu'au lieu du vrai Meſſie que Dieu leur avoit deſtiné, & qui leur étoit ſi néceſſaire, ils s'en ſont figuré un autre ſelon leurs groſſieres idées & ſelon les déſirs de leur cœur : en ce qu'ils n'ont compté pour rien celui qui devoit être le libérateur de leurs ames, & qu'ils n'ont penſé qu'à celui dont ils ſe promettoient le rétabliſſement imaginaire de leurs biens & de leurs fortunes : en ce qu'ayant confondu ces deux genres de ſalut, ou pour parler plus juſte, en ce qu'ayant rejetté l'un, & s'étant inutilement flattés de la vaine eſpérance de l'autre, ils ont tout à la fois été fruſtrés & de l'un & de l'autre, & qu'il n'y a eu pour eux nulle rédemption. Voilà, dit S. Augu-

ſtin, quelle fut la ſource de leur perte : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt, ac ſic utrumque amiſerunt.* Or cela même, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas ce qui nous perd encore tous les jours ? Car quoique nous n'attendions plus comme les Juifs un autre Meſſie ; quoique nous nous en tenions à celui que le ciel nous a envoyé, n'eſt-il pas vrai, confeſſons-le, & rougiſſons-en, qu'à en juger par notre conduite, nous ſommes à l'égard de ce Sauveur envoyé de Dieu, dans le même aveuglement où furent les Juifs, & où nous les voyons encore à l'égard du Meſſie qu'ils attendent, & en qui ils eſperent ? Je m'explique. *Aug. ſt.*

Nous invoquons Jeſus-Chriſt comme Sauveur ; mais nous l'invoquons dans le même eſprit que le Juif réprouvé l'invoqueroit : c'eſt-à-dire, nous l'invoquons pour des biens temporels, mais avec une indifférence entiere pour les éternels : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt.* En effet, ſommes-nous dans l'adverſité, s'éleve-t-il contre nous une perſécution, s'agit-il ou de la fortune, ou de l'honneur ? c'eſt alors que nous recourons à ce Dieu qui nous a ſauvés, & que nous voulons encore qu'il nous ſauve : mais de quoi ? d'une affaire qu'on nous ſuſcite, d'une maladie qui nous afflige, d'une diſgrace qui nous humilie. Voilà les maux qui réveillent notre ferveur,

qui nous rendent assidus à la priere, dont nous demandons, non-seulement avec instance, mais avec impatience, d'être ou préservés, ou délivrés : *Temporalia amittere metuerunt.* Mais sommes-nous dans l'état & dans le désordre d'un péché habituel, qui cause la mort à notre ame ? à peine nous souvenons-nous qu'il y a un Sauveur tout-puissant pour nous en faire sortir ; à peine pour l'y engager, nous adressons-nous une fois à lui, & lui disons-nous au moins avec le Prophete : Hâtez-vous, Seigneur ; tirez-moi du profond abîme où je suis plongé. Insensibles au besoin pressant où nous nous trouvons, nous y demeurons tranquilles & sans allarmes : *Et æterna non cogitaverunt.* Que dis-je ? bien loin de courir au reméde, peut-être le craignons-nous; peut-être le fuyons-nous; peut-être sommes-nous assez pervertis, pour nous faire de notre péché même une félicité secrette, pour nous en applaudir au fond de l'ame, pour nous en glorifier. Nous sommes donc alors, quoique Chrétiens, aussi Juifs d'esprit & de cœur que les Juifs mêmes: & dans la comparaison de leur infidélité & de la nôtre, la nôtre est d'autant plus condamnable, que nous méprisons un Sauveur, en qui nous croyons ; au lieu que les Juifs n'ont péché contre lui que parce qu'ils ne le connoissoient pas, & c'est ce qui doit nous faire trembler.

Notre aveuglement va encore plus loin. Nous voulons que ce Dieu fait chair nous ſauve; mais nous prétendons qu'il ne nous en coûte rien. Autre contradiction, & autre ſujet de notre crainte. Car il n'eſt Sauveur pour nous qu'à une condition; & cette condition, c'eſt ce que nous nous ſauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il nous a créés ſans nous, ſont les paroles de ſaint Auguſtin que l'on vous a dites cent fois, & dont je voudrois aujourd'hui vous faire pénétrer toute la conſéquence : il nous a créés ſans nous, mais il ne lui a pas plû, & jamais il ne lui plaira de nous ſauver ſans nous. Il veut que l'ouvrage de notre ſalut, ou plutôt, que l'accompliſſement de ce grand ouvrage dépende de nous, & que ſans nous en attribuer la gloire, nous en partagions avec lui le travail. Comme Sauveur, il eſt venu faire pénitence pour nous; mais ſans préjudice de celle que nous devons faire nous-mêmes, & pour nous-mêmes. Comme Sauveur, il a prié, il a pleuré, il a mérité pour nous; mais il veut que nos prieres jointes à ſes prieres, que nos larmes mêlées avec ſes larmes, que nos œuvres ſanctifiées par ſes œuvres, achévent en nous cette rédemption dont il eſt l'auteur, & dont ſans nous il ne ſeroit pas le conſommateur. Comme Sauveur, il s'eſt fait dans la crêche notre victime, & il a commencé dès-lors à s'immoler pour nous; mais

il veut que nous ſoyons prêts à nous immoler avec lui : & il le veut tellement, il a tellement fait dépendre de-là l'efficace & la vertu de ſon ſacrifice par rapport à notre ſalut, que tout Sauveur qu'il eſt, remarquez ceci, c'eſt-à-dire, que tout diſpoſé qu'il eſt en notre faveur, que quoiqu'il nous ait aimés juſqu'à ſe faire homme pour nous ; malgré tout ſon amour, malgré tout ce qu'il lui en coûte pour naître parmi nous & comme nous, il conſent néanmoins plutôt que nous périſſions, plutôt que nous nous damnions, plutôt que nous ſoyons éternellement exclus du nombre de ſes prédeſtinés, que de nous ſauver de cette rédemption gratuite telle que nous l'entendons ; parce que ſous ombre d'honorer ſa grace, en lui attribuant notre ſalut, nous ne la ferions ſervir qu'à fomenter nos déſordres.

Il faut donc, & il le faut néceſſairement, que pour être ſauvés, il nous en coûte, comme il lui en a coûté. C'eſt la loi qu'il a établie. Loi que ſaint Paul obſervoit avec tant de fidélité, quand il diſoit : *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne mea* : j'accomplis dans ma chair ce qui a manqué aux ſouffrances de la chair innocente & virginale de Jeſus-Chriſt. Loi générale & abſolue, dont jamais Dieu n'a diſpenſé, ni ne diſpenſera. Cependant, hommes du ſiécle, vous voulez être exemts de cette loi : elle vous paroît trop

Coloſ. 1.

dure & trop onéreuſe, & vous cherchez à en ſecouer le joug. Vous voulez le ſalut ; mais vous le voulez ſans condition & ſans charge. Vous le voulez, pourvû qu'on n'exige de vous ni aſſujettiſſement, ni contrainte, ni effort, ni victoire ſur vous-mêmes. Vous le voulez, mais ſans l'acheter, & ſans y rien mettre du vôtre. Car en effet, que vous en coûte-t-il, & en quoi oſerez-vous me dire que vous y coopérez ? que ſacrifiez-vous pour cela à Dieu ? quelles violences vous faites vous à vous-mêmes ? Mais auſſi Dieu m'oblige-t-il à vous déclarer de ſa part, que tandis que vous vous en tenez-là, ce ſalut que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter au monde, n'eſt point pour vous, & que vous n'y devez rien prétendre. Or de-là concluez, ſi la naiſſance de ce Dieu-Homme a de quoi vous raſſûrer & vous conſoler.

Enfin, vous voulez qu'il vous ſauve : mais par une troiſiéme contradiction qui ne me ſemble pas moins étonnante, vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis pour vous ſauver. Quoique ces moyens ayent été concertés & réſolus dans le conſeil de ſa ſageſſe éternelle, ils ne vous plaiſent pas. Quoiqu'ils ſoient conſacrés dans ſa perſonne, & autoriſés par ſon exemple, vous ne les pouvez goûter. Et quels ſont-ils ? la haine du monde & de vous-mêmes, le détachement

du monde & de ſes biens, le renoncement au monde & à ſes plaiſirs, à ſes honneurs, la pauvreté de cœur, l'humilité de cœur, la mortification des ſens, & l'auſtérité de la vie. Tout cela vous choque, & vous fait horreur. Vous voudriez des moyens plus proportionnés à vos idées & plus conformes à vos inclinations : & moi je vous dis que c'eſt pour cela que vous devez trembler ; pourquoi? parce qu'indépendamment de vos idées & de vos inclinations, il eſt certain d'une part que ce Dieu naiſſant ne vous ſauvera jamais par d'autres moyens que ceux qu'il a marqués ; & qu'il eſt évident de l'autre, que jamais ces moyens qu'il a marqués pour vous ſauver, ne vous ſauveront, tandis que vous voudrez ſuivre vos inclinations & vos idées. Vous voulez qu'il vous ſauve ſelon votre goût, qui vous perd, & qui vous a perdus. Voilà le triſte myſtere que j'avois d'abord à vous annoncer, d'autant plus triſte pour vous, ſi vous l'entendez & ſi vous n'en profitez pas.

Mais je veux vous le rendre encore plus ſenſible par une ſuppoſition que je vais faire. Peut-être vous ſurprendra-t-elle ; & faſſe le ciel quelle vous ſurprenne aſſez, pour vous forcer à recnoître votre infidélité ſecrette, & à prendre des ſentimens plus Chrétiens ! Dites-moi, mes chers Auditeurs, ſi Dieu vous avoit envoyé un J. C. tout diffé-

rent de celui que nous croyons ; c'eſt-à-dire, s'il vous étoit venu du ciel un Sauveur auſſi favorable à la cupidité des hommes, que celui que nous adorons y eſt contraire : ſi au lieu de vous annoncer comme l'Ange, que ce Meſſie eſt un Sauveur pauvre & humble, né dans l'obſcurité d'une étable, je vous aſſurois aujourd'hui, que cela n'eſt pas, qu'on vous a trompés, que c'eſt un Sauveur d'un caractere tout oppoſé ; qu'il eſt né dans l'éclat & dans la pompe, dans la fortune, dans l'abondance, dans les aiſes & les plaiſirs de la vie, & que ce ſont là les moyens à quoi il a attaché votre ſalut, & ſur quoi il a entrepris de fonder votre religion : ſi par un renverſement qui ne peut etre, mais que nous pouvons nous figurer, la choſe ſe trouvoit ainſi, & que ce que j'appelle ſuppoſition, fût une vérité : marquez-moi ce que vous auriez à corriger dans vos ſentimens, & à réformer dans votre conduite, pour vous accommoder à ce nouvel Evangile. Changeant de créance, ſeriez-vous obligés de changer de mœurs? Faudroit-il renoncer à ce que vous êtes, pour être dans l'état de perfection où ce Sauveur vous voudroit alors ? ou plutôt, ſans rien changer à ce que vous êtes, ne vous trouveriez-vous pas alors de parfaits Chrétiens ; & n'auriez-vous pas de quoi vous féliciter d'un ſyſtême de religion, d'où dépendroit votre ſalut, & qui ſe rapporteroit

ſi bien à votre goût, à vos maximes, & à toutes les régles de vie que le monde vous preſcrit? N'eſt-ce pas alors que je devrois vous dire : Ne craignez point ; car voici au contraire un grand ſujet de joie pour vous? *Evangelizo vobis gaudium magnum.* Et quoi! c'eſt qu'il vous eſt né un Sauveur, mais un Sauveur à votre gré & ſelon vos déſirs, un Sauveur commode, un Sauveur ſuivant les principes duquel il vous ſera permis de ſatisfaire vos paſſions; un Sauveur qui bien loin de les contredire, les approuvera, les autoriſera : or voyant un tel Sauveur, conſolez-vous. Ne ſerois-je pas, dis-je, bien fondé à vous parler de la ſorte; & en m'écoutant ne vous diriez-vous pas à vous-mêmes, remplis d'une joie ſecrette : Voilà le Sauveur & le Dieu qu'il me falloit? Ah! Chrétiens, je le confeſſe, dans ce nouveau ſyſtême de religion vous auriez droit de vous réjouir; mais vous êtes trop éclairés, pour ne pas conclurre de là, que ce qui feroit alors votre conſolation, doit aujourd'hui vous ſaiſir de frayeur. Car puiſque ſuppoſé cet Evangile prétendu, je pourrois vous dire que je vous apporte une heureuſe nouvelle; en vous prêchant un Evangile directement contraire à celui-là, je ſuis obligé de vous tenir tout un autre langage. Je dois au haſard de troubler la joie de l'Egliſe, qui eſt une joie ſainte, troubler la vôtre, qui dans l'aveuglement où vous vivez, n'eſt

Luc. 2.

qu'une joie fauſſe & préſomptueuſe. Je dois vous dire : Tremblez ; pourquoi ? c'eſt qu'il vous eſt né un Sauveur, mais un Sauveur qui ſemble n'être venu au monde que pour votre confuſion & pour votre condamnation; un Sauveur oppoſé à toutes vos inclinations, un Sauveur ennemi du monde & de tous ſes biens, un Sauveur pauvre, humilié, ſouffrant. Vérités affligeantes; & pour qui ? pour vous, mondains : c'eſt-à-dire, pour vous, riches du monde, poſſédés de vos richeſſes, & enyvrés de votre fortune; pour vous, ambitieux du monde, éblouis d'un vain éclat & adorateurs des pompes humaines; pour vous, ſenſuels & voluptueux du monde, idolâtres de vous-mêmes, & tout occupés de vos plaiſirs. Cependant, après avoir conſidéré ce myſtere de crainte, ce myſtere de douleur que je découvre d'abord dans la naiſſance d'un Dieu-homme ; voyons, Chrétiens, le myſtere de conſolation qu'elle renferme, & quelle part vous y pouvez avoir. C'eſt la ſeconde partie.

II. PARTIE.

QUelque vaine que ſoit devant Dieu la différence des conditions, & quelque honneur que Dieu ſe faſſe dans l'Ecriture, d'être un Dieu égal à tous ; qui n'a égard, ni aux qualités, ni aux rangs, & qui ne fait acception de perſonne ; *Non eſt perſonarum acceptor Deus :* Il eſt néanmoins vrai, Chrétiens, que dans l'ordre de la grace, la *Act.* 10.

prédilection de Dieu, si j'ose me servir de ce terme, a toujours paru être pour les pauvres & pour les petits préférablement aux grands & aux riches. N'en cherchons point la raison, & contentons-nous d'adorer en ceci les conseils de Dieu, qui, selon l'Apôtre, fait miséricorde à qui il lui plaît, & justice à qui il lui plaît. Prédilection de Dieu, que tout l'Evangile nous prêche; mais qui nous est marquée visiblement & autentiquement dans l'auguste mystere que nous célébrons. Car qui sont ceux que Dieu choisit les premiers pour leur révéler la naissance de son Fils? des bergers, c'est-à-dire, des pauvres attachés à leur travail, des hommes inconnus au monde, & contens de leur obscurité & de la simplicité de leur état. Ce sont-là ceux, dit excellemment saint Ambroise, dont J. C. fait les premiers élûs, ceux qu'il appelle les premiers à sa connoissance, ceux dont il veut recevoir les premiers hommages; ceux qui paroissent comme les premiers domestiques de ce Dieu naissant, & qui environnent son berceau, pendant que les grands de la Judée, que les riches de Jérusalem, que les sçavans & les esprits forts de la Synagogue, abandonnés, pour ainsi parler, & livrés à à eux-mêmes, demeurent dans les ténebres de leur infidélité, & semblent n'avoir nulle part à la naissance du Sauveur.

Oui

Oui, mes Freres, disoit S. Paul aux Corinthiens, voilà les prémices de votre vocation : des foibles choisis pour confondre les puissans, des simples pour confondre les sages, des sujets vils & mépriſables ſelon le monde pour confondre dans le monde ce qu'il y a de plus éclatant & de plus élevé. C'eſt par où le Chriſtianiſme a commencé ; telle fut l'origine de l'Egliſe, qui ſelon la remarque de S. Chryſoſtome, étoit alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puiſque hors de-là Jeſus Chriſt n'étoit point connu. Et c'eſt, Grands du monde qui m'écoutez, ce qui devroit aujourd'hui vous affliger, ou même vous déſoler, ſi Dieu par ſon aimable providence n'avoit pris ſoin d'y pourvoir. Mais raſſûrez-vous ; & convaincus comme vous l'allez être de l'immenſité de ſes miſéricordes, malgré les malheureux engagemens de vos conditions, confiez-vous en lui. Car voici trois grands ſujets de conſolation que je tire du myſtére même dont nous faiſons la ſolemnité. Rendez-vous y attentifs ; & après l'avoir médité, cet ineffable myſtére, avec tremblement & avec crainte, goutez-en maintenant toute la douceur : *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum.*

En effet, quelque expoſés que vous ſoyez à la corruption du ſiécle, & quelque éloignés que vous paroiſſiez du Royaume de Dieu, Je-

ſus-Chriſt ne vous rebute point ; & bien loin de vous rejetter, il ne vient au monde que pour vous attirer à lui : grace ineſtimable, à laquelle vous devez répondre. Quelque apparente contrariété qu'il y ait entre votre état & l'état de Jeſus-Chriſt naiſſant, ſans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une ſainte reſſemblance : ſecret important de votre prédeſtination, que vous ne devez pas ignorer. Quelque danger qu'il y ait dans la grandeur humaine, & de quelque malédiction qu'ayent été frappées les richeſſes du monde, vous pouvez vous en ſervir, comme d'autant de moyens propres, pour honorer Jeſus-Chriſt & pour lui rendre le culte particulier qu'il attend de vous : avantage infini dont vous devez profiter, & qui doit être comme le fonds de vos eſpérances. Encore un moment de réflexion pour des vérités ſi touchantes.

Non, mes chers Auditeurs, quoique Jeſus-Chriſt par un choix ſpécial & divin, ait voulu naître dans la baſſeſſe & dans l'humiliation ; il n'a point rejetté pour cela la grandeur du monde ; & je ne crains point de vous ſcandaliſer, en diſant, que dès ſa naiſſance, bien loin de la dédaigner, il a eu des égards pour elle, juſqu'à la rechercher même & à ſe l'attirer. L'Evangile qu'on vous a lû, en eſt une preuve bien évidente. Car en même-tems que ce Dieu Sauveur appelle des ber-

gers & des pauvres à ſon berceau, il y appelle auſſi des mages, des hommes puiſſans & opulens, des Rois, ſi nous en croyons la tradition. En même tems qu'il députe un Ange à ceux-là, il fait luire une étoile pour ceux-ci. En même tems que ceux-là, pour venir le reconnoître & l'adorer, quittent leurs troupeaux, ceux-ci abandonnent leur païs, leurs biens, leurs états. De ſçavoir qui des uns & des autres l'honorent le plus, ou lui ſont plus chers, c'eſt ce que je n'entreprens pas encore de décider. Mais ſans en faire la comparaiſon, au moins eſt-il vrai que les uns & les autres ſont reçûs dans l'étable de ce Dieu-homme; au moins eſt-il vrai que ce Dieu caché ſous le voile de l'enfance, ſe manifeſte aux uns & aux autres, & que la préférence qu'il donne aux petits n'eſt point une excluſion pour les grands.

Or cette penſée ſeule, hommes du monde, ne doit-elle pas ranimer toute votre confiance, & n'eſt-elle pas plus que ſuffiſante pour vous fortifier & pour vous encourager? Mais de-là même il s'enſuit encore quelque choſe de plus conſolant pour vous. Et quoi? C'eſt qu'il eſt donc conſtant que Jeſus-Chriſt dans le myſtére de ſa naiſſance, indépendamment de la prédilection qu'il peut avoir pour les uns préférablement aux autres, a bien plus fait au fond pour les grands que pour les petits; & que dans un ſens, les

grands qu'il a appellés, lui ſont beaucoup plus redevables : comment cela ? C'eſt dit ſaint Chryſoſtome, qu'il a fallu une vocation plus forte, pour attirer à Jeſus-Chriſt des grands, des puiſſans du ſiécle, tels qu'étoient les Mages, que pour y attirer des paſteurs, dont l'ignorance & la foibleſſe ſembloient être déja comme des diſpoſitions naturelles à l'humilité de la foi. Dans ceux-ci rien ne réſiſtoit à Dieu ; mais dans ceux-là la grace de Jeſus-Chriſt eut tout à combattre & à vaincre ; c'eſt-à-dire, le monde avec toutes ſes concupiſcences. Cependant, c'eſt le miracle qu'elle a opéré ; & voilà l'inſigne victoire que la foi de Jeſus-Chriſt naiſſant a remportée ſur le monde : *Hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra.* Foi triomphante & victorieuſe, qui malgré l'orgueil du monde a eu aſſez de pouvoir ſur leurs eſprits, pour leur faire adorer dans un enfant le Verbe de Dieu & ſa ſageſſe ; qui malgré le libertinage du monde, a fait aſſez d'impreſſion ſur leurs cœurs, pour en arracher les paſſions les plus enracinées, a été aſſez efficace pour les captiver ſous le joug de la religion Chrétienne.

I. Joan.

Après cela, qui que vous ſoyez, & quelque rang que vous teniez dans le monde, plaignez-vous que votre Dieu réprouve votre condition, ou que votre condition vous éloigne de Dieu. Non, Chrétiens, elle ne

vous en éloigne point, ni votre Dieu ne la réprouve point. Elle ne vous en éloigne point, puiſque vous voyez que lui-même, il la prévient des graces les plus abondantes: & il ne la réprouve point, puiſqu'un de ſes premiers ſoins en venant au monde, eſt de la ſanctifier dans les Mages & de la réformer en vous. Il réprouve les abus & les déſordres de votre condition; il en réprouve le faſte, il en réprouve le luxe, il en réprouve la moleſſe, il en réprouve la dureté & l'impiété; mais ſans la réprouver elle-même, puiſque c'eſt pour elle & pour vous-mêmes qu'il ouvre aujourd'hui le tréſor de ſes miſéricordes les plus efficaces & les plus particulieres. Comme il eſt le Dieu de toutes les conditions, & qu'il vient pour ſauver tous les hommes ſans nul diſcernement de conditions; il veut que dès ſon berceau où il commence déja à faire l'office de Sauveur, on voye à ſa ſuite & des grands & des petits, & des riches & des pauvres, & des maîtres & des ſujets. Approchons, & approchons tous; allons à ſa créche, & allons y tous. C'eſt de ſa créche qu'il nous appelle, de ſa créche qu'il nous tend les bras, de ſa créche qu'il veut répandre ſur nous & ſur nous tous les mêmes bénédictions.

Mais après tout, quel rapport peut-il y avoir entre ſa pauvreté & l'opulence, entre ſes abbaiſſemens & la grandeur, entre ſa mi-

sére & les aises de la vie ? A cela je réponds par une seconde proposition que j'ai avancée, & que je reprends. Je dis qu'il ne tient qu'à vous, sans cesser d'être ce que vous êtes, de vous rendre semblables à Jesus-Christ naissant ; & malgré toute la contrariété, qui paroît entre votre état & le sien, d'avoir avec lui cette conformité parfaite, sur laquelle est fondée, selon S. Paul, la prédestination de l'homme. Il faut pour être reconnu de Dieu, & pour avoir part à sa gloire, porter le caractére de cet enfant qui vient de naître, & lui ressembler ; & c'est de lui, & de lui seul à la lettre, qu'on peut bien nous dire : *Matt.* 18. *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum.* Il y a d'abord de quoi vous troubler, de quoi même vous effrayer ; mais écoutez ce que j'ajoûte. Car je prétens qu'il ne vous est ni impossible, ni même difficile, en demeurant dans votre condition, de parvenir à cette divine ressemblance ; pourquoi ? parce que comme Chrétiens, vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur, puissans & modestes ou circoncis de cœur. Or du moment que vous joignez l'humilité à la grandeur, la modestie à la puissance, le détachement des richesses aux richesses mêmes, dès-là il n'y a plus d'opposition entre l'état de Jesus-Christ & le vôtre. Au contraire, c'est justement par-là que vous avez l'avantage d'être plus conformes

à ce modéle des prédeſtinés : c'eſt par-là que vous en êtes dans le monde des copies plus achevées. Car le caractére de ce Sauveur n'eſt pas préciſément d'être pauvre & humble, mais d'être grand & humble tout à la fois, ou plutôt, humble & la grandeur même, puiſque ſon humilité ne l'empêche point d'être Fils du très-Haut. Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'il n'appartient qu'à vous, dans le rang où Dieu vous a placés, de pouvoir parfaitement imiter. Ceux que l'obſcurité de leur naiſſance ou la médiocrité de leur fortune confond parmi la multitude, ne peuvent, ce ſemble, arriver-là. A quelque degré de ſainteté qu'ils s'élévent, leur humilité ne repréſente point, ni n'exprime point celle d'un Dieu anéanti : il faut pour cela de la dignité, & de la diſtinction ſelon le monde. Un grand qui ſans rien perdre de tous les avantages de ſa condition, ſçait pratiquer toute l'humilité de ſa religion ; un grand petit à ſes yeux, & qui ſans oublier jamais qu'il eſt pécheur & mortel, ſe tient devant Dieu dans le reſpect & dans la crainte ; un grand qui peut dire à Dieu comme David : Seigneur, mon cœur ne s'eſt point enflé, & mes yeux ne ſe ſont point élevés : *Domine, non eſt exaltatum cor meum, neque elati ſunt oculi mei* : Je ne me ſuis point ébloui de l'éclat du monde qui m'environne, & jamais l'orgueil ne m'a porté à des entrepriſes, *Pſal.130*

ou au-dessus de moi, ou contraires à la cha-
Ibidem. rité & à la justice ; *Neque ambulavi in magnis, nec in mirabilibus super me :* Un grand, rempli de ces sentimens, est le parfait imitateur du Dieu dont nous célébrons aujourd'hui les anéantissemens adorables. Un grand dans ces dispositions, est ce vrai Chrétien qui s'humilie comme le divin enfant que nous
Matt. 18. présente l'étable de Bethléem ; *Qui se humiliaverit sicut parvulus iste :* & c'est à lui, c'est à ce grand, que j'ose encore appliquer les paroles suivantes ; *Hic major est in regno cœlorum.* Un grand sur la terre sanctifié de la sorte, est non-seulement grand, mais le plus grand dans le Royaume du ciel.

C'est donc ainsi que le Sauveur du monde attire à son berceau, des grands & des riches aussi-bien que des pauvres & des petits : & quels sont-ils encore une fois ces grands, ces riches, ou quels doivent-ils être ? Jugeons-en toujours par l'exemple des Mages si propre au lieu où je parle, & dont le rapport est si étroit avec le mystére que je prêche. Ah ! Chrétiens, ce sont des grands qui semblent n'être grands, que pour faire paroître dans leur conduite une humilité plus profonde, une obéissance plus prompte, une soumission aux ordres du ciel plus entiere, en suivant l'étoile du Dieu humilié qui les appelle à lui : & voilà les grands à qui le Dieu des humbles se fait connoître aussi-bien qu'aux

petits, parce qu'ils lui reſſemblent auſſi-bien, & même encore plus que les petits. Ce ſont des riches, qui bien loin de mettre leur cœur dans leurs richeſſes, mettent leurs richeſſes aux pieds de l'Agneau, & ſe font un mérite d'y renoncer; & voilà les riches que le Dieu des pauvres ne dédaigne pas, parce que ſouvent juſques au milieu de leurs richeſſes il les trouve plus pauvres de cœur, que les pauvres mêmes. Or n'eſt-ce pas de quoi vous devez bénir mille fois le ciel : je dis vous, qui dans votre élévation, dans votre fortune, pouvez avoir part aux mêmes avantages; & ſi vous prenez bien l'eſprit de votre religion, n'avez-vous pas de quoi rendre à Dieu d'éternelles actions de graces, lorſqu'il vous donne tant de facilité à vous ſanctifier juſques dans les conditions qui par elles-mêmes ſemblent les plus oppoſées à la ſainteté ?

Je vais encore plus loin ; car quelque dangereuſe que ſoit la grandeur du monde, quelque réprouvées que ſoient les richeſſes du monde, j'avance une troiſiéme propoſition non moins inconteſtable ; ſçavoir, qu'il ne tient qu'à vous de vous en ſervir, pour rendre à Jeſus-Chriſt naiſſant l'hommage & le culte particulier qu'il attend de vous, & voici de quelle maniere j'entens la choſe. C'eſt qu'en qualité de Dieu humble, il veut être honoré & glorifié ;

& qu'en qualité de Dieu pauvre, il veut être aſſiſté & ſoulagé. Voila le double tribut qu'il exige de vous, & ce qui fait la bénédiction de votre état; pouvoir conſacrer à Jeſus-Chriſt ce qui ſeroit autrement la cauſe fatale de votre damnation & de votre perte. Quels tréſors de grace pour vous, ſi vous les ſçavez recueillir! Je m'explique.

Comme Dieu humble, il veut être honoré & glorifié : c'eſt pour cela qu'au milieu de la gentilité, il va chercher des adorateurs; & quels adorateurs? des hommes diſtingués par leur dignité, qui proſternés devant ſa créche & anéantis en ſa préſence, lui font plus d'honneur & lui procurent plus de gloire, que les bergers de la Judée, avec toute leur ferveur & tout leur zéle. En effet, rien ne l'honore plus, ni ne lui doit être plus glorieux que les hommages des grands. Or de quel autre que de vous-mêmes dépend-il de lui donner cette gloire dont il eſt jaloux? Pourquoi dans le monde avez-vous de l'autorité? Pourquoi Dieu vous a-t-il fait ce que vous êtes? Que ne pouvez-vous pas pour lui; & en comparaiſon de ce que vous pouvez, que fait le reſte du monde? C'eſt par vous que la religion de ce Dieu-Homme devient vénérable : c'eſt par vous que ſon culte s'établit plus promptement, plus ſolidement, plus univerſellement, & c'eſt votre exemple qui l'autoriſe. Quel uſa-

ge pouvez-vous faire de votre puiſſance plus digne ou auſſi digne de vous que celui-là? & que vous en coûte-t-il pour le faire, ſinon de le vouloir? C'eſt par-là que vous devez eſtimer vos conditions; c'eſt dans cette vûe ſeule qu'il vous eſt permis de les aimer, & de vous y plaire. Hors de-là elles vous doivent faire gémir; mais votre conſolation doit être de penſer, que par elles il vous eſt aiſé de relever la grandeur & de porter plus hautement que les autres les intérêts d'un Dieu qui s'eſt tant abaiſſé.

Achevons. Comme Dieu pauvre, il veut être ſoulagé & aſſiſté, non plus dans lui-même, mais dans ſes membres qui ſont les pauvres: car je ne m'acquitterois pas pleinement de mon miniſtére, ſi j'oubliois aujourd'hui les membres de Jeſus-Chriſt. Pour peu que vous ſoyez Chrétiens, vous portez une ſainte envie à ces bienheureux Mages, qui venus des extrémités de l'Orient, ne parurent point les mains vuides devant ce Sauveur; mais lui offrirent des préſens qu'il accepta & qu'il agréa. Et moi je vous dis, qu'il veut recevoir de votre main les mêmes offrandes. Je vous dis, que ſans le chercher ſi loin, vous le trouverez au milieu de vous, parce qu'il y eſt en effet, & qu'il y eſt dans des lieux, dans des états, où il n'a pas moins à ſouffrir & où il n'eſt pas moins abandonné que dans l'étable de Bethléem. Je vous dis, que

ces pauvres qui vous environnent & que vous voyez, mais encore bien plus ceux que vous ne voyez pas & qui ne peuvent vous approcher, ſont à votre égard ce Jeſus-Chriſt même à qui les Mages, à qui les bergers préſenterent les uns de l'or & de l'encens, & les autres des fruits de leurs campagnes : qu'il eſt de la foi, que ce que vous donnez aux pauvres, vous le donnez à Jeſus-Chriſt ; & j'oſe dire avec plus de mérite, lorſqu'il paſſe par les mains des pauvres, que ſi vous le portiez immédiatement vous-mêmes dans les mains de Jeſus-Chriſt. Dès-là, & quel fonds de confiance ! dès-là, dis-je, vos richeſſes, obſtacles ſi dangereux pour le ſalut, dans l'ordre même du ſalut, n'ont plus rien que d'innocent, que de ſalutaire pour vous. Dès-là elles n'ont plus ce caractére de réprobation, que l'Ecriture leur attribue. Dès-là elles ne choquent plus la pauvreté de Jeſus-Chriſt, puiſqu'elles ſont au contraire le ſupplément & le ſoutien de la pauvreté que Jeſus-Chriſt a choiſie ; puiſque Jeſus-Chriſt entre dans une ſainte communauté avec vous, & qu'il s'enrichit de vos biens, comme il vous fait participer à ſes mérites. Dès-là ſanctifiées par ce partage, elles changent pour ainſi dire, de nature ; & de tréſors d'iniquité qu'elles étoient, elles deviennent la précieuſe matiére de la plus excellente des vertus, qui eſt la cha-

rité. Dès-là ces terribles anathêmes que le Fils de Dieu dans l'Evangile fulminoit contre les riches, ne tombent plus ſur vous : pourquoi ? parce que Jeſus-Chriſt, dit ſaint Chryſoſtome, eſt trop juſte & trop fidéle, pour donner ſa malédiction à des richeſſes qui lui ſont conſacrées, & qu'il vous demande lui-même. Heureux, s'écrioit le Prophéte Royal, celui qui comprend le myſtére de l'indigent & du pauvre, & je le dis avec plus de ſujet que lui : car c'eſt ſur-tout pour un Chrétien, que le pauvre eſt un myſtére de foi. Mais remontant au principe, j'ajoute : heureux celui qui comprend le myſtére d'un Dieu pauvre & d'un Dieu humilié ! *Beatus qui intelligit.* *Pſal. 40.*

Parce qu'il s'eſt humilié, dit ſaint Paul, Dieu a voulu, pour l'élever, qu'à ſon ſeul nom toute la terre fléchît le genouil ; & c'eſt dans les Cours des Princes que la prédiction de ſaint Paul ſe vérifie plus autentiquement, puiſque les Puiſſances du monde que nous y révérons, ont une grace particuliere, pour honorer cet Homme-Dieu qui s'eſt anéanti pour nous. C'eſt par-là que ce Dieu Sauveur, comme dit ſaint Chryſoſtome, eſt dédommagé des humiliations de ſa naiſſance. Je ſçais, & il eſt vrai que dès ſa naiſſance même il nous eſt repréſenté dans l'Evangile, perſécuté par Hérodes, & obéiſſant à Auguſte : voilà

par où notre religion a commencé. Mais graces à la providence, le monde a bien changé de face: car pour ma conſolation, je vois aujourd'hui le plus grand des Rois obéiſſant à Jeſus-Chriſt, & employant tout ſon pouvoir à faire régner Jeſus-Chriſt; & voilà ce que j'appelle, non pas le progrès, mais le couronnement & la gloire de notre religion.

Pour cela, Sire, il falloit un Monarque auſſi puiſſant & auſſi abſolu que vous. Comme jamais Prince n'a eu l'avantage d'être ſi bien obéi, ni ſi bien ſervi que Votre Majeſté; auſſi jamais Prince n'a-t-il reçu du ciel tant de talens & tant de graces pour faire ſervir & obéir Dieu dans ſon Etat. Votre bonheur, Sire, eſt de ne l'avoir jamais entrepris qu'avec des ſuccès viſibles; & le mien, dans la place que j'occupe depuis ſi long-tems, eſt d'avoir toujours eu de nouveaux ſujets pour vous en féliciter. C'eſt ce qui a attiré ſur votre perſonne ſacrée ces bénédictions abondantes que nous regardons comme les prodiges de notre ſiécle. On nous vante le régne d'Auguſte, ſous lequel Jeſus-Chriſt eſt né, comme un régne floriſſant; & moi dans le paralléle qu'il me ſeroit aiſé d'en faire ici, je n'y trouve rien que je puiſſe comparer au régne de Votre Majeſté. On attribue les proſpérités dont Dieu vous a comblé, aux vertus Royales & aux qualités héroïques qui

vous ont ſi hautement diſtingué entre tous les Monarques de l'Europe ; & moi portant plus loin mes vûes, je regarde ces proſpérités comme les récompenſes éclatantes du zéle de votre Majeſté pour la vraie religion ; de ſon application conſtante à maintenir l'intégrité & la pureté de la foi ; de ſa fermeté & de ſa force à réprimer l'héréſie, à exterminer l'erreur, à abolir le ſchiſme, à rétablir l'unité du culte de Dieu. Pouviez-vous, Sire, nous en convaincre, & en convaincre toute l'Europe par une plus illuſtre preuve, que par le plus ſolemnel de tous les traités, glorieux monument de votre piété? Pour donner la paix au monde Chrétien, Votre Majeſté a ſacrifié ſans peine ſes intérêts, mais a-t-elle ſacrifié les intérêts de Dieu? Touchée en faveur de ſon peuple, elle a bien voulu, pour terminer une guerre qui n'étoit pour elle qu'une ſuite de conquêtes, ſe relâcher de ſes droits ; mais a-t-on pû obtenir d'elle qu'elle ſe relâchât en rien de ce que ſon zéle pour Dieu lui avoit fait auſſi ſaintement entreprendre que généreuſement exécuter? Malgré les négociations infinies de tant de Nations aſſemblées, malgré tous les efforts de la politique mondaine, votre zéle, Sire, pour la foi Catholique a triomphé ; votre grand ouvrage de l'extinction & de l'abolition du ſchiſme a ſubſiſté, ou plutôt, il s'eſt affermi. A cette condition, Vo-

tre Majeſté ſur toute autre choſe s'eſt rendue facile & traitable : mais ſur le point de la religion elle s'eſt montrée inflexible ; & par-là l'héréſie a déſeſpéré de trouver jamais grace devant ſes yeux. Or c'eſt pour cela, Seigneur, puis-je dire à Dieu, que vous ajoûterez jours ſur jours à la vie de ce grand
Pſal. 60. Roi : *Dies ſuper dies Regis adjicies ;* & que vous prolongerez ſes années de génération en
Ibid. génération : *Et annos ejus uſque in diem generationis & generationis.*

Mais je n'en ſuis pas réduit, Sire, à former là-deſſus de ſimples vœux. Des maintenant mes vœux ſont accomplis ; & la priére que j'en ai faite cent fois à Dieu, ſans préjudice de l'avenir, me paroît déja exaucée. Car depuis l'établiſſement de la Monarchie, aucun de nos Rois a-t-il régné, & ſi longtems, & ſi heureuſement, & ſi glorieuſement que Votre Majeſté ? Et pour le bonheur de la France, non-ſeulement Votre Majeſté régne encore ; mais nous avons des gages ſolides, & preſque des aſſûrances, qu'elle régnera juſqu'à l'accompliſſement le plus parfait qu'ait eu jamais pour un Roi cette ſainte priére, *Dies ſuper dies Regis adjicies.* Depuis l'établiſſement de la Monarchie aucun de nos Rois a-t-il vû dans ſon auguſte famille autant de degrés de générations & d'alliances, que Votre Majeſté en voit aujourd'hui dans la ſienne ? Et ſans être, ni

Oracle, ni Prophéte, j'oſe prédire avec confiance à Votre Majeſté ; du moins j'oſe eſpérer pour elle, qu'elle n'en demeurera pas là : mais qu'un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire ; & qui étendra ſes années à une nouvelle génération ; *Et annos ejus uſque in diem generationis & generationis.* Après tant de glorieux travaux, voilà, Sire, les bénédictions de douceur, dont vous allez déſormais jouir, & que Dieu vous préparoit : une profonde paix dans votre Etat ; un peuple fidéle, & dévoué à toutes vos volontés ; une Cour tranquille & ſoumiſe, attentive à vous rendre ſes hommages & à mériter vos graces ; la Famille Royale dans une union qui n'a peut-être point d'exemple, & que rien n'eſt capable d'altérer ; un Fils digne héritier de votre Trône, & qui n'eut jamais d'autre paſſion que de vous plaire ; un Petit-fils formé par vous, & déja établi par vous ; une Princeſſe ſon épouſe, votre conſolation & votre joie ; de jeunes Princes dont vous devez tout vous promettre, & qui déja répondent parfaitement aux eſpérances que vous en avez conçûes. Voilà, dis-je les dons de Dieu qui vous étoient réſervés. *Ecce ſic benedicetur homo qui timet Dominum :* C'eſt ainſi, concluoit David, que ſera béni l'hom- *Pſal. 127.*

me qui craint le Seigneur ; & c'eſt ainſi qu'eſt bénie Votre Majeſté.

Mais encore une fois, ô mon Dieu, c'eſt pour cela même que vous multiplierez les jours de cet auguſte Monarque, & que vous le conſerverez, non-ſeulement pour nous, mais pour vous-même. Car avec une ame auſſi grande, avec une religion auſſi pure, avec une ſageſſe auſſi éclairée, avec une autorité auſſi abſolue que la ſienne, que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avez fait pour lui ; & par quels retours ne reconnoîtra-t-il pas les graces immenſes que vous avez verſées & que vous verſez encore tous les jours ſur lui ? Qu'il me ſoit donc permis, Seigneur, de finir ici en le félicitant de votre protection divine, & en lui diſant lui-même ce qu'un de vos Prophétes dit à un Prince bien moins digne d'un tel ſouhait :

Dan. 3. *Rex in æternum vive* : Vivez, Sire, vivez ſous cette main de Dieu bien-faiſante & toute-puiſſante, qui ne vous a jamais manqué & qui ne vous manquera jamais. Vivez pour la conſolation de vos ſujets, & pour mettre le comble à votre gloire : ou plutôt, puiſque vous êtes l'homme de la droite de Dieu, vivez, Sire, pour la gloire & pour les intérêts de Dieu. Vivez pour faire connoître, adorer & ſervir Dieu. Vivez pour conſommer ce grand deſſein de la réunion de l'Egliſe

de Dieu. Vivez pour la deſtruction de l'iniquité, de l'erreur, du libertinage qui ſont les ennemis de Dieu. Vivez en Roi Chrétien, & vous mériterez par-là le ſalut éternel qu'un Dieu Sauveur vient annoncer au monde, & qui eſt la récompenſe des élûs, que je vous ſouhaite, &c.

AVERTISSEMENT.

Comme bien des perſonnes, ſur-tout les Prédicateurs, n'ont pas toujours le loiſir de lire tout un Sermon, & qu'ils ſont quelquefois bien aiſes d'en voir d'abord toute la ſuite, on a cru leur faire plaiſir de réduire les Sermons contenus dans chaque volume, & d'en mettre l'Abrégé à la fin du volume, en forme de Table. On pourra tirer encore de ces Abrégés deux autres avantages. Car pluſieurs apprendront de-là, comment en compoſant un diſcours, on doit avant toutes choſes en arranger la matiére, & lui donner de l'ordre. Et comparant enſuite les Abrégés avec les Sermons, on verra de quelle manière on peut étendre, orner, & relever par l'expreſſion les penſées mêmes les plus ſimples & les plus communes.

TABLE DES SERMONS, AVEC l'Abrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le ſecond, la page où ce même article finit.

Sermon pour la Fête de tous les Saints, ſur la Récompenſe des Saints, page 1.

DIVISION. On ne peut mieux juger de l'excellence & des avantages de la récompenſe qui nous eſt promiſe dans le ciel, que par la comparaiſon avec les récompenſes du monde. La récompenſe des Saints eſt une récompenſe ſûre ; au lieu que les récompenſes du monde ſont douteuſes & incertaines, 1. Partie. La récompenſe des Saints eſt une récompenſe abondante ; au lieu que les récompenſes du monde ſont vuides & défectueuſes, 2. Partie. La récompenſe des Saints eſt une récompenſe éternelle ; au lieu que les récompenſes du monde ſont caduques & périſſables, 3. Partie. p. 1. 5.

I. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes

douteuſes & incertaines ; au lieu que la récompenſe des Saints eſt une récompenſe sûre. Preuves tirées de deux paſſages de ſaint Paul : *Je ſçais*, diſoit-il, *à qui j'ai confié mon dépôt*, c'eſt-à-dire, le fonds des mérites que je tâche d'acquérir ; *& je ſuis certain qu'il ſçaura me le garder pour ce grand jour, où chacun recevra ſelon ſes œuvres. J'ai achevé ma courſe*, ajoûtoit l'Apôtre : *il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice, que le Seigneur me donnera comme juſte juge, & qu'il réſerve à tous ceux qui le ſervent.* Application de ces paroles : *Scio cui credidi*, à la récompenſe des Saints & aux récompenſes du monde. p. 5. 9.

Trois cauſes de l'incertitude des récompenſes du monde. 1. C'eſt qu'il y a des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. 2. C'eſt qu'il y a des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas. 3. C'eſt qu'il y a des mérites que les hommes eſtiment & dont ils ſont même touchés ; mais qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. p. 10.

1. Des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. Par ce ſeul principe, combien dans le monde de mérites perdus ? mais Dieu connoît tous nos mérites ; il en connoit toute l'étendue & tout le prix. Par rapport au monde, point de mérites que le tems n'efface : mais Dieu n'oublie rien. p. 10. 13.

2. Des mérites quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas : mais comme Dieu hait néceſſairement le péché, auſſi ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres Chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner. p. 13. 15.

3. Des mérites que les hommes ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ne ſont, ni aſſez riches, ni aſſez puiſſans. Au lieu que rien ne peut excéder le pouvoir de Dieu, qui eſt infini. p. 15. 16.

Nous ſommes donc sûrs de Dieu. D'où David tiroit cette ſainte concluſion : qu'*il vaut bien mieux ſe confier dans le Seigneur, que dans les hommes, & dans les princes mêmes de la terre.* p. 16. 18.

II. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes vuides & défectueuſes ; au lieu que la récompenſe des Saints eſt une récompenſe abondante. Car c'eſt une récompenſe, 1. qui ſurpaſſe, ou du moins qui égale nos ſervices ; 2. qui par elle-même eſt capable de nous rendre parfaitement heureux. Deux propriétés dont nulle ne convient aux récompenſes du monde. p. 18. 20.

1. Récompenſe qui ſurpaſſe tous nos ſervices. Que ne fait-on pas tous les jours pour la fortune du monde ; & dès qu'on y eſt parvenu, par combien d'épreuves n'en reconnoît-on pas la vanité & le néant ? Mais, diſoit l'Apôtre, *Toutes les ſouffrances de la vie ne ſont pas dignes de la gloire que Dieu nous réſerve.* p. 20. 24.

2. Récompenſe capable par elle même de nous rendre parfaitement heureux. Voit-on des grands & des riches dans le monde qui ſoient contens ? Mais, *Seigneur*, s'écrioit David, *je ſerai raſſaſié, quand vous me découvrirez votre gloire.* La foi même nous l'enſeigne, & nous n'en devons point être ſurpris, puiſque Dieu, ou la poſſeſſion de Dieu, ſera la récompenſe des Saints. p. 24. 28.

Un préjugé ſenſible de cette vérité, c'eſt qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui ſe tiennent & qui ſont réellement heureux de ne poſſéder que Dieu & de ne s'attacher qu'à Dieu. Quelle onction intérieure n'ai-je pas goûté moi-même, Seigneur, à certains momens, où vous banniſſiez de mon cœur les vains plaiſirs, pour y entrer à leur place ? *Et intra bas pro eis.* Or ſi Dieu remplit ainſi notre cœur ſur la terre, que ſera-ce dans le ciel ? p. 28. 32.

III. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes caduques & périſſables ; au lieu que la récompenſe des Saints eſt une récompenſe éternelle En effet, toutes les récompenſes du monde ſont paſſagéres ; & cela ſeul ne doit-il pas ſuffire pour nous en détacher ? Il n'y a que la récompenſe des juſtes qui ne paſſe point, Parce qu'*elle eſt en Dieu* qui ne peut changer. Eternité de puiſſance, éternité de bonheur, éternité de gloire : telle eſt l'heureuſe deſtinée des élus de Dieu. p. 32. 37.

Nous voyons dès maintenant comme un rayon de cette gloire dans ce culte perpétuel que l'Egliſe rend aux Saints, & qu'elle leur rendra juſqu'à la fin des ſiécles. C'eſt pour cela que leurs fêtes ſont inſtituées, & que chaque année on renouvelle le ſouvenir de leurs vertus. p. 38. 39.

Pouvons-nous donc aſſez eſtimer cette récompenſe éternelle ! Malheur à nous ſi nos noms ne ſont *écrits que ſur la terre.* Mais s'ils ſont *écrits dans le ciel*, conſolons-nous & réjouiſſons-nous. Eſpérance par où les Saints ont triomphé du monde. Pourquoi ne les imitons-nous pas ? Priére aux Saints pour demander leur protection : mais du reſte aſſurés de leur protection, vivons comme eux, ſi nous voulons être glorifiés comme eux. p. 39. 44.

COMPLIMENT AU ROI. p. 44. 46.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent, ſur le Jugement dernier. page 47.

DIVISION. Il y a ſur-tout deux choſes dans nous que Dieu produira contre nous au jugement dernier ; notre foi, & notre raiſon. Il ſe ſervira de notre foi pour nous juger comme Chrétiens. 1. Partie. Il ſe ſervira de notre raiſon pour nous juger comme hommes. 2. Partie. p. 50. 52.

I. PARTIE.

I. PARTIE. Dieu ſe ſervira de notre foi pour nous juger, 1. ſoit que nous l'ayons conſervée, 2. ſoit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée. p. 53. 54.

Suppoſant donc d'abord que nous ayons toujours conſervé la foi, Dieu nous jugera par notre foi : comment ? 1. c'eſt que notre foi nous accuſera devant Dieu. 2. C'eſt que notre foi nous ſervira de témoin contre nous au tribunal de Dieu. 3. C'eſt que notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, ſi nous ſommes réprouvés de Dieu. p. 54.

1. Notre foi nous accuſera devant Dieu. Jeſus-Chriſt lui-même nous l'apprend : *Vous avez un accuſateur*, diſoit-il aux Juifs, *qui eſt Moïſe*, c'eſt-à-dire, la loi de Moïſe. Or par-là n'étoit-ce pas nous dire, à nous qui ſommes Chrétiens, que l'Évangile nous accuſeroit nous-mêmes ? Saint Paul nous enſeigne la même vérité. p. 55. 57.

2. Notre foi ſervira de témoin contre nous au tribunal de Dieu. Tu croyois un Dieu, dira-t-elle au pécheur ; mais tu ne t'es pas mis en peine de le ſervir. p. 57. 58.

3. Notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, ſi nous ſommes réprouvés de Dieu. Toutes ces malédictions de l'Evangile, *Malheur à vous, riches ; malheur à vous hypocrites ; malheur au monde*, & les autres qui ne ſont maintenant que des menaces, ſe changeront en autant d'arrêts & d'arrêts définitifs. Et voilà le ſens de cette parole de S. Jean, *celui qui croit, ne ſera point jugé :* pourquoi ? parce qu'il eſt déja tout jugé. p. 58. 60.

Ma religion me jugera : penſée touchante, mais ſurtout penſée terrible. C'eſt-à quoi nous ne faiſons préſentement nulle réfléxion : mais c'eſt ce qui nous remplira alors d'effroi. p. 60. 64.

Mais ſi nous avons perdu la foi, ſera-ce encore par la foi que Dieu nous jugera ? oui ; & nous ſerons

alors jugés comme déſerteurs de la foi. Car après l'avoir embraſſée, il ne nous étoit plus permis de l'abandonner. Un payen ne ſera pas ainſi jugé, parce qu'il n'a jamais eu la foi. Et il ne faut point dire que Dieu dans la profeſſion de notre foi nous a fait libres : car cette liberté ne va pas juſques à pouvoir renoncer la foi quand il nous plaira. Dieu donc nous en demandera compte, & qu'aurons-nous à lui répondre ? p. 64. 72.

II. PARTIE Dieu ſe ſervira de notre raiſon pour nous juger, ſoit que nous la conſidérions dans ſa pureté & dans ſon intégrité, c'eſt-à-dire, dans l'état où nous l'avons reçûe de Dieu en naiſſant ; ſoit que nous la conſidérions dans ſa corruption, c'eſt-à-dire, dans l'état où ſouvent nous la réduiſons par nos déſordres. p. 72. 73.

Dieu nous jugera par la droite raiſon. 1. Nous péchons ouvertement contre les vûes de notre raiſon, & c'eſt par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, dira-t-il à un libertin, vous vous piquiez de raiſon ; mais votre vie a t-elle été une vie raiſonnable ? p. 73. 77.

2. Nous ne voulons pas en mille rencontres écouter notre raiſon, & Dieu nous forcera à l'entendre. Ce qui nous empêche maintenant de nous rendre attentifs à ſa voix, c'eſt le tumulte de nos paſſions ; ce ſont les objets qui frappent nos ſens. Mais au jugement de Dieu toutes nos paſſions ſeront éteintes, & nous n'aurons plus les mêmes objets pour nous diſſiper. p. 77. 79.

3. Nous nous formons mille prétextes pour engager notre raiſon dans les intérêts de notre paſſion : mais que fera Dieu ? il confondra tous ces prétextes, en ſe ſervant & de ſes propres lumieres, & des lumiéres mêmes de notre raiſon, pour nous faire voir les vrais motifs qui nous ont fait agir : envie, vengeance, intérêt, orgueil, hypocriſie. p. 79. 81.

Si notre raiſon a été dans l'erreur, Dieu nous jugera encore par elle, & comment? non point préciſément par notre raiſon trompée : mais 1. par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres. 2. Par notre raiſon trompée à certains tems de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autres tems. p. 81. 84.

Concluſion. C'eſt donc de nous ſervir de notre foi & de notre raiſon, pour nous juger nous-mêmes dès cette vie, afin que Dieu ne nous juge point ; de rentrer dans nous-mêmes & de nous appliquer à nous connoître nous-mêmes dès maintenant, afin que cette vûe de nous-mêmes ne nous trouble point à la mort, ni après la mort. p. 84. 88.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, ſur le ſcandale. pag. 89.

DIVISION. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale. 1. Partie. Mais doublement malheureux, celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple. 2. Partie. p. 93.

I. PARTIE. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale. Pourquoi? 1. parce qu'il eſt homicide devant Dieu de toutes les ames qu'il ſcandaliſe, 2. parce qu'il ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. p. 94. 95.

1. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, eſt homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Péché monſtrueux : car quelle horreur de cauſer la mort à une ame? Péché diabolique : car ſelon l'Evangile, le caractére particulier du démon, eſt d'avoir été dès le commencement du monde homicide des ames. Péché contre le Saint Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le Saint-Eſprit eſt perſonnellement la charité même.

Péché eſſentiellement oppoſé à la Rédemption de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il fait périr ce que Jeſus-Chriſt eſt venu ſauver. Péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon jugement : *Ipſe impius in iniquitate ſua morietur. Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Enfin, péché que tous les jours on commet, ſans avoir même intention de le commettre. Il n'eſt pas néceſſaire, pour me rendre criminel en ce point, que je me propoſe d'un deſſein formé, de ſcandaliſer mon frere ; il ſuffit que je faſſe ce qui le ſcandaliſe, & que je m'en apperçoive : C'eſt de-là même que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes en apparence très-légéres. Tout cela eſt innocent, dites-vous : mais appellez-vous innocent, ce qui damne le prochain ? p. 95. 111.

2. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Quel abîme ! De combien de péchés, par exemple un mauvais conſeil n'eſt-il pas la ſource ? Or en le donnant, vous devenez reſponſable de toutes ces ſuites. Mais les péchés ſont perſonnels. Cela eſt vrai des autres péchés, & non du ſcandale, parce que l'homme ſcandaleux péche tout à la fois, & pour lui-même, & pour autrui. Mais ces péchés ne m'ont pas même été connus. C'eſt aſſez que vous en ayez connu le principe, & que vous ayez eu ſujet d'en craindre les funeſtes effets. Et voilà pourquoi David demandoit à Dieu, qu'il lui fît grace ſur deux ſortes de péchés ; ſur les péchés cachés, *ab occultis meis munda me* ; & ſur les péchés d'autrui, *& ab alienis parce ſervo tuo.* Sainte priére que devroient faire ſur-tout certaines femmes mondaines : & priére qui ſeroit déja le commencement de leur converſion, toute difficile qu'eſt la converſion d'une ame ſcandaleuſe. p. 111. 118.

II. Partie, Doublement malheureux celui qui

cauſe le ſcandale, lorſqu'il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple. p. 118. 121.

1. Quel eſt le crime d'un pere & d'une mere qui ſcandaliſent eux-mêmes & qui corrompent leurs enfans? c'étoit à eux à les former au bien, & ce ſont eux qui les tournent au mal. p. 121. 123.

2. Quel eſt le crime d'un maître, qui engage ſes domeſtiques dans ſes propres débauches, & qui les rend complices de ſes iniquités? Saint Paul traitoit un maître peu vigilant d'infidele & d'apoſtat: qu'auroit-il dit d'un maître ſcandaleux? p. 123. 126.

3. Quel eſt le crime de ces miniſtres du Seigneur, qui prophanent les plus ſaintes fonctions, & font rejaillir le ſcandale de leur vie juſques ſur leur miniſtére? C'eſt ce qui excitoit contre eux l'indignation de Dieu. Cependant malheur au monde, qui ſe fait un ſcandale, non plus abſolument de Jeſus-Chriſt, mais de Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes miniſtres. Car 1. le Sauveur des hommes nous a prédit ce ſcandale, afin que nous n'en fuſſions point ſurpris. 2. Il nous a dit de les écouter, & non de les imiter. p. 126. 131.

4. Que faut-il dire de ceux que nous appellons les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nés, & qu'ils ont été élevés dans le ſein de l'Egliſe Catholique? Sont-ils excuſables, lorſqu'au lieu de contribuer, ou à ramener nos freres égarés, ou à confirmer nos freres réunis, ils ne ſervent par leurs exemples qu'à éloigner les uns davantage, & qu'à replonger les autres dans leur premier aveuglement? p 131. 134.

5. Que faut-il dire de ceux qui font profeſſion de piété, lorſque dans leur piété ils laiſſent gliſſer & appercevoir des défauts, qui décréditent la piété même? Le monde eſt le premier à s'en ſcandaliſer. C'eſt ſouvent une injuſtice, j'en conviens; mais plus le monde eſt un cenſeur ſévére, plus nous devons être exacts & réguliers. p. 134. 135.

Le fruit de ce discours est, 1, de nous préserver des scandales qu'on nous peut donner. 2. De n'en point donner nous-mêmes. Cet avis vous regarde, vous sur-tout que Dieu a élevés dans le monde, & dont les exemples font plus d'impression. p. 135. 137.

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, sur la fausse conscience. pag. 138.

DIVISION. Fausse conscience aisée à former. 1. Partie. Fausse conscience dangereuse à suivre. 2. Partie. Fausse conscience, excuse frivole pour se justifier devant Dieu. 3. Partie. p. 141. 142.

I. PARTIE. Fausse conscience aisée à former. 1. dans tous les états du monde en général ; 2. particuliérement dans les conditions du monde plus élevées ; 3. sur-tout encore à la Cour. p. 142. 147.

1. On se fait aisément dans tous les états une fausse conscience, parce qu'on se fait une conscience, ou selon ses désirs, ou selon ses intérêts. Fausse conscience aisée à former par la raison seule, qu'on se la forme selon ses désirs. Car, dit S. Augustin, tout ce que nous voulons, quelque criminel qu'il soit, nous paroît permis, & même nous paroît bon ; & tel est l'ascendant que notre cœur prend sur notre esprit. Fausse conscience non moins aisée à former dans toutes les conditions, parce qu'on se la forme selon ses intérêts. Dès qu'il ne s'agit point de notre intérêt, nous avons une conscience droite, & nous nous déclarons hautement pour la plus sévére morale. Mais l'intérêt commence-t-il à y être engagé, nous commençons à voir tout autrement les choses. De-là nous avons une conscience exacte : pour qui ? pour les autres, & non pour nous. p. 147. 157.

2. Fausse conscience encore plus aisée à former dans les conditions plus élevées, & parmi les Grands :

ſoit parce qu'ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de *Dieu*, & que la politique leur inſpire là-deſſus des maximes plus dangereuſes : ſoit parce que tout ce qui les environne contribue à les tromper : flateurs intéreſſés, faux conſeillers. p. 157. 158.

3. Fauſſe conſcience ſur tout aiſée à former dans les Cours des Princes : comment cela ? c'eſt qu'à la Cour les paſſions ſont beaucoup plus ardentes, les déſirs beaucoup plus vifs, & les intérêts beaucoup plus grands. p. 159. 162.

II. PARTIE. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre. Car avec une fauſſe conſcience, 1. il n'y a point de mal qu'on ne commette ; 2. on commet le mal hardiment & tranquillement ; 3. on le commet ſans reſſource & ſans eſpérance de remede. p. 162. 164.

1. Avec une fauſſe conſcience point de mal qu'on ne commette. A quoi ne ſe porte pas un ambitieux, un voluptueux, un vindicatif qui ſe fait une conſcience de ſes fauſſes maximes? Que ne firent pas les Juifs ? Ils crucifiérent Jeſus-Chriſt. Et que ne faiſons-nous pas tous les jours ? Auſſi qu'eſt-ce qu'une fauſſe conſcience ? un abîme inépuiſable de péchés, répond *S.* Bernard ; une mer profonde & affreuſe, où ſe trouvent ſelon le terme de l'Ecriture, des reptiles ſans nombre. Ces reptiles nous marquent la ſubtilité avec laquelle le péché ſe gliſſe dans une fauſſe conſcience ; & ces reptiles ſans nombre, la malheureuſe fécondité avec laquelle ils s'y produiſent. p. 164. 168.

2. Avec une fauſſe conſcience on commet le mal hardiment & tranquillement : hardiment, parce qu'on n'y trouve dans ſoi-même nulle oppoſition ; tranquillement, parce qu'on n'en reſſent alors aucun trouble, & que la conſcience eſt d'intelligence avec le pécheur. Or la paix dans le péché eſt le plus grand de tous les maux. Quatre ſortes de conſciences, que diſtingue S. Bernard : mais des quatre, la derniére

qui eſt une mauvaiſe conſcience dans la paix, eſt la plus à craindre. p. 168. 171.

3. De-là avec une fauſſe conſcience on commet le mal ſans reſſource. Car la grande reſſource du pécheur, c'eſt une conſcience droite & ſaine qui le condamne intérieurement : & voilà ce qui ramena S. Auguſtin ; ſa conſcience révoltée contre lui-même. De-là le Prophéte voulant, ce ſemble, engager Dieu à punir les impiétés de ſon peuple, lui diſoit, Seigneur, aveuglez-les : Et c'eſt pour cela même que je dis tout au contraire : Déchargez, Seigneur, votre colére ſur tout le reſte : mais épargnez leurs conſciences, & ne les aveuglez pas : car ce ſeroit dès cette vie les réprouver. p. 171. 175.

III. Partie. Fauſſe conſcience, vaine excuſe pour ſe juſtifier devant Dieu. 1. Parce qu'il y a maintenant trop de lumiere pour pouvoir ſuppoſer enſemble une conſcience dans l'erreur & une conſcience de bonne foi. 2. Parce qu'il n'y a point de fauſſe conſcience que Dieu ne puiſſe confondre par une autre conſcience droite, je veux dire en premier lieu, par celle des payens : car n'eſt-il pas étrange que vous vous permettiez aujourd'hui ou que vous vous croyez permiſes cent choſes, dont vous ſçavez que les payens ſe ſont fait des crimes ? En ſecond lieu, par la votre ; ſoit telle qu'elle eſt préſentement, mais pour qui ? pour les autres ; ſoit telle qu'elle a été dans ces premiéres années où la paſſion ne vous avoit pas encore corrompus. p. 175. 185.

Pour vous préſerver ou pour revenir de ce déſordre de la fauſſe conſcience, ſouvenez-vous de deux grandes maximes ; l'une, que le chemin du ciel eſt étroit ; l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conſcience large. p. 185. 186.

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent, ſur la ſevérité de la Pénitence. pag. 187.

DIVISION. Sévérité néceſſaire, ſévérité douce. La pénitence priſe par rapport à nous doit être ſévére. 1. Partie. Mais afin de ne pas rebuter nos cœurs, j'ajoute que plus elle eſt ſévére, plus dans ſa ſévérité même elle devient douce. 2. Partie. p. 192.

I. PARTIE. Sévérité de la pénitence, ſévérité néceſſaire. Car 1. l'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même; il doit donc ſe juger dans la rigueur. 2. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même; il doit donc dans ſes jugemens prendre le parti de la ſévérité. 3. Du jugement que l'homme fait de lui-même, il y a appel à un autre jugement ſupérieur qui eſt celui de Dieu; il doit donc y procéder avec une équité inflexible. p. 192. 194.

1. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu: c'eſt-à-dire, ſelon Tertullien, que la pénitence fait en nous la fonction de la juſtice & de la colére de Dieu. Or comment Dieu nous jugeroit-il dans ſa colére? Pour mieux comprendre cette penſée, imaginons nous que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous dit ce que nous marque expreſſément l'Apôtre: Jugez-vous vous-mêmes, & je ne vous jugerai point. Cela ſuppoſé, je dois faire dans ma pénitence, ce que Dieu fera un jour dans ſon jugement. Que fera-t-il? une recherche exacte de toute ma vie: & telle eſt la recherche que j'en dois faire moi-même en me préſentant au tribunal de la pénitence, & en m'accuſant. C'eſt pour cela que David demandoit à Dieu comme une grace particuliére, de ne pas per-

mettre que ſon cœur conſentît jamais à ces *paroles de malice*, & à ces prétextes que le démon nous ſuggére, pour nous ſervir d'excuſes. Et parce qu'il ſçavoit que le monde eſt plein de ces faux *élûs*, qui en traitant avec Dieu, prétendent toujours avoir raiſon, ce ſaint Roi ne vouloit point de communication avec eux. *Et non communicabo cum electis eorum.* p. 194. 204.

Diſons à Dieu comme le même Prophéte, en nous confeſſant criminels : *Gueriſſez mon ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous.* Ce n'eſt ni à mon naturel, ni à mon tempérament, ni au monde que je dois m'en prendre, mais à moi-même. p. 204. 206.

2. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même : & comme nous nous aimons nous-mêmes, la pénitence doit ſurmonter en nous ce fonds d'amour propre, & elle ne le peut faire que par une ſainte rigueur. Sans cela, à quelles illuſions ſerons-nous ſujets ? p. 206. 207.

3. Il y a appel du jugement que nous portons contre nous-mêmes : appel, dis-je, au tribunal de Dieu. Car Dieu dans ſon jugement, ne jugera pas ſeulement nos crimes, mais nos *juſtices*, & en particulier nos pénitences. Or que nous ſervira-t-il alors de nous être tant épargnés ? Le juge inférieur, remarque S. Chryſoſtome, doit toujours juger ſelon la rigueur de la loi. p. 207. 210.

Sévérité raiſonnable. Car en quoi conſiſte l'eſſentielle ſévérité de la pénitence ? c'eſt à nous réduire aux bornes de la raiſon que Dieu nous a donnée ; c'eſt à nous faire combattre, retrancher & détruire dans nous, ce que notre raiſon condamne malgré nous. Heureux, ſi nous goûtons cette vérité. Heureux, ſi pour venger Dieu de nous-mêmes & pour le bien venger, nous faiſons paſſer dans nous-mêmes toute ſa colére ; en ſorte que nous puiſſions lui dire comme David : *In me tranſierunt iræ tuæ.* p. 210. 215.

II. PARTIE. Sévérité de la pénitence, ſévérité douce. 1. Elle produit en nous la paix de la conſcience. 2. Elle nous remplit de la joie du Saint-Eſprit. p. 215. 218.

1. C'eſt la pénitence exacte & ſévére qui produit la paix. Ainſi l'éprouva Magdeleine, lorſque Jeſus-Chriſt touché de la ferveur de ſa pénitence lui dit : *Vos péchés vous ſont remis ; allez en paix.* Mais comment une pénitence ſévére qui fait en nous la fonction de la juſtice & de la colére de Dieu, peut-elle nous donner la paix ? C'eſt que par ſa ſévérité elle appaiſe Dieu ; qu'en appaiſant Dieu, elle nous remet en grace avec Dieu ; & que nous remettant en grace avec Dieu, elle nous raſſure contre les jugemens de Dieu. p. 218. 222.

2. De cette paix intérieure naît une ſainte joie : autre fruit de la ſévérité de la pénitence. Qui peut l'exprimer ? il faut la ſentir pour la connoître. Exemple de S. Auguſtin. p. 222. 224.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & je me convertirai. Vous raiſonnez mal, reprend S. Bernard. Tout ce que je vous en dirois, ne feroit nulle impreſſion ſur un cœur auſſi ſenſuel que le vôtre. Mais commencez par vous vaincre en faiſant pénitence, & vous en ſentirez la douceur. Mais n'en voyons-nous pas qui dans leur pénitence ne trouvent que des ſéchereſſes ? Je le veux : mais qui ſont-ils ? ceux qui ne veulent faire qu'une fauſſe pénitence, c'eſt-à-dire, une pénitence aiſée & commode ? p. 225. 227.

C'eſt donc un abus quand nous nous faiſons de la ſévérité de la pénitence, un obſtacle à la pénitence : Et parce qu'il ſe trouve même des miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui mettent tout leur zéle à nous en faire des peintures effrayantes, qu'arrive-t-il ? le libertin en profite, & le foible s'en ſcandaliſe. Mais moi, mon Dieu, tandis que vous me confierez le miniſtére

évangélique, j'annoncerai tout à la fois à votre peuple, ſans jamais les ſéparer, & votre juſtice & votre bonté : *Miſericordiam & judicium cantabo tibi.* p. 227. 232.

Je conclus avec le divin précurſeur : *Faites pénitence, parce que le Royaume de Dieu approche*, c'eſt-à-dire, parce que la mort vient, & qu'elle vient bien-tôt. Combien touchent de près à ce dernier terme ? Si je le leur faiſois connoître, différeroient-ils à ſe convertir ? Or ce qu'ils feroient, pourquoi ne le faiſons-nous pas ? Avons-nous une caution contre la mort ? p 232. 234.

Sermon ſur la Nativité de Jeſus-Chriſt. page 235.

DIVISION. Jeſus-Chriſt dans ſa naiſſance eſt appellé par Iſaïe le Prince de la paix ; & les Anges annoncérent aux Paſteurs qu'il apportoit aux hommes la paix ſur la terre, *Et in terra pax hominibus.* La paix avec Dieu. 1. Partie. La paix avec nous-mêmes. 2. Partie. La paix avec le prochain. 3. Partie. p. 235. 241.

I. PARTIE. La paix avec Dieu. Comme pécheurs nous étions ennemis de Dieu, & incapables par nous-mêmes de nous reconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui pût tout à la fois ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & nous attirer la miſéricorde de Dieu. Or c'eſt ce que fait Jeſus-Chriſt, en réuniſſant dans ſa perſonne Dieu & l'homme. p. 241. 242.

1. Nous voyons d'abord dans cet enfant la miſéricorde de Dieu incarnée & humaniſée. *La grace de Dieu*, dit S. Paul, *a paru* dans ce myſtére, & s'eſt rendue ſenſible. Juſques-là Dieu n'avoit encore eu que *des penſées de paix*, comme parle le Prophéte,

mais aujourd'hui il en vient à l'effet ; & il les exécute en nous donnant un rédempteur. p. 242. 244.

2. Cependant Dieu n'oublie point ses intérêts : car si nous voyons dans le rédempteur qu'il nous donne, la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée, nous y voyons au même tems la justice de Dieu satisfaite & pleinement vengée par la pénitence que ce Sauveur commence à faire pour nous. p. 244. 246.

Voici donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce mystére, exprimée dans ces belles paroles de l'Apôtre : *Dieu étoit dans Jesus-Christ, réconciliant le monde avec soi.* p. 246. 249.

Cependant avec la pénitence de Jesus-Christ notre Sauveur, il faut encore la nôtre, pour consommer l'affaire de notre salut. Il faut de notre part une pénitence semblable à celle de Jesus-Christ, qui puisse être unie à celle de Jesus-Christ, & par conséquent une pénitence solide, efficace, sévére comme celle de Jesus-Christ. p. 249. 252.

II. Partie. La paix avec nous-mêmes. Jesus-Christ nous en découvre les deux sources : qui sont, 1. l'humilité de cœur ; 2. la pauvreté de cœur. p. 252. 254.

1. C'est dans ce mystére qu'un Dieu-homme nous prêche hautement l'humilité ; & c'est de l'humilité que dépend non-seulement notre sainteté ; mais notre félicité dans la vie. Car ce qui fait perdre si souvent la paix à notre cœur, n'est-ce pas notre orgueil & notre ambition ? *Apprenez* donc *de moi*, vous dit Jesus-Christ, *que je suis humble de cœur*, apprenez à l'être comme moi. Alors *vous trouverez le repos de vos ames.* Et ne pensez pas que cette humilité de cœur soit une foiblesse : ç'a été la vertu des forts, la vertu des sages, la vertu d'un Dieu, qui s'est revêtu de notre chair pour nous en donner un modéle sensible. p. 254. 261.

2. Une autre source de nos combats intérieurs,

c'eſt l'attachement aux biens de la terre ; & le remède, c'eſt le détachement Evangélique. Un Chrétien pauvre de cœur jouit toujours d'un repos inaltérable. Or c'eſt cette pauvreté de cœur que votre Sauveur vient encore vous enſeigner : c'eſt ce que vous prêchent l'étable, la crêche, les langes de cet enfant-Dieu. Il ne commence pas ſeulement à l'enſeigner, mais à la perſuader au monde. De pauvres paſteurs ſe retirent d'auprès de lui comblés de joie : des riches, ce ſont les Mages, viennent à ſes piés dépoſer leurs tréſors, & ſe faire un mérite & un plaiſir d'y renoncer. p. 261. 265.

III. PARTIE. La paix avec le prochain. L'Apôtre exhortant les Romains à la charité, leur diſoit : *Si cela ſe peut, & autant qu'il eſt en vous, conſervez la paix avec tous les hommes.* Toutes ces paroles ſont remarquables. Or quel eſt le principe de cette paix ? une ſainte conformité avec Jeſus-Chriſt naiſſant. 1. C'eſt un Dieu qui ſe dépouille pour nous de tous ſes intérêts. 2. C'eſt un Dieu qui nous prévient, ſelon le langage du Prophéte, de toutes les bénédictions de ſa douceur. Deux moyens pour entretenir une paix éternelle avec nos freres, déſintéreſſement & douceur. p. 265. 268.

1. C'eſt un Dieu qui par amour pour nous ſe dépouille de tous ſes intérêts ; qui de maître ſe fait obéiſſant, de grand petit, de riche pauvre : & ce déſintéreſſement eſt le plus néceſſaire & le plus ſûr moyen pour concilier les cœurs. Moyen néceſſaire : car de prétendre vivre en paix avec le prochain, tandis qu'on eſt dominé par l'intérêt, c'eſt ſe flatter d'une eſpérance chimérique : mais auſſi, moyen sûr ; ôtez l'intérêt, plus de diviſions, de querelles, de procès, la paix régnera par tout. p. 268. 271.

2. Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt qui trouble la paix entre vous & le prochain : ce ſont encore vos aigreurs, vos emportemens, vos fiertés. Mais un

ſecond moyen pour la maintenir cette paix ſi déſirable, c'eſt la douceur. Or rentrez dans l'étable de Bethléem ; vous y verrez un Dieu qui vous prévient, un Dieu qui vous recherche, & qui vous apprend, pour le bien de la paix, à prévenir & à rechercher vos freres. p. 271. 274.

Quel eſt notre aveuglement ? Dans ce tems où Dieu nous afflige par le fléau de la guerre, nous lui demandons une paix qui ne dépend pas de nous, & dans le cours de la vie nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix qui eſt entre nos mains. p. 274. 276.

Compliment au Roi. p. 276. 280.

AUTRE AVENT.

Sermon pour la fête de tous les Saints, ſur la Sainteté. page 283.

DIVISION. La ſainteté trouve dans les eſprits & dans les cœurs des hommes trois grands obſtacles à ſurmonter, le libertinage, l'ignorance, & la lâcheté. Les libertins la cenſurent : les ignorans la prennent mal, & n'en ont que de fauſſes idées, enfin les lâches la regardent comme impoſſible, & déſeſpérent d'y parvenir. Or montrons aux premiers, que ſuppoſé l'exemple des Saints leur libertinage eſt inſoutenable. 1. Partie. Aux ſeconds, que ſuppoſé l'exemple des Saints leur ignorance eſt ſans excuſe. 2. Partie. Et aux derniers, que ſuppoſé l'exemple des Saints leur lâcheté n'a plus de prétexte. 3. Partie p. 285. 288.

I. PARTIE. Libertinage inſoutenable ſuppoſé l'exemple des Saints. C'eſt de tout tems que les libertins ont combattu la ſainteté. Saint Jérôme nous

marque ſur-tout deux artifices, dont ils ſe ſont ſervis contre elle. 1 Ils l'ont conteſtée comme fauſſe. 2. Ils l'ont décriée comme défectueuſe. Comme fauſſe, prétendant qu'il n'y avoit point de vraie ſainteté : comme défectueuſe, ſe perſuadant & voulant perſuader aux autres qu'elle étoit au moins ſujette à mille défauts. L'exemple des Saints détruit ces deux préjugés. p. 288. 290.

1. Le libertin ne veut point reconnoître de vraie ſainteté, & traite tout ce que nous appellons ſainteté, d'hypocriſie. Malignité également injurieuſe à Dieu & pernicieuſe aux hommes. Mais quelque préſomptueux que ſoit le libertinage, jamais il ne ſe ſoutiendra contre certains exemples irreprochables que Dieu lui oppoſe pour le confondre : ce ſont ceux des Saints. Il y a dans le monde des hypocriſies, c'eſt-à-dire, de fauſſes ſaintetés, il faut l'avouer : mais de-là même S. Auguſtin conclut qu'il y a donc auſſi une vraie ſainteté, puiſque la fauſſe ſainteté n'eſt qu'une imitation de la vraie. Cette vraie ſainteté eſt rare, je le ſçais : mais n'y eût-il dans le monde qu'un vrai Saint, ſon exemple ſuffit pour la condamnation du libertin. Or pour un juſte dont l'exemple ſuffiroit, Dieu nous en découvre aujourd'hui une multitude innombrable. Ce ſont ces Saints glorifiés dans le ciel : ces hommes en qui la grace a opéré tant de merveilles, à qui elle a inſpiré de ſi grands ſentimens, à qui elle a fait faire de ſi grandes actions. Exemples mémorables, exemples convaincans. p. 290. 299.

2. Le libertin au moins tâche de décrier la ſainteté, en lui imputant des défauts prétendus. Mais ſi les Saints ont des défauts, ce n'eſt pas à la ſainteté qu'il s'en faut prendre, puiſqu'ils ne ſont pas Saints par là. D'ailleurs, eſt-il juſte d'exiger de la vraie piété qu'elle rende tout-à-coup les hommes parfaits ? Je pourrois m'en tenir là pour la confuſion de l'impie ; mais l'Egliſe va plus loin. Elle lui fait voir dans

cette troupe glorieuſe de Saints que nous honorons, des hommes vraiément irrépréhenſibles au ſens même que le monde les veut. Leurs ſiécles les ont reconnus tels qu'on nous les dépeint. Les ſiécles ſuivans les ont canoniſés ; & c'eſt ſur le témoignage du monde entier que nous leur rendons un culte ſi ſolemnel. p. 299. 302.

II. PARTIE. Ignorance ſans excuſe, ſuppoſé l'exemple des Saints. Car l'exemple des Saints nous fait connoître en quoi conſiſte la vraie ſainteté, & nous apprend qu'elle eſt toute renfermée dans les devoirs de notre condition. Sainteté raiſonnable, qui ſe fait eſtimer par elle-même. p. 302. 306.

Les Saints ne ſe ſont point préciſément ſanctifiés par des œuvres éclatantes & particuliéres ; ce n'étoit point là le fonds de leur ſainteté : car 1. ils pouvoient être Saints ſans cela. 2. Avec cela ils pouvoient n'être pas Saints. p. 306. 308.

Par où donc les Saints ont-ils été Saints ? ils n'ont été Saints, que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur état ; 2. & ils n'ont rempli les devoirs de leur état, que parce qu'ils étoient Saints. Auſſi eſt-ce cette fidélité conſtante à nos devoirs qui nous coûte. p. 308. 313.

III. PARTIE. Lâcheté ſans prétexte, ſuppoſé l'exemple des Saints. Cet exemple eſt une preuve convaincante ; 1. que la ſainteté n'a rien d'impraticable pour nous ; 2. qu'elle n'a rien même de ſi difficile dont elle ne porte avec ſoi l'adouciſſement. p. 313. 314.

1. Rien d'impraticable pour nous dans la ſainteté. Dieu nous le fait connoître ſenſiblement en nous mettant devant les yeux des millions de Saints, qui ont été dans le monde, ce que nous ne voulons pas qu'on y puiſſe être. C'eſt cette penſée qui convertit ſaint Auguſtin. p. 314. 318.

2. Rien même de ſi difficile dans la ſainteté, qui

ne porte avec ſoi ſon adouciſſement. Que puis-je répondre, quand on me fait voir dans les Saints des hommes comme moi, qui ont tout entrepris & tout ſouffert avec joie ? p. 318. 322.

Mais après tout comment être Saint, & vivre en certains états du monde ? Comment ? Si ces états étoient incompatibles avec la ſainteté, Dieu ne vous y auroit pas appellés, & il ne vous permettroit pas d'y demeurer. Point d'état où il n'y ait eu des Saints. Regardez dans votre état ceux qui s'y ſont ſanctifiés, & formez-vous ſur ces modéles. p. 322. 326.

Compliment au Roi. p. 326. 328.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent ſur le Jugement dernier. pag. 329.

DIVISION. Dieu a tout fait, & pour lui-même, & pour ſes Elûs. D'où S. Chryſoſtome conclut, que quand Dieu s'eſt déterminé à juger le monde, il a eu deux vûes principales : l'une, de ſe faire juſtice à lui-même ; & l'autre, de la faire à ſes prédeſtinés. Jugement qui vengera Dieu des outrages qu'il a reçûs du monde. 1. Partie. Jugement qui vengera les élûs de Dieu des injuſtices que leur a fait le monde. 2. Partie p. 331. 333.

I. PARTIE. Jugement qui vengera Dieu, 1. en général, des outrages que lui font maintenant les hommes ; 2. en particulier, de ceux que lui font certains hommes inſolens dans leur impiété. p. 333. 335.

1. Dieu en général s'élévera pour juger lui-même ſa cauſe. Maintenant il la laiſſe entre les mains des hommes, & il les charge de défendre ſes droits. Mais qu'arrive-t-il ? cette cauſe de Dieu miſe entre les mains des hommes eſt tous les jours abandonnée & lâchement trahie. Or c'eſt en cette vûe que David diſoit à Dieu : Levez-vous, Seigneur, & montrez

aux hommes, que malgré vos lenteurs paſſées, vous ſçavez enfin vous rendre à vous-même une pleine juſtice des outrages que vous avez reçûs. Oui, il le ſçait, & il le fera dans ſon dernier jugement. p. 335. 343.

Auſſi il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier reſſort & ſans appel juge & partie dans ſa propre cauſe. Pourquoi? parce qu'il n'y a point, répond ſaint Chryſoſtome, de juge ſi éclairé que lui, ſi intégre que lui, ſi puiſſant que lui. Il ſe vengera, ajoute le même Pere, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être ſaint & irrépréhenſible dans ſes vengeances. p. 343. 345.

2. Quels ſont en particulier ces outrages que Dieu aura reçûs de l'impie, & dont il viendra ſe faire juſtice à lui-même? David les réduit à trois; 1. l'impie a dit dans ſon cœur, Il n'y a point de Dieu: *Dixit in corde ſuo, Non eſt Deus:* outrage à la divinité; 2. il a dit, s'il y a un Dieu, ou il n'a pas vû, ou il a oublié le mal que j'ai commis: *Dixit in corde ſuo, Oblitus eſt Deus; avertit faciem ſuam, ne videat:* outrage à la providence; 3. il a dit: Quand ce Dieu dont on me menace auroit vû mon péché & qu'il s'en ſouviendroit, il ne me damnera pas pour ſi peu de choſe: *Dixit in corde ſuo, Non requiret:* outrage à la juſtice de Dieu vindicative. Trois articles capitaux ſur leſquels Dieu confondra le pécheur libertin. P. 345. 347.

Parce que l'impie aura refuſé de reconnoître la divinité, Dieu ſe fera voir à lui dans tout l'éclat de ſa gloire. Parce que l'impie aura outragé la Providence, en diſant, Ou Dieu n'a pas ſçû, ou il a oublié le mal que j'ai fait; Dieu pour lui montrer qu'il a tout ſçû, & qu'il ſe ſouvient de tout, révélera devant ſes yeux & aux yeux de l'univers tout ce qu'il y a eu de plus honteux & de plus caché dans ſa vie. Parce que l'impie aura dit, Quelque connoiſſance que Dieu puiſſe

avoir de mes crimes, il ne me punira pas pour ſi peu de choſe; Dieu ſe fera un devoir particulier de venger ſa juſtice de ce blaſphème : comment ? en l'exerçant cette juſtice redoutable ſur le pécheur, & en le condamnant ſans miſéricorde. p. 347. 352.

La ſeule reſſource qui vous reſte maintenant, pécheur, c'eſt la pénitence. p. 352. 355.

II. PARTIE. Jugement qui vengera les élûs de Dieu. Ces élûs de Dieu, ce ſont; 1. les juſtes; 2. les humbles; 3. les pauvres; 4. les foibles. p. 355. 357.

1. Dieu viendra pour venger les juſtes, j'entends les vrais juſtes, en les ſéparant des hypocrites. Ainſi, ſelon l'oracle de Job, *La joie de l'hypocrite finira, & ſon eſpérance périra*, parce que ſon hypocriſie ſera démaſquée. Mais au contraire la gloire des juſtes ſera de paroître devant toutes les créatures intelligentes, & que l'on diſcerne enfin la droiture de leurs actions & la pureté de leurs intentions. p. 357. 363.

2. Il viendra pour venger les humbles en les glorifiant. Leur humilité paſſoit pour petiteſſe d'eſprit & pour baſſeſſe de cœur; mais Dieu la relevera & la couronnera. p. 363. 365.

3. Il viendra pour venger les pauvres en les béatifiant. Combien de pauvres ſouffrent ſur la terre par la dureté des riches? Mais tandis que les riches, ces riches impitoyables, ſeront frappés d'un éternel anathême, les pauvres mis en poſſeſſion d'une ſouveraine béatitude ſeront bien dédommagés de cette inégalité de conditions qui les avoit réduits dans le beſoin & dans la miſére. p. 365. 369.

4. Il viendra pour venger les foibles. Maintenant ils ſont dans l'oppreſſion. Mais la ſcéne changera. Au lieu que le foible étoit ſous les pieds, il ſe verra ſur la tête de ces grands du monde, qui faiſoient, pour l'accabler, un ſi criminel abus de leur grandeur. p. 369. 371.

Concluſion : Dieu dans ſon jugement ſéparera les

juſtes d'avec les hypocrites & les impies; ſéparez-vous-en dès à préſent par une ſolide piété. Il glorifiera les humbles; humiliez-vous. Il béatifiera les pauvres; aſſiſtez-les. Il relevera les foibles; protégez-les. Et vous juſtes, humbles, pauvres, foibles ſoutenez-vous dans votre juſtice, dans votre obſcurité, dans votre pauvreté, dans votre foibleſſe par l'attente de ce grand jour, qui ſera le jour du Seigneur & le vôtre. p. 371. 373.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, ſur le reſpect humain. pag. 374.

DIVISION. Indignité du reſpect humain par rapport à nous-mêmes. 1. Partie. Déſordre du reſpect humain par rapport à Dieu. 2. Partie. Scandale du reſpect humain par rapport au prochain. 3. Partie. Les deux premiers points regardent ceux qui ſont les eſclaves du reſpect humain, & le troiſiéme ceux qui en ſont les auteurs. p. 374. 376.

I. PARTIE. Indignité du reſpect humain, parce que c'eſt; 1. une ſervitude honteuſe; 2. une lâcheté mépriſable. p. 376.

1. Servitude honteuſe: car qu'y a-t-il de plus ſervile que d'être réduit, ou plutôt de ſe réduire ſoi-même à la néceſſité de régler ſa religion & toute ſa conduite ſur le caprice des autres & ſur les vains jugemens du monde? Les anciens Philoſophes, dit S. Auguſtin, adoroient, pour ſe conformer à la multitude, des Dieux qu'ils mépriſoient; & nous par un autre reſpect humain nous outrageons le Dieu que nous adorons. Imitons plutôt les Hébreux qui demandoient à quitter l'Egypte, & à ſe retirer au déſert pour y pouvoir ſacrifier librement au Dieu d'Iſraël. p. 376. 381.

Servitude du reſpect humain d'autant plus hon-

teuſe, que c'eſt l'effet d'une petiteſſe d'eſprit & d'une foibleſſe de cœur que nous tâchons, mais en vain, de nous cacher à nous-mêmes. Nous nous laiſſons troubler ; de quoi ? d'une parole : & par qui ? par des hommes vains, dont ſouvent toute la légéreté nous eſt connue auſſi-bien que l'impiété. p. 381. 385.

2. De-là, caractére de ſervitude qui porte encore avec ſoi un caractére de lâcheté. Lâcheté odieuſe : lâcheté impardonnable : lâcheté réprouvée dans l'Evangile : lâcheté que les payens mêmes ont condamnée dans les Chrétiens. Exemple de ce ſage Empereur, pere du grand Conſtantin. p. 385. 387.

Ah ! ſouvenons-nous de tant de Martyrs nos freres en Jeſus-Chriſt. N'allons pas ſi loin : cette Cour eſt compoſée d'hommes fameux par leur bravoure : pourquoi dans les choſes de Dieu devenons-nous, ſelon la figure de l'Evangile, comme le roſeau ? Que n'imitons-nous Jean-Baptiſte ? Si nous ſçavons nous affranchir du monde, le monde tout perverti qu'il eſt, nous reſpectera. p. 387. 390.

II. PARTIE. Déſordre du reſpect humain, 1. parce que le reſpect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement de la religion, qui eſt l'amour de Dieu ; 2. parce qu'il fait tomber l'homme dans les plus criminelles apoſtaſies ; 3. parce qu'il arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puiſſantes ; 4. parce que c'eſt ainſi l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain. p. 390. 391.

1. Il détruit dans le cœur de l'homme l'amour de Dieu, j'entends cet amour de préférence que nous devons à Dieu : car il nous fait reſpecter la créature plus que Dieu. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens, quand il leur diſoit : *Vous craignez plus Ceſar que Jupiter même.* A combien de Chrétiens peut-on faire le même reproche ! p. 391. 394.

2. Le reſpect humain fait tomber l'homme dans les plus criminelles apoſtaſies. Et ne puis-je pas en

effet, après S. Cyprien, traiter d'apoſtaſies, tant d'irrévérences qu'il vous a fait commettre en préſence de cet Autel, que j'aurois bien plus droit d'appeller l'Autel du Dieu inconnu, que celui dont parle S. Paul ? *Ignoto Deo.* p. 395. 397.

3. De-là même qu'arrive-t-il ? c'eſt que le reſpect humain arrête l'effet des graces de Dieu les plus puiſſantes, & devient encore par-là l'obſtacle le plus fatal à la converſion de l'homme mondain. On ſe ſent de bonnes diſpoſitions ; mais une fauſſe crainte du monde & de ſes raiſonnemens, fait tout évanouir. C'eſt donc maintenant que je conçois la vérité de cette parole de Tertullien : *Je ſuis aſſuré de mon ſalut, ſi je ne rougis point de mon Dieu.* Car ſi je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de mes devoirs. Le coup du ſalut pour Magdeleine, fut de ne point écouter le monde. p. 398. 403.

III. Partie. Scandale du reſpect humain, c'eſt-à-dire, ſcandale que cauſent dans le monde ceux qui par leurs diſcours ou par leur conduite ſervent à y entretenir le reſpect humain. 1. Scandale qui va ſpécialement à la deſtruction du culte de Dieu : en voilà la nature ; 2. ſcandale d'autant plus pernicieux qu'il ſe répand avec plus de facilité : en voilà le danger ; 3. ſcandale qu'il vous eſt d'autant plus étroitement ordonné d'éviter, grands du monde, que de votre part, il devient beaucoup plus contagieux : voilà par rapport à vous les obligations qui en naiſſent ; 4. ſcandale que vous pouvez aiſément corriger en oppoſant au reſpect humain votre bon exemple : en voilà le reméde. p. 404. 405.

1. Scandale qui va ſpécialement à la deſtruction du culte de Dieu. En raillant de la piété & de la religion on la décrédite, & l'on contribue par-là à l'abolir. p. 405. 407.

2. Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. C'eſt ce qui porta l'invincible Ma-

tathias à ſacrifier lui-même & à frapper du coup mortel un Iſraëlite qu'il vit ſur le point d'adorer publiquement l'idole, de peur que l'exemple d'un ſeul toléré n'ébranlât toute la nation; & je puis dire qu'un mot, qu'un regard, qu'un exemple corrompt de nos jours plus de Chrétiens, que tout ce qu'ont autrefois inventé les tyrans pour exterminer le Chriſtianiſme. p. 407. 410.

3. De-là naît pour toutes les perſonnes qui ont quelque autorité dans le monde, une obligation plus étroite d'être exemplaires dans l'exercice de leur religion; & cet exemple qu'ils donnent eſt; 4. le reméde le plus efficace contre le ſcandale du reſpect humain. Car qui ne ſçait pas quelle impreſſion fait ſur les eſprits l'exemple des grands? Exemple d'Eleazar. p. 410. 411.

Que doit donc dire un pere à ſes enfans? Que doit dire un maître à ſes domeſtiques? Que devons-nous faire chacun dans notre condition? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'eſprit de ceux que Dieu nous a ſoumis. p. 412. 413.

Je parle dans la Cour d'un Prince qui donne du crédit à la religion; & ce que j'aurois à craindre, c'eſt qu'au lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y fit maintenant des hypocrites. Mais outre que la religion prendroit au moins par-là le deſſus, ne laiſſons pas, vous diroisje, de nous prévaloir de l'heureuſe diſpoſition des choſes. Quand le reſpect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne ſoit ni ſaint, ni louable, il n'eſt pas toujours inutile. Concluons: Heureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de Jeſus-Chriſt. Le Sauveur du monde n'exceptoit point de cette béatitude ceux qui habitent dans les Palais des Rois. C'eſt le même Evangile qu'on nous annonce à tous; & nous devons tous également le recevoir & le pratiquer ſans en rougir. p. 413. 416.

Sermon

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, ſur la ſévérité Evangélique. pag. 417.

DIVISION. Trois caractères de la ſévérité Evangélique : un plein déſintéreſſement, 1. Partie. Une ſincére humilité, 2. Partie. Une charité patiente & compatiſſante, 3. Partie. p. 417. 421.

I. PARTIE. Déſintéreſſement, premier caractére de la ſévérité évangélique. Pour développer ce point important, s'il faut meſurer la ſévérité Chrétienne par quelque régle, ce ne doit être, 1. ni par la difficulté des choſes qu'on entreprend ; 2. ni par l'éclat d'une vie extérieurement mortifiée ; 3. ni par un certain zéle de réforme ; 4. ni par un abandon même effectif de certains intérêts particuliers : mais par un déſintéreſſement général, abſolu, ſincére. p. 421. 423.

2. Ce n'eſt point par la difficulté des choſes qu'on entreprend : pourquoi ? par la raiſon qu'en donne ſaint Chryſoſtome, ſçavoir que les choſes même les plus difficiles nous deviennent faciles & agréables dans la vûe d'un intérêt humain ; & qu'il y auroit alors plus de peine à s'en abſtenir, qu'à les faire. p. 423. 425.

2. Ce n'eſt point par une vie extérieurement mortifiée ; en voici la preuve : c'eſt que dans cet extérieur de mortification, il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature ſe trouve. Ainſi les Phariſiens paroiſſoient mortifiés, pour ſe rendre maîtres des eſprits & pour parvenir à leurs fins. p. 425. 429.

3. Ce n'eſt point par un certain zéle de réforme & de maintenir la diſcipline ; car ce zéle ne coute rien dans les diſcours. Mais voulons-nous connoître ſi c'eſt l'effet de la vraie ſévérité de l'Evangile, voyons ce zéle nous rend moins intéreſſés, & s'il nous dé-

gage de ces vûes humaines qui infectent ce qu'il y a de plus ſacré dans le culte de Dieu. p. 429. 433.

4. Ce n'eſt point même par l'abandon effectif de quelques intérêts particuliers, puiſqu'il eſt aiſé, dit ſaint Auguſtin, de renoncer à un intérêt pour un autre intérêt. Il faut donc, ſi nous voulons être vraîment ſévéres ſelon l'eſprit de l'Evangile, que notre déſintéreſſement ſoit général, enſorte que nous ne cherchions que Dieu, qu'il ſoit abſolu; ſans condition & ſans réſerve; qu'il ſoit ſincére, ſans tout ce rafinement de la fauſſe ſévérité. p. 433. 437.

II. Partie. Humilité, ſecond caractére de la ſévérité Evangélique. Rien de plus parfait que cette ſévérité; mais rien auſſi de plus expoſé à la tentation de l'orgueil. Cependant, dit ſaint Bernard, être humble, & être ſévére à ſoi-même, ce ne ſont point deux choſes diſtinguées dans les maximes de J. C. C'eſt ce qui l'engagea à ſe déclarer ſi hautement contre les Phariſiens. Peinture des Phariſiens & de leur orgueil. Or ſi le Fils de Dieu n'a pû ſupporter ce faſte dans les Phariſiens qui ne lui appartenoient en rien, comment dit S. Grégoire, le ſupportera-t-il dans nous qui ſommes ſes diſciples? Cependant eſt-il un déſordre plus commun? p. 437. 443.

Ce n'eſt pas qu'en bien des rencontres nous ne faſſions les humbles, mais d'une humilité, dit ſaint Jerôme, qui ne riſque rien. Vous diriez qu'il ſuffit d'être ſévére, pour être plein de ſoi-même. On veut pratiquer le Chriſtianiſme dans toute ſa ſévérité; mais on veut en avoir l'honneur. De-là vient qu'on aime en tout la ſingularité: bien différens en cela de ſaint Auguſtin, qui penſant à ſe convertir n'évita rien plus ſoigneuſement que de le faire avec bruit. p. 443. 446.

Or ce levain de l'orgueil; 1. corrompt tout le

mérite de notre ſévérité, puiſque ce n'eſt plus Dieu qui en eſt le motif; 2. en détruit même le fonds & la ſubſtance. Car la ſévérité Chrétienne conſiſte à ſe faire violence : nulle violence quand on ſuit la nature; & n'eſt-ce pas la nature que l'on ſuit, en ſuivant ſon orgueil? La vraie auſtérité du Chriſtianiſme eſt donc d'être humble, & de chercher l'obſcurité. Ce n'eſt point, mon Dieu, aux ſages du monde, ce n'eſt pas même aux ſages dévots, à ces dévots ſuperbes, que vous avez révélé ces vérités; c'eſt aux petits & aux humbles : ſoyez-en béni. p. 446. 451.

III. PARTIE. Charité, troiſiéme caractére de la ſévérité Evangélique. Comment accorder l'une & l'autre, puiſque la charité, ſelon ſaint Paul, couvre tout & ſupporte tout, & qu'au contraire la ſévérité fait profeſſion de n'excuſer rien & de ne pardonner rien? Pour comprendre ce myſtère, il n'y a qu'à diſtinguer les objets. L'Evangile veut que nous ſoyons ſévéres, mais pour qui? pour nous-mêmes & non pour les autres. Or la ſévérité pour nous-mêmes & la charité pour les autres, ce ſont deux devoirs qui bien loin de ſe combattre, s'entretiennent mutuellement. p. 451. 454.

En effet, c'eſt en pratiquant la charité à l'égard des autres, qu'on pratique à l'égard de ſoi-même ce qu'il y a dans la ſévérité Chrétienne, de plus difficile & de plus parfait. Car être charitable, c'eſt être patient, modéré, doux, diſcret, déraché de ſoi-même. Or pour cela quelles violences ne faut-il pas ſe faire en mille rencontres? Mais quel eſt le déſordre? c'eſt qu'au lieu d'exercer cette ſévérité envers nous-mêmes, nous l'employons toute contre nos freres. Exemple des Phariſiens, & application de ce même exemple à nos mœurs. p. 454. 461.

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent, ſur la Pénitence. pag. 462.

DIVISION. Pour pouvoir compter ſur notre pénitence, il en faut juger par les fruits. Or ces *dignes fruits* dont parloit Jean-Baptiſte en prêchant aux Juifs, & qui rendent la pénitence efficace, ſe réduiſent à trois : à retrancher la cauſe du péché, 1. Partie. A réparer les effets du péché, 2. Partie. A aſſujettir le pécheur aux remédes du péché, 3. Partie. p. 462. 465.

I. PARTIE. Retrancher la cauſe & la matiére du péché, premier caractére à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Cette maxime eſt fondée ſur deux principes. p. 465.

Premier principe : on n'aime point le péché comme péché ; mais on aime la matiére & la cauſe du péché. De ce principe il s'enſuit, que ce n'eſt point abſolument par la haine du péché, conſidéré comme péché, qu'il faut diſtinguer la vraie pénitence : mais par le renoncement à tout ce qui fait le péché. C'eſt par là que l'homme pénitent, ſelon le précepte de l'Apôtre, doit s'éprouver lui-même. *Supprimez toutes les paroles*, diſoit le Prophéte, *& convertiſſez-vous.* Vous êtes du monde, & ce qui vous porte à mille péchés, c'eſt une dépenſe qui excéde vos forces : retranchez cette dépenſe. Vous aimez le jeu, & c'eſt ce qui vous perd : retranchez ce jeu p. 465. 473.

Second principe : on n'eſt pas toujours maître de ſes penſées, mais on eſt toujours reſponſable de ſes actions : & quand nous venons à ſuccomber dans une occaſion dangereuſe d'où nous avons pû ſortir, on n'a jamais droit de dire alors, je ne pouvois pas me défendre de ce péché ; mais on doit

dire, je ne le voulois pas. Vous êtes foible, il eſt vrai ; mais vous vous jouez donc de Dieu, ſi dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occaſion. Cependant on traite un confeſſeur d'homme difficile & ſcrupuleux, lorſqu'il ſuſpend pour ceux qui ne veulent pas éviter certaines occaſions, la grace de l'abſolution. Quand donc la ſuſpendra-t-il ? Mais ce ſont des occaſions que je ne puis quitter : vous les quitteriez s'il s'agiſſoit de votre fortune. Mais ce ſont des liens que je ne puis rompre ſans éclat & ſans ſcandale : le grand ſcandale eſt plutôt de ce que vous ne les rompez pas. Mais Dieu me protégera : confiance préſomptueuſe qui ne va qu'à tenter Dieu, & qu'à fomenter votre impénitence. p. 474. 480.

II. PARTIE. Réparer les effets du péché, ſecond caractére à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Car la pénitence eſt une partie de la juſtice, & la juſtice demande néceſſairement une réparation. Sur cela deux maximes importantes de l'Ecriture. p. 480. 481.

Premiére maxime : pour ſe convertir efficacement, il faut faire, ſelon la parole de Jean-Baptiſte, de dignes fruits de pénitence : c'eſt-à-dire, ſuivant l'explication de S. Grégoire, ne pas ſeulement pleurer le paſſé, mais produire dans l'avenir des fruits de grace & de ſalut. Or quels ſont ces fruits ? réparer les effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, ſelon ſes différentes eſpéces. Par exemple, réparer les effets de la calomnie par le rétabliſſement de l'honneur. p. 481. 483.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire que le pécheur faſſe des efforts dont il n'y a que la vraie pénitence, qu'une pénitence ſurnaturelle qui ſoit capable. Fruits proportionnés, à quoi ? à l'offenſe. On ne répare pas l'injuſtice par l'aumône, ni la médiſance par la priére. Fruits né-

ceſſaires ; en vain imaginerons-nous des tempéramens ; il en faut toujours revenir à la déciſion de S. Auguſtin : *Le péché n'eſt point remis, ſi le dommage n'eſt rétabli.* Fruits certains & non ſuſpects : on ne ſoupçonnera jamais un pécheur qui veut bien ſe ſoumettre à une telle ſatisfaction, de n'être pas bien converti. p. 483. 489.

ſeconde maxime : il ne ſuffit pas de faire pénitence devant Dieu ; il faut encore la faire devant les hommes, en réparant le ſcandale. Car le ſcandale eſt une partie du péché. Mais on veut toujours garder les mêmes apparences, vivre toujours dans le même faſte, être toujours dans les mêmes ſociétés. Eſt-ce ainſi que tant de fameux pénitens dans l'ancienne loi & dans la loi nouvelle ſe ſont convertis ? Apprenons comme eux à faire ceſſer, non-ſeulement le mal, mais l'apparence du mal. Ayons là-deſſus égard au jugement du monde, qui ne condamne pas ſeulement le péché, mais les apparences du péché & qui s'en ſcandaliſe. p. 489. 495.

III. Partie. S'aſſujettir aux remédes du péché, troiſiéme caractére de la vraie pénitence. Deux ſortes de remédes, 1. les uns pour nous garantir du péché ; 2. les autres pour punir le péché. p. 495. 496.

1. Remédes préſervatifs & propres à nous garantir du péché. Il n'y a perſonne qui par les différentes épreuves qu'il en a faites, n'ait connu ou du moins ne puiſſe connoître ce qui ſeroit capable de le préſerver du péché, & de le maintenir dans l'ordre. Or la preuve convaincante d'une ſincére converſion eſt de prendre ces moyens. Divers exemples. p. 496. 501.

2. Remédes, pour ainſi dire, correctifs & propres à punir le péché. Si le châtiment, un châtiment volontaire & rigoureux, ſuivoit de près le péché, il n'y a point de paſſion ni d'habitude qu'on ne déracinât. Ce n'eſt pas à dire, que la pénitence ſoit une vertu ſervile : car on peut ſe punir par amour & par

zéle de ſa perfection. Ainſi quand l'Egliſe autrefois puniſſoit par des peines canoniques chaque eſpéce de péché, elle ne croyoit pas ôter par-là aux fidéles cet eſprit d'adoption qu'ils avoient reçû dans la loi de grace. Faiſons maintenant ce que faiſoit l'Egliſe dans ces premiers ſiécles, n'attendons pas que Dieu nous puniſſe lui-même. p. 501. 506.

Sermon ſur la Nativité de Jeſus-Chriſt. pag. 507.

DIVISION. Naiſſance de Jeſus-Chriſt, myſtère de crainte, & myſtère de conſolation. Etes-vous de ces mondains qui aveuglés par le Dieu du ſiécle quittent la voie du ſalut, pour ſuivre la voie du monde ? craignez, parce que ce myſtère va vous découvrir des vérités bien affligeantes, 1. Partie. Etes-vous de ces Chrétiens fidéles, qui cherchent Dieu en eſprit & en vérité ? conſolez-vous, parce que ce myſtère vous découvrira des tréſors infinis de grace & de miſéricorde, 2. Partie. p. 507. 512.

I. PARTIE. Myſtère de crainte : pourquoi ? parce que ce Sauveur qui vous eſt né, n'eſt peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur ; & cela par les fauſſes idées que vous vous en formez, & par l'abus que vous faites de ſa miſéricorde. 1. Vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés ; 2. vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien ; 3. vous voulez qu'il vous ſauve, mais vous ne voulez pas que ce ſoit par les moyens qu'il a choiſis. Trois contradictions qui portent avec elles leur condamnation, & qui doivent bien vous faire trembler. p. 512. 513.

1. Vous voulez que ce Dieu-homme vous ſauve, mais vous ne voulez pas qu'il vous délivre de vos

péchés : premiére contradiction. Car il n'eſt Sauveur que pour vous affranchir de la ſervitude du péché, ſelon la parole de l'Ange à Joſeph : *Vous l'appellerez Jeſus, parce qu'il délivrera ſon peuple de ſes péchés.* De quelle paſſion ; de quelle inclination vitieuſe ce Sauveur vous a-t-il délivrés, & avez-vous voulu qu'il vous délivrât ? Il n'eſt donc pas plus votre Sauveur, que s'il n'étoit pas né pour vous. Les Juifs n'ont regardé le Meſſie qu'ils attendoient, que comme le reſtaurateur du Royaume d'Iſraël. Tel eſt notre malheur. Nous invoquons Jeſus-Chriſt pour les biens de cette vie, mais avec une indifférence entiére pour les biens de l'autre. p. 513. 520.

2. Nous voulons que ce Dieu-homme nous ſauve, mais ſans qu'il nous en coûte rien : ſeconde contradiction. Car il n'eſt notre Sauveur qu'à condition que nous nous ſauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il faut donc que nous accompliſſions comme l'Apôtre, dans notre chair, ce qui a manqué aux ſouffrances de la chair innocente & virginale de Jeſus-Chriſt. Mais c'eſt ce que vous ne voulez pas. p. 521. 523.

3. Enfin, vous voulez que ce Dieu-homme vous ſauve, mais par d'autres moyens que ceux qu'il a choiſis : troiſiéme contradiction. Haine du monde, détachement du monde, renoncement au monde, voilà les moyens qu'il nous a marqués : mais vous en voudriez de plus conformes à vos idées & à votre goût. Si Dieu vous avoit envoyé un Sauveur né dans l'opulence & dans la grandeur, & qui vous eût apporté un Evangile favorable à la cupidité & aux ſens, qu'auriez-vous à changer dans vos ſentimens & dans votre conduite pour vous y accommoder ? Mais puiſque ce Sauveur envoyé de Dieu vous eſt venu prêcher un Evangile directement oppoſé, n'ai-je donc pas droit auſſi de vous dire par une régle toute contraire : tremblez. p. 513. 527.

II. PARTIE. Myſtère de conſolation. Ce fut d'abord à des Bergers & à des pauvres que Jeſus-Chriſt ſe fit connoître, & c'eſt ce qui devroit affliger & déſoler les riches & les grands, ſi ce même myſtère ne nous découvroit pas pour eux trois ſujets de conſolation ; 1. Quelque éloignés que vous paroiſſiez être du Royaume de Dieu, riches & grands, Jeſus-Chriſt ne vous rebute point ; 2. Sans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une ſainte reſſemblance ; 3. vous pouvez vous ſervir de votre opulence même & de vos richeſſes comme d'autant de moyens pour l'honorer. p. 527. 530.

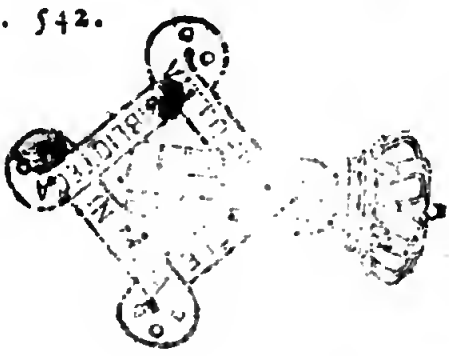
1. Ce Dieu naiſſant dans la baſſeſſe & l'humiliation, ne rejette point toutefois la grandeur : premier ſujet de conſolation. Exemple des Mages qu'il appelle à ſon berceau. p. 530. 533.

2. Sans ceſſer d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous de vous rendre ſemblable à J. C. naiſſant : ſecond ſujet de conſolation. Car vous pouvez être grands & humbles de cœur, riches & pauvres de cœur. Et c'eſt ce que ce Dieu-homme vous apprend par ſon exemple, & ce qu'il vous demande : c'eſt auſſi ce que vous voyez dans les Mages. p. 533. 537.

3. Enfin, vous pouvez vous ſervir de votre grandeur même & de vos richeſſes, comme d'autant de moyens pour rendre à ce Dieu naiſſant le double tribut qu'il attend de vous : troiſiéme ſujet de conſolation ; 1. En qualité de Dieu humble il veut être glorifié ; 2. en qualité de Dieu pauvre il veut être aſſiſté. Or rien ne l'honore plus que les hommages des grands ; & plus vous êtes riches, plus vous êtes en état de l'aſſiſter, non plus dans lui-même, mais dans ſes membres qui ſont les pauvres. p. 537. 542.

Compliment au Roi. p. 542.

MAG
2015300



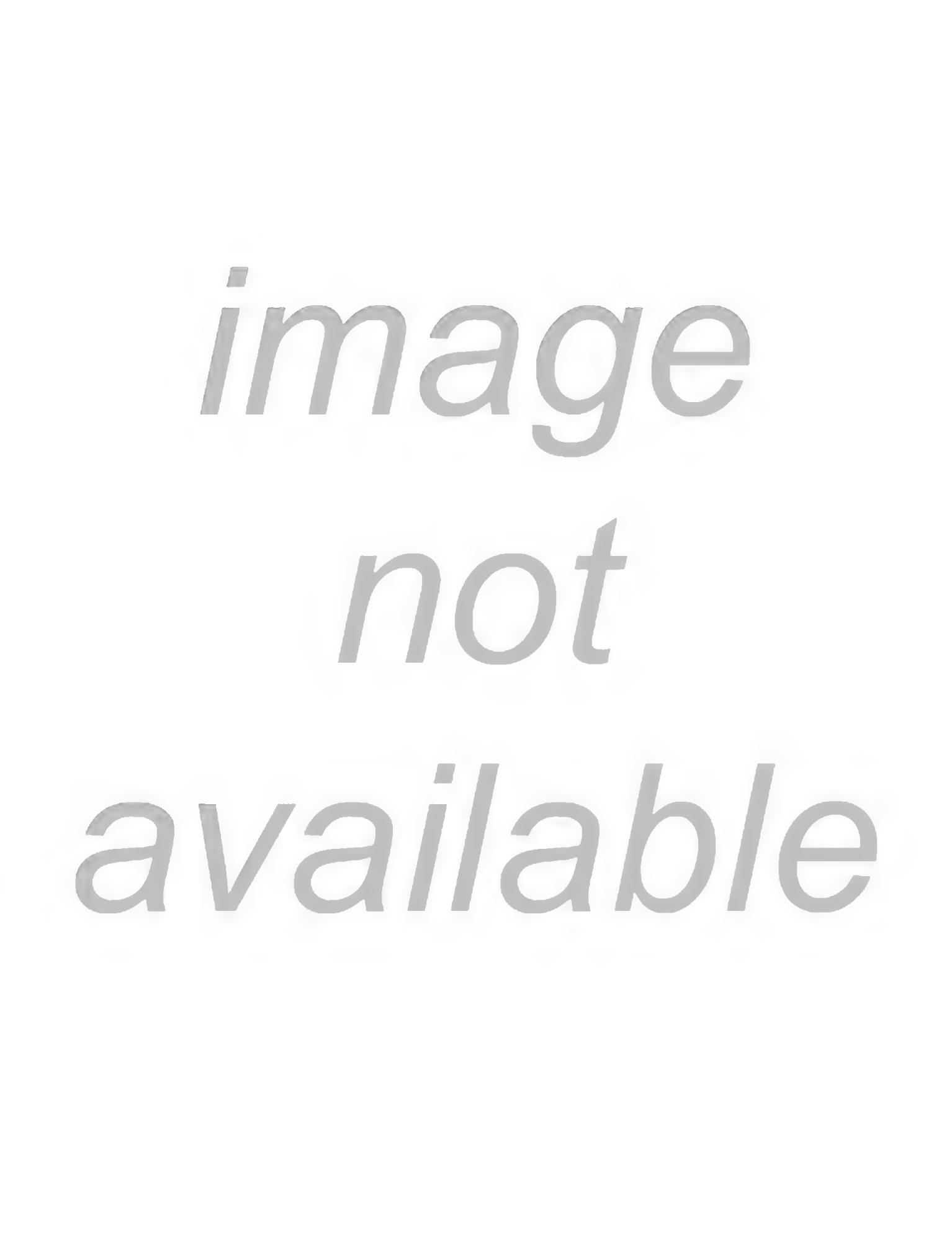


image
not
available